REVUE

DE PARIS.

XVII.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis1718vr

LES

PRÉDICATEURS DU CARÈME.

M. L'ABBÉ DU GUERRY. — M. L'ABBÉ CŒUR. — M. L'ABBÉ LACORDAIRE.

— Quand je passe devant une petite église de village et que cette église est délabrée, moussue, ruineuse; que la porte en est fermée toute la semaine et fermée une partie du dimanche ; que l'orgue a été vendu pour subvenir aux frais de réparation ; que les vitraux donnés par un seigneur de l'an 1200 sont remplacés par des carreaux jaune-blanc de verre de Bohême ; que la moitié du clocher est enlevée , que la cloche est fêlée , et que toutes les marches sont revêtues de vieux lichens et cassées en vingt endroits , ce spectacle me semble l'un des plus tristes du monde. Je vois là le cadavre d'une religion : le cadavre d'une religion, c'est le cadavre d'une société. Temples des capitales, que m'importent vos souveraines pompes ! Vous trouverez toujours des ambitions pieuses qui vous feront surgir de vos cendres, plus brillans, plus étincelans , plus grandioses. Dans les villages dont Paris est environné, on rencontre encore je ne sais combien de petites églises délabrées. C'était le centre et le foyer social des populations. Depuis un temps immémorial, les hommes y avaient prié, pleuré, espéré, tremblé. Toute la politique , toute la vie morale et même phy-

sique; naissance, mort, sympathie, amour, mariage; reposaient sur cette base unique : — l'église de la paroisse.

« Et voici la pierre angulaire détruite; le centre commun — anéanti!

» Je le répète, le cadavre d'une église fait peine; c'est le cadavre d'une société. »

Ainsi me parlait un jeune homme, un enfant de la génération nouvelle, un de ces étranges produits de la civilisation la plus complexe qui fut jamais. Bonaparte; et les cent-jours; et la congrégation; et les pamphlets de la restauration; et le néo-catholicisme, et les théories de Ballanche; et celles de Hégel; et le romantisme, et le saint-simonisme, et le magnétisme, lui avaient laissé leur empreinte. Ce n'était pas une intelligence confuse; mais il était de notre temps, il en avait reçu toutes les influences. Le doute et la critique dans lesquels il avait été élevé commençaient à ne plus lui suffire. Il reconnaissait le vide et le faux de la plupart des nouvelles théories; toutes ces voix prétentieuses, qui psalmodient si tristement leur hymne de régénération sociale, rendaient à son oreille un son fêlé, lugubre et misérable. Soit orgueil, soit force d'esprit, il ne pouvait se rejeter aveuglément au sein des superstitions anciennes; ses préjugés contre le catholicisme s'étaient augmentés et envenimés par un long séjour dans les contrées protestantes. Il avait besoin d'unité; il voulait croire : mais il ne prétendait pas abdiquer sa raison; et comme il était, avant tout, homme d'impressions naïves, comme il ne reculait devant aucune émotion noble, devant aucune pensée forte, il était malheureux de cette désharmonie.

J'aimais à l'entendre : il me représentait merveilleusement cette époque, sans lest et sans gouvernail, qui n'est pour ainsi dire amarrée à aucun point solide, et qui vogue de folies en folies et de grandes idées en grandes idées, sans trouver de havre qui lui convienne. On aurait pris mon ami tantôt pour un catholique, tantôt pour un disciple de Bayle, quelquefois pour un byronien désespéré ou pour un piétiste protestant. Il était de son temps,

je le répète, à une seule exception près : l'affectation lui manquait; il ne prétendait pas à de hautes et profondes convictions; il laissait à d'autres le masque d'un enthousiasme factice et la parodie de la sublimité. Aussi quand il me parlait, croyais-je entendre l'écho ingénu des secrètes pensées qui agitent ce temps-ci. Je rapporterai quelques-unes de ses paroles les plus caractéristiques.

Nous venions d'assister à je ne sais quelle inauguration néo-chrétienne :

« J'aimerais mieux, me dit-il, une indifférence complète qu'un essai absurde de régénération religieuse. Quand la piété se confond avec le mélodrame, et que l'on monte une église comme un théâtre, quel espoir reste, je vous prie, à la religion du cœur?

» Nous avons vu mille petites religions essayer de naître; la putréfaction de l'arbre donnait nourriture à cette végétation parasite. Aucune de ces communions ne s'appuyait sur une base; elles trahissaient toutes une maladie sociale; et, comme symptômes, elles avaient leur intérêt de curiosité : les unes s'épuisaient en cérémonies; les autres renouvelaient quelques souvenirs du moyen âge. On voyait renaître la discipline de la Trappe, régie par les doctrines philosophiques. Tous ces apôtres, parmi lesquels des hommes de talent s'étaient enrôlés; ces Mahomets et ces Christs des religions nouvelles vous ont-ils assez fait rire? Comme ils se disaient et même comme ils se croyaient convaincus! Évangiles improvisés, bibles corrigées et augmentées, intrépidité d'inspirations et prophéties sans miracles! Enfant du dix-neuvième siècle, je maudissais mon doute; je comparais ma vie inquiète à cette béatitude rayonnante, à ce beau sang-froid d'affirmation qui caractérisent tous les Messies de l'époque! Mais cette foi que je leur enviais, l'avaient-ils donc? D'où leur fût-elle venue? n'étaient-ils pas à la fois dupes et trompeurs? J'attendais qu'on m'éclairât, et je n'attendais pas longtemps. Tous ces fondateurs de religion passaient et ne revenaient plus; en quelques mois ils étaient oubliés : c'en était assez pour me prouver qu'ils n'avaient point d'avenir. Puis eux-mêmes, quand je les reconnaissais sous leur nouveau maintien, ils me pa-

raissaient plus sceptiques dans la foule des sceptiques, qu'ils ne m'avaient paru croyans à la tête des croyans. Ils avaient dit, et vous savez sur quel ton : « le Christianisme a fait son temps, et » voici un culte qui vous convient; les prêtres ne peuvent plus rien, » nous leur succéderons ; la société ne va plus au sermon, nous » lui ferons la chasse et elle nous écoutera. » Ils avaient dit ces choses et bien d'autres encore; et cet antique christianisme, qu'ils insultaient par leurs généreux égards, n'élevait point la voix pour témoigner de sa vie! Nous prenions son silence pour un signe d'agonie, nous qui supposions que le fracas était la force, que les protestations étaient les croyances, et que la prise de possession était le *nec plus ultra* de la conquête !

» Cependant le temps a marché; nous nous sommes trouvés plus pauvres de nos richesses nouvelles. Toutes ces croyances n'aboutissaient qu'à détruire le dernier débris du lien social !

» Pourquoi avait-on prêté l'oreille à ces apôtres? C'est que l'on s'ennuyait horriblement : c'est que le vide de la politique sans cœur commençait à se montrer. On commençait à sentir que le bonheur et même le bien-être ne sont pas dans de grandes et interminables disputes; que cet éternel et furieux mugissement des partis en présence ne rapporte rien à personne. Et voilà l'espèce humaine qui reprend sa voie ordinaire et naturelle; elle se rejette dans son vieux et double domaine; ici le corps cherche la volupté à tout prix; là, l'ame demande des croyances. L'ame a soif de repos et de paix religieuse, pendant que le corps demande à tous les arts des jouissances effrénées. Tel est l'étrange spectacle qui nous est donné.

» Voyez en effet!..

» Il y a aujourd'hui un carême et un carnaval... deux choses qui n'existaient pas depuis long-temps. Le carnaval a relevé la tête; bruyant, orgiaque, emportant toutes les classes; il a ouvert les battans de tous les salons, enflammé des milliers de bougies, fait resplendir les glaces de tous nos banquiers, animé la verve de nos jeunes gens; je vous le dis, en vérité, je vous le dis, il y a eu Carnaval. C'est un changement de mœurs notable.

» Qui n'admirerait cette révulsion !

» Pendant que l'orgie redevient populaire, le christianisme occupe les meilleurs esprits. Sainte-Beuve et Lamartine, une foule de noms aimés et féconds, marchent dans une voie chrétienne. En vain des écoliers en cheveux blancs essaient encore de se moquer de tout. Notre génération sérieuse et juste, qui se dit toujours incrédule, porte dans son doute une tristesse qui est presque de la foi. Elle comprend trop pour oser rire. Elle a vu le néant de tant de gloires ! elle a été loin en philosophie, en histoire, en études d'art; elle a fait précipitamment le procès de Dieu, du monde, de la monarchie, de la république ! — « Une foi ! donnez-moi une » foi ! » s'écrie-t-elle. Il lui échappe des paroles navrantes et confuses qui jettent la société dans les troubles de l'attente. Poésie, art, roman, tout atteste ce besoin aveugle d'une conviction cherchée. Le siècle, c'est le Cyclope qui a perdu la vue et qui tâtonne, en hurlant, dans la profonde obscurité de sa caverne.

» Cette réaction, il y avait long-temps que l'art l'avait commencée. Il a tenté de nous rendre tout le passé; l'art veut vivre de ce qui a vécu. Il nous a donné du moyen âge à grands flots; il nous a rendu le Christ, les anges, les saints, les démons, l'enfer et tout le ciel, en peinture et en musique. La sphère de l'art s'est repeuplée de pensées chrétiennes; et l'on aurait pu prendre ce symptôme pour une dernière victoire du doute ! Lorsque les croyances, en effet, deviennent Mythologie, leur mort semble assurée.... »

Partant de cette donnée, mon ami, toujours logique dans ses déductions, toujours incertain quant à ses prémisses, me prouvait savamment que la Religion avait chanté son hymne funèbre en devenant poétique. Il ne s'apercevait pas qu'il se contredisait lui-même et qu'il attestait la mort de la Foi dont il venait d'admirer la vie. Il ressemblait à ce monstre de Shakspeare, qui avait quatre jambes et deux voix, l'une flatteuse, l'autre tonnante (1). En ac-

(1) Tempest. Ac. 2.

cusant son siècle de contradiction, il oubliait (ce qui arrive toujours) que lui-même offrait le plus naïf exemple des défauts qu'il avait signalés. Il fallait l'entendre plusieurs jours après, pendant que nous nous dirigions vers Saint-Roch, où M. l'abbé Cœur devait prêcher. Comme il faisait le procès à ce siècle dont il n'était que le résumé et l'image!

« Le grand événement, le grand étonnement des salons, disait-il, c'est la vogue de quelques prédicateurs. Leur voix a retenti, plus forte que celle de nos députés! Les aboiemens de la politique — vraiment! — sont vaincus : la politique s'en va! En 1835, que pouvions-nous voir de nouveau? Nous ne l'eussions jamais deviné!

» Le voici :

» Fatigués du présent, et rebattus de l'avenir que l'on a voulu nous faire, on se cramponne à quelques débris du passé. On commence à rejeter tous les maîtres qui s'imposaient à la société de vive force; hommes positifs, qui manient et remanient l'occasion; gens qui veulent faire du moment une éternité; hommes industriels et industrieux qui transforment la vertu en lingots; personnages aventureux qui ne vivent que de la vie qu'ils n'ont pas encore, et tuent la société en croyant la faire naître; fabricans d'expériences orthopédiques qui doivent redresser le monde : tous ces messieurs ont joué leur long rôle avec un ridicule délicieux! Qu'ils abandonnent la scène! — L'époque a conquis toute l'indépendance de l'ennui et tout l'ennui de l'indépendance. La voilà, pauvre époque, qui se retourne tout simplement vers le passé qu'elle avait fui!

» Pour que rien ne manque à cette révolution chrétienne, nous avons nos prédicateurs à la mode : M. l'abbé du Guerry, qui se constitue le Bridaine de l'Assomption et naguère de Saint-Thomas d'Aquin; M. l'abbé Cœur, le Massillon de Saint-Roch; et M. l'abbé Lacordaire, le Bourdaloue de Notre-Dame. Tous, ils ont leurs prosélytes. Les croyans du faubourg Saint-Germain ne laisseraient pas attaquer l'abbé du Guerry; l'abbé Cœur jouit d'un immense succès féminin; l'abbé Lacordaire a conquis une partie notable de

la jeunesse en moustaches; il compte des lieutenans et des colonels parmi ses adeptes. »

Avant de comparer les prédicateurs, voyons les églises. C'est quelque chose de très-propre, de très-soigné, de très-confortable, mais de peu grandiose que l'église centrale du faubourg Saint-Germain. Quoique l'Assomption ait possédé cette année l'abbé du Guerry, c'est Saint-Thomas qui a commencé sa renommée; le prédicateur et l'église sont associés dans ma pensée; je ne les désunirai pas.

Saint-Thomas d'Aquin est une toute petite basilique, qui n'a l'air de rien au premier coup d'œil. Elle est neuve, et insignifiante. Point de souvenirs, rien de noble et d'imposant; des formes contournées et prétentieuses. Artiste ou dévot, vous êtes scandalisé de la mesquinerie de ce pied-à-terre de Dieu; vous accusez l'architecte d'athéisme. Arrêtez-vous sur les degrés. Le spectacle est curieux; un souvenir de la monarchie vit encore là. De beaux équipages se pressent dans l'étroite enceinte de la place; de glorieuses et antiques existences s'y réunissent à plaisir. Tout cela va tenir dans cette église où vous étouffiez. Voici des duchesses, des princesses; des ducs et des princes. La vieille aristocratie, qu'on enterre en effigie, respire encore à l'aise, soyez-en certains; elle a conservé son admirable facilité, sa grâce parfaite de ton, et vous la reconnaissez de loin.

Les pensées mondaines s'infiltrent et s'insinuent dans cette société spéciale; et il y aurait bien quelques observations à faire sur la double rangée de ces nobles jeunes gens qui restent en dehors, élégans de tournure et de costume, dandies, observateurs, et aussi religieux tout au moins que dans l'église même. L'aristocratie et le clergé se tiennent mutuellement attachés par des liens impossibles à détruire; la foi est le dernier baştion de la légitimité.

Au surplus, ces jeunes gens, ces duchesses, ces hommes de l'ancien monde ont raison : et les intelligences superficielles peuvent seules croire que le prédicateur moderne soit sans influence!

Dans une société où tout tend à se diviser, réunir en groupe quelques auditeurs, faire circuler autour d'eux un souffle qui les anime de la même pensée, fondre leurs ames dans une même conviction; c'est un grand service rendu! Le catholicisme a longtemps été chargé de la conservation de la société : Dieu sait qu'il a souvent manqué à l'appel que lui faisait la Destinée. Combien de fautes commises par lui! Aujourd'hui, s'il peut créer des centres, s'il peut faire renaître une unité sociale; s'il peut nous apprendre à croire, à aimer, à savoir enfin tout ce qui nous manque; il sera deux fois béni. Cette société qui meurt, qui se dissémine, qui se trouve déchiquetée en mauvais lambeaux épars, se laissera-t-elle *relier* et rassembler par son ancien protecteur? — Je ne sais.

J'estimais peu le christianisme de parade, quand la dévotion menait à tout, quand les maréchaux allaient à la procession, et que le confesseur mettait le grand *visa* aux affaires de la cour. Mais Charles X est à Prague; et s'il y a en France une seule ombre de Louis XIV et de son temps, c'est à Saint-Thomas d'Aquin qu'il faut chercher cette ombre. Le culte des souvenirs est beau : il nous affranchit du présent, il nous apporte cette poésie triste, ces images lointaines qui donnent à l'ame une sorte d'énergie, sans laquelle elle languirait et s'éteindrait au milieu des intérêts vils du moment. L'attachement du faubourg Saint-Germain pour le vieux catholicisme est à la fois chose convenable et nécessaire. Quel pouvoir a fait la noblesse grande dans l'ancienne France? Quel pouvoir a fondé, pour ainsi dire, la constitution féodale? Le pouvoir religieux. Ne nous étonnons pas de retrouver ces deux ordres d'idées sous le même drapeau.

L'aristocratie a poussé la générosité jusqu'à faire une haute réputation à un orateur plus puissant par la voix que par la pensée, à l'abbé du Guerry.

L'abbé du Guerry est un homme grand et vigoureux; sa voix formidable, ses cheveux relevés bizarrement, son geste foudroyant, n'expliqueraient pas ses succès à Saint-Thomas d'Aquin, si Saint-Thomas n'était résolu à l'admiration de son prédicateur. Mainte-

nant que la religion a cessé d'être théâtrale (au faubourg Saint-Germain surtout), les dispositions du public suppléent heureusement à ce qui manque au prédicateur. L'abbé du Guerry crie comme quatre, et s'agite comme quarante. Il étouffe dans la chaire, il étouffe dans l'église. On dirait qu'il veut émouvoir les absens plus que les présens. Ses invectives, ses éclats, ses grands coups, tombant sur de jeunes duchesses pâles et sur des fils de famille (dont les vices et les crimes sont apparemment d'une nature délicate et spéciale) produisent l'effet d'un contre-sens. Ne croyez pas que l'abbé du Guerry soit dépourvu de mérite. Il possède l'Écriture, il la cite en prêtre, plutôt qu'en professeur de rhétorique; il fait trop de bruit, il est vrai, mais il se croit obligé d'en faire beaucoup. On finit par s'habituer à la monotonie de ce vacarme, dont on a souri d'abord.

C'est un prêtre zélé; son malheur est de prêcher en Hercule; sa vigoureuse musculature l'éloigne de la sensibilité et du naturel. Il n'est pas né pour le pathétique; mais il le cherche avec une droiture et avec une vigueur qui en tiennent peut-être lieu, et qui vous ôtent le courage de le critiquer.

Retournez-vous vers son auditoire. Ce ne sont plus des femmes simples et pauvres, que la misère et l'ignorance préparent doublement à la soumission; ni des enfans condamnés à être chrétiens jusqu'à la première communion; ni des vieillards ennuyés qui cherchent dans la prière les distractions qu'ils ne savent plus où trouver. Je vous l'ai dit : c'est la fleur de la société féminine, tout ce que Paris possède de grâce et de dignité. Tout cela croit, prie et s'incline. L'abbé du Guerry déclamerait plus bruyamment encore, on s'inclinerait devant lui : on a besoin de foi. Le déclamateur qui gouverne un moment cette assemblée représente la puissance de cette foi que l'on cherche. Généreuse, naïve et singulière illusion! Ces femmes qui, dans un roman moderne, découvrent du premier coup d'œil le faux, l'affecté, l'emphase, le mauvais ton; ces femmes à qui pas un ridicule n'échappe, qui savent marquer d'anathème une note fausse de Tamburini (si Tamburini pouvait chanter faux) et un mot de mauvais

aloi, une phrase de mauvaise compagnie dans le conte à la mode; ces femmes sentent qu'il y va de grands intérêts, et que l'abbé du Guerry doit être un grand homme. Elles le font grand homme : il est grand homme! Ce qu'elles vénèrent en lui, c'est le passé, c'est le sacerdoce, c'est le souvenir, c'est la piété, c'est le monde d'autrefois, c'est l'Évangile, c'est le christianisme. Si vous leur disiez que, dans l'objet de leur admiration, il y a quelque chose du soldat aux gardes et de l'avocat qui plaide, elles ne vous croiraient point, et vous blesseriez leur foi exquise. Respectez une erreur plus belle et plus aimable que la vérité. Croyez-moi, ces illusions ne sont jamais ridicules; elles honorent celles qui s'y livrent, plus que ceux qui les inspirent.

Traversons la rue du Bac, et la Seine et les Tuileries. Nous voici à Saint-Roch, église dont les souvenirs ne remontent pas très-haut; mais sur ses pierres je lis des enseignemens redoutables; j'y vois gravés les noms de Bonaparte, de Chamieroy, de Talma, de Voltaire. Il me semble que ces colonnades ont lutté contre tous les orages du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Disons adieu à l'aristocratie pure : voici une aristocratie mixte, un chaos, un pêle-mêle bourgeois, prétentieux, parfaitement actuel! A Saint-Roch, l'abbé Cœur domine. L'abbé Cœur est aussi frêle que l'abbé du Guerry est vigoureux. Un geste de l'un tuerait l'autre. Placez-les dans deux chaires voisines : que l'abbé du Guerry déploie sa voix d'orgue : il empêchera l'abbé Cœur de faire entendre une syllabe.

L'abbé Cœur est délicat et débile. Il y a des larmes dans ses yeux. Ce prêtre a souffert, il a prié, il aime : voilà ce qu'on se dit quand il vient à paraître. Il parle, et d'abord vous n'entendez rien. Mais vous contemplez cette douce et triste figure; et quand sa voix s'élève et remplit enfin une partie de la nef, vous vous affligez de l'entendre déclamer aussi. Vous regrettez l'espèce de rêverie que son demi-silence vous avait procurée.

« Comment! disait mon compagnon, de la déclamation, des efforts de geste, de la psalmodie! Tout à l'heure, il y avait un homme vieilli d'avance par les pensées du sanctuaire; un vrai prêtre,

dont l'épuisement n'était pas du Byronisme ; dont la pâleur et l'air mélancolique n'étaient pas l'uniforme d'une douleur à la mode, mais bien l'indice d'une ame plus vivante que son corps ! Quoi ! ce personnage si rare et si neuf a disparu ! Je ne trouve plus qu'un prédicateur ; quelque chose qui n'est ni le professeur, ni l'apôtre ! Pourquoi me forcer à redevenir critique, à faire l'inventaire d'un discours, et m'enlever ce bonheur si rare, si plein, de me perdre tout-à-fait, de ne savoir plus si c'est moi qui parle ou moi qui écoute ! La voix tonnante de l'abbé du Guerry fatiguait ; la voix faible et déclamatrice de l'abbé Cœur fatigue autrement. Si l'abbé du Guerry ressemble quelquefois à une doublure tragique, s'il est sec et faux, sa force physique le dispense d'avoir de l'ame : ses ouailles en auront pour lui. Mais l'abbé Cœur est mourant, ce qui promet trop à ses auditeurs. Qu'il reste lui-même, qu'il se livre, qu'il nous dise ses larmes secrètes, qu'il nous raconte ses secrètes pensées ; qu'il soit apôtre dans ses discours comme il l'a été dans sa vie ; qu'il répudie la rhétorique. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, à nous, malheureux blasés, c'est une forte, une haute, une profonde conviction. »

— « Soyez plus juste : répondais-je : l'abbé Cœur n'est pas toujours hors de l'époque ; il ne suppose pas, comme l'abbé du Guerry, que son auditoire est celui de Massillon ou de Bourdaloue ; de temps à autre, cette grave et sainte physionomie accompagne bien des paroles modernes et actuelles. Quelquefois il se souvient qu'il est à Paris, à cinquante pas du Palais-Royal, entre la Bourse et la Chambre des Députés. Quelquefois il compte en lui-même les incrédules que Dieu voit dans l'auditoire, et il s'occupe un peu de leur instruction. Par malheur, ce soin est passager. Pourquoi se rejette-t-il dans de vagues lieux communs, d'où l'auditoire redescend avec la chute régulière de sa voix et de son geste ? »

Saint-Roch mérite observation. La pompe, et une pompe mondaine, y règne bizarrement. On dirait que ses surintendans ont compris l'ornement et l'arrangement du lieu saint comme M. Vé-

ron a compris l'Opéra. J'ai vu, dans cette église toute parée, toute belle, toute coquette, le même mouvement, le même mélange que les stalles et les loges de l'Académie royale de musique offrent aux regards : bourgeoisie fière de sa richesse, enthousiasme factice et grands noms perdus dans la foule; ici des peintres, là des princesses; plus loin Lamartine et Berryer. C'est un public moins ferme dans la foi, plus parisien, plus mêlé, plus équivoque que celui de Saint-Thomas. La figure sacerdotale de l'abbé se dessine étrangement au milieu de tous ces visages du dix-neuvième siècle. Comme dans le quartier même où Saint-Roch est situé, tous les contrastes viennent se donner rendez-vous dans cette église; femmes riches et brillantes; quelques nobles, exilés dans le faubourg Saint-Honoré; beaucoup de jeunes gens et d'oisifs : tous (comme c'est la coutume aujourd'hui) ne cherchant qu'à se mettre en relief le plus vivement possible, et à faire brillamment ressortir leur individualité. A Saint-Roch étincellent les vanités bourgeoises, amoureuses des distinctions que donne la paroisse à la mode. Là se trouvent la finance qui aime les lustres, les dorures, les couleurs fraîches, et que l'on sait prendre par son faible; et le commerce, qui étouffe en boutique pendant six jours de la semaine, et qui croit respirer le grand air en consacrant au Salut de Saint-Roch les heures de dimanche qui restent après la vente; enfin des commis, des étudians, des élèves de l'École Polytechnique : minorité importante, sévère, difficile, qui prend des forces en marchant. Cette réunion est plus difficile à manier que celle de Saint-Thomas d'Aquin, et l'abbé Cœur est supérieur à l'abbé du Guerry.

Il nous reste un troisième public à connaître, public indépendant et fort, mais incertain et dédaigneux; un public, tout semblable à cet interlocuteur que j'ai mis en scène; plein d'idées et ne sachant pas où il va; qui ne pardonne rien, qui ne demande pas d'indulgence; qu'on ne gagne point par des solos de trompette à piston et par des décorations d'église; c'est celui qui se rapproche le plus du jeune homme dont j'ai reproduit les discours; il est

l'expression de la France nouvelle : il est triste, inquiet, éclairé et ennuyé.

C'est dimanche. Il accourt à Notre-Dame, dans cette belle et triste église. La cathédrale du moyen âge était étrange pendant le carême de 1835. Ne nous arrêtons point devant son portique. N'admirons point sa majesté sans effort, sa puissante ordonnance, ses caprices de beauté, la sainte sévérité de son maintien. Ne commentons pas les pensées qui prirent une telle forme. Ce qui me frappe avant tout, c'est cette foule du dix-neuvième siècle, jeunes gens encore pâles de travaux et de plaisirs. Voici deux mille curieux en habit noir; puis quatre mille; puis tout ce que l'église en peut recevoir! Tous ces gens ont lu Voltaire; j'ai vu la plupart d'entre eux dans les salons et dans les danses rapides! C'est une assemblée élevée à l'école de Bonaparte, de Byron et de l'ennui! elle est fière et dédaigneuse : elle se possède à merveille, et vous l'examinerez long-temps avant de reconnaître en elle la furie poétique, la verve de l'enthousiasme, la profondeur ou même la capacité de la foi. Je parie que plusieurs de ceux qui m'entourent ont apporté leur Rousseau, leur Molière, leur Lamartine, leur Byron, leur Shakspeare. Les uns tournent le dos à l'autel et lisent.. Vous diriez des chrétiens exilés dans une mosquée. D'autres causent opéra, chevaux et femmes, sans vouloir être impudens ou impolis. Quelques-uns, c'est le très-petit nombre, lisent l'Eucologe et ne lèvent les yeux que pour regarder le célébrant d'une messe basse, qui monte à l'autel une demi-heure avant l'arrivée de l'abbé Lacordaire. Ils se détachent singulièrement parmi cette foule qui ne croit pas qu'on puisse croire.

La nef se remplit, les bas côtés s'encombrent; pour satisfaire une telle assemblée, on souhaite à l'abbé Lacordaire la voix de l'abbé du Guerry et la belle figure de l'abbé Cœur. Bossuet est monté dans cette chaire, et il y a pleuré de vraies larmes sur la gloire de son ami Condé. Bossuet alors avait devant lui tout le siècle de Louis XIV; il envoyait durement à confesse ces femmes si fières, qu'on aimait en les trompant; ces seigneurs qui fai-

saient de la royauté quand le roi n'en avait pas le loisir; et ces écrivains qui nous ont conservé le souvenir d'une France presque orientale.

Voici l'abbé Lacordaire. Ce n'est pas un évêque de soixante-dix ans, consolé d'une gloire opiniâtre par une longue habitude de vertus naïves, et prêt à porter à son diocèse les *restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Le jeune homme monte en chaire, en face de M. de Quélen, qu'il regarde timidement : on se demande ce qu'il va devenir. Il entr'ouvre les lèvres en s'inclinant vers l'archevêque; mais je n'entends rien.

L'abbé du Guerry parlait haut; l'abbé Cœur parlait à demi-voix; l'abbé Lacordaire murmure à peine.

Il est fluet, il porte sa tête en novice; son maintien est gêné, sa voix n'est pas une voix. Que va-t-il dire à six ou huit mille têtes, qui ont orné les cours des facultés, les avenues du bois de Boulogne et le balcon de l'Opéra? Toutes, elles se tournent vers cette tête de séminariste; il se fait un silence. Ses regards s'affermissent, ses gestes deviennent moins timides, ses yeux redescendent vers l'immense auditoire; le prêtre remplace l'homme. « Entre la nouvelle France sceptique et les souvenirs de ces grandes voûtes, que va-t-il devenir, me demanda mon ami? Comment maniera-t-il cet auditoire, qui vient chercher une des grandes émotions qu'il ne sait plus où trouver et dont on lui fait un besoin? N'a-t-il pas couru les théâtres, comptant sur les promesses des affiches et sur les apostilles des feuilletons? et n'est-il pas sorti froid, honteux, interdit, ne sachant plus s'il y avait de l'art dans le pays de Molière et de Racine? Une autre fois, n'a-t-il pas espéré que la politique le remuerait puissamment? Les chambres, les journaux, les salons des trois Frances que nous avons à Paris, ne l'ont-ils pas laissé plus mort que la veille? Quelle détresse d'ame est celle-ci? La philosophie s'est levée d'un sommeil, dont elle seule ne s'apercevait pas; elle a crié : — « Me voici, je prépare mes destinées et les tiennes; seulement laisse-moi le temps d'arriver. » — Eh bien! de problème en problème, d'obscurité en obscurité, qu'a-t-elle obtenu? Elle s'est démenée entre des abîmes;

allant du bord de celui-ci au bord de celui-là, sans les sonder ni les franchir, jusqu'à ce qu'un beau jour, lasse d'être debout et en vue, elle s'est couchée, faisant la morte, et gagnant, par ce dernier acte de modestie, indulgence plénière pour toutes ses fautes. »

Revenons. Figurez-vous ces centaines de jeunes gens, d'hommes encore jeunes, de vieillards encore hommes, qui, après avoir assisté à nos mille déconvenues, après avoir vu tous nos désappointemens, rentrent dans l'église. C'est le public de M. l'abbé Lacordaire, un redoutable public apparemment. Il ne vient pas parce qu'il croit, mais parce qu'il voudrait croire. Il a d'avance et en réserve, par devers lui, tous les argumens de Bayle et toutes les théories de Kant. Il est si individuel, si exigeant, si peu simple, si complétement de son temps, si douteur, si peu crédule, qu'en le voyant vous avez l'idée d'un moyen âge intellectuel, d'une transition presque effrayante entre un passé dont les funérailles ne pouvaient se faire à peu de frais, et un avenir dont l'inauguration est inconnue.

L'abbé Lacordaire passe les yeux baissés, et la figure pâle, sous la colonnade qui mène à la chaire. J'aime sa peur, sa jeunesse, sa modestie. Avec un courage qui est de la prudence, il s'avise d'être commun d'abord; sans façon, sans cérémonie, quoique sans laisser-aller; il commence bonnement et simplement; de ce ton de tranquillité qui prévient tout démenti, et qui est souverain dans la chaire, comme il le serait dans un salon, dans la rue, partout où l'homme agit sur l'homme. J'ai été heureux des incorrections de l'abbé Lacordaire, surtout de celles du commencement, parce que ce sont celles qu'on espère le moins rencontrer; précieuses fautes, qui donnent de la naïveté au talent, qui font passer les plus hautes maximes, en ôtant à l'homme qui les professe une fâcheuse importance, à celui qui les écoute l'idée de résister à ce qui n'est plus une attaque. L'abbé Lacordaire a ce mérite; l'orateur d'une assemblée de six mille hommes me plaît quand il oublie les intérêts de son amour-propre, quand il sait ne

pas attendre, pour s'aventurer un peu, que le flot du discours, l'échauffement du sang, et la sympathie générale, lui impriment un commencement de vertige. De temps à autre, l'assemblée s'agite, un bruit flatteur s'élève vers le jeune prêtre. Il l'a entendu, il devient plus humble encore, il laisse ce succès à qui s'en contente, aux avocats, aux professeurs, aux députés. Il pense à quelque chose de plus solennel. Il veut qu'on écoute sa foi et son Dieu, il quitte les hauteurs philosophiques où vous le suiviez avec inquiétude, et tombe dans une familiarité pieuse et tendre. Il y a de la candeur et de la majesté dans cet homme.

Ne me demandez pas si M. Lacordaire est fort de raisonnement et de style, s'il est pour le progrès, s'il a sa théorie toute prête; en un mot si l'abbé Lacordaire est un *réformateur*. Il croit et fait croire.

« Le catholicisme me presse de toutes parts, me disait le jeune homme qui m'accompagnait : autour de moi et dans toute la nef on est remué profondément, et de toutes les idées qui courent à travers les ames, il se forme comme une seule hymne silencieuse. L'abbé Lacordaire est l'orateur du siècle. Il vient de poser une grande pierre d'attente. Ses conférences n'ont pas été un effort, malgré leur hardiesse. Il n'a point un christianisme d'amateur, un enthousiasme de régime, et ce luxe de misère philosophique, qui donne à l'art nouveau la pompe et les mensonges du sépulcre. C'est le seul homme, depuis très-long-temps, qui ait propagé l'émotion religieuse. Sa voix est frêle; il tremble et frémit d'impatience. Il n'a rien d'apprêté ni de concerté; il se baisse tristement vers son auditoire. Il est orateur. »

Cette naïveté d'impression et cette sympathie pour les grandes pensées qui fait honneur à un temps blasé, beaucoup de personnes les partageaient autour de nous. N'est-ce pas un vrai symptôme de vie intellectuelle? Nous n'entrons ici dans aucun débat dogmatique : nous disons seulement que notre siècle mort a donné signe de vie; le cœur vient de battre, les lèvres s'entr'ouvrent, le regard a parlé. Le christianisme se relèvera-t-il? Renouvellera-t-il l'époque? A-t-il assez de chaleur pour la vivifier? Ces ques-

tions méritent d'être solennellement débattues ; je ne les résous point.

L'abbé Lacordaire est-il destiné à rétablir notre unité perdue, et l'effet de ses conférences ne s'affaiblira-t-il point ? L'abbé Lacordaire est avant tout une ame jeune et passionnée. Qu'elle conserve le feu sacré ; que les prêtres aillent l'entendre et le comprendre. Ils seront étonnés de son succès, car il n'a point ce qu'ils appellent le talent de la chaire : il divise et il oublie ses divisions, il ne se drape et ne pose jamais ; il ne sait guère comment il gesticule, il ne prêche point pour lui. L'irrégularité de son discours, et les fautes de jeune homme qui abondent dans sa diction, leur causeraient un véritable chagrin ; ils le renverraient au séminaire, ou même au collége ; cependant, voyez l'intérêt ardent et presque désavoué qu'inspire ce petit prêtre, simple, fier de sa simplicité, et qui ne veut jeter que son ame dans une carrière où d'autres cherchent à mettre tout leur talent.

L'abbé du Guerry ferait sourire, l'abbé Cœur impatienterait, s'ils parlaient après l'abbé Lacordaire. M. du Guerry aurait l'air d'un acteur, et il serait perdu dès qu'on voudrait le comparer à ce faible séminariste, qui ne promet rien et qui donne tout, qui semble d'abord, au milieu de Notre-Dame et devant cette foule, une petite ombre anéantie dans l'espace, et qui prend du corps, s'élève, s'étend et agrandit encore, par son ame, le spectacle immense où il n'était rien. L'abbé Cœur aurait le malheur de donner des espérances : sa tournure sacerdotale, sa noble tristesse et ce reste de crainte humaine qui relève le courage du prêtre, tromperaient l'auditoire. J'ai dit quelle malheureuse habitude rhétorique privait l'abbé Cœur de sa puissance, en le ramenant aux habitudes convenues de la déclamation. Pourquoi ne se souvient-il pas plus de son sacerdoce que de sa prédication ? L'abbé Lacordaire surprend par son éloquence, et c'est ce qui en double le prix. L'abbé Cœur surprend davantage par son emphase inattendue ; il force sa voix, il contraint ridiculement son geste. Tout en quittant le bonnet carré pour avoir plus d'aisance, il est à la fois élève et professeur de rhétorique : élève par l'insupportable timidité de son

maintien, professeur par la fausse assurance qu'il reprend tout à coup.

Telle est l'impression naïve que m'ont laissée, à moi profane, frappé de toutes les souffrances de mon siècle, mais sympathisant avec lui, les trois hommes qui ont réveillé dans cette année l'émotion chrétienne en France. S'il y a un apôtre du catholicisme moderne, je l'ai dit, c'est l'abbé Lacordaire; c'est lui qui jette avec franchise le gant à tous les argumentateurs du siècle, lui qui ne craint pas la lutte, qui enlace et étreint ses adversaires, lui qui se montre noble et vigoureux athlète. Depuis quelques années le christianisme avait remis le pied dans les théâtres et dans les romans; la musique et la poésie lui avaient demandé l'aumône. L'impression produite par l'abbé Lacordaire, et l'émotion secondaire obtenue par les abbés Cœur et du Guerry, attestent la réalité d'une révulsion religieuse.

Le mouvement intellectuel est là; il n'est point à la chambre, ni dans les journaux, ni dans les procès politiques; le mouvement de la société est un mouvement de réparation, de retour, de tendance vers l'unité. Elle veut se reconstituer, elle veut croire, elle veut aimer; elle n'oublie rien pour se prouver à elle-même qu'elle est ou qu'elle sera religieuse. Y parviendra-t-elle? Je l'ignore. Ce qu'il y a, dans ce retour religieux, de moral et de consolateur se mêle de quelques teintes burlesques. Avez-vous entendu retentir l'orgie des Variétés? Avez-vous vu à Paris, sur les boulevarts, cette poésie batarde du mardi-gras? Avez-vous assisté à ce pêle-mêle de bals de l'Opéra qui ont recommencé leurs brillantes saturnales? Que dites-vous de cette véhémence, de cette âpreté aux plaisirs, de tous ces salons ouverts, de tous ces raouts frénétiques, de toute cette verve de licence? N'avez-vous pas réfléchi sur ce double élan vers la volupté physique et vers la croyance, vers la foi et vers le cynisme?

Temps confus, temps bariolé, temps dégingandé, temps absurde, dont, si j'avais ce loisir, je léguerais à nos enfans l'in-

croyable portrait! Comme nous marchons tous dans cette foule extravagante, pressés et portés par elle, nous ne la voyons pas. Je voudrais que mes contemporains se retirassent un moment en eux-mêmes, — et qu'ils apprissent combien ils sont burlesques!

Par exemple, si j'étais assez oisif ou assez vain pour écrire un jour mes Mémoires (comme on dit maintenant) et jeter dans l'oreille inattentive de l'avenir mes confessions, mes repentirs, mes regrets, le journal inutile de mes actions et de mes pensées; je peindrais d'un seul trait l'hiver de 1835.

« C'était, dirais-je (et ce fragment d'autobiographie serait un fragment d'histoire), c'était à une heure et demie; le bal de l'Opéra était en pleine activité : les dominos tourbillonnaient; les femmes triomphaient de leur esprit et de leur artifice. Le provincial était placé sous la pendule et le dandy se dandinait sur une jambe; l'homme politique coudoyait le marchand d'huile, et les grosses célébrités du temps causaient avec la grisette protégée par l'incognito du satin noir et la délicatesse menteuse de la chaussure. Je commençais à me fatiguer de ce bruit vide, quand j'aperçus dans la cohue un jeune conseiller d'État, spirituel, homme du monde, tenant à l'aristocratie par sa famille, à la jeunesse studieuse par ses premières années, au gouvernement par sa position. Nous causâmes, appuyés sur je ne sais quel piédestal de marbre faux, que la somptuosité de l'Opéra laisse là comme type de son luxe spécial. Nous causâmes; les dominos venaient chuchoter à notre oreille. Et nous causions toujours, ou plutôt il causait : et il m'entretenait, non de chevaux et de femmes, mais du renouvellement du christianisme, des théories allemandes, de la religion des Hindous et de ses rapports avec la foi chrétienne, des œuvres du Germain Savigny, des systèmes de Herder et de la grande philosophie de Hegel. — « Oui, me disait-il, la pensée religieuse travaille en ce moment la société... (Puis, se retournant vers un masque : — Tout à l'heure, je suis à toi....) — Il est certain qu'il y a lassitude et que nous cherchons une croyance. — (Je connais cette femme; c'est une comtesse!...) Des groupes se sont

formés dans la jeunesse, et tous ils marchent à la conquête... (voici un domino qui m'intéresse! Ah! veuillez attendre un peu). — La politique n'est rien; la croyance est tout. Je connais des jeunes gens consciencieux, intellectuels, courageux, éclairés, qui marchent sous une bannière à la fois religieuse et savante... Les idées de Schelling sur la philosophie, combinées avec la pensée catholique... — Mais pardon, pardon, je suis obligé de vous quitter; on m'appelle? à revoir!

Le néo-chrétien avait disparu dans le tourbillon des masques noirs. Et ce jeune homme n'était pas plus ridicule que celui dont je vous parlais tout à l'heure. Cette conversation folle et multiple, rêveuse, mystique, symbolique, décousue au milieu du bal de l'Opéra n'avait rien d'extraordinaire aujourd'hui. C'était le résultat naturel de toutes les idées et de tous les désirs qui fermentent et bouillonnent dans la grande chaudière de cette époque? La société s'en tiendra-t-elle à cette situation d'ame et de pensée? Refera-t-elle ses croyances? Conservera-t-elle pour types mes deux personnages, que je n'ai pas inventés: le jeune philosophe et le jeune homme politique? — De plus hardis sonderont l'avenir. — Je ne sais voir que le présent dont je viens de montrer une des faces les plus extraordinaires.

Mais de quel côté marche la société?

Dites-le, dites-le, vous qui ne doutez de rien, vous qui avez reçu du ciel toutes les inspirations prophétiques. Tacite, sous Trajan, ne devinait pas le christianisme. Shakspeare et Bacon, sous Jacques Ier, ne devinaient pas l'avénement de la liberté politique. O mes illustres contemporains, plus puissans que Shakspeare, Tacite et Bacon, éclairez-moi sur notre avenir, si vous pouvez!

Pour moi, je ne sais qu'une chose: bénir et remercier ceux, philosophes, orateurs, chrétiens, poètes, hommes politiques, artistes, qui rendront le sens moral à cette société pleine de souf-

frances, qui la ramèneront à la dignité et à l'unité, qui combattront l'égoïsme matériel et l'individualité grossière des intérêts, si âpres dans leur combat, qui nous détacheront de notre polémique hargneuse, qui feront planer sur la sphère intellectuelle la moralité détruite par soixante ans de naufrage. L'attention donnée aux prédications dont j'ai parlé est un signe heureux et bienfaisant. Bientôt sans doute, si l'on marche dans la même voie, on ne permettra plus ni à la vie réelle d'être ignoblement positive, basse, intéressée, rampante et menteuse comme elle est aujourd'hui; ni à la poésie d'être furieuse, folle, désespérée comme l'ennui, dépravée comme le désespoir. Que le sacerdoce chrétien profite du bon mouvement de la société et qu'il s'en empare, non pour l'exploiter au profit des intérêts spéciaux du clergé, mais pour apaiser les douleurs de tous. Que tous les hommes dignes d'exercer le sacerdoce de la pensée se joignent à ce mouvement. Il y a de belles paroles dans un livre peu connu de Mirabeau:

Les voici :

« Ah! si tous ceux qui prennent la plume se dévouaient légale-
» ment au métier d'être utiles! si leur indomptable amour-propre
» pouvait composer avec lui-même et sacrifier la gloriole à la di-
» gnité! Si, au lieu de s'avilir, de s'entre-déchirer, de détruire ré-
» ciproquement leur influence, ils réunissaient leurs efforts et leurs
» travaux, pour terrasser l'ambitieux qui usurpe, l'imposteur qui
» égare, le lâche qui se vend; si, méprisant le vil métier de gla-
» diateurs littéraires, ils se croisaient en véritables frères d'armes
» contre les préjugés, le mensonge, le charlatanisme, l'intérêt,
» la tyrannie de la pensée et de l'action; en moins d'un siècle, la
» terre serait changée! »

PHILARÈTE CHASLES.

THÉATRE-FRANÇAIS.

ANGELO MALIPIERI

PAR M. VICTOR HUGO.

Ce que nous allons dire n'est pas pour reprendre ceux qui tiennent la plume du feuilleton; mais il nous semble qu'en général ils traitent l'art avec trop peu d'égards et de justice; ils s'asseient deux heures durant en face d'une pièce qui a coûté à son auteur six mois d'études spéciales, deux mois de style et de ciselure, des réflexions et des fatigues morales à l'infini; et c'est tout l'effort qu'ils consentent à faire pour l'étudier, la comprendre, la juger. En deux autres heures, leur sentence est dressée, véritable verdict de cour d'assises, sans appel : relâché ou pendu; après quoi le juge dîne et se promène. Si nous comprenons bien les fonctions de la critique, il nous semble qu'elles sont plus graves. Il ne faut pas que l'intelligence et l'ardeur des artistes puissent se plaindre de son insouciance et de sa légèreté. Qu'on se trompe, c'est un risque universel; mais qu'au moins on travaille la question de-

battue. On n'est pas tenu d'être profond; mais on est tenu d'être juste.

Pour notre part, nous mettrons en ceci les deux seules choses qui dépendent de nous, le temps et la bonne volonté. La manière dont M. Victor Hugo conçoit et exécute le drame exige impérieusement qu'on s'enquière d'elle, toutes les fois qu'il en produit un nouveau, parce que la pensée générale d'un artiste, qui en a une, est le commentaire le plus net de ses productions. Pour bien comprendre ce qu'il fait, sachez ce qu'il veut. Cependant nous séparerons de cet article tout ce qui est théorie, pour y revenir prochainement. Le public a ses habitudes littéraires ainsi prises, qu'il exige qu'on l'informe sur-le-champ du fait lui-même, donnant les mains à ce qu'on ajourne l'idée qui a conçu le fait et qui l'a dressé sur ses pieds. Cet article, qui vient le premier, devrait donc logiquement ne venir que le second; mais, nous le répétons, ce n'est pas notre faute. De notre temps, l'usage est roi, aussi bien que du temps d'Horace. Nous allons donc exposer aujourd'hui une pièce : nous expliquerons le drame de M. Victor Hugo une autre fois.

L'aventure qui fait le sujet d'*Angelo* est censée se passer à peu près vers l'année 1554. *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, sont également placés dans le seizième siècle, pour lequel M. Victor Hugo paraît avoir une sorte de prédilection. C'est, en effet, le plus magnifique siècle des temps modernes, celui qui a les plus grands artistes, les plus grands chefs-d'œuvre, les plus grands rois. Le poète y est plus à l'aise pour asseoir son action; le grandiose factice qu'il faut à l'art s'y trouve dans la nature elle-même. Il fournit l'éclat des costumes, la magnificence des fêtes, la noblesse des manières et la beauté du langage. Il y a même un certain ordre de faits qui sont simples et naturels à cette époque, et qui seraient impossibles aujourd'hui. Les grands actes de violence et d'oppression, qui sont une source de terreur et de pitié, ont tout-à-fait disparu des sociétés actuelles, où le procureur du roi et le gendarme ont tué la tragédie. La vertu persécutée n'est plus qu'un nom, depuis qu'il y a des commis-

saires de police. Le pouvoir, qui était amoncelé entre les mains d'un petit nombre, s'est aujourd'hui distribué entre les mains de tous. Il n'y a pas aujourd'hui, comme au seizième siècle, un homme qui puisse tout et un homme qui ne puisse rien. La société, qui était raboteuse, qui avait à sa surface des montagnes et des vallées, est devenue tout-à-fait plénière. On y marche plus à son aise; mais les horizons y ont moins de variété et moins de poésie.

Tous les moyens de drame qui sont tirés de cette nature inégale de la société du moyen âge sont donc impossibles aujourd'hui. Dans *le Roi s'amuse*, Triboulet, qui loue un assassin de profession pour tuer François Ier, s'adresse tout simplement à l'un des membres de la société des bravi, qui existait encore à Paris sous Henri III. Maintenant Triboulet serait obligé d'assassiner lui-même, à la barbe de la brigade de sûreté, ce qui l'empêcherait probablement de faire l'admirable monologue du dernier acte, et ce qui exigerait d'ailleurs que le plan du drame fût entièrement modifié. Aujourd'hui, s'il existait encore une femme aussi criminelle que Lucrèce Borgia, il n'y aurait pas de princesse Négroni pour lui prêter son palais, et de couvent de Saint-Sixte pour lui prêter ses moines : l'article du Code pénal sur la complicité s'y oppose. Aujourd'hui enfin, des reines comme Marie Tudor, comme Marie Stuart, comme Christine, ne seraient plus dans la réalité. L'inflexible niveau de la loi pèse également sur toutes les têtes; les couronnes n'y font plus rien, et le poète qui trouvait, sous Henri IV, que la garde du Louvre empêchait tout d'entrer, excepté la mort, trouverait, à l'heure présente, que cette garde n'arrête plus rien, ni l'injure, ni la calomnie, ni la morgue railleuse des grands, ni l'ignoble inquisition de la populace. Le vœu de Valérius Publicola est rempli : aujourd'hui les maisons et les palais sont de verre.

C'est donc par la connaissance qu'il a acquise de la constitution de la société, au seizième siècle, que M. Victor Hugo a été porté sans doute à y placer la plupart de ses drames. Sa pensée grandiose s'y retourne mieux. Il doit se plaire, hardi comme il est, à toucher dans la main des ducs couronnés, qu'il fait revivre dans toute leur

splendeur d'autrefois. Angelo Malipieri est encore un de ces personnages superbes, de la taille de Da Sylva et du duc Alfonse. Il a ceci de particulier et de neuf parmi les autres, qu'il est un tyran qui a peur, une sorte de visir qui a sous son pied la ville de Padoue, et sur sa tête le pied du Doge. Délégué du sénat vénitien, il fait trembler et il tremble ; il guette et il est guetté ; il sait qu'on espionne son espionnage, et il est rempli lui-même de la terreur qu'il répand. La sérénissime république lui a donné sur un pauvre territoire vassal toute sa puissance souveraine ; il est sorti du conseil des Dix, saturé de pouvoir, comme un fer rouge sort du foyer, saturé de feu ; s'il veut embraser quelque chose, il n'a qu'à y poser la main ; mais il sent que lui-même il peut être fondu. Enfin, il est entre Venise et Padoue comme ces conducteurs métalliques qui donnent passage à la foudre pour descendre du nuage sur la terre, et que le fluide électrique brise et dissout quand il est trop violent. Cette situation originale et encore inexpérimentée au théâtre est le cadre même du drame d'*Angelo;* il se développe sous l'influence de cette donnée générale; mais, du reste, elle n'en est pas la matière même, laquelle est tirée d'événemens beaucoup moins exceptionnels, et prise dans des passions tout-à-fait humaines et universelles, comme l'amour, la jalousie, l'autorité maritale.

Nous croyons qu'il importe beaucoup de distinguer ainsi dans le drame ce qui en est la matière première, immédiate, d'avec ce qui en est la circonstance spéciale et personnelle. La matière première ou, comme on disait dans l'école, *materia ex quâ*, ce doivent toujours être, à notre avis, les sentimens humains et les passions universelles, ce qui est compris partout et de tous, comme l'amour, la jalousie, la maternité, le respect filial, la reconnaissance; ensuite vient la situation particulière, qui donne à ces sentimens et à ces passions telle ou telle direction, telle ou telle étendue, qui les développe ici, les restreint là-bas, les fait parler, agir, selon les temps, les lieux, les personnes et les circonstances ; car le cœur humain est comme le bronze en fusion, qui prend les formes infinies des moules infinis où on le verse. La colonne et le boulet sont toujours du bronze ; mais quoi de plus opposé qu'une co-

lonne et un boulet? Avec de l'amour et de la jalousie, différemment combinés, différemment développés, différemment exaltés, on peut faire un million de drames très-divers et très-neufs, l'un après l'autre; le tout est de trouver des circonstances particulières, qui impriment une tournure nouvelle à ce fonds trivial de passions; de même que c'est l'affaire des décorateurs et des architectes de découvrir des façons spéciales de combiner les lignes, pour couler en formes originales ce bronze monotone, matière sempiternelle, que l'on tourmente depuis trois ou quatre mille ans, et que l'on tourmentera probablement jusqu'à la fin des siècles.

La matière du drame d'*Angelo* est donc, comme nous disions, tout-à-fait commune et universelle. Angelo a une femme et une maîtresse : il aime et il est jaloux; mais il faut voir dans quelles circonstances cet amour et cette jalousie se développent : c'est là le domaine du poète. Il n'a pris au cœur humain que deux passions vulgaires, comme le statuaire ne prend à la carrière qu'un bloc grossier; ce qui en sort, dieu ou monarque, c'est son ciseau qui l'a créé. Angelo est un grand seigneur de Venise, un gouverneur de Padoue, comme nous l'avons dit. Sa femme appartient, comme de raison, à une famille illustre; car, au seizième siècle, la loi politique obligeait les nobles Vénitiens à se marier entre eux, ou à n'épouser au dehors que des personnes souveraines. Sa maîtresse est une comédienne. Angelo Malipieri et Catarina Bragadini, sa femme, sont deux personnages réels, historiques; la comédienne Tisbé est un personnage d'invention. Avant d'aller plus loin, faisons remarquer que M. Victor Hugo ne met jamais au théâtre de l'histoire réelle, mais de l'histoire possible; il prend deux ou trois noms propres, et il s'en sert comme d'un point d'appui pour y rattacher toute la charpente de son drame. Il n'y a de réel dans celui-ci que le nom d'Angelo et celui de Catarina, comme dans *Marie Tudor*, que les noms des nobles personnages qui s'y trouvent; comme dans *Lucrèce Borgia*, que ceux des seigneurs vénitiens, du duc Alfonse et de Lucrèce; tout le reste est l'œuvre du poète, fiction. Quelle est la valeur de cette manière d'employer l'histoire au théâtre? C'est ce

que nous examinerons prochainement. Aujourd'hui nous la constatons et nous passons outre.

Deux autres personnages également fictifs, Rodolfo et Omodei, complètent le drame : Rodolfo, un jeune homme; Omodei, un espion de Venise déguisé. Pour indiquer en deux mots la marche du drame, Angelo aime la Tisbé qui ne l'aime pas, la Tisbé aime Rodolfo qui ne l'aime pas non plus; Rodolfo aime Catarina qui l'aime. Angelo se trouve ainsi pressé entre l'indifférence de sa maîtresse et la passion coupable de sa femme, entre ses appréhensions d'amant et son honneur de mari.

De raconter le drame scène à scène, nous avouons que nous n'en avons pas le courage. Triste métier que de refaire avec de l'argile le Jupiter olympien que Phidias avait fait d'ivoire et d'or! Du reste, à quoi bon un pauvre récit, auquel nous perdrions tous, lui, vous et moi? Paris verra la pièce, la province la lira.

C'est donc entre Angelo, Catarina, Rodolfo, la Tisbé et Omodei que se passe le drame; ce sont ces cinq personnages bien tranchés, bien individuels, placés au milieu du seizième siècle, dans une petite cité italienne, sorte de fief de Venise, qui donnent une tournure spéciale, propre, la tournure que vous savez, aux deux ou trois passions communes et vulgaires qui les animent. Leur manière d'aimer, de haïr, de se venger, résulte du temps où ils vivent, du rang qu'ils occupent, du pays qu'ils habitent. Changez ce temps, ce rang, ce pays, vous aurez, non pas d'autres passions, mais d'autres formes des mêmes passions, d'autres scènes, un autre drame. C'est comme ce que nous disions tout à l'heure; le même bronze fait un boulet ou une colonne, selon le moule.

Le premier travail de M. Victor Hugo, ç'a donc été de se bien rendre maître du terrain où il plantait son drame, d'en bien connaître et déterminer le temps, le lieu et les personnes; car de ce temps, de ce lieu et de ces personnes, allaient dépendre le caractère des passions, la direction des idées, la nature des catastrophes. Il y a beaucoup d'artistes qui se mettent peu en peine de cette difficulté, sans doute parce qu'ils ne la comprennent pas; ils créent des personnages généraux, que vous pouvez transporter dans tous

les pays, dans toutes les époques, et qui sont partout et toujours les mêmes, aussi vrais, aussi faux. Ils procèdent absolument comme l'un des plus singuliers statuaires de notre époque, M. Foyatier, lequel s'amuse avec un grand sang-froid, depuis quelques années, à faire avec du marbre des hommes nus pour le compte du gouvernement, qui les paie et les expose avec un sang-froid non moins remarquable. On leur attache, quand ils sont faits, une étiquette quelconque, Spartacus, Cincinnatus, à volonté; rien n'empêche que Spartacus soit Cincinnatus, ou que Cincinnatus soit Spartacus; même, si l'on était pressé d'un Annibal ou d'un Massinissa, il n'y aurait aucune bonne raison pour ne pas s'en servir; et nous n'attribuons qu'à la pudeur de M. Foyatier la réserve qui l'a empêché d'appeler ces statues de son propre nom, lequel y pouvait figurer aussi bien qu'un autre.

Il y a, comme nous disions, beaucoup de poètes qui font à la scène des hommes nus, comme M. Foyatier, et qui leur mettent des étiquettes. Je me souviens d'avoir vu représenter à Toulouse, il y a deux ou trois années, une espèce de drame sur la révolution de juillet, lequel avait été fait primitivement sur Denis à Corinthe. Le tyran de Sicile était devenu M. de La Fayette, et ses écoliers des élèves de l'École polytechnique. De cette manière déplorable de tracer des caractères en l'air, de créer des personnages abstraits, aujourd'hui malheureusement si commune, naissent cette déclamation qui remplit les théâtres, et ces insupportables lieux communs qui laissent flotter deçà, delà, les passions, les caractères et le langage. Il est clair qu'un personnage qui n'est pas nettement arrêté pour le temps, le lieu et les circonstances, ne peut faire et dire que des choses communes, générales, sans aucune propriété. Ce n'est pas que le travail ne devienne ainsi très-facile; une lamentation sur la mort d'un fils peut servir, en changeant le nom, pour la mort d'un père; mais que devient l'art au milieu de cette facilité? Qu'y est devenue surtout la critique? Habituée à ces ritournelles générales, à ce fonds trivial et absurde de caractères et de passions sans réalité, sans individualité, dès qu'elle se trouve en face d'un artiste qui poursuit chaque idée dans sa pente spéciale,

chaque passion dans sa direction individuelle, chaque caractère dans sa nature exclusive, elle ne comprend plus, elle est dépistée, elle s'écrie que le poète crée des exceptions : comme si vous, moi, chacun de nous n'était pas une exception; comme si chaque homme n'avait pas une manière propre et à part de voir, de sentir, de comprendre et d'exposer les choses; comme si les généralités n'étaient pas des entités métaphysiques créées par l'esprit pour la commodité du raisonnement, mais du reste parfaitement étrangères à la réalité historique, morale et littéraire.

Un procédé que M. Victor Hugo ne quitte jamais, c'est d'indiquer nettement la valeur individuelle de ses personnages, et de les poursuivre chacun dans la direction propre à son caractère, à ses idées, à son éducation, à ses préjugés. Ne vous demandez jamais si vous feriez ce qu'ils font, qui est une mauvaise manière de raisonner; demandez-vous si, étant ce qu'ils sont, ils doivent agir comme ils agissent. Il est possible que vous ne fissiez pas mourir votre femme sur un soupçon, comme Angelo; mais tâchez de vous reporter au temps où vivait cet homme, supposez que vous êtes ce qu'il fut, qu'il y a dans votre famille les traditions qu'il y avait dans la sienne, et alors, si le poète l'a créé selon la vérité historique, il est évident que, vous supposant lui, vous n'agiriez pas autrement que lui.

C'est ainsi qu'il faut raisonner par rapport aux cinq rôles du drame : transportez-vous par l'étude et par la pensée à l'année 1554, dans la ville de Padoue; reconstruisez en esprit l'existence d'une comédienne comme Tisbé, d'un gouverneur comme Angelo, d'un espion comme Omodei, d'une pauvre grande dame sacrifiée, comme Catarina Bragadini, d'un grand seigneur déguisé comme Rodolfo, et voyez si, les choses ainsi supposées, le drame est possible et réalisable dans les conditions où il se développe. Voyez si tout est bien exact, si chaque personnage est vrai de la vérité de son époque. Ne cherchez pas si cela est réel, n'allez pas aux biographies; vous n'y trouveriez rien : ce drame est une fiction, comme tous les drames de M. Victor Hugo. Pour qu'il soit tel que son auteur a voulu le faire, et nous

ne parlons pas ici de l'exécution, mais de la conception, la seule chose dont l'artiste soit véritablement maître, il faut que ce drame soit possible avec les personnages qui le réalisent, et impossible avec d'autres; il faut que tout dans ses détails découle immédiatement de ses principes; qu'Angelo, Catarina, Tisbé, Rodolfo, Omodei, tels que le poète les suppose, respirent dans les actions qu'ils font et dans les paroles qu'ils disent; qu'on pût y mettre leurs noms, s'ils n'y étaient pas; et qu'un historien, exercé à l'intelligence de la société et des mœurs du moyen âge, pût affirmer, à l'aide d'indications indirectes, mais infaillibles, qu'une telle aventure n'a pu se passer qu'à Padoue, vers le milieu du seizième siècle.

Si le public était plus instruit ou plus juste, s'il voulait ou s'il pouvait tenter une partie de ce travail historique, qui est si difficile, si intéressant et si beau, et qui a pour but de raconter des annales des peuples ce que les annalistes n'en racontèrent jamais, à savoir les détails intimes, les choses domestiques et morales, il verrait combien c'est une évocation vraie, rigoureuse, réelle, que celle que M. Victor Hugo poursuit de la vieille société du moyen âge; combien il en a l'intelligence profonde, et combien surtout la poésie du seizième siècle revit dans le style nerveux et coloré de l'auteur d'*Angelo*. Mais le public est malheureusement au dessous d'une étude semblable, et il aime mieux croire que l'auteur se trompe, que de s'avouer à lui-même qu'il ne comprend pas. Ajoutons qu'il est un peu poussé à cette légèreté par la critique, dans laquelle il n'y a pas un seul écrivain, un seul, qui s'osât comparer à M. Hugo, soit pour la conscience dans le travail, soit pour la grandeur dans la pensée, soit pour la beauté dans le style; tandis que, cachés pourtant dans leurs forteresses anonymes ou avouées, ils le canonnent depuis quinze ans comme un château du quinzième siècle, avec leur artillerie de bois. Il se passe pourtant aujourd'hui un fait public qui devrait donner à penser et éclairer les aveugles. M. Guizot, qui certes peut être cité aussi bien qu'un autre en France, et même en Europe, comme un homme qui a le droit d'avoir une opinion en matière d'histoire, s'est em-

pressé d'appeler M. Victor Hugo dans le comité qu'il a organisé près du ministère de l'instruction publique, pour la recherche des monumens inédits relatifs à l'histoire des lettres et des beaux-arts au moyen âge. Nous ne savons pas quelle figure feraient dans ce comité les critiques qui ont enseigné l'histoire d'Angleterre à l'auteur de *Marie Tudor;* mais nous savons que M. Hugo l'y fait excellente, et qu'il n'est pas de membre qui y soit mieux écouté. Le suffrage des critiques de notre temps a certainement son prix; mais celui de M. Guizot, qu'il a, doit consoler M. Hugo de celui de M. Pichot, qu'il n'a pas.

Certes, s'il savait quels ménagemens le poète est forcé d'avoir pour son inexpérience des choses historiques et littéraires, loin d'être si tranchant, le public serait fort humble. Il y avait dans le drame d'*Angelo* une très-belle scène, dans laquelle M. Victor Hugo recomposait de toutes pièces, avec l'exactitude que les hommes d'étude lui savent et la vigueur de pinceau qui ne le quitte jamais, un conciliabule nocturne, dans lequel la police secrète de Venise s'organise, se distribue, s'exécute. C'était superbe et terrible. Des amis ont conseillé au poète de supprimer cette belle page, et de la remplacer par quelques mots de récit, de peur que les historiens du parterre trouvassent un coupe-gorge de la forêt Noire dans une assemblée de sbires vénitiens. Ils en sont bien capables, tels que nous les savons. Il en a été ainsi de quelques fautes, qu'il a fallu faire. Lorsque Angelo prépare avec une solennité effroyable le supplice de sa femme, et qu'il dicte les détails du service des morts au doyen de Saint-Antoine de Padoue, il dit, en blasonnant l'écusson des Bragadini : *coupé d'argent et d'azur à la croix rouge*, n'osant pas dire *à la croix de gueules*. Que voulez-vous? Sous Louis XV, l'Académie française exigeait que toute pièce envoyée au concours, quelle qu'elle fût, se terminât par une prière à la sainte Vierge. Gilbert mettait la prière; M. Hugo met la faute. Mais s'il y avait alors, comme aujourd'hui, ridicule et honte pour quelqu'un, ce n'était pas pour le poète.

Une fois tous les personnages du drame en présence, et vous les connaissez, il est bien aisé de comprendre comment l'aventure va

s'ourdir. La Tisbé découvre que Rodolfo ne l'aime pas ; et Angelo que Catarina le trompe. La maîtresse a son amour à venger, et le mari son honneur. Qui est-ce qui allume ainsi ces deux colères ? Omodei. Cet homme est l'une des formes de l'idée de mystère qui plane presque toujours sur les drames de M. Victor Hugo, et qui leur donne une teinte si grave et si terrible. Gubetta dans *Lucrèce*, le Juif dans *Marie Tudor*, Omodei dans *Angelo*, sont trois personnages subalternes, des valets, des riens, qui dominent pourtant de cent coudées les hauts seigneurs devant lesquels ils s'inclinent, comme dans Goëthe le serviteur Méphistophélès domine le docteur Faust, comme dans la vieille comédie, Frontin et Sganarelle dominent leurs maîtres : c'est tour à tour la malice, l'esprit, la ruse, l'intelligence ; c'est encore et par-dessus tout la fatalité, la providence ; c'est l'homme de Dieu, Omodei. Dans M. Victor Hugo, ce personnage, identique au fond, est conçu selon une admirable variété de formes. Gubetta, le Juif et Omodei, même chose et trois choses. Gubetta, valet espagnol, le Juif, usurier hollandais, Omodei, sbire vénitien. Non-seulement ils sont divers de nation, de caractère, de passions, de langage, mais ils entrent chacun par des motifs différens dans les trois aventures dont ils sont l'ame ; Gubetta, en fidèle collaborateur de Lucrèce ; le Juif, en usurier dominé par l'or ; Omodei, en amoureux méprisé qui se venge. Accuser après cela M. Hugo de se copier lui-même, c'est distraction, mauvais vouloir, ou bêtise. Moquez-vous de ceux qui le disent, et plaignez ceux qui le pensent.

C'est dans le palais d'Angelo que se passent les situations les plus terribles du drame. Tisbé y surprend en flagrant délit la maîtresse de son amant, et Angelo l'amant de sa femme. Il est bien clair que tous les moyens matériels de cette partie du drame sont tirés des lieux et des personnes. Omodei pénètre dans la chambre de Catarina ; et, comme il est espion vénitien, il y pénètre en espion, c'est-à-dire par des portes cachées. Rodolfo y vient, conduit par le sbire ; et, comme il y vient en amant, il entre comme les amans, la nuit, avec silence, enveloppé, en se cachant derrière les tapisseries. La Tisbé y court, munie d'une clef

qu'elle s'est fait adroitement donner par Angelo ; et, comme elle y court en femme jalouse, elle survient, comme les femmes jalouses, au moment où les amans doivent être réunis, un flambeau à la main, par la bonne porte, ne se cachant pas, ne se gênant pas ; car elle n'a rien à craindre de personne ; l'amant se sauvera, la femme l'implorera, le mari la remerciera.

Concevez, après cela, les gens qui reprochent à M. Victor Hugo d'employer les couloirs, les portes cachées, les serrures, les clefs et autres moyens aussi extraordinaires. M. Victor Hugo est comme tout le monde ; il se sert de ce qu'il a. Il a un palais du treizième siècle, et il emploie les serrures, les clefs et les couloirs de ce palais, tels qu'ils se trouvent : il ne l'a pas bâti, il l'habite ; il n'en est pas l'architecte, mais l'hôte. Il est clair que s'il avait eu une maison de la rue Vivienne, personne ne serait entré ou sorti sans parler au concierge et demander le cordon. Ensuite, il est encore évident qu'il ne fait pas entrer l'amant avec fracas et par le principal escalier, ni l'espion par la grande porte, ces messieurs n'exigeant pas ordinairement un aussi grand appareil. Chacun vient à son moment, par son endroit, comme il convient, selon ses vues. Le poète ne bâtit pas des escaliers inutiles à son palais, et ne forge pas des serrures sans fruit à ses portes, pas plus qu'il n'ajoute un bras ou une jambe à ses personnages. Il prend le tout selon le temps et le lieu ; le palais en 1554 ; les hommes dans l'état de Venise.

Voilà ce que la critique oublie. Donnez-nous un palais quelconque, dit-elle ; nous n'y tenons pas : la première chambre venue, pourvu que nous ayons des caractères. Mais enfin il faut bien que ce caractère soit celui d'un personnage déterminé, à une époque déterminée, dans un lieu déterminé. Tout homme a un nom, est d'un siècle, habite un endroit. Ici, l'homme s'appelle Angelo Malipieri, il vit en 1554 et il habite Padoue. M. Victor Hugo est donc obligé de vous montrer un podesta vénitien dans un palais ducal, au sein des états de Venise. Il ne peut pas le montrer dans un palais quelconque, ou dans une chambre quelconque ; mais dans le palais bâti par Ezzelin III, à Padoue, au treizième

siècle, et dans la chambre qu'y habite, en 1554, Catarina Bragadini, sa femme. Si c'avait été un palais bâti par M. Fontaine, il vous l'aurait montré pareillement, et alors vous auriez eu, en effet, des chambres quelconques; mais ce sont les critiques de 1835 qui devaient habiter des chambres de M. Fontaine; *similia similibus*.

Cette présence dans le même palais, et à la même heure, de Rodolfo et de Tisbé, d'Angelo et de Catarina, qui est le point culminant du drame, le moment d'éclat et de fracas, a passé à la première représentation comme une situation ordinaire. Mlle Mars, qui avait été si spirituelle, si vive, si gracieuse, au premier acte, a manqué d'énergie dans son entrée du second. A sa place, Mlle Georges eût fait trembler la salle. Elle serait venue furieuse, terrible, bruyante, accablant de sa colère et de ses injures Catarina interdite, et mille fois plus effrayante par les cris de sa voix que par la haine de son cœur; car ce que Catarina doit le plus redouter à pareille heure, c'est que son mari, son implacable mari, entende, s'éveille, accoure, la surprenne, surprenne son amant, et les fasse mourir tous deux. Cependant Mlle Mars a repris sa hauteur habituelle dès la seconde moitié de cet acte, au moment où elle retrouve ce crucifix dont l'histoire est si touchante, et qui a été une occasion, pour l'auteur des *Feuilles d'Automne*, d'épancher ce qu'il a dans l'ame de grave et de religieux.

Au troisième acte, la résignation douloureuse de Tisbé et la noble colère de Catarina ont constamment ému la salle. C'est quelque chose de si beau que ce troisième acte, même après le second! La suppression de la scène du conciliabule des sbires, dont nous avons parlé, a jeté sur toute cette partie du drame un mystère terrible. Tout d'un coup, sans préparation, on voit Angelo commander au doyen de Saint-Antoine un service funèbre pour quelqu'un qu'il ne nomme pas; il dicte le cérémonial de ces obsèques avec un flegme et une exactitude qui font trembler, allant au-devant de toutes les questions et les coupant à leur racine. Ce petit détail, qui aura peut-être peu frappé la plupart des spectateurs, est une preuve de l'exactitude avec laquelle M. Victor

Hugo reconstruit les époques et les hommes du moyen âge. Cette scène ne pouvait avoir lieu que dans les états de Venise ; car ce n'est que là, dans toute la chrétienté, que la puissance civile donnait des ordres à la puissance ecclésiastique, même pour la police des églises et les détails des cérémonies. Lorsqu'on entend Angelo ordonner de ne mettre pour tout ornement aux tentures funèbres que les armes de Malipieri et de Bragadini, on devine aussitôt que ce mort qu'on enterre ainsi est encore vivant, que c'est Catarina. A partir de là, la scène devient magnifique par l'auteur et par l'acteur ; Mme Dorval y vaut le poète.

Voilà quel avantage il y a pour un auteur à placer son drame au seizième siècle : il trouve sous sa main mille instrumens superbes dont il peut user à son gré. D'abord cette habitude des poisons, si vieille et si commune en Italie, depuis la famille des Claudiens jusqu'à la famille des Borgia ; puis, dans la situation présente, un Angelo Malipieri, personnage princier, qui a eu quatre doges dans sa famille, qui fait venir chez lui le doyen de la cathédrale, fait tendre les églises de noir et réciter les offices des morts, sans être obligé de dire pourquoi ni pour qui. En un quart d'heure, voilà toute une ville qui tremble. Angelo n'a qu'à dire un mot, et un échafaud se dressera ; à faire un signe, et une tête tombera ; tout cela simplement, naturellement, sans objection. N'y a-t-il pas dans ce temps et avec ces hommes mille moyens de drame qui n'existent plus aujourd'hui ? D'aller reprocher à M. Victor Hugo l'emploi des souterrains ce n'est que ridicule. Lorsque Angelo croit que Catarina est morte, il est clair qu'il doit la faire enterrer. Or, comme toute grande famille, et celle des Malipieri aussi bien que les plus grandes, ses pareilles, avait dans son propre palais le caveau où s'ensevelissaient tous ses membres, on descend Catarina dans la fosse qui lui revenait parmi les siens. Seulement Tisbé, qui sait que la morte n'est qu'endormie, gagne les deux hommes qui doivent l'ensevelir, fait sceller la tombe vide et transporter Catarina dans son palais, pour la rendre à Rodolfo. Il n'y a donc là ni caveaux, ni souterrains, ni fantasmagorie : il y a ce qu'il faut ; une critique inutile, tout au plus. Que dire encore à

ceux qui trouvent que la léthargie de Catarina est tirée de celle de Catherine Howard? rien; sinon, à ce compte, que celle de Catherine Howard est tirée de celle de Sidney; celle de Sidney, d'un roman du chevalier de Mouhy, les *Aventures du philosophe Rametzi;* celle-ci de mille autres apparemment. On arriverait bientôt par ce chemin à trouver que tous les poètes qui se servent du poison copient *Rodogune*, et que tous ceux qui se servent du poignard copient *Zaïre*. Comme si, pour juger deux moyens de drame analogues, il fallait regarder à leurs circonstances matérielles, plutôt qu'à l'usage qu'on en fait, et aux situations qu'ils amènent!

Peu de pièces ont produit sur le public une sensation plus profonde et plus soutenue. Or émouvoir un public de première représentation, c'est presque aussi surprenant que ce que la fable raconte d'Amphion et d'Orphée. On ne sait pas en général ce que c'est que ce public, à pareil jour. Les journalistes avaient cinquante stalles d'orchestre sur quatre-vingts, et quarante-deux loges sur soixante-dix. *Nous l'avons vérifié.* Saupoudrez ensuite l'assemblée d'à peu près cinq cent cinquante dramaturges ou vaudevillistes, dramatisant ou vaudevillisant sur le pavé de Paris, lesquels ont leurs entrées de droit; rappelez-vous la sympathie profonde que ces messieurs, journalistes, vaudevillistes et dramaturges, manifestent depuis quinze ans pour M. Victor Hugo, et vous aurez une idée des dispositions bienveillantes de l'assemblée.

Cependant l'assemblée est restée calme, à cela près de quelques toux littéraires, d'abord opiniâtres, mais qui ont pris à la fin le drame comme un sirop. Nous ne disons pas ceci pour chanter victoire au nom de M. Victor Hugo, parce que là où les haines remplacent les doctrines, les choses ne se passent plus logiquement; mais voyez pourtant comme le public change, et comme l'opinion se modifie. De *Hernani* à *Angelo*, quel pas immense! Il y a, il est vrai, une partie du public qui change moins vite, et qui en est encore à ses vieux erremens; ce sont ces quelques jeunes gens, à habitudes étranges, bruyantes, fanfaronnes, copistes des roués de la régence, mais copistes inexacts et ridicules, qui ont bien les

vices des seigneurs musqués de Louis XV, mais qui n'en ont ni l'esprit, ni les manières, ni les beaux noms. Ce seraient des juges parfaits pour un poète, si un drame se menait comme un cheval; mais, par malheur pour eux, et un peu aussi pour nous, on achète à la porte d'un théâtre juste la place qu'il faut pour s'asseoir, sans l'intelligence qu'il faut pour comprendre, et l'expérience qu'il faut pour juger. Cette jeunesse s'était trompée mardi dernier; elle avait pris le théâtre, où elle brille peu, pour le Bois, où elle brille beaucoup.

Un attrait particulier de ce drame, c'était de réunir deux actrices ayant chacune de vives sympathies dans le public; que l'opinion fait rivales et que la chronique fait ennemies, comme si les grandes jalousies pouvaient germer à côté des grands talens. Le fait est que si, par malheur, cela était vrai, ce que nous ne croyons pas, elles auraient eu l'une et l'autre un sujet de douleur bien amère, car elles ont été admirables toutes deux. Nous avons attendu deux représentations pour en parler; mais à la seconde, comme à la première, elles ont été vraiment admirables. C'est même une étude bien belle à faire sur ces deux actrices éminentes, que de les voir revenir sur leur premier jet, corriger, retoucher, raturer, forcer ici, adoucir là-bas! On sent qu'après deux ou trois essais encore, le ton principal de leur jeu sera arrêté, ses formes fixées, son bronze figé.

Mlle Mars a eu les honneurs du premier acte. C'est, dans le poète, du détail aisé, piquant, divers; dans l'actrice, de l'esprit, de la finesse, une infinie gracieuseté en toutes choses, dans la voix, dans l'œil, dans le geste. Au second acte, il nous semble qu'elle a faibli. Elle n'est pas assez furieuse, assez terrible. Ce n'est pas la femme qui annonçait au premier acte qu'elle tuerait sa rivale, si elle en avait une. Cependant, dès qu'elle retrouve le crucifix de sa mère, elle nous a paru reprendre sa hauteur habituelle; on n'est pas plus noble, plus généreuse, plus attendrissante. Au troisième, elle est encore bien belle et bien touchante, quand elle lit la lettre de Rodolfo. Au quatrième, il lui manque d'être secondée. Dans une scène à deux, on n'est pas superbe à

soi tout seul. Dès qu'elle est frappée, elle redevient Mlle Mars; aux derniers mots qu'elle prononce, c'est d'une douleur à fendre l'ame.

Mme Dorval n'entre qu'au second acte. Sa scène d'amour avec Rodolfo est exquise, pleine de choses naïves, folles, charmantes. Au moment où Tisbé vient la surprendre, le drame, qui devrait éclater, s'abaisse, s'efface, disparaît presque. Ce devrait être le plus beau, c'est le plus faible. Cette scène est encore à comprendre, à créer, à jouer. A qui la faute des deux actrices? car il y a évidemment faute, parce que c'est là le point capital du drame; nous n'en savons rien. Au troisième acte, Mme Dorval est sublime. Il y a dans sa colère et dans son mépris pour Angelo et pour Catarina, toute la vivacité d'une femme et toute la dignité d'une dogaresse. Les habitués de la Comédie-Française lui reprochaient, l'an dernier, de n'être pas noble; ils n'ont jamais vu certainement une noblesse de meilleur aloi que celle-là.

Beauvalet nous semble un des meilleurs acteurs du Théâtre-Français, et peut-être celui de tous qui est le plus capable de devenir excellent. Ceci soit dit malgré l'oubli où on le laisse, et précisément à cause de cet oubli. Que voulez-vous que devienne un acteur qui ne joue que des doublures, quand les autres n'en veulent pas? et puis, on est bon pour une chose, et médiocre pour une autre chose. Le tort de la Comédie-Française, c'est d'étendre ses acteurs sur un lit de Procuste, et de vouloir qu'ils aient tous même longueur, et qu'ils jouent de la même manière les mêmes pièces. On y fait ainsi des médiocrités insupportables, voilà tout; Périer et Mlle Plessis. Beauvalet a été superbe; nul n'aurait joué, comme il l'a fait. Avec ce rôle, il se fera certainement une réputation. M. Victor Hugo lui aura porté bonheur; car il joua, dans *le Roi s'amuse*, le rôle de Saltabadil d'une façon très-fine et très-spirituelle.

Provost, qui vient de débuter d'une manière remarquable dans l'*Orgon* de Molière, a, dans le drame d'*Angelo*, un rôle court et coudoyé de rôles éblouissans. Il y disparaît un peu. Cependant il dit très-bien son morceau du premier acte. Geffroy est le seul

qui n'ait pas saisi l'esprit de son rôle, et qui ne l'ait pas convenablement joué. Malheureusement il paraît que l'insuccès le déconcerte, car plus il va, plus il a fait de fautes. Nous lui disons ceci sévèrement, parce que le succès qu'il vient d'obtenir dans *l'Ambitieux* et dans *Chatterton* prouve qu'il a du mérite.

Un mot sur les décors : ils sont très-exacts comme architecture, très-beaux comme peinture, trop beaux peut-être ; pas assez réels, pas assez appartement, pas assez chambre à coucher. Ils font du reste le plus grand honneur aux jeunes artistes qui les ont exécutés. Seulement ils auraient dû prendre garde aux écussons qui décorent les meubles et les murs : ces écussons sont presque tous faux. Ces messieurs les ont peints, mais ils ne les ont point blasonnés.

GRANIER DE CASSAGNAC.

CHATTERTON ET LE MOINE ROWLEY.

§ I. — CHATTERTON.

« Voyez cette ombre! elle semble saisir un manuscrit rongé par le » temps. Autour d'elle se dressent des écussons armoriés et de poudreux » parchemins. — Oui, c'est lui! c'est l'étonnant jeune homme des plaines » de Bristol, qui, sous la robe de Rowley, nous fit entendre des chants » si solennels. A peine adolescent, il fut déjà plus qu'un homme. Mais » son destin fut accompli avant même qu'il fût commencé. Son esprit su- » blime prit un vol au-dessus de l'humanité. Ce fut avec le regard d'un » ange qu'il contempla la nature, et que, du sommet de sa fierté, il ap- » prit à juger les choses de ce misérable séjour. Méprisant les hommages » tardifs d'un siècle ingrat, il livra son cœur désolé aux conseils des fu- » ries, et le sombre désespoir offrit à ses lèvres la coupe mortelle. » — Cette stance mélancolique, et d'une couleur si profonde, fut écrite sur la tombe de Chatterton, peu de temps après sa mort, par le poète Preston, écrivain plein d'énergie, quoique appartenant à l'époque littéraire de Johnson et de Hayley. Aussitôt après la fin tragique de l'infortuné, tous les hommes de lettres, tous les poètes, et tous les biographes du temps, vinrent à l'envi jeter une tardive couronne sur la tombe inconnue de celui en qui on était enfin obligé de reconnaître *le martyr de la lyre*, pour rappeler l'expression générale dont on se servit. Je dis la tombe *inconnue;* car le pauvre Chatterton, heureux encore d'échapper à la barbare sentence dont la loi anglaise punit le suicide, fut enterré, après vingt-

quatre heures d'agonie cruelle, le 25 août 1770, dans le cimetière du dépôt des pauvres de Shoe-Lane, à Londres. La destinée, le caractère, les ouvrages de ce génie si jeune et si tôt moissonné, offrent un ensemble si extraordinaire; sa vie et ses opinions ont donné lieu à des jugemens si contradictoires, et souvent si outrageans, témoin l'odieux libelle de Suard dans la *Biographie* de Michaud, que ce serait sans contredit une étude bien curieuse d'analyser les mystères d'une des plus étonnantes organisations qui fut jamais. Voici quelques notes recueillies dans ce but, et que la lecture attentive de ses poésies nous a fournies. Ce sont principalement des détails de caractère et des citations exactes qui pourront peut être donner l'idée d'un travail sérieux. D'abord, Chatterton a été calomnié dans sa patrie, principalement par l'éditeur de ses *Miscellanées* (Londres, in-8°, 1778), et par Horace Walpole, dans ses Lettres à cet éditeur. Walpole, prétendu Mécène des gens de lettres du temps, avait *contre* Chatterton le grief d'avoir fort mal et fort froidement accueilli la demande de protection que lui fit le jeune homme luttant contre la misère. On sait que Tacite a dit que c'est un penchant naturel du cœur humain de détester ceux qu'il maltraite. Ensuite, l'éditeur posthume a osé dire que chez Chatterton, «le libertinage était aussi apparent que le génie.» Voyons d'où cette accusation peut provenir. En Angleterre, pays d'intolérance spéculative, s'il en fut jamais, on ne pardonne pas l'irréligion. Le voluptueux prélat anglican, qui passe sa vie dans les fumées du Claret et au milieu de sa meute de lévriers, y est mieux toléré que l'écrivain honnête qui imprime deux ou trois phrases bien ou mal raisonnées contre la *Bible*. Ainsi est faite la vieille Angleterre. Sous ce rapport, le pauvre Chatterton avait prêté le flanc à d'injustes soupçons; de ce qu'il s'est annoncé comme esprit fort, on a judicieusement conclu qu'il devait être un franc libertin, et voici d'après quels motifs. Dans sa première jeunesse, Chatterton reçut de sa sœur, en étrenne, un petit portefeuille de maroquin; au lieu de le mettre en pièces, suivant l'irrésistible tendance des enfans, il y écrivit des vers, et le rendit à celle qui lui en avait fait cadeau. Ce ne fut que plus tard que l'on découvrit que Chatterton avait écrit sur l'un des feuillets le morceau étonnant que nous allons traduire, œuvre d'un enfant de onze ans et demi :

WILL (ou WILLIAM) L'APOSTAT (vers à huit syllabes, rimes suivies).

« A l'époque du vieux temps, quand le pouvoir de Wesley (1) allait en » augmentant d'heure en heure, Will l'apostat, dont le commerce baissait, » résolut aussi de faire son marché (2). Aussitôt il va tout droit trouver » Wesley, en prenant une mine grave et solennelle. Ce fut en ces termes » qu'il apostropha le saint homme : « Mon bon monsieur, votre doctrine » me paraît la meilleure; votre serviteur veut devenir *un Wesley;* en- » seignez-moi bien vite vos principes. » — Alors le prédicateur lui apprit » largement comment il devait se conduire dans ce monde. Notre homme » l'entend, consent, remue la tête, déclare que chacun de ses mots sont » paroles de Dieu, et, roulant ses yeux hypocrites, s'écrie : « Ah ! que » votre secte est bienheureuse ! Je le jure, ni Bingham, ni Young, ni » Stillingfleet (3), ne pourront me faire reculer. » Alors il entama l'his- » toire de sa position, et lui dit combien le sort l'avait durement traité. » Il finit par le supplier de faire une petite quête à son profit dans la pro- » chaine assemblée; à quoi le prédicateur répondit : « Prends courage, la » quête sera tout entière pour toi ! » Dès-lors le converti se plongea dans » les affaires de la secte, prit un visage bénin et une démarche de fausse » humilité, et, comme tout l'extérieur de sa vie fut soigné et grave, on vit » paraître en toute sa personne le vrai méthodiste. Toutefois, quel que fût » son extérieur, son cœur n'était pas moins resté apostat. Bien qu'il affi- » chât hautement la plus sainte flamme, et qu'il fît partout retentir le » nom de Wesley, il ne resta prédicateur et tout le reste, qu'autant qu'il » y gagnait de l'argent. Il appuyait surtout avec feu sur la maxime : Que » tout travailleur mérite salaire.

» Mais il arriva un beau jour, et précisément au milieu de sa sainte

(1) Célèbre fondateur de la secte fanatique des méthodistes.

(2) Voici la coupe de la pièce de Chatterton, qui tient, par la concision et la facilité, du genre de Swift. Nous citerons les quatre premiers vers :

In days of old, when Wesley's power
Gather'd new strength by every hour,
Apostate will just sunk in trade
Resolv'd his bargain should be made.

(3) Savans théologiens de l'église anglicane.

» carrière, qu'une belle et bonne place s'offrit à sa vue. Alors, aussitôt, » adieu les méthodistes! Plus ne voulut être du corps. Les protestans lui » parurent infiniment préférables. Tout de suite il courut sans s'arrêter » vers le curé, et ainsi parla au révérend personnage : « J'étais métho- » diste, il est vrai; mais l'esprit de pénitence me ramène à vous. Oh! s'il » était de votre bon plaisir que je pusse remplir la bonne place vacante, » combien je m'en acquitterais avec justice, combien je ferais dans ce » poste ce qui est bien et convenable! » Le curé, sans se faire prier, lui » accorde sa demande; l'autre s'en va bien vite prendre la place. En con- » séquence il s'y installa, et il la remplit encore, en y déployant un zèle » un peu hypocrite. »

Cette pièce, transcrite par Chatterton sur un petit feuillet du portefeuille, porte la date du 14 avril 1764. Ce fut la première production du jeune poète. L'auteur de ce satirique badinage contre les dévots de secte était alors élève gratuit de l'école de charité de Colston, à Bristol. Malgré cette pointe d'épigramme contre l'Église, il n'en fut pas moins solennellement *confirmé*, six mois plus tard, par l'évêque, et reçut ce sacrement anglican avec toutes les apparences d'un cœur religieux. Mais que peut être, en général, l'orthodoxie d'un enfant de douze ans? Au surplus, ce mélange de sentimens différens dans l'esprit de Chatterton s'explique très-bien par la pente mobile de ses idées, dont sa sœur, Mme Newton, a donné l'esquisse suivante : « Il était généralement, nous dit-elle, d'un tempérament très-inégal. Je l'ai vu quelquefois si sombre, que pendant des jours entiers il ne voulait pas articuler une parole et ne parlait que par force; d'autres fois, au contraire, il était de la plus folle gaieté. » Tel fut donc l'esprit de Chatterton, qu'après s'être moqué des tartufes du méthodisme, il communia avec ferveur. Il mit en vers, à ce sujet, des chapitres de Job et d'Isaïe; et aussitôt par un nouveau bond de son imagination capricieuse, il lança une épître satirique très-amère contre le pédagogue en chef de la petite école. A la même époque, ce singulier enfant se mit à apprendre tout seul la musique et le dessin; il réussit même à dessiner avec facilité et correction, témoin son dessin pour la statue projetée du maire Beckford, que l'éditeur des *Miscellanées* a mis en tête de l'édition de 1778. Le 1er juillet 1767, Chatterton sortit de l'école de charité et fut engagé, en qualité d'*apprenti*, chez un avoué de Bristol, John Lambert. Cette déportation intellectuelle devait durer sept ans. Les biographes et éditeurs posthumes de Chatterton disent qu'il fut placé comme *apprentice*. Il fau

entendre par ce mot *petit clerc* ou *saute-ruisseau*, en terme de basoche. Voici les conditions du poste et de la nouvelle vie de Chatterton. Sa mère payait à maître Lambert 10 guinées par an pour son fils : à ce prix, le procureur s'engageait à le nourrir, à l'habiller et à le loger ; sa mère devait le blanchir et l'entretenir. Il partageait la chambre à coucher du petit domestique de la maison, et il fallait que tous les matins, à huit heures, il fût rendu à l'étude de l'avoué, où il restait jusqu'à huit heures du soir. Il avait alors deux heures pour se promener ; car on exigeait qu'il fût rentré à dix heures, l'avoué demeurant dans une maison assez loin de l'étude. Lorsque, plus tard, on découvrit quel génie précoce avait porté la veste du petit clerc de Bristol, maître Lambert rendit ample témoignage à l'exactitude et à la régularité de conduite de son *saute-ruisseau*, qui n'avait alors que quinze ans. Il n'arriva qu'une seule fois à Chatterton de rentrer à heure indue, et encore s'était-il laissé attarder par une visite chez sa mère. Une seule fois aussi, maître Lambert se crut obligé d'avoir recours à une correction paternelle, à la manière anglaise ; et pourquoi ? Parce que le jeune Chatterton avait profité de son séjour chez l'avoué pour adresser une violente lettre anonyme à son ancien maître d'école Warner, sous la férule duquel il avait long-temps souffert. Jean Lambert lui reprocha cependant une humeur sombre et fière, enfin quelque chose d'insociable dans ses goûts. Mais il faut remarquer que Chatterton passait la plus forte partie de son temps ou enfermé dans l'étude ou enfermé dans la cuisine. A quoi il faut ajouter que la bibliothèque de maître Lambert était formée uniquement de livres de droit, hormis cependant un exemplaire de la *Britannia* de Cambden (où il est infiniment probable que Chatterton puisa la première idée du style antique de ses poèmes de Rowley), et que de plus, le petit clerc avait à parfaire un bien fastidieux travail de fondation, lorsque l'avoué était absent ou que les plaideurs étaient rares. Ce travail, qui dut être une véritable galère pour le pauvre Chatterton, consistait à copier des *Précédens*, dont il réussit cependant à remplir un volume infolio de trois cent quarante-quatre pages, écrites d'un caractère très-serré. Ce fut chez son avoué et en 1768, qu'il paraît avoir conçu le projet audacieux, autant qu'original, de donner au public, comme ouvrages d'un vieux moine, les poésies célèbres que ce jeune enfant sut revêtir d'une telle teinte d'antiquité de style et de tableaux, que des critiques aussi exercés et aussi érudits que Milles et Green y furent trompés. Mais cette question, du plus curieux intérêt littéraire, mérite d'être traitée séparément,

et nous la réservons en entier, ainsi que l'analyse et les citations de Rowley, pour un article spécial. On voit donc que Chatterton usa les premières impressions de sa verte et brillante imagination à copier les *Précédens* de la jurisprudence anglaise. Cependant il sut joindre d'autres travaux à un aussi ingrat labeur. Chatterton avait trois amis dont les conseils ne furent pas sans influence sur sa destinée littéraire. Il se lia intimement avec un M. Thistlethwaite, dont il avait fait la connaissance à l'école, comme ami du sous-maître, et qui tolérait les épigrammes de Chatterton contre le despotisme du maître en chef, à qui l'enfant poète ne pardonna jamais. Les deux autres étaient M. George Catcott, ferblantier à Bristol, et le chirurgien William Barrett, tous deux sincères partisans des poèmes du vieux moine Rowley. Le premier vint souvent lui faire visite chez l'avoué, et il nous a transmis ce curieux tableau des travaux favoris du petit clerc. « Quelquefois, dit-il, je le trouvais tout enfoncé dans l'étude du blason et des antiquités anglaises, toutes choses dont il me parut s'occuper avec un goût très-marqué. D'autres fois je le trouvais comme perdu et noyé dans les méditations subtiles de la plus profonde métaphysique, ou bien absorbé en l'étude des hauts problèmes des mathématiques. Bientôt il jetait tout cela au vent pour s'occuper de musique et d'astronomie, sciences dont il ne connaissait absolument que la pure théorie. La médecine elle-même n'était point sans puissance sur son ardente imagination; et je l'ai souvent entendu parler de Galien et d'Hippocrate avec l'abondance et le dogmatisme d'un empirique de profession. » M. Thistlethwaite aurait bien dû nous dire comment maître Lambert tolérait tout ce scandale dans son étude. Un singulier trait du caractère de Chatterton, c'est que son esprit était esclave des astres. Il s'imaginait que l'époque de la pleine lune lui était favorable, et alors le lever du soleil le surprenait la plume à la main. Heureusement pour Chatterton, le dimanche est jour sacré en Angleterre. Toute cette journée-là, il s'échappait du registre des *Précédens* et courait s'égarer dans les belles campagnes qui environnent Bristol; il y portait ses crayons et revenait rarement sans rapporter quelque dessin de paysage ou de vieille église gothique.

Il paraît qu'à cette époque de sa vie, Chatterton avait à peu près oublié les impressions religieuses de sa *confirmation* par l'évêque de Bristol. Ce fut à ce temps, c'est-à-dire au commencement de 1769, que l'on place la date d'une des plus fortes et des plus singulières de ses compositions, de celle surtout qui a flétri son caractère moral devant l'intolérante société

anglaise. Il est vrai que le jeune auteur y attaque corps à corps la révélation, et y professe un certain épicuréisme philosophique un peu effronté, et tout-à-fait inouï, envisagé du point de vue des idées britanniques. Voici la partie philosophique de ce morceau, qui est intitulé, *Happiness*, le bonheur.

LE BONHEUR. — 1769.

« Puisqu'il n'a pas été ordonné que l'homme pût être heureux, tâchons » au moins de nous rendre aussi heureux que possible. Possédons-nous » de la fortune ou de la gloire, des amis ou des filles (*frien dor whor*); » croyons seulement que c'est là le bonheur, et n'en demandons pas davantage.

» Salut! ô Révélation! nymphe qui te caches dans les sphères (1)! » Pour le petit nombre tu es une divinité, pour le plus grand nombre tu » n'es qu'un nom; tu n'es pour la raison qu'une lanterne sourde, mais » pour la superstition tu es un soleil. Sans cesse on veut confondre ta » cause mystérieuse avec tes effets. A ton aspect, nous ne pouvons jouir » que d'un bonheur entièrement idéal, d'un bonheur en apparence aussi » brillant qu'un rêve d'ambition ou qu'une physionomie de beauté, mais » en réalité ce n'est qu'une ombre harmonieuse, ce n'est que la vérité » imaginaire qu'entrelace un réseau mystérieux. — Et ce repos d'un » instant qui vient interrompre les noirs soucis dont sont accablés sans » cesse les prétendus rois de la création, à qui le doivent-ils? A de » légers caprices et à de purs préjugés. Le seul dieu que nous connaissions » bien, c'est *l'opinion*. Où place-t-on la base des religions? sur rien » autre chose que l'inclination frivole de chacun. Lorsque les mortels, » tourmentés par leurs prêtres, s'avancent sur la voie étroite, obéissant à » de superstitieux préjugés, on leur dit : « *ce chemin mène au ciel;* »

(1) Il est inutile d'avertir combien les vers de Chatterton, comme ceux de tout poète vigoureux et concis, sont difficiles et même impossibles à traduire. Un Anglais, homme d'esprit, disait très-bien de pareils essais que c'étaient non des traductions, *translations*, mais de véritables déportations, *transportations*. Voici trois vers de Chatterton au commencement de cette épître :

Hail revelation, sphere envelop'd dame,
To some divinity, to most a name,
Reason's dark lanthorn, superstition's sun.

» mais, chose bizarre, une autre conscience s'écrie que ce même chemin » mène à l'enfer. La conscience, qui sait prendre tour à tour les aspects » du caméléon changeant, réfléchit toutes les doctrines et ne reste fidèle à » aucune. Lorsque le fils sanguinaire de Jessé (David) s'aperçut qu'un » mystique sacerdoce imposait la terreur aux Juifs, il revêtit un éphod » conforme à son cœur, et il chercha le Seigneur, et il le trouva toujours » à ses côtés; au milieu des assassinats, des adultères, des cruautés et » des débauches, le Seigneur était avec lui, et tout ce qu'il fit était juste.

» Et toi, prêtrise, bandeau universel du monde, idole aux pieds de » laquelle rampent les nations, source de nos maux, origine du péché; » toi qui dus à la crainte ta première apparition, continue de nous prodi- » guer tes bienfaits imaginaires et de voiler ton Élysée sous les nuages du » doute! Puisque tu prétends que le bonheur présent s'use par la posses- » sion, dis-nous que notre félicité est remise au monde avenir! Et si par » hasard tes fils dédaignent ton vaporeux fantôme; si leur raison, com- » mençant à poindre, semble vouloir les mener droit, ah! présente alors » à leurs regards quelques magnifiques bagatelles. Peut-être prendront-ils » ces hochets brillans pour de l'or, et se jetant à la recherche de mé- » dailles ou de joujoux, peut-être réussiront-ils à se distraire par ces » plaisirs d'un moment.

» Mais, pour revenir à mon sujet, je le demande, placés comme nous » sommes, au milieu du vaste océan de la pensée, comment gouverneron- » nous comme il faut nos opinions et notre vie? — Ah! le contentement » c'est le bonheur, comme disent les sages. Mais qu'est-ce que le conten- » tement? Le rêve d'un jour. — Ainsi, ami, que ton goût soit ton guide, et » surtout garde bien ta superstition. »

Voilà sans doute de singulières pensées, bien originales, bien sombres, bien audacieuses en un mot. Il ne s'agit plus ici de s'extasier sur la précocité d'un enfant; il faut avouer que rarement l'âge et la plus longue expérience comme la plus désolante vie n'ont inspiré à un poète des vers plus empreints d'esprit méditatif et des idées jaillissant d'une source plus profonde. En lisant l'original, et surtout en mesurant l'extrême concision de la pensée anglaise même, on a bien de la peine à se persuader que le petit saute-ruisseau de maître Lambert, avoué à Bristol, ait écrit tout cela. Au surplus, tout est extraordinaire dans cette pièce, dont nous n'avons extrait que le commencement et la fin. Le milieu de l'épître est entièrement satirique et fort plaisant. Chatterton semble avoir eu, en l'écrivant,

le dessein de se moquer de ses amis mêmes les plus intimes, et, chose singulière, ce fut en première ligne, le ferblantier ou potier d'étain de Bristol, Catcott, ce même industriel auquel le poète confia les essais de ses imitations du vieux style, qui essuya ses premières épigrammes. Il est vrai que l'ambitieux et romanesque ferblantier offrait un modèle des plus grotesques aux crayons de Chatterton. Suivant Herbert Croft, le premier des biographes du poète, qui ait publié ses lettres intimes à sa mère et à sa sœur, Catcott s'était distingué aux yeux de tout Bristol par deux exploits qui ont justement immortalisé sa mémoire; le premier fut une ascension sur la corde jusqu'au clocher de l'église Saint-Nicolas, pour y placer de ses propres mains la dernière pierre de la flèche, portant une nscription laudative de ce trait d'extravagance; le second fut le passage à cheval de la rivière qui arrose Bristol, sur quelques planches minces, jetées d'un bord à l'autre. On conçoit facilement que de telles aventures durent allumer la verve satirique de Chatterton, dont nous ne citerons que ce passage, concernant le digne ferblantier.

« Catcott a terriblement envie de faire causer le public et d'occuper la » renommée. Il ne songe qu'à rendre son nom immortel. Pour y parvenir, » le voilà qui dresse un autel de fer-blanc pour porter ses titres et attester » son commerce : voyez la burlesque pompe de ce monument, qui cou- » ronne une flèche hardie! C'est pour apprendre à l'avenir qu'un fer- » blantier est mort. »

Dans la même pièce, Chatterton, si étroitement lié avec le chirurgien Barrett, a dirigé les traits les plus vifs contre la morgue de la Faculté, à propos d'une sortie pleine de vigueur et d'originalité contre l'éducation. Voici ce curieux passage :

« C'est toi, Éducation, qui as toujours tort; c'est à toi qu'il faut ren- » voyer les malédictions du genre humain, toi l'auteur de tout notre ave- » nir, toi la source première de notre croyance, de nos désirs, de notre » destin. Aussi, voyez ce médecin : sur chacun des atomes de son indi- » vidu la nature fidèle a gravé le mot de *pédant*. Mais c'est l'éducation, » l'éducation toujours aveugle, qui lui a remis la patente de boucher du » genre humain. »

Ce style singulier se reproduit dans les autres parties de cette pièce, où Chatterton immole tour à tour les écrivains fanatiques d'éloges entre eux, les stupides courtisans des lettres, et surtout les robustes pédans des universités de sa patrie. Comme pour faire éclater le contraste profond des

sentimens opposés qui se disputaient l'empire de cette ame, si jeune et déjà si impressionnable, nous citerons encore une autre composition qu'on a rapportée à la même époque, et que Chatterton a nommée *la Résignation*. Dans son épître sur *le Bonheur*, on voit éclater un vide absolu de croyance, un scepticisme voluptueux mêlé de satire amère. Ici au contraire on croit entendre une ame remplie d'espérance et de foi verser sa peine dans le sein de Dieu. Rien de plus touchant et de plus chrétien que les stances suivantes, dont notre traduction va cruellement détruire le parfum et la grâce mélancolique. Nous les citerons cependant à tout événement, pour faire ressortir combien l'ame de Chatterton renfermait de contrastes de sentimens, et combien elle savait s'attacher par momens à ces douces consolations religieuses qu'elle remplaça plus tard par le désespoir et par le suicide.

La Résignation, 1769 (vers à 8 syllabes, rimes croisées).

« O Dieu dont le tonnerre ébranle le firmament, dont le regard em-
» brasse l'atome de notre globe, c'est à toi que j'ai recours, toi mon
» unique rocher. Dans ta justice, j'adore encore ta miséricorde.

» Combien les circuits mystérieux de ta volonté, combien les ombres
» de ta céleste lumière surmontent toute la puissance de notre entendement
» fragile! Mais tout ce que veut l'Éternel est bien.

» Oh! apprends-moi, lorsque arrivera l'heure de l'épreuve, lorsqu'au
» milieu des angoisses mes larmes couleront comme la rosée des nuits,
» apprends-moi à calmer mes douleurs, à confesser ton pouvoir, à aimer
» ta bonté, à craindre ta justice.

» Ou si, dans ce cœur, tout autre que toi venoit usurper une place qui
» t'est due et y régner en maître, que ta divine présence écarte ce mal-
» heur, ou que ta miséricorde l'efface!

» Alors, pourquoi te plaindre, ô mon ame? Pourquoi tentes-tu de te
» perdre dans un gouffre ténébreux? Jette loin de toi cette chaîne mélan-
» colique! Dieu en créant tout a voulu tout bénir.

» Mais cependant je sens que mon cœur est celui d'un homme. Mes
» soupirs qui s'échappent, mes larmes qui coulent, enfin toute cette lan-
» gueur qui s'empare de ma vie, n'attestent que trop la profonde maladie
» de mon ame.

» Mais alors même, je saurai me résigner, je me prosternerai sous le » coup qui m'accable, j'étoufferai mes soupirs, je calmerai mon cœur, » j'arrêterai les torrens du chagrin qui débordent.

» Oui, ce noir manteau d'une nuit profonde, qui s'étend lentement sur » mon ame désolée, s'évanouira devant le lever du jour. C'est la révéla- » tion de mon Dieu, qui est le soleil et l'Orient de ma vie. »

Il n'est point facile de lire cette pièce, monument simple et vrai des angoisses et des sentimens du jeune Chatterton, à l'âge de seize ans, sans se sentir ému. On y voit distinctement ce jeune homme obsédé de pressentimens funestes et tourmenté de son sort, donner tête baissée dans tout l'enthousiasme des consolations chrétiennes, dans le sein desquelles son esprit vagabond et capricieux ne pouvait rester long-temps. Il était encore à cette époque chez maître Lambert, avoué, et c'était à côté du gros registre in-folio des *Précédens*, que Chatterton écrivait de si plaintives poésies. Son ambition grandissait avec son âge, et ce fut sans doute là le motif de sa lettre à Horace Walpole, qui lui fit une réponse très-peu encourageante, à la suite de laquelle Chatterton se résigna à rester encore un an au milieu des paperasses de l'étude de son patron. Ce fut là, c'est-à-dire de 1769 au commencement de 1770, qu'il écrivit presque toutes ses poésies, tant celles en style actuel et les satires, que celles dites de Rowley et autres du quinzième siècle. Il paraît même qu'arrivé à Londres, il n'y écrivit qu'une seule pièce en vieux langage, *la Ballade de la Charité*, l'une des plus admirables et des plus naïves de ses compositions, et que son étendue assez médiocre nous permettra de traduire plus bas en entier (1). Après la composition de cette pièce religieuse sur la résignation, que nous venons de citer, on ne comprend pas que Chatterton ait déclaré, avant de partir pour Londres, qu'il comptait jouer le rôle de *méthodiste*, et que si ce moyen

(1) C'est un fait très-curieux de l'histoire littéraire de Chatterton que la date de ses compositions et le peu d'espace qu'elles remplissent dans sa vie. Une fois à Londres, il n'écrivit plus guère que des essais et articles en prose pour les Revues ; il arriva dans la capitale en avril 1770. Aussi toutes ses occupations, ses satires politiques ou morales, ses pièces mêlées, ses drames, et ses poèmes dits de Rowley, sont de l'époque d'octobre 1768 à avril 1770, c'est-à-dire embrassent dix-sept mois depuis sa seizième jusqu'à sa dix-septième année environ. Il est vrai que le petit clerc du procureur Lambert ne dormait que rarement, comme nous le verrons ailleurs.

lui échappait, un pistolet serait sa dernière ressource. *My trist and final ressource is a pistol*, dit-il à son ami Thistlethwaite, qui rapporte lui-même ce propos plus qu'étrange. Je dois dire que la phrase du poète, citée par le témoin, et qui se termine par cet engagement d'en finir avec la vie, me paraît suspecte. Thistlethwaite aurait reçu de Chatterton l'aveu qu'il comptait prendre le masque méthodiste pour parvenir, et imposer à la multitude. Reste à savoir s'il est de la nature humaine de se flétrir soi-même par avance sans nécessité et par simple bravade. C'est de la vérité bien peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, Chatterton alla tenter fortune en la grande ville le 10 avril 1770. Il écrivit à sa mère, en date du 20 avril, le détail des petites aventures de son premier voyage, et parut s'extasier sur la bonne et cordiale réception des marchands de livres près Saint-Paul. Cependant le jeune homme, un peu isolé à Londres, sentit le besoin de quelques lettres de recommandation, et pria sa mère d'en demander pour lui à maître Lambert. Cette invitation fut accompagnée d'une phrase où se peint la fierté de son ame : « Faites-lui voir cette lettre, écrivait-il à sa mère, et dites-lui que si je mérite une recommandation, il m'obligerait de m'en donner une ; que si je n'en mérite point, il serait indigne de lui de me l'accorder. » Ainsi, Chatterton secoua la poussière de l'étude de son avoué et se lança à pleines voiles dans la scabreuse carrière littéraire ; cette époque de sa vie est très-curieuse à étudier, parce qu'il l'éclaire, pour ainsi dire, lui-même au moyen des lettres qu'il écrit à chaque instant à sa mère et à sa sœur, et que son biographe, Herbert Croft, a publiées. C'est le miroir le plus fidèle de cet esprit surprenant.

Chatterton débuta, à Londres, sous les modestes auspices d'une Mme Ballance, femme simple, mais des plus respectables, et de plus, cousine de son père. Mme Ballance hébergea son jeune parent chez elle, ou plutôt chez son propriétaire, un M. Walmsley, mouleur en plâtre. Ce fut là que le poète se mit à fabriquer des *essais*, des articles *mœurs*, des pamphlets politiques de toutes les couleurs, enfin des *nouvelles* dans le genre d'Addison, le tout pour vivre. Les premiers schellings qu'il gagna à la scène, les premiers cercles de beaux esprits où il put pénétrer, le ravirent au septième ciel. « Quelle glorieuse perspective m'est ouverte ! » disait-il à sa mère, le 6 mai. Huit jours plus tard, ravi de ses succès dans le *Freeholder's Magazine*, il s'écrie : « Ah ! si Rowley fût né à Londres au lieu d'être natif de Bristol, j'aurais pu vivre seulement en copiant ses ouvrages. »

Il ajoute en parlant à sa sœur : « Je vous conseille de vous perfectionner à copier de la musique, à dessiner, et à tout ce qui demande quelque génie ; car quoique, selon le style boutiquier de Bristol, ce soient là choses oiseuses et même nuisibles, ici, cela rapporte beaucoup. » Le 30 du même mois, il apprend à sa sœur qu'il avait réussi à se faufiler chez les grands, et notamment chez *le frère d'un lord*, qui devait être son collaborateur dans un immense ouvrage à publier par livraisons sur l'histoire de Londres : « Persuadez-vous bien, disait-il tendrement à sa sœur, que chaque mois se terminera à votre avantage. Je vous enverrai deux robes de soie cet été. Ma mère, non plus, ne sera pas oubliée. » Il paraît que le pauvre Chatterton, une fois qu'il se fut frayé l'accès de la maison du lord-maire Beckford et de plusieurs cafés, rendez-vous des hommes de l'opposition, s'imagina qu'il allait faire la connaissance intime du fougueux parlementaire Wilkes, et en même temps qu'il serait admis dans les salons ministériels des lords North et Mansfield (1). Ce fut sans doute dans cette tournure d'esprit qu'il fit à sa protectrice, Mme Ballance, cette fameuse et singulière réponse, qui dut si complétement foudroyer la bonne femme, lorsqu'elle le prêcha de rentrer chez un autre procureur : *J'espère plutôt*, lui dit-il, *moyennant la grâce de Dieu, être bientôt conduit prisonnier à la Tour de Londres, ce qui fera ma fortune.* Par une bien étrange et bien sinistre destinée, on voit que les espérances chimériques de Chatterton, que ses rêves de grandeur, de gloire et de fortune, allaient croissant, à mesure que s'approchait la catastrophe fatale que lui dicta le désespoir. Le 20 juillet 1770, précisément trente-quatre jours avant de s'empoisonner, il écrit à sa sœur : « Partout on recherche ma société, et si je voulais m'humilier à me placer derrière un comptoir, je trouverais vingt places pour une ; mais j'aime à me trouver avec les grands. Je suis plutôt fait pour les affaires d'état

(1) Le reproche d'inconstance et de manque de foi politique, ainsi que la singulière manie d'écrire des pamphlets dans les sens opposés et au même instant, qui pèsent sur la mémoire de Chatterton, n'ont d'autre fondement qu'une liste publiée par Horace Walpole, aristocrate parlementaire de la classe des plus fins roués. Je me permets de douter de la vérité parfaite de ses assertions. Si les pièces que Walpole eut en main, avec notes et titres de l'écriture de Chatterton, sont authentiques, nous y apprenons que le poète avait environ une demi guinée d'honoraires par colonne de ses *essais* politiques dans les journaux. Mais il faudrait savoir si ces colonnes avaient la longueur de celles du *Times* ou du *Morning Chronicle*. Il y a colonnes et colonnes.

que pour les affaires de commerce. » Il paraît que pendant long-temps le poète avait cru pouvoir échapper à la misère, en se familiarisant avec la science de la littérature considérée comme branche d'industrie. Il écrivit ces mots de Londres à sa mère : « La pauvreté est très-généralement attribuée aux auteurs, mais ce fait n'est pas toujours vrai. Nul d'entre eux ne peut être pauvre s'il connaît la pratique des libraires ; sans ce savoir nécessaire, le plus grand génie peut mourir de faim, mais dans le cas contraire, le plus grand sot pourra vivre dans l'opulence. Or, ce savoir, je me flatte de le posséder passablement bien. » Hélas ! cette science tant vantée profitait peu à Chatterton. Il avait plutôt l'art de faire insérer ses articles que celui de se les faire bien payer. En vain ses rapports littéraires avec les revues mensuelles et hebdomadaires s'étaient-ils accrus au point qu'il devint bientôt collaborateur de cinq ou six des plus répandues ; en vain écrivait-il à sa mère que la *Revue de la ville et de la campagne* (*The town and country Review*) de juillet 1770 était à peu près tout entière de sa main ; en vain avait-il presque signé l'engagement de se charger de l'entreprise générale des *chansons* et *cantates* des concerts du Ranelagh : il paraît que tous ces travaux, soit qu'ils fussent trop rares malgré leur multiplicité, soit qu'ils fussent misérablement rétribués par les industriels du métier, ne purent réussir à donner au jeune écrivain, non point des richesses, mais même du pain. A quoi il faut ajouter que le pauvre garçon se voyant admis aux cercles lettrés de Londres, voulut hurler avec les loups et se donner une toilette élégante comme celle de ses confrères ; d'autres dépenses, celles du spectacle et des lieux publics, et celles, bien plus sacrées, de ses cadeaux à sa mère et à sa sœur, venaient encore absorber un pécule déjà insuffisant. Au commencement de juin 1770, il quitta la maison du mouleur Walmsley, dont il aimait la famille, et qu'il ne voulut sans doute pas rendre témoin de son indigence après lui avoir souvent confié ses rêves de grandeur et d'ambition. Il prit un logement plus modeste encore chez une dame Angell, marchande de toile d'emballage, dans Brook-street, quartier de Holborn. C'est à tort que plusieurs biographes de Chatterton ont supposé que le poète, entêté dans ses projets de gloire littéraire, et résolu de mépriser toute autre occupation, avait définitivement arrêté son funeste dessein de se tuer, dès qu'il vit que les journaux ne pouvaient le faire vivre. Au contraire, l'un des traits les plus tristes et les plus touchans de sa vie dépose contre cette assertion : lorsque Chatterton se vit mourant de faim, il fit

une démarche désespérée qui dut singulièrement coûter à sa poétique imagination; ce fut de profiter d'une occasion qui s'offrit par pur hasard, pour solliciter la place d'aide d'un chirurgien qui allait exercer dans la colonie d'Afrique. Dans ce coup de désespoir, il se souvint de son ancien ami de Bristol, le docteur Barrett, et le pria instamment de le recommander. Chatterton se croyait assuré de cette misérable place si contraire à ses goûts et à son génie. Déjà il avait fait ses adieux en six stances un peu langoureuses à une jeune fille de Bristol, miss Bush, qu'il aimait platoniquement et sans qu'elle le lui rendît. Mais cette ressource allait lui être fermée. Le docteur Barrett, soit qu'il lui gardât rancune de ses vives satires contre la Faculté, soit qu'il crût le jeune auteur peu fait pour remplir ce poste, refusa net de le recommander. Ainsi Chatterton ne put devenir carabin des nègres. Ce refus décida sa fin. La marchande de toile d'emballage, Mme Angell, beaucoup plus occupée à soigner sa boutique qu'à épier le poète souffrant, ne put donner aucun renseignement sur ses démarches à cette époque : mais le savant Warton, qui se mêla activement aux débats relatifs au pseudonyme Rowley, prit des informations exactes chez un pharmacien du voisinage, M. Cross; ce dernier lui apprit que Chatterton ayant souvent paru à sa boutique au commencement d'août 1770, sa famille l'avait pressé de venir dîner ou souper avec elle sans façon; ce que Chatterton, qui avait cependant bien faim, ne voulut pas accepter. Un soir cependant, son dénûment l'emporta sur sa fierté, et il partagea avec M. Cross le régal extraordinaire d'un envoi d'huîtres marinées; tous furent frappés de la voracité avec laquelle ce malheureux prit part au souper. Enfin, l'intérêt extrême que le sort du poète excita dans Londres fut tel, que l'on fit une espèce d'enquête sur les circonstances de ses derniers jours. Une perruquière, Mme Wolfe, déposa positivement, comme le tenant de l'hôtesse du poète, Mme Angell, que le matin même de l'empoisonnement, le 24 août, celle-ci savait, à n'en pas douter, que le jeune homme était resté deux ou trois jours sans manger, et qu'émue de pitié, elle lui avait offert de dîner avec elle: à quoi Chatterton répondit avec hauteur qu'il n'était pas dénué de ressources, et surtout *qu'il n'avait pas faim*. Il est très-probable que l'idée que sa misère allait devenir un fait public et patent, le détermina à s'en délivrer avant que le soleil de ce même jour fût couché. Il fut constaté le lendemain par verdict du coroner, que Chatterton avala le même soir une dissolution d'oxide d'arsenic dans de l'eau, et qu'il en mourut le 25 août 1770, âgé de dix-sept ans et neuf mois. Lorsque l'on força la porte de sa

chambre, on trouva son cadavre sur le lit, et le plancher tout semé de morceaux de manuscrits que Chatterton avait mis en pièces pendant son agonie dernière.

Il nous reste à ajouter encore quelques mots sur les prétendus faits d'*immoralité* qu'on a voulu reprocher à Chatterton, sur ses amours et sur son caractère. Quant aux tentatives qu'on a faites pour noircir sa mémoire sous des rapports honteux, il est clair que ce sont de pures inventions de la calomnie. Une certaine philosophie sceptique et voluptueuse, un mépris avoué pour la théologie, mêlé parfois à un sentiment religieux des plus suaves et des plus profonds, un certain style érotique et brutal dans ses satires, un certain girouettage politique qui le portait peut-être à offrir sa plume à tous les partis qui eussent pu le payer : voilà les seuls reproches qu'on puisse faire avec quelque fondement à la vie littéraire de Chatterton. Encore son inconstance politique, dont l'excuse fut sa profonde misère, et surtout ces singuliers mémoires de paiemens où il tarife en pence et en livres le bénéfice net que lui rapporte la mort de son protecteur, le maire Beckford, ne nous sont-ils garantis que par le seul témoignage de sir Horace Walpole. Tout le reste de la conduite du poète dément de pareils principes. A ce propos, son ami intime, Thistlethwaite est un irrécusable témoin. « Les occasions que ma longue connaissance de Chatterton m'a offertes me donnent le plein droit d'affirmer que, pendant son séjour à Bristol, il ne se comporta nullement comme un libertin, ainsi qu'on a voulu le dépeindre. Rempli de tempérance dans sa manière de vivre, de modération dans ses plaisirs, et d'assiduité dans ses travaux, il ne mérite point une telle injure. J'accorde bien que parmi ses ouvrages il y a plusieurs morceaux, non-seulement immoraux, mais marqués au cachet d'une licence grossière. Je n'ai point le projet de défendre ces passages, que j'aurais souhaité, par respect pour sa mémoire, qu'il n'eût jamais écrits; mais, malgré cela, je pense qu'ils provinrent chez lui plutôt de l'extrême chaleur de son imagination, excitée encore par une envie de se singulariser, que d'une dépravation naturelle ou d'un cœur corrompu par de mauvais exemples. » Si l'on ajoute à ces assertions formelles les détails de la vie de Chatterton chez maître Lambert l'avoué, la régularité de sa vie de Londres chez M. Walmsley le mouleur, la noble fierté qui le porta à mourir plutôt que d'être à la charge de Mme Angell pour sa nourriture; la décence parfaite qu'il montra toujours sur la promenade du Pré du collége, à Bristol, lorsqu'il faisait la cour à une

belle jeune fille, miss Rumsey, à laquelle il adressa des vers charmans, on verra que l'accusation de libertinage provint uniquement de l'intolérance bigote du public anglais. Il n'y a point d'exemple d'un seul acte de débauche dans toute la vie de Chatterton.

Il est d'ailleurs très-certain que ce jeune homme ne fut pas moins remarquable sous le point de vue physiologique. Tout chez lui fut précoce; son développement physique comme son développement moral. Il avait un air de dignité masculine fort au-dessus de son âge. Ses yeux, quoique un peu gris, étaient d'un feu extraordinaire. Cependant, malgré sa vivacité d'esprit et de cœur, il était sujet à d'incurables et fréquentes distractions. On le vit souvent regarder une personne fixement pendant un quart d'heure, sans même paraître la voir. Il poussait la tempérance jusqu'à l'excès. Il mangeait rarement de la viande, et ne prenait jamais de liqueurs fortes; il se nourrissait principalement de pain ou de gâteaux aux fruits; singulier et économique régime, dont sa misère ne put pas même faire les frais!

Quoique fanatiquement attaché à l'étude, il est clair que Chatterton, comme plusieurs autres génies étonnans, dut plutôt deviner le monde et l'histoire que les acquérir par l'érudition ou l'expérience. Il n'eut point le temps de devenir savant, et cependant il le fut. Chose bizarre! bien que la pointe de son esprit le poussât à la satire la plus mordante, il eut beaucoup d'amis et ne se brouilla avec aucun. Le neveu du mouleur Walmsley, qui fut camarade de lit du poète pendant plus d'un mois, assura Herbert Croft que, malgré l'orgueil et la hauteur de Chatterton, il était impossible de ne pas l'aimer; que jamais Chatterton ne dormait pendant qu'ils étaient au lit ensemble; qu'il ne se couchait jamais avant deux ou trois heures, et que son camarade le trouvait toujours éveillé dans la nuit, lorsque ce dernier se réveillait par hasard; qu'enfin, presque tous les matins, leur chambre était jonchée de petits morceaux de papier déchirés très-menu, fragmens de compositions que Chatterton, mécontent ou désespéré, avait détruites.

Le trait le plus aimable du caractère moral de Chatterton, c'était sa vive et constante tendresse pour sa vieille mère et pour sa sœur. Chacun de ses succès fut marqué par un redoublement de soins et de générosités pour elles. Il est bien certain qu'il leur envoya des cadeaux au moment même où il était le plus pauvre. « Belle leçon de munificence, dit un biographe, que Chatterton pauvre a donnée aux riches! » Les passions dominantes de son cœur et de sa vie furent l'ambition, la fierté, et surtout

l'amour de la gloire; comme de plus son ardente imagination lui suggéra mille projets plus brillans les uns que les autres, et qu'aucun ne put réussir ni même lui procurer du pain, on ne conçoit que trop comment une telle ame finit par tomber dans le désespoir et dans le suicide. Quant au défaut de foi positive chez lui, et quant à son inconstance politique, qui touchait à la vénalité, il faut se souvenir que son génie n'avait fait que pousser son premier jet, et que c'est, après tout, une rude épreuve pour un homme de cœur, que de lutter contre la faim. Ensuite comme Chatterton fit tous ses poèmes, tous ses articles et toutes ses œuvres, de seize à dix-sept ans et quatre mois, avant de le juger, ne faut-il pas avoir sans cesse à la pensée cette vérité si simple et si significative : *Chatterton n'était qu'un enfant?* — Nous nous occuperons prochainement de son caractère littéraire, et principalement de l'analyse des poèmes dits de Rowley, qui ne fut ni moine ni religieux du cloître des Augustins de *Bristowe;* mais qui fut simplement un petit clerc en l'étude de maître Lambert, avoué à Bristol, *anno Domini*, 1769.

C. Coquerel.

CHRONIQUE.

La chambre des députés a voté cette semaine le crédit de 1,200,000 fr. demandé par le ministère pour le service des fonds secrets. Belle occasion de bavardages et de discussions creuses ! Ce parti que personne n'osait nommer, dont personne n'osait s'avouer le soutien ; ce parti qui n'ose pas être ministre, qui n'ose pas faire de l'opposition, le tiers-parti, s'est dessiné cette fois : il a proposé une réduction de 200,000 francs. L'opposition, plus franche et plus hardie, voulant tout refuser ; le ministère ne voulant rien rabattre, le tiers-parti s'est trouvé entre les deux, conspué, honni, comme un conciliateur malencontreux. M. Émile de Girardin, qui, à notre grand étonnement, ne s'était pas encore *posé*, n'a pas résisté cette fois aux démangeaisons qui le tourmentaient : il vient de se déclarer l'adepte de cette doctrine dont M. Étienne est le grand lama.

Il a dit tout haut, sans broncher : *Je suis du tiers-parti.* L'inflexion de cette voix, que M. Girardin avait grossie à dessein, comme font les enfans quand ils jouent *au loup*, semblait contenir cette menace : « Le tiers-» parti va vous en faire voir de cruelles. Jusqu'ici ce n'était qu'une collec-» tion assez ridicule de vieillards, d'eunuques et de joueurs de dominos. » Maintenant que j'en suis, de ce tiers-parti, moi homme de la presse, » nous allons vous donner à retordre des fils de toutes les grosseurs. » La chambre n'a pas semblé faire assez de cas de cette profession de foi, une des plus courageuses connues ; elle paraissait surtout comprendre assez peu ce que c'est qu'un *homme de la presse*, locution nouvelle, introduite dans le commerce des publications à 2 sous.

M. le maréchal de Maison est enfin de retour, et malheureusement pour les fabricateurs de nouvelles qui criaient, chacun de son côté : *Il acceptera.* — *Il n'acceptera pas*, il accepte le portefeuille, et a déjà prêté serment en qualité de ministre de la guerre.

— Les portières ont été troublées cette semaine dans la confection de leur

café au lait par le bruit de l'assassinat de la femme Ferrand. Lhuissier, son assassin présumé, a tellement soigné l'horrible mise en scène de ce drame, qu'il y a de l'émotion pour deux mois dans tout Paris. Une femme coupée en morceaux, jetée à la rivière avec des circonstances abominables, cela rappelle les crimes les plus notables, celui de Dautun, de Bastide; il ne faut vraiment plus accuser l'époque d'être froide et sans couleur; on assassine encore dans les meilleures formes.

—La Saint-Philippe a été célébrée avec son cérémonial accoutumé, les réceptions au château, les députations de tous les corps constitués, de tous les consistoires possibles et de toutes les églises réformées. Les Champs-Élysées, transformés en foire publique, contenaient à peine les myriades d'étalagistes, de bateleurs et de chanteurs qui exerçaient leur industrie en plein vent. D'amples distributions de secours de toute nature ont été faites à domicile aux indigens. La philantropie approuve sans doute ces largesses calmes et bien entendues; mais nous ne cesserons de regretter les fontaines de vin et les saucissons des fêtes de l'empire : c'est encore une poésie perdue.

THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — KARLE ou *le Châtiment*, drame en quatre actes, par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — L'Espagne est le pays des crimes, l'Allemagne le pays des remords. Un homme dont le crâne est plombé par un beau soleil de Cadix se laisse aller aux douceurs du meurtre. Le lendemain, un nouveau soleil entretient le feu de sa tête au même degré de chaleur et torréfie tous ces germes de repentir méditatif qui ne peuvent croître qu'en Saxe, en Bavière ou en Hollande, patries des redingotes à brandebourgs, des engelures et du remords. Karl, qui s'entend aux affaires de meurtres, se soumet à cette logique du théâtre qui n'admet pas un Espagnol regrettant son crime et un Allemand sourd aux cris de sa conscience. Il tue fort proprement son ami Alfonse, près du château d'Almeïda, dans une partie de chasse, d'un coup de fusil; épouse sa femme, dona Juana; adopte son fils Fernando, et vient cuver cette belle action en Norwége. Là il s'arrange une vie insupportable, une vie d'expiation; il fait enrager sa femme et Fernando par les brusqueries les plus folles. Son château est noir, sordide, meublé de chaises fripées, éclairé à la chandelle, et il faut dire en passant que le matériel de la Porte-Saint-Martin ajoute admirablement à cette couleur. Dans cette retraite, composée d'un salon fané de LUCRÈCE BORGIA, d'une chambre de MARIE TUDOR, d'un panneau de RICHARD D'ARLINGTON et d'une armoire des MALCONTENS, on pourrait devenir fou, si l'on n'était criminel. Karl est simplement criminel, ennuyeux et ennuyé. Sa femme a stéréotypé sur son visage une grimace moitié espagnole, moitié

Norwégienne, de l'effet le plus désagréable. Toute la famille, couverte de fourrures, grelotte et pleure sans cesse; puis il y a des raccommodemens, des effusions, des accolades à n'en plus finir. Dans le troisième acte, Mlle Georges, dont la grimace est bien excusable quand on songe à l'étrange manière d'être de son mari Karl, se précipite au moins trois fois dans ses bras. C'est beaucoup pour Mlle Georges, qui ne se précipite pas aussi facilement qu'elle le voudrait; beaucoup surtout pour Lokroy, dont la frêle stature ne résiste pas à de pareils assauts. Mlle Georges, fortement emballée dans une immense robe de satin blanc, bordée de cygne, roule sur son pauvre Karl comme un vaste édredon. Dans les efforts de cette scène éléphantique, l'édredon vient à crever, et les débris légers de la fourrure voltigent sur les cheveux, sur la barbe et dans la gorge de Karl, qui se trouve anéanti, étouffé, couvert de plumes, et ressemble à un cardeur de matelas.

Pour égayer cet intérieur pleurard et glacé, survient le comte d'Almeida; il a quitté l'Espagne pour courir après le meurtrier de son fils : Karl éprouve des remords si niais, si expansifs, si grimaciers, qu'il laisse bientôt percer à jour son secret : le vieillard écoute ces demi-révélations en faisant aussi une grimace inexprimable, et propose un duel à Karl; celui-ci brise son épée et présente sa poitrine au comte qu'il trouve trop cassé pour accepter le combat; le vieil Espagnol n'a plus d'autre espoir qu'en Fernando, qu'il veut mettre aux prises avec le meurtrier de son père. Dona Juana, dont la grimace vient d'acquérir une intensité alarmante, fait asseoir son fils à ses côtés, lui conte une histoire fort longue pour lui révéler que Karl est son véritable père, et défend au jeune homme de courir la chance d'un parricide. « Il est trop tard, ma mère, je viens de le tuer. » C'est Mlle Noblet, chargée du rôle de Fernando, qui dit ce dernier mot avec une expression de candeur et d'effroi qui fait honneur à sa haute intelligence.

Les auteurs de ce drame ont voulu l'envelopper de terreur et de fatalité. Ils n'ont réussi qu'à le couvrir d'une sorte de torpeur fatigante comme les engourdissemens de l'opium; il est décidé à l'avance que Karl doit mourir par le duel ou le suicide, ou la justice humaine. Cette certitude acquise, il est dur de subir tous les monologues du meurtrier, de le suivre dans les développemens psychologiques de sa position. Rien n'est moins attendrissant que ces sanglots étouffés, ces soulèvemens de poitrine, ces redressemens de cheveux et ces longues enjambées : il n'y a là aucun élément de pitié, d'intérêt; et d'ailleurs, il y a long-temps que nous sommes aguerris contre les remords de théâtre, la plus fausse, la plus stérile, la plus énervante des inventions dramatiques, quand elle se borne à des déclamations, à des cris, à des explosions de conscience. L'œuvre de MM. Lockroy et Anicet

n'est d'aucun temps ; d'aucune époque : pour toute couleur locale, il y a des peaux de renard adaptées à des habits de velours ; une misère froide, une tristesse souffreteuse règnent dans cette famille fourrée ; on croit qu'il y a des rats dans les solives du plafond et que les personnages n'ont pas de chemise, les portes et les fenêtres s'ajustent aussi mal que leur dialogue, et il ne fait pas plus clair dans leurs salons que dans leurs ames ; la pleurnicherie de Lockroy et les cris de Mlle Georges leur ont pourtant valu une de ces ovations que M. Harel a consacrées comme *sur'entr'actes* : on les a redemandés, et avec eux Mlle Noblet, qui le méritait bien.

— THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — MANETTE. — UN RAOUT CHEZ M. LUPOT. — Manette est une fille de mœurs fort relâchées, et dont la conduite est tellement répréhensible, que MM. Gabriel et Bayard n'ont pas osé la faire paraître dans leur vaudeville. Aussi Mme Valentin, sa sœur, a fort à faire pour la défendre et pallier ses torts. Manette a l'humeur si volage, qu'elle a trompé (à la fois, notez ceci ;) un officier, un soldat et un postillon ; mais le plus attrapé, c'est le postillon, qui finit par l'épouser, sauf à régulariser la conduite de sa femme à coups de fouet. Cette petite pièce, bien jouée par Alcide et Mme Lemesnil, figure à merveille sur l'affiche du Palais-Royal, qui ne compte plus les jours que par des premières représentations, les semaines par des succès.

La veille, LE RAOUT DE M. LUPOT avait égayé les spectateurs, attirés par *le bénéfice* de Derval. M. Lupot est un boutiquier imbécile qui se donne les façons de recevoir et d'inviter pour *un raout* des fashionables de petit calibre : il compte beaucoup sur l'effet que va produire sa fête dans le monde ; mais il n'en résulte pour lui que les déboires les plus vexans et les sarcasmes de ses propres invités. Le talent éminemment populacier de M. Paul de Kock s'est trouvé parfaitement à l'aise dans cette esquisse de petites mœurs ; il a réussi à faire rire. Que tous ses romans lui soient pardonnés !

— VAUDEVILLE. — LA CHASSE AUX MARIS. — Aux eaux de Bourbonne, il y a un aubergiste, nommé *Mauviette*, représenté par Lepeintre jeune, qui tient au Vaudeville l'emploi *des pères dindons ;* il ne sort pas des volatiles. Cet aubergiste à la tête de buffle, au ventre d'éléphant, aux jambes de chèvre, véritable bête de l'Apocalypse, reçoit chez lui un dandy ridicule, ruiné, traqué par les gardes du commerce, et qu'on s'obstine pourtant à prendre pour un millionnaire. Ce jeune merveilleux devient l'objet d'une foule de prévenances. M. Mauviette se met à ses pieds, et se mettrait lui-même à la broche pour lui être agréable. Mme Barbeau, voisine de M. Mauviette, l'agace et voltige à ses côtés pour lui pla-

cer une de ses trois filles, Louise, Naïda, Juliette; elle découvre enfin que ce gendre tant souhaité n'est qu'un dissipateur, dénué de toute espèce de million.

Ce qu'il peut y avoir d'amusant dans cette CHASSE AUX MARIS est du fait d'Arnal, qui égaierait un réfectoire de chartreux; ce qu'il y a de commun et de vulgaire provient de MM. Solard et Lurine. Mlle Béranger, charmante et belle personne, qui s'est fait remarquer sur plusieurs théâtres par sa diction pure, son organe flatteur et sa tenue distinguée, est engagée au Vaudeville : dans cette nouvelle pièce elle remplissait le rôle d'une des trois filles de Mme Barbeau; la figure de Mlle Béranger justifiait peu la sollicitude de cette mère, quêteuse de maris.

— LES BOUDEURS. — Les feuilletonistes sont sur les dents : les théâtres courent la poste, et la critique ne peut les suivre. Coup sur coup les premières représentations se succèdent. Après la CHASSE AUX MARIS voici LES BOUDEURS, petite pièce de circonstance, tableau de mœurs politiques, que M. de Longpré destinait, dit-on, au Théâtre-Français, et qu'il a fallu chausser de couplets pour lui faire traverser le ruisseau de la rue Saint-Honoré. Ce titre de BOUDEURS fait assez pressentir un tableau des rancunes aristocratiques du faubourg Saint-Germain contre le gouvernement actuel : un marquis de Ferville et un baron de Monricard s'ennuient à la campagne avec leurs femmes et leurs filles, qui ne s'amusent guère : un homme de transaction, un roué politique, leur tourne si bien la tête, qu'ils envoient au diable leurs bouderies, leurs résolutions, et se commandent des habits à la française pour le bal de la cour citoyenne : du même coup, il fait conclure le mariage de son neveu avec Mlle Louise, fille de la marquise boudeuse : ce petit proverbe, dont l'action est claire et transparente comme une toile d'araignée, est traité avec infiniment de goût et de délicatesse. On applaudissait à une foule de mots spirituels, jetés sur des scènes d'un bon comique, et surtout à la création d'un personnage, assez commun dans notre nouvelle société. C'est un capitaine de la garde nationale, qui prend très au sérieux ses épaulettes, et dont la femme dit : *notre compagnie*, *notre bataillon*. — *Nous donnerons notre démission*, *nous allons à la cour*, etc. Nous recommandons LES BOUDEURS au public qui aime l'esprit distingué, et s'amuse des sarcasmes qui n'arrivent jamais à la grossièreté. Les grisettes qui aiment l'uniforme sont prévenues que M. Brindot paraît au dernier acte en officier du 4e régiment de hussards : doliman et pelisse rouges, pantalon bleu de ciel, tresses et corde à fourrage d'argent, éperons noirs.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Nous n'aurons pas à rendre compte cette fois d'un bien grand nombre d'ouvrages; heureusement plusieurs de ceux qui nous tombent sous la main sont dignes d'une sérieuse considération.

Au premier rang nous placerons le livre que M. Henri Heine vient de publier sur l'Allemagne, ouvrage doublement important et par les notions qu'il nous donne sur ce pays, et surtout par la pensée philosophique dont il est l'expression. De même que les géomètres se proposent pour problème de conduire une ligne par trois points donnés, M. Heine a voulu vérifier dans plusieurs ordres d'idées distinctes le sentiment personnel dont il est animé. Ceux qui ont suivi jusqu'à ce jour les divers travaux de M. Heine, savent que toute sa carrière d'écrivain a été consacrée à une prédication active en faveur du libéralisme en politique, et, en religion, du panthéisme, deux idées qui, sous la plume d'Heine, se trouvent enchaînées par une connexion plus intime qu'on ne le soupçonnerait au premier coup d'œil. Pour bien comprendre cette connexion, il faut se souvenir qu'Heine est Allemand, qu'il a d'abord écrit pour les Allemands, et que, fixé en France depuis plusieurs années, c'est toujours avec des sympathies et des préoccupations allemandes, et les yeux tournés vers sa patrie, qu'il écrit ses livres. Or, en Allemagne, ce pays de penseurs, les idées marchent vite, les théories les plus progressives sont facilement comprises et adoptées; mais, par une fatalité propre au caractère allemand, ces idées philosophiques si avancées semblent condamnées à planer des siècles au-dessus du sol sans pouvoir y descendre; les idées les plus audacieuses peuvent germer dans les esprits sans aboutir pour cela à aucune conséquence pratique; la pratique et la théorie, la philosophie et la politique, sont deux royaumes séparés par des barrières difficiles à franchir; entre eux peu ou point de communication; on dirait qu'il y a dans le génie allemand quelque chose d'abstrait et de spéculatif qui refuse de prendre un corps et de s'incarner dans la réalité. Or Heine a été depuis long-temps séduit par le sens éminemment pratique de la France, par cette aptitude merveilleuse avec laquelle nous savons établir un équilibre constant et un échange perpétuel entre les spéculations de la pensée et la conduite des affaires. Pour entraîner l'Allemagne dans des voies semblables, il a donc cherché à réagir contre cet idéalisme presque mystique qui semble propre au génie allemand. C'est ainsi du moins que pourront l'interpréter ceux qui aiment à mettre les idées en ordre et à se rendre des choses un compte sévère; car, pour

moi, je suis convaincu qu'en cette occasion Heine a été logicien sans le savoir, comme le sont le plus souvent les logiciens inspirés. Il a prêché la liberté par conviction et le panthéisme par instinct, sans peut-être se rendre compte du lien qui unissait ces deux idées. Heine en effet est naturellement panthéiste, je dirais volontiers païen. Sa brillante imagination, attristée par l'austère théologie chrétienne, s'est réjetée avec transport vers la brillante mythologie qui jadis divinisait toutes les forces de la nature, faisait circuler l'esprit divin dans les feuilles des arbres et dans l'onde des fleuves, et peuplait l'univers de puissances secourables et de gracieux génies. Philosophe et poète en même temps, il fait voir comment la nature divinisée par le paganisme, fut diabolisée par la foi chrétienne, et comment l'Olympe déchu fournit des recrues à la sorcellerie, à la diablerie, à la féerie, seul asile ouvert aux dieux exilés, qui, ne pouvant disparaître, durent se contenter d'occuper dans la foi humaine une place secondaire, et expier leur gloire passée par les anathèmes dont les chargea la religion du Dieu pur esprit.

Partant de cette donnée juste et féconde, tout ce qu'il dit sur la sorcellerie est plein d'intérêt; et rien qu'au coloris ingénieux et brillant dont tous ces détails sont animés, on devinerait de reste que les titres de noblesse des vieux démons sont retrouvés.

Nous ne le suivrons pas à travers toutes les traditions populaires qu'il exhume, ni dans sa critique des systèmes philosophiques de l'Allemagne depuis le seizième siècle. Qu'il nous suffise de dire que le même point de vue domine tout son livre, à savoir : la réhabilitation du monde matériel, de sa poésie et de ses joies. Cette idée dominante explique également les coups de canif qu'il donne çà et là tout au travers des pages les plus révérées de la philosophie et de la littérature allemande, ses sarcasmes contre M. Cousin, ses emportemens contre le catholicisme allemand, contre lequel il nourrit de vieilles antipathies en sa double qualité de protestant et de panthéiste, si toutefois ces deux termes peuvent s'appliquer au même individu. Le fait est qu'Heine, élevé dans la communion protestante, a retenu de sa première éducation ce besoin d'examen, cet esprit sceptique, douteur jusqu'à la raillerie en face des mysticités. Quant à son panthéisme, il le doit sans doute à quelque démon qui dès son enfance sommeillait en lui, et qui, s'éveillant un jour à l'aspect de quelque riante campagne, de quelque site agreste, aura fait entendre au philosophe en herbe la voix de ce dieu caché, dont le corps est l'univers, et dont l'esprit, répandu dans tout ce qui vit, donne à la matière la forme et le mouvement.

Ce livre débute par une dédicace respectueuse, adressée au père Enfantin, qui, au fond de l'Égypte et au milieu de ses préoccupations indus

trielles, s'était souvenu, à ce qu'il paraît, de la philosophie allemande, et avait fait prier Heine de lui en donner des nouvelles. Nous croyons que cette publication d'Heine obtiendra un succès véritable auprès des penseurs et des hommes d'imagination.

M. de Tocqueville, qui vient de publier un ouvrage sur la DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, avait été envoyé dans ce pays, il y a quelques années, avec M. Gustave de Beaumont, pour étudier le système pénitentiaire des Américains. Tout en s'occupant de sa mission spéciale, M. de Tocqueville a profité de son séjour pour étudier l'Amérique d'un point de vue plus général; le livre qu'il publie aujourd'hui est le résultat de cette étude.

Un fait qui a vivement frappé M. de Tocqueville, pendant son séjour aux États-Unis, c'est l'égalité des conditions. Ce fait lui a paru dominer tout le développement de la société américaine, et bientôt, en l'examinant de plus près, il lui a paru offrir une importance qu'il n'avait pas d'abord aperçue. L'égalité des conditions, c'est là en effet le point vers lequel semble graviter l'humanité depuis les temps historiques.

L'Amérique, dont cette égalité a été le point de départ, offre, par le spectacle de sa civilisation, un enseignement aux nations qui, moins libres qu'elle et toutes chargées du poids de leurs traditions, s'avancent néanmoins, quoique à pas plus lents, vers le même but. Or, ces nations, ce sont les nations chrétiennes, qui toutes s'échelonnent à leur rang dans une route commune. Depuis l'invasion des barbares, en effet, les nations européennes, la France en tête, n'ont cessé, à travers les guerres intérieures et extérieures qu'elles ont eu à supporter, de travailler, par des efforts ininterrompus, à la formation d'une nationalité compacte et à l'abaissement de toutes les aristocraties, de toutes les distinctions de naissance. Les rois de France, en particulier, ont lutté avec une persévérance infatigable contre le pouvoir des vassaux et des nobles, et leur effort ne s'est ralenti que du jour où, ayant absorbé en eux-mêmes tout le pouvoir des nobles déchus, ils se trouvèrent seuls en butte à l'attaque directe et immédiate de la démocratie, qui ne retrouvait plus que dans la royauté les caractères partout ailleurs effacés d'une rivalité implacable.

Aujourd'hui nous en sommes arrivés, en Europe, à cet état déplorable, où les pouvoirs nouveaux, n'ayant pas encore de consécration, et obligés de se soumettre en apparence, menacent néanmoins chaque jour de tempêtes nouvelles le pouvoir de fait, isolé entre une légitimité qui tombe et une légitimité qui s'élève, et s'efforçant à grand'peine d'en rassembler les caractères en sa personne, sans pouvoir réussir à former autre chose qu'une alliance bâtarde, marquée, dès l'origine, du signe de l'impuissance. Aussi voyons-nous nos sociétés européennes osciller misérablement entre les ten-

tatives de répression d'un pouvoir caduque, et les emportemens d'une démocratie qui ne sait ni se contenir ni se modérer.

Au milieu de la confusion et du mélange bizarre qui altèrent les opinions et les croyances, c'est donc un spectacle curieux que celui d'un peuple qui, comme les Américains, offre, grâce à la liberté de son développement, les caractères nettement dessinés d'un état vers lequel nous marchons. Et, bien que la différence du génie national, les habitudes, les traditions, doivent maintenir inévitablement de grandes différences entre les formes et l'expression de la démocratie parmi nous et ce qu'elle est ou peut devenir en Amérique, néanmoins, ce grand fait de l'égalité des conditions doit engendrer, dans son avénement progressif, des conséquences semblables, qu'il est utile pour nous d'étudier par avance dans la société américaine.

Telle est l'idée qui a présidé à la conception du livre de M. de Tocqueville. Nous ne nous flattons pas d'avoir conservé, dans cette rapide analyse, toutes les considérations principales de son introduction, ni même cet esprit discret et toujours sobre de prévisions d'avenir qui caractérise l'auteur; nous espérons seulement en avoir reproduit assez fidèlement quelques-uns des traits principaux.

Quant au livre lui-même, ce n'est pas en quelques pages que nous en pourrions faire un examen convenable. La constitution des États-Unis, le caractère politique des Américains, les tendances les plus manifestes de l'esprit démocratique, ont fourni à M. de Tocqueville la matière de deux excellens volumes pleins de faits et de vues fortes. Je ne crois pas qu'il ait paru depuis longues années un ouvrage de politique générale qui soit comparable à celui-ci. Quant au style dont il est écrit, on n'y trouverait à reprendre qu'une concision trop pleine et des développemens d'argumentation qui exigent du lecteur une attention trop soutenue. Il va sans dire d'ailleurs que ce livre ne s'adresse qu'aux hommes sérieux. Écrit d'un point de vue tout-à-fait impartial et en dehors de toute préoccupation de parti, l'étude en sera profitable à tous les esprits éclairés et de bonne foi, qui voudront y chercher des enseignemens plutôt que des armes.

Voyages et aventures en Espagne, par lord Feeling. — La civilisation moderne à imprimé au monde européen un caractère que l'antiquité n'eût pu soupçonner. Après avoir substitué les grandes nations aux petites peuplades, avoir affranchi les classes populaires de la tyrannie des grands, et répandu au sein des masses des lumières et un bien-être, faibles encore sans doute en comparaison de nos vœux, mais immenses en réalité; si nous prenons dans l'histoire notre point de com-

paraison, elle commence à établir entre toutes ces grandes nations une sorte de fraternité d'idées et de mœurs, qui est la garantie la plus irrécusable que les temps de guerre sont passés, et que la destinée de la race humaine devra être désormais, non plus de se déchirer dans des luttes intestines, mais d'employer ses forces à la culture du globe et à son propre perfectionnement. Toutefois, au milieu de ces symptômes progressifs, il faut bien avouer qu'il reste un regret, même aux plus raisonnables. Ces guerres cruelles, sanglantes, acharnées du moyen âge ont perdu leur poésie; ces grandes luttes de nations, qui ne doivent plus revenir, n'auraient plus d'attrait aujourd'hui pour nous; mais où se sont donc réfugiées ces puissantes excitations que la guerre produisait autrefois? Que sont devenues ces physionomies et ces types nationaux fortement contrastés, et dont la guerre entretenait et renouvelait l'originalité? Il semble qu'aujourd'hui, par toute l'Europe, je ne sais quelle monotone uniformité efface chaque jour davantage ces aspérités pittoresques; les nations, les individus semblent se rapprocher du même modèle; nous devenons tous les copies les uns des autres, copies plus ou moins nettes, plus ou moins bien venues, mais toutes sorties de la même main et ne différant que par des nuances insensibles.

Cependant, au milieu de cette fusion réciproque et de cet effacement de caractères, il est encore un pays qui, plus que tout autre, a conservé sa physionomie primitive. Ce pays, c'est l'Espagne. Retranchée à l'extrémité de l'Europe, derrière les Pyrénées; protégée par la fierté de ses habitans contre l'invasion de cette sociabilité banale qui distingue la France, par l'inquisition contre les idées révolutionnaires du seizième siècle, l'Espagne, à peine altérée aujourd'hui par le contact très-superficiel des idées constitutionnelles, garde encore les préjugés, la physionomie, les habitudes que lui ont faites son climat, ses passions, ses croyances, et ce mélange de sang maure qui la rend limitrophe de l'Afrique, aussi bien dans le sens moral que dans le sens géographique du mot.

C'est ce pays que lord Feeling a parcouru, et sur lequel il a tracé quelques esquisses rapides. Lord Feeling n'est ni publiciste ni philosophe, et bien que diplomate, il ne s'est nullement occupé des événemens qui ont précédé ou suivi la mort de Ferdinand, et qui ont abouti en définitive au traité si parfaitement inoffensif de la quadruple alliance. Ce qu'il a surtout étudié, ce sont les formes extérieures, les apparences distinctives du caractère et des mœurs espagnoles; ainsi, les courses de taureaux, des récits d'intrigues amoureuses, sur cette terre classique de l'intrigue amoureuse, des exécutions publiques, hideuses là comme partout, mais là du moins tempérées par je ne sais quel mélange de religiosité, moitié imposante, moitié cruelle, telles sont les scènes qu'il a essayé de décrire.

Un ouvrage de ce genre serefuse à l'analyse ; le lecteur le jugera. Pour nous, nous reprocherions volontiers à l'insouciant diplomate une composition trop abandonnée, sentant trop le journal du voyageur; des allures de récit trop peu diversifiées, et une tendance à prendre le ton de la chronique, qui n'est pas toujours heureuse. Toutefois, nous ne serions pas étonnés que ce livre réussît, tant l'Espagne offre d'aliment à nos imaginations arides, tant le récit d'un témoin oculaire offre, en dépit de tous ses défauts, d'intérêt réel.

Voyage dans les prairies a l'ouest des États-Unis, par Washington Irving. — Tout le monde se rappelle ces admirables descriptions que Cooper a données des prairies de l'Amérique, de ces régions immenses chaque jour disputées par les Américains de l'Union aux Indiens, aux buffles sauvages et aux animaux de proie. Cooper excelle à représenter la solennité du désert ou celle de l'océan ; il sait, comme dans le Pilote, attacher un intérêt puissant aux moindres mouvemens d'un vaisseau, une signification et une émotion à chacune de ses manœuvres, parce que, dans le moindre accident de la vie maritime, il sait faire passer le sentiment de cette lutte égalisée à force de génie et d'audace, que l'homme livre aux élémens ; c'est toujours la vie humaine qui est en jeu, et chaque manœuvre n'est qu'un effort de l'homme pour se soustraire à la conjuration redoutable au milieu de laquelle il conduit ses projets de fortune ou d'ambition. De même, dans les grandes prairies de l'Amérique, il a su représenter les périls et les difficultés sans nombre dont la vie des colons est entourée : si un membre de la famille tarde deux heures à rentrer, si un Indien en observation se fait immobile comme un tronc d'arbre, afin d'étudier les mouvemens de la petite colonie, on se trouve saisi d'une sorte de terreur confuse et mal définie, qui provient autant de ce que l'auteur nous tait que de ce qu'il nous révèle des usages barbares des Indiens. Grâce à Cooper, les prairies de l'ouest de l'Amérique ne se présentent à notre imagination qu'empreintes d'un caractère de grandeur singulière.

Or, voici que M. Washington Irving, qui est un écrivain fort poli et parfaitement correct, a voulu, lui aussi, écrire sur le même sujet; il a fait dans les prairies une excursion de quelques jours ; il a chassé aux buffles, je crois même me souvenir qu'il en a tué un de sa main ; au total, il paraît s'être fort amusé pendant les huit jours qu'il a consacrés à amasser les matériaux de son livre.

Nous invitons ceux de nos lecteurs qui voudraient se reporter aux grandes scènes de ces imposans déserts de l'Amérique, à relire les beaux romans de Cooper.

ÉCOUEN.

La ruine des châteaux n'est pas l'œuvre exclusive de la révolution de 89. Il n'est ni vrai ni juste d'attribuer à la colère seule du peuple une tâche d'anéantissement mûrement méditée, poursuivie sans interruption, pendant trois siècles, par la monarchie, en lutte corps à corps avec la féodalité. Quand le peuple souverain brûla les ponts-levis, il y avait long-temps que les rois avaient nivelé les bastions. Richelieu ouvrit la brèche à Robespierre. Bien avant la révolution, il n'était pas plus dans les mœurs d'élever des habitations fortifiées, qu'il n'entrait dans la constitution politique du royaume de les souffrir. La reddition des châteaux suivit la soumission des provinces.

Ceux, en très-petit nombre, qui furent ravagés par une population dont le droit de représailles ne peut pas plus être approuvé que contesté; ceux, en plus grand nombre, que la bande noire a passés au crible pour les convertir en plâtre, les uns et les autres, à quelques exceptions près, n'étaient que des résidences seigneuriales, sans âge, sans époque, sans caractère dans leur architecture. La corruption de l'époque antérieure à la révolution les avait déjà avilis du nom frivole de *folies*, avant que la mine de l'entrepreneur à la toise ne les eût jetés sur l'herbe. Après tout, les châteaux démolis ne furent pas volés par la bande noire, comme ceux qui

les lui ont vendus voudraient nous le faire croire, mais achetés à beaux deniers comptans par elle : il y eut contrat entre l'histoire et les maîtres maçons. Ceux qui vendirent les palais de leurs aïeux au tombereau, et les plombs du cercueil de leurs pères à la livre, n'auraient pas tiré le même avantage de leurs titres de seigneurie. La bande noire préféra avec raison les pierres aux titres. A beaucoup d'égards, il n'y a de sincèrement regrettable que quelques fades plafonds, que quelques tapisseries fanées des Gobelins, et peut-être encore quelques parcs où les lapins abondaient plus que les cerfs.

Les châteaux-forts, les seuls, je présume, dont nos regrets se soucient, furent démolis par la suprême bande noire des rois Louis XI, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, et surtout par l'implacable révolutionnaire Richelieu, qui tua la tortue dans l'écaille, le seigneur dans la seigneurie. S'il lui plut d'en laisser quelques-uns pour modèles, ou plutôt comme exemples, au sommet de quelque montagne aiguë, entre deux gorges, au confluent d'une rivière, ceux-là existent encore; la révolution les a respectés. Il faut donc établir une foule de distinctions nécessaires entre les constructions féodales et les maisons seigneuriales, toutes faussement confondues aujourd'hui sous le nom de châteaux.

De ce que, durant toute l'ère féodale, les nobles méprisèrent, avec un instinct parfait de leur conservation, le séjour des capitales et des villes, mortel à l'inégalité, il y aurait erreur de croire que tout grand vassal fût un rebelle, toute retraite écartée un château-fort. Nos préjugés nous ont fait prendre des habitudes domestiques pour des précautions de résistance, pour des prétentions de souveraineté. Ce que nous avons lu là-dessus ne vaut guère mieux que ce que nous avons imaginé. Pour un haut baron qui bâtissait sur la montagne et arborait la désobéissance à sa grosse tour, il existait des milliers de seigneurs qui, fidèles à la couronne, suivant leur roi à la guerre, accompagnant leur reine au conseil, ne s'entouraient de fossés que par tradition, ne se retranchaient derrière des murs de douze pieds d'épaisseur que par une routine de maçonnerie, et n'avaient des bastions, des doubles

enceintes et des donjons que pour obéir à la beauté de la symétrie. Tout seigneur avait sa terre, chaque terre son château. Est ce que pour cela les châteaux en plaine ont jamais été des ouvrages de défense? Ils sont restés aussi les plus nombreux sur le sol. La révolution de 89 les a détroussés, parce qu'ils étaient riches; mais qu'avait-elle besoin de les abattre?

En voyant la persistance de mes prédilections pour un passé où j'ai transporté quelques-unes de mes études, il me sera peut-être demandé un jour par les uns si je regrette l'édifice féodal, dont je me plais à ramasser les dernières pierres, avant que la machine à vapeur les ait broyées; et par les autres, à cause de beaucoup de critiques mêlées à beaucoup de regrets, si, semblable aux architectes de la bande noire, je recherche les châteaux derrière les bois qui les cachent, au-delà des fossés qui les protégent, dans la seule intention de les miner à la base, de faire de ma plume un levier démolisseur.

Mon enthousiasme n'est pas si aveugle, mon scepticisme si cruel. J'aime le passé de toute la foi que j'ai au présent. De désespoir de jamais comprendre l'histoire telle que les professeurs nous l'ont broyée, j'ai essayé de la lire au front des vieux monumens, patiemment, à pied, à petites journées, en courant les bois, en m'ouvrant un chemin dans la poussière des plaines, en m'asseyant sur les bornes de la route, en face de quelques vieilles grilles tordues et rouillées, dernières dents d'un beau manoir détruit. Je ne pourrais me souvenir de telle page sans me rappeler quelque coup de soleil reçu avec le document exploré.

Jaloux des instans du lecteur, je ne l'initierai pas aux résultats peut-être erronés que cette manière d'étudier m'a valus.

Consentirait-il volontiers à monter avec moi, par un escalier souvent creusé à vif dans le roc, à la tourelle d'un de nos vieux manoirs, pour distinguer de là avec les yeux du passé et à la distance d'une flèche, d'abord, çà et là, rares, clair-semées, et de chaume, quelques huttes de bergers, quelques huttes de pêcheurs; semence invisible d'une colonie à naître, bourgeon douteux d'une civilisation fermée? Si cette patience le gagnait, aimerait-il, témoin de

cette genèse, à voir l'enfant sauvage et nu grandir, la cabane s'adosser à la cabane, la hutte à la hutte, et la famille à la rue, celle-ci s'allongeant, celle-là s'augmentant; se plairait-il à voir l'une partir de la grande avenue du château, l'autre se grouper, faible et nécessiteuse, sous la large main protectrice du seigneur? Suivrait-il d'un regard attentif la parenté qui s'éparpille, la famille dont le vent jette le grain partout, dans les limites et en dehors, séparée sans jamais se perdre; car elle se retrouve au puits commun, à la fontaine qu'on enclave, au four banal; mieux encore au monastère, où l'on prie pour le maître qui protége le four, le puits et la fontaine; car le monastère est bâti; il est debout. On voit de loin les tourelles du château; de loin on entend la cloche du monastère. C'est un attrait pour qu'on vienne; c'est un motif pour qu'on n'approche pas : hospitalité pour les bons, menace pour les mauvais. Nous en sommes déjà aux relations de voisinage, aux défiances de la guerre; et tout a procédé de là, remarquez bien : du château et du monastère. Ce sont les deux plus vieilles pierres de la fondation française. Partez de là et revenez-y; vous ne vous égarerez jamais : l'histoire est à terre.

Je sais, car je le vois, que le bourg s'entoure de murs, mais c'est pour résister; d'eau, mais c'est pour se défendre. Nous avons donc déjà des murs et des fossés. Le sujet de la guerre, la position du bourg nous l'indique : c'est une rivière que les deux populations qu'elle divise se disputent; c'est une route où chacune d'elles prétend seule avoir le droit de passer; un lac dont la pêche est contestée; c'est un bois dont chacun veut la coupe et le gibier. De là des prétentions fondées sur des origines obscures, la tradition; de là des coutumes grossières, berceau du droit; de là des habitudes de vivre, l'histoire des mœurs. Avec les différences qui leur sont propres, tenez compte de ces mille traditions, de ces mille coutumes, et vous aurez réuni toutes les pièces éparses de l'armure solide que portait le géant de la féodalité, quand il couvrait la France.

Mais les époques de guerre sont passées; le château reste encore debout pour vous dire ses jours de magnificence, à l'abri de la

royauté qui le protége; ses embellissemens et parallèlement ceux des villes vassales. Si le château a sa belle avenue, c'est pour la joindre au pavé de la ville. Les largesses du seigneur balancent sa souveraineté. Sa générosité demande grâce pour sa puissance. Déjà la ville a ses priviléges; le paysan a son champ. Le privilége, c'est de ne pas suivre le seigneur à la guerre. Peut-être le paysan empêchera-t-il bientôt le seigneur de chasser dans son champ. Voyez : l'histoire n'a pas changé de place, tout est sous vos yeux; autrefois le seigneur gouvernait depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à l'horizon, — tout un pays; — puis il ne fut plus maître que jusqu'à cette colline, — traqué pour Louis XI; — puis que jusqu'à ce moulin, puis que jusqu'au bout de son bois, — limé jusqu'à la chair par Richelieu; — puis que jusqu'à sa grille, puis que jusqu'à sa porte; puis il ne fut plus maître de lui-même, et on le coupa en deux. Les châteaux me disent cela, et voilà pourquoi je les aime, ou plutôt pourquoi je les étudie. Je m'exhausse sur eux comme un nageur sur un rocher élevé, afin de plonger plus profondément dans les eaux du passé, en y descendant de mon propre poids.

Quand, parti de Paris, on a couru quatre lieues vers le nord, en laissant Saint-Denis derrière soi, on est dans le bourg d'Écouen, au pied du château de ce nom. D'où vient ce nom d'Écouen et quand fut bâti ce château? c'est ce que Mme Dutocq ne saurait vous apprendre. Mme Dutocq n'est pas une autorité historique, mais l'aubergiste de l'endroit. Nous justifierons plus loin le rapprochement que nous établissons ici entre le château d'Écouen et Mme Dutocq; qu'il suffise d'abord au lecteur de savoir que l'hôtel de cette dame est le meilleur pied-à-terre pour les voyageurs qui relaient, allant vers le nord. Il est non-seulement le meilleur, mais le plus cher. Sans crime on pourrait oublier Écouen sur la carte de France; mais on serait inexcusable de ne pas consacrer quelques lignes à Mme Dutocq sur l'album de voyage. A cinq heures, son hôtel devient un caravansérail, aux Orientaux près qu'on ne voit pas souvent à Écouen. Des postillons rouges et camards fument sur la porte de l'hôtel, des postillons

camards et rouges enfourchent leurs chevaux, et retournent en sifflant à leur relais; des Anglaises, le voile vert abaissé sur les yeux, languissent de faim dans la salle à manger, tandis que leurs domestiques entourent d'un blocus continental tous les beefstakes de la cuisine, transformée en toutes sortes d'établissemens, en boucherie ici, en cabaret plus loin.—Du porc frais à monsieur! — Du bordeaux à milord! Les Anglais se font appeler milords sur les grands chemins; ils paient en conséquence. Cette cuisine mémorable, toute ruisselante d'affamés, semble se multiplier sous les mille destinations qu'on lui impose. Et toujours de nouveau-venus qui demandent des poulets et des œufs. Où la France puise-t-elle tant d'œufs et de poulets; d'où Écouen en particulier les tire-t-il? Je commence à douter de leur authenticité. Le lapin seul serait-il apocryphe? Mais pas de soupçon sur les comestibles de l'hôtel Dutocq, dont la durée serait encore plus extraordinaire si depuis trente-cinq ans on y fraudait les poulets et les œufs.

Oui, depuis trente-cinq ans Mme Dutocq est là, à cette place, parée d'un gracieux battant-l'œil le matin, en habit habillé à deux heures; en robe de soie feuille morte quand la nuit vient, quand les broches s'éteignent et que la basse-cour est tranquille de tous les chapons qui sont allés dans un monde meilleur. La révolution a passé, l'empire, la restauration, les deux restaurations, les deux empires, et Mme Dutocq ne s'est pas plus émue au canon du 18 brumaire qu'au canon de Sacken; elle n'a participé à ces transfigurations politiques que par quelques altérations que la prudence l'a obligée de faire subir à sa carte du jour : au lieu de côtelettes à la Soubise, elle appela la même partie de l'animal, dans les jours de terreur, côtelettes à la *Couthon;* aux poulets à la Marengo, elle donna à l'époque moins héroïque de la restauration le nom de *volatile à la Condé.* Hors cela, rien pour elle n'est changé à la France qu'elle peut toujours croire gouvernée par Louis XV, dont elle rappelle les beaux jours par son costume, par son intarissable conversation musquée, par ses souvenirs, fontaine de petites anecdotes roses, grises, tendres; par sa figure au pastel et son nez de la régence; ce nez seul qui l'eût compromise pendant la

révolution et l'eût forcée d'émigrer. Mme Dutocq eût perdu la tête pour son nez.

Et c'eût été dommage : car Mme Dutocq n'est pas uniquement une femme remarquable parce que, depuis trente-cinq ans, elle abreuve et reconforte les voyageurs; mais elle est précieuse à consulter, et voici où je voulais en venir, en ce qu'elle est une des rares personnes capables de fournir quelques renseignemens sur le château d'Écouen dont elle a connu la splendeur et les vicissitudes sous les Condé et la république, sous le directoire et l'empire, et enfin sous la restauration qui le rendit aux Condé.

Mme Dutocq ne vous parlera pas des Montmorency, ni ne vous dira que c'est à Anne, le connétable, qu'on doit le château d'Écouen, ou plutôt la restauration de ce bâtiment par Bullant; mais elle vous racontera une foule de petits faits dont elle a été témoin, et au milieu desquels elle s'est, fort innocemment quelquefois, trouvée actrice. Essayez de l'interroger.

Madame Dutocq, votre vin rouge est délicieux.

— Ne m'en parlez pas; il date des vélites : cela nous reporte loin.

— Des vélites romains, madame Dutocq?

— Des vélites de l'empereur Napoléon, en 1805. Huit cents hommes superbes par chaque bataillon. Les grenadiers de ce corps étaient cantonnés à Fontainebleau, les chasseurs à Écouen. De beaux jeunes gens, verts comme un brin. Le plus âgé n'avait pas vingt ans.

— Vous n'aviez guère alors que trente et quelques années, madame Dutocq? — Un bel âge pour être hôtesse!

— Et qui appartenaient aux meilleures familles; il fallait voir : tous, comme portait le réglement, sachant lire, écrire, calculer, servant au gouvernement une rente annuelle de 500 fr.

— Vous vous les rappelez parfaitement?

— Comme s'ils avaient dîné hier ici, où ils prenaient tous leurs repas : le cœur sur la main, la main percée, ces braves jeunes gens! Avec vingt-trois sous par jour ils ne pouvaient pas faire un grand festin, mais je leur aurais livré ma basse-cour sur leur

bonne mine. Gracieux comme des gardes-françaises : habit bleu, revers blancs, gilet, pantalon de la même couleur, guêtres noires, bonnet à poil.

— Ils étaient donc logés dans le voisinage pour venir manger chez vous?

—Voisinage! Je crois bien ; au château d'Écouen même, où Napoléon les faisait élever pour les incorporer dans la garde impériale. Et quel ordre! quelle propreté! monsieur, levés à cinq heures du matin, couchés à neuf heures le soir, comme de belles filles. — On y va. — C'est une chaise qui s'arrête. — On y va.

Mme Dutocq disparaît un instant; on jette une bûche de plus au feu ; on entend les cris d'un poulet qu'on égorge; le bruit des œufs qui tombent dans la poêle. C'est décidément un milord qui arrive.

Mme Dutocq rentre dans la salle.

— Comme je vous disais, on les habillait de blanc tous les dimanches; chaque section avait une ceinture de couleur différente et obéissait à une sous-maîtresse.

— Permettez, madame Dutocq; on habillait, dites-vous, les vélites de blanc, et de jeunes militaires obéissaient à une sous-maîtresse !

— Est-ce que nous n'en étions pas sur le pensionnat de Mme Campan, monsieur ?

— Mais du tout, madame, nous discourions sur les vélites.

Madame Dutocq, riant:

— Pardon! je confondais deux époques; celle où Écouen était une école militaire, et celle où il devint le pensionnat de madame Campan. Milord a brouillé mes souvenirs. C'est un milord qui vient de descendre.

Ils n'avaient presque pas de moustaches, avaient la taille fine, toujours la plaisanterie sur les lèvres.

— Vous ne parlez plus des élèves de Mme Campan.

— C'était une excellente dame, Mme Campan, qui avait vécu à la cour du feu roi, et avait voulu s'enfermer dans la prison du

Temple avec Marie-Antoinette, à la mémoire de laquelle elle est toujours restée fidèle.

Mme Dutocq s'attendrit.

Je respecte sa douleur.

— Madame! madame!

— Qu'y a-t-il?

— Milord veut du vin.

— Quel vin?

— Une bouteille de bordeaux.

— Donnez-lui du cachet sombre.

— Et une bouteille de vieux beaune.

— Cachet sombre.

— Et une bouteille de mâcon pour son domestique.

— Cachet sombre.

Mme Dutocq cherche à renouer son récit.

— Nous en étions d'abord aux vélites; et s'il vous plaisait.....

— Ils prenaient leurs repas ici. Je m'aperçus au bout d'un certain temps que la dépense allait grand train. Il n'y avait pas de bon sens à cela. Figurez-vous des adolescens qui s'étaient mis sur le pied de se traiter alternativement; il en résultait des comptes à faire pâlir un milord : 60 francs, 80 francs!

— Au bout d'un certain temps vous vous en aperçûtes.

— Et songez que, fils des meilleures maisons, ces jeunes gens m'étaient personnellement recommandés par leurs parens. Un jour j'entrai au dessert, et je leur dis, la carte à payer d'une main et le champagne de l'autre : Messieurs, c'est le dernier repas que vous prenez chez moi, si vous ne me jurez pas d'accepter la proposition que je vais vous soumettre.

Tous se levèrent avec respect et jurèrent.

— Et quelle était cette proposition, madame Dutocq?

— Que chacun paierait son écot; que désormais aucun d'eux ne régalerait les autres.

— A combien s'élevait la carte ce jour-là??

— A 90 fr. — C'était affreux!

— Et vous rabattîtes?.....

— Rien. — C'était une leçon que je leur donnais.

Je compris la leçon des vélites, payai mon écot sans rien rabattre à Mme Dutocq, admirant la sagacité des parens qui recommandent leurs enfans aux aubergistes.

Enveloppé de mon manteau, je gravis le sentier stratégique, ouvert dans le roc, qui serpente jusqu'au pied des fossés, et qui isole sur une hauteur le château d'Écouen. Avec le temps, l'industrie a flanqué ce chemin de défense de petites maisons villageoises, et de magasins où se vendent les épiceries pour la consommation locale, la poudre du roi et le tabac de la Régie. Puissans Montmorency! hauts barons! là où vous attendaient autrefois, sur deux haies, des hommes d'armes immobiles, espèce d'escalier de fer, par où vous passiez pour vous rendre à votre manoir, il n'y a plus que les chandelles de bois de l'épicier, le petit plat à barbe du perruquier, et la carotte rouge des contributions indirectes. La fin des plus belles choses de ce monde est triste, et ce serait à ne pas se consoler, si, par un regard jeté en arrière, on ne découvrait, au fond du passé, toute la misère des origines.

L'origine des Montmorency, personne ne l'ignore, a devancé de beaucoup la fondation du château d'Écouen, bâti au quinzième siècle sur l'emplacement d'un autre château d'une date perdue, relevé par Anne le connétable, pendant le règne de François Ier. Ils habitaient, plus loin, le bourg de leur nom, véritable berceau de leur famille, et qui a dû être, il faut bien le croire, une ville autrefois importante, puisqu'il est dit dans les chroniques que les Anglais, en 1356, après la bataille de Poitiers, firent le siége de Montmorency, prirent le château et le brûlèrent.

On explique les violences exercées par les Anglais sur les terres des Montmorency, par la fraternité de bonne et de mauvaise fortune qui liait ces derniers à la cause des rois de France. On sait aussi que, par la mauvaise délimitation de leurs propriétés, ils étaient continuellement en collision avec les puissans abbés de Saint-Denis. A l'époque où le nom de cette famille se cachait derrière celui de Bouchard, pour l'éclipser plus tard et

l'effacer complétement, la tradition place de naïves anecdotes, toutes ayant trait aux prétentions réciproques de l'abbaye de Saint-Denis et de ses redoutables voisins. Mais elles pèchent par beaucoup d'obscurité. Par un temps de brouillard il y a moins de ténèbres amassées autour de la flèche de Saint-Denis qu'il ne s'en trouve, lorsqu'on remonte les temps, à la surface des événemens dont cette flèche est la vénérable sœur en âge.

Si cette belle flèche avait une voix, comme au temps des fées, elle vous dirait, sous sa responsabilité, comment le noble Bouchard, dont les descendans épurés furent des Montmorency, avait choisi pour théâtre de ses excursions ce plateau montueux qui part de Saint-Denis et se circonscrit entre les buttes de Champlâtreux et l'Ile-Adam. Bouchard n'avait pas encore de château seigneurial avec ponts, fossés et tourelles; pas de palais, si ce n'est celui du ciel, où ses collatéraux devaient loger un jour une parente divine, protectrice spéciale de leur famille. Cette parente, on le sait, fut tout simplement la sainte Vierge, mère de Dieu, cousine des Montmorency; excellente cousine qui, priant, un jour d'été, l'un de ses cousins de se couvrir devant elle, en obtint pour réponse : — Ma cousine, c'est par commodité.

Bouchard, malgré sa céleste parenté future, ne croyait ni à Dieu ni à diable; ce qui ne l'empêchait pas d'être un hardi détrousseur de grandes routes. La nuit venue, il endossait sur ses membres velus une casaque couleur d'écorce d'arbre, s'armait d'une lance ou d'un bâton; et, placé à la Patte-d'Oie de Saint-Denis, limite qu'il ne franchissait jamais, à cause de certaines précautions de l'abbé du monastère, ou bien, en embuscade sur le chemin de Beaumont ou de Senlis, il guettait le chariot de vivres se dirigeant vers Paris, la mule opulente de l'homme d'église; à défaut, le simple piéton, pour peu qu'il eût une allure aisée; la villageoise, pour peu qu'elle fût jolie.

L'erreur topographique serait des plus graves si l'on se figurait le terrain parcouru par le sire de Bouchard tel qu'il ne fut que des siècles après, coupé de larges routes ombragées d'ormes, peuplé de jolis hameaux, dont les noms sont aussi frais que leur paysage :

Pierrefite, cellier vineux des moines de Saint-Denis, Sarcelles, Villiers-le-Bel, Épinay, Sannois, Eaubonne; terrain couronné par Montmorency, la ville des cerises; la cerise! royauté que le temps ne lui a pas enlevée, après avoir abattu le formidable château de ses ducs.

Bouchard ne voulait être ordinairement accompagné de personne pour mener à bien ses entreprises que sauvaient d'une qualification injurieuse des prétextes de guerre; il allait seul à travers des lacs dont celui d'Enghien n'est plus qu'une goutte oubliée, par des bois pleins de loups qui semblaient le connaître, ou le long de la Seine, dont les flots solitaires ne réfléchissaient que de rustiques cabanes de bûcherons. Vainqueur, il entraînait sa proie dans sa demeure; et là il la dépouillait jusqu'à la dernière plume, ce que constatent les chroniques.

Elles racontent des merveilles du musée de rapines qu'il s'était composé, grâce à ses représailles de guerre envers les abbés de Saint-Denis. Il faut croire que la poésie de la tradition aura exagéré l'amour de la collection chez le redoutable Bouchard. Il avait, assure la chronique, des chambres pleines de soutanes d'abbés, ce qu'il appelait plaisamment son concile; des greniers encombrés de selles de chevaux, le long desquels il aimait à se promener, comme dans un jardin de cuir et dans le Panthéon de sa gloire. Il avait encore des salles comblées de cornes de bœufs, élevées en trophées, en pyramides; des cornes de bœufs qu'il avait volés; mais sa plus riche, sa plus étincelante, sa plus ambitieuse pièce, sa salle du trône, était celle dite des *fers à cheval.* Aux quatre murs de cette salle étaient cloués du haut en bas, de long en large, des milliers de fers à cheval, rangés avec symétrie, autre souvenir de ses guet-à-pens nocturnes. Bouchard avait ainsi déroulé autour de lui une suite d'images mémoratives de ses conquêtes.

La structure de Bouchard répondait à l'idée qu'on pouvait s'en faire d'après de pareilles mœurs. Il était trapu, velu et fourbu, dit en maligne assonance un moine chroniqueur de Saint-Denis. Sa force était prodigieuse, sa rapacité celle d'un loup, sa figure celle d'un sanglier. Il avait des tourbières de cils qui lui cachaient

les yeux, tant ils étaient fournis, et ses yeux étaient rouillés; sa barbe était si atrocement mêlée, tressée, tordue, impénétrable au peigne, qu'on le désignait et qu'on le désigne encore, dans les arbres généalogiques des Montmorency, dont il est le tronc robuste, sous le nom de *Bouchard-le-Barbu* ou *Bouchard-à-la-Barbe-Torte*.

Barbe-Torte était la terreur des environs de Paris. De Senlis à Chantilly et de Chantilly à Pontoise, dans ce vaste circuit où courent la Seine et l'Oise, son nom était suspendu comme une flamme au-dessus des chaumières. Dans toutes les transactions qui avaient lieu pour des échanges de marchandises à transporter, à l'époque de la foire de Saint-Denis, on faisait la part de Bouchard, comme on fait la part de l'inondation et du feu. C'était un temps de jubilation pour le vindicatif Bouchard, car la foire de Saint-Denis était célèbre dans le monde entier. « Les marchands s'y » rendaient non-seulement de toutes les provinces de France, mais » encore des pays étrangers, de Saxe, de Hongrie, de Lombardie, » d'Angleterre, d'Espagne et des autres royaumes. » Il n'y a que Barbe-Bleue et Barbe-Rousse qui, à des degrés différens d'authenticité, aient laissé une réputation d'effroi égale à celle de Barbe-Torte.

Ce furieux Barbe-Torte commit tant de dégâts, dépouilla tant d'abbés de leurs soutanes, tant de chevaux de leurs selles et de leurs fers, sans doute pour compléter sa collection, que l'abbé de Saint-Denis résolut de s'offrir en sacrifice pour délivrer le pays de ce monstre, de ce minotaure, qui n'avait pas encore rencontré son Thésée.

Sublime dévouement! Mais comment pénétrer dans l'antre du dragon sans en être dévoré, avant d'avoir essayé de la persuasion sur son esprit? car le bon abbé ne voulait et ne pouvait avoir recours qu'aux armes de la parole pour opérer une sainte conversion dans l'ame de Barbe-Torte, ame plus torse encore que sa barbe; et pourtant il n'ignorait pas que Bouchard était sans pitié pour les hommes d'église. Bouchard n'allait ni à la messe ni à confesse, ne faisait ni ses pâques ni son jubilé; un vrai mécréant, qui n'était pas même le premier voleur chrétien avant d'être,

pour l'éternelle illustration de sa race, un des premiers barons chrétiens.

Tout est possible à ceux qui croient. L'abbé fut inspiré par son dévouement. Habillé en marchand de bestiaux, il monte sur sa mule et se met en route par une nuit d'hiver, chassant devant lui un troupeau de bœufs.

A peine était-il par le travers des propriétés de Barbe-Torte, entre Andilly et le Plessis-Bouchard, qu'un coup de bâton ferré le renverse et l'abat aux pieds de sa mule. En se relevant, l'abbé reconnaît Barbe-Torte. — Dieu soit béni! Celui-ci lui commande de le suivre, ainsi que ses bœufs. Il est obéi.

Le saint abbé ferma les yeux en entrant dans la caverne de Bouchard pour ne pas voir les fers à cheval, dont la première salle était décorée. Barbe-Torte, au contraire, était fier de les étaler. Il semblait dire, derrière son ironique sourire : — Avant demain, les quatre fers de ta mule, mon hôte, seront cloués là; ta selle là-haut, toi où il me plaira de t'envoyer, à la charrue ou à la brouette. Aucune menace n'émut le faux marchand de bœufs.

Minuit, c'était l'heure du souper de Barbe-Torte. On lui apporta des viandes de toute espèce; viandes volées, portées dans des plats volés, par des domestiques volés. Bouchard mangea avec assez d'appétit. Au second coup qu'il but, il s'informa avec intérêt si le commerce des bestiaux était florissant aux environs. Le bon abbé, qui n'entendait rien au commerce des bestiaux, toussa; si la foire de Saint-Denis en France promettait d'être meilleure cette année : même indécision de la part de l'hôte de Bouchard, qui, le regardant de travers, lui dit : — Tu n'es pas marchand de bœufs, maître rusé; tu me trompes. — Si tu étais un voleur!

L'accusation était étrange dans la bouche de Bouchard; elle fut une inspiration pour le faux marchand de bœufs, qui, mettant sa confiance en Dieu, répondit : — Oui, je suis un voleur!

Barbe-Torte pâlit.

— N'aie pas peur, Bouchard, lui dit l'abbé, qui s'imaginait, dans l'excès de sa candeur, que le criminel avait réellement peur de lui. N'aie pas peur, répéta-t-il.

—Mon vœu est près de finir, s'écria Bouchard; voilà ma peur.

—Quel est donc ce vœu?

—J'ai juré de ne renoncer à la vie que je mène que le jour où ce château verrait entrer en même temps par sa porte deux voleurs, dont un saint. Nous sommes entrés cette nuit tous les deux par la même porte.

Tu es voleur; mais es-tu saint? réponds!

Sommé de répondre s'il était voleur, l'abbé, par humilité et par espoir de sauver une ame, avait dit oui; mais avouer au même prix qu'il était saint lui semblait un sacrilége; c'était jouer gros jeu. Il répondit: —Non, je ne suis pas un saint.

—Tu m'as sauvé, reprit Barbe-Torte. Bois; car si tu eusses été un saint, que serais-je devenu, obligé de quitter cette vie dont tu connais tout le prix puisque tu es du métier, ou forcé, pour la continuer, d'être parjure? Oui, tu m'as sauvé. Fêtons un si beau moment. Buvons! attends! je vais chercher du meilleur. Nous boirons à notre santé et à l'heureux espoir de ne pas quitter de si tôt cette vie. Attends-moi; je vais à la cave et je remonte.

Resté seul, le prélat songea, dans l'amertume de son ame, à l'endurcissement de ce pécheur qui plaçait son salut, comme tant de gens sans religion, dans l'accomplissement d'un vœu impossible à réaliser. Il fut sur le point de se repentir de n'avoir pas avoué qu'il était un saint. Il pria jusqu'au retour de Barbe-Torte, qui, en rentrant dans la salle, fou, désespéré, hors de lui, courut se précipiter aux pieds de l'abbé.

—Oui, je vous reconnais; vous n'êtes pas un marchand de bœufs, mais abbé de Saint-Denis. Comment en douter? Votre mule a un fer d'argent à l'un de ses sabots, un fer d'argent! ce que les abbés de Saint-Denis ont seuls le droit de faire porter à leur monture.

Mon vœu est fini.

Bouchard Barbe-Torte exhala un long soupir.

Sans raisonner le mérite d'une conversion résultant évidemment du vol des fers de sa mule qu'allait commettre Barbe-Torte, l'abbé, attendri jusqu'aux larmes, pardonna et bénit le pénitent.

Bouchard promit, de son côté, de vivre en chrétien, de faire ses pâques. Il reconnut l'abbé de Saint-Denis, qui, à son tour, le reconnut pour seigneur de Montmorency et d'Écouen. La paix fut faite, du moins pour quelques années. Les environs, pendant cette trève, furent à l'abri de beaucoup de rapines.

Du même coup, l'abbé de Saint-Denis passa pour un saint, et Bouchard fit paisiblement souche de premiers barons chrétiens.

Ce Bouchard, qui vivait peut-être sous le roi Robert, en 998, n'est pas assurément, à moins qu'il n'ait vécu cent cinquante ans, le Bouchard dont Louis-le-Gros obtint la soumission en 1105, pendant qu'Adam, prédécesseur de l'abbé Suger, dirigeait le gouvernement de l'abbaye de Saint-Denis. Ce même abbé Suger nous apprend, dans la vie de Louis-le-Gros, qu'un des premiers exploits de ce jeune prince fut d'arrêter les violences de Bouchard de Montmorency. Appelé à l'audience du roi Philippe Ier, au château de Poissy, Bouchard promit de rentrer dans le devoir et n'en fit rien. Le prince Louis, à qui cette résistance parut un attentat contre la majesté royale, se mit en campagne avec *une armée*, dans le dessein de dompter le seigneur rebelle. Il ravagea ses terres; il l'assiégea dans son château de Montmorency, et le força enfin de se soumettre à tout ce qu'on voulut.

Notre Bouchard était, il y a lieu de le croire par la confrontation des dates, celui dont il est question dans une charte du roi Robert, où on lit tout au long l'accommodement de ce baron turbulent avec l'abbé de Saint-Denis. Voici l'origine de leurs éternels différends : « Dans l'île de la Seine, proche de Saint-Denis, il y » avait un château que Bouchard tenait du chef de sa femme. Elle » l'avait eu de son premier mari, Hugues Basseth, feudataire de » l'abbaye. Comme ce lieu était fortifié, Bouchard prit de là occa- » sion de maltraiter ses voisins. L'abbé et les religieux de Saint- » Denis, après en avoir beaucoup souffert, se plaignirent au roi. » Ordre de raser le château de Basseth. Bouchard n'en tint compte. » Enfin, Robert et la reine Constance lui permirent de se fortifier » dans Montmorency, à condition qu'il reconnaîtrait l'abbé de » Saint-Denis et ses successeurs pour les biens qu'il tenait de leur

» église. Bouchard serait en outre obligé d'envoyer, tous les ans, » aux fêtes de Pâques, deux vassaux qui resteraient comme otages » à l'abbaye, pour les dégâts qui auraient pu être commis contre » elle. Le contrat fut passé dans le monastère de Saint-Denis. »

Il n'est pas facile de dresser l'inventaire historique des innombrables salles du château d'Écouen ouvrant l'une dans l'autre, glaciales à parcourir, sonores sous les pieds qui se lassent à les mesurer, muettes lorsqu'on les interroge. Elles sont bien mortes.

Dès que vous avez franchi le seuil de la première porte et gravi l'escalier en colimaçon du premier étage, vous êtes dans la salle des Gardes, où la tristesse du désert vous enveloppe. On y voyait autrefois des tableaux, représentant des campagnes du grand Condé, entre autres le campement de Villeneuve-Saint-George, le siége de Gravelines et celui de Montmédi. Ces tableaux doivent être aujourd'hui dans la *Galerie-des-Victoires* de Chantilly, peinte par Vandermeulen. La salle des Gardes vous prépare au sentiment de lugubre viduité qui vous attend plus loin. Passez. Entrez dans les quatre autres salles. On se croirait dans une hypogée d'Egypte.

Rien n'offre un appui à l'imagination perdue dans ces solitudes de murailles. Il n'y a pas un vieux siége de chêne où asseoir quelque grand vassal pour le saluer en passant et lui baiser la main; pas un lambeau de rideau à faire crier sur sa tringle rouillée, et qui laisse à découvert un lit de parade, occupé par une pâle châtelaine, morte depuis des siècles. Quatre murs blancs comme une tombe, de hautes croisées de cachot, murées jusqu'aux dernières travées; un parquet efflorescent de moisissure; des poutres saillantes, décharnées, vieux ossemens d'un squelette de château; d'immenses cheminées pleines de vent : on a peur.

Graduellement l'esprit se familiarise avec ce sépulcre, et on ose en toucher les parois. Peu à peu, habitués au jour avare qui s'échappe, les yeux croient distinguer quelques nuances, quelques filets de peinture évanouie derrière la vapeur répandue autour des poutres; c'est de l'or. Prenez garde de le perdre. Votre souffle l'enlèverait. Cet or serpentait autrefois au soleil et aux flambeaux en

d'interminables arabesques. Quelles richesses resplendissaient donc ici, dans ces appartemens, pour que les poutres fussent d'or? De quoi étaient recouverts les murs, le plancher? qui logeait ici?

En portant de plus près mon attention sur la couche de plâtre qui voile les murs, et qui est si peu en harmonie avec les dorures du plafond, je remarquai des couleurs troubles sous ce plâtre. Je lavai par place le mur et mis à nu, à mon grand étonnement, les merveilles d'une fresque. Primatice embellit le château d'Écouen. Primatice a donc peint ces fleurs, ces guirlandes aux plus gracieux enlacemens, ce jardin vertical sur lequel pèse un nuage de chaux. L'illusion n'avait plus rien à faire. Je vivais au milieu des pompeuses réalités que j'avais découvertes. En un instant, et sans effort, j'étendis, par la pensée, mon travail autour de moi. Les poutres dorées s'appuyèrent sur une salle royale. La vaste cheminée de marbre rouge s'alluma, les croisées s'ouvrirent sur le parc, plein de cerfs, plein d'oiseaux; les fauteuils, les tentures frisées sur frise, les portières de damas, venues d'Orient, gonflées, exhalant le musc, complétèrent cet ameublement. Quand je me tournai vers le concierge pour lui demander s'il savait qui, dans les temps passés, avait occupé cette salle, j'étais presque sûr de sa réponse.

— Chambre de Madame Claude, me dit-il.

— La femme de François Ier, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Je me recueillis.

Le premier janvier 1540, sous le règne de François Ier, Paris qui était aussi vaste et aussi peuplé alors qu'aujourd'hui, s'éveilla au bruit du canon et des cloches. Les rues étaient jonchées de fleurs; peine de mort à qui aurait souillé le pavé d'un jet de paille; les fontaines coulaient du vin; moyen économique pour n'en donner à personne. Aux croisées chargées de curieux flottaient des tentures de mille couleurs. C'était plus beau que pour l'entrée d'un souverain; on le croira sans peine, puisque deux souverains entraient dans Paris.

L'un était François Ier; l'autre n'était pas, comme on serait

tenté de le supposer, un roi allié, visitant à la manière des anciens princes d'Orient un ami couronné. Le plus dangereux ennemi de François Ier, son vainqueur sans générosité à Pavie, son tyran implacable à Madrid, son détracteur en plein consistoire de Rome, son rival en tout, excepté en délicatesse, Charles-Quint empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et des Indes, passait, monté sur un *beau cheval moreau*, sous la porte Saint-Antoine. Et François Ier, ce qui n'était pas moins étonnant, était allé à la rencontre de Charles-Quint jusqu'à Chatellerault; il avait voyagé côte à côte avec lui jusqu'à Paris, et tous deux y faisaient leur entrée aux bruyans noëls de la noblesse et du peuple.

Voilà pourquoi les cloches sonnaient.

Contre l'avis de son conseil plus prudent mais non pas plus fin que lui, Charles-Quint avait demandé à François Ier la singulière permission de traverser la France, afin d'aller apaiser une révolte qui avait éclaté à Gand où il était né, où il avait été baptisé et dont il se disait le premier bourgeois. Les tisserands gantois apprirent plus tard ce qu'il en coûte d'accorder aux rois des titres de bourgeoisie. Le premier bourgeois fit pendre cinquante d'entre eux pour sceller la glorieuse pacification de la bonne ville de Gand.

Si Charles-Quint n'était pas directement descendu en Allemagne pour se rendre à Gand, c'est que ses finances n'étaient pas en assez bon état alors pour lui permettre de se montrer dans son empire avec la pompe convenable; s'il n'avait pas fait non plus le trajet par mer jusqu'en Hollande, c'est que Henri VIII, avec lequel il n'était plus dans de bons termes, depuis l'entrevue d'Aigues-Mortes, entretenait une flotte menaçante sur les mers d'Allemagne; et si, en dernière ressource, il s'était décidé à demander le passage par la France, c'est qu'il savait combien il flatterait l'orgueil de François Ier en se reposant sur sa foi chevaleresque. Il n'avait à redouter que de n'avoir pas assez blessé ce souverain. Il pouvait craindre de ne l'avoir pas suffisamment obligé à se montrer envers lui, grand, magnanime, au-dessus des injures.

Il arriva ainsi que Charles-Quint l'avait prévu. Excepté de le nommer roi à sa place, François Ier lui prodigua toutes les

preuves d'amitié imaginables. Les récits du temps fourmillent de descriptions de fêtes, d'arcs de triomphe, de mystères joués dans les rues, de bals, de banquets, de largesses au peuple. Il y a là-dessus, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, trente in-folios avec gravures, dédicaces et sonnets.

Contradiction étrange! faiblesse des résolutions humaines! Une fois dans Paris, Charles-Quint fut surpris, dépaysé, ébloui; il eut peur de cette innombrable population, idolâtre de François Ier, et de la vivacité de laquelle il n'avait jamais eu aucune idée; population qui pouvait bien, sans crime, manquer de générosité, en se souvenant de celui qui en avait eu si peu pour le glorieux vaincu de Pavie. Charles-Quint perdit la tête sans trop le laisser voir pourtant. Sa crainte ne se manifesta, à plusieurs reprises et en termes pressans, que par le vif désir qu'il ressentait d'aller réprimer au plus vite la rébellion des Gantois.

Il raconta lui-même plus tard avec beaucoup de franchise le supplice comique de sa situation, lorsqu'il se trouva dans le guêpier de la ville de Paris où il avait fait naître, treize ans auparavant, par la détention de François Ier, la famine, la peste, l'incendie et la guerre civile.

Quand le premier président du parlement de Paris le harangua, il s'imagina qu'il allait lui lire l'ordre du roi de l'arrêter, et de le conduire à la Bastille. Il en fut quitte pour être comparé à Hercule.

En touchant aux clefs de la ville que le prévôt des marchands lui tendit dans un plat, il songea à la clef de l'Alcazar de Madrid qui était restée près d'un an sans ouvrir à François Ier. Il fut frappé de la mauvaise mine de ce prévôt!

Nombreuse aux croisées, pendue aux murs, serrée sur ses pas, tumultueuse, courant à ses flancs, lui faisant un rempart d'une lieue d'épaisseur devant, un rempart d'une lieue d'épaisseur derrière, la population parisienne l'envahit, et il se vit, non sans effroi, seul avec François Ier, le plus élevé sur ce socle hurlant.

— Vous possédez une superbe population, dit-il à François Ier.

—Mais vous n'avez encore rien vu, lui répondit celui-ci;—attendez.

S'il voyait de jeunes filles vêtues en nymphes chanter et danser

autour de lui, il était forcé de se rappeler qu'il avait employé la même galanterie envers François Ier pendant les premiers jours de sa captivité. Ces jeunes filles lui parurent belles, mais perfides. Son imagination ébranlée par les assauts continuels de la même préoccupation, lui montra dans chaque habitant, l'acteur convenu de la comédie dont il était le jouet. Pourquoi n'avait-il pas préféré le trajet par mer? Quelles tempêtes égalaient en péril ces six ou huit cent mille rescifs bouillonnans?

A chaque coup de mousquet qu'on tirait à ses oreilles, en signe de réjouissance, il tressaillait, et il regardait, pour se rasseoir un peu, François Ier qui souriait. Évidemment il y avait de la raillerie dans ce sourire.

A la place Baudoyer, un échafaudage sur lequel on jouait un mystère s'étant écroulé, et cet accident ayant produit quelque agitation, il eut la fatale pensée que c'était un coup monté pour l'enlever à la faveur du tumulte.

A l'Hôtel-de-Ville, le corps des marchands lui ayant offert un bouillon, il le but avec appréhension. Il avait été soupçonné, en 1536, d'avoir fait empoisonner, par Montécuculli, le Dauphin, fils aîné du roi. Ce bouillon lui parut avoir un goût étrange. Il était peut-être trop salé.

Enfin arrivé au Louvre, comblé d'acclamations, rassasié d'effroi, il se trouva face à face avec tous les capitaines blessés, mutilés, faits prisonniers à la bataille de Pavie, avec le grand connétable Anne de Montmorency, contre l'avis duquel cette bataille avait été livrée, et dont la rançon fut estimée cent cinquante mille écus. François Ier les lui désigna tous par leur nom. Dans ce moment sa mémoire effrayée lui rappela qu'il avait osé dire à Rome, en présence du Pape, du sacré collége, des ambassadeurs de France et de ceux de presque toute la république chrétienne, que si ses soldats et ses capitaines avaient le malheur de ressembler aux capitaines et aux soldats français, il irait, les mains liées et la corde au cou, implorer la clémence de son ennemi.

Quelque haute idée qu'il eût de la loyauté de ces capitaines,

Charles-Quint ne découvrit sur leurs figures martiales qu'un respect glacé.

Il passa la plus horrible nuit de sa vie au milieu des clartés, des illuminations et des feux de joie dont il était l'objet.

Et comme le matin, selon son habitude, il se promenait à cheval, feignant un calme qu'il n'avait pas, il sentit quelqu'un qui, ayant sauté derrière lui en croupe, le saisit, l'atteignit par dessous les bras, et lui cria : —*Ah! je vous tiens!—vous êtes mon prisonnier!*

C'en était fait de Charles-Quint.—En se retournant—il vit un bel enfant qui riait et s'appelait d'Orléans.

Il voulut rire : mais il se souvint qu'il avait retenu ce bel enfant en otage jusqu'à l'entier acquittement des promesses jurées par son père pour sortir de la prison de Madrid.

Brûlé par ces craintes toujours renaissantes, il obtint de François Ier, sous le prétexte d'aller le plus promptement possible apaiser les Gantois, qu'il partirait dans trois jours pour Gand. Il désira en outre passer ces trois jours à la campagne. L'air de Paris ne lui était pas bon.

François Ier s'empressa de mettre à sa disposition le château de Chantilly, qui appartenait alors au connétable de Montmorency.

Au connétable! recevoir l'hospitalité du maréchal de Montmorency, qui, quatre ans auparavant, l'avait chassé de la Provence, comme à coups de fourche, pendant que lui, le grand empereur, s'informait avec fatuité combien il y avait de journées pour se rendre à Paris ; étouffer cette honte pour se loger chez celui qui lui avait tué ses meilleurs généraux : Antoine de Lève, Baptiste Gastaldo, le comte de Hornes, Garcilaso de La Véga! Pourtant il n'osa refuser. Il partit pour le château de Chantilly.

Chantilly n'est qu'à sept lieues d'Écouen.

La salle où j'ai arrêté un instant le lecteur et qui porte le nom de Mme Claude, est changée en chambre de conseil. Des généraux, des membres du parlement, les princes du sang, le connétable de Montmorency et le roi lui-même, Francois Ier, sont assis autour d'une table. A la clarté d'une lampe qui verse sa lueur du pla-

fond, ils délibèrent au milieu du silence qui règne dans le château.

Il s'agit de décider si l'on retiendra Charles-Quint prisonnier en France jusqu'à ce qu'on ait obtenu de lui la restitution de la rançon qu'il fit payer au roi, l'investiture du Milanais pour le duc d'Orléans, ou bien si on le laissera sottement partir, au risque de recommencer avec lui un guerre ruineuse.

La délibération ouverte, François Ier débuta par les protestations chevaleresques passées en habitude chez lui; et il finit par dire qu'il ne prétendait pas se priver du droit de se plaindre toute sa vie du manque de foi de Charles-Quint, en trahissant la sienne propre.

—De chevalier à chevalier ces maximes sont bonnes, s'écria la duchesse d'Étampes, que par une faiblesse blâmée chez François Ier, ce prince admettait à ses conseils;—mais de chevalier à geôlier elles sont une duperie. Il vous a tenu dans une cage où vous avez été la risée du monde. Votre corps s'est voûté, votre tête a blanchi dans la captivité. Puis, pour garantie de la rançon promise, il a demandé vos fils en otage; pour rendre vos fils, il a exigé trois bateaux chargés d'or, et des provinces : puis il a voulu toutes vos provinces; et sans M. de Montmorency, nous serions tous Allemands à l'heure qu'il est. Quatre soldats à sa porte, une lettre à Henri VIII, un ambassadeur aux princes protestans; et ce nouveau Charlemagne ne sortira de la Picardie qu'à bonnes fins. Laissez ensuite crier à la violation de l'hospitalité. Vous demanderez à ceux qui vous accuseront de l'avoir violée, si vous ne valiez pas bien la peine d'attirer leur pitié qui se tut parce que vous étiez le vaincu. Vous êtes vainqueur, faites : on se taira.

Profitant de l'hésitation qu'avait fait naître dans l'esprit de François Ier l'opinion de la duchesse d'Étampes, le cardinal de Tournon se hâta d'y conformer la sienne. Il prouva que le roi n'avait pas eu raison de prendre des engagemens de générosité qui excédaient sa puissance; d'ailleurs, qu'une fois hors de la France, Charles-Quint se moquerait de la crédulité ajoutée à ses promesses de remboursement et d'investiture, que le peuple de Paris ne se montrait

déjà que trop mécontent de ce que le roi avait eu l'inexplicable faiblesse de refuser sa protection aux Gantois.

Peu à peu François Ier se trouva moins chevaleresque ; il consulta ses capitaines, qui n'osèrent pas être d'un avis contraire à celui de la duchesse d'Étampes et du cardinal de Tournon ; l'une maîtresse, l'autre confesseur du roi.

Ils se levaient déjà pour monter à cheval et aller s'emparer de Charles-Quint, quand le connétable qui n'avait encore rien dit, parla :

—Je ne connais pas d'empereur, pas d'homme plus astucieux que Charles d'Autriche, plus faux que lui ; il a l'ame d'un lansquenet et le cœur d'un reître ; il vend le pape aux Électeurs, les Électeurs au pape, deux ou trois fois par an ; il a trois récoltes de trahison, comme mes paysans de leur foin.

Il ne sait vaincre que par les autres. Il lui a fallu l'épée d'un Français pour triompher des Français ; il spécule sur les prisonniers comme un boucher sur la chair ; il fait la guerre pour avoir des rançons : c'est son métier. Il n'est pas un de nous qui n'ait à se plaindre des souffrances qu'il lui a fait subir dans la captivité ; abhorré des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des catholiques, des réformés, du ciel et de la terre, il prend l'argent des uns pour faire couler le sang des autres.....

—Eh bien ! qu'attendons-nous ? s'écrièrent tous les membres du conseil à ces paroles du connétable ; partons et emparons-nous-en.....

—Eh bien ! plus lâches que lui seraient ceux qui, trahissant l'hospitalité, toucheraient à un fil de son pourpoint. Ne comparons pas deux positions différentes, madame la duchesse, monsieur le cardinal, sire. A Madrid vous étiez son prisonnier, sire. C'est chance de guerre, et droit du vainqueur. Êtes-vous son vainqueur, êtes-vous en guerre avec lui ? Non. Il est menteur à sa parole... Que Dieu le juge : il est votre hôte ; il a brûlé Rome, que Dieu le frappe ; il est votre hôte. Permettez encore, sire. Charles a avec lui un de ses capitaines. Ce capitaine m'a ouvert le crâne d'un coup d'épée, et brisé l'épaule d'un coup de pistolet, sur le champ de

bataille de Pavie. Irai-je aujourd'hui dans le parc de Chantilly, le lier à un arbre pour lui ouvrir la tête et lui casser le bras? — Si jamais je le rencontre face à face à la guerre, j'acquitterai ma dette: mais ici, sur mes terres, sous ma tente, — protection et sauvegarde! — Je vous imite, sire! soldat, je fais pour un soldat ce que roi vous ferez pour un roi.

Tandis que la discussion s'échauffait ainsi dans le château d'Écouen, respirant sous le beau ciel de la Picardie, Charles-Quint comptait les heures qui le séparaient du moment de son départ. S'il n'avait craint d'être arrêté en route, il serait parti de Chantilly, au milieu de la nuit, tant il était peu rassuré sur l'issue de sa résidence en France. — Chaque bruit qu'il entendait le faisait tressaillir. — Il n'avait pas moins joué que sa couronne de Flandre et d'Italie dans cette témérité tout au plus pardonnable à l'étourderie de François Ier. — Puis le ridicule d'être pris au piége dressé par lui-même! En s'interrogeant, il n'osait se rejeter sur la bonne foi de son hôte. — Il pensa qu'il était peut-être dans la prison qu'on lui destinait; que déjà les cavaliers gardaient les portes et les grilles.

Erreur de son imagination exaltée par la peur ou réalité, il vit passer devant ses fenêtres un homme couvert d'une cuirasse, armé d'une longue épée, et s'acheminant vers la porte de son appartement. Il se leva. — Ce n'était pas une illusion. Quand cet homme se trouva devant lui, — il se découvrit avec respect, et se nomma.

C'était le connétable Anne de Montmorency.

— Sire, dans le conseil du roi qui vient de se tenir dans mon château d'Écouen, il a été discuté si l'on vous retiendrait prisonnier en France ou si l'on vous laisserait partir.

L'avis du roi a été qu'on vous laisserait libre.

Le mien qu'on devait vous retenir prisonnier.

Charles-Quint frémit.

— En donnant ce conseil, j'ai rempli mon devoir de sujet.

En vous en faisant part, je remplis celui de votre hôte.

Sire, tenez-vous pour averti.

Charles-Quint partit le lendemain de Chantilly.

On sait qu'il ne lui arriva rien, — qu'il parvint sain et sauf à Gand, où il n'exécuta aucune des promesses qu'il avait jurées, mais où son premier soin fut de priver la ville de ses priviléges, après avoir fait trancher la tête à cinquante maîtres tisserands qui étaient bourgeois comme lui.

Le Connétable fut disgracié.

Depuis qu'il n'y a plus en Francede grandes familles, à prendre cette expression dans le sens de large confédération qu'elle présentait autrefois, le souvenir s'est perdu de l'influence dont elles jouissaient dans l'état; et par suite la mémoire des bons services qui justifiaient cette influence. On ne sait plus, et c'est de l'ingratitude autant que de l'ignorance, ce que ces familles tenaient en réserve de force, d'intelligence de fidélité et d'union, pour venir en aide au pays, quand il était compromis soit par les atteintes de l'étranger, soit par les empiètemens du souverain. Le peuple est aujourd'hui l'unique appui des royautés : je souhaite que la confiance ne soit pas mal placée; mais si l'on ne faisait rien pour le peuple alors, c'est qu'on s'en passait; il n'était jamais appelé à partager les fatigues ni les dangers de la guerre, cette situation violente et pourtant continuelle de la constitution française. Aux gentilshommes exclusivement était dévolu le périlleux privilége de mourir pour défendre le territoire, pour l'agrandir, pour en chasser l'étranger. Du Rhin aux Pyrénées, de la Méditerranée à l'Océan, le peuple n'a pas conquis au pays un pouce de terre au prix de son sang. C'est regrettable, mais c'est ainsi. La France est la conquête des gentilshommes.

Anne de Montmorency, qui fit bâtir Écouen, est le formidable représentant, s'il en est la personnification expirante, de cette assistance infatigable, toujours en haleine, quelquefois brutale, qu'avait la noblesse à la disposition de la royauté. Il réunit les fières et rudes vertus du soldat, du vassal, du négociateur, du prince et de l'ami. Il naît presque la même année que son roi, en signe de la

fraternité qui l'attachera à lui. Ce roi est François Ier, le dernier souverain en qui la valeur personnelle, le courage isolé soient encore utiles au moment où ils vont disparaître pour toujours, et faire place à la lutte des armées. Le roi et le baron sont de taille à fermer la carrière. Celui-là a six pieds; celui-ci oblige un cheval à ployer en le pressant des genoux. Marignan, la bataille des géans, les voit combattre tous deux, et demeurer vainqueurs; Pavie les ramasse tous deux vaincus et prisonniers.

Un moment, il n'y a plus de roi en France : Charles-Quint retient en prison François Ier qui va mourir. Montmorency vend pour cent cinquante mille écus de terre, se rachète, vient à Paris et gouverne. Tout ce qui eut lieu de décisif contre l'étranger qui essaya de profiter de l'absence du roi pour entrer en France fut l'œuvre de Montmorency. Il régna près d'un an. François Ier, au retour de sa captivité, nomma Montmorency grand-maître de France; il serait tout aussi exact de dire que Montmorency nomma François Ier roi de France au retour de sa captivité.

Comme toutes les supériorités, qui n'ont que faire des petits suffrages du cœur, il ne fut jamais aimé; il ne parut à la cour que pour chasser les courtisans du revers de son gantelet. Il préférait à la cour son château d'Écouen, retraite solitaire, où il lisait Plutarque, plantait des chênes et causait, assis par terre, avec ses vassaux. Des années s'écoulaient sans qu'il allât au Louvre. Entouré de sa maison, composée de la fleur de la noblesse militaire, il présidait, avec une simplicité pleine de religion, aux travaux dont il embellissait sa demeure. Il faisait construire par Bullant et décorer par Jean Goujon une merveilleuse chapelle, peinte, sculptée, dorée et ciselée comme les basiliques de L'Orient. Après trois cents ans, sa gracieuse austérité la protége encore. Aux murs il suspendait une *Céne* de Léonard de Vinci et *la Femme adultère*, par J. Belin. Bernard Palissy coulait avec sa terre cuite, sur un pavé de faïence, tous les Actes des apôtres. Quand le dimanche sonnait, il s'agenouillait devant l'autel de cette chapelle, avec sa famille, ses artistes et ses gentilshommes. Et ce devait être d'un aspect pieux que cette prière, sévère distraction du château, faite

sous ces voûtes aux pendantifs dorés, sur ce pavé bleu et jaune, par le premier baron chrétien et sa femme, Madeleine de Tende, fille des Lascaris, empereurs de Constantinople.

Quand il sortait de son château d'Écouen, ce n'était que pour aller représenter le roi de France auprès de Henri VIII, ou pour mesurer sa longue épée avec les armées de Charles-Quint, auquel rien ne manquait pour abaisser la gloire de François Ier, ni les troupes, ni l'or, ni les capitaines,—les meilleurs capitaines du temps, Atoine de Lève, le duc d'Albe, Fernand de Gonzague, André Doria. Au comble de sa puissance, envieux de réaliser son rêve de domination, qui était d'unir le midi de la France à ses états d'Italie et d'Espagne, Charles-Quint opéra une descente en Provence. Le voilà en France, à quelques journées de marche de la capitale. Quand tous les plans de défense sont reconnus impuissans pour repousser l'étranger, on appelle Montmorency. Chargé, dès ce moment, de la responsabilité entière du pays, il s'établit dans le comtat. Là, il commence un plan d'attaque dont les moyens épouvantent par leur désespoir; il rase tout ce qui s'élève sur le sol; il coupe les forêts, abat les bourgs, passe le râteau, fait courir la flamme sur les moissons, arrache les plantes; il ne laisse debout que des soldats auxquels, sous peine de mort, il défend de tirer un seul coup de fusil, et que des arbres chargés de fruits mûrs : c'était pendant l'été; puis il consigne le roi dans sa tente, se retire dans la sienne et attend. L'attente dura plusieurs mois. L'impétuosité française l'accuse enfin de faiblesse, d'ignorance, de lâcheté presque; car l'empereur avance toujours : il est partout, à Arles, à Toulon, à Marseille. François Ier, qui bouillonne dans sa cuirasse, se mêle aux clameurs soulevées contre Montmorency; il veut se battre, il écrit au maréchal qu'il n'a pas une épée pour remplir la charge d'un commissaire de vivres. — Vous ne vous battrez pas, répond froidement Montmorency. Malheur à qui touchera à un cheveu de l'ennemi! malheur à qui cueillera un des fruits mûrs qui pendent aux arbres!

Enfin, accablés par six mois de chaleur, les soldats de l'empereur se jettent sur la seule nourriture qui leur a été laissée, au mi-

lieu d'une contrée torride, sans ombre, sans abris; ils mangent des fruits, dorment au soleil et meurent au même instant. Ces fruits les ont tués; vingt mille cadavres jonchent les routes; le reste regagne l'Espagne, mutilé dans la plus désastreuse retraite qui ait jamais été exécutée.

La France est sauvée! c'est à Montmorency qu'on le doit. A tant de gloire sans exemple, il manquait une récompense plus précieuse que celle de connétable : la disgrace! Il l'obtint. Sa probité antique, on l'a vu, s'étant révoltée au projet de la cour, qui avait résolu de retenir Charles-Quint prisonnier à son passage en France, il fut perdu dans le cœur des favoris. Comme il n'avait encore servi le roi que depuis trente-cinq ans, il attendit qu'un autre roi le relevât de l'exil. Pendant sa disgrâce, les empereurs d'Orient lui envoient des ambassades. Sur la route d'Écouen, les tigres de Dragut et les lions de Soliman se croisent pour aller s'offrir en hommage au premier baron chrétien. Du haut de son perron de pierre, il salue les noirs envoyés d'Afrique, comme s'il s'appelait Richard Cœur-de-Lion. Des lèvres basanées baisent son gantelet de fer.

Mais la chevalerie s'en va, et il s'en va aussi; n'ayant plus rien à démêler ici-bas avec les guerres qui se font par peuplades, par multitudes, à la distance de la mitraille, et où le mathématicien est plus fort que le brave, où les chevaux ont la moitié du courage du cavalier. Il tombe à Saint-Quentin; mais la blessure qu'il reçut à la hanche fut moins grave que celle dont il éprouva la douleur en arrivant à la cour. Sa défaite lui fut imputée à crime. François II le relégua plus tard à Chantilly. Ceci ne le décourage point; il n'a encore servi que cinquante ans la monarchie, il n'a versé son sang que pour trois rois, François Ier, Henri II, François II; son compte n'y est pas. Charles IX monte sur le trône, et la guerre civile commence. Jusqu'ici nous n'avons vu que le baron, le chrétien va se montrer, et terrible il se montrera contre l'erreur, qu'il combattra avec plus d'énergie que de lumière. Il n'a que soixante-huit ans, le grand-connétable, et il ne prévoyait pas alors que des philosophes au boisseau ne verraient

un jour dans la Saint-Barthélemy qu'une guerre entreprise pour forcer les réformés à aller à la messe. Les réformés, et il les jugeait bien, étaient ces rebelles qui, de tout temps, ont levé le drapeau démocratique contre l'autorité établie. Les calvinistes étaient un parti politique et non un parti religieux. Il s'agissait bien de les endoctriner, eux, qui avaient à leur tête les meilleurs hommes de guerre, qui occupaient militairement Lyon, Rouen, Blois, Tours, Bourges, Angers, La Rochelle, Montauban, Nîmes, Montpellier, Castres, Grenoble, Châlons, Mâcon, le Havre, Dieppe, Caen! Fallait-il tant de villes pour prêcher et rompre du pain, au lieu de communier sous les apparences? Les calvinistes voulaient régner, asseoir un roi de leur communion sur le trône; n'était-ce pas là de la politique, un parti politique, des révoltés politiques? La Saint-Barthélemy, qui les extermina, fut un acte de fatale prudence, blâmable, car l'assassinat ne se justifie jamais, mais concevable, car, quelques années plus tard, les protestans auraient fait une Saint-Barthélemy de catholiques.

Le connétable ne vécut pas d'ailleurs jusqu'à cette funeste époque; mais il n'en mourut pas moins, comme il devait, pour la défense du pays, tout troublé par des prétextes de religion. A soixante-quatorze ans, il prend ses armes pour se rendre dans la plaine de Saint-Denis, et y combattre Condé à la tête des rebelles, des calvinistes. Blessé sept fois à la tête, et son épée sanglante et pendante au poignet, il reçut dans les reins un coup de pistolet d'un Écossais, nommé Robert Stuart. Il en mourut; il mourut bien. Un gentilhomme ne devait finir que de la main d'un homme du peuple; le serviteur de la royauté tomba sous le coup de l'homme de la révolte; le baron chrétien fut tué par le démocrate protestant. Cette belle mort a un sens tristement historique, elle est une figure de la décadence monarchique.

Le siècle suivant, on trancha impunément la tête à un autre Montmorency.

Le siècle d'après, un autre Montmorency vint déchirer ses titres à la barre du peuple.

Ces trois fins sont à méditer. — Le dernier Montmorency est

plus cruel que Louis XIII et Robert Stuart. Il ne tue pas, il ne décapite pas les siens : il les nie.

Et comme je reportais une dernière fois mes regards sur ces murs qui n'avaient plus pour moi leur triste nudité, une horrible inscription vint flétrir mes plus belles fresques. Je lus au-dessus d'une guirlande : *Section Marat.*

Pendant la révolution, se hâta de me dire M. Bernard, témoin de mon désenchantement, les patriotes des environs ayant fait un club du château, donnèrent le nom de section Marat à cette salle, celui de section Couthon à la suivante : ainsi des autres.

J'aurais payé cher en ce moment pour voir comment pouvait être construit un patriote de Sarcelle ou de Villiers-le-Bel.

Et quelle est cette pipe dessinée en noir sur le mur? Est-ce encore un emblême patriotique?

— C'est un passe-temps de vélite.

—Bien! monsieur Bernard. La salle où nous sommes a donc successivement appartenu à une reine, à des républicains et à des militaires en garnison?

—Et à Mme Campan, ajouta M. Bernard, qui la transforma en dortoir : tenez, la place des lits y est encore.

Je vis en effet de distance en distance, indiquée par des places rouges sur le reste des carreaux déteints, l'empreinte des lits en fer qui garnissaient la salle.

A mesure que je m'initiais aux vicissitudes de cet appartement, il me semblait que j'assistais à la lecture des mémoires de quelque aventurier de haut renom, tantôt reçu à la cour, tantôt vivant avec les brigands, tantôt dans un hôpital.

—Je ne pense pas, monsieur Bernard, que ce nombre 80, tracé sur la porte, ait également sa signification historique.

—Mille pardons, monsieur, ce chiffre indique le nombre de soldats russes que la salle pouvait contenir.

— Des soldats russes dans les dortoirs de Mme Campan!

— Quand les étrangers vinrent à Paris, on eut un instant le projet de caserner des Russes au château : mais M. le prince de

Condé, qui était rentré en possession d'Écouen, s'y opposa, et le château ne reçut pas de garnison.

D'abord je n'avais rien vu dans l'appartement; maintenant je perdais le souvenir de toutes ces résidences amoncelées.

— Monsieur Bernard, qui donc a fait effacer les belles fresques des murs?

— C'est Napoléon, afin que la pudeur des élèves de Mme Campan ne fût pas blessée.

— Il a donc blanchi tout le château?

— Tout le château, trente ou quarante salles.

— La pudeur de l'empire nous coûte un peu cher.

Étrange intérêt qu'inspire ce château à ceux qui le possèdent. Aux Condé? un Condé renverse un corps de bâtiment; à la république? la république brise les statues et déshonore les salles; à l'empire? l'empire badigeonne les murs. Fasse le ciel que M. le duc d'Aumale n'ait pas l'heureuse inspiration de changer le château en usine!

Dans cette même salle, il y avait autrefois l'écusson en faïence de Palissy, le glorieux écusson des Montmorency. Brisé à coups de hache par les révolutionnaires de 93, il fut remis en place et rajusté par les carreleurs de la restauration. Seulement ceux-ci le descendirent à l'étage inférieur, et ils le collèrent au hasard, de telle sorte que les alérions sont en-dehors de l'écu, et que le grand cordon est haché par bribes. Pour nous servir d'un terme d'imprimerie, les armes des Montmorency *sont en pâte*. Eux-mêmes s'y retrouveraient difficilement. Involontairement, l'incident de l'écu nous rappela un incident de la famille.

Possesseurs glorieux du plus beau nom de la noblesse européenne, les Montmorency ne se doutaient guère sous la restauration qu'il existait en Angleterre, au fond d'un canton pierreux de l'Irlande, une famille aussi antique, aussi illustre, aussi renommée que la leur. Ou cela est contestable, avaient à répondre les Montmorency en apprenant cette nouvelle, ou cette famille est la nôtre. C'était la leur, ce qu'ils ne contestèrent pas moins. L'étonnement valait avant tout un démenti. Il fut donné.

Voici. En 1828, parut un ouvrage intitulé : *Les Montmorency de France et les Montmorency d'Irlande*, ou Précis historique des démarches faites, à l'occasion de la reprise du nom de ses ancêtres par la branche de *Montmorency-Marisco-Morrès*, par le chef de cette dernière maison, avec la généalogie complète et détaillée des Montmorency d'Irlande. Si ce livre eût paru il y a deux cents ans, toutes les cours d'Europe eussent été attentives à la discussion qu'il eût fait naître. Les juges-d'armes d'Irlande, d'Écosse, d'Allemagne, de France et de Portugal, eussent couvert les routes de courriers. Les plus vieux arbres généalogiques auraient frémi dans leurs plus hautes feuilles. Le *Monasticon* se fût fermé de lui-même. D'Hozier en eût perdu le sommeil. Il n'y a pas d'exagération là-dedans; un homme qui serait venu dire à Louis XIV: « Je suis votre frère aîné, Bourbon autant que vous, et Bourbon avant vous, » n'aurait été guère plus hardi que celui dont la prétention ne s'élevait pas à moins qu'à se proclamer Montmorency en face des Montmorency.

Cette prétention n'a pourtant soulevé aucune rumeur en Europe, ni même dans le faubourg Saint-Germain, auquel on révèle, peut-être pour la première fois, qu'un étranger de par-delà la Manche a demandé à faire ses preuves et les a faites, pour avoir le droit de porter, en France, le nom, le titre et les armes des Montmorency, aussi bien que s'il n'eût jamais cessé d'être gouverneur pour le roi de France en ses provinces, ou connétable.

Rien ne s'est passé plus paisiblement que le conflit de famille élevé au sujet de la requête de M. Marisco-Morrès, colonel, en 1814, au service de la France auprès de Louis XVIII. La petite poste a dérobé l'éclat de la contestation qui, du sac de cuir du facteur, est tombée dans les cartons des archives du royaume, d'où il m'a été permis de l'exhumer, grâce à la précieuse complaisance de notre grand historien, M. Michelet.

On ne saurait être plus loyal que M. Morrès, lorsqu'il sollicite, pièces en mains, l'honneur de porter, sans usurpation, le nom des premiers barons chrétiens; on ne saurait être plus poli que MM. de Montmorency en refusant cette faveur à M. Morrès. De

part et d'autre on sent la prudence la plus adroite à ne pas laisser pénétrer dans le public le bruit d'une dispute née un siècle trop tard. Les champions, en habit noir, en gants blancs, sans cuirasses, se défient à voix basse; ils ne s'appellent pas en champ clos, mais sur la lice parquetée du cabinet; enfin, ils ne s'en remettent pas au jugement de Dieu pour prononcer sur leurs différends, mais à celui d'un savant obscur, garde général des archives du royaume, à M. de La Rue, qui décide : « Qu'il lui est » bien démontré que la maison de Morrès, alliée constamment aux » premières familles d'Irlande et d'Angleterre, est une branche de » l'illustre race des Montmorency. »

Tout est merveilleux de surprise dans ces deux races de Montmorency, qui, après huit cents ans de séparation, se trouvent face à face, n'ayant jamais soupçonné leur existence réciproque. Ce sont deux hémisphères, il faut que l'un découvre l'autre. Séparées par une invasion, celle des Normands en Angleterre, en 1066, une autre invasion les rapproche, celle des Anglais en France en 1814. Pendant huit cents ans, l'une s'illustre en-deçà, l'autre au-delà du détroit, sans se voir, et pourtant avec émulation, comme si elles rivalisaient pour un but caché qui doit un jour se découvrir. Même vaillance d'un côté que de l'autre. On ne sait dire qui frappe le plus fort, de l'épée à deux mains, ou de la hache de fer de l'Irlandais. Les Montmorency français ont des tombes sur le couvercle desquelles ils dorment, couchés avec leurs cuirasses, leurs barbes sur leur poitrine, leurs gantelets; les Montmorency irlandais ont aussi leurs chevaliers étendus sur des tombes. Ici le château des Montmorency français, là, au bord de la mer, le château des sauvages Montmorency d'Irlande.

Ayant acquis une fois le droit d'être Montmorency en France aussi bien qu'en Irlande, M. Marisco-Morrès aura-t-il prétendu, comme un Montmorency de ses aïeux, entrer en guerre avec les barons de Dammartin? Mais où sont les barons de Dammartin? Aura-t-il, comme un autre Montmorency de ses aïeux, envoyé un cartel aux abbés de Saint-Denis en les menaçant de faire des châsses de leurs corps; menaces d'un véritable baron chrétien? Mais

où sont les abbés de Saint-Denis? Aura-t-il été de quelque conspiration, comme un autre Montmorency de ses aïeux, contre l'autorité d'un autre Louis? Mais où sont les nobles qui conspirent? où sont les Richelieu qui auraient assez de cœur pour faucher à travers champ des têtes de nobles? Aura-t-il, comme un autre Montmorency de ses aïeux, voyagé en Terre-Sainte pour occire des Sarrasins? Les Sarrasins, où sont-ils? Ils ont un ambassadeur fort bien en cour de France. Aura-t-il à une autre bataille de Pavie, comme un autre Montmorency de ses aïeux, reçu, tout couvert de sang, son roi dans ses bras? Où sont les batailles de Pavie? Aura-t-il, comme ce même Montmorency son aïeul, commandé le feu contre les protestans à la porte Saint-Denis? Où sont les protestans qu'on persécute?

Me voilà fort embarrassé de savoir ce qu'on fait d'un nom noble, lorsqu'il n'y a plus de barons, d'abbés, de Sarrasins, de protestans; et fort embarrassé surtout de savoir le parti qu'a tiré de celui de Montmorency M. Marisco-Morrès, après l'avoir demandé avec la conscience si forte de son droit. Il est probable que M. de Marisco-Morrès signe aujourd'hui le nom de Montmorency qu'au fond, chose singulière, il portait déjà, car *Marisco* et *Morrès*, qui signifient l'un et l'autre, en mauvaise langue celtique latinisée, pays marécageux, sont visiblement compris dans les trois dernières syllabes de Montmorency. Or Montmorency n'étant que la jonction du mot *Mons* avec Morrès ou Mariscis, *Mons-Morrès*, *Mons-Mariscis*, le prétendant irlandais ne se serait tant donné de mal que pour obtenir une syllabe de plus et un trait-d'union de moins; ce qui lui aurait été cruellement refusé par les Montmorency.

En sortant de la chambre dite de Mme Claude, on pénètre dans l'ancienne galerie de tableaux, où l'on admirait autrefois les trente vitraux coloriés en grisaille, qui représentaient l'histoire de Psyché, d'après Raphaël. Après la révolution, ces vitraux furent transportés par M. Lenoir, conservateur des monumens français, au musée des Petits-Augustins et placés dans la salle du seizième siècle. Ce savant archéologue rapporte dans sa description des *Monumens de sculpture réunis au Musée des monumens français*,

qu'un vitrier d'Écouen, voulant nettoyer les vitraux de la galerie dont il est ici question, « les frotta avec du grès en poudre; il enleva par ce moyen toutes les demi-teintes et laissa de grandes parties de verre à nu. » En matière de barbarie, ceux qui brisent ne viennent qu'après ceux qui réparent. Vingt Attila sont moins à redouter qu'un vitrier.

Il n'y a plus que de l'espace dans cette galerie survoûtée; elle n'a rien à envier à la lugubre nudité des autres salles. Pour comble de tristesse, elle paraît neuve, comme le reste du château. On dirait que les maçons sont partis, que les frotteurs viendront demain, accompagnés du tapissier. Tout est fini; rien n'est usé à Écouen. Je ne sais pas d'aspect plus désolant que des escaliers de trois siècles, dont les angles sont vifs comme si le ciseau achevait de les équarrir. Les ruines sont moins accablantes, on l'éprouve à Écouen, que cette implacable jeunesse du plâtre et du fer. L'Europe renouvellera huit fois, dix fois sa population, et cet arrangement de pierres n'aura pas subi la plus légère altération. Ce qui n'a pas d'ame est éternel, et notre fragilité en souffre comme d'un affront. A tous les coins du château s'avancent, pour vous saluer, des salamandres rieuses et folâtres, qui ont toujours quinze ans, qui ont souri à dix générations mortes; elles nous sourient encore, à nous qui mourrons de même : elles riront sans cesse. Aussi l'unique sentiment de reconnaissance dont on est animé pour les récompenser de leur gentillesse, c'est de leur casser la tête, en passant, d'un coup de bâton. Je cède ici à un mouvement philosophique et non à une réflexion d'artiste. Il ne faut rien casser, même lorsqu'on n'est pas chez soi.

Autre déception! Après avoir marché pendant une heure à travers des salles toutes plus froides et plus historiques les unes que les autres, où revivent en écho les noms de François Ier, de Henri II, de François II, d'Anne de Bretagne, de Mme Claude et de Diane de Poitiers, vous espérez qu'en reculant toujours dans le passé, en vous enfonçant sans relâche dans les profondeurs du château, vous arriverez enfin à quelque appartement de roi chevelu : erreur! il n'y a rien de chevelu. Vos courses aboutissent à

une chambre bourgeoise, tapissée en papier bleu pâle, de 3 francs le rouleau, parquetée en noyer, enrichie d'une cheminée façon granit que couronne une mauvaise glace indigo de l'empire. —Chambre de Mme Campan! proclame votre conducteur. Superbe chambre! elle pouvait bien contenir six fauteuils et un lit à bateau. Je n'oublie pas la pendule d'albâtre.

Mme Campan, chacun le sait, fut la directrice de l'institution de la Légion-d'Honneur, fondée à Écouen, le lendemain de la bataille de Friedland. Elle dirigeait auparavant, à Saint-Germain-en-Laye, une maison d'éducation, où étaient élevées de jeunes personnes, appartenant la plupart aux débris des rares familles distinguées qu'avait épargnées la révolution. Son emploi de lectrice à la cour de Louis XVI, sa fidélité inaltérable à Marie-Antoinette, ses principes de religion, un peu mêlés de dignité aristocratique, le choix de ses pensionnaires, prises dans un rang qui n'avait pas peut-être donné assez de gages à la république; son système d'éducation, calculé d'après celui de Saint-Cyr, éveillèrent plus d'une fois la susceptibilité des divers gouvernemens précurseurs de l'empire, qui n'eut aucun motif pour soupçonner, ni aucun désir d'arrêter, je pense, ses prédilections appliquées à l'enseignement.

Notre plan, dont les lignes ne sont déjà que trop débordées par des digressions étrangères, n'admet pas, même abrégée, l'appréciation des livres élémentaires d'éducation que les familles doivent à la plume expérimentée, claire, causeuse, sans prétention de Mme Campan. Si de nouvelles découvertes dans l'art si progressif d'enseigner relèguent jamais au rang des ouvrages non sans mérite, mais sans application, son *Traité d'éducation*, les esprits curieux des événemens qui précédèrent la révolution de 89 et qui y contribuèrent peut-être, consulteront toujours avec certitude les *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*. Sans tomber même dans un défaut de proportion, difficile parfois à éviter, nous ne pourrions dresser une biographie complète des hautes qualités morales qui lui méritèrent l'attention de l'empereur, quand il la choisit, entre une foule de concurrentes, pour diriger la maison d'Écouen. Nous aimons mieux citer sur l'intérieur et le

personnel de cette institution quelques passages d'une lettre que nous devons à la mémoire obligeante d'une élève de Mme Campan. L'élève est devenue une illustration littéraire. Nous craindrions en la nommant d'abord de blesser une discrétion qu'il ne nous a pas été permis de violer, ensuite de détourner d'une note, dont nous sentons tout le prix, une attention qu'on reporterait tout entière sur celle qui l'a écrite.

« Mme Campan avait une figure distinguée, mais je doute qu'elle » ait jamais été belle; elle était toujours mise en noir; son organe » était fort doux, fort calme; elle s'écoutait parler comme une » personne qui se sent sur son terrain, surtout quand elle racon- » tait. Elle aimait la flatterie, qui même n'avait pas besoin d'être » délicatement exprimée pour lui plaire.

» Mme de Montgelas était sous-intendante : — une grande » femme remplie de dignité qui assistait toujours au réfectoire et à » l'église; on la craignait comme le feu. Venaient ensuite Mme Vin- » cent, sous-maîtresse; Mme Mélanie Beaulieu, qui a fait un » abrégé de l'histoire de France et trois ou quatre romans aussi » prétentieux que ceux de Mlle Scudéry; Mme la comtesse d'Haut- » poul, femme d'esprit, rimant de jolis vers, et rêvant encore des » romans en donnant des leçons de littérature; elle est l'auteur » d'un cours de littérature, à l'usage des jeunes élèves d'Écouen, » écrit avec la plus parfaite décence et sans que le mot amour y » soit prononcé. L'empereur exigea qu'il n'y fût pas parlé de » César. M. le baron de Pommereuil effaça lui-même les pas- » sages.

» On entendait une messe basse tous les jours, et les dimanches » grand'messe et vêpres. Jamais les élèves n'étaient seules ni pour » manger, ni pour jouer, ni pour dormir.

» La distribution des prix donnait toujours lieu à beaucoup d'ap- » parat. C'était alors qu'on changeait de ceintures et de classe. La » ceinture des commençantes était verte, puis venaient le violet, » l'orange, le bleu, le nacarat, enfin la première classe était blan- » che. On restait à Écouen jusqu'à 18 ans. Chaque élève travail- » lait à son linge et à ses robes.

» Mme Campan avait souvent des élèves à dîner à sa table; » souvent aussi elle les réunissait le soir, et elle les menait tour à » tour à Saint-Leu et à la Malmaison; mais c'étaient toujours les » plus brillantes et les plus jolies. Il y avait une route charmante » qui conduisait, par le bois d'Écouen, à Saint-Leu, qu'on appe- » lait la route de la reine Hortense; elle était bordée d'un grand » nombre d'hortensias.

» On apprenait à Écouen à jouer de tous les instrumens et à » parler toutes les langues. Il y avait une jeune fille qui parlait le » grec. Quelques élèves ont fait des vers à Napoléon : elles dan- » saient et poussaient des cris de joie aux nouvelles de la grande » armée; mais quand arrivèrent les malheurs de celui à qui elles » devaient tout, quelques-unes furent, dit-on, ingrates envers » leur père. »

Il ne faut pas demander aux livres de l'époque impériale, peu portée à se peindre elle-même, le récit des visites que Napoléon faisait souvent à Écouen, sa fondation favorite. Ordinairement il s'y rendait seul, et sans avoir fait prévenir personne. Son bonheur était de tomber au milieu des élèves, qui, à son aspect, se levaient toutes et rougissaient, comme s'il eût fixé son regard sur chacune d'elles à la fois.

Je le tiens de la précieuse confidence d'une des élèves de Mme Campan. Rien ne peut se comparer à la joie des pensionnaires quand elles avaient au milieu d'elles leur père, ainsi qu'elles appelaient Napoléon. Ni récréation, ni fête, ni distribution des prix, ne faisait battre leur cœur comme ce mot, qui volait plus vite que le son de la cloche d'un bout du château à l'autre bout : L'Empereur! Le chapeau à la main, sous un costume d'une simplicité peu héroïque, il passait, le sourire sur les lèvres, entre les tables d'étude, et il examinait d'un coup d'œil la tenue de chaque division. Il aimait beaucoup le soin dans la coiffure; s'il apercevait quelque natte égarée, il appliquait avec une familiarité toute paternelle une petite tape sur la joue de l'élève en défaut. La correction avait l'attrait d'une récompense. Il voyait tout à la fois le progrès des pensionnaires par les cahiers

ouverts devant lui; leur santé, à leurs visages, solides et roses, un peu mâchurés d'encre, et même leur petite tristesse quand elles en avaient, à leur front, où il avait le don de lire. Aussi bien que les noms de ses soldats, il savait les noms des jeunes filles d'Écouen, leurs familles, leur rang, le grade de leurs pères, dont il ne manquait jamais de les entretenir.

— Vous, disait-il à l'une, votre père a été nommé colonel; écrivez-lui que je me réjouis de son avancement; entendez-vous?

Et si une voix indiscrète d'espiègle disait : « Elle ne sait pas encore écrire en fin; » l'élève, confondue, cerise de timidité, émue d'un bel orgueil, s'écriait : « C'est vrai! mais je saurai écrire dans un mois. » Même histoire que celle du conscrit qui demande la croix d'honneur. « Je la gagnerai! » Et son général la lui laisse.

Et le bon Empereur était sûr, en effet, de l'engagement que contractait l'élève devant lui; il passait.

Quand, sur son passage, il en rencontrait de celles dont les pères ou les frères étaient morts à son service, il les embrassait et leur parlait bas.

Soit qu'il n'ignorât pas la prédilection blâmée de Mme Campan pour les jolies pensionnaires, aux dépens des autres, peu propres à rehausser l'éclat de la maison, soit qu'il eût le sentiment de tout ce qui est généreux, il montrait une préférence marquée pour les moins bien partagées en agrémens du corps. Il les questionnait plus souvent, afin d'avoir plus souvent l'occasion d'applaudir leurs réponses.

Avant de quitter ces enfans, dont toutes les petites ames rayonnaient autour de la sienne, il avait l'habitude de leur donner le sujet de la composition du jour. Une pensionnaire allait prendre ce mot d'ordre classique, et l'inscrivait au tableau. Presque toujours le sujet était un siége, une bataille, une victoire; et si, par exemple, on lisait sur le tableau : *Passage du Mont-Cenis!* l'on entendait de petites voix qui disaient : Papa était à cette bataille.—Le mien aussi, il était alors sous-officier.—Le mien lieutenant. » Mme Campan l'a écrit elle-même dans son *Traité d'Éducation*.

« Déjà, dans Écouen, les élèves savent très-bien la supériorité du » grade du général de division sur celui de brigade, et de ce der- » nier sur le colonel : ainsi de suite ; la hiérarchie militaire leur est » connue à presque toutes, aussi bien qu'à un chef de division de » la guerre. »

Dès que l'empereur était sorti de la classe, vite on écrivait ses réponses, qu'on rétablissait avec le soin d'une tradition impérissable; on gravait ses mots heureux dans la mémoire, on les brodait, ils étaient envoyés aux parens. Parmi les pensionnaires qu'il avait exaltées d'un regard, d'un compliment, d'une tape, d'une poignée de bonbons, les plus glorieuses étaient celles qui, l'ayant suivi pas à pas, avaient furtivement ramassé, grain à grain, sur ses traces, le tabac tombé de sa tabatière, et l'avaient enfermé, cousu dans un sachet, pour le porter sur leur cœur; les fidèles pensionnaires d'Écouen ont encore de ces sachets, reliques saintes qu'elles légueront à leurs filles.

L'empereur, à qui rien n'échappait, à qui rien n'était indifférent, voulait connaître, dans les moindres détails, l'intérieur domestique de l'établissement, qui, du reste, fut constamment tenu avec le plus grand soin. Il goûtait aux mets, visitait la lingerie, qui était placée où était autrefois l'ancien chartrier du château, dans une salle haute, touchant à l'une des tourelles, et aujourd'hui encore toute boisée, dorée et émaillée du chiffre des Montmorenci. Accompagné du médecin de la maison, M. Desgenettes, il parcourait l'infirmerie, s'informant de la maladie, des progrès de la guérison des rares élèves qui s'y trouvaient. Il avait des encouragemens flatteurs pour la salubrité d'un établissement qui, depuis 1804 jusqu'à 1814, pendant dix ans, n'a pas compté, sur deux mille élèves, un seul décès.

Puis, quand sa tournée était achevée, il demandait, en réjouissance de sa visite, récréation entière pour ses enfans.

Cette prière n'était jamais refusée.

C'était alors un cri de joie qui montait aux nues, à cette grâce toujours attendue et toujours nouvelle. On sortait, on s'enlaçait en rond, on courait, on dansait, on chantait, sous les arbres,

dans les champs d'un air pur, des chansons où le nom du bon Empereur revenait sans cesse ; et lui, souriant, bon, adoré, la main dans son habit entr'ouvert, respirait à l'aise, était heureux de la joie qu'il causait aux filles de ses braves ; il l'était de la ressemblance de ses noirs capitaines avec leurs blondes filles, de leur son de voix mâle avec le son de voix argentin de leurs filles ; et quand ces petites bouches, ces petits cris disaient : Vive l'Empereur ! il passait la main sur ses yeux. — Il y avait tant de pères à Eylau !

J'ai fait toutes les démarches imaginables pour remonter à la source des bruits malveillans qui, à une époque malheureusement très-rapprochée de la translation de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis, ont couru sur la maison d'Écouen. J'ai été assez heureux pour ne recueillir que des renseignemens peu d'accord avec ces bruits.

Un seul événement a pu fournir à la calomnie un texte qu'elle a brodé avec complaisance, mais qui, bien connu aujourd'hui, publié sans réticence, par une liberté que la circonspection de la presse impériale n'aurait osé prendre, trouvera grâce devant les contemporains.

Voici cet événement.

C'était l'été ; le souper venait de finir.

Après le souper, la permission fut accordée aux pensionnaires d'aller, selon l'usage, respirer sur la plate-forme.

L'air était embrasé ce soir-là ; voilées et laiteuses comme en Afrique, les étoiles scintillaient à peine dans le lac sulfureux d'Enghien ; le couchant était enflammé, Montmorenci en feu ; son aiguille semblait rougie et amincie à la forge. Le bois qui enveloppe le château d'Écouen était immobile comme une peinture ; rien qui agitât sa crête, ni les oiseaux, ni le vent, ni ce mouvement nerveux qu'ont les arbres, même lorsqu'il n'y a pas un brin de vent. Au sud, Paris était effacé dans une brume violette ; on ne le soupçonnait qu'à ce dôme blafard formé de poussière, de lueurs de réverbères et d'haleines d'hommes, éternellement suspendu sur ses douze cent mille habitans. Frappée par la lune, la flèche de

Saint-Denis allongeait quatre lieues d'ombre sur la campagne endormie. Oubliées à leurs ailes, les toiles blanches des moulins de Champlâtreux semblaient de larges nénufars noyés dans la vapeur; au loin, des bruits divers, mais éteints, mais confus, se faisaient entendre. Dans l'espace sonnait doucement un cor de chasse de par-delà le Mesnil-Aubry, de par-delà les lacs de Comelle, et le cornet à bouquin des forêts d'Andilly y répondait, tandis que l'on entendait venir, troublant le cri du grillon, l'épaisse diligence sur la poussière mate, ou tandis que tintait, goutte à goutte, la sonnette de fer du roulier. Ces voix faibles, éloignées, distantes, qui se mêlaient aux haleines fortes de la terre, à l'odeur poivrée de la vigne, à l'odeur fade du chêne, à la fumée du romarin qui montait droite comme une colonne blanche des cheminées du village; le ciel tout enflammé, la terre tout odorante, tout semblait languir, s'évaporer, mourir.

Parées, selon leur division, de ceintures vertes, aurores, bleues et nacarat, quatre cents jeunes filles, légèrement vêtues, en cheveux, simples dans leur négligé du soir, se répandirent sur la plate-forme, défendue par les fossés du château, et au-delà des fossés, par une grille en fer. Une fois en liberté, elles se groupaient selon leur âge, s'appelant de leur nom d'amitié, second baptême de collége, se cherchant selon leur affection de pays. Elles allaient ordinairement par essaim, par flocons, parlant bas, causant de leur pays qu'elles reverraient un jour, dotées par la nation, instruites aux leçons de Paris; d'autres rêvaient, enlacées et cachées sous les ombres des sycomores, le premier prix et la couronne, ce prix donné par les mains du grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, cette couronne de lauriers que poserait sur leur front la grande impératrice Marie-Louise; d'autres, assises sur des bancs d'osier, chantaient en chœur des chansons de leurs contrées lointaines; car Napoléon, qui avait à son service des soldats de tous les pays, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique, de la Grèce, de l'Égypte, des Indes même, avait ouvert Écouen à leurs filles aussi bien qu'aux enfans des militaires français. Et toutes ces jeunes filles, étrangères par leur accent, par leur figure,

par leur teint, mais Françaises par la gloire de leur père, s'élevaient dans cette majestueuse institution et y prenaient le caractère original des plantes rares transplantées. Quand elles et leurs pères retourneraient dans leur patrie, ceux-ci y deviendraient le témoignage de la pensée conquérante de Napoléon; celles-là, de sa pensée fondatrice, et par les uns et par les autres la langue forte et sage qu'il parla au monde aurait un mot significatif partout : il fallait que, dans tous les lieux où les hommes seraient assemblés, ce nouveau Christ se trouvât au milieu d'eux.

Dans cette nuit chaude, étouffée, sous ce ciel ardent, où chaque étoile était une étincelle perdue d'un vaste incendie, les jeunes élèves d'Écouen, toutes légères de leur robe d'été, répandues sur le gazon comme des cygnes altérés, tendant le cou à la moindre brise qui passait, rêveuses sans amour, distraites sans cause, silencieuses sans tristesse, ouvraient leur ame aux émanations de cette solitude de parfums et de lumières.

Les croisées du château étaient ouvertes : de l'une s'échappaient les sons du clavecin, de l'autre le frémissement de la harpe; toutes dessinaient leur cadre de feu dans l'obscurité de la nuit qui enveloppait le château, en effaçait les angles, en prolongeait les tourelles jusqu'aux nues.

Quel frein possible imposer à ces imaginations de jeunes filles, dont le plus grand nombre flottait entre quatorze et dix-sept ans! Quelle leçon de morale pour les empêcher de se créer un monde d'illusions, peuplé de désirs sans cesse satisfaits, sans cesse renaissans, toujours jeune, moitié fleur, moitié homme, entrevu dans les rêves, pressenti dans la prière, révélé peut-être par les yeux noirs, les traits différens d'une compagne? Comment dire, sans dire trop, à leur cou de ne pas s'incliner, à leurs lèvres de ne pas avoir cette langueur ouverte, à leur taille de ne pas fléchir, à leurs paroles de ne pas être lentes, à leurs regards de n'être pas humides? Quel mauvais principe serait plus dangereux qu'une telle leçon!

Où sont les institutrices qui auraient, dans cette soirée d'Écouen, empêché leurs élèves d'être altérées d'émotion, accablées

de leurs quinze ans, persécutées par leur jeunesse, avides de résoudre ces doutes qui leur arrivaient par leurs sens dilatés?

Et quand l'heure de la prière eut sonné, les pensionnaires rentrèrent dans le château, deux à deux, défilant devant les sous-maîtresses qui les dirigeaient vers la chapelle. Cette inspection révéla à l'une des surveillantes l'absence de deux élèves, de deux sœurs. Elle s'étonne, cherche avec plus d'attention; elle ne trouve pas les deux élèves; compte par tête toutes celles qui composent sa division : toujours la même différence. Elle va sur la plate-forme : rien; dans la cour d'honneur : rien; dans le dortoir, où il est pourtant défendu de monter pendant le jour : personne; personne dans la lingerie; aucune des deux sœurs, soit chez la trésorière, soit chez la tourière, et la prière est commencée.

La prière s'achève dans cette cruelle anxiété pour la sous-maîtresse, qui maladroitement laisse apercevoir son trouble aux pensionnaires. Les questions leur en apprennent la cause. Les chuchotemens s'entament à tête basse; les suppositions, les réflexions, affluent d'abord timides, puis plus hardies; enfin deux opinions bien tranchées fixent toutes les opinions : les deux camarades ont été enlevées ou se sont évadées. La préférence est donnée à l'enlèvement : elles ont été enlevées. Au bout de dix minutes, toute la maison, depuis le concierge jusqu'à Mme Campan, savait la terrible catastrophe.

L'effroi fut dans la maison.

On sonne déjà toutes les cloches; les corridors retentissent du nom des deux sœurs; on sonde les fossés, on secoue les grilles; les gardes-chasse vont fouiller le bois, quand Mme Campan, réunissant toutes les élèves, toutes les maîtresses et sous-maîtresses dans la salle de réception, leur apprend avec beaucoup de calme que les deux sœurs sont retrouvées, qu'elles n'ont même jamais été perdues, puisque depuis le dîner elles sont toutes les deux à l'infirmerie, l'aînée pour veiller auprès du lit de sa sœur cadette, incommodée pour avoir mangé trop précipitamment.

Le calme rentra dans la maison.

Les pensionnaires allèrent se coucher, désespérées sans doute de voir un beau roman si tôt fini.

Dix minutes après, le château était endormi.

Mme Campan seule était éveillée, écrivant au grand-chancelier de la Légion-d'Honneur pour lui offrir sa démission d'intendante de l'établissement d'Écouen, à jamais perdu par le déplorable enlèvement de deux pensionnaires.

Les élèves ne s'étaient pas trompées : on avait enlevé les deux sœurs.

Comment? C'est ce qui étonne, c'est ce qui effraie lorsqu'on songe à la hauteur des murs, à la profondeur des fossés, au rapprochement des barreaux de fer, à vingt autres précautions intérieures que nous apprécierions mal aujourd'hui, telles que portes, doubles portes à ouvrir, gardiens à fasciner, gens d'Écouen à éviter, vigies naturelles de la maison, qui n'auraient pas manqué de ramener les deux fugitives.

Le grand-chancelier reçut la nouvelle de l'enlèvement au milieu de la nuit, et sa réponse, qui parvint avant le jour à Mme Campan, fut qu'il en parlerait à l'Empereur, n'osant prendre sur lui l'exécution de mesures capables d'attirer une attention scandaleuse sur l'institution.

Quand, au petit lever, Napoléon eut pris connaissance de l'événement, il fit quelques questions sur l'âge et la famille des deux pensionnaires; il demanda le réglement intérieur de la maison. Après l'avoir lu avec sa pénétration d'aigle, il posa le doigt avec force sur un article et sourit; puis il roula le réglement d'Écouen et recommanda au chancelier de ne rien entreprendre pour retrouver les deux pensionnaires.

Le soir, le chancelier remettait à l'empereur une lettre où Mme Campan annonçait que les deux sœurs, rendues à leurs classes, ne s'étaient évadées que pour embrasser leur mère, qui les attendait dans un hôtel d'Écouen. Elles avaient été poussées à cette évasion par la rigueur du réglement qui ne permettait aux filles de communiquer avec leurs mères qu'une fois tous les quinze jours. Elles n'avaient pu se résigner à une aussi longue privation.

— Écrivez à Mme Campan, dit Napoléon, que les deux sœurs seront mises aux arrêts pendant une heure.

Mais ajoutez qu'à dater d'aujourd'hui, il sera libre à toutes les pensionnaires d'embrasser leurs mères quand elles le demanderont.

Ne faites pas doubler les grilles; corrigez les réglemens : je réponds du reste.

Créée par l'empire, soutenue par le triomphe des armes, la maison d'Écouen partagea toutes les vicissitudes de Napoléon. Lorsqu'il tomba, sa fondation s'écroula avec lui.

Nos revers militaires amenèrent, à la suite de la campagne de France, l'armée de la coalition dans les plaines de Paris. Après avoir bouleversé le sol de la Champagne, saccagé les villes sur son passage, incendié les chaumières pour réchauffer ses membres engourdis, elle arriva de tous les points, haletante, affamée, au pas de retraite, en lambeaux, sur ses chevaux altérés et maigres, en vue de la capitale. La capitale, cette France d'un million d'hommes, et d'hommes plus vieux que les soldats d'Aboukir, plus jeunes que les recrues de Lutzen; la capitale, ce corps de réserve intact; ce bataillon sacré du pays, auquel il ne manqua pour vaincre qu'un Napoléon bourgeois, qu'un écolier de Brienne; moins que cela, qu'un de ces commissaires dévoués à la mort, dont la convention nationale embrasait l'ame pour livrer une dernière bataille, décisive, mortelle; moins que cela, une heure de la Terreur de 93; la Terreur, ce roi qui régna quand il n'y eut plus de roi; la Terreur, ce législateur qui gouverna quand il n'y eut plus de loi; la Terreur, ce grand capitaine qui, ayant chassé l'ennemi des frontières, pouvait bien le repousser une seconde fois de nos murs : car l'épée était rompue, la plume des négociations écrasée, le dévouement douteux, les soldats vieillis ou morts, les généraux amollis, le trésor épuisé, la gloire maudite, la trahison partout, la France envahie, l'ennemi là. L'ennemi pressentait cette heure de désespoir qui sauve les pays. Il craignait tout du peuple, depuis qu'il avait vaincu les soldats; il n'avançait qu'en hésitant. Il glissait sous le sabot de ses chevaux plutôt qu'il n'avançait.

Jamais fuite n'eut l'épouvante de cette attaque; jamais redoute escarpée, à pic, hérissée de canons, la tête en bas, ne glaça de terreur comme cette masse sombre, au niveau du sol, immobile : Paris. Trois cent mille hommes, cent mille chevaux, retenaient l'haleine avant de pousser leur élan contre ce bloc noirâtre, immense, posé devant eux; forteresse de désespoir, sans drapeau, sans lumière, corps d'armée de pierre. Sous un ciel éteint, sali par la brume, froid et vert comme l'océan, le jour montra Paris aux ennemis dans ses formidables proportions. Le soleil sévère de mars éclaira, et ils en eurent de l'effroi, le Panthéon et le dôme d'or des Invalides, deux capitaines, s'élevant avec leurs casques de bataille sur vingt mille maisons, immobiles soldats de la grande armée du sol. Les vainqueurs de la veille doutèrent de leur victoire de la journée. Montmirail leur avait bu tant de sang, qu'ils calculèrent s'il leur en restait encore assez pour arriver jusque-là, pour entrer dans ces murailles toutes pleines d'hommes, de canons, de pierres, de vengeances. Les avant-postes firent quelques pas en avant, mesurèrent la solitude menaçante de la campagne, puis ils s'arrêterent et regardèrent derrière eux. Derrière eux, les cavaliers de l'Ukraine se haussaient de leur orteil sur leur étrier de corde, et regardaient aussi; derrière les cavaliers et les artilleurs, nuées poussées par des nuées, les fantassins apparaissaient entre les échappées des bois, et pâlissaient après avoir vu; chaque espace supportait un étonnement, chaque tronc d'arbre laissait passer la moitié d'une terreur; chaque branche cachait une épouvante.

Pourtant les canons eurent du cœur pour les hommes; ils s'enhardirent, ils tonnèrent, ils lancèrent des boulets dans la terre rouge des campagnes; semence de fer, grêlons d'acier que le laboureur trouva plus tard dans ses sillons meurtris. Vers midi, ralliés sur une ligne courbe de quinze lieues, cheval contre cheval, bataillons pressés contre bataillons, canons derrière des canons, cent mille chevaux n'en faisant qu'un seul d'une seule crinière, d'un seul œil qui voyait cent mille fois Paris, d'un seul sabot qui frappait quatre cent mille fois la terre, cuirasses formant une plaque d'un horizon entier, myriades d'hommes qui coudoyaient

cet horizon, masse monstrueuse, compacte, ailée de ses innombrables drapeaux, ébranlant l'air par sa respiration, ils s'avancèrent enfin contre la ville muette. L'Europe avança.

Entre Paris et cette armée, formée de cinq ou six armées, un pensionnat de jeunes demoiselles était placé. Écouen et ses trois cents pensionnaires se trouvaient sous la sauvegarde des Prussiens, des Russes et des Cosaques qui arrivaient. Frappant l'attention par sa situation élevée au milieu de la grande route, dominant la campagne comme une position militaire, le château d'Écouen allait immanquablement être fouillé et occupé par l'avant-garde de l'armée. Et quelle armée! aigrie par des défaites, l'heure d'après chaque victoire, toujours plus affaiblie par ses victoires mêmes, devenue impitoyable à force de contrariétés, décidée à en finir avec cette France si dure à mourir; et quelle proie à saisir au passage! Un pensionnat de demoiselles, de trois cents jeunes filles, timides, faibles, belles de leur frayeur, soumises par l'épouvante, déjà fascinées par les hurlemens du lion qui rôdait. Quelle riche revanche à prendre sur les filles de ces soldats, de ces séduisans capitaines, dont les galanteries avaient autant causé de ravages que les armes en Italie, en Allemagne, en Espagne. Jamais plus facile occasion de se venger de ces conquêtes de garnison, marquées par tant de jalouses préférences en faveur des Français. Les représailles étaient un droit de guerre. Passant par-dessus les motifs de séduction, les vainqueurs feraient triompher la loi du talion, aux yeux mêmes de la capitale. Désormais les Français seraient plus circonspects à se vanter de leurs triomphes sur les Saxonnes, ces femmes si nombreusement belles et faciles, dit un proverbe allemand, qu'elles viennent aux arbres, où les Français n'eurent que la peine de les cueillir.

Et pas de moyens de fuite! Écouen est en plaine. Quatre lieues découvertes d'Écouen à Paris. La chaussée est déserte : les boulets seuls la traversent. Risquez trois cents jeunes filles sur cette chaussée pour les faire couper en deux par les boulets. Et pour aller où? Paris s'est barricadé de porte en porte. Rien ne pénètre dans Paris.

Ce fut une horrible situation, un moment de délire, une douleur dont aucune mère n'a d'idée, les mères qui ont tant de douleurs, pour la pauvre et faible directrice de la maison d'Écouen, de voir tant d'enfans, se pressant autour d'elle, dans une vague épouvante, et lui demandant de les sauver; enfans dont elle répondait devant la nation, devant Dieu et devant leurs mères, ce qui est plus que Dieu; enfans qu'elle avait juré de rendre à leurs mères, blanches comme leur trousseau, vertueuses comme elle les avait reçues, enfans qu'elle chérissait par les soins qu'elle leur avait prodigués, par la gloire qu'elles avaient répandue sur sa longue carrière d'honneur, et par les caresses qu'elle leur donnait, le soir, quand elles étaient toutes alignées dans leur lit de lin, le matin, quand elles revenaient de la prière, le front blanc et pur de l'eau fraîche où elles s'étaient baignées.

Toutes pleuraient, et elle pleurait avec toutes. On alla dans la chapelle et l'on pria. Peu savaient le danger qu'elles couraient. Elles s'agenouillèrent dans la chapelle dont les vitraux s'ébranlaient au bruit du canon. La mystérieuse terreur des sacrifices antiques planait sur cette scène. Les chants des pensionnaires s'arrêtaient de temps en temps pour laisser entendre la canonnade continue de l'artillerie dans la campagne. Toutes ces têtes gracieuses s'abaissaient alors; les yeux se fermaient; les mains se joignaient à d'autres mains; pendant une heure entière cette oraison, cet adieu déchirant de l'innocence, monta vers le ciel sur les ardentes colonnes de la fumée des combats.

Puis quand Dieu fut chargé de cette immense responsabilité, trop forte pour une pauvre mère, la directrice d'Écouen dit à toutes ces filles, dont les pères et les frères mouraient au même instant, de venir l'embrasser pour la dernière fois.

Et comme on entendait déjà le bruit des roues de fer de l'artillerie, criant sur les pavés de la grande route, elle et ses élèves montèrent sur la terrasse qui domine l'horizon. L'horizon marchait : un horizon d'hommes.

Là, Mme Campan fit appeler les quatre soldats et le caporal, que le général Hullin lui avait envoyés pour la défendre contre

trois cent mille hommes; les trois pompiers et les deux gardes-chasse, attachés au service de la maison; et jugeant, avec raison, que cette apparence de résistance, toute faible qu'elle fût, pouvait la compromettre auprès des ennemis, elle les congédia, pleine d'attendrissement pour le dernier dévouement dont ces braves gens voulaient se rendre dignes. Elle fut sourde à leur protestation de mourir en défendant l'établissement. Ils furent obligés de partir. Pas un homme ne resta. Seulement elle envoya par l'un d'eux, au général russe Saken, une lettre où elle mettait sous sa protection de vainqueur, d'homme et de chrétien, l'établissement d'Écouen, et l'honneur de cinq ou six cents familles. Quel sort pouvait avoir cette lettre ?

Aucun devoir ne restait plus à remplir.

Alors Mme Campan, après avoir fait placer toutes ses pensionnaires sur la terrasse, en vue de l'ennemi, ordonna qu'on ouvrît toutes les portes, et elle alla se placer sur les marches de l'entrée, afin de mourir la première.

Jusqu'au soir de la grande bataille, les filles d'Écouen, dont les pères étaient morts ou mouraient dans les fossés de la route, attendirent.

A la nuit, quatre soldats russes firent retentir leur talon de fer sur les marches du perron; un frisson parcourut la maison.

Ils se présentèrent devant Mme Campan.

Saken avait reçu la lettre.

L'un des quatre soldats russes était décoré de la Légion-d'Honneur.

Des exemples n'indiquent-ils pas la nécessité de mesurer l'opportunité des fondations à l'esprit des temps? Saint-Cyr fut une admirable fondation sous la monarchie fortement catholique de Louis XIV. Une parfaite harmonie existait entre la loi des héritages qui dotait les aînées au préjudice des filles cadettes, et la loi religieuse qui offrait un asile, une éducation, ménageait un avenir à celles-ci. Par Saint-Cyr, j'entends et j'explique toutes les

institutions monastiques. Admise dans l'état, la religion étayait par dévouement, endoctrinait par intérêt de corps, et s'appropriait, par excès du pouvoir qu'on lui avait abandonné, tout ce que la société laissait tomber de ses mains mal jointes. C'était peut-être un abus; mais un abus qui en surveille un autre, pour qu'il ne devienne pas plus grand, ne mérite pas absolument du mépris.

Saint Basile, saint François, saint Augustin, saint Dominique, apparurent comme des législateurs au sein d'un monde plein de confusion. N'étant pas rois, ils furent saints; à défaut de lois, ils publièrent des règles. Voilà leur sainteté! Ces grands hommes eurent l'intelligence sociale qui manquait aux souverains de l'époque pour gouverner. Regardez-y de près, et écartez un instant la lampe biblique qui élève deux rayons mystérieux au sommet de leur front. Ces sages découvrirent que les maux de l'homme étaient infinis, ainsi que ceux de la femme. Poussés par une idée religieuse, ils enfoncèrent leurs mains dans les ténèbres, et bâtirent à pierres perdues. Pour chaque infirmité, ils créèrent un remède. La maladie, aux mille faces hideuses, eut ses mille hôpitaux; la pâle faim, qu'aucune industrie ne pouvait assouvir, trouva des tables abondamment servies dans des salles silencieuses; la virginité, et celle que voulait conserver le cœur, et celle qu'imposait la pauvreté; le veuvage, exposé à la pitié ou au libertinage, eurent, la virginité, des cellules inviolables, le veuvage, des occupations maternelles auprès des orphelins qui devenaient des filles et des fils par le lien de la charité. Les membres de la colonie humaine brisés par la conquête étrangère, à la merci de l'épée et du bâton, se réunirent, se rapprochèrent à l'unité fécondante de monastères, palpitèrent, vécurent, furent la société.

Quelques siècles après, cette société fut le désordre. Il fallut la brûler dans ses cellules, et la traîner sur l'échafaud. Danton fit guillotiner saint François; c'était logique.

Propres à des temps de profonde inégalité, à quel besoin répondaient, en 93, des institutions monastiques?

Poursuivons l'histoire des pensées fondatrices.

Il y a un immense élan de générosité dans la pensée de Napoléon, lorsqu'il ouvre Écouen aux filles et aux nièces de ses compagnons d'armes. Pour la première fois, la reconnaissance de l'état se trouve de niveau avec le dévouement des sujets. L'état paie, par de l'honneur versé sur la famille, par de l'instruction à l'enfant, le sang qu'a prodigué au pays le chef de cette famille, le père de cet enfant. C'est presque faire aimer la blessure que de la soigner avec tant de religion; c'est avoir légitimé l'ambition du conquérant, que d'avoir amené la nation à adopter les descendans de celui qu'on a mutilé pour conquérir.

Napoléon fit cela, et il savait bien pourquoi. Celui qui ne se trompait jamais, même en cessant d'être généreux, lorsqu'il l'était, se comprenait sans doute.

Napoléon avait fait un camp de la France; mais un camp antique, à la manière des vieux guerriers romains. Tout s'abrite sous sa tente, soutenue par des lances : les mœurs, le commerce, les arts. Nos montagnes sont des remparts, nos fleuves des fossés, nos villes des casernes. La France s'appelle légion. Tout ce qui flotte est drapeau; tout ce qui tonne, canon; tout ce qui parle, proclamation; tout ce qui marche, soldat. Écouen sort du milieu de la poudre; Écouen est un beau pavillon de soie et d'or qui s'élève au bruit des fanfares. L'empire a son idéal, son Olympe militaire, beau à rêver dans les nuits étoilées du bivouac. Écouen se peuple, pour l'imagination des soldats de Marengo et de Friedland, de jeunes filles rêveuses, endormies sous des drapeaux, assises sur des affûts de canon, appuyant leurs mains blanches sur des épées d'or, ou debout, attachant à des uniformes déchirés par le sabre, les étoiles d'honneur de la constellation impériale, dont Napoléon est le soleil. Quand le jeune soldat s'est bravement battu, quand il a reçu un coup de sabre au front, il espère la croix et une femme, instruite par Écouen, dotée par le pays. La gloire se marie à la gloire; l'empire ne se mésallie pas. Le capitaine épouse la fille du colonel; l'orpheline d'un général accepte la main victorieuse d'un sous-lieutenant. C'est à faire de la France

une famille martiale, un androgyne armé, une idée invincible.

Le temps manqua à l'œuvre; la France fut brisée à la poignée. Vous le savez.

Écouen cessa d'être le dépôt des demoiselles de la Légion-d'Honneur. Sous d'autres réglemens, et surtout dans un autre esprit, l'institution fut transférée à Saint-Denis, où elle est encore. Nous avons pris d'un peu haut ce que nous avons à dire sur cette institution à notre époque; disons-le.

Regardons autour de nous, et demandons-nous ensuite si l'établissement de la Légion-d'Honneur a la même signification aujourd'hui qu'autrefois, s'il n'est pas une reconnaissance nationale, qui étonne par ses proportions, comparée aux services rendus; s'il n'est pas un prétexte pour donner la croix d'honneur aux pères qui, à défaut de gloire, ont le bonheur d'avoir des filles?

Nous serions disposés à fermer les yeux sur les raisons qu'a le gouvernement d'être généreux, ce qu'en aucun cas il n'est prudent de lui reprocher, si du moins il ne nous était démontré qu'il y a malheur réel pour les filles de la Légion-d'Honneur à recevoir l'éducation de ces sortes d'établissemens, au nombre de trois, nous pensons.

Le monde a-t-il, comme sous l'empire, une place pour elles, lorsque, toutes belles, délicatement élevées, dédaigneuses, avec quelque raison, de la bourgeoisie, elles sortent de cette institution militaire? La tradition d'estime qui les faisait accueillir en 1812 et leur préparait dix alliances pour une, s'est-elle conservée à travers une restauration plus dévote que militaire, et est-elle venue jusqu'à nous, société marchande et financière? Où est la foi vive qui, à l'extérieur, réponde à cette tradition? Napoléon est déjà césar; les idées qui lui ont survécu ont tort : le bronze les étouffe. La fille du capitaine comptera-t-elle sur la main du lieutenant? Où est le lieutenant? où est la grande armée? Et si ces colonies militaires sont tellement réduites que sur vingt pensionnaires on en compte à peine deux vraiment filles de soldat, tandis que le reste appartient à des origines bourgeoises, n'est-il pas exact de publier que ces filles reçoivent une éducation menteuse, déce-

vante, usurpée sur l'éducation des reines? J'en conviens, on danse à ravir aux divers établissemens de la Légion-d'Honneur; on y apprend à peindre avec goût; l'art de bien dire, de se bien tenir et celui de bien penser, je présume, y sont enseignés avec une incontestable supériorité. Je crois qu'on y excelle sur le piano et même sur la harpe. Il ne serait pas impossible que le blason y fût en honneur. A merveille!

Où logerez-vous ces chefs-d'œuvre qui sortent de là avec 400 francs de dot? Avez-vous beaucoup de princes Louis Bonaparte pour faire des reines de Hollande de ces Hortenses du faubourg Saint-Martin? Quel petit marchand osera mesurer son actif avec l'immense avenir promis à ces demoiselles, dont la moindre prétention est peut-être d'avoir une harpe de 5,000 f., sortie des ateliers harmonieux de Pleyel; un piano d'Érard, du même prix; un ameublement gothique de Chenavard, des bronzes de Thomire? —Savez-vous tenir les livres? Je le vois, il faut décidément des époux gradés aux pensionnaires de la Légion-d'Honneur, et, en conséquence, la guerre, et le vent n'y est pas; et la guerre perpétuelle : c'est encore plus difficile; et ensuite un Napoléon qui gagnât Austerlitz et Friedland. C'est trop cher, de pareilles dots.

Quel remède à ceci? Fermer l'établissement de la Légion-d'Honneur, comme la révolution ferma les couvens. Un chevalier de Malte n'est pas, de nos jours, une anomalie plus choquante qu'une demoiselle de la Légion-d'Honneur. Cependant finissez-en avec générosité : mariez toutes ces demoiselles.

Les contestations judiciaires qui se sont élevées relativement à l'exécution du testament du prince de Condé ont entraîné, entre autres résultats, l'annulation du legs d'Écouen, que ce prince destinait à un établissement où auraient été reçus les fils des émigrés vendéens. Par suite des changemens survenus dans la forme de l'état, ce legs a paru aux législateurs d'une réalisation impossible; et sans y avoir égard, le château d'Écouen est retourné au légataire universel, M. le duc d'Aumale.

Nous n'avons pas mission de conseiller les rois ni d'apprendre à leurs fils que la volonté des mourans est chose pénible à fouler aux pieds. Sans moraliser les trônes d'un ton si haut, ne pourrait-on demander si, parmi toutes les destinations qu'on essaiera, et cela sans succès, de donner au château d'Écouen, celle dont le prince de Condé avait eu l'idée ne mériterait pas d'être appréciée? Tout n'est pas à rejeter d'une inspiration généreuse. Si, des fils de Vendéens, il n'y avait à espérer que des hommes révoltés contre l'état, nul doute que l'institution projetée par M. le prince de Condé ne fût une insulte pour le pays. Le pays ne doit ni science ni lumières à qui tournera sa force contre lui. M. de Condé avait des sympathies plus raisonnables. Sa munificence n'allait pas jusqu'à vouloir qu'on entretînt, après sa mort, des pépinières de Charrette et de Larochejacquelin, dans une école normale d'incendiaires. Le legs d'Écouen était une récompense, une preuve de bon souvenir, donnée à des affections militaires, nées autrefois dans les mauvais temps de l'exil, et non un encouragement à des principes que M. le prince de Condé savait bien ne pouvoir plus se perpétuer. Voici plutôt comment il comprenait le but et l'utilité du bienfait qu'il léguait aux enfans de ses compagnons d'armes. Sans altérer les traditions de royalisme des pères, il aspirait à rendre dans le cœur des enfans la foi monarchique plus pure, plus éclairée, plus nationale. A une génération d'hommes sauvages, rudes dans leur fidélité, poussant le dévouement jusqu'au crime, il voulait faire succéder des hommes forts par la parole, à une époque où elle est tout; égaux en lumières avec qui que ce fût, redoutables à la tribune, où les opinions triomphent, de nos jours, mieux qu'au fond des bocages, à la lueur des mousquets. Qui osera interpréter autrement, sans outrager la raison du testateur, le legs en faveur des enfans vendéens?

En admettant même que les espérances du prince de Condé n'eussent pas été aussi désintéressées, il y a au bout de tout enseignement mille destinées imprévues qui eussent trompé ses calculs. A qui est-il permis de s'assurer d'avance le bénéfice d'une éducation? Qui a jamais su sur quelle doctrine sociale se grefferait la

science acquise? L'homme sème, Dieu fait croître. Des jupes noires de la scolastique est sorti le hideux matérialisme du dix-huitième siècle; et l'école républicaine, dont on a peur aujourd'hui, est fille des leçons de la restauration!

Ouvrez donc sans crainte Écouen, ses vastes salles d'étude, ses cours solitaires, aux enfans des Vendéens. Une fois sous votre clef, vengez-vous, mais vengez-vous bien! Les pères ne savaient pas lire; que les enfans lisent, écrivent, calculent! Les pères brûlaient; que les enfans apprennent à bâtir! Ceux-là étaient incendiaires, ceux-ci seront architectes; les uns cultivaient à peine une terre aride, les autres connaîtront l'industrie qui féconde les marais, promène la charrue dans les plaines et répand du gazon sur les rochers! Les pères se cachaient dans les joncs, les fils se promèneront à travers les blés! Les pères n'obéissaient à aucune loi, les fils les respecteront toutes, parce qu'ils les comprendront, et parce qu'ils les auront faites! Et par-là vous aurez, sans subornation, étouffé les germes de la guerre civile, déplacé, du moins pour long-temps, son principal foyer, et, du même coup, accompli le vœu du prince de Condé!

Léon Gozlan.

VARIATIONS DE L'ÉGLISE FRANÇAISE.

Bossuet a fait un livre que personne n'a lu, hormis les jeunes séminaristes de Saint-Sulpice et d'Issy; ce livre est intitulé : VARIATIONS DE L'ÉGLISE PROTESTANTE. L'évêque de Meaux y a réfuté M. Mignet avec cette éloquente logique qui caractérise le Démosthène de l'oraison funèbre. Il y aurait aujourd'hui un nouveau livre à faire sur les variations d'une autre église que nous avons vue poindre, il y a bientôt cinq ans. En attendant l'histoire, voici l'article.

Le lendemain du 29 juillet, de tricolore mémoire, beaucoup d'hommes oisifs songèrent à prendre un état; les uns se firent rois, d'autres présidens à vie; un de mes amis fonda une dynastie de son nom, un de mes ennemis se fit premier consul; ceux qui avaient une ambition un peu plus élevée se firent dieux : dans ces derniers l'abbé Chatel.

L'abbé Chatel se proposa de continuer Jésus-Christ; il ramassa l'Évangile, tombé sur le Calvaire entre deux larrons, le traduisit en français, et se lança parmi les scribes et les pharisiens de la rue de Cléry. Il prit à bail la salle des commissaires priseurs, et mit la religion au rabais; il fonda les messes économiques et les sermons à deux sous.

Il eut pour clientelle quelques soldats désœuvrés, et les servantes de la rue Bourbon-Villeneuve, et du Petit-Carreau. Comme il ne demandait d'argent à personne, personne ne lui en donna; la cire de l'autel et la lampe du sanctuaire ruinaient l'abbé Chatel à vue d'œil; il fit des lettres de change tirées sur le Saint-Esprit; les huissiers entrèrent, le chapeau sur la tête, dans la maison de Dieu; on mit les scellés sur le tabernacle; le propriétaire, qui avait pris le bail au sérieux, confisqua les vases sacrés. Chatel essaya, comme Jésus-Christ, de chasser les trafiquans du temple; ces choses-là ne réussissent pas deux fois; les trafiquans chassèrent l'abbé Chatel.

Chatel ne donna pas sa démission de dieu ; quand on a tâté des honneurs on y tient : n'est pas Dieu qui veut ; il se mit à courir la bonne et vaste cité de Paris, demandant une localité convenable où sa divinité pût faire élection de domicile. Partout les propriétaires s'informaient gravement si M. le dieu avait assez de meubles pour garantir le bail ; Chatel baissait la tête et se contentait de dire anathème à chaque propriétaire ; au bout d'un mois, il avait excommunié tous les électeurs parisiens, mais il était toujours sur le pavé.

Martin, le dompteur des bêtes fauves, venait de quitter son hangar du boulevard Bonne-Nouvelle ; la place était encore toute chaude ; il y restait bon nombre de cages vides pour cause de décès : c'était un hôtel garni sans locataires. L'abbé Chatel s'y installa fièrement ; il prit texte de l'étable de Bethléem pour s'excuser à ses yeux de sa profanation. Il jeta des flots d'eau bénite dans la cuve du crocodile, bénit la cage du lion Néron décédé, et en fit un autel. On grava sur le fronton extérieur, entre deux têtes peintes de léopards : *Église française*, et les fidèles furent appelés.

Le décor intérieur subit quelques changemens notables et de bon goût. L'abbé Chatel excelle dans le décor ; il mit une châsse de saint Vincent de Paule dans une belle cage bien grillée ; on lisait sur le haut de la châsse : *Tigre du Sénégal.* Il inaugura une petite statue de Fénelon dans la loge d'un mandrille, mort poitrinaire, et se fit enfin une belle chaire avec la plus grande des cages, soigneusement recouverte d'une tenture cramoisie.

Ce fut long-temps un étrange mystère pour les promeneurs du boulevart Bonne-Nouvelle ; ils entendaient chanter en passant : *Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite*, et ils ne pouvaient se rendre raison de cette lubie de Martin, qui faisait chanter en chœur les Psaumes de David à sa congrégation d'animaux. Il s'en trouvait qui disaient ingénûment : « Ah ! je comprends ; voilà comme il les apprivoise ! » A l'heure des complies, lorsque le chœur entonnait le verset : *Celui qui a confiance en Dieu marche sur le lion et le dragon*, le saisissement était visible sur le boulevart ; mais on s'expliquait toujours avec peine cette rage de piété qui tout à coup s'était emparée de Martin. Souvent un excellent rentier descendait du Marais par l'omnibus, avec toute sa famille, pour admirer le dompteur de monstres ; il présentait sa pièce de 6 francs au bureau, et on lui rendait de l'eau bénite. Il entrait, rassurant sa femme qui entendait mugir le serpent, et cette pauvre famille d'innocens restait clouée par les pieds sur la première planche, en voyant l'abbé Chatel en

chasuble, qui leur disait : *Que le Seigneur soit avec vous !* et leur donnait sa bénédiction.

Eh bien ! avec tous ces élémens de vogue, l'abbé Chatel ne faisait pas ses frais. Martin avait été plus heureux que Dieu. Le prix du bail était exorbitant; un adepte promenait un bassin qui s'en revenait vide à la cage des marguilliers. La cire et l'huile étaient en souffrance. Le jour de Pâques, Chatel se vit forcé, pour acheter le cierge pascal, de mettre au Mont-de-Piété un tigre empaillé, oublié par Martin. Le boulevart Bonne-Nouvelle est fort impie de sa nature; les mauvais sujets du Gymnase l'ont perverti. Ce quartier philosophe ne versait pas une obole dans le tronc de Chatel. Les lettres de change furent protestées; les recors arrivèrent derechef; Dieu fut déclaré en faillite par jugement du tribunal de première instance, séant à Paris. La formidable contrainte par corps fut annoncée à Chatel; on allait l'écrouer à Sainte-Pélagie, sainte qui n'était pas dans ses litanies; il n'eut que le temps de se sauver vers une mansarde du Jardin des Plantes, déguisé sous une peau de lion, qui servait de nappe d'autel.

Chatel se vit justement alors dans la position des évêques de la primitive église. Il avait trouvé des Domitien, des Festus, des Hiéroclès, des persécuteurs dans la personne des huissiers, des gardes du commerce, des recors. A l'exemple de Marcellin, il se retira dans le cimetière du Père-Lachaise, et pria pour lui, en bénissant la ville et le monde. Il dormait sous la pyramide tumulaire de Masséna, buvait l'eau claire de la vallée Élyséenne; et, pour simplifier ses repas, il jeûnait. Des jours assez calmes lui étaient promis; il entrevoyait même l'aurore libératrice de Constantin, et la chute du tyran Maxence, représenté par l'huissier Rigal, dûment assermenté; hélas ! le feu de la persécution ne devait pas si tôt s'éteindre pour lui !

A l'exemple de Paul, il avait coutume, à minuit, de gravir la colline du cimetière, la colline qu'on appelle le mont Louis. Là il chantait des psaumes, non ceux de David, mais les siens, qu'il trouvait meilleurs, parce qu'il les avait faits. Le concierge qui garde les morts, et ne les perd pas de vue, avisa une nuit de sa croisée quelque chose qui ressemblait à un vivant. Il prit son fusil à deux coups, et de tombe en tombe arriva inaperçu sur le mont Louis, en poussant un *Qui vive* qui fit tressaillir les morts. Chatel était leste; il bondit comme un chevreuil relancé, courut, au vol, dans le quartier aristocratique du cimetière, la Chaussée-d'Antin de la Nécro-

polis, et se réfugia au sein de la famille de marbre d'un boyard russe, entre la statue de son fils éploré et la statue de sa veuve inconsolable qui vient de se remarier à Moscou.

Malheureusement il avait affaire à un concierge qui connaît le personnel de sa funèbre galerie : ce terrible explorateur découvrit facilement sur le sarcophage une statue de marbre noir qui n'appartenait pas à la famille blanche du boyard. D'ailleurs cette statue portait un chapeau de castor; Chatel ne s'était pas découvert à cause de l'humidité. « Que faites-vous là, monsieur? cria le concierge à la statue noire. — Je prie Dieu sur la montagne, répondit la statue. — Voulez-vous bien descendre, ou je vous tire un coup de fusil. »

Chatel chanta le verset du psaume 6 : *Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité.*

— Veux-tu descendre, encore une fois, te dis-je.

— *Je suis comme un sourd qui n'entend point; je suis comme un muet qui n'ouvre point la bouche.* (Psaume 37.)

— Eh bien! je vais te faire entendre, moi; à la troisième sommation, je fais feu.

— *Je suis comme le pélican dans les déserts, je suis comme le hibou dans son domicile.* (Psaume 101.)

— Veux-tu descendre, corbeau? »

Et le concierge furieux coucha en joue l'abbé Chatel. L'abbé Chatel descendit et dit avec beaucoup de douceur au portier des morts : « Me prenez-vous pour un voleur, vous qui venez ainsi au milieu de la nuit avec des armes et des bâtons? »

Le concierge le saisit au petit collet et le mit à la porte. « Si vous rentrez une autre fois chez nous, lui dit-il d'un air menaçant, je vous enterre sous ce saule pleureur. »

L'abbé Chatel traversa Paris et se dirigea vers les Catacombes, pour s'y ensevelir, à l'exemple de saint Sébastien. Il a depuis été condamné trois fois par défaut par l'impie tribunal de commerce de Paris.

La religion allait périr sous cette procédure athée, lorsqu'un vengeur fut suscité. L'abbé Lejeune acquit le fonds de Chatel; il fallait du courage pour recommencer une nouvelle exploitation de l'Église française; l'abbé Lejeune est entreprenant, il trouva d'abord un local : c'était un hangar, au-dessous du niveau du pavé de Paris, boulevart Beaumarchais, n° 25. Pour économiser les tentures, l'abbé Lejeune tapissa son église avec des ver-

sets de psaumes, traduction Chatel. Le commerce parut marcher assez bien; le faubourg Saint-Antoine ne donnait pas trop, mais il se manifestait quelque mouvement pieux sur le boulevart des Filles-du-Calvaire. Un jeune ébéniste de la rue de Charonne, qui avait lu *le Citateur*, de Pigault-Lebrun, et qui passait pour un philosophe accompli, vint contracter l'union sacramentelle du mariage dans le hangar de l'abbé Lejeune. Ce fut une véritable fête; le hangar s'illumina de quatre cierges; on le farcit de drapeaux, on emprunta au voisin, le marchand d'occasion, deux antiques tapis Gobelins, représentant *Télémaque*, *Calypso et ses Nymphes nues*, sur lesquels l'abbé Lejeune installa ingénieusement le buste de Fénelon. L'époux ébéniste et philosophe engagea une thèse avec l'officiant à l'*Orate, fratres*, sur le mystère de l'incarnation; l'abbé Lejeune fit servir des rafraîchissemens après le *Credo*. Un vénerable monsieur, qui a vu passer Voltaire sur le quai Voltaire en 1778, s'attendrissait de joie à cette touchante cérémonie. « Ça fera bien du mal aux curés et aux jésuites! disait-il tout ému; voilà la religion qu'il faut à l'homme aujourd'hui! C'est pourtant à M. de Voltaire que nous devons cela! » Et il déposa un sou dans le bassin pour l'entretien du culte de l'abbé Lejeune.

L'abbé Lejeune triomphait; la place de la Bastille se faisait insensiblement dévote; on apercevait quelques symptômes de conversion dans la rue Contrescarpe et sur la rive droite du canal de l'Ourcq. L'église orthodoxe de Saint-Louis-des-Marais commençait à redouter une concurrence. Le hangar se meublait pièce à pièce; la générosité des fidèles envoyait à l'abbé Lejeune, tantôt une fleur artificielle flétrie sur un chapeau de dame au dernier carnaval, tantôt un verre de cristal, à pied boiteux, pour doubler le calice, tantôt une nappe jaune qui avait fait son temps au *Cadran-Bleu;* l'abbé Lejeune disait avec componction : « Ça marche! ça marche! » et il regardait les tours de Notre-Dame et le Panthéon, comme Bonaparte, lieutenant d'artillerie, regardait le Château royal.

Le 26 avril dernier, le propriétaire du hangar-Lejeune, qui n'était pas payé au terme, comme tous les capitalistes qui ont le malheur d'avoir Dieu pour locataire, arriva, le marteau en main, pour démolir le hangar. L'abbé Lejeune lui fit une allocution, où il le comparait à Nabuchodonosor, à Antiochus, à Sennachérib, à Sardanapale, à tous les rois sacriléges qui avaient porté l'abomination de la désolation dans le parvis de l'arche sainte; il lui prédit même que s'il portait un seul coup de marteau sur la charpente de cèdres du Liban, deux anges descendraient sur

deux chevaux blancs pour battre de verges le nouvel Héliodore du boulevart Beaumarchais. Le propriétaire du hangar plongea ses deux mains dans les poches de sa redingote de castorine, et dit à l'abbé Lejeune qu'il se moquait des anges et de leurs chevaux; qu'il avait des contributions à payer au percepteur de la rue Saint-Louis, et qu'il exigeait son terme, échu deux fois, et jamais payé! L'abbé Lejeune proposa au propriétaire de faire donner, le soir même, une représentation à son bénéfice; le propriétaire refusa; l'abbé Lejeune offrit un tronc; le tronc ouvert, il n'y avait rien. Un maçon fut incontinent mandé; la charpente s'écroula, les murs se lésardèrent; les anges d'Héliodore ne parurent pas.

L'abbé Lejeune s'ouvrit une souscription au pied de la colonne de juillet, figurée en échafaudage : la place de la Bastillle s'émut de compassion tendre; la souscription eut un grand succès de plaintes et de gémissemens; l'aumône fut plus réfractaire; l'abbé Lejeune se recommanda au génie de Chatel, et demanda l'hospitalité, pour le compte de Dieu, à la porte d'un autre hangar, situé rue de la Roquette, n° 18. Il fallut se faire là une nouvelle clientelle; les dévots du boulevart Beaumarchais retombèrent dans l'impénitence finale, et prêtèrent même secours au démolisseurs du temple de Dieu, n° 25. L'abbé Lejeune prit un cilice, se macéra, jeûna surtout, se retira en contemplation sur la butte Montmartre. Sa voix criait dans le désert comme celle de saint Jean; aucun diable de l'Opéra ne vint pour le tenter, ni pour l'emporter sur le pinacle du temple, ni pour changer les pierres en pain. Un autre malheur vint accabler le successeur de Chatel.

Cet autre malheur se nommait l'abbé Auzou, un de ces prêtres toujours prêts au schisme, et ne pouvant pardonner au pape le crime de ne les avoir pas faits archevêques. Auzou voulut exploiter la petite et expirante clientelle que Chatel avait ébauchée dans la fosse aux lions d'Habacuc, la ménagerie de Martin. Auzou fit faire à Dieu élection de domicile, boulevard Saint-Denis, n° 10.

Cette fois, le hangar prit une physionomie de chapelle; c'était beaucoup plus décent que les cages bénites, et la crêche de Chatel et Lejeune. Auzou tenait surtout à l'honneur de prouver au peuple qu'il ne faisait pas spéculation de prières, qu'il ne tenait pas bureau de messes, comptoir de sermons; que son seul désir était de ramener au culte du vrai Dieu les Magdeleines de la rue Beauregard, et de détruire le culte des marchands de vin. A cet effet, il fit imprimer le placard suivant, que vous pouvez lire en vous promenant sur le boulevart Saint-Denis.

Chaises.	1 sou.
Mariages	2 sous.
Décès	2 sous.
Naissances	2 sous.
Sacremens.	*Idem.*

Il faut convenir qu'on n'est pas plus modeste que cela. Quelle formidable concurrence avec la paroisse de Bonne-Nouvelle! Qu'on s'avise de se marier sur cette paroisse : on ne se tire pas de l'hyménée à carreaux de crépines d'or à moins de cent écus. Il y a de quoi dégoûter de l'hymen; aussi voyons-nous tant de bons catholiques qui toute leur vie lui préfèrent son frère, le fol amour. Qu'on s'avise de naître ou de mourir sur ladite paroisse : on est ruiné au berceau ou à la tombe; mieux vaut rentrer dans le néant ou se faire empailler sous cloche, dans son cabinet. L'abbé Auzou a réconcilié les fidèles avec la vie et avec la mort. Il fait naître et mourir ses paroissiens avec économie : vous naissez pour 2 sous; vous mourez pour le même prix; il ne faut pas avoir 2 sous dans sa bourse pour se refuser le plaisir d'un berceau et d'une inhumation. Les sacremens sont tous sur un pied raisonnable; un bourgeois économe, qui a fantaisie d'une extrême-onction, peut se passer ce petit caprice au meilleur marché. Le mariage de M. Auzou est aujourd'hui une chose tellement à la portée de toutes les fortunes, que le concubinage n'a plus d'excuse. C'est un grand pas de fait vers la moralisation. Il y aura beaucoup moins d'enfans-trouvés perdus.

L'abbé Auzou a un joli autel à six flambeaux, une chaire de bois blanc, une tribune, un crucifix sortable, et aux deux côtés de son autel, il a placé saint Vincent de Paule et Fénelon. Si le pape savait cela, il tomberait le front contre terre, comme le grand-prêtre Héli. L'abbé Auzou a marché sur les brisées du Vatican; il a canonisé l'auteur de *Télémaque*. Le buste du saint est représenté au moment où il dit : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse.* L'abbé Auzou, sans mettre aux prises l'avocat du ciel et l'avocat du diable, a inscrit Fénelon sur la légende. L'abbé Auzou sera excommunié de *fait*, puisqu'il l'est déjà de *droit*, *jure et facto* comme disent les canons.

En cinq ans, l'Église française a donc essayé d'élever autel contre autel. Les siens s'écroulent déjà; les autres sont encore debout. La religion n'a rien à démêler avec ces variations; la religion peut braver impunément les folies du Chatel, comme les cérémonies libertines du curé de Saint-Roch.

MARC OGIER.

CHRONIQUE.

La chambre des députés s'efface complétement au milieu des préoccupations qui se rattachent à la chambre des pairs; les honorables représentans ne trouvent déjà plus qu'ennui et sommeil sur leurs banquettes vertes, bordées de rouge. De peur d'être noyés dans la discussion de la loi sur les rivières, la plupart se promènent, entre une heure et cinq heures, sur la terre ferme des Tuileries. La grande allée est devenue un parterre législatif, émaillé de toutes les notabilités fermières, avocassières, financières, médicales, que les départemens honorent de leurs suffrages. On prévient les mandataires de ces messieurs qui auraient besoin d'apostilles, que leur domicile politique est élu entre le pavillon du milieu et le grand bassin. L'espace est suffisant pour contenir toutes les nuances d'opinion; les blocs de marbre intitulés Spartacus, Cincinnatus, Phidias, Périclès, récemment charriés dans le jardin royal, se trouvent fort honorés des visites qu'ils reçoivent, et des éloges béotiens que leur adresse la badauderie des joueurs de dominos, conduits par M. Étienne.

La chambre des pairs est devenue le théâtre de scandales inouïs dans tous les fastes judiciaires. Un système de clameurs assourdissantes a été adopté par les accusés. Il est possible qu'ils attendent de bons résultats de ce procédé nouveau, et tout moyen peut sembler excusable quand il faut disputer à la vindicte des lois sa liberté : nous ne dirons pas sa tête, attendu qu'on n'exécute personne, et que l'expression *risquer sa tête* est aujourd'hui une métaphore politique; mais à coup sûr il n'est pas un individu, arrivé à l'âge de raison, qui ne désire un terme aux violences dont la cour des pairs a été témoin. Dans aucun état de société, un

corps constitué ne peut rester plus long-temps dans une situation pareille. Le parti républicain tout entier n'approuve pas les incidens qui ont troublé les audiences de cette semaine. Parmi les accusés mêmes, un assez grand nombre s'abstient de mêler sa voix au chorus général. Ces derniers espéraient que la tenue des débats leur permettrait de développer librement leurs principes et leurs moyens de défense. Il n'est personne aussi qui, voyant ces hommes de parti afficher si ouvertement leurs idées, les traduire même en signes extérieurs, en cheveux longs, en barbe touffue, en chapeaux cirés, ne s'attendît à des déclarations franches, des aveux naïfs et respectables par leur sincérité. Telle ne sera pas l'issue de ce procès, qui ne pourra malheureusement se continuer qu'avec un appareil de force redoutable et de mesures rigoureuses.

Parmi les désagrémens qu'attirent sur Paris les débats du complot d'avril, un des plus insupportables est à coup sûr la fabrication de mots que les loustics de la presse répandent à plaisir sur ce sujet; plaisanteries déplorables, mots plats et secs, lazzis pauvres et de bas lieu, anecdotes rances, épigrammes épointées, tels sont les hors-d'œuvre dont on entoure le fait grave du procès. Dans la mise en scène de ces petits proverbes inventés à plaisir, on fait arriver au Luxembourg un personnage qui est à la chambre des députés, un pair qui est mort depuis long-temps, un ambassadeur qui n'est plus en fonctions; on imagine des raouts politiques, des soirées qui n'ont jamais existé, en y introduisant des acteurs fictifs qui se livrent à des considérations de l'autre monde. M. Dupin aîné, qui est assurément un grand parleur, n'aurait pas le temps matériel de réciter les discours qu'on lui prête. L'esprit est si rare! et il est impossible d'en faire.

On s'est occupé, à Londres, du duel qui a eu lieu entre lord Alvanley et le fils de M. O'Connell : ces deux messieurs ont brûlé chacun trois amorces et se sont séparés, d'autant plus satisfaits qu'ils n'étaient blessés ni l'un ni l'autre. A Londres comme à Paris on connaît l'usage de la poudre parlementaire.

— COURSES DE CHEVAUX. — La société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux consolide chaque jour son existence : les courses fondées par elle ont commencé dimanche dernier. Elles offraient un intérêt fort piquant, et de nombreux spectateurs garnissaient les talus du Champ-de-Mars : des femmes élégantes occupaient les premières banquettes de l'enceinte particulière. On remarquait Mme Leh..., Mme Ch.. Laf..., Mme la duchesse d'Is..., Mmes de Laur..., de Vauf...

La première course a été gagnée par JASON, qui l'a emporté sur INDIANA, SYLVINO, LEICESTER et VALMY; le prix était de 2,200 fr., avec entrée

de deux cents francs; la distance à parcourir, un tour du Champ-de-Mars.

Le deuxième prix était de 2,500 francs, avec entrée de deux cents francs; la distance, un tour du Champ-de-Mars en partie liée.

Trois chevaux sont entrés en lice : Rolla, Molock et Ibis. Ibis s'est montré digne de ses concurrens jusqu'à la moitié de la carrière; mais il souffrait visiblement d'un gonflement de muscles à la jambe, et bientôt il s'est laissé devancer. Rolla et Molock sont arrivés au but tête à tête, si bien que le juge n'a pas osé décider entre eux. Ici une grande émotion a couru parmi les parieurs. Presque tous avaient eu foi en Ibis, et le désappointement était général; on parlait déjà de retirer Ibis de la seconde épreuve, vu son état de souffrance; mais M. Rieussec n'y voulut pas consentir, et fit appliquer une ligature bien serrée à la jambe souffrante de son cheval.

La chance tourne; Ibis prend la tête et arrive avec une supériorité admirable. A la seconde épreuve, il arrive encore le premier, et bat ses deux adversaires, qui s'étaient trop tôt flattés de la victoire. Jason et Ibis appartiennent à M. Rieussec, qui a eu tous les honneurs de cette journée.

— courses de jeudi. — La fortune a tourné le dos à M. Rieussec, et ses chevaux ont à peine flairé la croupe de leurs rivaux. Héléna, cette admirable bête que tout le monde avait applaudie l'année dernière, s'était endormie sur ses lauriers. Dans les loisirs du haras, elle avait oublié l'avenir, et une graisse importune paralysait ses muscles d'acier. Miss Annette l'a battue. Ibis aussi a été vaincu, mais avec gloire, comme un soldat mutilé, et hors de combat. Ernest l'a dépassé; les deux triomphateurs appartiennent à lord Seymours; les deux prix qu'ils ont gagnés sont, l'un de 3,000 francs, l'autre de 3,000 francs. Une première course, de 1,200 francs, a été gagnée par Sylvino, appartenant à M. Legigan.

Une dernière course doit avoir lieu à Paris aujourd'hui. Dimanche tout le Paris élégant émigrera à Chantilly, dont l'hippodrome est déjà préparé pour la dernière course de mai.

— théâtres. — comédie-française. — Le succès du beau drame d'Angelo suit une marche de progression. Tout ce que Paris renferme de gens sensibles aux émotions d'art et aux effets dramatiques veut voir réunis les beaux talens de Mlle Mars, de Mme Dorval et de Beauvallet. La dernière recette s'est élevée à 5,000 francs. C'est un chiffre effacé depuis longtemps sur les livres de compte du Théâtre-Français. La direction est heureuse d'être ainsi préparée contre le malheur inévitable qui va fondre sur elle. M. G. Drouineau, sorti de son tombeau comme une nonne du troi-

sième acte de ROBERT, va bientôt mettre en répétition son funèbre DON JUAN D'AUTRICHE.

Espérons que M. Drouineau vivra long-temps encore; mais espérons que son drame mourra, et qu'une fois mort, il ne voudra pas revivre. On reçoit dans la société un homme ressuscité, mais on siffle au théâtre un mauvais drame revenant.

— PALAIS-ROYAL. — VAUDEVILLE. — LES CROIX D'OR. — Que les phénomènes du vaudevillisme sont variés! Voilà une pluie de *croix d'or* qui vient inonder nos théâtres, comme il tombe ici des pierres détachées de la lune, là une pluie de grenouilles, ou une pluie de feu, ou une pluie de sauterelles. Par quelle simultanéité sympathique douze ou quinze hommes lisent-ils le même soir, à la même heure, le même livre, avec la même préméditation? Comment se fait-il qu'un livre assez ignoré, L'IF DE CROISSEY, par M. Maurice Saint-Aguet, soit tombé en même temps aux mains de MM. Brasier et Mélesville, de MM. Bayard et Gabriel, que les acteurs des deux théâtres aient mis leur mémoire au pas, et qu'à huit heures sonnantes, aux deux théâtres, le phénomène se soit déclaré? Sachez que *le déluge des croix d'or* n'est pas fini: vous pouvez rester dans votre arche; les *Variétés*, l'*Opéra* lui-même vont être submergés; c'est une pluie qui va durer quarante jours comme celle de saint Médard : tous les vaudevillistes vont cracher des *croix d'or* comme les dragons du grand bassin de Versailles vomissent de l'eau de Marly. Pour en finir avec cette métaphore et en prendre une autre, une quantité de vaudevillistes de Paris viennent, dit-on, de s'atteler sur le roman M. de Saint-Aguet.

Tous les systèmes d'attelage ont été employés: *l'attelage à deux*, c'est-à-dire, quand les deux auteurs ont un égal degré d'intelligence; *la demi-daumont*, quand un des deux est plus fort, plus ardent que son camarade, et devient *le porteur*; *l'arbalète* représente deux vaudevillistes dont l'un, qui est dans les brancards, a fait le plan, le canevas du dialogue, tandis que l'autre a rimé les couplets, fait les démarches auprès des théâtres et la cour aux actrices; l'attelage à quatre devient assez rare, l'attelage à trois plus fréquent (dans ce dernier *le sous-verge* ne fait rien): il reste peu d'exemples d'un vaudevilliste attelé tout seul, en demi-fortune. Il n'y a que M. Scribe qui ait les reins assez forts pour s'y prêter, et la plupart du temps il prend un vaudevilliste de renfort. Peu nous importe, au reste, si l'équipage marche et roule bien. Le fait est que les deux cas de *croix d'or* observés jusqu'ici ont été assez heureux, et qu'un succès parallèle les a accueillis : si bien qu'une seule analyse peut servir à tous deux. En 1813, un conscrit met la main sur le n° 1, il va partir; car dans ce temps-là on partait avec tous les numéros, à plus forte raison avec le nu-

méro 1. Sa sœur désolée dit qu'elle donnerait sa main à celui qui remplacerait son frère, et, pour gage de cette promesse, elle offrirait au remplaçant sa croix d'or.

Un jeune homme qui entend ce vœu sans être vu trouve le marché excellent, se fait remettre la croix d'or par le sergent auquel Catherine l'a remise, et part le sac sur le dos. Au bout de deux ans, un officier vient habiter le village de Catherine, et se fait aimer d'elle. Mais à quoi bon? sa foi est engagée; elle ne livrera son cœur et sa main que sur le vu de sa croix d'or. N'est-ce que cela? L'officier est le propriétaire de cette croix d'or; mais il ne la possède plus. Blessé à mort, il l'a confiée au vieux sergent qui vient confirmer cette version, et rendre à son capitaine cette *croix d'or*, lettre de change symbolique, dont le prix est Catherine. Dès la seconde scène, la conclusion de cette historiette est prévue. L'intérêt consiste dès-lors dans les détails; ils sont également spirituels, également attachans dans les deux Croix d'or, comme ils le seront au même degré dans celles qui vont nous arriver. Un amateur qui voudra se mettre au courant fera bien de mettre le matin, dans un chapeau, le nom des théâtres enrichis de *croix d'or*, et de tirer au sort celui qui sera honoré de sa présence; il aura partout une Catherine, un conscrit, un remplaçant et un vieux sergent qui s'appellera *Austerlitz*, *Marengo*, *Wagram* ou *Lodi*.

— VARIÉTÉS. — LE VENDU. — En attendant le remplaçant volontaire, qui part pour une croix d'or, le théâtre de M. Dartois nous a donné un remplaçant qui s'engage aussi par amour, et par piété filiale, par-dessus le marché. Dans sa position de fantassin, il se croit obligé de faire le niais, de jouer l'imbécile et de s'immoler aux vexations de tous les soldats du régiment; mais un beau jour il reprend le dessus, s'arme d'un bâton à deux bouts et fait des *moulinets* et des *roses couvertes* sur ses persécuteurs. Il explique pourquoi il s'est vendu, et un jeune homme assez laid, auquel il a sauvé la vie, lui achète un homme. Le premier usage qu'il fait de sa liberté, c'est de s'aliéner encore; car il épouse la fille d'un marchand de vin de la banlieue. Ce vaudeville, joué un dimanche, incognito, entre deux pièces, par un beau temps, a été sifflé, parce que le public du dimanche veut se donner tous les plaisirs, même celui de siffler.

LES RUINES.

J'étais auprès de toi, ta main pressait ma main...
Nous marchions lentement vers ces hautes murailles
Qu'éveillait autrefois le clairon des batailles,
Et dont le pâtre seul sait encor le chemin.

Je prêtais à ta voix une oreille attentive,
Car elle avait des sons doux et mystérieux,
Comme le flot d'été qui caresse la rive,
Comme le jour qui luit dans l'azur de tes yeux.

Tu voulus visiter l'église solitaire
Où, dans tes jours de deuil, seule avec ta douleur,
Tu venais, fléchissant le genou sur la pierre,
Verser aux pieds du Christ les chagrins de ton cœur.

Là s'élevait pour toi le marbre funéraire
Qui couvre de son ombre un gazon consacré;
Et je vis ton regard se baisser vers la terre
Sur ces restes si chers à ton cœur déchiré.

« Mon père!... disais-tu, c'est ici qu'il sommeille,
» Mais son ame est au sein de son divin sauveur :
» Je le vois dans les cieux qui pour moi prie et veille;
» La paix dont il jouit redescend dans mon cœur. »

Cependant le soleil poursuivait sa carrière;
L'oiseau volait aux bois et l'abeille à ses fleurs;
Mais à ce doux tableau tu voilais ta paupière,
Et je sentais mes yeux se mouiller de tes pleurs.

Bientôt ton pied sur la colline
Gravit l'humble sentier qui fuit,
Tourne, serpente et se dessine
Comme un ruisseau que l'œil poursuit.

Nous marchons, puis marchons encore
A l'ombre des vieux châtaigners,
Qu'un rayon de pourpre colore
Reflété sur les verts noyers.

Près de nous la source sonore
Descend la pente des coteaux,
Et dans les airs elle évapore
La blanche écume de ses eaux.

Mais ton pied glisse sur la pierre,
Et ton bras, ô mon doux fardeau,
S'enlace au mien comme le lierre
Se prend aux branches de l'ormeau

Hâtons-nous, car l'ombre s'allonge,
Et déjà sur le mont lointain
Le soleil s'abaisse, et se plonge
Dans un océan de carmin.

Un pas encor, le terme est proche:
Redresse-toi, charmant roseau;
Déjà tu touches à la roche
Où s'assied l'antique château.

Les voilà, ces débris d'un âge poétique,
Siècles retentissans de combats et d'amour:
Voilà le seuil massif et le large portique
Que gardait dans la nuit le soldat au pas lourd.

Voici le mur croulant qui charme l'œil des peintres,
Et la tour octogone avec ses noirs créneaux,
Ses balustres rompus, ses ogives, ses cintres,
Et le jet vigoureux de ses hardis arceaux.

Voici le marbre usé de la chapelle sainte
Qui vit les pleurs d'amour en secret épanchés:
O vous qui les versiez, voici l'étroite enceinte
Où pour un long sommeil vous vous êtes couchés.

Fiers barons endormis, mon esprit vous évoque :
Debout, varlets, servans, pages et chevaliers ;
Vous qui portiez le casque, ou la plume, ou la toque ;
Debout, faucons criards, et vous, ardens coursiers !

Debout, ô vous surtout, aux yeux bleus, au cœur tendre,
Vous, l'honneur de ces murs, et qui dormez aussi,
Châtelaine timide, et qu'amour ne peut prendre
Qu'après un long servage et demandant merci.

Emplissez ces paliers, peuplez ces cours désertes,
Redescendez encor dans la salle au festin...
Quoi ! déjà refermer vos tombes entr'ouvertes !...
Minuit n'a pas pourtant sonné dans le lointain.

Restes forts et superbes,
Ainsi, planant sur vous,
Je rêvais dans vos herbes
Assis à ses genoux.

Le flot de ma pensée
Allait et revenait,
Comme l'onde bercée
Sur le bord qui lui plaît.

La brise de la plaine
Jouait dans ses cheveux,
Et de sa douce haleine
Nous caressait tous deux.

Pensive et recueillie,
Elle me regardait,
Et la mélancolie
Dans son cœur descendait.

Mais déjà venait l'heure
Où, noyé dans ses feux,
L'astre du jour effleure
L'Occident radieux.

Alors nous nous levâmes,
Et tous deux lentement
A regret nous quittâmes
L'antique monument.

Puis, tournant la colline
Qui dérobe à nos yeux
Le lac où se dessine
L'image de ces lieux,

Nous cherchons une place
Sur cet étroit plateau
D'où le regard embrasse
Tout un monde nouveau.

Quel merveilleux tableau se déroule à ma vue!
Qu'il étonne mon ame, et qu'il parle à mon cœur!
Une terreur secrète y descend imprévue,
Et l'incline au Seigneur.

Oui, c'est bien là ton œuvre, architecte sublime!
Ta main s'ouvrit ici sans mesurer ses dons:
Ta puissance se lit sur le front de l'abîme,
Ta gloire sur ces monts!

Ta bonté sur ces champs, ta grâce sur ces rives,
Car tu n'as pas voulu la crainte sans l'amour;
Et pour qu'en nous, Seigneur, tu règnes et tu vives,
Après ta nuit, ton jour.

Mais dans ton œuvre immense en vain tout te proclame...
Vois, Elvire, ces monts, ces champs, ces bois, ces cieux,
Ils seraient morts pour moi sans la céleste flamme
Qui s'allume à tes yeux!

C'est elle qui là-bas empourpre ces nuages,
Qui jette ses reflets sur ces prés et ces eaux,
Qui dore ces guérets, argente ces rivages,
Et se mire à leurs flots.

C'est elle, quand l'aurore a déchiré ses voiles,
Qui brille au firmament sur son front radieux;
C'est elle qui, la nuit, étincelle aux étoiles,
Et scintille à mes yeux.

Partout, sur ces rochers, ces vallons, ces collines,
Du flambeau qui me luit tu fais jaillir les feux;
Partout, astre charmant, partout où tu t'inclines
Sur ce cœur amoureux!

FERDINAND DE WEGMANN,
(de Genève.)

— Un volume de PROVERBES ET DE SCÈNES POPULAIRES, par M. Henri Monnier, vient de paraître. Comment parler sans un peu de partialité d'un ouvrage qui nous a procuré quelques heures de bonne gaieté, dans un temps où la gaieté se fait si rare? Nous avouerons même que nous aimons l'auteur et l'artiste encore plus que ses ouvrages. Cela dit en toute franchise, nous ajouterons hardiment que nous ne connaissons pas de livre que nous emporterions plus volontiers à la campagne, et peu de livres que nous regretterions davantage d'y laisser, en revenant à la ville. Êtes-vous poursuivi par quelque humeur noire? ouvrez le livre d'Henri Monnier. Êtes-vous en veine de rire? ouvrez encore le même volume pour rire de meilleur cœur, et pouvoir dire tout haut de quoi vous riez. Que d'observation fine et cependant naïve! que de bonhomie, et cependant que de malice dans ces scènes si variées et écrites avec tant de verve, sous une apparence de simplicité! On disait à quelqu'un qui admirait à la lecture les discours de Mirabeau : «Que serait-ce si vous aviez entendu *le monstre!*» J'appliquerai cette phrase aux scènes d'Henri Monnier. Après les avoir lues, vous pourrez vous figurer le double plaisir que vous goûteriez si vous entendiez..... dirai-je *le monstre?* vous les lire lui-même.

— Le libraire Hingray continue avec succès sa publication importante des COMMENTAIRES SUR LE CODE CIVIL, par M. le président Troplong. Ce bel ouvrage, digne de figurer dans les bibliothèques à côté des auteurs les

plus estimés qui aient écrit sur la jurisprudence, sera tout à la fois un livre précieux pour les étudians en droit, et une source d'utiles documens pour les jurisconsultes.

— La Sylphide, charmante estampe, gravée à la manière noire, par un de nos meilleurs artistes, vient de paraître ces jours-ci. La grâce de l'exécution, et l'exactitude avec laquelle sont rendus les traits de Mlle Taglioni, feront rechercher cette jolie gravure, qui est la traduction fidèle du tableau de M. Lepaule.

— Le libraire Brunot-Labbe vient de faire paraître la deuxième livraison de la troisième édition des Lettres édifiantes. Ce n'est pas seulement un livre de religion que cet ouvrage, c'est aussi un recueil estimable d'observations intéressantes sur les diverses contrées parcourues par nos missionnaires dans leurs pieux voyages.

— Le troisième volume des Archives curieuses de l'Histoire de France, par MM. Cimber et Daunou, de la Bibliothéque royale, vient de paraître. Ce troisième volume contient plusieurs pièces intéressantes sur les règnes de François Ier et de Henri II, et donne des détails piquans sur les mœurs et les usages de cette époque.

— Le Théatre européen, dont deux livraisons ont déjà paru, sera un curieux recueil des chefs-d'œuvre des scènes étrangères; il doit donner chaque semaine à ses lecteurs un ouvrage dramatique des auteurs les plus estimés, soit de l'Angleterre, soit de l'Allemagne, soit des autres contrées de l'Europe.

— La Revue de Législation et de Jurisprudence, qui paraît depuis le mois d'octobre 1834, vient de compléter son premier volume. Les questions les plus intéressantes y sont traitées d'un point de vue élevé, et il suffit de dire que déjà MM. Isambert, Renouard, Troplong, Marie, Foucher, Royer-Collard, Odilon-Barrot, etc., etc., lui ont fourni de nombreux articles, pour faire apprécier toute l'importance de cette publication.

— Revue des Enfans. — Sous ce titre, un journal d'instruction paraît, tous les dimanches, avec de charmantes vignettes de Camille Roqueplan. La portée sérieuse des articles de ce journal, qui a déjà

publié deux numéros, est heureusement dissimulée sous une forme agréable, sous des dehors captivans. Le premier numéro contenait un fait historique de la vie de Francklin, une biographie de Vaucanson, une description de la forme de la terre, un article d'histoire naturelle, un tableau des mœurs russes, une chronique hebdomadaire et quatre vignettes. Nous pouvons prédire à cette entreprise tout le succès qu'elle mérite et qu'elle aura sans doute. On s'abonne, n° 5, rue du Pont-de-Lodi, et dans tous les dépôts du publications à bon marché.

On vient de publier le premier numéro d'un recueil pittoresque, intitulé LE MONDE DRAMATIQUE. Ce recueil, qui paraît tous les huit jours, avec de charmantes vignettes, rendra compte régulièrement de toutes les pièces nouvelles des théâtres français et étrangers.

ITALIE.

§ II. — UN DIMANCHE A FLORENCE. — LA VILLA CATALANI. — L'ALBUN D'UNE REINE.

Le dimanche est véritablement un beau jour à Florence; l'indolente ville le savoure avec une gaieté calme qui est du bonheur réfléchi. En me replongeant dans mes souvenirs de Toscane, il me semble que Florence tient en réserve pour ses dimanches un soleil particulier, une lumière plus douce, un fleuve plus azuré, un ombrage plus voluptueux, dans les allées des Cascines. Partout ailleurs le peuple passe son dimanche à courir, à s'égayer follement, à s'étourdir en famille pour oublier ses labeurs de la semaine; à Florence, le peuple se promène; il y a dans son attitude un caractère de bourgeoisie opulente, de dignité, d'aisance, de bon ton. C'est sans doute la seule ville du monde où l'on n'aperçoive pas trace de haillons chez le peuple. Quel excellent augure ne doit-on pas tirer du bonheur des masses dans une ville où les paysannes ont des chapeaux à plumes, et leurs maris des gants de chamois! Ce n'est qu'à Florence, je crois, que le peuple de la campagne porte des gants. J'aime mieux les Cascines que nos Tuileries. Les Tuileries ont l'air de vous protéger orgueilleusement de leurs ombrages, comme le chêne de la fable; on est tenté d'essuyer ses pieds à la grille avant d'entrer, comme à la porte d'un salon vernissé : on a beau admettre à cette promenade Cincinnatus et Spar-

tacus, il y règne toujours une atmosphère patricienne qui gêne l'humble bourgeois. Les Cascines, voilà la véritable promenade de tout le monde. D'abord, il n'y a pas de grilles; partout où vous mettrez des grilles, vous ne ferez jamais qu'une prison; si devant les grilles vous placez quelques sentinelles, alors la prison sera complète. Aux Cascines, ni soldats ni barreaux de fer; c'est un bois délicieux qui commence à la lisière de la ville, un bois véritable, où l'on a ménagé quelques allées au cordeau, mais qui conserve encore presque partout une grande indépendance de culture; l'Arno longe les Cascines, comme la Seine les Tuileries, avec cette différence qu'entre les Cascines et le fleuve il n'y a pas un long rempart tout prêt à soutenir un siége. De fraîches pelouses conduisent le promeneur des Cascines sur la rive de l'Arno.

La promenade des dimanches aux Cascines est une charmante fête italienne. C'est un Longchamps hebdomadaire; deux longues files de calèches courent sur la grande allée; les cavalcades s'y entremêlent; les piétons circulent dans les nefs latérales du bois. Ce tableau est calme, élégant et gracieux comme tout ce qui est florentin; il ne sort aucun cri de cette foule si décente; l'italien fluide et argenté de la molle Toscane circule harmonieusement de bouche en bouche, sur des notes à l'unisson qui font plaisir à l'oreille. Point de lutte, de querelles, de grossiers propos; ce n'est pas au moins absence de passion chez ce peuple; il se passionne quand il faut; c'est un peuple profondément artiste qui ne juge pas à propos, dans son exquis bon sens, de dépenser son énergie dans des bacchanales de rue; s'il se promène aux Cascines avec tant de décence, c'est qu'il ne sait pas s'exalter à froid pour faire du bruit inutile en plein air. Allez le voir au théâtre; là, il pleure, il rit, il trépigne; il applaudit vingt fois une cavatine avec la frénésie de son midi; allez le voir au sermon du Dôme, lorsqu'un de ces moines éloquens, comme j'en ai entendu, prêche l'Avent ou le Carême; toutes les phrases de l'orateur vibrent sur les visages expressifs de l'immense auditoire; les mains se crispent pour se défendre d'applaudir; le sermon fini, on enferme prudemment le prédicateur dans une litière couverte; le peuple l'emporterait en

triomphe pour le remercier : on est obligé de protéger le prêtre contre cette ovation.

Un de ces beaux dimanches de printemps, je sortis de Florence par la porte *San-Gallo*, pour me rendre à une touchante invitation que j'avais reçue la veille; j'allais entendre chanter les litanies de la Vierge, à la chapelle du village de la *Loggia :* c'était Mme Catalani qui devait chanter, avec sa fille Mme Duvivier; la maison de campagne, qui, par la volonté du grand-duc, porte le nom de l'illustre cantatrice, est contiguë à la *Loggia*.

La messe fut dite par un vénérable prêtre octogénaire; la chapelle était remplie de paysans et de paysannes, tous agenouillés avec indolence, mais se mêlant avec ferveur aux prières de l'autel. Dans le sanctuaire, il n'y avait qu'un très-petit nombre d'invités, entre autres M. et Mme Gaëtan Murat, et un glorieux exilé de Pologne, M. le comte de Potocki.

Madame Catalani entonna les litanies avec sa magnifique voix, la même voix que l'Europe a entendue et tant applaudie; il n'y avait cette fois pour l'admirer, ni le parterre de *la Scala*, ni les loges de *San-Carlo*, ni un auditoire de Parisiens, de Russes ou d'Anglais, ni un congrès de rois. De pauvres paysans l'écoutaient, bouche béante; leurs figures exprimaient le ravissement, l'extase. J'ai vu peu de tableaux aussi touchans. L'artiste célèbre, qui chantait à genoux au pied de l'autel, est toujours belle et majestueuse comme nous l'avons vue aux Italiens; ses yeux sont toujours superbes, sa physionomie toujours palpitante d'émotion; c'était bien beau à voir que Sémiramis abdiquant ainsi la pourpre babylonienne, pour donner de la joie à tout un indigent village, pour prier la Vierge, en roulant les notes graves de la mélopée des chrétiens. J'étais heureux d'entendre ces saintes violences de la prière, qui éclataient dans une latinité sonore, sur des lèvres italiennes; jamais la chapelle nue de ce village n'avait tressailli à pareille fête. A ces sublimes invocations : *Reine du ciel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Consolatrice des affligés*, le chœur des villageois répondait : *Priez pour nous*, et cet harmonieux *ora pro nobis* était chanté avec un ensemble étonnant, avec cette intelli-

gence naturelle de la note et de l'accord parfait qui repose dans toute oreille italienne. Le mode des versets et des répons était grave et simple, tel qu'il fut noté par saint Bernard, ce grand serviteur de Marie; la cantatrice ne leur faisait rien perdre de sa naïveté primitive, mais elle attaquait chaque invocation avec une chaleur inspirée, un enthousiasme séraphique, qui donnait un charme inattendu à la poésie virginale de cette prière; la voix divine semblait s'élancer aux cieux, et en descendre pour s'éteindre dans l'acclamation de l'auditoire; ces chants alternés n'étaient ainsi interrompus par aucune pause, conformément à la loi écrite qui veut que *la prière de l'église ne tombe jamais à terre*, et que la bouche silencieuse recueille le dernier son de la bouche qui vient de se fermer.

J'ai assisté à bien des concerts en Italie; je n'ai rien entendu de comparable à cette solennité de village. Dans la chapelle Sixtine, à Rome, quand le divin *Miserere* éclatait devant la fresque de Michel-Ange, je me rappelai avec émotion les Litanies de la *Loggia*. Le pape, les cardinaux, le saint-collége, et Michel-Ange plus imposant encore que toute la cour de Rome, ne me firent point oublier cet auditoire serein de villageois qui répondait à Mme Catalani, dans une chapelle indigente et dépouillée : c'est en songeant aux Litanies que je m'attendris au *Miserere;* et si Dieu se complaît aux prières des hommes réunis, il aura donné aux paysans de la *Loggia* une oreille favorable, qui se sera peut-être fermée aux *soprani* scandaleusement admirables de la chapelle du Vatican.

A l'issue de la cérémonie, Mme Catalani (1) nous introduisit dans sa villa. L'Europe artiste a payé cette magnifique résidence; Florence n'a pas à vous montrer une plus belle maison de campagne. La villa Catalani s'est fait une ceinture de citronniers et d'orangers; elle respire dans une plaine; elle donne sa façade d'hiver au soleil, sa façade d'été aux ombrages; elle a une cour à colonnade, où elle étale quatre bas-reliefs de Lucca della Robbia, ce puissant sculpteur qui aurait pu travailler aux panathénées du

(1) Je continue à donner à Mme Catalani le nom qu'elle a rendu si célèbre. C'est aujourd'hui Mme de Valabrègue.

Parthénon sur l'échafaudage de Praxitèles. On est saisi d'un frisson de joie en entrant dans la villa ; une atmosphère de sérénité opulente vous rafraîchit le visage; sous les chaleurs du midi, on croit nager dans un bain de marbre; partout le marbre, et les riches pavés de mosaïque ; partout l'élégance italienne artistement combinée pour lutter contre l'ardente saison. Les persiennes de cent croisées s'agitent à la brise de l'Arno, et font circuler la fraîcheur dans les escaliers et les galeries. Les arabesques courent sur tous les murs, comme un rêve de bonheur ; les citronniers embaument les corridors ; les parfums du jardin montent dans toutes les alcôves. On se croit transporté dans un de ces palais que les peintres bâtissent sur leurs toiles, comme pour se consoler de n'avoir pu les trouver sur la terre ; et pour cadre à cette villa, la campagne de Florence ! De tous les balcons on aperçoit cette plaine lumineuse d'azur, couronnée de montagnes bleues, baignée par son fleuve caressant. On la voit aussi, Florence la belle, sous les collines de la villa Strozzi et de San Miniato ; elle semble couchée au bord de l'Arno, avec son dôme et ses deux tours colossales, comme une femme indolente qui étend ses bras avant de s'endormir.

Un somptueux déjeuner nous attendait dans une charmante salle contiguë à l'orangerie. Le prêtre qui avait dit la messe avait été invité ; il arriva pour s'excuser de ne pouvoir se mettre à table avec nous ; Mme Catalani lui fit les plus gracieuses instances dans cette langue toscane à laquelle on ne peut rien refuser, le prêtre persista dans son refus en souriant. Il ne voulut accepter qu'une tasse de chocolat, qu'on lui servit dans une autre pièce. Ce scrupule me parut bien beau et bien méritoire chez un vieillard. A table on parla beaucoup de musique, et surtout des opéras français inconnus en Italie. On parla de *Robert*, qui n'a pas encore franchi les Apennins ; c'est une véritable affliction pour les Italiens ; il en est qui sont partis de Florence pour le voir représenter à Paris ; ils ont payé mille écus leur billet de balcon. C'est que les Florentins n'ont, en musique, ni système ni exclusion ; ils se passionnent pour tout ce qui leur paraît beau, et ne demandent pas d'où cela vient. J'ai assisté à la naturalisation des symphonies de

Beethoven à Florence; l'*héroïque* et la *pastorale* excitèrent un véritable délire de joie : de prime audition, ces chefs-d'œuvre furent compris, étreints, dévorés. Le même monde allait le soir se pâmer à la *Pergola* devant Donizetti, le *maestro* de la saison. Je demandai si l'opéra de *Robert* ne serait jamais monté à la *Pergola*. La troupe l'aurait, certes, dignement exécuté; il y avait un ténor français, Dupré, qui a une voix délicieuse, une basse chantante fort bonne dont j'ai oublié le nom, et deux cantatrices pleines de talent, Mmes Persiani et Delsere. On me répondit que *Robert* serait éternellement exclu du théâtre à cause de l'acte des nonnes, et des moines, et des prêtres, et de l'église de Palerme.—Il est étonnant, leur dis-je, que ces petites difficultés n'aient pas été levées depuis qu'on soupire après *Robert :* il n'est pas strictement nécessaire de s'astreindre au *libretto* français; au moyen de quelques variations qui ne changeraient rien au fond de la musique, vous pourriez vous faire un *Robert* épuré et admissible; au lieu des nonnes mettez les premiers fantômes venus; je ne vois pas la nécessité que ces fantômes aient une croix sur la poitrine, et qu'ils dansent devant le tombeau de sainte Rosalie. Quant au cinquième acte, vous conviendrez que l'église de Palerme ne joue qu'un rôle accessoire d'apparition et de décor, comme le Vésuve dans *la Muette*. Supprimez l'église et terminez court au trio, l'opéra n'y perdra rien. Pour de véritables amans de la musique, le spectacle s'efface toujours devant l'art. Moines, prêtres, nonnes, cathédrale, lampes d'argent, tout peut être retranché sans qu'une seule note du chef-d'œuvre soit immolée dans cette dévastation de décors. A mon retour à Paris, je demanderai à M. Meyer-Beer s'il approuve mon idée, et si le compositeur ne répugne pas à ces mutilations de la forme, je vous fais envoyer un *libretto* orthodoxe, dussiez-vous prendre les fantômes que vous avez sous la main, dans le château d'Udolphe, entre Sienne et Poggi-Bronzi.—

Ce déjeuner finit selon les préceptes de la philosophie antique. Dans cette salle si riante, si parfumée, tout empreinte de la grâce toscane, au milieu de ces jardins d'orangers où la vie est si puissante, où toutes les joies aériennes du printemps florentin semblent

infuser en nous l'immortalité du corps, un chant lugubre, un chant de tombeau, jeta son contraste et nous fit rêver tous avec une délicieuse mélancolie. Mme Catalani avait entonné le *Dies iræ* de l'église d'Angleterre, cet hymne sombre qui doit avoir été écrit sur le marbre d'un sépulcre, avec une branche de cyprès. Les notes lentes du cor anglais accompagnent ce chant; elles s'interrompent et tintent comme le glas de la trompette de l'ange. Jamais surprise plus inattendue : comme elle est ingénieuse et créatrice, l'hospitalité de la villa Catalani! un exquis déjeuner servi entre les Litanies de la Vierge et le *Dies iræ!* au dessert un sybarisme vulgaire célèbre le champagne et l'amour; ici, sur les bords de l'Arno, la coupe pleine des vins de France, assis entre les femmes de Florence et les femmes de Paris, nous écoutions avec ravissement les versets de nos funérailles. La brise riait sous les orangers de la terrasse; midi descendait avec ses mystères de langueur italienne; une lumière douce jouait sur les vitres; des ombres diaphanes flottaient sur les fresques; c'était comme au *triclinium* de Tibur, lorsque Horace disait à Sestius : « Cueillons les myrtes et les fleurs; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances; soyez heureux; quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dés la royauté du festin. »

Toute cette journée ne fut qu'un long concert; les jours de Florence ne sont faits que de musique, et ils ne finissent que bien avant dans le lendemain. Le piano fut envahi; l'auditoire couvrit les divans du salon, les partitions se déployèrent sur les pupitres. Mme Duvivier, la fille de Mme Catalani, possède une des plus belles voix de contralto que l'Italie ait entendues; elle chanta des duos avec sa mère; on épuisa la *Norma*, la *Donna del Lago*, la *Semiramide*. Le salon élégant et artiste de Paris était dignement représenté, au piano de la villa par madame Gaëtan Murat, la fille de M. de Méneval, qui fut l'ami de l'Empereur. A chaque instant, les visiteurs arrivaient de Florence; le bruit des roues, le piétinement des chevaux sur les dalles de la cour, les annonces pompeuses des grands noms de l'aristocratie toscane, rien n'interrompait la note, rien ne calmait la furie de l'exécution musicale. La maîtresse de la

maison était Norma ou Semiramis, nous étions à Babylone, ou dans la forêt d'Erminsul, personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au dehors du salon. C'était la belle passion de l'art dans toute sa divine folie, comme je l'ai tant de fois rêvée; il n'y avait point de complaisance d'artiste ni de chanteur, point de secrets efforts d'échapper à la sieste ou à l'ennui par la diversion forcée du chant, point d'intermèdes où l'on échange des remerciemens et des félicitations; aucun programme n'avait numéroté nos jouissances; le plaisir ne languissait pas dans les essais des préludes et les hésitations de la coquetterie; tout courait de verve et de vraie passion, cavatine, cantilène, polonaise, duo, trio, romance; les partitions étaient dévorées au vol; le piano ne donnait pas de trève à la voix, ni la voix au piano. C'est ainsi qu'on fait de la musique à la villa Catalani.

Ce n'est pas sur le Thabor que je voudrais bâtir une tente, c'est dans cette fraîche oasis de la plaine de l'Arno. L'harmonieuse villa chante encore à mes oreilles; et dans la maison de la mer et des pins, dans la villa méridionale des fontaines, où j'écris ces souvenirs, il me semble que ma voisine Méditerranée m'apporte de mélodieux lambeaux de ce dimanche florentin. La sieste du printemps ne m'a jamais donné un rêve plus suave que ce gracieux jour de vie réelle; la folle imagination qui cherche la poésie intime du bonheur, et qui ne la trouve jamais dans le cahotement des villes, se crée parfois dans un monde idéal des sites embaumés, de fraîches résidences enveloppées d'une lumière vaporeuse, retentissant de musique, de chants, de fontaines, de voix de femmes; un jour la vision se matérialise, un jour seulement; le bonheur ne dure jamais davantage; et puis l'apparition s'évanouit comme le mirage du désert; le sable nu reste, et l'amertume rentre au cœur.

Ce jour au moins devait être complétement beau; je l'avais commencé dans une villa où la royauté du talent a déposé sa couronne, je le finis dans un palais où une royauté plus auguste subit, dans un noble exil, la fatale et glorieuse destinée du plus grand nom moderne. La sœur de Napoléon, la veuve du roi de

Naples m'avait fait l'honneur de m'admettre à ses soirées. Quel palais hospitalier que le sien! l'étiquette ne s'y informe pas de l'opinion du voyageur; arrivé sur le seuil, il dit : Je suis Français; et la porte s'ouvre, et on lui fait fête. L'univers est représenté au salon de la comtesse de Lipona; royaume, empire, ou république, chaque état lui envoie ses ambassadeurs et ses courtisans désintéressés; on n'a plus ni titres ni places à demander à la sœur de l'Empereur; on va chez elle pour la voir, l'admirer, l'écouter surtout, et s'attendrir, car jamais femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole. Dieu l'avait bien créée pour la faire asseoir sur le trône de la *villa-reale*, devant cette mer napolitaine harmonieuse comme sa voix. Sur elle aussi les ans et les malheurs ont pesé, sans que l'éblouissant éclat de sa jeunesse se soit fané sous les larmes. Quelle famille! Qu'un étranger entre pour la première fois dans ce salon rempli des plus belles femmes de Florence, demandez-lui de vous désigner celle qui fut reine, il n'hésitera pas, et ne se trompera pas. Il semble toujours que les deux grands noms qu'elle porte resplendissent autour d'elle, en lettres de rayons.

On chante tous les soirs au salon de la comtesse de Lipona; elle a besoin de musique, et elle l'aime de passion; tous les Bonaparte sont artistes; c'est peut-être la seule famille couronnée qui ait eu le goût instinctif et vrai des beaux-arts; il est vrai qu'elle n'est pas née sur le trône. Mme Catalani vient souvent, avec sa fille, se mettre au piano de ce salon. Les amateurs de Florence se font joie de s'y faire entendre. Toutes les partitions nouvelles y arrivent dans leur primeur, et il ne manque jamais d'artistes pour les attaquer de première vue. Ce soir-là donc, pendant qu'on chantait, Mme la comtesse de Lipona me présenta son album, en me demandant des vers. Après une aussi poétique journée, et en présence de cette femme auguste, j'aurais rougi de renvoyer l'inspiration au lendemain. J'ouvris l'album, et tout en écoutant la cavatine de *Casta Diva*, j'écrivis la pièce suivante sur un guéridon de la salle du concert.

LES EXILÉS A FLORENCE.

Quand l'heure de l'exil sonne lugubre et lente,
Il est une cité, sirène consolante,
Qui, dans l'éclat des jours et la fraîcheur des nuits,
Ote un peu d'amertume aux intimes ennuis :
C'est Florence : on y vient lorsque l'ame est blessée,
Lorsqu'on subit le poids d'une triste pensée;
Que le cœur trop ému d'un souvenir cuisant
Cherche loin du passé le calme du présent.
Terre de doux repos, de gloire et de folie,
Belle entre les cités de la belle Italie,
Voyez-la dérouler sa ceinture de monts
Pour étreindre à la fois tous ceux que nous aimons,
Tous ceux qu'on salua de ce long cri de gloire
Qui s'élança du Nil pour mourir à la Loire;
Ceux qui furent si grands, qu'aux jours de leur revers
Un long crêpe de deuil assombrit l'univers.

O Florence, noble reine!
Qu'à nos exilés chéris
Ta lumière soit sereine,
Tes jardins toujours fleuris!
Que la brise de ton fleuve
Porte à quelque illustre veuve
Des baumes purs et touchans;
Que l'harmonieuse ville
Lui fasse la nuit tranquille
Avec de célestes chants!

O Florence maternelle
Qui t'attendris à ces noms,
Abrite bien sous ton aile
Ceux dont nous nous souvenons;
Aux exilés sois bien douce,
Sème les tapis de mousse

Et les myrtes odorans ;
La nuit, sous de sombres voiles,
Mets ta couronne d'étoiles
Sur ceux qui furent si grands.

Qu'elles soient toutes unies,
Florence, dans ces beaux lieux,
Ces joyeuses harmonies
Qui rendent l'homme oublieux !
Que toute brise qui passe
Leur porte, à travers l'espace,
Les airs qui calment les maux;
Qu'elle roule son haleine
Sous les arbres de la plaine,
Et chante dans leurs rameaux !

Gracieuse enchanteresse,
Ville odorante, au ciel pur,
Toi qu'un beau fleuve caresse
Avec des lèvres d'azur;
De tous ceux que l'on exile
Enchante le noble asile
Par tes fleurs et tes chansons;
Qu'ils retrouvent à Florence
Un sourire d'espérance
Pour nous Français qui passons.

Après avoir lu ces vers à la noble exilée, je la priai de vouloir bien m'indiquer elle-même le sujet, le titre, le rhythme d'une autre pièce que je m'empresserais de composer sur-le-champ. « Je veux bien, me dit-elle, avec sa grâce de reine; voici votre sujet : je porte deux noms dont je suis fière, je suis la sœur de Napoléon, et la femme de Murat; le titre de votre pièce doit être : *Bonaparte et Murat.* »

Alors, j'écrivis l'ode suivante :

BONAPARTE ET MURAT.

Bonaparte! ce nom, quand la main le crayonne
Sur le grossier vélin, comme un astre rayonne.
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom! le grenadier dans les sables numides
L'incrustait en veillant auprès des Pyramides.
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil.

Le sauvage le dit d'une voix ingénue,
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
Où l'océan du sud murmure de doux sons.
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole
Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouctou, la ville fabuleuse,
Où le Niger étend son onde nébuleuse;
Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains :
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage :
Le rivage battra des mains.

Les Africains errans avec un culte étrange
Sur les pics décharnés du fleuve de l'Orange,
Chez eux le nom français n'est point encor venu.
Ils n'ont jamais prié le Créateur suprême;
Ils ignorent le monde, ils ignorent Dieu même :
Bonaparte leur est connu.

Un voyageur, cherchant de l'or pur en filières,
A vu sur le sommet des vastes Cordilières
Ce nom universel, qui fascina ses yeux.
Bonaparte brillait sur le plus haut du site,
Comme s'il eût laissé sa carte de visite
A la porte qui mène aux cieux.

Partout il est connu : cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte.
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront, ainsi que leurs histoires,
Les temples, les cités, le bronze des victoires;
Ce nom seul restera debout.

Il en est encore un qui luira sur la France,
Et qui nous sera cher, ah! j'en ai l'espérance,
Tant qu'un feu militaire animera nos fronts,
Tant que la gloire sainte aura pour nous des charmes,
Tant qu'une main française élèvera des armes
Pour nous venger de nos affronts.

Murat! ah! tout est dit! il suffit qu'on le nomme!
C'est la gloire incarnée et la valeur faite homme.
Qu'on lui trouve un rival dans les âges anciens!
Dans les rangs hérissés de flèches et de piques!
Récitez les exploits des poèmes épiques :
Ils pâlissent devant les siens.

Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval, grand de toute sa taille;
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes,
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes,
Il se montrait à l'ennemi.

Roi des camps! un cheval alors était son trône;
Sa large épée un sceptre, un casque sa couronne;
Les boulets du combat étaient ses courtisans.

La mort eut pour lui seul des regards de clémence,
Il livra sans blessure une bataille immense,
Une bataille de quinze ans.

Ce n'était qu'un enfant aux belles tresses blondes,
Un enfant calme et doux, lorsqu'il passa les ondes,
Pour montrer à l'Égypte un visage riant.
Eh bien! du premier coup d'une épée enfantine,
Il trancha le damas du bey de Palestine,
Et fit chanceler l'Orient.

Tu t'en souviens encore, Aboukir! sur ta plage,
Tu le vis autrefois à l'aurore de l'âge.
Un pacha de Stamboul lui barrait le chemin :
Murat échevelé prit une armée entière;
Il entr'ouvrit les flots, ainsi qu'un cimetière,
Et l'ensevelit de sa main.

Toujours courant, toujours sous les premières tentes,
Toujours pressant un fer de ses mains haletantes,
Un soir il arriva sur un fleuve lointain,
Sous les murs de Moscou, d'épouvante saisie,
Qui sentit ébranler ses minarets d'Asie,
Et ses mille dômes d'étain.

L'armée était bien lasse, et loin de sa patrie;
Moscou se révélait comme une hôtellerie;
Lui seul ne daigna point s'arrêter pour dormir.
Il se précipita sur le Baskir immonde,
Sur la route qui mène aux limites du monde,
Par les sapins de Wladimir.....

Bonaparte et Murat! étoiles fraternelles!
Deux grands noms rayonnant de lueurs éternelles,
Baptisés mille fois sous le feu des canons.
Tout Français aujourd'hui qui sent brûler son ame,
Doit incliner son front aux genoux de la femme
Héritière de ces deux noms.

Épouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous! Que ce chant vous console,
Car vous brillez encor de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat, et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus.

MÉRY.

SALON DE 1835.

DERNIER ARTICLE.

On pense généralement qu'un paysage est ce qu'il y a de plus facile à faire en peinture. Quand une demoiselle de bonne maison ne sait à quoi employer ses matinées, elle fait des paysages que tous ses amis trouvent fort beaux; quand une femme n'a plus de quoi vivre, elle se rappelle l'art qu'elle employait comme un délassement commode, et elle fait des paysages, qui deviennent dans sa main un produit industriel. On conçoit cela jusqu'à un certain point. Le paysage est de tous les genres de peinture le plus éloigné de la réalité, le plus conventionnel; c'est à lui que la raison doit faire le plus de concessions; il a forcément des procédés presque mécaniques qui peuvent s'apprendre sans étudier la nature : aussi combien de gens sont en état de faire un paysage très-passable, et n'ont jamais songé de leur vie à regarder un arbre, à examiner la forme de ses millions de feuilles, à se rendre compte du jet de ses branches, à étudier sa croissance et sa vieillesse. On apprend matériellement à faire tout cela sans l'avoir vu de ses yeux.

Voilà ce qui rend un paysage ordinaire si aisé, mais c'est aussi probablement ce qui rend si rare un bon paysage. Il faut une patience et une intelligence merveilleuses pour saisir la nature dans ses innombrables détails et porter sur la toile ses phénomènes toujours changeans. Et effectivement, consultez le passé : cherchez dans toutes les écoles, allemande, française, espagnole, flamande, italienne, que de peintres habiles

d'histoire, de figures, d'intérieur, de genre! il en est plus de deux cents que l'on cite comme des maîtres, et qui méritent ce beau titre; mais, parmi la quantité de paysagistes qu'il y eut de tout temps, à peine sept ou huit ont-ils pu faire des œuvres assez belles pour passer à la postérité et lui porter leurs noms. Ma tâche de critique ne m'en semble pas moins difficile, car le plus magnifique paysage est si loin de la nature, qu'il ne parvient pas à m'émouvoir. Ajoutons que, malheureusement pour moi, je n'ai pas assez compris la nature pour être sensible à ses beautés peintes. Pauvre habitant des villes, en fait d'arbres je ne connais que ceux du boulevart des Italiens. Quand j'ai vu des plaines immenses, dans la profondeur desquelles mon œil se perdait, quand j'ai vu le soleil enflammer l'horizon et se plonger éblouissant dans les eaux qui m'entouraient, quand je me suis trouvé dans les forêts vierges, à travers lesquelles il fallait s'ouvrir un passage à coups de hache, j'étais trop jeune comme artiste, j'avais l'esprit trop peu préoccupé des beautés de la création pour être frappé de ces splendides spectacles; j'avais trop peu l'instinct de ce qu'il y a de grand et de poétique en eux pour les bien apprécier. Je suis donc mal en état, je l'avoue tout d'abord, de juger des paysages, du point où il faut toujours se mettre pour bien voir un morceau d'art, c'est-à-dire en sympathisant avec lui.

Après ce préliminaire, on ne s'étonnera pas que le plus beau paysage du salon soit à nos yeux celui de M. Corot, grande toile représentant Agar dans le désert. Là, le sentiment poétique domine toute la composition. La nature a servi de point de départ; mais, ainsi qu'il arrive dans la réalité, elle est l'accessoire et non le principal, elle est l'encadrement d'un fait. Peut-être avons-nous tort, et nous l'aurons certainement aux yeux des paysagistes, mais c'est seulement lorsqu'il est ainsi conçu, qu'un paysage a pour nous de l'intérêt. Celui de M. Corot est, sous ce rapport, d'une grande beauté. Agar et Ismaël sont étendus par terre. La fatigue les écrase. La plaine où ils sont tombés de défaillance, est aride et toute brûlée par l'ardeur du soleil. C'était là que devait tomber le pauvre Ismaël. Le site, le ciel et la terre, sont en harmonie avec les personnages qui nous intéressent; c'est la vérité poétique, l'harmonie de sentiment que nous avons déjà remarquées dans M. Delacroix. L'imagination s'attriste à voir la toile de M. Corot; puis on se console lorsqu'on lève les yeux et qu'on voit poindre l'archange bien loin, bien loin, qui fend l'espace avec rapidité pour porter secours à la pauvre mère qui embrasse son fils mourant. Cet ange vole admirablement, et je n'ex-

cepte pas les œuvres des maîtres quand je dis que jamais forme humaine n'a été mieux suspendue dans les airs. Maintenant, que les critiques instruits viennent dire que l'ombre de l'arbre est trop noire, que les terrains sont maigres, que l'exécution est lourde, peu m'importe. Ce paysage est à mes yeux le plus beau, parce que c'est celui qui satisfait le mieux mon esprit, et donne le plus d'aliment à ma pensée. Que le hasard ou la volonté de M. Corot, dont nous ne connaissions encore rien de distingué, l'ait amené à faire ce qu'il a fait, toujours est-il qu'il deviendra un des grands noms de l'école française, s'il persiste dans cette route, où il faut être aussi fort penseur qu'habile peintre.

Sous le rapport de la puissance de conception, le Déluge du fameux peintre anglais, Martin, peut rivaliser avec l'Agar de M. Corot, quoique dans un autre ordre d'idées. M. Martin est connu depuis long-temps en France par des gravures, dont l'une, le Festin de Balthazar, est devenue populaire. Nourri de la Bible et des saintes écritures, sans cesse en contemplation devant l'incommensurable puissance de Dieu, il s'efforce de la caractériser. Son invention est toujours immense; il réalise, autant qu'il est donné à l'homme de le faire, l'infini de l'espace; il recule les bornes du possible. Nous avons eu beaucoup de peine à juger de la première peinture qu'il ait envoyée en France. Son Déluge a été constamment, depuis l'ouverture de l'exposition, dans l'ombre ou à faux jour. C'est par ce procédé de mauvais goût que les gens chargés de placer les tableaux ont fait les honneurs du Salon à un homme aussi distingué que M. Martin; c'est là le moyen qu'ils ont employé pour engager les artistes étrangers à venir lutter avec nous. Nous sommes bien loin du salut de la bataille de Fontenoy.

Le peintre anglais cependant ne s'est pas démenti dans le Déluge; il a fait joindre, avec une audace inouïe de pensée, les torrens qui tombent du ciel à ceux de l'inondation de la terre; l'immense désolation est à son comble; le soleil ne jette plus qu'une clarté sanglante, les ténèbres enveloppent le monde, les rochers se brisent; l'heure de la vengeance du Dieu tout-puissant est venue. Au milieu de la destruction universelle, les hommes apparaissent comme des fourmis dans un champ que soulève la charrue du laboureur! Qu'est-ce qu'un homme quand on cherche par l'imagination à se faire une idée de ce cataclysme où les plus hautes montagnes se perdaient sous les eaux? Hélas! un homme qui souffre à faire éclater sa poitrine de douleur, tient-il plus de place qu'un grain de

sable dans l'univers! Misère! misère, oh! il faut être un grand artiste pour rêver le déluge comme M. Martin! Il faut s'être inspiré de l'imagination des prophètes. Ces beautés cependant ne nous feront pas oublier qu'on leur a trop sacrifié le dessin, l'étude des détails et la peinture; êtres animés, torrens d'eau, rochers, tout est sec et dur, tout est solide et jaspé comme du marbre. On voit trop que M. Martin est graveur avant d'être peintre. Il n'a pas su faire cette alliance de la vérité avec la poésie qui est l'apogée de l'art.—Tous les hommes ne peuvent atteindre à d'aussi hautes perfections. Si M. Martin est trop occupé de l'idée, il en est d'autres qui s'attachent trop scrupuleusement à épier la nature, à l'imiter, et il ne faut pas manquer de force non plus pour oser se prendre corps à corps avec un pareil modèle. M. Dagnan nous semble être, de tous nos peintres de paysage, celui qui s'est voué, avec le plus de persévérance, à ces recherches sévères, mais trop absolues. La Vue d'Avignon, faite dans une dimension de hauteur dont il a su tirer bon parti, est d'une belle couleur; les premiers plans sont traités avec une rare solidité. Dans la Plage d'Aren, l'étendue des eaux de la mer est très-habilement rendue; mais son meilleur morceau est une petite forêt placée dans le salon carré, que nous considérons comme le paysage le plus vrai de l'exposition, celui où l'on remarque le plus d'absence de procédé mécanique, le plus de naïveté de faire. M. Dagnan a le mérite de tous ceux qui étudient de près : sa peinture est fortement accentuée, mais elle manque d'élévation. Il est vaincu dans la lutte qu'il tente de soutenir contre un inimitable modèle, il rapetisse son œuvre en scrutant les moindres accidens de la nature; son défaut, défaut capital, est de manquer d'effet; il ne pense pas assez à nous émouvoir par les moyens artificiels que suggère le génie de la peinture, il croit y parvenir par la seule force de la vérité. C'est une erreur : la nature se présente toujours avec une grande puissance d'unité; le but de l'art est d'arriver, malgré la recherche des détails, à rendre l'unité saisissante. Ce progrès reste à faire à M. Dagnan, et il le fera, s'il embrasse désormais son modèle avec plus de largeur. L'exemple de M. Delaberge doit servir à tout le monde: il prouve comme avec un incontestable savoir, on peut descendre jusqu'à l'impuissance complète, lorsqu'on s'obstine à ne voir dans un pré que des brins d'herbe. M. Delaberge, s'il écoute la critique, emploiera mieux ses belles facultés.

La copie matérielle, la copie servile de la nature est impossible. Qui pourra rendre les milliers de feuilles dont un arbre se compose, le cours

fugitif des eaux, le mouvement des nuages, les oscillations de la mer? S'il est possible à la peinture de transmettre sur la toile quelque chose de ces impalpables phénomènes, ce n'est que leur impression qu'elle doit s'attacher à y fixer. Et d'ailleurs, où vous conduirait de l'imiter quand même vous le pourriez faire? Toute sa poésie est dans notre ame; elle n'est belle, comme la femme aimée, que des beautés que nous lui prêtons. Jamais homme méchant n'a perdu des jours à contempler, dans de longues extases, les doigts, les yeux, les cheveux de celle qui partageait sa vie; jamais gros laboureur, sortant au point du jour de sa hutte, ne s'est pris à regarder les vapeurs de la terre s'élever doucement le matin dans l'espace; jamais lourd bûcheron, en entrant dans la forêt, n'a remarqué quelque prestigieux effet de lumière: celui qui peint la nature comme le laboureur et le bûcheron la voient, sans passion, fait des images froides et insignifiantes. Ruysdael, Hobema, Claude Lorrain, ont tous copié la nature avec sévérité, et cependant elle ne se ressemble dans aucun d'eux; ils lui ont imprimé leur cachet particulier; sans pour cela cesser d'être une et absolue, elle se reflète diversement selon l'organisation des trois grands peintres. — Ces idées, tombées aujourd'hui dans le domaine public, tant elles sont justes et anciennes, m'ont toujours fort disposé à accepter les plus grandes hardiesses en peinture : aussi j'aime très-sincèrement les paysages de M. Huet; ils sont peut-être un peu trop inventés, mais c'est dommage, on aimerait à rêver sous les ombrages de la Matinée de Printemps. On dirait que ces bois soyeux ont été créés par les fées pour y causer, loin de la terre, des dons à répandre sur les beaux enfans qui doivent mourir jeunes. Peu d'artistes entendent mieux que M. Huet un effet poétique. Il a une magie de couleur, un charme d'aspect qui ravissent. Cependant, une fois que la raison se soustrait aux premiers enchantemens, n'a-t-elle pas quelque compte à demander à M. Huet? L'esprit plein du souvenir des grands modèles laissés par les maîtres, accoutumé à les admirer, ne peut-il souhaiter davantage! Les maîtres, eux aussi, sont allés au-delà de la vérité en traduisant la nature; mais ils ne s'écartaient pas de ses lois primitives. Rembrandt est assurément le peintre qui lui a le plus prêté, mais il lui ressemble toujours. Prenez le Samaritain : jamais la nature n'a donné une page comme celle-là; on voudrait éclairer ainsi une scène qu'on ne le pourrait pas, même par des moyens artificiels. Là tout inspire la compassion; l'homme de génie a répandu partout une couleur jaune et mélancolique qui vous fait entrer la pitié au cœur pour

ce pauvre blessé que l'on porte : les murs, les chevaux, le ciel, l'atmosphère, tout est triste; mais, au milieu de cette création faite par le peintre pour idéaliser sa pensée, la vérité garde ses droits, la chair est bien de la chair, les pierres sont bien des pierres, les habits sont bien des habits; dans la peinture de M. Huet, au contraire, les terrains sont d'une matière qui m'est inconnue, les arbres n'ont jamais poussé. Je répète encore que j'aime le sentiment exquis des paysages de M. Huet; mais j'aime encore mieux la manière de Rembrandt. Les joies qu'elle procure à l'ame ne sont jamais contrariées par les exigences raisonneuses de l'esprit.

M. Cabat, en entrant dans une route nouvelle, s'est fait une belle réputation à l'âge où les autres étudient encore. Nous le considérons comme ayant fait des progrès cette année : nous voulons dire qu'il s'est un peu éloigné de cette manière jaune et noire qu'il avait copiée des vieux flamands, dans ses premiers tableaux. Étrange idée qu'ont eue quelques jeunes paysagistes d'imiter des ouvrages enfumés, et de ne voir pas que si on admire Ruysdael et Hobema au feuillé noir, c'est malgré cela et non à cause de cela! Les beaux maîtres n'ont pas eu ce ton bitumineux; ils voyaient et rendaient la nature telle qu'ils l'avaient sous les yeux; ce n'est pas à leur volonté, mais au temps, qu'il faut s'en prendre de leur couleur actuelle. Faire aujourd'hui des tableaux qui aient deux cents ans, c'est pousser l'ignorance et la servilité jusqu'à l'excès. M. Cabat a exposé une Vue de la Gorge-aux-Loups, dont les lignes ont un fort beau caractère; les plans s'y développent avec hardiesse. La Fête de la Vierge de l'Eau est beaucoup moins noire que tout ce que nous connaissons du même auteur; et en pensant que dans cette peinture il s'est moins éloigné du vrai, on oublie qu'elle ressemble un peu à une jolie broderie. M. Flers et M. J. André sont dans la même ligne que M. Cabat, sans le copier; ils ont peut-être moins de caractère; mais ils ont tous deux, M. Flers particulièrement, plus d'observation exacte. Il y a tant de mérite à produire un beau paysage, que c'est déjà beaucoup de se faire distinguer au milieu de la foule.

M. Jadin est placé en dehors de cette école. M. Jadin est un homme fort et individuel, comme nous les aimons et les honorons. Il poursuit ses recherches avec courage; il veut rendre la nature dans toute sa puissance. L'année passée, il exposa une Mare a la tombée du jour, et l'on se rappelle ce qu'il y avait de large talent dans cette fantastique procession de vaches, dans cet effet d'automne sombre et humide. Maintenant il aborde un tout

autre parti; c'est le plein soleil du midi, la grande lumière découpant les arbres sur le ciel qu'il a tenté dans l'Ancien port d'Aigues-Mortes, là où saint Louis s'embarqua pour la croisade. On sent parfaitement la pensée de l'auteur dans sa nouvelle page. L'atmosphère est lourde et brûlante; mais il a été trop loin, et pour rendre l'excessive chaleur, il a fait dur. A force de vouloir produire un vigoureux effet, il est tombé dans la décoration : ses feuilles d'arbres sont des feuilles de choux. Pour M. Jadin, c'est un tableau manqué. Toutefois on ne voit nulle trace de découragement sur la figure de ses amis; ils le savent en état de prendre une belle revanche. C'est l'avantage d'un beau joueur, toujours franc et noble, de ne recevoir aucune atteinte fâcheuse d'une partie perdue. Il faut dire d'ailleurs que les figures du tableau de M. Jadin sont admirablement belles et tout-à-fait d'un style de maître. Outre cela, nous avons vu de lui deux superbes aquarelles de nature morte, dans lesquelles on trouve beaucoup d'étude, de vérité et de modelé. Il excelle dans cette peinture, que les Flamands aimaient et que nous avons abandonnée. Quelques pages plus importantes en ce genre lui assureraient un succès populaire. M. Bodimer se distingue aussi par des figures d'un grand style. Son tableau des Bords du Tibre, quoique d'une couleur un peu terne et plombée, est une belle chose; il y a du calme dans l'air, la nature se repose.

M. Brascassat l'emporte, cette année, sur ses nombreux et redoutables antagonistes. Pour notre compte, nous aurions demandé à son paysage un caractère plus élevé et une touche moins brillante, ce qui ne l'empêche pas d'être regardé, sans conteste, comme la perle du genre, au Salon. Il a peint la nature sans exagération ni mesquinerie. Le taureau qui se frotte les cornes contre un arbre est superbe; il respire, il remue. On dit que M. Brascassat est un enfant du paysage historique, de ce paysage à grands temples, dont le Michalon du Luxembourg est un des meilleurs types; on dit qu'il a été élevé dans les langes du prix de Rome : espérons qu'il ne tournera pas la tête en arrière. Sa toile est si belle qu'un paysagiste de notre connaissance n'en parle jamais qu'avec de grands cris d'extase. Ce fait, réellement extraordinaire, d'un peintre qui loue le tableau d'un rival fera mieux comprendre le mérite de M. Brascassat que toutes nos approbations techniques qui doivent, hélas! bien fatiguer le lecteur, s'il éprouve à les lire autant d'impatience que nous en avons de ne pouvoir nous y soustraire.

M. Marilhat revient encore de plus loin que M. Brascassat, élève,

comme lui, de l'école de Rome; il expose un SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE ROSETTE (BASSE-ÉGYPTE), très-lumineux et très-harmonieux. La végétation vigoureuse et surabondante des pays chauds y est bien sentie, et l'on ne peut guère lui reprocher que de manquer de relief sur les premiers plans. Ce grand tableau a été acheté par M. Étienne Arago, homme jeune, aux bonnes et ardentes passions, qui consacre ses épargnes à encourager les artistes contemporains, en achetant leurs tableaux, et qui se forme ainsi une galerie moderne, déjà pleine d'intérêt.

La tâche que nous avons à remplir aujourd'hui serait fort douce, si elle pouvait être moins monotone. Les peintres de marine, de paysage et d'intérieur, sont tous en tel progrès, qu'il n'y a que des complimens à distribuer. M. Lepoitevin lui-même, qui avait eu jusqu'ici une peinture si conventionnelle, qui avait emprunté à deux hommes de mérite, MM. Camille Roqueplan et Eugène Isabey, une impertinence de brosse vraiment calamiteuse, a mis de côté les procédés d'atelier, et s'est attaché à la nature. Bien lui en a pris; sa RENTRÉE DES PÊCHEURS, quoique toujours trop jaune, attire par un bon sentiment de vérité.—Cet accent de nature qui nous semble en marine préférable à toute autre qualité, les deux grandes toiles de M. Morel-Fatio la possèdent. Je me plaignais, dans un article précédent, du défaut d'ensemble remarqué dans presque toutes les œuvres de nos contemporains, et je l'expliquais, je crois, d'une manière assez plausible, en disant qu'ils se mettent trop vite au travail, et n'attendent pas que leur main soit assez habile pour rendre leur pensée. Il n'est personne à qui de tels reproches s'appliquent mieux qu'à M. Morel-Fatio. Il y a dans ses deux marines un instinct très-rare de la vérité; c'est la mer comme elle est dans la nature, la mer aux longues vagues roulantes, et non cette eau de savon fouettée prise par nos peintres de marine dans un si étrange parti, qu'on dirait qu'ils ne l'ont jamais vue. Par malheur, l'exécution est mauvaise; l'ignorance des moyens matériels de l'art a tout gâté. Les idées étaient bonnes; mais comme on les a exprimées dans une langue que l'on parlait mal encore, personne n'a compris. Cela devait être. Le public, juge, a eu raison de ne pas faire attention aux marines de M. Morel-Fatio; nous, critique, nous avons raison aussi de noter des qualités qui promettent un peintre énergique et vrai, s'il lui est donné d'acquérir de la couleur. Ce n'est pas l'expérience qui manque à M. Joyant; il y a dans sa VUE DE VENISE une adresse de touche et une science de perspective extrêmement rares. Vouant son incontestable habileté au genre

illustré par Canaletti, M. Joyant a eu grand tort d'aller prendre, comme lui, pour modèles, les rues et les palais de Venise. Il était presque impossible qu'il ne tombât pas, en dépit même de sa volonté, dans le pastiche; c'est ce qui est arrivé. Il ne lui manque que l'extrême délicatesse et l'atmosphère transparente du maître. Les vues de M. Joyant nous conduisent sans transition aux intérieurs de M. Dauzats. Nous avons beau ne pas aimer toute cette architecture sur toile, il faut mettre nos antipathies de côté pour louer ce qui a du mérite. Les ouvrages de M. Dauzats ajoutent à sa réputation d'année en année. Sans être arrivé encore à une grande élévation de style comme M. Granet, son talent se forme, on le voit, ainsi que se forma celui de M. Granet, par des études constantes. L'Intérieur de la Cathédrale de Bruges a beaucoup de relief, et les hommes spéciaux admirent une très-habile dégradation de ton dans les murs blanchis. Pour nous, nous aimerions que la belle basilique aux tombeaux de marbre eût un aspect plus calme, plus sévère, plus solennel. M. Dauzats obtiendra sans doute cet effet en visant davantage à l'harmonie, comme M. Perrot, qui a fait une chose extrêmement intéressante du Campo santo de Pise.

Un reproche que l'on peut faire à tous les peintres d'intérieur, reproche auquel n'échappent ni M. Dauzats, ni M. Perrot, et que nous sommes obligé d'adresser aussi à M. Aurèle Robert, c'est l'extrême incorrection de leurs figures; ils sacrifient maladroitement cette partie de leurs tableaux; on dirait qu'ils ne la regardent que comme un accessoire; ils oublient que M. Granet ne serait pas monté au premier rang de l'école française, s'il ne s'était toujours attaché à leur donner du mouvement et de l'expression. Les figures du Baptistère de l'église Saint-Marc, à Venise, qui occupent cependant une grande place, sont maigres d'ajustement et gauches; les chairs ressemblent à de la pierre coloriée. Après cela, il faut dire qu'il y a beaucoup de finesse de ton dans le tableau de M. Aurèle Robert, une couleur chaude et harmonieuse surtout, digne du grand nom qu'il porte.

M. Renoux est encore un peintre d'intérieur dont l'adresse et la conscience d'exécution ne doivent pas être oubliées. On ne sait pourquoi il a intitulé son meilleur ouvrage de cette année le Chat murr; car le chat est ce qu'il y a de plus faible dans le tableau, et le tableau n'a rien qui sente l'imagination brûlante et déréglée du conte d'Hoffman.

Nous regrettons d'avoir à demander à un aussi grand nombre d'artistes

du caractère et de la couleur locale; l'esprit et la propriété du sujet ne dominent pas dans leurs œuvres, ils le prennent de trop bas, ils ne pensent pas assez. M. Arsène, avec son intelligence délicate, devait échapper à un pareil défaut. Sa petite ÉGLISE D'HIÈRES, en Provence, est très-finement sentie; on y retrouve heureusement l'auteur qui avait exposé, il y a quelques années, de grands dessins pleins d'imagination et de pureté sur les poésies de Lamartine et de Chateaubriand.

Pour passer des galeries à la salle de sculpture, il faut traverser le corridor où sont reléguées les gravures. La première qui se présente est celle de M. Richomme, HENRI IV AVEC SES ENFANS, d'après M. Ingres. Quoi qu'on en ait écrit, il nous est impossible de la trouver bonne. Nous sommes fâché de le dire, puisque M. Richomme jouit d'une belle réputation, mais sa planche nous paraît tout-à-fait inférieure. Son burin manque de largeur, il fait tout par le même procédé : étoffes, chairs, parquet, sont de la même nuance. L'aspect général a quelque chose de plat et de sale que nous n'aimons pas. Nous nous rendons bien compte des immenses difficultés que doit surmonter un graveur pour arriver à une certaine perfection. Faire souple, vivant et coloré avec le moyen exigu qu'il a à sa disposition, du noir plus ou moins modifié sur du blanc, on ne pourrait croire la chose possible si l'on ne connaissait les chefs-d'œuvre d'Édelink, d'Audran et de vingt autres; mais enfin, puisque cela se peut, il faut bien l'avouer, ceux qui n'atteignent pas là, n'ont pas le génie de leur art. M. Prévost, dans le SANCHO d'après Decamps, a été bien mieux inspiré que M. Richomme; il a fait un mélange de taille-douce, d'eau-forte, d'aqua-tinta du plus excellent effet pour rendre la couleur chaude du maître qu'il traduisait. La planche de SANCHO, jointe à celle de CROMWELL et de CHARLES Ier, d'après Al. Johannot, mettent son auteur au rang des hommes dont il faut désormais regarder les ouvrages avec attention. M. Martinet ne s'est point engagé dans la route d'innovation où M. Prévost a suivi Henriquel Dupont; en digne élève de l'Académie il s'en est tenu à la vieille manière, pour le moins aussi bonne que la nouvelle; il fait de la taille-douce classique, sans alliage, comme les maîtres de l'art, et il réussit mieux que ne le font pour l'ordinaire les brevetés du prix de Rome. Son PORTRAIT DE REMBRANDT est une fort belle planche qui manque peut-être de variété dans la manière de faire, mais il y a de la vie, de l'effet et du sentiment de couleur.—Malgré la finesse que l'on ne peut lui refuser, nous n'aimons pas LA LÉDA gravée sur acier par M. Leroux; elle est ronde et froidement

exécutée. Ce défaut tient peut-être au modèle choisi par M. Leroux. Qu'il soit de Léonard de Vinci ou d'un autre, c'est toujours une figure sans grâce et insignifiante.

L'enlèvement de Rébecca, d'après M. Cogniet, par M. Girard, est une estampe propre, élégante, d'un aspect agréable. Elle se vendrait sans doute beaucoup aux bourgeoises qui lisent des romans; mais elle manque de beauté artistique. M. Girard porte la peine du mauvais choix de la société d'encouragement qui lui a commandé sa planche. Tous les tableaux ne sont pas en état de supporter les honneurs de la sévère et noble gravure en taille-douce; elle exige surtout une grande pureté de lignes, et la composition de M. Cogniet, malgré ce qu'elle a de charme, n'est pas d'un assez haut style pour mériter la gloire du burin. La société d'encouragement des beaux-arts apprendra cette fois, aux dépens de M. Girard, que ce n'est pas impunément que l'on méprise la *convenance*.

Avec les belles eaux-fortes de M. Huet, les bois de M. Porret, inépuisable fournisseur de la presse pittoresque, et quelques vignettes de M. Pollet, voilà tout ce que nous avons remarqué en fait de gravures. Venons aux sculpteurs. Il est, je ne sais trop pourquoi, passé en usage de ne parler de leurs œuvres qu'en dernier lieu, au moment où l'attention s'épuise; mais ils se montrent tous si faibles à l'exposition, que nous éprouvons moins de regret d'avoir peu de place à leur consacrer.

On range ordinairement la gravure en creux sous le même titre que la gravure en taille-douce; comme nous n'avons pas de raison pour suivre cette mauvaise habitude, qui confond deux arts entièrement différens, nous avons attendu jusqu'ici pour dire que les médailles contemporaines sont toujours très-mauvaises, parce qu'elles sont toujours très-négligées du public et du gouvernement. Cependant on doit féliciter M. Hewits de ses pierres gravées. Lorsque nous nous rappelons les merveilles de ce genre qu'ont laissées les anciens et même les Italiens du dernier siècle, nous regrettons que le dessin de M. Hewits soit aussi lourd; mais nous lui tenons compte de la difficulté vaincue et du bon courage qu'il faut pour cultiver un art abandonné. Après cela on ne peut mentionner qu'un petit médaillon, gracieux et naïf, par M. Bovy; et une médaille par M. Barre père, d'une jolie invention et d'un ajustement très-heureux. M. Barre fils a exposé un buste de M. Berryer, le plus admirable orateur de notre siècle; ce buste serait une fort belle chose s'il avait autant de style que de finesse de modèle. Les trois statuettes de M. Barre ont aussi beaucoup

de grâce et d'ensemble. Il était, je crois, très-difficile de tirer plus adroitement parti du costume moderne.

C'est une bonne idée de vouloir sortir la sculpture des types froids et compassés, dont l'empire, avec son détestable goût, a chargé tous les monumens de la France. Il était utile de secouer ces règles de convention, adoptées par des impuissans pour s'éviter la peine d'inventer; mais on va trop loin, on finit par faire trivial. Ce qui est bon en aquarelle est mauvais en marbre; rien de plus louable que de se soustraire à l'héroïsme faux de l'Académie; mais en revenant à la vérité il ne fallait pas la priver de cette grandeur d'expression que l'on appelle du style. La sculpture est peut-être encore plus difficile que la peinture. Privée de coloris, elle prend toute sa valeur dans la beauté de la forme. Une statue est seule, isolée, sans accessoires, toujours en plein soleil, éclairée de droite et de gauche, elle concentre sur elle-même la pensée qui, sur la toile, s'étend par la multiplicité des personnages et des effets de la lumière. La sculpture ne peut donc se passer d'une certaine élévation de caractère; elle doit être prise de haut, sinon elle devient pauvre et mesquine. Nous appliquons plus particulièrement ces réflexions à MM. Klagmann et Gechter. M. Klagmann a fait Job, Job, l'homme de Dieu, l'homme riche et tout-puissant, dont le Seigneur voulut se retirer un jour pour qu'il luttât de ses seules et propres forces avec le démon. C'est un esprit solide, dont le haut courage se manifeste dans ces paroles sublimes : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai nu : le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son nom soit béni! » Il y a certainement dans cet homme une force native qui devait se déceler au milieu de la plus profonde misère. M. Klagmann ne nous semble pas l'avoir compris; il a fait un vieillard, maigre, exténué, sans noblesse; une très-belle étude de vieux mendiant qui grelotte de froid, et non pas Job, Job s'écriant avec fermeté sur son lit de fumier : « Que le nom du Seigneur soit béni! » Dans le bas-relief DES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU DE JÉSUS, il n'a pas élevé davantage sa pensée. C'est de l'art terre-à-terre; les trois figures sont communes, elles ne font naître dans l'esprit du spectateur aucune idée sacrée, elles ne rappellent nullement la simplicité religieuse de la grave épître que nous récitions au collége. « En ce temps, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus. » Il ne suffit pas de copier textuellement la nature, il faut la voir belle. M. Klagmann ne l'a pas encore vue ainsi. La

nature donne, il est vrai, la poitrine qu'il a laissée à Marie, mère de Jacques, mais ces renflemens de chair pressée par une robe sont tellement laids, qu'il ne fallait pas les choisir. Nous avons exactement les mêmes observations à adresser à M. Gechter. Sa MADELEINE, parfaitement groupée, est d'un vilain type. Ces chairs, flasques et pendantes, sont d'une trivialité ignoble: plus le sculpteur a de mérite à les avoir faites vivantes, plus elles répugnent. Il se peut que Madeleine fût flétrie à ce point, mais on ne pouvait la rendre ainsi, sous peine de faillir à l'instinct du grand et du beau, au sentiment poétique, qui ne doivent jamais abandonner un artiste. C'est pour avoir oublié cette première loi de l'art, qui n'est peut-être pas autre chose que le génie; c'est pour l'avoir oubliée que M. Fromanger et M. Molchneht trouvent le public froid et sans émotion devant SAINT DOMINIQUE et SAINT ROCH. Il est presque impossible de critiquer ces deux statues, elles sont irréprochables sous le rapport du métier, et cependant leur aspect ne vous remue ni ne vous inspire; elles n'ont pas le feu sacré qui fait qu'une œuvre d'art est mieux que bien. M. Molchneht a exposé en outre une femme nue, qu'il appelle, de son autorité privée, VÉNUS AU BAIN, comme si une femme, étendue par terre sans avoir une goutte d'eau sur le corps, pouvait ressembler à Vénus au bain. Une des causes de la déplorable infériorité de presque tous nos sculpteurs, c'est d'attacher si peu d'importance à l'esprit de leur sujet, qu'ils se croient en droit de donner le premier nom historique venu à l'académie qu'ils établissent pour occuper leur temps. Un tort ajouté par M. Molchneht à celui-là, est d'avoir coulé en bronze une femme déjà lisse comme de l'ivoire. Le sculpteur, il nous semble, devrait modifier son travail selon la matière qu'il emploie; il y a dans le marbre une transparence, un jeu de lumière, qui dissimulent beaucoup de dureté dans le modelé; le bronze, au contraire, tout le monde a pu le remarquer, fournit des ombres noires et accusées, qui l'appauvrissent toujours. Il est donc important de calculer ces chances, et de faire le plâtre que l'on destine au bronze plus large et plus souple encore que celui destiné au marbre. M. Molchneht, en méprisant cette loi essentielle, a réduit son œuvre à une insigne misère.

Nous avons trop souvent à signaler combien les artistes raisonnent peu leur art : M. Chaponnière et M. Duseigneur viennent encore tomber sous ce reproche. Le premier est pourtant un homme d'un sentiment très-fin; le second s'était grandement distingué, l'année dernière, par un groupe

colossal, où il y avait du talent et de la volonté. Celui-ci a voulu représenter SAINT AUGUSTIN au moment où, sentant la foi lui arriver, il se prosterne pour remercier Dieu. Ses jambes plient comme s'il allait tomber à genoux, mais il était matériellement impossible de faire sentir le mouvement continu de cette action; aussi est-elle de l'effet le plus désagréable. La pose du saint Augustin fournit des quolibets toujours faciles à inventer, mais auxquels nous nous refuserons toujours. parce qu'il nous semble odieux de tourner en ridicule la pensée d'un homme qui travaille sérieusement.— L'artiste a manqué de jugement; il a demandé à son art plus qu'il ne lui est accordé de produire. Il ignore les bornes de sa puissance, il ne sait pas se rendre compte du possible et de l'impossible. — M. Chaponnière a été moins malheureux, il a fait une figure charmante : son DAVID a la grâce qui distingue tous ses ouvrages; un pied sur la tête de Goliath, il s'appuie sur l'épée géante et rend grâce à Dieu de sa victoire. Mais, nous devons le dire, plus l'artiste a eu de délicatesse, plus il a fait preuve d'inintelligence de son sujet. David, enfant grêle et timide! Écoutez ce qu'est celui de l'Écriture, et voyez si un homme d'une grande organisation pouvait le concevoir ainsi. « C'est un jeune homme très-fort, propre à la guerre, sage dans ses paroles, d'une mine avantageuse, et le Seigneur est avec lui. » Voilà quel enfant est David. Poursuivez. Il arrive au camp. Il s'informe. « Éliab, son frère aîné, le rencontra et lui dit : Pourquoi êtes-vous venu et pourquoi avez-vous abandonné dans le désert le peu de brebis que nous possédons? Je sais quel est votre orgueil et la malignité de votre cœur. Vous n'êtes venu ici que pour voir le combat. David lui répondit : Qu'ai-je fait? n'est-il pas permis de parler? Et s'étant détourné de lui, il s'en alla vers un autre. » Vous semble-t-il bien timide, ce jeune David, ce dernier de la famille qui répond ainsi à son frère aîné, au premier de la famille! Maintenant jugez comme il était faible. On l'amène devant Saül. « Que personne ne s'épouvante de ce Philistin : votre serviteur est prêt à l'aller combattre. Saül lui dit : Vous ne sauriez résister à ce Philistin, ni combattre contre lui, parce que vous êtes encore tout jeune. David répondit à Saül : Lorsque votre serviteur conduisait le troupeau de son père, il venait quelquefois un lion ou un ours qui emportait un bélier du milieu du troupeau, et alors je courais après eux, je les battais et je leur arrachais le bélier d'entre les dents, et lorsqu'ils se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge et je les étranglais. » Vous le voyez : M. Chaponnière a fait une charmante statue,

bien qu'elle ait le défaut d'être nue, et par conséquent de se rattacher encore aux vieilles conventions ; mais il a manqué de portée d'esprit, il n'a pas fait David. Le maître qui a peint celui de la première salle du musée Charles X, l'a conçu bien plus vigoureusement. Le sien est un beau et fort jeune homme, enveloppé d'une peau de lion, qui porte sans peine la tête de Goliath et la regarde sans frémir.

Comme M. Chaponnière, M. Feuchère est un homme aux idées élégantes, à l'imagination gracieuse; son ame, plus douce que forte, est ouverte à toute impression suave ou mélancolique. Aucun sujet ne convenait mieux à son talent que Jeanne d'Arc, la femme martyre. Enveloppée dans la robe de mort, attachée sur le bûcher, les mains liées, la tête saintement élevée vers le ciel, la figure de M. Feuchère respire la douleur et la résignation. Le sacrifice est consommé, l'ame de ce corps n'appartient plus qu'à Dieu. Belle idée bien exprimée, à la conservation de laquelle le gouvernement fera justice de consacrer un marbre. M. Feuchère n'a pas mis moins d'intention à composer son Benvenuto Cellini. Il est évident qu'il a voulu caractériser le terrible ciseleur florentin par la pose arrogante qu'il lui a donnée ; seulement ce qu'il y a de faiblesse naturelle dans son organisation ne lui a pas laissé réaliser sa pensée d'une manière complète. Avec quelque effort de réflexion, on peut à la rigueur deviner l'emportement de son orfèvre à la tension musculaire des jambes, mais la tête et la poitrine sont calmes; il n'a pas sur le visage l'âpreté et la violence du vrai Benvenuto. L'accord de toutes les parties d'une figure est un point indispensable de perfection, les sculpteurs n'y songent pas toujours : ils copient dans chaque modèle les morceaux qu'ils trouvent beaux, et ne s'inquiètent pas assez constamment de les mettre ensemble. Si M. Jouffroy avait réfléchi davantage à cela, il n'aurait pas expédié de Rome son Patre Napolitain, qui semble être un mythe où il a voulu représenter les trois âges : adolescent par la tête, viril par le corps, vieillard par les jambes. Toute l'habileté manuelle imaginable ne peut faire passer sur de pareils vices de conception.

M. Barye n'a, par le fait, encore rien produit cette année. Regrettons tous une aussi douloureuse inaction, un aussi mortel découragement. Barye est le seul homme de génie que possède la statuaire moderne. Il se consume à esquisser de petits ours spirituels ou des figurines de surtout, et il aura traversé le siècle sans lui donner son dernier mot. La faute en est à l'administration, qui a pour devoir d'aller convier au travail les élus de

Dieu. Personne n'accusera la dédaigneuse fierté du grand artiste, qui aime mieux mourir que de s'abaisser. Tous les hommes de génie ne peuvent se résoudre à faire antichambre. Quoi qu'il en soit, M. Barye s'est contenté de montrer le bronze de l'admirable tigre dont nous avons vu le plâtre il y a quatre ans. La réunion des plus éminentes qualités de l'art, vie, beauté, grandeur de style, en font toujours le chef-d'œuvre de notre sculpture. Nous regardons comme une heureuse idée d'avoir diversement nuancé la *patine* : cela réchauffe le bronze et lui donne de la couleur.

M. Étex a envoyé les marbres de trois plâtres connus depuis longtemps; nous le regretterions s'ils pouvaient lui faire un tort réel, car les deux petits bas-reliefs sont indignes de lui. C'est de la sculpture copiée sur la peinture de M. Ingres, plate et froide. Dans la Françoise de Rimini, le dos de Paolo est incompréhensible : cet homme est une masse informe comme l'enfant qui souffle son petit vaisseau dans les Médicis. Fort heureusement pour l'avenir de M. Étex, les deux ouvrages dont nous parlons furent commencés et finis bien avant le Caïn. Nous garderons un silence plus absolu encore sur la Léda, qui n'est pas seulement une mauvaise statue, mais une grossière invention. Autant que nous nous rappelons, Léda est la première figure faite par M. Étex; il n'avait pas encore subi l'injustice du grand prix lorsqu'il en fit la terre, il était tout imprégné de l'école académique. Maintenant il conçoit son art plus noblement. Après l'admirable pensée du Caïn sont venus les patriotiques conceptions de l'Arc de Triomphe. On n'aura plus à lui reprocher de tailler en marbre de pareilles obscénités; il abandonne à jamais les sales et dégoûtantes amours des dieux de l'Olympe, et ainsi son exposition de cette année ne peut lui nuire. Toutes ces choses sont les premières études de l'apprenti, que l'on a eu tort de montrer; mais l'auteur d'un des plus beaux groupes modernes reste complet, et les bas-reliefs de l'Arc de Triomphe prouvent qu'il n'a pas perdu une ligne de terrain. M. Étex d'ailleurs a déjà commencé à prendre sa revanche dans un buste, en marbre, de petit garçon, qui a toute la grâce et la sérénité de l'enfance.

Il y a autant de bustes à la salle de sculpture que de portraits dans les galeries, et ils sont plus mauvais et plus ridicules encore. Du milieu de ces médiocrités sortons ceux de Mlle Horace Vernet et de M. Boguet, par M. Dantan aîné. La tête de mademoiselle Vernet est remplie de calme et de pureté. Cette charmante sculpture honore autant le talent du statuaire qu'elle donne une haute idée du modèle. Il a rendu, avec le sentiment élevé d'un

véritable artiste, une de ces natures de jeune fille douces et recueillies, comme on voudrait en rencontrer souvent. Le buste de M. Boguet est aussi une chose remarquable. La chair a de la souplesse, les yeux sont expressifs; on comprend bien la physionomie du vieillard. La vie est là. Comment se fait-il qu'avec un pareil accent de vérité, M. Dantan, sitôt qu'il fait de la grande sculpture, ne devienne plus qu'un habile praticien? Nous croyons pouvoir l'expliquer en disant qu'il copie la nature lorsqu'il fait un buste, et qu'il retombe dans le poncis lorsqu'il exécute un grand marbre : l'homme disparaît, il ne reste plus que l'élève de l'académie exerçant un métier. Son Jeune Chasseur ne dénote nulle part trace de modelé, ni d'inspiration; tout le monde peut apprendre à faire de cette besogne. L'Ivresse de Silène est plus insignifiante encore. Sans compter que ce bas-relief est pris dans l'antique, tout est rond, égal de touche et bas d'invention. L'art est étranger à de pareils produits, c'est de la décoration de salon *rococo*. M. Dantan aîné méritera la réputation à laquelle ses bustes le rendent digne d'aspirer, en oubliant ce qu'il a appris à l'école pour n'étudier que la verité. Quant à son frère, à quoi donc lui a servi d'être en état d'hostilité perpétuelle vis-à-vis de l'espèce humaine? Qu'a de commun avec la nature sa grande statue en plâtre, et que dire de la pensée d'un artiste qui habille Boieldieu en chemise ouverte, en robe de chambre et en pantoufles, pour le couler en bronze sur une place publique? Il n'y a pas lieu d'examiner une pareille conception. M. Dantan jeune s'est fait, avec ses *charges*, un nom presque européen. Ce qui était au commencement une plaisanterie que nous avons louée des premiers, est devenu l'affaire de sa vie. L'homme exerçant l'art le plus noble de tous les arts, s'est transformé en bouffon; il a exposé ses œuvres derrière les vitres de Susse, et il s'est chargé, en concurrence avec le poussa Japonais, de faire rire les passans. C'est aujourd'hui le métier de M. Dantan jeune : il fait des charges, et quand il a chargé toutes les illustrations de France, il passe les mers afin d'aller en faire d'autres et de renouveler sa pacotille. N'est-ce pas se créer une étrange spécialité pour un statuaire? M. Dantan jeune, avec le mérite qu'on ne peut lui refuser, n'a pas compris que ces jeux ne pouvaient et ne devaient avoir qu'un temps. Des études de caractère, forcées comme le petit buste de Paganini, on les concevrait; cette tête creusée, osseuse, marquée des stigmates d'épuisement que le génie imprime quelquefois sur les hommes qu'il dévore, est intéressante à voir. Il y a là une idée. Nous reconnaissons à l'artiste le droit, comme étude, de sur-

passer la nature en lui prêtant une forme exagérée, qui est à la beauté vraie ce que la poésie est à l'existence de tous les jours, ce que l'amour est à la vie commune; mais la canne de Balzac, que signifie-t-elle! Est-ce faire preuve d'une belle intelligence, d'employer son talent à ces moqueries inutiles? Pourquoi donc augmenter le goût du laid que les chinoiseries répandent déjà trop parmi nous en livrant au public de hideuses parades? Vous vous croyez donc un industriel sans portée? Vous supposez donc que l'œuvre de l'artiste n'a aucune action sur le peuple qui s'assemble pour l'entendre et le juger? Où voulez-vous aller? Quel est votre but, par exemple, en ridiculisant l'exaltation qui possède le fougueux Listz au piano? L'exaltation vous paraît donc une chose bien méprisable? Vous pensez donc que le frottement du monde ne nous a pas encore tous suffisamment effacés? Vous ne nous trouvez donc pas encore assez décolorés, assez insensibles, assez appauvris de tous mouvemens passionnés? Mais c'est une mauvaise action qu'une charge contre l'exaltation de Listz, et nous blâmons le jeune et grand musicien d'avoir permis qu'on la fît.—Les artistes sont bien coupables en vérité de ne pas croire à leur influence sur nous, et d'oublier qu'un sentiment moral doit présider à toute œuvre d'art moderne. Nous avons trop de dispositions au relâchement; loin de nous avilir, il faudrait nous soutenir et nous relever.

J'ai commencé ma revue du Salon en exprimant ces idées, je la termine en y revenant, parce que je les crois bonnes.

Maintenant il me reste à parler des Pêcheurs de l'Adriatique et des ouvrages refusés.

Léopold Robert n'est plus! à trente-huit ans, il a eu assez de la vie; au moment où il obtenait un nouveau triomphe, il s'est tué! L'admiration qu'inspiraient déjà les Pêcheurs, l'éclat de son nom, le respect qui s'attachait à son génie, l'empressement des étrangers à demander, au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, l'honneur de saluer le peintre français, rien n'a pu le retenir... Il s'est tué! Cela est triste et décourageant. Son dernier ouvrage est un chant de mort, laissé par le grand artiste sur la terre qu'il jugeait mauvaise...

On a fait un crime social à Robert de s'être tué; on a été puiser des motifs dans tous les ordres d'idées religieuses et morales pour condamner sa mort. Est-ce à nous de répondre? Robert ne se trouvait pas bien, et il est parti; il n'avait pas demandé à venir, et il s'en est allé: il a usé de son droit. Tant qu'on existe, on se doit à la société; elle vous

protége, il est juste de la servir de tous vos moyens; mais quand il vous plaît de vous retirer d'elle, personne n'a de compte à vous demander. Il n'y a d'association raisonnable que les associations volontaires; autrement c'est l'esclavage. Il est permis de quitter le bord, au milieu même de la tempête, quand on ne se croit plus utile à la manœuvre.—Je reconnais à la société le droit de me frapper si j'enfreins ses lois; elle ne peut raisonnablement me refuser celui de me frapper moi-même. Lorsqu'on répète que Dieu ne veut pas, on fait des phrases plus brillantes que sensées, on nie l'usage du libre arbitre, que d'un autre côté on prétend tenir de lui. Pourquoi veut-on que nous restions malheureux si nous pensons pouvoir cesser de l'être en abandonnant la partie? Vous dites que c'est un mauvais exemple. D'abord je ne pense pas qu'on se tue par imitation; tout au plus la mort de votre voisin vous montre-t-elle une porte de sortie que vous ignoriez; mais, quand il serait vrai, quelle différence y a-t-il entre mourir d'un coup dirigé par notre main ou d'un coup dirigé par le hasard? En vérité, je ne sais, et pourtant la destinée a voulu que je naquisse avec un grand amour du bien et une horreur profonde de ce qui est lâche et immoral. — Quand il faut renoncer à ses rêves, quand on a perdu son ami, quand on ne suppose plus le bonheur possible pour soi ni pour les autres et que l'on n'a pas le cœur assez sec pour vivre tranquille au milieu d'un immense désillusionnement, on n'est pas coupable d'aller voir s'il est quelque chose autre part. Ne me répondez pas avec de la sensibilité à froid, ne venez point, en cherchant à prendre une voix maternelle, me parler des regrets que laisse derrière soi celui qui meurt. S'il renonce à la vie, c'est qu'il est malheureux. Félicitez-vous qu'il ait pu briser la prison où il souffrait. Si la douleur causée par sa perte est vraiment mortelle, on ne s'arrêtera pas à gémir; on aura joie à le suivre. Au surplus, la nature a voulu que nous mourions tous; et avec une affectueuse prévoyance, fort admirée dans les écoles de philosophie, elle a voulu aussi que les vivans pussent oublier les morts. Combien en est-il d'assez passionnément chéris pour s'arrêter au moment de mourir, dans la crainte des inconsolables regrets? Citez-moi donc une douleur qui ait dépassé une année d'existence! Pour moi, je ne crois pas à la douleur qui peut aller au théâtre, à la promenade; à la douleur qui se met à table deux fois par jour; à la douleur qui peut s'habiller et travailler. Vous vivez après la perte : assurez-vous que votre mal se guérira. J'ai vu d'horribles désespoirs; on se roulait en hurlant et l'on mordait la poussière; j'ai vu ruisseler des larmes brûlantes; après

les premières exaspérations, les larmes se sont taries, la fatigue du corps a mis fin aux tortures, en laissant l'ame profondément triste; puis, à un long temps de là, on a pu sourire; peu à peu on s'est rattaché à la vie, et ce n'a plus été qu'aux heures de recueillement qu'on s'est rappelé les morts. Faut-il souffrir une éternité pour épargner à ceux qui restent un chagrin qui passe?—N'accusez donc plus la faiblesse ni l'égoïsme des suicides. Jésus, au jardin des Oliviers, tomba de fatigue et d'épuisement; il couvrit son front de ses mains et il versa des larmes d'angoisses. Un instant il crut qu'il ne pourrait boire le calice jusqu'à la lie, et le sage des sages, Dieu fait homme, ne se serait peut-être pas relevé s'il n'avait eu le sacrifice de rédemption à accomplir. N'est-ce pas une excuse pour ceux qui détournent la tête et ne veulent pas voir l'avenir, pour les pauvres ames accablées qui ne peuvent attendre la fin? Qui donc, parmi les audacieux qui les blâment, est assuré de n'éprouver jamais ce paroxisme de dégoût et de lassitude? Quelqu'un aujourd'hui a-t-il à faire pour le monde le sacrifice de Jésus? quelqu'un aujourd'hui est-il indispensable à la société? Que personne ne plaigne ceux qui s'en vont; ils ne sont pas à plaindre, et d'ailleurs ce serait énerver les hommes timides; mais qu'on n'ait plus de paroles dures et méprisantes pour eux : ils ont eu la force de vouloir. N'injuriez pas leur tombe, laissez-les passer; ils n'ont d'autres juges qu'eux-mêmes. Allez, il faut long-temps souffrir et beaucoup pour avoir le grand courage de porter la main sur soi, pour vaincre l'insurmontable instinct de conservation qui est en nous. Il a bien peur, celui-là qui appelle lâches ceux qui se tuent.

Léopold Robert avait mis la dernière main aux Pêcheurs de l'Adriatique avant de mourir; le premier aspect de ce tableau n'a pas, il faut l'avouer, tout d'abord le même charme de composition et de lumière que celui des Moissonneurs : c'est la moins complète des trois pages capitales de Robert. Son défaut habituel, la dureté, la touche métallique, y est plus saillant qu'en aucun autre; Léopold Robert avait été graveur avant d'être peintre, et il ne savait pas toujours vaincre les dispositions à la sécheresse que lui avait données le burin. Dans les Pêcheurs, il n'a rien perdu de son admirable vigueur de coloris, mais il est moins harmonieux; l'œil s'y trouve *accroché* à trois ou quatre places par des rouges vifs et crus qui font mal. Les personnages ne sont pas tous sympathiquement occupés du même objet; ils apprêtent bien le départ pour la pêche, mais chacun de son côté, et sans que leurs actions diverses forment une unité générale.

Évidemment ils ont été faits l'un après l'autre, à de grands intervalles; ils manquent de spontanéité. Nulle de ses œuvres ne fait mieux comprendre que Léopold Robert était plutôt un homme de travail qu'un homme d'inspiration. Il peignait longuement, lentement; sa belle pensée lui coûtait mille peines à enfanter. Ce faire, après coup, se dénote particulièrement dans le matelot qui arrange des filets sur le devant de la scène. Ce jeune homme pose, il se fait beau, il est théâtral; celui qui est assis et son compagnon debout ont également une exagération de tristesse que l'on s'étonne beaucoup de trouver dans un peintre simple et vrai comme Robert : l'un serre violemment le poing sur son genou, l'autre fixe de grands yeux ouverts sur une pensée qui l'obsède. Une telle fureur concentrée ne s'explique pas. Des proscrits peuvent avoir cette colère et cette violence, mais non pas des hommes qui abandonnent leur famille pour quelques jours, ou même qui craignent de ne la plus revoir. On remarquera encore qu'ils sont très mal peints; il est arrivé à l'artiste ce qui arrive souvent aux écrivains; la pensée étant fausse, il a manqué d'exécution pour l'exprimer avec facilité. Quoi qu'il en soit, dans notre manière de voir, ces défauts n'ont pas d'importance réelle, puisqu'ils n'empêchent pas l'ouvrage du mort de monter au rang des plus belles pages de l'école française; ils empêchent seulement de l'aimer du premier coup. On a besoin de se recueillir quelques instans pour goûter et sentir ses éminentes qualités; il gagne et s'enrichit à l'examen, comme toutes les œuvres fortement travaillées, comme presque toutes les œuvres des maîtres. C'est étrange, plus une chose est belle avec simplicité, moins vite elle est comprise. Les symphonies de Beethoven demandent à être entendues souvent, pour que leurs incommensurables beautés puissent se développer et se formuler dans l'esprit de l'auditeur. Les ouvrages médiocres ou légèrement faits, au contraire, piquent d'abord notre curiosité par un charme saillant, mais s'évanouissent bientôt sans laisser de trace dans notre mémoire. — Léopold Robert était un grand artiste; il avait compris que les mérites de pure exécution, les effets de lumière arrangés, ce que l'on appelle, en un mot, le pittoresque, ne suffisent pas à la peinture, et qu'il lui fallait une pensée; aussi LES PÊCHEURS ne sont pas seulement des pêcheurs, mais des hommes animés de la vie intellectuelle. Une teinte mélancolique est répandue sur leurs traits; ils sont tristes, parce qu'ils aiment et vont se séparer; sauf les trois figures que nous n'aimons pas, ils ont tous l'esprit de leur situation. Point de pantomime exagérée, point d'efforts ni de gestes : tout occupés à des soins du départ,

ils ne songent nullement à nous qui les regardons. Le vieux patron, debout au milieu, donne des ordres aux hommes qui sont dans la barque; deux enfans, tenant avec insouciance la Madone qui doit écarter l'orage, et la lanterne qui doit éclairer la nuit, lèvent en passant leurs beaux yeux sur lui et semblent l'écouter. Plus loin, un vieillard s'avance chargé de provisions; derrière les deux hommes dont nous parlions tout à l'heure, trois matelots portent une voile. A droite, une jeune mère, son enfant dans les bras, et à côté d'elle une vieille femme, l'aïeule sans doute de cette nombreuse famille qui va courir les chances de la mer. Tout est calme au sein de la vie la plus active; les figures agissent librement, elles respirent, elles font plus, comme nous le disions, elles pensent; rien n'est forcé. Léopold Robert a cherché et trouvé ses belles inspirations dans la nature. C'est là ce qui donne à son tableau la valeur d'un chef-d'œuvre, c'est pour cela que nous l'examinons comme l'ouvrage d'un maître; car s'il est vrai de dire que la réalité ne suffit pas aux arts d'imitation, il est vrai aussi qu'un grand artiste n'invente jamais. Il copie ce qu'il voit, seulement il n'y a que lui qui puisse voir ce qu'il fait comme il le voit. Par exemple, nous avons rencontré cent fois dans la rue une femme aussi belle que la jeune mère des Pêcheurs, et nous ne l'avons jamais vue ainsi, malgré sa parfaite ressemblance. La céleste beauté de son visage, c'est l'étincelle électrique que l'homme de génie sait tirer d'une créature, inerte pour tout autre que pour lui. Comme elle est charmante et maternelle! quelle grâce dans l'expression mélancolique de la tête, dans l'affaissement du corps appuyé contre le mur, dans le mouvement naïf du bras! Léopold Robert a su chercher, trouver, choisir le modèle qui devait l'inspirer; voilà comme un peintre est poète! La vieille femme, assise à côté sur un banc jonché de feuilles mortes, souffre aussi beaucoup du départ; mais sa douleur est différente, elle espère moins, elle est morne, son bâton lui est tombé des mains; cette séparation, elle le devine, sera pour elle la dernière! Et puis, comme les nuages sont légers, quelle vaste profondeur dans l'horizon! Ce n'est pas là un rideau sans modelé, un fond sacrifié, c'est la voûte des cieux sous laquelle l'air frais du matin circule et se joue. L'art se montre ici dans toute sa noblesse, sanctifié par de laborieuses et puissantes études. Les défauts disparaissent, et, si l'on y songe, on se repent de les avoir remarqués, et l'on éprouve un retour plus entraînant vers ses premières admirations. Revenons donc encore sur le mérite capital de ce tableau, mérite que la réflexion fait toujours grandir; il est sage et fort à la fois, il exprime

des passions sans gestes outrés, il a de l'énergie sans violence; les personnages pensent et sentent vivement, mais tout est dans les yeux et la physionomie : cela repose de l'exaltation fébrile du sang, de l'usage excessif que l'on a fait en peinture de la fureur. Nous savons les ressources que peuvent prêter aux poètes les tumultueuses passions; mais la nature n'est-elle admirable que dans ses orages? Le silence et la contemplation n'ont-ils pas aussi leur poésie? Si l'amour et ses charmes ravissans sont la première loi de l'humanité, pourquoi l'art donnerait-il toujours la préférence aux actions que l'on redoute, sur celles qui calment et purifient? Artistes, poètes, écrivains, touchez donc plus souvent aux cordes de l'ame qui vibrent à l'aspect des choses grandes et solennelles!

Le tableau de Robert n'a point été exposé, il est arrivé trop tard; la loi est pour tous, et nous avons déjà dit comme quoi, selon nous, l'administration avait bien agi en ne faisant pas d'exception, même en faveur de Léopold Robert. Malheureusement on n'a pas les mêmes motifs à donner pour expliquer l'absence de plusieurs autres ouvrages. L'arbitraire le plus absurde, le plus inqualifiable les a proscrits. — Un certain nombre d'hommes ont accepté, de je ne sais qui, la mission de contrôler les tableaux envoyés au Louvre. Les censeurs de la littérature ont disparu sous l'ignominie qui s'attachait à leurs noms; des artistes n'ont pas craint de se faire les censeurs de leurs frères. Voici comment ils se nomment : Gros, Gérard, Carle et Horace Vernet, Garnier, Hersent, Bidaut, Thévenin, Ingres, Granet, Heim, Blondel, Paul Delaroche, Drolling, Bosio, Ramey père et fils, Cortot, David, Pradier, Nanteuil, Petitot, Percier, Fontaine, Huyot, Vaudoyer, Debret, Lebas, Ach. Leclerc, Guénepin, Desnoyer, Galle, Tardieu et Richomme. Vous voyez que pour quelques-uns dignes d'être proclamés maîtres, tous les autres sont des ouvriers sans talent, dont les noms mêmes sont inconnus, ou dont la gloire passée est un ridicule. Ces hommes forment un tribunal insaisissable, impalpable, anonyme et protée, une parodie dangereuse du Conseil des Dix. Ils jugent en dernier ressort. Ils rendent leurs arrêts en silence, sans publicité, sans appel à la nation. Vous vous présentez pour demander compte, ils se retranchent; quel que soit celui d'entre eux à qui une victime s'adresse, il répond doucereusement : « Je n'y étais pas le jour où l'on vous a refusé. » Vous n'avez rien à dire, vous ne pouvez vous en prendre à personne. L'institution de cet odieux tribunal a eu pour but d'arrêter à la porte du Louvre les ouvrages mauvais ou immoraux; or, vous savez comme ce but

est rempli, vous avez vu les tableaux de M. Gros, la gravure M. Richomme, l'impudique bacchante de M. Pradier! Il n'en pouvait être autrement. Quand on est juge et partie, on se donne toujours gain de cause. Les nouveaux censeurs inamovibles, une fois investis du pouvoir souverain, en ont usé pour leur service particulier; ils ont commencé par se recevoir eux et leurs élèves indistinctement, puis ils ont repoussé d'abord les plus obscurs de ceux qu'ils n'aiment pas, puis, l'impunité enhardissant, les voilà qui lèvent la tête. L'étendard d'un parti dans la main, ils proscrivent les meilleurs citoyens de la république où ils furent élevés, Johannot cette année, Delacroix l'année dernière, Scheffer, sans doute, l'année prochaine! Bientôt ils planteront à la porte du musée leur chapeau d'académicien, et quiconque ne voudra pas se prosterner ne pourra franchir le seuil. Ils jugent avec leurs idées à eux, avec les principes de leur école particulière, et non ceux du grand art universel; ils rejettent ce qui n'entre pas dans leurs vues, ce qui choque leur poétique et non ce qui est essentiellement mauvais ou médiocre. Déjà ils ont proclamé des antipathies. Ce ne sont plus des juges, mais des hommes accessibles à des sentimens de petite haine.—Cette accusation est grave : pour prouver que nous ne parlons pas légèrement, et que nous remplissons sans mauvaise colère un impérieux devoir, prenons un exemple entre dix : le paysage que M. Laviron a exposé durant quelques jours, contre les baraques du Louvre. Ce tableau, tout le monde a pu le voir malgré le grand soleil qui l'écrasait, était d'une forte peinture. L'artiste avait abordé les plus grandes difficultés du genre, il avait fait un pré, des terrains, une route, un pays plat enfin, avec un lointain horizon, sans arbres, sans mouvement curieux, sans charlatanisme: c'était la conception d'une belle intelligence; et, comme exécution, l'atmosphère était baignée d'une si grande clarté, il y avait une telle limpidité entre la terre et le ciel, qu'on pourrait presque dire de M. Laviron ce que Moratin disait de Vélasquez : Il a su peindre l'air. Tous les passans ont jugé de cela comme nous, et, en admettant que l'on ne soit pas entièrement de notre avis sur les mérites du tableau, on ne peut nier qu'il ne fût supérieur à cent paysages petits ou grands des mieux exposés. Pourquoi donc l'avoir refusé? C'est que M. Laviron porte dans toutes ses actions le courage et l'énergie qui l'ont guidé dans sa fière protestation en plein vent, c'est qu'il se sert vigoureusement d'une plume comme d'un pinceau, et qu'il dénonce depuis plusieurs années le scandaleux privilége qui remet les clefs du Louvre au bon plaisir de l'Académie.

Les académiciens ne l'ont pas oublié, et ils en ont puni M. Laviron. L'opinion publique se chargera de punir à leur tour les grands visirs de la peinture.

Toutefois, disons-le, ils ne sont pas toujours mus par ces mauvaises passions; souvent l'insouciance, le caprice, la lassitude, font tout leur crime. Ils courent avec ennui devant les trois ou quatre mille ouvrages envoyés, ils négligent de rechercher le nom des auteurs, ils acceptent ou repoussent à la volée, tant pis pour les pauvres diables qui tombent sous leur indifférence. M. Moine est de ceux-là. On avait admis l'an passé le plâtre d'un démon montant une chimère, petit groupe plein du sentiment exquis qu'il met à tout; on lui en a refusé le bronze cette année. Allez demander aux juges pourquoi? ils ne le savent pas eux-mêmes; c'est une inconséquence, une ineptie fabuleuses! Le Don Quichotte du pauvre Tony Johannot a sans doute aussi été emporté dans le tourbillon d'un de ces momens d'humeur, car on sait qu'en y tâchant beaucoup, M. Tony ne pourrait faire un tableau aussi mauvais que sept ou huit cents de ceux qui furent admis. Le sien est d'un ton magnifique, la figure principale a beaucoup de caractère, et si le dessin manque de forme et de solidité, la composition n'en est pas moins digne du goût fin de l'auteur. N'importe. Refusé! On prétend que le tribunal, informé que le Don Quichotte avait été achevé en neuf jours, a pensé qu'il serait d'un fâcheux exemple de l'exposer. Nous n'aimons guère les tableaux faits en neuf jours, ils ne peuvent être bons; mais M. Tony Johannot, y employât-il moins de temps encore, ne peut faire un tableau assez mauvais pour mériter la proscription. Et d'ailleurs, l'homme qui a un nom comme le sien, n'est-il pas seul responsable de ses œuvres; qui jugera mieux que lui de ce qu'il doit ou ne doit pas montrer?

Le fameux peintre de vignettes ne souffrira pas d'un pareil échec, son talent et sa réputation le mettent au-dessus des arrêts d'un tribunal réprouvé; mais deux sculpteurs encore peu connus, M. Maindron et M. Préault, ont plus que lui à les déplorer.

L'idée de M. Maindron était neuve et heureuse. Frappé du bel effet que produit la sculpture sur de grandes pièces d'eau, il voulut la rendre à ce genre de décoration; le morceau qu'il a conçu remplit les meilleures conditions. Un homme debout dans une barque tient la rame à fond pour l'arrêter; un de ses jeunes enfans, placé à côté de lui, lève les bras en l'air pour *donner une tête*. La mère, couchée sur l'avant, se penche avec un

doux et tendre sourire mêlé d'inquiétude, afin de voir son autre enfant, qui est déjà à la nage et s'accroche au bateau. Derrière la scène principale un nègre, accroupi comme un triton, laisse échapper un jet d'eau d'une conque qu'il tient à la bouche. Ce groupe est en sculpture d'une nouveauté de composition très-hardie. Sans doute la critique y peut trouver prise : l'homme debout a un caractère d'héroïsme mal placé, l'enfant qui va se jeter à l'eau est mauvais de ligne, le nègre, en triton surtout, est une création sans intelligence; sa présence et sa position ne sont motivées par rien ; mais, malgré ces défauts, la description seule que nous venons de faire prouve que M. Maindron n'est point un artiste ordinaire. Il a su mélanger avec habileté le nu et les costumes modernes. Toutes ses proportions sont belles, on ne peut lui refuser une connaissance réelle de son art; sa manière de faire a une largeur extrême, et ce que l'on doit reprendre de lâché dans l'exécution de son groupe, est certainement un produit de la volonté de l'artiste. Calculant la distance à laquelle devait être vue sa sculpture, il a compris qu'il était nécessaire de la traiter un peu à l'effet. Il y a véritablement iniquité ou sottise à n'admettre pas un aussi intéressant travail devant le public, lorsqu'on pousse l'indulgence jusqu'à recevoir la statue colossale de LA NYMPHE ÉCHO, par M. Garnier.—Comme M. Maindron est entré depuis peu dans la carrière, et que l'on pourrait croire que notre amour de la justice exagère le mérite de son ouvrage, nous pensons ne pas manquer à notre dignité en employant la publicité dont jouit la REVUE pour dire que son groupe est exposé rue de Fleurus, n° 9, et qu'il en appelle avec modestie du jury au public. Quant à M. Préault, l'acharnement continu que l'on met à le repousser dans l'ombre de l'atelier, ferait croire, si la chose était possible, qu'une haine personnelle anime le tribunal académique contre lui. Peut-être porte-t-il la peine de l'ardeur avec laquelle quelques critiques de ses amis l'ont défendu contre ses juges. M. Préault a rompu violemment avec toutes les traditions de l'école, il a voulu faire de la chair en sculpture, y introduire la vie vivante; ce principe l'éloigne de la beauté idéale que la statuaire demande au sein même de la vérité, mais il lui laisse une force et une puissance rares. Ces qualités distinguent, au plus haut degré, les deux grands bas-reliefs qu'il avait envoyés ; cependant nous leur souhaiterions un caractère de noblesse qui manque beaucoup moins à sa FIGURE DE TOMBEAU. Une femme désolée s'est jetée sur la tombe de celui qu'elle aime, elle se roule avec désespoir ; sa tête, appuyée contre terre,

est cachée dans un de ses bras, elle arrache violemment ses cheveux épars, tout son corps se crispe et se tord de douleur. C'est de la sculpture comme Géricault faisait de la peinture, brûlante d'énergie et de passion. M. Préault n'a malheureusement pas donné à son modelé toute la finesse que l'on est en droit de demander, et il s'est contenté d'indiquer la draperie. Est-ce là un motif suffisant pour exclure du Salon une aussi belle pensée? Non. L'Académie n'a pas jugé l'art, elle n'a écouté que ses antipathies, elle a repoussé la sculpture franche et audacieuse de M. Préault le jour où elle donnait la mesure de son goût en appelant M. Petitot fils dans ses rangs. Comment des hommes capables de faire monter dans l'olympe académique un artiste de ce genre de talent, pourraient-ils juger sainement des voies où est entré M. Préault? Voilà trois années qu'ils lui ferment impitoyablement le Louvre, et, chaque année pourtant, il apporte des ouvrages coûteux, de longue haleine et de dur labeur! Maintenant, qu'arrivera-t-il? Si le jeune homme ne veut pas changer la route où sa vocation l'entraîne, celle dont trois ans d'humiliation n'ont pu le détourner, il ne pourra donc se produire? le public ignorera donc jusqu'à ses efforts? il va donc ainsi consumer le feu de la jeunesse, de l'âge où la tête et les mains sont vigoureuses, à faire des plâtres qui ne verront pas même le jour, et qu'il faudra briser faute d'avoir de quoi louer un trou pour les recueillir! Décemment cela ne peut pas être. Qu'il ait tort ou raison, laissez au moins le public en juger. — Quels que soient leurs défauts, il est des ouvrages qui ont dû coûter trop de peines, de temps, de travail et d'études pour qu'il n'y ait pas eu haute conscience à les faire. Les artistes n'ont que l'exposition pour se produire, si vous la leur fermez, que voulez-vous qu'ils deviennent? Que seraient devenus Victor Hugo, Dumas, George Sand, et dix autres, la gloire de la littérature moderne, s'ils avaient été soumis à la censure de MM. Arnault, Jouy et Viennet pour publier un livre? Comment! tout homme qui se sert d'une plume peut s'adresser directement au juge souverain et naturel, au public, et tout homme qui se sert d'un pinceau ou d'un ébauchoir devra demander des lettres de passe à de vieux rivaux jaloux! Voilà les protestans livrés aux tribunaux des catholiques, les catholiques livrés à ceux des protestans! Quelle justice est celle-là? Par le fait seul que les académiciens acceptent la mission de juger leurs frères, ne sont-ils pas indignes de toute autorité morale!

« Aujourd'hui, disait dernièrement un journal avec une colère dont nous ne savons pas plus nous défendre que lui en présence de pareils faits.

aujourd'hui l'opinion ne veut plus faire de distinction entre l'artiste qui refuse la publicité à l'œuvre de l'artiste, et l'écrivain qui refuse la publicité à l'ouvrage de l'écrivain. Censeur de tableaux ou censeur d'écrits, l'un vaut l'autre. Que la censure des tableaux soit exercée par l'Académie des beaux-arts, cela ne prouve rien autre chose sinon que cette Académie se charge de fonctions telles que personne n'oserait faire aux Académies des sciences l'injure de leur en proposer de semblables. Nous ne savons pour combien de temps encore la liste civile peut compter sur la complicité de ces dociles académiciens dans l'outrageant contrôle qu'elle exerce aux portes du Salon; mais ce qui est hors de doute, c'est qu'après eux elle ne saura plus où prendre un jury d'admission, à moins toutefois qu'elle ne veuille en faire faire le service par sa livrée.» —Nous n'exceptons aucun membre de la section des beaux-arts de cette flétrissure. Nous voulons qu'elle atteigne les jeunes comme les vieux. Selon nous, les premiers sont même plus blâmables que les derniers. On conçoit que l'envie, l'ignorance, la médiocrité, déterminent ceux-ci à user de leur position acquise pour étouffer les travaux de la nouvelle génération artiste; on ne peut se défendre d'une sorte de respect pour la colère du grand peintre appelé M. Gros; on sent encore le dieu tombé dans l'homme méchant foulant aux pieds avec rage les travaux qui font tant ressortir le ridicule de son école. Mais MM. David, Delaroche, Pradier, Horace Vernet, eux les camarades de ceux dont ils deviennent les juges, sont-ils pardonnables? Si l'on me dit qu'ils ne vont pas au jury, je répondrai que je n'en sais rien. Ils sont de l'Institut, ils n'ont jamais protesté, ils ne se sont jamais publiquement défendus de remplir le rôle de leurs collègues. Quand on ne veut pas partager le mépris, on se retire avec éclat d'une compagnie qui se déshonore. Celui qui laisse faire le mal est aussi coupable que celui qui le fait. L'honorable M. Drolling, nous assure-t-on, va parfois au jury pour défendre quelques jeunes gens contre la brutalité de ses complices. Que m'importe? M. Drolling en reste-t-il moins membre de l'Institut? C'est une chose, en vérité, trop commode de jouir de ce qu'il peut y avoir d'avantages sociaux à être académicien, et de décliner toute responsabilité des méfaits de l'Académie. Mais, après tout, qu'est-ce donc que l'Académie pour être érigée de la sorte en tribunal suprême? Quelles doctrines propage-t-elle? quels rayons s'échappe-t-il de ce centre obscur où l'on a prétendu réunir toutes les lumières? quelles idées représente-t-elle? La médiocrité de la plupart de ses membres est devenue proverbiale. C'est à

l'Académie que l'on doit l'école des beaux-arts, c'est elle qui alimente les rangs des artistes ouvriers par l'appât du prix de Rome, que l'on est sûr d'obtenir à trente ans quand on a pour professeur un membre de l'Institut. Le seizième siècle n'avait pas d'école des beaux-arts! Aucun des hommes distingués de notre époque n'a passé par la rue des Petits-Augustins. Quand on voit la population affamée qui a reçu d'elle le brevet d'artistes, on ne peut assez blâmer l'incurie de l'administration, qui ne détruit pas une institution plus nuisible encore qu'inutile.

On pense bien que nous ne pouvons parler de tous les tableaux refusés. Malgré notre sollicitude pour les rechercher, il est de pauvres artistes trop ignorés encore pour que l'injustice ne les écrase pas sans retentissement. Ils apportent eux-mêmes sur le dos leur ouvrage, le fruit de bien des veilles, de bien des privations, l'avenir pour eux, pauvres peintres; le jury, dans un moment de caprice, les repousse : et ils remportent leur toile, et ils pleurent assis sur un grabat, ils pleurent si loin, dans des greniers si élevés, que leurs sanglots, hélas! ne parviennent même pas jusqu'à ceux qui aiment la justice! Je n'ai pas la niaise croyance que tous les ouvrages refusés soient aussi bons que ceux dont j'ai parlé; je ne pense pas que l'on ait du génie, parce qu'on demeure au sixième étage; mais enfin s'il se trouve un homme de mérite parmi ces hommes inconnus que l'on rejette dédaigneusement, qu'en sera-t-il de lui? Peut-être aurait-il été apprécié par le public, ou l'estime même d'un petit nombre l'aurait-elle consolé, soutenu, arraché au désespoir. Que serait devenu M. Préault si le hasard ne lui avait donné deux ou trois camarades en état de manier une plume avec dévouement et hardiesse? Quand on songe à tant de mal irréparable, les décourageantes pensées vous envahissent, l'ame se pénètre de tristesse, et, selon l'expression du prêtre populaire, « l'espérance en sort de toutes parts comme d'un vase brisé. » Dans un tableau que les académiciens ne pouvaient nécessairement comprendre, et qu'ils ont aussi refusé, Mme Deherain a voulu revêtir de formes une de ces cruelles méditations; c'est une triste élégie écrite avec des pinceaux. Sous un ciel aux teintes rembrunies, un épervier emporte une blanche colombe dans ses griffes aiguës et sanglantes. Le chardon étale orgueilleusement ses feuilles vivaces et dentelées sur de pauvres roses expirantes; elles viennent confondre leurs tiges avec les cordes détendues d'un luth brisé; les rossignols, les fauvettes, les fidèles hirondelles, gisent sur un fragment de chapiteau, tandis que de vaniteux perroquets, au brillant plumage, à la figure

commune, semblent faire entendre au-dessus des ruines leurs ennuyeux discours; enfin, la mort, l'inexorable mort, placée sur un livre déchiré, est là ramenant tout au néant. Ce langage un peu mystérieux s'approprie à des douleurs plus mystérieuses encore, et bien des ames auraient sympathisé avec la femme peintre et poète, si l'on avait permis à son tableau de voir le jour.

Après avoir remarqué ce qu'il y a de vraiment supérieur dans l'artiste qui le premier sait animer d'une pensée philosophique un tableau de nature morte, nous nous étonnons que Mme Deherain ait cédé à un instant d'abattement. Ne doit-on pas l'en blâmer, elle qui depuis quatre ou cinq ans consacre son pinceau à des idées morales? Sans mériter qu'on nous accuse de pousser trop loin notre système, ne pouvons-nous dire qu'il faut cacher ces tristes vérités? Pourquoi dévoiler d'aussi fatales douleurs? A quoi bon se plaindre? Est-il sage de flatter les dispositions de notre époque au scepticisme qui flétrit déjà tant de cœurs? Que les voyageurs abandonnés au bord du grand chemin fassent silence, de peur d'importuner les passans; que ceux dont la foi est détruite se taisent, de peur de gâter les rêves heureux. Ne vaut-il pas mieux souffler la lampe dont la lueur ne découvre qu'une horrible scène? Faut-il crier aux mortels le terrible *Lasciate ogni speranza* du Dante? Oh! si le jury n'avait rejeté que des tableaux comme celui de Mme Deherain, je lui pardonnerais. Plus de pareilles pensées sont magnifiquement exprimées, plus elles sont dangereuses; mais ce que personne ne lui pardonnera, c'est d'avoir refusé le grand dessin de M. Chenavard, exposé en ce moment à la galerie Colbert. M. Chenavard a représenté la salle de la Convention, après le vote de la mort de Louis XVI. C'est une vaste composition, où plus de deux cents personnages sont mis en mouvement; le trouble est à son comble; les conventionnels, dispersés dans la salle, causent par groupes animés; le président secoue vainement sa sonnette, il ne peut dompter l'agitation qui suit toutes les grandes décisions d'une assemblée délibérante. Ce dessin, bien que peut-être un peu mou d'exécution, a, comme on voit, des qualités d'une telle importance, qu'on ne peut concevoir aucune raison valable de le refuser. C'est tout bonnement une misérable flatterie de messieurs les académiciens. M. Chenavard a peint tous les juges de Louis XVI; il n'a pas bravé l'histoire, et le jury a craint de blesser la susceptibilité royale en montrant Philippe-Égalité juge de Louis XVI. Qui sait même s'il n'a pas reçu l'ordre de la proscription? Avec des hommes capables

d'accepter les fonctions de censeurs, il n'est aucune supposition injurieuse qu'on ne puisse faire.

De tout ce que nous venons de dire avec une véhémence que notre indignation ne nous permet pas de maîtriser, nous tirons cette conclusion : — Il faut abolir le jury. — Toutefois nous reconnaissons qu'il est nécessaire d'opposer une barrière aux impuretés que l'on ne manquerait pas d'envoyer au Louvre. Ces abominables lithographies qui salissent les vitres de tous les marchands d'estampes et auxquelles des hommes indignes du nom d'artistes osent mettre leur signature; ces images infâmes, que le ministère public traduirait devant les tribunaux, s'il était plus occupé des bonnes mœurs du peuple que de ses opinions politiques, envahiraient bientôt les galeries du Musée. Une commission, prise par les exposans eux-mêmes dans leur sein ou en dehors, sera chargée de les en chasser, et n'aura que ce pouvoir. Toute autre institution est mauvaise et ne peut être bonne. Tant que vous maintiendrez le jury du Louvre tel qu'il est, vous ne pourrez vous soustraire à l'iniquité. Un tribunal de cette nature sera toujours perfide; il mettra toujours ses passions à la place du droit. Un jury pour arrêter les tableaux inférieurs! Mais qui donc peut être juge du bien à admettre, du mal à rejeter? Qui donc osera fixer la ligne de démarcation? La justice divine y suffirait à peine! Quand votre tribunal se trompe, le condamné est perdu. Le public peut se tromper également; mais le procès est instruit, et la minorité fait ses réserves. Combien de fois n'a-t-on pas vu au théâtre le parterre casser avec sagesse les arrêts d'hommes vieillis dans les coulisses! Combien d'enthousiasmes de répétition furent brûlés à la lumière de la rampe! Laissez chacun se produire en toute liberté; le public fera bonne part avec le temps; il a distingué cinquante ou soixante ouvrages, au milieu des trois mille que nous venons de voir exposés; il n'aura pas plus de peine à en examiner quatre mille, et du moins aucun enfant ne sera étouffé au berceau; s'il meurt, c'est que Dieu l'aura voulu : nul n'aura à se plaindre.

V. Shoelcher.

LES VAUDEVILLISTES.

C'est avec un bien superbe dédain que les nations les plus graves de l'Europe nous accusent d'être un peuple futile; futile dans ses mœurs, dans sa littérature, dans son industrie. Notre génie, pourtant, n'est pas tellement bridé dans les petites choses qu'il ne se soit émancipé quelquefois jusqu'à des sphères assez hautes. A côté de nos futilités et de nos mignardises, nous pouvons montrer les œuvres de Corneille, de Montesquieu, de Bonaparte, de Cuvier, toutes choses façonnées dans des proportions assez imposantes. En fait d'opuscules, nous avons encore l'Encyclopédie et l'arc de l'Étoile qui peuvent, je crois, se mesurer à tout. Après avoir élevé ces monumens, s'il nous plaît d'exceller dans les bagatelles, nous en avons bien le droit.

Le Français né malin créa le vaudeville, c'est un fait incontestable; l'Anglais né sérieux n'a pas créé le drame, c'est un désavantage de la gravité britannique vis-à-vis la frivolité française. Le vaudeville est le chef-d'œuvre de ces jeux où notre esprit léger a fait de si charmantes conquêtes. Ce que les nations rivales et jalouses nous envient le plus, c'est notre vaudeville. Elles le copient, elles le traduisent, elles le calquent; elles s'efforcent de guinder la sublimité de leur génie jusqu'à cette œuvre facile et sans façon qu'on appelle un vaudeville. Efforts superflus! notre vaudeville est inimitable; il est à nous, et on ne peut nous le prendre; le vaudeville appartient à la langue française comme l'improvi-

sation à la langue italienne. Aussi est-ce une critique anti-nationale, celle qui traite le vaudeville avec dédain et qui cherche à le rabaisser.

Les historiens peuvent dire du vaudeville ce qu'ils disent de tant de choses dont la source leur échappe : son origine se perd dans la nuit des temps. Nos premiers vaudevillistes ont été les troubadours et les trouvères qui dialoguaient leurs chansons satiriques, et racontaient les hauts faits des paladins et leurs aventures galantes dans des scènes dramatiques. Les troubadours du treizième siècle et les vaudevillistes du dix-neuvième ne diffèrent que par la forme, le fonds est resté le même, et ce ne sont que des nuances très-délicates qui séparent Geoffroy Rudel et le comte de Champagne de M. Scribe et de M. Mélesville.

Entre les saynettes vagabonds des trouvères et le vaudeville constitué comme il l'est de nos jours, c'est la chanson qui a comblé le vide, qui a noué les deux époques. Fille du virelai, la chanson est la mère du vaudeville : ainsi s'établit la généalogie de cette famille littéraire si ancienne et si noble, aussi vieille que les premiers barons chrétiens et dont les souvenirs se mêlent à tous les souvenirs de notre histoire, dont le blason reflète toutes nos gloires, qui est allée aux croisades, qui a été de la ligue et de la fronde, toujours vaillante, toujours du côté des vaincus et toujours impunie. Elle échappe aux terribles vengeances de Richelieu, et se fait rendre hommage par le caustique Mazarin; elle se joue de la majesté de Louis XIV; elle est protestante à la révocation de l'édit de Nantes; elle va frapper sous le manteau royal la veuve de son ancien allié Scarron. La chanson a été plus fatale à Louis XIV que le prince Eugène et que ce Marlborough qu'elle a immortalisé. Sous la régence et sous Louis XV, elle s'élève au plus haut degré de puissance; elle est ce qu'est la presse aujourd'hui; elle attaque, elle juge, elle renverse; on la persécute, on l'embastille. La révolution vient, et elle attache son grelot au cou des plus terribles hommes de cette grande époque. L'histoire de la chanson, c'est l'histoire de notre politique, de nos mœurs, de notre littérature. Quand cette histoire sera écrite, nous aurons enfin une histoire de France.

Le vaudeville, enfant de la chanson, s'éloigne chaque jour de sa folle et satirique origine; chaque jour sur sa physionomie s'efface quelque chose des traits maternels. Le vaudeville autrefois était tout simplement et tout joyeusement la chanson mise en scène. C'était le bon temps du théâtre de la foire; le vaudeville s'appelait parodie ou parade, et rien n'était plus gai, plus vif, plus rond, plus bouffon, plus mordant, plus plaisant que son léger répertoire. Il est vrai que le petit théâtre d'alors était riche de bien grands écrivains.

Parlez-moi des vaudevillistes du siècle dernier! c'étaient là des gens qui comprenaient la chanson et qui savaient bien quel doit être le berceau et le baptême d'un couplet; poètes couronnés de pampres, allant chercher l'inspiration sous la treille du cabaret, et puisant leurs gais refrains dans des gobelets toujours pleins.

C'est d'abord Piron; la chanson ne connaît pas de nom plus grand que celui-là, Piron qui écrivait *la Métromanie* à ses momens perdus, et qui, lorsque l'Opéra-Comique fut condamné à ne jouer que des pièces à un seul personnage, sauvait ce théâtre persécuté, et s'immortalisait en produisant *Arlequin Deucalion*, chef-d'œuvre d'esprit et d'originalité.

Après Piron, viennent Collé et Vadé, deux noms encore au-dessus de tout éloge. Avec eux, et le plus gai de leurs compagnons, marche Gallet qu'un caprice du hasard fit naître épicier; Gallet qui vivait à l'abri des recors dans l'asile inviolable du Temple; Gallet qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau et que l'on enterra sous une gouttière.

Que dites-vous de ces gens-là? Et de Panard qui tint si longtemps le sceptre de la chanson, comme disait la magnifique critique d'alors. Marmontel un des plus grands écrivains, et une autorité littéraire fort respectée de cette époque, professait pour Panard la plus sincère admiration. Marmontel eût voulu faire des chansons comme Panard, s'il n'avait fait des nouvelles comme Marmontel. Il ne mettait pas sous presse un numéro du *Mercure* sans venir chez Panard lui demander quelques couplets, et Panard lui répondait simplement : « Fouillez dans la boîte à perruques. »

C'était là que Panard serrait ses chansons; Marmontel fouillait, et le *Mercure* s'enrichissait des refrains enfarinés de Panard.

Piron, Collé, Vadé, Gallet, Panard : voilà de grands chansonniers, oh gué ! voilà de grands chansonniers. Ce sont eux qui ont porté le vaudeville sur les planches du théâtre de la foire, et qui l'ont mis sur cette voie où il marche aujourd'hui si triomphant. Nous avons encore Favart, un des noms les plus éclatans de cette constellation de chansonniers qui a éclairé et égayé le siècle dernier. Ce nom de Favart comprend une spirituelle trilogie, Favart, Mme Favart et l'abbé Voisenon; heureux ménage, vivant dans une douce et féconde communauté. Dans cette association, Voisenon, en sa qualité d'abbé, avait tous les bénéfices. Il n'apportait qu'une très-petite part d'esprit et se donnait les gants de tous les succès. Voisenon est le type du collaborateur dans le sens le plus absolu du mot. Avec un bagage un peu leste, et un bréviaire un peu grivois, l'abbé fut de l'Académie. Favart n'en fut pas, ni sa femme qui était la meilleure partie du trio. Cette charmante Provençale, Mme Favart eut la gloire de tenir contre le maréchal de Saxe qui posa le siége devant elle pendant la campagne de Flandre, et qui ne put la réduire ni par séductions, ni par menaces. Après mille assauts, il fut obligé de la faire enfermer dans un couvent, où la pauvre chercheuse d'esprit, s'ennuyant fort, capitula.

Arrivons à une ère nouvelle. La révolution française était dans toute sa verve, et pendant que tant de choses étaient désorganisées, et que tout était livré aux ambitions hardies, un triumvirat s'empare de l'empire de la chanson, constitue le vaudeville et l'installe rue de Chartres dans un théâtre qui porte son nom. Momus est proclamé par Barré, Radet et Desfontaines. Ce fut pour le vaudeville un temps de joyeuse allure et de piquans ébats. Les triumvirs avaient pour compétiteurs ordinaires, Longchamps, Dupaty, Dieulafoy, Pain et Bouilly, source inépuisable de plaisanteries gastronomiques, et le chevalier de Piis qui chaque fois qu'il donnait un médiocre ouvrage recevait du parterre l'application de cet hémistiche de Virgile : *Da meliora piis*. Très-joli calembour latin.

Cette jeunesse du vaudeville, jeunesse pleine de gaieté et de

bruit, dut ses plus beaux jours à Désaugiers; nos pères ont été déridés par ce vaudeville franc, jovial et rempli d'allégresse, aimable transition entre le vieux vaudeville et le vaudeville de nos jours. Momus n'était pas encore ambré et satiné comme il l'est aujourd'hui, mais il n'était plus barbouillé de lie comme autrefois; il avait renoncé au catéchisme de Vadé, sans recourir à la rhétorique de Marivaux; il ne s'inspirait plus au cabaret, mais au caveau, cabaret pindarique ouvert aux seuls chansonniers; il n'était plus ivre tous les jours, mais il se grisait quelquefois. Momus était un jeune homme d'esprit mal élevé, mais doué de bons penchans, qui se corrigeait peu à peu pour se corriger sûrement, qui passait d'un vice à un moindre pour arriver insensiblement à la vertu, qui se détachait par gradation de ses mauvaises pratiques, et qui, devenu poli, fleuri, tempérant, réservé, musicien agréable, fréquentant la bonne compagnie, façonné aux belles manières, au beau langage, à l'élégance et à la galanterie, devait finir par faire fortune dans le monde et par épouser la comédie, riche parti qui mettait tout son bien dans la communauté.

Ainsi lancé et ainsi pourvu, le vaudeville est arrivé à tout; il a pris ce qu'il a voulu et ce qu'il y avait de mieux dans la comédie, le drame, l'opéra comique et même le ballet; il a fondu ensemble tous ces élémens, et s'en est fait une poétique à son usage, dont il exploite avec un succès toujours croissant le fécond privilége. Tandis que les autres genres entretiennent avec peine ou avec subvention un seul théâtre, dont la banqueroute vient quelquefois fermer les portes, le vaudeville, toujours au-dessus de ses affaires, possède quatre théâtres spéciaux et cinq qu'il défraie de moitié avec le mélodrame et le mimodrame, sans compter les petits théâtres, qui des marionnettes se sont élevés jusqu'au vaudeville, tels que le théâtre de madame Saqui, les Funambules, où, à côté des pantomimes de Debureau, on chante fort agréablement le couplet de facture; et le théâtre du Luxembourg, dirigé avec goût par une société d'hommes d'esprit, et qui compte dans son répertoire des pièces dignes d'une scène plus élevée.

Dès que le vaudeville a pris ce développement, qu'il est devenu un besoin de nos mœurs et s'est installé au plus large degré de l'échelle dramatique, le vaudevilliste a subi le même perfectionnement que son œuvre, il a changé aussi d'aspect, de forme, d'allure et de condition. Ce n'est plus ce pauvre et insouciant homme d'esprit, créant des vaudevilles parce qu'il est né malin, et vivant à peine de son travail. Faire des vaudevilles est devenu une industrie, et la meilleure des industries littéraires. Le vaudeville, rougissant de ses auteurs, dédaigne maintenant l'inspiration puisée dans l'ivresse; il a fermé le cabaret et même le caveau, il a renoncé aux soupers de Momus, il est devenu sobre et grave, il marche l'égal de tout le monde et marche d'un pas assuré. A cette réforme, nous avons perdu peut-être les vives saillies et les heureuses chansons des anciens, mais nous avons gagné ces esquisses de mœurs, finement touchées, et cette spirituelle comédie de détail, la seule à laquelle veulent bien prêter attention les hommes distraits et préoccupés de nos jours. Le vaudevilliste est un homme rangé, établi, bon époux, excellent père de famille, car il appartient à la variété de l'espèce littéraire qui se marie; lui, qui par état fait sans cesse une foule de plaisanteries sur le mariage, et qui spécule habituellement sur l'infidélité des femmes, n'a rien de plus pressé que de se marier, et il épouse, quand il veut, une femme dotée tout comme un négociant ou un avoué. Les félicités domestiques le récréent de ses faciles travaux; il est considéré dans son quartier, il paie ses impôts et monte sa garde; on le recherche dans les compagnies d'élite pour son amabilité; s'il est zélé, il parvient aisément à l'épaulette et à la croix d'honneur; si le service l'ennuie, il est avec le sergent-major des accommodemens; il lui envoie des billets de spectacle pour qu'on ne lui envoie pas des billets de garde, et l'ordre public ne souffre que bien peu de cet échange de procédés. Le vaudevilliste aime deux choses par-dessus tout le domino et la pluie : le domino, jeu attrayant qui laisse à l'esprit toute son activité, et la pluie, si favorable aux recettes dramatiques.

Je ne sais pas un citoyen plus calme et plus heureux; il

porte une redingote à la propriétaire et un visage épanoui, et vous le rencontrez, ainsi vêtu et ainsi fait, vaquant à ses douces occupations, allant visiter ses collaborateurs, lire ses pièces au comité, ou les faire répéter aux acteurs. Le vaudevilliste n'a qu'un mauvais jour dans la semaine, c'est le lundi, jour néfaste et officiel du feuilleton. Le feuilleton, vous le savez est l'ennemi personnel, irréconciliable, acharné du vaudeville. Le vaudevilliste qui a eu une pièce jouée dans la semaine, descend le lundi de grand matin au café le plus voisin de son domicile, déploie les gazettes encore humides, et lit avec anxiété l'inévitable et mordante critique des journaux qui se sont déclarés pourfendeurs patentés du couplet, et exterminateurs jurés du vaudeville, et qui, ne pourfendant et n'exterminant jamais rien, périront à la besogne, pendant que le vaudeville accomplira ses immortelles destinées. Sa médecine hebdomadaire avalée, et le rude feuilleton digéré, le vaudevilliste redevient dispos et alègre, il fredonne l'air nouveau, il reprend sa vie douce et libre, à la ville l'hiver, l'été à la campagne; car le vaudevilliste a sa maison des bois où il rêve et travaille au frais; éternel sujet d'envie pour le feuilletonniste, qui ne cesse de gémir, quand la chaleur est venue, du cruel devoir qui l'attache à la cité et qui lui interdit le gazon et le feuillage. Nous voici en mai, nos journaux vont revêtir leur feston de verdure, le feuilleton va se remettre à souffler dans ses pipeaux et à chanter ses bucoliques.

Il n'y a pas si mince vaudevilliste à qui son industrie ne rende beaucoup plus que ne gagne avec sa plume le plus célèbre de nos critiques, le plus grand de nos écrivains. Quatre actes de vaudeville, brochés, chacun en une semaine, et représentés, exempts de sifflets, aux Variétés ou au Palais-Royal, rapporteront plus que les quatre actes d'Angelo, plus que quatre volumes in-8° de roman, de poésie ou d'histoire. L'esprit qui court les planches est le mieux renté de tous; aussi les postulans se pressent-ils aux abords de cette lucrative carrière. Les jeunes gens d'autrefois, après avoir fait leurs humanités, ne manquaient pas de rimer une tragédie; ceux d'aujourd'hui, moins prétentieux, écrivent un vaudeville. Une bonne

moitié des écoliers parisiens sort vaudevilliste du collége. Chaque année, en septembre, quelques semaines après les distributions de prix, tout vaudevilliste de renom voit arriver chez lui quelques-uns de ces jeunes gens imberbes et rosés, venant réclamer l'appui d'un talent accrédité, et demandant un patron qui l'introduise au théâtre. Leur naïve comédie est copiée avec soin sur un cahier, cousu de faveurs roses; il y a toujours dans leur pièce un rôle écrit avec tendresse pour les beaux yeux de Mme Volnys, ou pour les fraîches couleurs de Mlle Jenny Colon. Ces jeunes gens goûteront, pendant quelques mois, le charme de l'illusion dramatique, puis ils se laisseront aller ailleurs, et pas un ne passera de la rhétorique au théâtre; aucun même de ceux qui se destineront aux fonctions du palais ne persistera dans cette voie légère, car c'est encore une des mille superstitions du bourgeois à Paris, cette opinion, qu'une étude d'avoué, de notaire ou d'huissier est un laboratoire de vaudevilles. A en croire le préjugé vulgaire, dans toute étude bien constituée, le premier clerc fait des actes, le second des vaudevilles, le troisième fait le palais, le quatrième des mélodrames, le cinquième des passions, et le sixième des commissions. Les adeptes de la chicane ne sont pas si littéraires que cela. Nous ne savons pas un vaudevilliste issu du papier timbré, et ayant fait ses premières armes sur minute. Un de nos plus habiles mélodramaurges seulement, admis quelquefois à une éclatante collaboration, est originaire d'une étude d'avoué.

Pour le jeune homme de nos jours, qui a une vocation bien déterminée, et qui est résolu à se faire vaudevilliste quand même, le chemin est beaucoup moins difficile qu'autrefois. Il y a dix ans, le monopole régnait partout; la porte des théâtres était étroite pour qui voulait entrer; il fallait long-temps demeurer sur le seuil, et on n'était admis que sur présentation, c'est-à-dire en subissant la collaboration obligée des auteurs privilégiés de l'endroit. De nos jours, les théâtres n'ont plus d'auteurs en titre; les deux battans sont ouverts à tout le monde, pourvu qu'on apporte de bonnes pièces. Chaque théâtre a bien un ou deux auteurs affectionnés qu'il joue plus souvent que les autres : ainsi MM. Scribe

et Mélesville au Gymnase, Bayard et Ancelot au Vaudeville, Théaulon et de Forges au Palais-Royal; mais à côté de ces noms vieillis par les succès, on en rencontre de jeunes et d'inconnus qui se présentent seuls, et débutent sans tuteur. Le vaudevilliste en herbe, de même que le vaudevilliste en plein rapport, n'a qu'une épreuve à subir pour être admis aux honneurs de la représentation, c'est l'épreuve du comité de lecture.

Le comité de lecture est une institution bien déchue de son ancienne majesté. C'était jadis un véritable aréopage attaché à chaque théâtre, siégeant avec apparat, et écoutant les lectures de pièces avec autant de gravité et de conscience qu'un jury de cour d'assises ou une académie en séance ordinaire. Le comité de lecture aujourd'hui est tombé en désuétude; on a trouvé que la sagesse de ses jugemens ne valait pas le jeton de présence absorbé par chacun de ses membres. Dans les théâtres où le directeur est souverain, il lit et reçoit seul et autocratiquement les pièces présentées. A la Comédie-Française, l'aréopage est toujours formé par les sociétaires, qui viennent tous quand il s'agit d'une pièce de MM. Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Scribe, et qui ne sont que trois, deux ou un, lorsqu'il y a lecture d'un ouvrage de M. **** ou de M. *****. Dans les théâtres d'actionnaires, les plus intéressés, touchant à tout, se mêlent de la réception des pièces. Ainsi il y a tel théâtre où l'homme d'esprit, l'homme malin, est jugé en tiers par un pâtissier; plus loin, et toujours sur le boulevart, par un fourreur; les directeurs les moins absolus s'éclairent des lumières de leurs parens, et l'on est de la sorte jugé par un conseil de famille. A ce conseil se joint toujours le médecin du théâtre; le médecin est une des nécessités indispensables de tout comité de lecture qui se compose de deux personnes.

Les comités de lecture sont connus pour la politesse exagérée de leurs refus; ils vous noient dans l'eau bénite. Une pièce refusée est toujours un chef-d'œuvre de goût, d'esprit; mais ce chef-d'œuvre malheureusement ne convient pas au genre exploité par le théâtre où vous l'avez présenté. Si vous trouvez grâce devant ce tribunal, vous voilà reçu, puis joué. Sifflé ou non, n'importe,

dès que le rideau s'est levé sur votre œuvre, et que votre nom a été proclamé sur le trou du souffleur, vous êtes affilié à la secte, votre nom appartient au feuilleton et à l'almanach dramatique, vous êtes vaudevilliste. Achetez la bibliothèque du vaudevilliste, vivez de la vie du vaudevilliste.

La bibliothèque du vaudevilliste se compose de deux volumes, le *Dictionnaire des rimes* et *la Clef du Caveau*. La vie du vaudevilliste, ou plutôt sa journée, se divise en trois parts, affectées chacune à un travail particulier : le matin, il lit; le jour, il flâne en observateur, et le soir, il écrit le fruit de ses lectures et de ses observations. Quoiqu'il n'ait que deux livres dans sa bibliothèque, le vaudevilliste lit prodigieusement. Ses deux volumes de fonds lui servent à façonner son œuvre; ses lectures de tous les matins sont pour chercher la matière première de ses vaudevilles. Pour cela, le vaudevilliste lit généralement tout ce qui paraît de contes, nouvelles ou romans. Il plonge hardiment dans l'océan littéraire pour y pêcher la perle dramatique; il ne dédaigne rien; car souvent l'enveloppe la plus commune, la plus grossière, recèle un précieux filon. Mais c'est avec avidité qu'il se jette sur les écrivains dont les ouvrages brillent ordinairement de ces idées neuves et fécondes, toutes posées pour le théâtre, toutes distribuées pour le drame, toutes écrites pour la scène... MM. George Sand, Mérimée, de Balzac, Eugène Sue, Michel Raymond, sont ses dieux, dieux qu'il détrousse sans façon, et dont il s'approprie les créations avec la plus sacrilége ferveur. Nous crions à la contrefaçon belge, nous n'avons pas assez d'indignation, de colère et de trompettes pour signaler les honteuses rapines des Pays-Bas, et nous laissons passer sans un mot de reproche la contrefaçon du vaudeville! Et cependant cette contrefaçon nous offense bien autrement que celle de la Belgique! Les Belges nous volent tout simplement; mais ils ne dénaturent pas ce qu'ils prennent : ils réimpriment la *Revue de Paris* sans y changer une syllabe(1); mais les vaudevillistes!... ils nous

(1) Le spirituel auteur de cet article n'a sans doute pas lu la contre-façon belge de la *Revue de Paris*, car il aurait vu que l'honnête flibustier bruxellois ne se con

estropient pour l'agencement de leurs scènes ; ils nous hachent menu pour leur dialogue ; ils nous contrefont, en un mot, le plus outrageusement du monde. C'est un vol avec toutes les circonstances aggravantes ; ce sont des abus inouïs. Ils prennent le pauvre romancier, ils l'habillent des oripeaux dramatiques, ils lui mettent du fard, ils le griment, et puis ils l'exposent, ainsi fait, à la risée et aux sifflets du parterre. Vous vouliez être conteur, tout simplement : pas du tout, vous serez vaudevilliste, et vaudevilliste responsable ; car, afin que nul n'en ignore, on mettra votre nom sur l'affiche pour bien constater qu'à vous appartient la paternité de l'œuvre ornée et illustrée par le vaudevillisme, enrichie du lazzi dramatique, du couplet et autres agrémens indispensables. Heureux M. Théodore Leclercq! c'est le seul homme de lettres que le vaudeville ne défigure pas.

Rien n'est plus important pour le vaudevilliste que le choix d'un collaborateur ; les maîtres du vaudeville se permettent seuls de donner de temps en temps une pièce signée d'un seul nom ; pour le reste des *ouvriers en vaudeville*, comme dirait Chatterton, il est démontré que quand les vaudevillistes vont deux à deux, le vaudeville en est meilleur, à plus forte raison trois par trois. C'est une habitude prise parmi nos auteurs dramatiques, si bien qu'ils seraient fort embarrassés d'avoir de l'esprit quand ils sont seuls. J'ai entendu, à ce propos, un de nos bons vaudevillistes se permettre une ingénieuse allégorie. « L'esprit, disait-il, est comme le feu : tous deux éclairent et brûlent ; » et il partait de là pour comparer les trois collaborateurs qui heurtent leurs idées pour en faire jaillir les saillies d'un vaudeville, à la pierre, au fer et à l'amadou, qui produisent le feu. Mon homme avait fait un couplet là-dessus, et son image, revêtue des formes de la poésie, ne manquait ni de justesse ni de grâce.

tente pas de la réimprimer purement et simplement, mais qu'il y intercale souvent des articles du crû, écrits en français flamand, dont la *Revue* ne saurait prendre la responsabilité, non plus que des fautes grossières dont cette réimpression fourmille. En général, les contrefaçons de Bruxelles, faites à la hâte, se ressentent presqu toujours de cette précipitation et de l'incurie ignorante du contrefacteur.

(*V. du D.*)

Quand un vaudevilliste a trouvé un sujet de pièce dans quelque recoin littéraire, il lui reste à trouver encore un collaborateur qui convienne à ce sujet. Il lui faut un collaborateur triste ou un collaborateur gai, selon la circonstance. La plupart des vaudevillistes ont une spécialité où ils brillent particulièrement. Les uns excellent dans les pièces à poudre, les autres manient le moyen-âge avec facilité. Ceux-ci peignent de préférence les mœurs de salon, ceux-là possèdent l'art de faire manœuvrer les troupiers et savent toutes les fleurs de la rhétorique des casernes. Il est des vaudevillistes qui ne font que le couplet, d'autres que les scènes d'amour, d'autres encore qui ne font que le calembour. Il faut choisir son collaborateur ou ses collaborateurs dans ces diverses variétés, mais il faut le choisir avec prudence et éviter plusieurs sortes de collaborateurs fatals à l'œuvre à laquelle ils sont associés.

Nous avons d'abord le collaborateur qui ne collabore pas; celui-là n'a jamais produit une phrase, ni un vers de vaudeville, et cependant c'est un vaudevilliste très-connu; son répertoire se compose de trente ou quarante pièces; il vit très-bien et très-largement du vaudeville; chaque mois il touche son dividende, il est membre de la commission des auteurs dramatiques; il a toutes les joies, tous les profits et tous les honneurs du métier. Sa manière de procéder est simple autant que facile : chaque jour il va visiter un vaudevilliste de ses amis, et s'y installe pour deux ou trois heures. Pendant ce temps, un autre vaudevilliste vient, on cause affaires, on met un sujet sur le tapis. Le collaborateur qui ne collabore pas se mêle adroitement de la conversation, il répète les phrases de chacun, il rit, il approuve, et termine la séance en disant : « Cela fera une excellente pièce; il faut nous y mettre tout de suite; quand nous reverrons-nous?» De la sorte, il se trouve associé à l'ouvrage, et tous ses soins désormais se borneront à se maintenir dans sa position de collaborateur; du reste, il n'écrira rien, ne composera rien, mais il parlera beaucoup de sa pièce, et quand elle sera faite et reçue, il ira à toutes les répétitions où il fera de grands embarras.

Un collaborateur pire que celui-là, c'est le collaborateur ab-

solu et despote, qui impose tyranniquement ses idées, qui fait plier le plan d'une pièce sous sa volonté de fer, qui ne revient sur aucun mot écrit par lui, qui ne démord pas du moindre calembour. Si vous n'accueillez pas aveuglément son avis, il vous met tout aussitôt l'épée ou le pistolet à la main; il faut laisser faire ce collaborateur fléau, et tomber d'accord avec lui.

Les vaudevillistes, dans leur langue, appellent *soudeur* une variété assez commune de l'espèce. Le soudeur soude ensemble deux vaudevillistes et s'enchâsse entre eux deux. Causeur diligent et rusé, il vous entreprend et vous retourne de toutes les façons jusqu'à ce que vous lui ayez parlé d'un sujet de pièce; quand il a son affaire, il court aussitôt chez un autre vaudevilliste à qui il fait part de votre idée, et s'y prend de façon à établir une collaboration à laquelle il participe. Le soudeur ne doit pas être confondu avec le collaborateur qui ne collabore pas, car souvent il fait sa part du vaudeville dans lequel il est entré par industrie.

Pour prévenir les déceptions, les erreurs et les dangers de la collaboration fortuite, beaucoup de vaudevillistes forment des alliances auxquelles ils demeurent fidèles : de là ces noms inévitablement accouplés sur les affiches; ce sont des raisons de commerce dramatique, des compagnies pour l'exploitation du vaudeville. Il est ensuite des collaborations secrètes et des collaborations de famille. Par exemple, un de nos plus féconds vaudevillistes, celui qui obtiendra le premier fauteuil académique réservé à la petite comédie, est aidé dans ses nombreux travaux par sa femme, à qui la littérature est aussi familière que les beaux-arts. C'est un heureux mari, ayant le bonheur de Favart, moins l'abbé de Voisenon; nous ne disons pas moins le maréchal de Saxe. Un autre vaudevilliste, dont le nom s'est souvent associé à celui que nous venons d'indiquer, partage avec sa femme les soins du ménage, à condition que celle-ci lira tout ce qui paraît de revues, de romans et de journaux anecdotiques, et lui fera de ses lectures une analyse succincte. Ce vaudevilliste est celui de tous qui a toujours le plus de sujets en portefeuille. En fait de collaboration mystérieuse, on cite un vaudevilliste des plus fertiles, qui était

né pour toute autre chose que pour faire des pièces de théâtre. Le hasard lui fit déterrer, dans je ne sais quelle cour des Miracles un homme d'esprit qui avait eu des malheurs; cet homme, qui avait réglé des comptes fâcheux avec la justice, tournait le couplet avec une merveilleuse facilité, et filait une scène avec toute sorte d'agrément. Par malheur, le préjugé, plus cruel que la loi, le condamnait à l'obscurité; nul théâtre n'aurait voulu accueillir ce nom taré, ce talent flétri; notre vaudevilliste alors prit à son compte ce talent honteux et caché; il se mit à exploiter et exploite encore le pauvre diable à qui il donne de légers appointemens, et qui lui fait toutes ses parts de vaudevilles.

Après cela, il y a quelques vaudevillistes qui exploitent les idées des jeunes gens qui viennent à eux, demandant assistance, un vaudeville à la main. D'autres, qui sont dans les bonnes grâces des directeurs, butinent parmi les pièces que les aspirans au vaudevillisme adressent, franches de port, aux administrations théâtrales. Les cartons ne chôment jamais de cette marchandise de hasard; pour en donner une idée, il suffira de dire que les cartons du Palais-Royal, le plus jeune de nos théâtres de vaudeville, ont déjà dévoré près de trois cents de ces embryons dramatiques. Un des régisseurs de ce théâtre, homme d'ordre et de méthode, qui a lu toutes ces œuvres suppliantes, peut en fournir la note exacte, avec le titre et l'analyse soigneusement relevés.

Généralement, les hommes de lettres se contentent de se livrer aux travaux de l'esprit, et ne cumulent pas d'autres fonctions avec celles d'écrivain. Les vaudevillistes qui exploitent la branche la plus lucrative de la littérature, et dont le métier entraîne une foule d'occupations exigeantes, telles que les visites, lectures, répétitions, etc., y joignent presque tous un autre état. Ainsi, la plupart sont employés dans des administrations ou des ministères et donnent par jour sept ou huit heures de leur temps à l'insipide labeur des bureaux. Quelques-uns se livrent au commerce ou à des industries tout-à-fait étrangères au culte riant et léger de Momus. On sait qu'un de nos vaudevillistes les plus spirituels est en même temps actionnaire des pompes funèbres, et a

fait au Père Lachaise des affaires tout aussi brillantes, sinon aussi gaies qu'au vaudeville.

C'est à l'esprit d'association que les vaudevillistes doivent la prospérité financière qui enrichit leurs travaux. Tandis que les autres écrivains se laissent exploiter par les libraires, et que la propriété littéraire n'est assise sur aucune base, la propriété dramatique s'entoure de solides garanties, et fixe son revenu à un taux large et avantageux. Les auteurs dramatiques sont constitués en corporation, ils ont un syndicat qui veille avec sollicitude, sinon aux intérêts de l'art, du moins à leurs intérêts pécuniaires. Sur tous les points de la France s'étend une administration financière parfaitement organisée qui perçoit les droits d'auteur. Il n'est si mince bourgade, où des acteurs nomades viennent dresser de temps en temps leurs tréteaux, qu'il n'ait son collecteur dont la main inflexible prélève sur la chétive recette des bohémiens l'obole du vaudevilliste. Là où il y a quelque chose, le vaudevilliste ne perd pas ses droits; il ne les perd jamais, même quand la représentation est au bénéfice des pauvres; c'est comme cela que l'on fait les bonnes maisons. Hardy, ce prédécesseur de Corneille, qui le premier tira profit de ses œuvres dramatiques, était loin de penser jusqu'où s'étendrait un jour cet impôt qu'il attribuait au génie et à l'esprit. Il y a trente ans encore, on traitait à forfait pour un vaudeville; un acte se payait ordinairement 12 francs, quelquefois un petit écu, rarement un louis. Aujourd'hui le vaudevilliste prélève chaque soir douze pour cent sur la recette. Ce droit est assuré par des traités, et si un directeur voulait les enfreindre, aussitôt les auteurs se retireraient de lui; il y aurait coalition des *ouvriers en vaudevilles*, comme dirait Chatterton, qui ne travailleraient plus pour le directeur rebelle (1). Un directeur peut molester un auteur de toutes les façons imaginables, excepté sur l'article des droits; les traités sont là; ils n'obligent pas le directeur à être poli, mais ils l'obligent à payer les douze pour cent. Après

(1) Tout récemment, cette *corporation d'ouvriers littéraires* a voulu mettre en interdit le théâtre de la Porte-Saint-Martin. (*N. du D.*)

cela, il y a de quoi s'étonner qu'une seule fortune de vaudevilliste ait surgi depuis cette ère fortunée qui dore le vaudeville. Pour donner une idée de ce que peut rapporter une pièce en un acte, il suffira de raconter l'anecdote suivante :

Un jeune vaudevilliste, qui depuis a fait, pour M. Arnal, plusieurs vaudevilles d'une gaieté délirante, était encore à ses premiers essais, et une foule de dettes, cortége inséparable du talent obscur, le poursuivaient avec acharnement. Une de ses pièces avait été reçue au Vaudeville, le jour de la première représentation était venu, et il était en proie à sa fièvre d'auteur, lorsqu'on frappe à sa porte. C'était un tailleur, son mémoire à la main; mémoire ancien et impatienté, portant 400 francs au total. — Écoutez, dit le vaudevilliste au tailleur, je n'ai pas d'argent, mais voulez-vous faire une affaire avec moi? On joue une pièce ce soir dont je suis père à moitié; c'est une très-honnête paternité. Je vous donne ma moitié de vaudeville pour votre acquit. Acceptez, et mes droits vous sont subrogés. C'est une chance à courir.

Le tailleur accepte et le marché est signé. La pièce a un grand succès, elle reste au répertoire, et elle a rapporté au tailleur, pour sa part, près de 5,000 francs, sans préjudice de l'avenir.

Les journaux ont souvent donné le chiffre exact du revenu de M. Scribe, qui s'élève chaque année à cent et quelques mille francs; l'Académie a offert un fauteuil à cette opulence : ainsi, honneurs, fortune, rien ne manque au vaudevilliste. Demandez maintenant pourquoi tous les gens de lettres ne font pas des vaudevilles?

Nous répondrons d'abord que presque tous en ont fait. On commence par-là; les plus grands noms de notre littérature en ont essayé, et les quarante, qui ont ouvert leur temple à M. Scribe, avaient tous dans leur jeunesse fait des vaudevilles, tous, excepté peut-être MM. de Quélen et Frayssinous. Les maîtres de la critique aussi, qui frappent si vertement sur les doigts des vaudevillistes, ont pour la plupart à se reprocher quelques-uns de ces péchés pour lesquels ils sont sans pitié, et ils seraient sans doute aujourd'hui dans les rangs qu'ils harcèlent, si les comités de lecture avaient mieux accueilli leurs essais. Tel romancier de terre

ou de mer, dont les vaudevillistes ne manquent pas de mettre en scène les pages pittoresques et dramatiques, était parti pour être tout simplement un vaudevilliste, lui aussi, et s'il s'est trouvé porté dans d'autres sphères, la faute en est à sa bonne nature.

Pour être vaudevilliste, il ne suffit pas d'avoir de l'imagination et de l'esprit, il faut encore n'en avoir qu'une certaine dose. Il faut, en outre, être doué d'une certaine aptitude, d'un art de tout réduire à des proportions convenues; enfin, d'un je ne sais quoi banal qui fait le vaudevilliste.

Rulhières disait que Mme de Coislin, qui tâchait d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la foi, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent; « et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

Les talens d'une certaine portée ne peuvent que bien difficilement se plier à l'art du vaudevilliste; quiconque aura des idées à soi en sera tout-à-fait incapable. On ne fait guère de bons vaudevilles qu'avec l'idée d'un autre; les pièces composées avec les livres sont le plus souvent les seules qui réussissent sur les petits théâtres, et si jamais la propriété littéraire se constitue et interdit aux vaudevillistes le droit de pillage, le vaudeville redeviendra ce qu'il était autrefois quand il volait de ses propres ailes : il retournera leste et joyeux à la faridondaine.

Paul Vermond.

L'ÉGOÏSME ET LA PEUR.

I.

Dans une vision mon ame fut ravie;
Je vis les corps des rois acquittés de la vie ;
Et l'un d'eux me sembla marqué d'un sceau divin ,
Il portait devant lui sa tête dans sa main ;
Et jusque chez les morts gardant son rang suprême ,
Cette tête coupée avait un diadème.
Dans ce jour où sur moi le vil couteau tomba,
Dit-elle, tout mon peuple, hélas! m'abandonna.
La voix de son amour aurait pu faire taire
Le roulement de mort du commandant Santerre,
Mais une voix parlait plus haute dans son cœur,
Et cette voix c'était *l'Égoïsme et la Peur*.
Quand il eut achevé, cet illustre fantôme
S'endormit pour toujours dans son dernier royaume.

II.

Et d'un autre côté mon regard se tourna,
Et je vis les noyés de la Bérézina.

Ils étaient tous couverts de hideuses blessures,
Des glaçons hérissaient leurs blondes chevelures;
Ils s'écrièrent tous : L'Égoïsme et la Peur
Nous vendirent jadis en France à l'empereur.
Nous ne maudissons pas son nom ni sa mémoire,
Car il nous a donné ce qu'il avait : *la gloire!*
Mais, opprobre éternel à ce sénat flatteur,
A ses deux conseillers, l'*Égoïsme* et la *Peur!*

III.

Puis je vis s'avancer une femme livide,
Couverte de haillons, et le regard timide;
Elle allait se plaignant d'une mourante voix;
Dans ses bras amaigris s'élevait une croix,
Non pas cette croix d'or que l'église romaine
Suspend comme un hochet à son collier de reine,
Mais cette croix de bois de l'univers entier,
Cette pesante croix, la croix du charpentier.
Et j'entendis ces mots : Notre sœur l'Angleterre
A dans son sein des cœurs qui plaignent ma misère;
Mais deux choses, hélas! ont corrompu ma sœur,
Et ces deux choses sont l'*Égoïsme* et la *Peur!*

IV.

Et cette femme en pleurs, sous le faix oppressée,
Absorba tout à coup mon ame et ma pensée,
Et je n'aperçus plus, quand j'entendis sa voix,
Ces hommes du passé, ces soldats et ces rois;
Car cette pauvre femme, en sa misère immonde,
Parut grosse à mes yeux de l'avenir du monde.

Angleterre, me dis-je, en ton vieux parlement,
Tu plains l'esclave noir et son affreux tourment;
Ton peuple entend le fouet qui sonne en Amérique,
Et ne voit pas le sang dont lui-même trafique.
Eh! qu'aura donc produit ce schisme tant vanté,
S'il garde l'imposture et perd la charité?
Fanatiques puissans et de Londre et de Rome,
Sous un froc différent, vous êtes le même homme.
Ah! sépulcres blanchis, nouveaux pharisiens,
Laissez donc là le Christ; vous n'êtes pas des siens.
Vous criez en tous lieux : Hérétiques, papistes;
Et moi qui vous entends, je vous crie : Hypocrites!

V.

Sois absous, Robespierre! et toi, Napoléon,
Car nous avons baisé votre sceptre de plomb.
Vous avez accompli vos deux terribles tâches;
Mais, malédiction sur ce troupeau de lâches,
Sans vice ni vertu, sans haine et sans amour,
Qui laisse la colombe aux serres du vautour!
A ces deux ennemis de l'humaine existence
Qui jusques au tombeau nous suivent dès l'enfance;
A ces empoisonneurs qui rongent notre cœur,
A ces deux grands fléaux, l'*Égoïsme* et la *Peur!*

VI.

Et j'étais tout pensif, méditant en silence,
Quand je fus transporté dans une salle immense,
Où des hommes assis, couverts de cheveux blancs,
Paraissaient à regret juger des jeunes gens;

Et tout à coup je vis entrer dans cette salle,
Et ces noyés sanglans, et cette ombre royale,
Et cette femme en deuil, avec sa grande croix,
Et tous ensemble alors élevèrent la voix :
C'est vous qui nous avez enfoncés dans l'abîme!
La faiblesse, vieillards, est pire que le crime.
C'est nous qui vous jugeons... Malheur à vous! malheur!
Plusieurs sont parmi vous l'*Égoïsme* et la *Peur!*

VII.

Pourtant, ô jeunes gens! ces juges peu sévères,
Qui sont vos accusés, ont l'âge de vos pères.
Vous porterez comme eux, un jour, des cheveux blancs,
Et vous serez comme eux traités par vos enfans.
Le monde va toujours, et bien folle est la tête
Qui conçoit le penser de lui crier : Arrête!
On a fait par le ciel un grand pas en avant;
Il faut le proclamer : on ne veut plus de sang.
N'étalez pas ainsi ce facile courage;
Siècle, fleur d'avenir, respecte le vieil âge,
Et puisse-tu laisser, quand tu seras vainqueur,
A ton aîné mourant l'*Égoïsme* et la *Peur!*

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE.

Le mois de mai est *la saison parisienne* du dandisme provincial. Dès qu'avril a parcouru sa course, la riche province fait atteler sa vieille calèche, et crie : *Paris !* L'hobereau du Berry, de la Marche ou du Poitou, qui a passé tout l'hiver à chasser et à économiser sur ses revenus, envoie devant lui ses chevaux qu'il veut montrer au Bois de Boulogne. Au moment où cette aristocratie entre à Paris par une porte, l'aristocratie élégante et parfumée de Paris en sort par une autre; à ces deux aristocraties il faut, chacune à son tour, le pavé haut et libre. A l'une, le Théâtre-Italien et les magasins d'Herbault l'hiver; à l'autre, l'Opéra, les magasins et les modes de la rue Vivienne au printemps. Donc à l'heure qu'il est, nos théâtres, nos promenades, nos boulevarts sont à l'aristocratie provinciale. Aussi l'Opéra fait-il à chaque représentation plus de 10,000 fr. de recette. Jusque-là tout est bien, surtout pour la fortune de M. Véron. Mais nous autres pauvres gens de lettres, qui n'avons ni terres, ni châteaux, on nous chasse même de notre foyer de l'Opéra, ce foyer qui est notre seule joie, notre seul salon de douces causeries. Les gentilshommes de province nous l'ont envahi; il nous a fallu le déserter, car le dandy provincial vient là surtout pour *voir* les célébrités littéraires du jour. Sa petite vanité est satisfaite lorsqu'il a aperçu M. de Balzac, lorsqu'il a coudoyé M. Eugène Sue, ou lorgné M. Janin. Il peut dire à son retour : «M. Alex. Dumas est mon ami; je connais beaucoup M. Victor Hugo.»

Si lundi soir, en faisant vos adieux à Mlle Taglioni, vous entrez au foyer de l'Opéra, vous pourrez apercevoir le type de ces gentilshommes chasseurs. Il se promène en souriant avec une canne à pomme d'or armoiriée ;

il a le verbe sonore et fier; il vous jette à la tête les bonnes fortunes qu'il n'a pas eues, les prouesses qu'il n'a pas faites. Si vous l'en croyez, il descend d'Ogier le Danois, d'un côté, et de Louis-le-Gros, de l'autre. Optez pour cette dernière ascendance; car notre homme est tant soit peu le personnage d'une comédie que vous avez peut-être vue naguère à l'Odéon. Du reste, il a le bonheur d'appartenir à l'une des familles les plus distinguées et les plus honorables de nos provinces.

— S'il nous était permis de donner notre avis aux hommes d'état qui nous gouvernent, nous leur dirions qu'ils agiraient plus sagement et plus utilement pour la librairie française, cette branche si importante de notre industrie, d'employer leur action à la délivrer de la PLAIE BELGE, cette plaie du vol effronté qui la ronge au cœur, que de lui jeter de stériles et banales décorations. Il y a quelque temps, on avait donné la croix à l'imprimeur Paul Renouard; aujourd'hui on la donne au libraire Ch. Gosselin. A-t-on voulu récompenser dans le premier l'imprimeur ou le frère du secrétaire-général de la justice? A-t-on voulu dédommager le second des soustractions récentes des flibustiers de Bruxelles? ou bien a-t-on voulu honorer l'éditeur des romans de M. Arnould Frémy et de M. Lamothe-Langon? Nous ne saurions résoudre cette grave question; mais ce que nous savons bien, c'est que, décorât-on en masse toute la librairie française, elle ne s'en porterait pas mieux. Sa véritable plaie, c'est la piraterie de ce peuple nain, de ce peuple couard qui ne sait lever la tête que pour nous prendre le plus pur de notre sang. Comment se fait-il que de tant d'illustrations littéraires de la chambre, il ne s'en trouve pas une qui prenne la parole en faveur d'une cause si intéressante, et force nos hommes d'état à protéger la librairie française, au lieu de la *décorer?* Ce serait un peu mieux employer son temps qu'à de vaines *méditations* et à de creuses théories politiques et *sociales*.

— COURSES DU CHAMP-DE-MARS, DIMANCHE, 10 MAI. — MISS ANNETTE a remporté le prix de 3,000 francs, sans gloire, sans péril, au petit galop de chasse, au trot de promenade. C'est qu'aucun concurrent ne se présentait, et que dans cette occasion, MISS ANNETTE avait le droit de courir seule. Mais si cette épreuve n'offrait aucun intérêt, il faut convenir que rien n'a jamais égalé la grande lutte de MOROTTO, de CROCODILE, de CLARION et de TIM. Ces quatre admirables bêtes surpassent tout ce qu'on connaît de la vitesse des chevaux. Après le premier tour, la victoire n'était plus disputée que par MOROTTO et CROCODILE, et ce dernier n'a été dépassé par son rival que d'une demi-encolure. Les spectateurs qu'avait attirés cet intéressant spectacle s'entretenaient avec chagrin de l'évé-

nement terrible arrivé la veille, au bois de Boulogne, à M. le comte Dubourg, homme distingué dans tous ses rapports, et qui avait survécu une demi-heure seulement à une chute de cheval.

— AMBIGU-COMIQUE. — JEANNE DE FLANDRE, mélodrame, par MM. Fontan et Victor Herbin. — Jeanne, fille du comte Baudouin, qui est parti pour la croisade et n'en est pas revenu, utilise admirablement l'absence de son père : elle a coiffé sa tête de la couronne de comtesse de Flandre, donné la moitié de sa couche à un aventurier français, et mis ses sujets en coupe réglée. L'aventurier, qui se nomme Raoul de Mauléon, sert Jeanne dans les nombreuses décapitations dont elle charme ses loisirs, et pour récompense, il est nourri, chauffé, vêtu, aux frais de la princesse. Ce dernier chapitre en vaut la peine. Raoul est supérieurement nippé : casque à panache, armure étincelante, épée damasquinée, rien ne lui manque; il a de l'argent dans sa poche, comme le mari d'une danseuse, et les domestiques ont l'ordre de lui donner à manger tout ce qu'il veut. Le peuple flamand voit d'assez mauvais œil ce dévergondage, et vient donner de fréquens charivaris sous les fenêtres de la comtesse. Ces rumeurs exaspèrent Jeanne : chaque émeute est suivie d'une exécution; plus le Flamand crie, plus il est décapité. Voilà dans quel ordre social gravitaient les destinées de la Flandre, quand on frappe à la porte : « Qui est là? — Ouvrez. — Qui êtes-vous? — Un pélerin. — Entrez; » et un homme se présente, cachant ses traits sous les bords d'un vaste chapeau, son corps sous les plis d'une immense casaque, dont le collet est parsemé de coquilles d'huîtres. « Bonjour, ma fille, fait-il, comment te portes-tu? Je suis ton père, le » comte Baudouin, que tu croyais mort. Je viens te mettre à la porte, toi » et ton amant français. Le peuple m'adore; il a léché la poussière sarra- » sine de mes bottes. Mais, à propos, tu as l'air de ne pas me recon- » naître. Il est donc vrai que tu as mal tourné! Flamands, vous me recon- » naissez, vous autres? » Ici le pélerin ôte son chapeau et sa pélerine de coquilles d'huîtres, et, découvrant un vieillard assez bien couvert, s'écrie : « Vous me reconnaissez; je porte l'habit qui vous a si souvent con- » duits à la victoire. » Ici deux remarques : d'abord les habits faisaient un service bien long dans ce temps-là, puisqu'au bout de quinze ans l'habit de Baudouin n'est pas même rapé; ensuite on ne saurait trop admirer la variété des objets qui conduisent un peuple à la victoire. Henri IV s'écriait : « Vous verrez toujours ce panache sur le chemin de l'honneur. » Napoléon attachait la même prétention à sa redingote grise; feu le vieil empereur François se vantait de rallier ses Autrichiens avec sa grande queue. Je ne sais plus quel général russe, brave et bossu, disait à ses soldats, en se frappant le dos : « Tant que vous verrez ceci devant vous, al-

lez; la gloire est là-dedans. » C'est ainsi que le mot de Henri IV peut se varier à l'infini, selon les costumes du temps ou la constitution particulière des grands capitaines, et qu'un général d'artillerie (ils ont tous la vue basse) peut dire : « Vous trouverez toujours mes lunettes; » un autre : « Vous trouverez toujours mes bretelles; un troisième : « Vous trouverez mon mouchoir de poche sur le chemin de l'honneur. » Peu importe, au fait, pourvu que le panache, la redingote, la queue, la bosse, les lunettes, les bretelles et le mouchoir ne soient pas tout seuls, et que l'homme qui les porte soit aussi sur cette grande route de l'honneur. Donc l'habit de Baudouin est reconnu par certains Famands et contesté par d'autres. Jeanne surtout le nie avec assurance; et comme il faut que ce débat du père et de la fille ait un terme, tous deux conviennent de s'en rapporter au jugement de Louis VIII, roi de France, tenant sa cour à Péronne. Les règles de l'art dramatique exigeant qu'un acte soit clos par un coup de poignard, un coup de fusil, une arrestation ou une grosse clameur, tous les Flamands s'écrient en chœur : « A Péronne ! à Péronne ! »

A Péronne, sous une tente, entre un archevêque et un autre comparse, siége un personnage couronné, muet, stupide, et à moitié endormi. C'est Louis VIII, qui écoute d'une oreille et voit d'un œil, Baudouin qui veut se faire reconnaître, et Jeanne qui le renie. Louis VIII se trouve fort embarrassé entre ces deux témoignages, et, pour mettre sa conscience à couvert, accorde le jugement de Dieu. Raoul de Mauléon se présente pour Jeanne, armé de toutes pièces, couvert d'une cuirasse d'acier poli, et pour Baudouin vient s'offrir un vieillard énervé qui n'a pour protéger sa poitrine qu'une cuirasse de carton bouilli. Le combat a lieu, et la victoire se prononce pour l'acier poli; le carton bouilli vient rouler, vaincu et terrassé, devant la rampe. A partir de ce moment commence pour Baudouin une série de tribulations, une vie de cachot, de litière humide, de chaînes, de carcans. Jeanne vient le tourmenter jusque dans sa prison, en le priant, s'il veut vivre, de signer une déclaration dans laquelle il annoncera qu'il n'est pas Baudouin. A cela le prisonnier n'avait qu'une réponse à faire : « De quel nom veux-tu, ma pauvre fille, que je signe cette déclaration, puisque tu sais aussi bien que moi que je suis Baudouin, ton père? » Mais le pauvre père aime mieux agiter ses chaînes de carton bouilli, secouer ses cheveux comme un marchand de pommade pilogène, éparpiller sa paille et beugler à l'instar des buffles, jusqu'à ce que les Flamands viennent le délivrer. A la faveur d'une émeute sérieuse, il sort de sa prison, arme le peuple, et court au palais pour embrasser sa fille Jeanne; mais il trouve la porte barricadée. Cette porte enfoncée, quel spectacle s'offre à ses yeux! Mauléon a poignardé cette Jeanne chérie, sa pauvre fille, l'espoir de ses vieux jours. Et cet autre père Goriot s'écrie : Le monstre ! il a tué

mon enfant! Les vieillards au théâtre deviennent de plus en plus stupides.

Il n'y a guère de louable dans cette burlesque évocation de la chronique du comte Baudouin, qu'un retour assez marqué vers le vieux mélodrame, qui vivait de cachots, de pain noir, de pères malheureux, d'enfans dénaturés et de pélerins. La part de l'histoire y est faite à peu de frais : trois *messires*, deux jurons par la sainte Vierge, composent le vernis local étendu par couche très-légère sur ce drame, écrit dans un style ahuri. Jeanne est une grosse forcenée qui entre en criant et meurt en criant; Mauléon un gros éhonté qui grogne en entrant et grogne en tuant. Si ce ménage n'a pas meilleure façon, c'est peut-être la faute des auteurs, un peu celle de l'immense actrice qui représente Jeanne; à coup sûr, ce n'est pas la faute de Montigny, acteur intelligent, incisif, et qui retrouve quand il veut le fruit de ses bonnes études. L'Ambigu-Comique est un fort vilain théâtre; c'est la plus mal achalandée de toutes ces boutiques de drames qui se multiplient sur les boulevarts, comme les marchands de coco. Le drame historique n'y peut être compris par personne, à commencer par les directeurs. A quoi bon dès-lors ces trois cuirasses de fer-blanc, dont la moins terne déparerait un peloton d'archers de LA JUIVE?

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — L'IF DE CROISSEY. — Ne vous y trompez pas, ceci est encore une *croix d'or*. Vous retrouverez la jeune paysanne qui ne veut pas que son frère parte pour *l'armée de la guerre*, un niais, un sergent de la ligne, au lieu d'un sergent de la vieille garde, et le jeune abbé qui s'engage pour cette fameuse *croix d'or*. Changez à volonté le nom des personnages et des acteurs, et vous pourrez vous croire au Palais-Royal, au Vaudeville ou aux Variétés, à votre choix. A ce dernier théâtre, comme aux deux autres, vous ne comprendrez jamais pourquoi ce nigaud d'abbé, devenu capitaine, ne s'annonce pas tout de suite comme le dépositaire de la croix d'or, et s'avise de se faire aimer et de se dépiter quand cette pauvre fille en veut épouser un autre qu'elle croit être le remplaçant de son frère. Il faut croire que les théâtres ne s'accoutumeront pas à nous offrir tous la même marchandise. On dit que la source des *croix d'or* n'est pas encore tarie. En attendant, nous guettons le premier feuilleton que le commerce rapace des annonces laissera passer dans LE CONSTITUTIONNEL; nous sommes bien sûrs d'y rencontrer cette facétie : On dit que le roman de M. Maurice Saint-Aguet a inspiré d'autres vaudevilles sur le même sujet. Quand nous serons à cent, nous ferons une croix.

— GYMNASE. — UNE CHAUMIÈRE ET SON COEUR! — Ce point d'exclamation est sur l'affiche, je vous en préviens; il doit être du fait de

M. Poirson, le directeur-affiche, l'homme des lettres *capitales*, des lettres *grasses* et des *italiques*. Si par un retour de fortune le Gymnase venait à perdre sa clientèle de clercs dévoués et qu'il fallût à tout prix la rappeler, l'affiche de son théâtre serait un jour ainsi composée : *Théâtre du Gymnase Dramatique, dirigé par M. Poirson-Delestre, chevalier de la Légion-d'Honneur, ayant calèche, coupé, et portant lunettes.* Quel que soit le sens de ce point d'admiration, laissons-en l'honneur à qui l'a inventé. M. Poirson peut même, s'il lui convient, le transposer et le placer après le nom de M. Scribe; nous n'y verrons qu'un acte de reconnaissance envers l'auteur qui a fait sa fortune, et lui a donné un attelage et des lunettes d'or.

C'est un parti pris : nous allons voir tomber un à un tous les préjugés romanesques; M. Scribe s'est fait le chef d'une bande noire qui va mettre le marteau dans l'édifice de la sentimentalité et coucher sur le sol les débris de la passion de convention. Être aimé ou mourir est le premier coup porté à l'*antonysme*, qui a passé du théâtre dans le monde. Une chaumière et son coeur est une critique des mœurs désintéressées et prolétaires de ces amours qui foulent aux pieds le rang et les guinées, qui brisent des blasons et répondent à tout : *Qu'est-ce que cela me fait, à moi?*

Un Anglais riche, comme le sont tous les Anglais, au théâtre en général, et au Gymnase en particulier, enlève, en voyageant sur les grandes routes, une petite fille de douze ans, jolie, appétissante comme la mousse d'un verre de porter, qui jouait, sautillait, pétillait devant un *cottage*; pur caprice d'Anglais qui aime les jolis enfans, comme un joli bouledogue, comme un joli poney. Cette petite fille a grandi; ses dix-huit ans ont sonné. Lord Wolsey, un jour qu'il était en culotte courte et que les mailles de son bas transparent laissaient entrevoir la chair de ses mollets, fait asseoir Jenny, s'assied près d'elle, lui prend la main gauche, la regarde entre les deux yeux et lui dit : « Je veux vous épouser. » Jenny retire sa main et demande à réfléchir. Lord Wolsey, qui veut utiliser sa toilette et produire quelque part des effets de culotte courte, va passer la soirée dans une réunion. Jenny, seule, rappelle un à un tous ses souvenirs d'enfance, se demande s'il n'y a pas dans le monde un être qu'elle aime mieux que son protecteur, et se souvient à propos qu'elle a barboté dans les mares d'une ferme avec un jeune polisson nommé John Gripp. Son imagination grandit cet individu, le façonne, l'embellit, l'orne de mille qualités agrestes et honorables; il faut qu'elle le voie, l'embrasse, l'aime et l'épouse. Lord Wolsey, son luxe, ses chevaux, sa maison, *qu'est-ce que cela lui fait, à elle?* Donc, en pleine nuit, elle s'échappe du château et court à la taverne, où bien certainement John Gripp l'attend tous les

jours; mais John Gripp est un atroce marchand de bœufs; mais John Gripp sent le suif, jure, sacre, boit, corrompt des intendans pour attraper des fermages, perd tout son argent au jeu; John Gripp enfin est un paysan madré, brutal, avide, qui va épouser la maîtresse de la taverne où Jenny s'est présentée pour être servante.

Autre escapade. Jenny laisse là son Gripp, se sauve par une fenêtre et retourne au château, et à lord Wolsey, qui a tout appris. Celui-ci, délicat outre mesure, veut absolument faire de Jenny madame Gripp. Avez-vous remarqué qu'au théâtre on nous donne des Anglais idéalement généreux, résolument suicides quand on n'en fait pas des êtres parfaitement ridicules, des éléphans gloutons qui demandent toujours des *beefsteckcs*, en disant: *Je vouloir des pommes de terre beaucoup fort.* Jenny se défend comme elle peut de cette générosité qui lui fait horreur, et fait comprendre enfin à lord Wolsey que c'est lui qu'elle veut épouser, lui et son château et sa riche vaisselle, et son linge odorant, et ses chevaux, et sa culotte courte, et ses bas à jour.

Mlle Sauvage, petite salamandre sortie vivante des débris fumans de la *Gaîté*-Pixérécourt, et qui n'a pas voulu s'engager avec la *Gaîté*-Bernard Léon, a débuté dans cette pièce composée pour elle par MM. Scribe et Laforêt: son intelligence si fine et si délicate l'a bien vite initiée aux petits secrets de l'art dramatique qui règne au Gymnase. Elle a été distinguée et spirituelle surtout dans cette scène de désenchantement où la grossièreté de John Gripp la dégoûte pour jamais des inclinations de chaumière: la décence et la sensibilité mesurée de son jeu ont jeté du charme sur les scènes du 1er et du 2e actes. Bouffé s'est donné dans le rôle de John Gripp des allures de rustaud fort comiques.

Le succès de cette pièce a été consacré à la première représentation par des applaudissemens partis de bonne source. Un sifflet systématique a seul troublé le couplet final; mais une trentaine de lutteurs du parterre ont livré combat à cet opposant déterminé. Un instant sa vie a été en danger, malgré sa bonne contenance. Je préférerais la position de l'ours *Carpolain*, harcelé par les cent dogues de la barrière du combat, à celle de ce courageux citoyen.

On a fait à cette pièce le reproche de ressembler, quant à la donnée, aux Premières Amours, de M. Scribe. Ce n'est peut-être là qu'une chicane, tant les détails diffèrent, tant les effets employés cette fois sont nouveaux et piquans. Nous ne savons pas quelle est la part des deux auteurs; mais à coup sûr M. Scribe a dû s'applaudir de l'adjonction d'un collaborateur qui a dépensé dans le feuilleton d'un journal important beaucoup d'esprit et d'invention.

— Deux volumes nouveaux de George Sand ont paru, il y a peu de jours, chez Félix Bonnaire et Victor Magen; c'est peut-être le plus beau succès de l'auteur. Plus de onze cents exemplaires ont été enlevés le jour de la mise en vente. Nous reviendrons sur ces deux volumes, qui sont deux ouvrages séparés : le premier, André, est une composition ravissante et pleine de tendres émotions; le second, Leone Leoni, d'un intérêt plus puissant, d'un ordre plus élevé, rencontrera néanmoins peut-être plus d'opposition par la série d'idées qu'il agite.

— Angelo, tyran de Padoue, de M. Victor Hugo, a paru chez Eugène Renduel. Cette œuvre, si remarquable par la beauté du style, n'a pas un moindre succès à la lecture qu'au théâtre.

— Claude Gueux, du même auteur, publié, il y a un an, dans la Revue de Paris, a été réimprimé et se trouve à la même librairie. Il n'en a été tiré que cent exemplaires.

— Tous les amis de la littérature se souviennent de feu Régnier d'Estourbet, jeune auteur qui se cachait sous le pseudonyme de l'abbé *Tiberge*, et dont la plume spirituelle a produit, entre autres ouvrages qui resteront, le touchant livre intitulé les *Mémoires d'une fille de joie*. Le frère de ce jeune écrivain qui nous a été enlevé si tôt, M. Joseph Régnier, publie aujourd'hui, de retour d'un voyage en Italie, un livre plein d'intérêt, où se reproduit, avec plus de portée et d'élévation peut-être, l'esprit doux et mélancolique de son frère. Le *Tableau de la ville éternelle*, analyse sérieuse, profonde et pittoresque de la vie morale de Rome, aura pour lecteurs tous les hommes qui cherchent dans un livre la conscience et l'amour de la vérité, soutenus par un talent réel. Nous reviendrons sur le livre de M. Joseph Régnier.

— Richelieu et Mazarin, de M. Capefigue, paraîtra lundi.

— Mémoires de Fleury (1) de la Comédie-Française. — C'est un monde part que celui des comédiens; aujourd'hui c'est encore vrai, autrefois c'était bien plus évident. Aujourd'hui le comédien se marie, il est père de famille, il est sergent de la garde nationale, électeur municipal, quelquefois marchand de bonnets de coton. Delaistre de la Porte-Saint-Martin est marchande lingère, et Henri, de l'Opéra-Comique, dont la basse taille disait avec tant d'énergie les imprécations russes de Lestocq, fabrique ces *charmans* anneaux d'or sur lesquels est écrite en gothique cette suave

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.

devise d'amour : *Si tu me quittes, brise-moi.* La partie morale ou plutôt immorale de la vie comédienne s'est tout-à-fait amendée ; nous n'avons plus que la partie artiste qui a concentré en dévergondage d'amour-propre et en rouerie d'intrigues théâtrales tout le dévergondage de mœurs et la rouerie d'intrigues amoureuses d'autrefois. Les comédiens s'en vont, le siècle n'a plus que des acteurs. Ce n'est donc pas une chose sans importance, à côté des histoires politiques, morales et littéraires des trente dernières années du dix-huitième siècle et des vingt premières du nôtre, où toutes choses ont été en révolution, que d'avoir l'histoire du théâtre derrière le rideau. Nous ne voulons pas dire que les MÉMOIRES DE FLEURY soient précisément cette histoire, mais ils en seront un des premiers élémens. Un homme qui a vécu cinquante ans au théâtre, qui a joué devant Louis XVI et presque avec Marie-Antoinette, qui a débité Moncade devant Robespierre, Almada de Pinto devant Napoléon, et Tartufe en face de Louis XVIII ; cet homme est un témoin précieux et qui mérite d'être écouté. Nous avons lu ses Mémoires avec intérêt, avec plaisir, avec moins de plaisir peut-être que si nous n'avions pas vu Fleury. En effet, il nous a été difficile d'accorder notre lecture avec nos souvenirs. Ce style soigneux nous rappelait mal le jabot chiffonné et le bas mal tiré du marquis du *Dissipateur ;* cet esprit prudent n'avait rien pour nous de l'allure impertinente de Clitandre ; cette phrase nette et correcte était trop loin du bredouillage débraillé du chevalier de *Turcaret*. Mais, à part cette impression qui tient plutôt à nous qu'au livre, nous avons été très-satisfait de la lecture des Mémoires de Fleury. Beaucoup d'anecdotes inconnues racontées avec grâce, un souper chez Le Kain, qui est une charmante scène de comédie, et l'entrée de Voltaire, récit plein de chaleur et d'animation, nous ont paru mériter beaucoup de succès à ce livre.

— Nous ne serions pas irréprochable envers nos lectrices si nous omettions de constater l'existence du beau magasin de modes dont on admire depuis peu l'élégante architecture, sous le n° 106, dans la rue Richelieu. C'est celui de Mme Hocquet, la grande modiste, qui n'a pas de rivale dans la confection des capotes. La forme si aérienne et si distinguée de ces chapeaux justifie la haute renommée où l'on tient son habileté, dans les sociétés fashionables de Paris. Nos soirées et nos théâtres retentissent de son nom. Aussi est-ce une précaution inutile d'indiquer que sa maison n'a aucun rapport avec celle qui lui a succédé rue Neuve-des-Petits-Champs, quoique portant le même nom.

DE LA LANGUE FRANÇAISE

ET DES STYLES.

PREMIER ARTICLE.

Au milieu des plaintes, des colères, des cris de toute sorte, cris de joie, cris de douleur, qui s'élèvent depuis tantôt quinze ou vingt années, dans les rangs de la critique, au sujet de notre littérature, à cause de sa chute selon les uns, de sa transformation glorieuse selon les autres; il nous semble que le travail, motif ou prétexte de tout ce tapage, a été poussé assez loin par les prosateurs et par les poètes, pour qu'on puisse s'apercevoir à la fin qu'il a été fait et poursuivi dans deux directions, dans la mise en œuvre des idées et dans la modification de la langue. D'ordinaire, les pensées nouvelles qui sortent de l'esprit humain et qui se répandent à travers le monde, procèdent comme les bandes guerrières du moyen âge, soulevant sous leur marche tumultueuse, à travers champs et moissons, des flots nuageux de poussière, qui voilent leur front de bataille, leurs ailes et leurs profondeurs. On voit bien briller çà et là, par quelque déchirure du nuage, le tranchant des épées et le reflet des armures; mais il faut attendre, attendre long-temps, pour que, leur forme se dégage, devienne précise et arrêtée. C'est ainsi que dès le premier moment où des tourbillons inusités se sont élevés à l'horizon littéraire, la critique n'a pas manqué de monter sur son rocher, pour étudier avec inquiétude la cause de ce tumulte et de cette obscurité soudaine. Elle y a usé avec courage son œil et son

opiniâtreté; mais la mêlée était si grande, la confusion si profonde, le voile qui enveloppait cette marche et ce choc des théories nouvelles si épais, qu'elle s'est perdue en conjectures; et qu'aujourd'hui seulement, nous autres qui avons le bonheur d'arriver à l'heure, nous distinguons assez clairement ce qui naguère était encore si lointain, si confus, si mêlé, si inextricable.

Maintenant donc que le nuage a crevé, il en sort bien nettement deux choses: la modification des formes littéraires et la modification de la langue. Ce n'est pas toutefois que ces deux révolutions soient encore définitivement arrêtées dans leur plan, et maîtresses de leur avenir; loin de là, elles se cherchent elles-mêmes. D'un côté, le drame s'essaie aux nouveautés, la poésie tente des combinaisons rhythmiques, le roman sort de son vieux lit; de l'autre, la langue tâtonne; elle va de la formule grave et nombreuse de Louis XIV à la formule émondée et alignée de Louis XV; elle oscille entre la métaphore et la périphrase. Que deviendront ces deux mouvemens de l'art? Jusqu'où leur sera-t-il donné de parvenir? Trouveront-ils devant eux une route aplanie ou encombrée? Se produira-t-il, comme au seizième siècle, quelque renaissance inopinée, qui les laissera en chemin, comme y furent laissées nos poésies, nos histoires, nos épopées du moyen âge? Dieu seul, et peut-être aussi l'instinct mystérieux des artistes, sait ces choses; tout ce que nous pouvons faire, nous autres critiques, nous autres spectateurs de ce cirque où nous ne luttons pas, c'est de raconter les coups qui se portent, les chances qui se succèdent, et de tâcher d'arracher au présent et au passé de l'histoire quelques indices sur l'avenir.

Toutefois, il n'est pas dans notre prétention de sonder tous les mystères des deux mouvemens qui s'opèrent aujourd'hui dans la littérature. Le premier, celui qui a pour but la rénovation des formes elles-mêmes sous lesquelles se produisent les œuvres littéraires, la rénovation du drame, du roman, de la poésie, exigerait un travail très-divers, très-étendu, et un livre plutôt que des articles. Nous n'y pouvons donc pas songer, et nous le laissons à qui aura assez de loisir, assez d'idées, assez d'ardeur pour en en-

treprendre l'histoire. Il n'en est pas de même du second, de celui qui a pour objet la modification de la langue française : plus borné, plus circonscrit, il est plus commode au morcellement de la critique hebdomadaire ; il se laisse mieux suivre par l'esprit distrait des lecteurs, et, mieux que tout cela, comme toutes les entreprises modestes, il n'exige pas un de ces déploiemens de forces qu'il ne serait ni dans notre volonté de promettre, ni dans notre pouvoir de tenir. Nous allons donc essayer de rendre claire aux yeux la révolution que subit en ce moment la langue française ; de bien distinguer et séparer les uns des autres les élémens qui se disputent sa domination ; de balancer le plus équitablement qu'il se pourra leur importance individuelle ; et puis, ce qui sera le point capital de nos efforts, de tirer de l'histoire de la langue des faits jusqu'à présent à peu près inconnus, lesquels jetteront un jour singulier sur le débat que se livrent entre elles les écoles rivales en matière de style.

Il y a aujourd'hui un fait capital, qu'il est nécessaire d'exposer clairement, pour avoir la clef de la situation dans laquelle se trouve la langue. Indépendamment des matières de littérature sur lesquelles s'exerce l'esprit des auteurs, il existe une foule de sciences, d'arts, de métiers, qui sont tous plus ou moins parvenus à un état que nous nommerons philosophique, c'est-à-dire dans lequel ils se rendent ou croient se rendre à eux-mêmes compte de leurs principes, de leurs intérêts et de leurs lois. Ces sciences, ces arts, ces métiers, se sont élevés de la sorte jusqu'à un certain point à des habitudes de logique, de raisonnement, de théorie, et se sont ainsi rapprochés des esprits qui n'auraient pas été assez spéciaux pour aller les trouver sur leur terrain propre et technique. D'un autre côté, par suite de l'immense développement de la presse, toutes ces études particulières se sont à ce point réglées et constituées, qu'elles ont leurs organes publics, leurs journaux par lesquels elles se répandent et s'infiltrent dans la foule. Ainsi, les sciences physiques, mathématiques, naturelles et morales, les arts de toute portée et de toute direction, les métiers de toute destination et de tout ordre, écrivent au jour le jour

leur histoire, font leur analyse et leur synthèse dans des termes qui ne sont pas trop barbares, et possèdent leurs littératures assez civilisées pour que l'amour-propre ou le talent des écrivains s'y inquiète des mots congruens et des tournures délicates.

Toutes ces sciences, tous ces arts, tous ces métiers ont donc leur langue écrite d'abord; chose qui ne se voyait pas autrefois, car il n'y avait que les sommités de la spéculation ou de l'industrie, l'art du veneur, l'art du verrier, l'art du médecin, l'art du jurisconsulte, l'art du philologue, et quelques autres, qui eussent accès dans la région littéraire; tout le reste, terminologie plus ou moins barbare, plus ou moins humble, plus ou moins cabalistique et mystérieuse, était une affaire de maîtrise et de tradition. Ensuite, les arts et les sciences qui s'étaient élevés jusqu'à la formule écrite avaient choisi la langue latine, seul idiome général en un temps de nationalités jalouses et hargneuses, et le seul qui permît à l'intelligence et à l'industrie de passer de royaume à royaume, sans crainte des guerres, des haines ou des préjugés. Le littérateur était donc à peu près le seul à manier, à cultiver, à modifier la langue française, à l'enrichir de tournures grecques ou latines, à la féconder enfin selon les principes et les traditions esthétiques de la Grèce, de l'Italie et de la France.

Aujourd'hui au contraire, chaque science, chaque art, chaque métier, chaque profession se sont emparés de la langue française, et chacun d'eux, pour l'approprier à son usage spécial, l'a tournée, traînée et tourmentée; chacun d'eux lui a imposé son dictionnaire, son argot, ses hiéroglyphes. Puis, une fois cette fourmilière d'idiomes créée, on les a régularisés et exploités dans une multitude de journaux, lesquels viennent tous les matins, comme des ravins après les pluies d'orage, se dégorger dans la publicité générale, c'est-à-dire dans la langue écrite.

C'est donc un spectacle singulier, et qui ne s'était encore jamais vu, que celui de la langue française débordée par-dessus ses rives classiques, grossie tout à coup par une multitude de torrens qui ont traversé et délayé des terrains de toute couleur, et entraîné des débris et des immondices de toute sorte; c'est un large cou-

rant où roulent pêle-mêle les principes les plus disparates, la médecine, la politique, la géographie, la pharmacie, l'astronomie; c'est un déluge d'eaux maudites et fangeuses, où la pauvre littérature se heurte à ces corps étrangers, se perd et se noie; et l'ami des lettres antiques, l'ami du discours élégant et du noble langage, assis, comme le pasteur de Virgile, au bord de ces eaux révoltées, écoute, plein de frayeur, le bruit de ce grand naufrage, où périssent à la fois les traditions grecques, romaines et nationales; Sophocle et Démosthène, Cicéron et Térence, Racine et Bossuet.

Le premier fait à constater aujourd'hui dans l'histoire présente de la langue française, c'est donc qu'elle ne s'appartient plus à elle-même, qu'elle n'est plus soumise seulement à ses propres traditions et à ses propres lois. Pour se modifier, pour s'assouplir, pour se diversifier, pour s'étendre, elle ne s'inspire plus des grandes et fécondes traditions littéraires, comme autrefois; elle ne peut plus aller s'enquérir, comme du temps d'Horace et du temps de Vaugelas, si le mot qu'elle brûle d'adopter est de pure race grecque ou romaine; enfin, le développement futur de la langue n'est plus un résultat qui se tire logiquement et uniquement des choses, élémens et matières de son passé. Le grammairien et l'étymologiste ne se trouvent plus debout à l'entrée du langage; la porte en a été forcée, comme la barrière du Rhin au cinquième siècle, par des peuples inconnus au monde littéraire; peuples qui parlent des idiomes ignorés des Muses; nouveaux Quades, Hérules et Saxons, qui troublent la limpidité de la parole grecque et latine, comme l'invasion troubla l'homogénéité de la civilisation gallo-romaine; et qui peut-être, un jour, par le travail lent et poursuivi des années, feront aboutir les glapissemens de leur gosier à quelque riche et glorieuse harmonie, comme les compagnons chevelus de Mérovée ont fini par aboutir à la nation la plus belle de l'occident.

Donc, la langue n'est plus maîtresse d'elle; elle est une pauvre captive qui marche à la suite de ses vainqueurs, qui prend leurs lois et revêt leur costume. Ces vainqueurs de la langue littéraire, traditionnelle, classique, ce sont en partie les idiomes des arts,

des sciences et des métiers, organes de la pensée éminemment positive et pratique du dix-neuvième siècle. Il y a des époques dont l'esprit croît, vit et se répand plus spécialement du côté des arts, comme celle de Périclès, celle d'Auguste, celle de Louis XIV; la nôtre projette la luxuriance et l'ardeur de sa séve plus particulièrement du côté de l'industrie et de l'économie sociale. Or, à chaque nature de pensée, correspond une nature de signe; l'idée artiste et élevée produit le langage noble, drapé, nombreux; l'idée pratique et utile produit le langage cru, sec, en ligne droite. La presse, l'immense presse de notre temps, a été le champ catalanique où les deux langages ont combattu; mais le nombre l'a emporté; les mille terminologies techniques ont développé leurs bandes, torves, hideuses, rauques, effroyables; et le bataillon sacré des lettres, cédant pied à pied le terrain des journaux, s'est retiré dans quelques livres, rares forteresses qui ne résisteront peut-être pas elles-mêmes, et dans lesquelles les barbares ont déjà pénétré avec les fuyards.

Ainsi, la première invasion qu'ait subie la langue littéraire, lui est venue du côté des idiomes techniques, dont elle se trouve, à présent mélangée, bariolée, étouffée. La seconde, qu'il est nécessaire pareillement d'indiquer, lui vient du côté des études philosophiques, et de ce qu'on nomme aujourd'hui études sociales. L'Allemagne, que la charpente ferme et serrée de ses corporations a préservée jusqu'ici de nos désordres politiques, cultive avec ardeur les sciences morales, et, par une propriété spéciale de son idiome, qui se monte et se démonte à l'aide de mille petites mécaniques grammaticales, elle s'est construit une terminologie philosophique compliquée, mais nette; pleine de détours, mais rigoureuse et définitive; espèce d'échelle qu'elle dresse et applique contre la flèche de ses conceptions les plus ardues, pour y faire grimper le raisonnement. C'est cette terminologie étrange, tudesque, sans aucun rapport avec l'économie de notre langue française, que les amateurs et fauteurs de la philosophie allemande nous ont importée, et dont ils ont enrayé et allourdi l'allure aisée de notre syntaxe. Ce qu'on appelle sciences sociales, c'est-à-dire, jus-

qu'à présent, des vues personnelles plus ou moins boiteuses, plus ou moins vaguement formulées, sur l'agencement des parties dont se compose le tout d'un peuple, ont pareillement obstrué la voie du discours, non pas seulement de mots, mais de tournures; et ce sont encore là de nouveaux fils qui rayent son tissu, de nouvelles couleurs qui y déteignent et y font tache.

Enfin, la troisième grande irruption qui ait envahi la langue est venue du gouvernement représentatif. Toutes les races primitives de la conquête, les Bourguignons de l'est, les Visigoths du midi, les Celtes et les Normands de l'ouest, les ripuaires du nord et les Saxons du centre, qui avaient vécu si long-temps assez distincts et séparés, gardant leurs mœurs et leurs idiomes, se sont trouvés réunis, depuis notre révolution, dans les assemblées législatives. Quoique tous eussent appris à parler la langue française, cette langue de fusion, qui appartient par quelque côté à toutes les tribus primitives, sans être complétement l'œuvre et la propriété d'aucune, il ne dépendait pas d'eux de ne pas apporter dans leur discours le génie de leur race et le tour de leur nationalité. Se servant tous des mêmes mots, ils avaient, selon leur patrie, une manière propre de les combiner : le Breton, le Normand, le Provençal, le Languedocien, le Béarnais, construisant, selon des ordres particuliers, l'architecture de la phrase, ordonnant, selon divers procédés l'enchaînement et la syllogistique des idées, empruntant à différentes natures d'images la métaphore qu'ils posaient, comme une couronne de flammes ou de fleurs, sur le front de la période oratoire.

Or, toutes ces nationalités d'idiomes, plus ou moins frustes ou arrondies, qui ont été versées parole à parole du haut de la tribune, ont coulé de là et continuent à couler chaque jour, à travers la langue écrite, par le canal des mille journaux politiques, rivières qui prennent leur source dans l'enceinte de notre parlement. Le député ne fait donc pas seulement les lois de la France, il en fait encore la langue ; la province ne porte pas seulement son impôt au trésor, elle le porte aussi au dictionnaire. Ajoutons avec douleur que, de ces deux contributions dont elle enrichit Paris, la meilleure monnaie ne va pas à l'académie.

Jusqu'à présent, nous avons trouvé trois causes qui concourent pareillement au désordre actuel de la langue : d'abord, la terminologie des métiers ; des arts et des sciences, ensuite celle des études philosophiques et sociales ; enfin, la mise en œuvre de ce qui reste encore des idiomes de la conquête opérée par le gouvernement représentatif. Aucune de ces trois causes n'est littéraire, c'est-à-dire que toutes trois modifient la langue par le mélange d'élémens qui ne sont pas de nature philologique. Il ne s'agit dans aucun de ces trois cas d'un redressement du discours, exécuté d'après les données de sa propre histoire, mais d'une introduction de principes nouveaux, qui troublent son économie traditionnelle, et font éclater les ais de sa vieille synthèse.

A côté de ces trois principes de désorganisation, il y en a d'autres encore, mais ceux-ci, littéraires, intelligens, ayant conscience d'eux-mêmes. Le premier, c'est la question des systèmes en littérature, la question des écoles. Ces systèmes sont aujourd'hui, comme on sait, au nombre de deux, et ils sont en désaccord, non-seulement sur la manière de comprendre et d'écrire la langue, mais encore sur la manière de comprendre et de réaliser les diverses formes littéraires, comme, par exemple, le drame, la poésie ou le roman.

En nous renfermant, ainsi que nous le devons, dans la question de la langue, nous allons montrer comment les deux écoles s'entendent parfaitement sur leurs principes avoués, et comment cette grave difficulté se réduit à n'être en définitive qu'une question de fait. Avant tout, protestons autant qu'il est en nous contre la dénomination de *romantique*, imposée à la nouvelle école beaucoup plutôt qu'acceptée par elle ; dénomination creuse et sans idée par elle-même, et qui pourrait paraître en cacher une mauvaise, par l'opposition qu'elle fait dans le jargon de la critique ordinaire à la dénomination de *classique*, en faisant supposer aux simples que les romantiques se passent de travail, d'étude, de méditation, enfin de tout ce que la tradition et l'enseignement des lettres grecques et romaines apportent de noble et d'élevé dans l'intelligence et dans le cœur.

Ceux qui se disent de la bonne et vieille école du dix-septième siècle, et, pour employer un mot significatif et bref qui, tout en exprimant notre pensée, ne gêne pas l'allure de notre phrase, le parti des académiciens, pose pour principe que la plus belle période de la langue française, celle qui a produit les plus admirables ouvrages, celle qui est et doit être entre toutes respectée, vantée, reproduite, c'est la période de Louis XIV. Or, c'est exactement ce que pense, ce que veut, ce que prétend l'école nouvelle; et, pour choisir entre les écrivains plus ou moins remarquables ou illustres qu'a déjà produits cette école, entre M. de Lamartine, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, un homme qui se soit développé plus que tout autre sous diverses faces, et qui, par conséquent, réunisse en lui la plus grande réalisation qui se soit encore opérée de ces principes nouveaux, M. Victor Hugo a constamment fait effort pour remettre en honneur et faire revivre les grands styles du dix-septième siècle, celui de Corneille, celui de Molière, celui de Pascal, celui de Bossuet. Qu'on lui refuse de s'être élevé jusqu'à la région où planent ces nobles modèles, c'est un point sur lequel nous concevons et nous admettons parfaitement la controverse; mais un autre point tout-à-fait hors de litige, un point qu'il y aurait de l'injustice et de la mauvaise volonté à ne nous pas accorder, c'est l'admiration bien franche, bien nette, bien explicite de M. Victor Hugo pour notre grand siècle littéraire, pour les chefs-d'œuvre impérissables qu'il a bâtis, pour cette magnificence de langage et cette sévérité constante d'idées qui règnent dans ses principales productions. Quand nous nommons M. Victor Hugo, nous nommons en même temps tous les grands et notables artistes de l'école nouvelle. M. de Lamartine, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, ne renieront jamais ni Racine, ni Fénelon, ni Mme de Sévigné. Loin de là, ils placeront la période de la langue où parurent ces écrivains au rang de ces phases rares et favorisées, comme il s'en voit deux ou trois dans toute l'histoire de l'occident, où l'instinct du beau s'exalte et atteint ses dernières limites; et puis, ils choisiront sans doute, dans cette période, les individualités esthétiques les mieux en rapport

avec leur propre nature, pour en faire un modèle parmi les modèles, un ami parmi les amis.

Comment se fait-il donc que l'école nouvelle et le parti de l'académie s'entendent si peu, se touchant si intimement sur les principes ? Cela tient à diverses causes de nature diverse. Il y a partout, comme on dit, des gâte-métiers qui compromettent les meilleures et les plus saintes causes. La nouvelle école a eu les siens. L'effroyable consommation que la presse actuelle fait de littérature a poussé à écrire une foule de jeunes gens de bon naturel, mais qui n'avaient encore eu le temps ni d'amasser beaucoup d'idées, ni de donner un caractère à leur style. Ils se sont dits de la nouvelle école et on les a crus. Ils n'étaient d'aucune école, d'aucun système, pas même du leur; car, école et système supposent un ensemble de principes bien liés, qu'ils n'avaient pas, et un enchaînement de conséquences prévues, que nul d'entre eux n'avait déduites ni expérimentées. Il y a donc de l'injustice à attribuer à l'école nouvelle le déplorable encombrement de rapsodies dramatiques, poétiques et autres, dans lesquelles nos pieds trébuchent à chaque pas; embryons sans avenir, larves avortés, monstruosités à tous les points de vue, où l'histoire, la morale et le style sont outrageusement piloriés.

Cependant nous devons dire, pour être justes, que le tort du malentendu qui sépare le parti académicien de l'école nouvelle ne vient pas tout entier des gâte-métiers de celle-ci; le parti en peut revendiquer sa moitié, et la plus grosse. Ces littérateurs qui se prétendent exclusivement classiques ont ceci de singulier dans leur logique, qu'adoptant les grands écrivains de Louis XIV pour modèles, ils font une littérature diamétralement opposée à celle de ces écrivains. Quoi de plus noble, de plus aisé, de plus grandiose, que la manière du dix-septième siècle; quoi de plus plat, de plus guindé, de plus fluet que la manière de 1806! Quelle plus grande horreur de la périphrase que dans Corneille, dans Bossuet, dans La Rochefoucauld! Quel plus grand fouillis de synonymes manqués, tournant autour de l'idée, que dans Delille, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Baour-Lormian! Les styles du

dix-septième siècle, les plus beaux, les plus renommés, sont d'une superbe crudité cavalière, prenant toujours l'idée par le manche du mot propre, expliquant les abstractions par une grande gerbe d'images qui les illuminent, ou reposant l'ame éblouie du luxe des métaphores par une généralité pure et sereine, où la pensée aux proportions immenses vient se réduire comme en un médaillon. Quoi de pareil, nous le demandons sincèrement, dans les hommes qui ont la prétention de marcher sous la bannière du dix-septième siècle? Est-ce que vous trouvez le style de M. de Jouy coupé et tressé à grands anneaux, qui se tiennent et roulent les uns dans les autres, comme les phrases du duc de Saint-Simon? Est-ce que les vers libres de M. Étienne vous paraissent noblement drapés, comme les alexandrins des *Femmes Savantes?* Est-ce que la prose de M. Jay vous semble nonchalamment parsemée d'images qui servent d'interprète et de truchement à l'idée, comme dans cet admirable livre des *Maximes?* Quoi! ces messieurs sont classiques? disent-ils. Ils admirent Corneille, ils admirent Molière, ils admirent Bossuet? Mais, alors comment entendent-ils leur admiration? Il n'y a pas, parmi ce qu'ils nomment les romantiques, un seul écrivain qui voulût les avoir outragés comme eux. Ce sont eux, ce sont leurs vers étriqués et leur prose périphrasière qui ont gâté le goût du public, qui font dormir aux vers de Corneille et siffler aux vers de Molière.

Entre l'école nouvelle et le parti académicien, qui placent l'une et l'autre sur le pavois la langue du dix-septième siècle, il n'y a donc plus qu'une question de fait : celle de savoir qui comprend le mieux cette langue, et qui la parle le mieux. Nous ne voulons pas poursuivre cette idée, qui nous entraînerait hors de la difficulté du moment; mais nous croyons certain que, si l'on veut y regarder de près, les écrivains le plus véritablement classiques, c'est-à-dire ceux qui savent le mieux les traditions littéraires, et qui les exploitent avec le plus d'intelligence, ce sont évidemment les notables auteurs de l'école nouvelle. M. de Lamartine est plus près de Racine que M. de Jouy; M. Sainte-Beuve est plus près de Fénelon que M. Jay; M. Victor Hugo est plus près de Corneille

que M. Étienne; M. de Vigny est plus près de Balzac que M. Arnault. Ce sont là des vérités qui vaudraient la peine qu'on y regardât, afin que ceux qui ont pendu la langue à leur gibet ne se donnassent plus pour de fidèles serviteurs, qui veillent armés autour de son trône.

Nous pouvons maintenant revenir à la proposition générale de cette étude, à savoir la cause de trouble dont est pour la langue la divergence des deux écoles rivales qui prétendent l'une et l'autre à fonder les règles du style, celle-ci poussant cette langue d'un côté, celle-là la poussant de l'autre. Une nouvelle cause de chaos, et celle-ci sera la dernière à laquelle nous nous arrêtions, c'est la différence qui naît de l'individualité des styles. Même avec un système de littérature nettement défini et arrêté, avec une langue faite et stationnaire, il y a toujours des procédés différens de style; cela tient à cette même raison qui fait que deux feuilles, dans une forêt, ne se ressemblent jamais, et qu'il n'y a eu, en aucun temps et en aucun pays, deux hommes parfaitement semblables de corps, d'ame et de son de voix. Les écrivains sont tous faits de telle manière, qu'ils sentent différemment les objets extérieurs, et qu'ils perçoivent différemment leurs idées. Pour penser, l'intelligence se meut et se transporte de notion à notion; or, les intelligences ont chacune un pas qui les distingue et qui les fait reconnaître. Ces différences dans le pas de l'esprit qui se meut, ce sont les différences des styles. Tel va de l'idée à l'image, tel de l'image à l'idée. Et puis, cette marche est différemment coupée et cadencée : la phrase de Balzac frappe ordinairement deux coups; celle de Voiture en frappe quatre.

Indépendamment du procédé rhythmique et musical, qui distingue les écrivains entre eux, et qui met leur nom à leurs ouvrages, beaucoup mieux que leur propre signature, il y a encore ce que nous nommons la forme diverse de l'idée. Dans tel esprit, l'idée se produit toujours mal arrêtée, mal éclairée aux extrémités, timide, dubitative; et alors, le style s'avance les yeux baissés, tout flanqué de *pour ainsi dire* et de *peut-être;* dans d'autres esprits, elle apparaît entière et impérieuse, bien nette et bien

quarrée; et alors, le style s'avance d'un pas ferme, résolu, tout plein de proverbes, d'apophthegmes, de maximes, c'est-à-dire de formules qui ont l'autorité de la tradition pour elles, et qui n'admettent pas la discussion. Les styles se divisent ainsi en genres nombreux et en familles plus nombreuses encore; en général, ils sont tous plus ou moins bons pourvu qu'ils soient vrais. Les mauvais styles, ce sont ceux d'imitation et de placage.

Il y a aujourd'hui dans notre littérature une fourmilière incroyable de styles, sans compter mille façons bâtardes, qui n'ont ni raison, ni loi, et qui servent à desservir le *premier Paris* de la presse quotidienne. Cette multiplicité de styles tient à l'existence simultanée des deux écoles littéraires, deux genres qui ont leurs espèces et leurs sous-espèces. Nous n'aurions peut-être pas encore parlé de tout ceci, s'il n'y avait pas de répandue à ce sujet une erreur qu'il importe de détruire. Il existe aujourd'hui un groupe d'écrivains plus ou moins remarquables, que l'on désigne par l'appellation d'*Intimes*, et sur lesquels la critique s'abuse, à notre avis. Il y a deux choses dans la composition du style : la forme plus ou moins arrêtée de l'idée, et le retentissement musical avec lequel elle tombe dans l'harmonie générale du discours. On peut faire une théorie sur l'agencement mécanique de la phrase, la rendre plus sourde ou plus sonore; mais la forme même de l'idée, son contour indécis ou décidé, échappent à tout système, parce que ce sont là des qualités qui tiennent à l'ame elle-même, et à sa manière individuelle de procéder. Or, ce qui caractérise un écrivain intime, comme on dit, du moins un écrivain *intime* de ceux que nous avons sous les yeux, c'est d'abord l'esprit du détail, puis, pour nous servir d'un mot qui dit bien ce qu'il veut dire, le penchant à l'autobiographie, enfin l'hésitation de l'idée; c'est-à-dire trois choses qui tiennent à la personnalité, et qui ne peuvent pas donner lieu à une école, par la raison qu'on ne se donne pas, à sa fantaisie, un tempérament sanguin ou bilieux. Les *intimes* ne peuvent donc pas prétendre à former une école de style, parce que ce qui leur appartient en propre est une chose individuelle par sa nature, et qui ne peut pas être généralisée et

systématisée. Cela est si vrai, qu'ils ne se distinguent de la manière d'écrire du reste de l'école nouvelle et de l'école académique, que par cet élément personnel; M. Sainte-Beuve étant aussi riche d'images que M. Victor Hugo, et M. George Sand employant la périphrase aussi bien que Delille, et la description aussi bien que Bernardin de Saint-Pierre.

Si nous portons notre regard en arrière, sur les considérations que nous avons développées jusqu'ici, nous trouvons que la langue française est aujourd'hui dans un chaos, comme il ne s'en est jamais rencontré dans son histoire. La terminologie technique et scientifique a jeté le désordre dans ses mots; les écoles rivales l'ont jeté dans sa syntaxe. Nous ne dirons pas néanmoins qu'elle est en décadence. En général, les époques qu'on nomme de décadence, soit dans la littérature, soit dans la politique, sont tout simplement des phases qui n'ont pas été prévues par les lois esthétiques et sociales précédentes, et qui, pleines de faits nouveaux et d'éléments inconnus, font éclater le fagot, serré de trop près, en vertu de cette loi physique qui veut que le contenant soit plus grand que le contenu. Nous sommes donc pleins de foi dans l'avenir de notre langue, comme dans l'avenir de toute chose qui tient à la constitution même des sociétés, lesquelles marchent à la garde de Dieu. Cependant, comme il serait utile que notre intelligence aidât un peu le bon vouloir de la Providence, et que, si l'homme pouvait mettre efficacement la main à ses affaires, elles iraient, sans nul doute, beaucoup plus droit et plus vite, il nous a semblé qu'il était profitable de chercher selon quelles données il convenait d'opérer sur la langue française, pour la conduire à son but et achèvement. Or, pénétrés comme nous sommes de cette maxime, que la tradition est le meilleur des guides, et que, selon un mot de M. Victor Cousin, celui qui veut traiter d'une science doit s'attacher avant tout à l'histoire de cette science, nous nous occuperons du passé de notre belle langue, ayant soin de la prendre par les côtés qui n'ont pas encore été touchés, afin d'ajouter un chapitre au livre de ses annales.

A. Granier de Cassagnac.

VISITE A ABBOTSFORD.

PORTRAIT, ANECDOTES, SOUVENIRS DE WALTER SCOTT.

Le 29 août 1816, j'atteignis sur le tard la petite ville de Selkirk, ancienne frontière d'Écosse. Je venais d'Édimbourg, un peu pour visiter l'abbaye de Melrose et ses environs, beaucoup pour entrevoir le puissant ménestrel du Nord. J'avais pour lui une lettre d'introduction de Thomas Campbell, le poète; et, d'après l'intérêt qu'il avait pris à mes premières tentatives littéraires, j'avais quelque raison de penser que ma visite ne serait point importune.

Le lendemain, après un déjeuner matinal, je partis en chaise de poste pour l'abbaye. Arrivé devant Abbotsford, j'envoyai le postillon porter la lettre et ma carte, sur laquelle j'avais écrit que, me rendant aux ruines de Melrose, je désirais savoir s'il serait agréable à M. Scott (qui n'était pas encore baron) de me recevoir dans le cours de la matinée.

Tandis que j'attendais réponse à mon message, j'eus le temps d'examiner la maison. Elle s'élevait à peu de distance, plus bas que la route, sur le penchant d'une colline qui descendait jusqu'aux bords de la rivière. D'un aspect rustique et pittoresque, ce n'était alors que la modeste demeure d'un gentilhomme campagnard. Toute la façade était tapissée de verdure : au-dessus du portail, une grande paire de cornes d'élan se dressaient à travers le feuillage, et semblaient indiquer un rendez-vous de chasse. Le vaste et seigneurial édifice, qui a été construit depuis, commençait seule-

ment à poindre. Partie des murs, entourés d'échafaudages, s'élevait déjà aussi haut que la petite maison, et la cour était encombrée de masses de pierres taillées.

Le bruit de la voiture avait troublé le calme des habitans. Un levrier noir, gardien du château, sauta sur un des blocs de pierre, et commença un aboiement furieux. Son appel fit sortir toute la garnison de race canine : petits et grands, dogues, doguins, tous accoururent, la bouche ouverte et vociférant.

Un peu après, le seigneur châtelain parut en personne. Je le reconnus de suite aux descriptions que j'en avais lues, et aux portraits qu'on avait publiés de lui. Il était grand, fort, robuste; il portait une vieille veste de chasse, de couleur verte, des pantalons de toile écrue, de forts souliers attachés aux chevilles et un chapeau qui avait évidemment du service. Un sifflet pendait à sa boutonnière. Il monta en boitant le long de l'allée sablée, s'aidant d'un gros bâton en guise de canne, mais marchant avec rapidité et vigueur. A ses côtés trottait un grand lévrier, gris de fer, d'un maintien grave et réservé, et qui, loin de prendre part aux clameurs de la populace doguine, semblait se croire obligé, pour la dignité de la maison, à me faire un accueil courtois.

Avant que Scott eût atteint la porte, il me cria, du ton le plus cordial, que j'étais le bien-venu à Abbotsford, et me demanda des nouvelles de Campbell. « Allons, dit-il en me donnant une chaude poignée de main, poussez jusqu'à la maison, et mettez pied à terre. Vous arrivez juste à temps pour déjeuner; vous verrez ensuite à votre aise toutes les merveilles de l'abbaye. »

Je tentai de m'excuser sur ce que je n'étais pas à jeun. « Bah! jeune homme! s'écria-t-il, une promenade matinale à l'air piquant de nos montagnes ouvre l'appétit et justifie bien un second déjeuner. » Quelques tours de roues me conduisirent à l'entrée de la maison, et un peu après je pris place à table. Il n'y avait que la famille, composée de Mme Scott, sa fille aînée, Sophie, belle jeune fille d'environ dix-sept ans; miss Anne Scott, plus jeune de deux ou trois ans; Walter, garçon d'une belle venue, et Charles, gentil enfant de onze à douze ans.

Je me sentis bientôt tout-à-fait à l'aise et le cœur épanoui d'une si franche réception. J'avais compté d'abord ne faire qu'une simple visite, mais on ne voulut pas me tenir quitte si facilement. « N'allez pas vous imaginer, me dit Scott, que notre voisinage se lise comme une gazette, en

une matinée. Il y faut plusieurs jours d'étude. Un voyageur observateur, qui a quelque attrait pour les friperies du vieux monde, ne saurait se contenter à moins. Après déjeuner, vous irez faire votre promenade à l'abbaye de Melrose. Je ne pourrai vous y accompagner ; j'ai à vaquer à quelques affaires de ménage; mais je vous donnerai mon fils Charles, qui est très-versé en tout ce qui concerne la vieille ruine et ses alentours. Lui et mon ami, Johnny Bower, vous mettront au fait, et vous en diront beaucoup plus long que vous n'êtes appelé à en croire, à moins que vous ne soyez un vrai et complet antiquaire, ne doutant jamais de rien. Quand vous serez de retour, je me charge de vous promener dans le voisinage. Demain, je vous fais voir Yarrow; après-demain, je vous mène en voiture à l'abbaye de Dryburgh, qui est une belle vieille ruine, et qui vaut bien qu'on vous la montre. »

Bref! avant que Scott eût déroulé tout son plan, je me trouvai obligé à prolonger ma visite de plusieurs jours : il semblait qu'une terre magique se fût tout à coup ouverte devant moi.

Aussitôt après déjeuner, je me mis en route pour l'abbaye avec mon petit ami Charles, très-gai et très-amusant compagnon de voyage. Il avait sur le pays une ample provision d'anecdotes qu'il tenait de son père, et un inépuisable fonds de remarques spirituelles, de fines plaisanteries, toutes puisées à la même source, et dites avec un franc accent écossais et un mélange de phraséologie écossaise qui leur prêtaient une saveur de plus.

Chemin faisant, il me parla de Johnny Bower, auquel son père avait fait allusion. C'était le sacristain de la paroisse et le gardien des ruines. Il les tenait propres et rangées, et les montrait aux curieux; un digne petit homme, qui, dans son humble sphère, n'était pas dépourvu d'ambition. La mort de son prédécesseur avait été annoncée dans les journaux, de sorte que le nom était apparu en caractères imprimés partout le pays. Quand Johnny succéda au vieux gardien, il stipula qu'à sa mort pareils honneurs lui seraient rendus, ajoutant, pour compléter l'illustration, qu'il voulait que ce fût de la plume de Scott lui-même. Ce dernier s'engagea gravement à payer ce tribut à la mémoire du digne homme qui escomptait ainsi de son vivant son immortalité poétique.

Je me trouvai enfin face à face avec Johnny Bower, petit vieillard d'un aspect décent, en habit bleu, en veste rouge. Il nous reçut avec de grandes démonstrations de joie, et parut surtout charmé de voir mon jeune compagnon, qui était tout espiéglerie, tout gaieté, et mettait de son mieux en saillie les particularités du sacristain. Cicerone infatigable, et des plus scrupuleux, il indiquait toutes les parties de l'abbaye décrites par Scott dans le *Lai du dernier Ménestrel,* et récitait avec son pur et large accent écossais plusieurs passages du poème.

En passant sous les cloîtres, il me fit remarquer les feuilles et les fleurs sculptées dans la pierre avec la plus exquise délicatesse. Elles avaient conservé à travers les siècles toute la netteté de leurs contours, et rivalisaient de formes avec les objets réels dont elles n'étaient qu'une imitation.

« Ni herbe ni fleurette ne croissait là qu'on n'en vît l'image taillée sous » les hautes voûtes du cloître (1). »

Il y avait, parmi les sculptures, une tête de religieuse fort belle, devant laquelle Scott s'arrêtait toujours ; « car, ajoutait Johnny Bower, le *shirra* (shérif) vous a un merveilleux œil pour toutes ces choses-là. »

La considération dont Scott jouissait dans le voisinage semblait tenir au moins autant à son titre de shérif du comté qu'à sa qualité de poète.

Dans l'intérieur de l'abbaye, Johnny Bower me conduisit droit à la pierre sur laquelle le hardi William Deloraine s'assit avec le moine, durant la mémorable nuit où le livre du magicien devait être tiré du tombeau. Johnny avait poussé ses recherches d'antiquaire amateur plus loin que Scott lui-même ; car il avait découvert la position exacte de la tombe du magicien, circonstance laissée dans le vague par le poète. Il se vantait de s'en être assuré en observant la direction des rayons de la lune, à minuit, alors que, passant à travers les vitraux peints de l'ogive, elle projetait l'ombre de la croix sanglante sur le pavé, « tout comme c'est dit dans le poème. Je l'ai montré au *shirra*, et il n'a pu nier que ce ne fût évident. »

Je sus ensuite que Scott, amusé de la simplicité du vieux garde et du zèle qu'il mettait à vérifier chaque passage du poème, comme s'il se fût agi de l'histoire la plus authentique, acquiesçait toujours à toutes ses conjectures : aussi les fictions du poète étaient-elles devenues des faits irrécusables pour l'honnête Johnny Bower. L'habitude de vivre sans

(1) *Lai du dernier Ménestrel.*

cesse au milieu des ruines de l'abbaye de Melrose et de les rattacher, comme sites, au *Lai du dernier Ménestrel*, avait fait entrer ce poème si avant dans sa vie, que je suis persuadé que de temps à autre il s'identifiait à quelques-uns des personnages.

Il ne pouvait souffrir qu'aucune autre production de Scott fût préférée à celle qu'il regardait à bon droit comme sienne. « En conscience, me disait-il, n'est-ce pas un aussi beau morceau que jamais il en ait écrit? S'il était là, je le lui dirais à lui-même, et il se mettrait à rire. »

Il ne tarissait pas sur l'affabilité du *shirra* : « Il vient ici quelquefois, en compagnie de grandes gens, des gens hupés, quoi! Eh bien! la première nouvelle que j'en ai, c'est en l'entendant appeler tout du haut de sa tête : Johnny! Johnny Bower! hé! Et quand j'arrive, il a toujours quelque drôlerie, quelque gentillesse à dire. Il va rester là des heures à jaser et à rire avec moi, ni plus ni moins qu'une vieille femme; — et penser ça d'un homme qui vous a une si fameuse science! qui en sait, de l'histoire, en veux-tu, en voilà! »

Une des inventions ingénieuses dont le digne petit homme tirait vanité consistait à placer un des curieux, visiteurs de l'abbaye, le dos tourné aux ruines, et à lui dire alors de se baisser et de regarder entre ses jambes. Vu de cette étrange manière, l'édifice prenait, disait-il, un aspect tout différent. Les hommes goûtaient fort son idée; mais, quant aux dames, elles y faisaient plus de façon, et se contentaient de regarder pardessous leur bras.

Comme Johnny Bower se piquait de montrer exactement tout ce qui était décrit dans le poème, il y avait un passage qui lui causait de grandes perplexités; c'était l'ouverture d'un des chants :

« Si tu veux bien voir Melrose la belle, va la visiter à la pâle lueur de
» la lune; car les gais rayons d'un jour éclatant dorent, mais insultent à
» ses ruines grisâtres, etc. »

Fidèles à cet avis, les dévots pélerins ne pouvaient se contenter d'une visite faite au grand jour et insistaient pour qu'on leur montrât les ruines, de nuit et au clair de lune. Or la lune ne brille malheureusement qu'une partie du mois, et, ce qui est encore pis, elle est très-sujette, en Écosse, à se laisser voiler par les nuages et les brouillards. Johnny avait donc fort à faire pour fournir à ses poétiques visiteurs l'indispensable clair de lune. Enfin, dans un moment d'inspiration, il imagina un merveilleux expédient : il attacha au bout d'une perche une énorme chandelle, avec la-

quelle il conduisait les curieux au milieu des ruines, pendant les nuits sombres, à leur entière satisfaction; si bien qu'il en était venu à trouver sa chandelle préférable à l'astre lui-même. « Elle n'éclaire pas tout à la fois, à la vérité, disait-il; mais on peut la promener de çà, de là, et montrer la vieille abbaye, bout à bout, tandis que la lune ne l'éclaire que d'un côté. »

Honnête Johnny Bower! bien des années se sont écoulées depuis ma visite, et il est plus que probable que sa tête repose maintenant sous les murs de son abbaye favorite. J'espère que son humble ambition a été satisfaite, et que son nom a été mis en lumière par l'homme qu'il honorait et aimait par-dessus tout.

A mon retour de Melrose, Scott proposa une promenade dans les environs. Nous sortîmes, et toute la meute se disposa à nous accompagner : le vieux chien courant Maida, noble animal, grand favori de Scott; Hamlet, lévrier noir, jeune étourdi plein de feu, qui n'avait pas encore atteint l'âge de discrétion; Finette, jolie chienne au poil fin et soyeux, aux longues oreilles pendantes, à l'œil doux, qui avait ses entrées au salon. Nous fûmes rejoints dans la cour par un limier invalide, qui sortit des cuisines en remuant la queue, et que son maître accueillit en camarade et en vieil ami.

Scott fit en promenant de fréquentes allusions à ses chiens; parfois même il leur adressait la parole comme à des créatures raisonnables. Maida se comportait avec un décorum et une gravité en harmonie avec son âge et sa taille. Comme il trottait en avant, à quelque distance de nous, les plus fous de la troupe gambadaient autour de lui, lui sautaient au cou, lui tiraillaient les oreilles et essayaient de le forcer à jouer. Le vieux chien garda pendant long-temps un imperturbable sang-froid, se contentant de mettre un frein, de temps à autre, à l'espiéglerie de ses compagnons. Enfin il se tourna tout à coup, en saisit un et le roula dans la poussière; puis, nous jetant un coup d'œil, comme pour nous dire : « Vous voyez, messieurs, il n'y a pas moyen de tenir à leurs extravagances, » il reprit sa dignité habituelle et se remit en marche comme avant.

Scott prenait grand plaisir à ces traits de caractère. « Je ne doute pas,

disait-il, que Maida, une fois seul avec les jeunes chiens, ne mette sa gravité de côté, et ne fasse l'enfant autant et plus que les autres : mais il a honte d'en agir ainsi devant nous, et semble dire : « Finissez donc vos sottises, écervelés ! que penserait de moi le laird et cet autre gentilhomme, si je me laissais aller à de pareilles folies ? »

Maida lui rappelait, ajouta-t-il, une scène à laquelle il avait assisté à bord d'un vaisseau de guerre, pendant une excursion faite avec son ami, Adam Ferguson. Ils avaient surtout remarqué le pilote, beau et robuste marin, qui était évidemment flatté de se voir l'objet de leur attention. A un certain moment, l'équipage entra en verve de gaieté, et les matelots se mirent à sauter et à battre des entrechats sur le pont, aux sons de la musique militaire du vaisseau. Le pilote regardait d'un air d'envie, comme s'il n'eût pas demandé mieux que d'en être, mais un coup d'œil lancé vers Ferguson et Scott, montra qu'il y avait lutte entre son plaisir et sa dignité. Il craignait de s'abaisser à leurs yeux. Enfin un de ses camarades vint à lui, et, le prenant par le bras, lui proposa de danser une gigue. Après un peu d'hésitation, le pilote consentit, fit une ou deux gambades bien gauches, comme notre ami Maida, et y renonça presque aussitôt. « C'est pas la peine, dit-il, rajustant sa ceinture, et nous jetant un regard de côté, on n'est pas toujours en train de danser non plus. »

Tandis que nous devisions des humeurs et fantaisies de nos compagnons quadrupèdes, quelque objet éveilla leur colère, et les plus petits de la bande commencèrent un aboiement aigre et pétulant ; mais il se passa quelques minutes avant que Maida pût se résoudre à faire deux ou trois bonds, et à venir renforcer le chœur de sa basse sonore et profonde.

Ce ne fut qu'une irruption passagère ; le lévrier revint tout de suite, remuant la queue, et regardant son maître en face, comme incertain s'il serait loué ou blâmé. « Ah ! ah ! vieux drôle ! s'écria Scott, vous avez fait merveilles ! vous avez ébranlé les collines d'Eildon de vos rugissemens. Vous pouvez maintenant laisser reposer votre artillerie pour le reste de la journée. Maida, continua-t-il, est comme le gros canon de Constantinople : il faut si long-temps pour le charger que les canons ordinaires peuvent tirer en attendant une douzaine de coups ; mais quand il est tout de bon en train, et qu'il part, c'est le diable ! »

Ces simples anecdotes servent à montrer le tour habituel des idées de Scott dans son intérieur. Là, il était toujours rayonnant de bienveillance et de gaieté. Tout le monde, bêtes et gens, s'épanouissait à son sourire.

Les figures s'animaient à son approche, comme à l'attente d'un encouragement, d'un mot aimable.

Nous allâmes visiter une carrière où plusieurs hommes étaient occupés à tailler de la pierre pour le nouvel édifice. Tous suspendirent leur travail, afin d'avoir un petit bout de conversation avec le laird. L'un était un bourgeois de Selkirk, que Scott plaisanta à propos de la vieille chanson de son pays; l'autre, premier chantre de la paroisse, menait la psalmodie le dimanche, et faisait danser les filles et les garçons les jours ouvriers, dans les soirs d'hiver, quand les travaux des champs étaient finis. Le troisième, vieux paysan, grand et droit, au teint robuste, aux cheveux d'argent, se disposait à charger sur son dos une auge de mortier, mais il fit une pause, et resta immobile à regarder Scott, de ses yeux bleus et un peu scintillans, comme s'il eût attendu son tour : car le vieux matois savait bien qu'il était un des favoris du laird.

Scott l'aborda d'un air affable, et lui demanda une prise de tabac. L'homme tira de sa poche une tabatière de corne. « Eh, mon brave, dit Scott, fi de cette vieille boîte-là! où est la belle tabatière française que je vous ai rapportée de Paris?

— Votre honneur n'y songe pas, répliqua le vieux paysan, de croire qu'un pareil bijou est fait pour les jours ouvriers. »

En quittant la carrière, Scott me dit que pendant son séjour à Paris il avait acheté une quantité de babioles pour en faire présent à son monde, entre autres la belle tabatière que le vétéran gardait si soigneusement pour les dimanches. « Ce n'est pas tant la valeur du don qui le leur rend cher, que l'idée que le laird a pensé à eux quand il était bien, bien loin. »

Le vieux paysan avait été soldat, et sa taille droite, sa démarche ferme, sa figure basanée, me rappelèrent certains traits d'Edie Ochiltrie. Du reste Wilkie l'a fait figurer dans un tableau représentant Scott et sa famille.

« L'Écosse est la terre des chants. Nos chansons font partie de notre héritage national, disait Scott; nous pouvons vraiment les appeler nôtres. Elles n'ont aucune teinte étrangère; elles sont imprégnées du parfum des bruyères; c'est le pur souffle de nos montagnes. Toutes les races légitimes descendues des anciens Bretons, les Écossais, les Gallois, les Ir-

landais, ont des airs nationaux. Les Anglais n'en ont point, parce qu'ils ne sont pas les fils du sol; ils sont métis tout au plus. Leur musique, faite de lambeaux étrangers, n'est qu'un habit d'arlequin, une pâle mosaïque. Dans notre Écosse même il y a peu de chansons nationales du côté du levant, où il y a eu débordement d'étrangers. Une vraie chanson écossaise est un *cairn gorm*, une pierrerie de nos rochers à nous; ou plutôt, c'est une précieuse relique des vieux temps, profondément empreinte du caractère national; une sorte de camée, sur lequel on retrouve les traits primitifs du visage national, tel qu'il était dans les vieux jours, avant que la race fût croisée.»

Tandis que Scott discourait ainsi, nous montions le long d'une gorge étroite : les chiens battaient les buissons, à droite et à gauche, quand tout à coup ils firent lever un coq de bruyère.

« Ah! cria Scott, maître Walter aurait là une bonne aubaine! nous l'enverrons de ce côté quand nous serons de retour. Walter est maintenant le chasseur de la famille; c'est lui qui nous approvisionne de gibier. Je lui ai, à peu de chose près, abandonné mon fusil, car je ne me sens plus aussi alerte à battre l'estrade que par le passé. »

Notre promenade nous conduisait sur des hauteurs qui dominent une perspective étendue. « Nous y voici, dit Scott, je vous ai amené, comme le pélerin dans *the Pilgrim's Progress* (1), au sommet des *Montagnes délectables,* pour pouvoir étaler à vos yeux toutes les merveilles de nos pays. Là, vous avez Lamermoor et Smailholme; ici c'est Galashiels et Torwoodlee, puis Gala Water; et, dans cette direction, regardez! voilà Teviotdale, voici les Braes de Yarrow; et ce filet d'argent qui serpente sous vos yeux, c'est le limpide courant d'Ettrick, qui va se jeter dans la Tweed. »

Il poursuivit, passant en revue tous les noms célébrés jadis dans les chants de l'Écosse, et qui ne doivent aujourd'hui leur vif intérêt qu'à sa plume. En effet, une grande étendue du pays des frontières se prolongeait à l'horizon devant moi, et je pouvais distinguer les lieux où s'étaient passées les scènes de ces poèmes, de ces romans qui ont en quelque sorte ensorcelé le monde.

Je regardai quelque temps autour de moi dans une muette surprise, je pourrais presque dire dans un muet désappointement. Une succession de

(1) Ouvrage allégorique de John Bunyan, vieil auteur anglais.

collines grises, à cimes ondulantes et monotones, se déroulaient les unes derrière les autres aussi, loin que ma vue pouvait atteindre. On aurait presque distingué une grosse mouche marchant le long de leurs profils arides, tant elles étaient dépourvues de végétation; et cette Tweed si renommée coulait entre des montagnes stériles, sans un taillis, sans un bouquet d'arbres pour ombrager ses rives. Cependant il y a une telle magie dans le reflet jeté par la poésie et l'imagination sur toute cette contrée, que je la préférais aux plus beaux sites que j'eusse admirés en Angleterre. Je ne pus m'empêcher d'en dire toute ma pensée.

Scott chantonna quelques minutes entre ses dents, et devint fort grave. Il n'entendait nullement que sa muse fût louée aux dépens de ses montagnes natales. « Ce peut être entêtement, prévention, dit-il enfin; mais ces collines grises, ces frontières sauvages, ont à mes yeux des beautés qui leur sont propres. J'aime jusqu'à la nudité de cette terre, j'aime sa physionomie sévère, agreste, rustique. Quand j'ai passé quelque temps au milieu des riches campagnes d'Édimbourg, semblables à un jardin de luxe surchargé d'ornemens, j'en viens à me souhaiter de nouveau au milieu de mes honnêtes, de mes naïves collines, aux teintes grisâtres. Vrai, si je ne voyais les bruyères au moins une fois l'an, *je crois que j'en mourrais!* »

Il accompagna ces derniers mots, dits avec une verve qui partait du cœur, d'un bon coup de canne frappé sur le sol, comme pour ajouter à l'énergie de ses paroles. Il prit aussi la défense de la Tweed, cette belle rivière, ajoutant qu'elle ne lui plaisait pas moins pour être dépouillée d'arbres, probablement à cause de sa vieille passion pour la pêche à la ligne.

Je plaidai à mon tour, et tentai de justifier ma première impression : j'avais été si accoutumé à voir les montagnes se couronner de forêts, les fleuves s'ouvrir des routes à travers les solitudes encombrées d'arbres que, dans mon idéal de paysage, tout site romantique devait être nécessairement boisé.

« Oui, c'est le grand charme de votre pays, s'écria Scott. Vous aimez les forêts, comme moi les bruyères; mais n'allez pas croire que je sois insensible aux glorieuses beautés des contrées boisées. Rien ne me ravivait plus que de me trouver au milieu d'une de vos forêts vierges, dans ces vastes déserts d'arbres que le pied de l'homme n'a point foulés. Une fois, à Leith, je vis arriver d'Amérique une pièce de bois énorme, que l'on venait de débarquer. Sur son sol natal, debout, dans sa majestueuse hauteur, parée de toutes ses branches, quel arbre gigantesque ce devait

être! Je la regardai avec admiration : c'était comme un de ces obélisques colossals que de temps à autre on nous apporte d'Égypte pour faire honte aux monumens pigmées de l'Europe. Au fait, ces arbres superbes, ces fils du sol, qui ont abrité les Indiens avant l'invasion des hommes blancs, sont les monumens et les antiquités de votre pays. »

Ici la conversation tomba sur le poème *Gertrude de Wyoming*, par Campbell, apporté en preuve des motifs poétiques fournis par les sites américains. Scott en causa de cette façon libérale, qui lui est habituelle, quand il parle des écrits de ses contemporains. Il cita plusieurs passages de Gertrude avec délice. « Quel dommage, dit-il, que Campbell n'écrive pas davantage et plus souvent, et qu'il ne donne pas tout essor à son génie! Il a des ailes qui l'enlèveraient aux cieux : parfois il les ouvre dans toute leur grandeur, mais tout à coup il les replie et retombe sur son perchoir, comme s'il avait peur de prendre son vol. Il ne connaît pas sa propre force, ou peut-être n'ose-t-il s'y fier. Souvent même, quand il a fait quelque chose de bien il en augure mal. Il avait mis au rebut plusieurs beaux passages de son *Lochiel*, mais j'ai obtenu de lui de les réhabiliter. » Ici Scott répéta quelques morceaux d'un style admirable. « Quelle belle idée sur les présages prophétiques, ou pour mieux dire sur la seconde vue!

» Les événemens en marche jettent leur ombre devant eux. »

« C'est une noble pensée, et noblement exprimée. Il y a encore ce brillant petit poème de *Hohenlinden :* après l'avoir écrit, Campbell ne paraissait pas en faire grand cas. C'étaient, selon lui, de damnés vers, tout tambours et trompettes. Je le pressai de me les réciter, et je crois que le ravissement que je sentis et que je laissai voir contribua à le décider à les livrer à l'impression. Le fait est, ajouta-t-il, que Campbell est en quelque sorte son propre épouvantail : l'éclat de ses premiers succès paralyse tous ses efforts. « *Il a peur de l'ombre que sa propre renommée jette devant lui.* »

Tandis que nous discourions ainsi, un coup de fusil partit du milieu des collines. « C'est Walter, à ce que je présume, dit Scott, il a fini ses études du matin, et le voilà courant avec son fusil. S'il s'est rencontré avec notre coq de bruyère, je ne serais point surpris que le garde-manger y gagnât quelque chose, car Walter est excellent tireur. »

Je fis quelques questions sur les études de Walter. « Ma foi! dit Scott, je ne puis dire grand'chose sur ce chapitre : je n'ai jamais nourri la fantaisie de faire de mes enfans autant de prodiges; quant à Walter, lorsqu'il

était petit garçon, je lui ai appris à monter à cheval, à tirer un fusil et à dire la vérité; j'abandonne le surplus de son éducation à un digne jeune homme, fils d'un de nos ministres; c'est lui qui instruit tous mes enfans.

. . . . . .

A dîner, Scott ayant quitté ses vêtemens demi-rustiques, reparut entièrement vêtu de noir. Ses filles aussi, complétant leur toilette, avaient passé dans leurs cheveux les gracieuses tiges de bruyère lilas, qu'elles avaient cueillies sur les collines, et elles paraissaient aussi fraîches que leur parure.

Il n'y avait que moi d'étranger : autour de la table, deux ou trois chiens restaient en attente. Maida, vieux favori, se tenait près du coude de Scott, l'œil attaché sur celui de son maître; tandis que l'épagneule Finette ne quittait pas Mme Scott, qui la gâtait évidemment.

La conversation ayant tourné sur les mérites divers de ses chiens, Scott parla avec grande affection et sentiment de son terrier favori, Camp, qui figure auprès de lui dans son premier portrait gravé. Il le regrettait comme un ami perdu. Sa fille aînée le regardant malicieusement, fit observer que « papa avait répandu plus d'une larme lorsque le pauvre Camp était mort. » J'eus plus tard d'autres preuves de la tendresse de Scott pour ses chiens, et de sa façon originale de la leur témoigner. Errant avec lui, un matin, aux alentours de la maison, je remarquai un petit tombeau sur lequel on lisait, en caractères gothiques :

CY GIT LE PREUX PERCY.

Je m'arrêtai, supposant que c'était la sépulture de quelque vénérable guerrier des anciens temps; Scott me força d'avancer. « Bah! s'écria-t-il, ce n'est qu'un monument de mes folies, et vous n'en trouverez que trop de ce genre. » J'appris ensuite que c'était la tombe d'un lévrier favori.

Entre autres commensaux importans et privilégiés, faisant galerie autour de la table, était un gros chat gris que, de temps à autre, on régalait de quelques friandises. Ce grave personnage était le Benjamin du maître et de la maîtresse; la nuit il couchait dans leur chambre, et Scott faisait remarquer, en riant, et comme un des moins sages arrangemens de leur intérieur, qu'on laissait la fenêtre ouverte la nuit pour que *Minet* pût aller et venir. Aussi le chat s'attribuait-il, parmi les quadrupèdes, une sorte de supériorité : il siégeait majestueusement dans le fauteuil du maître; et

parfois il s'établissait sur une chaise, à côté de la porte, pour passer ses sujets en revue, allongeant un coup de patte derrière l'oreille de chaque chien qui entrait. Du reste, le soufflet pris en bonne part, n'était sans doute qu'un pur acte de souveraineté de Grippeminaud à l'effet de ne pas laisser mettre en oubli un vasselage que tous semblaient reconnaître par leur parfaite quiétude. Somme toute, l'harmonie régnait entre le souverain et les sujets, et tous dormaient pêle-mêle au soleil.

Scott fut rempli d'anecdotes, et ne tarit pas tout le temps du dîner. Il fit quelques observations admirables sur le caractère écossais; il parla avec d'énergiques louanges de la manière de vivre honnête, paisible et régulière de ses voisins, « conduite qu'on aurait difficilement pu espérer des descendans de bandes de voleurs et de maraudeurs de frontières, fameux dans les vieux temps par leurs querelles, leur esprit de haine et de vengeance, enfin, par des violences de tous genres. »

Il y avait eu très-peu de procès pendant le grand nombre d'années où, en qualité de shérif, Scott avait administré la loi. « Les vieilles haines, les divisions d'intérêts locaux, les animosités, les rivalités, pouvaient cependant, dit-il, être aisément rallumés; l'amour héréditaire des noms était encore vivant, et l'on ne pouvait sans danger permettre, même une partie de paume, entre deux villages. Le vieil esprit de clan pouvait encore prendre feu tout à coup, les Écossais étant plus vindicatifs que les Anglais.

. . . . . .

Pour prouver qu'il restait encore des traces de l'ancienne rivalité des Montagnards et des Saxons des basses terres, Scott cita l'histoire d'un frère de Mungo-Park qui était venu s'établir dans un des cantons sauvages des hautes terres. Bientôt il s'y vit considéré en intrus, et tous ces coqs de montagnes laissèrent percer de plus en plus le besoin de lui chercher querelle, persuadés qu'ils étaient, qu'en sa qualité d'habitant du plat pays, il blanchirait à l'épreuve.

Il supporta quelque temps leurs railleries et leurs jactances avec un parfait sang-froid; enfin, l'un des mauvais plaisans, prenant avantage de sa mansuétude, tira son *dirk* (coutelas), et le lui mettant sous le nez, lui demanda s'il avait jamais vu, dans son pays plat, lame de cette trempe? Park, fort comme un Hercule, saisit le coutelas, et, lui faisant d'un seul coup traverser la table de chêne : « Oui da! dit-il, allez conter à vos amis qu'un homme des basses terres l'enfonce en lieu d'où le diable même ne

la saurait tirer. » Tous les assistans furent enchantés de l'acte et des paroles, ils burent avec Park à leur plus ample connaissance, et, à partir de ce moment, devinrent ses plus chauds amis.

Après dîner nous passâmes dans le salon qui servait à la fois de cabinet d'étude et de bibliothéque. Un long bureau à tiroirs adossé d'un côté à la muraille, était surmonté d'une petite armoire de bois verni, à portes à deux battans richement incrustées d'ornemens de cuivre. C'était là que Scott enfermait ses papiers importans. Au-dessus de l'armoire, dans une espèce de niche, on voyait une armure complète d'acier brillant, avec le casque fermé, flanqué des gantelets et haches d'armes. Des trophées et divers objets de curiosité étaient suspendus tout autour; il y avait un cimeterre de Tippoo-Saëb; un large sabre montagnard trouvé à Flodden Field; une paire d'éperons de Rippon ramassés à Bannockburn; et, ce qui attira mon attention par-dessus tout (car je savais que Scott faisait alors imprimer un roman fondé sur l'histoire de Rob-Roy), un fusil qui avait appartenu à ce célèbre bandit, et qui portait ses initiales, R. M-G.

De chaque côté de l'armoire à inscrustations il y avait des tablettes surchargées de livres, de romans en plusieurs langues, dont quelques-uns étaient antiques et rares. Ce n'était pourtant là que l'établissement de campagne de Scott; sa bibliothéque restait à Édimbourg. Il tira de cette armoire un manuscrit ramassé sur la plaine de Waterloo; c'étaient des copies de chansons, populaires en France à cette époque. Le papier était taché de sang. « Probablement le sang du cœur, dit Scott, de quelque jeune militaire, insouciant et gai, qui chérissait ces chansons comme un gage de souvenir donné par quelque beauté parisienne. »

Il fit allusion alors d'une façon touchante à la petite chanson de guerre, moitié mélancolique, moitié joyeuse, qui est attribuée au général Wolfe, et qui fut chantée par lui, à souper, la veille de l'assaut de Québec, dans lequel il tomba glorieusement.

« Pourquoi, soldats, pourquoi
» Serions-nous tristes, camarades?
» Pourquoi, soldats, pourquoi?
» Notre affaire à nous n'est-ce pas de mourir, etc.? »

« C'est ainsi, continua-t-il, que le pauvre garçon, qui tomba à Waterloo, chantait probablement ces chansons à son bivouac, la nuit qui

précéda la bataille, pensant à la belle qui les lui avait apprises, et se promettant de revenir tout glorieux vers elle! »

J'ai vu depuis des traductions de ces chants faites par Scott, et publiées dans un mélange de ses poésies légères.

La soirée s'écoula délicieusement; le poète lut plusieurs passages du vieux roman d'*Arthur*, avec sa belle voix profonde, sonore, et cet accent de gravité qui allait à merveille avec l'antique ouvrage à caractères gothiques. C'était une rare bonne fortune que d'entendre pareille lecture, en pareil lieu, et d'un tel homme! Scott, assis dans un immense fauteuil à bras, son chien favori Maida à ses pieds, et autour de lui d'antiques livres, des trophées d'armes et de pittoresques reliques des vieux temps.

Pendant la lecture, le sage Grippeminaud s'était établi sur une chaise, à côté du feu, et restait l'œil fixe et la physionomie réfléchie, comme s'il eût prêté une profonde attention au lecteur. Je fis observer à Scott que son chat paraissait avoir un goût tout particulier pour la littérature du moyen âge.

« Ah! dit-il, ces chats sont une race mystérieuse et extraordinaire; il se passe plus de choses dans leur cerveau que nous ne pensons, sans doute à cause de leur familiarité avec les sorciers et sorcières. » Il nous conta, à ce sujet, une petite histoire arrivée à un brave paysan : le bonhomme s'en revenait une nuit à sa cabane, lorsque, dans un lieu solitaire, écarté, il rencontre une procession de chats, tous menant grand deuil, et portant en terre un des leurs dans un cercueil recouvert de velours noir. Le digne homme, étonné et peu rassuré à cet étrange spectacle, gagne en toute hâte son logis, et se met à raconter à sa femme et à ses enfans ce qu'il venait de voir. Il achevait à peine ce récit, lorsqu'un grand chat noir, accroupi près du feu, se lève tout à coup de toute sa hauteur, s'écriant : « Je suis donc roi des chats! » et il s'évanouit par la cheminée. Les funérailles vues par le bonhomme étaient celles d'un des chats de la royale dynastie féline.

» Notre Grippeminaud, ajouta Scott, me fait quelquefois songer à cette histoire par ses airs de potentat, et je me sens disposé à le traiter avec le respect dû à un grand prince incognito, qui peut, au premier moment, remonter sur son trône. »

La soirée fut animée aussi par plusieurs chansons que Sophie Scott chanta, à la première requête de son père, ballades écossaises, données sans accompagnement et dans leur dialecte naïf. Scott goûtait beaucoup ces mélodies antiques, et particulièrement quelques vieux chants ja-

cobites qui avaient jadis cours parmi les partisans du *jeune chevalier.*

Scott cita un fait curieux. Parmi les papiers du Prétendant, qui lui avaient été communiqués, il avait trouvé un mémoire adressé à Charles par quelques-uns de ses adhérens d'Amérique. Ce document, daté de 1778, dans lequel on offre de lever le drapeau des Stuart sur les points reculés de la colonie, existe sûrement encore dans les papiers du gouvernement anglais.

Scott raconta peu après l'histoire d'un singulier tableau qui ornait la chambre, et qui avait été fait par une dame de sa connaissance. Il représentait la cruelle perplexité d'un riche et beau jeune chevalier anglais des anciens temps, qui, dans une expédition sur les frontières, fut fait prisonnier, et conduit dans le château d'un vieux baron, à haute justice, et à tête dure. L'infortuné jeune homme fut jeté dans un donjon, tandis qu'on élevait, pour son exécution, une haute potence à la porte du château. Quand tout fut prêt dans la grande salle où siégeait le refrogné baron, entouré de ses guerriers armés jusqu'aux dents, on amena le prisonnier pour lui donner le choix d'être pendu au gibet ou marié à la fille du baron. L'alternative ne semblait pas douteuse; mais malheureusement la jeune dame était d'une telle laideur qu'on ne pouvait, pour or ou pour amour, lui trouver un mari; grâce à sa bouche qui allait d'une oreille à l'autre, elle n'était connue aux environs que sous le nom de Meg *à la grande bouche.* D'après la chronique, ayant long-temps balancé entre la *corde* et le *nœud*, l'échafaud et l'autel, l'amour de la vie l'emporta, et le jeune homme se rendit aux charmes de Meg. Contre toute probabilité, le mariage fut heureux. La fille du baron au regard terrible, fut, à défaut d'une belle femme, une épouse exemplaire, et, sans être troublé dans sa félicité conjugale par un doute jaloux, l'Anglais devint le père d'une belle et légitime lignée encore florissante sur la frontière.

. . . . . .

Le lendemain, de bonne heure, le soleil lançait ses rayons par-dessus les collines, lorsque je me levai, et regardai à travers les branches de l'églantier qui ombrageait la fenêtre. Je fus étonné de voir Scott déjà debout, déjà dehors, assis sur un bloc de pierre, et causant avec les ouvriers employés à ses nouvelles constructions. Je supposais qu'après avoir perdu tant de temps avec moi la veille, il serait sérieusement occupé ce matin; mais il avait l'air d'un oisif qui n'a rien à faire qu'à s'étendre au soleil et à jouir de la vie.

Je m'habillai à la hâte et le rejoignis. Il parlait de ses plans et de ses projets pour Abbotsford. Il eût été heureux pour lui qu'il se fût contenté de sa délicieuse petite maison tapissée de treilles, et de cette hospitalité cordiale et simple avec laquelle il m'avait reçu. Le grand bâtiment d'Abbotsford, les dépenses qu'il entraîna, les domestiques, les gens, les hôtes, tout cet établissement de baron, a saigné sa bourse, épuisé ses facultés, rempli son ame d'inquiétudes, et a fini par le tuer.

Tout étant pour le moment encore dans les brillantes vapeurs de l'avenir, Scott se plaisait à décrire sa future résidence, comme il aurait fait d'une des créations imaginaires de ses romans. C'était un de ses palais aériens qu'il s'essayait à réduire en pierres de taille et en mortier. Autour de lui gisaient quelques débris des ruines de l'abbaye de Melrose qui devaient faire partie de sa maison; il avait déjà construit, avec des matériaux de ce genre, au-dessus d'une source, un autel gothique surmonté d'une petite coupe de pierre.

Parmi les restes de l'abbaye, épars devant nous, il y avait un antique petit lion de pierre rouge, ou peinte en rouge, qui me plaisait. J'ai oublié à quel monument il avait appartenu, mais je n'oublierai jamais les remarques auxquelles il donna lieu et qui concernaient les vieilles murailles de Melrose. Scott parlait avec une véritable affection de cette abbaye. « Il n'y a pas de paroles, répétait-il, pour peindre les trésors enfouis dans ces glorieuses ruines. C'est une vraie mine pour ces pillards d'antiquaires. Il y a d'admirables morceaux d'antique sculpture pour l'architecte, et de riches histoires des vieux temps pour le poète. Il y a de quoi éplucher comme au fromage de Stilton, et dans le même goût; du plus moisi on tire le meilleur. »

Entre autres reliques, Scott avait un crâne d'homme, probablement celui d'un des jovials frères si honorablement mentionnés dans la vieille ballade des frontières.

« Oh! que les moines de Melrose font bonne chère le vendredi, quand » ils jeûnent!

» Ils n'ont jamais manqué de bœuf ni d'ale, tant que leurs voisins en » ont eu. »

Scott avait fait nettoyer et vernir ce crâne, qui était placé sur un chiffonnier, dans sa chambre, où il grimaçait tristement en face du lit. C'était la terreur des femmes de chambre, et Scott s'amusait beaucoup de leur effroi. Quelquefois, en changeant d'habit, il posait son col en turban au-

tour de la tête redoutable, et aucune des filles de service n'osait y toucher. On s'émerveillait, on se demandait pourquoi le *laird* avait une « si effroyable fantaisie pour cette vieille carcasse grimaçante. »

Ce matin, à déjeuner, Scott a conté de fort plaisantes choses d'un petit montagnard nommé Campbell du Nord, qui a un procès pendant avec un noble du voisinage, sur les limites de leurs biens. Ce procès est le premier mobile de la vie de l'homme, le thème continuel de ses conversations; il en conte chaque détail à toutes les personnes qu'il rencontre; et, pour s'aider dans la description des lieux et donner plus de précision à son histoire, il a fait faire une grande carte de sa propriété, rouleau de plusieurs pieds de longueur, qu'il porte habituellement sur son épaule. Campbell est un petit homme à long buste, à courtes jambes cagneuses, toujours en costume de montagnard; et quand il chemine, armé de ce gigantesque rouleau, ses petites jambes se courbant en double parenthèse sous son jupon écossais, cela fait une figure des plus originales. C'est une espèce de petit David portant glorieusement une massue de Goliath, en forme de cylindre de tisserand.

Après la tonte des moutons, Campbell avait coutume de se rendre à Édimbourg pour y suivre son procès; il payait double, couchées et repas, recommandant à l'hôte de chaque auberge d'en garder mémoire. Par ce moyen il défrayait son retour; car il se tenait pour averti, disait-il, qu'il lui faudrait débourser jusqu'à son dernier sou avec les hommes de loi d'Édimbourg, et il jugeait prudent d'assurer sa retraite.

Dans une de ses visites à son avocat, apprenant que ce dernier n'était pas chez lui et qu'il ne trouverait que sa femme : « C'est tout un, » dit le petit Campbell. Introduit dans le salon, il déroule sa carte, expose bien son affaire, l'explique dans toute sa longueur. Ayant tout dit, il paie les honoraires comme de coutume. La dame veut les refuser; Campbell insiste, disant : « J'ai eu tout autant de plaisir à vous raconter l'histoire qu'à la dire à votre mari, et, à ce que je présume, le même profit. »

La dernière fois que Campbell avait vu Scott, il se disait sur le point de s'entendre avec le laird, son adversaire, « car ils ne différaient plus sur leurs limites que de la bagatelle de quelques milles. » Si je ne me trompe, Scott ajouta qu'il avait conseillé au petit homme de remettre sa cause et sa carte aux soins du pesant Willie Mowbray, d'assommante mémoire. Ce magistrat était fort employé par les gens de campagne; il fatiguait tellement chacun au barreau par ses visites éternelles et fréquentes, son ton

traînard, sa prolixité sans bornes, qu'il gagnait toutes ses causes, à force d'ennuyer ses juges.

. . . . . .

De toute la famille, c'était Sophie et son frère Charles qui paraissaient le plus en rapport avec Scott et qui évidemment jouissaient le plus de ses histoires. Mme Scott n'y apportait qu'une très-médiocre attention, faisant çà et là des remarques dont l'effet immédiat était de glacer la conversation. Ainsi, un soir, Scott s'était lancé dans toute sa joyeuse verve à raconter une anecdote sur le laird de Macnab, « qui, pauvre diable, disait-il, est maintenant mort et oublié !...

— Comment! monsieur Scott, interrompit la bonne dame, mort? Il n'est pas possible que Macnab soit mort !

— Par ma foi ! ma chère, reprit Scott avec une gravité plaisante, s'il n'est pas mort, on lui a fait une cruelle injustice, car on l'a enterré. »

WASHINGTON IRVING.

ANDRÉ. — LEONI.

PAR GEORGE SAND [1].

Il y a presque toujours dans la carrière littéraire d'un auteur un moment décisif : c'est celui où, ayant épuisé le sentiment qui d'abord lui avait fait prendre la plume, il apporte à l'étude du cœur humain, à l'observation de la société, avec les facultés actives que la passion lui a faites, un regard plus calme, un coup d'œil plus désintéressé, plus libre, un sentiment moins personnel, plus accessible aux impressions du dehors. De ce jour seulement il devient artiste dans l'acception véritable du mot; il revêt cette impartialité suprême qui fait la majesté de sa mission; jusque-là il avait été avocat plus ou moins éloquent d'une cause plus ou moins sainte; mais ce n'est que du jour où il a obtenu justice pour lui-même, liberté pour ses sensations long-temps prisonnières au fond de son ame, qu'il peut parcourir avec aisance et souplesse la gamme sans fin des émotions humaines. Ce moment où l'artiste, affranchi de l'obsession inspiratrice, vient à la dominer à son tour, il faut que la critique soit attentive à le saisir et à le signaler; c'est alors qu'elle doit appeler au

[1] 2 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, 10, rue des Beaux-Arts, et Victor Magen, 21, quai des Augustins.

secours toutes ses forces, car c'est le cas ou jamais de chercher à exercer sur la direction ultérieure de l'auteur la faible part d'influence dont elle peut disposer.

Nous n'avons jamais eu le bonheur de comprendre bien distinctement ce qu'on a voulu dire par les théories de l'art pur, de l'art pour lui-même, qui ont régné long-temps dans le monde littéraire. Nous savons qu'il y a un art de la forme qui veut être étudié, laborieusement appris, et sans lequel les plus fécondes pensées ne peuvent se produire, et meurent étouffées en germe sans avoir pu se dégager de leur enveloppe; mais de pareilles études ne sont guère à l'art lui-même que ce que la grammaire est a l'éloquence; c'est une discipline qu'il faut avoir subie; c'est un préliminaire indispensable; mais si de pareils enseignemens n'étaient point fécondés par quelque pensée venue du cœur, l'artiste, destitué de la puissance d'émouvoir, ne serait, avec ses facultés oisives, qu'une admirable machine privée de mouvement et de vie. Il y a donc lieu, quand un auteur a exercé une influence morale incontestable, de rechercher le sentiment qui lui a servi de point d'appui. Ce n'est pas là, quoi qu'on en dise, traiter l'art comme un sermon, et un roman comme une thèse; une moralité est toujours implicitement contenue au fond de toute œuvre littéraire; dépouiller la vérité de ses voiles brillans, chercher l'esprit qui anime ces incarnations ingénieuses, c'est encore là, à notre sens, la meilleure portion du rôle nécessairement secondaire de la critique, puisque c'est s'attaquer au sentiment inspirateur de l'œuvre, et que le modifier en un seul point, si minime qu'il pût être, ce serait avoir gagné quelque chose sur tous les enfantemens à venir de l'écrivain.

Ce travail, qu'on nous permette de l'essayer. Nous entendons peu de chose aux subtilités de cette analyse presque chimique, à l'aide de laquelle de clairvoyans critiques savent décomposer un écrivain et le ramener à ses élémens premiers, reconstruire son arbre généalogique et reconnaître, à travers l'entrecroisement de ses racines, les sucs divers dont il s'est nourri. C'est là un soin que nous laissons à d'autres, mais nous serons bien aise, puisque l'occasion s'en présente, d'appeler l'attention et l'examen sur quelques types littéraires dont l'origine remonte à Byron et au-delà, et qui, grâce à l'adoption de notre grand romancier, ont conservé, aux dépens peut-être de sa gloire à venir, un éclat qu'ils empruntent surtout de la force de son génie.

Le talent de George Sand avait paru jusqu'à ce jour tenir du poète plus

encore que du romancier. A côté de ses élans dithyrambiques, de ses descriptions vivantes des lieux, du sentiment exquis des détails et des nuances, de sa verve abondante et intarissable, de toutes les facultés qui constituent le poète, on rencontrait bien quelques caractères dessinés avec charme et vérité. L'action en général commence bien, l'exposition est naturelle; mais à peine les acteurs ont-ils été nommés et produits, que le poète, entraîné par son propre mouvement, transporte bientôt dans le ciel ce drame commencé sur la terre; ses figures grandissent, s'élèvent, s'idéalisent; mais en même temps, et par un contre-coup nécessaire, elles se détachent du sol et perdent pied, et la scène, ouverte dans la Beauce ou dans le Berry, tel jour de telle année, s'achève dans le temps et dans l'espace. Sortir de la vraisemblance, oublier les usages, les mœurs, les préjugés du monde qu'on a choisi pour théâtre, c'est un grand défaut pour un romancier; cependant, si tout ce que perd la réalité tournait au profit de l'idéal, nous nous tiendrions pour contens. Voyons donc si les exceptions morales introduites par George Sand dans tous ses romans justifient la préférence qu'il leur conserve sur des types empruntés à une nature plus *naturelle*.

Si je ne craignais de donner des armes contre un auteur dont j'honore la personne et dont j'admire les écrits, je dirais que les personnages qu'il a fait mouvoir devant nous jusqu'ici sont de trois genres bien distincts: les hommes, les femmes et les neutres. Ses femmes sont ravissantes: Indiana, Valentine, Juliette, Fernande, la Marquise, Lavinia, montrent assez avec quelle exquise délicatesse et quelle diversité de nuances George Sand a su peindre la femme dans tout ce que son caractère offre de dévouement, de grâce, de tendresse et de fragilité. A côté de ces séduisantes figures, nous voyons des caractères d'homme uniformément maltraités, pleins d'égoïsme, d'orgueil, de sensualité brutale, de cupidité retorse, comme M. Delmare, Raymond de Ramière, M. de Lansac, Léoni, etc.; enfin apparaissent au milieu de ces personnages, bons ou mauvais, odieux ou aimables, mais tous du moins vivans et reconnaissables, ces êtres que j'ai appelés des neutres, qui, sous forme virile ou féminine, semblent, du sommet de leur impassibilité glaciale et de leur absolu détachement, surveiller et présider les orageuses passions dont ils sont pour jamais guéris. C'est Trenmor, c'est Lélia, c'est Sylvia, types entiers dont l'esprit se retrouve, quoique mitigé, dans Bénédict, dans Jacques, et même dans Ralph, bien que celui-ci, plus heureux, finisse par rentrer dans la

vie, dont les autres demeurent jusqu'au bout les impuissans et infortunés spectateurs.

Voilà bien, si nous ne nous trompons, les troupes de George Sand rangées en bataille, chaque cohorte autour de son drapeau. Nous allons rechercher maintenant, si toutefois ce dénombrement renouvelé d'Homère ne fatigue pas le lecteur, quel accueil le public a fait à ces héros et à ces héroïnes, à mesure qu'ils défilaient.

Quant aux femmes, il n'y eut qu'un cri, ce fut un haro universel. Presque toutes ces femmes, si séduisantes, avaient en effet, non-seulement le malheur d'aimer en dehors du mariage, mais, ce qui est bien pis, la scandaleuse imprudence de ne pas vouloir se partager entre leur mari et leur amant. Or, on avait bien vu, dans les romans comme dans le monde, des femmes avoir des amans; mais ce qui parut odieux, effronté, immoral, c'était de l'avouer, et de prétendre qu'il n'y a de liaison vraiment respectable que celle que le cœur ratifie. Le péché tout seul eût été pardonné, car, comme l'a fort spirituellement remarqué M. de Balzac dans la préface de son PÈRE GORIOT, les femmes criminelles ont des attraits que n'ont pas toutes les autres; mais la droiture, l'audace, l'amour énergique des héroïnes de George Sand, fut regardé comme attentatoire à la morale publique; on cria que la société était sapée dans ses fondemens, que le mariage était foulé aux pieds, tandis qu'après tout la question aboutissait au divorce, que la nation française, constitutionnellement représentée par ses députés, demande opiniâtrément depuis quatre ans, sans croire aucunement porter atteinte aux fondemens naturels de la société. Ce qui eût été plaisant dans tout ceci, c'eût été d'examiner d'où partaient ces saintes clameurs. Il y eut bien par-ci par-là dans la presse deux ou trois bons jeunes gens, d'une candeur toute primitive, qui, après y avoir mûrement réfléchi, se crurent obligés de se mettre en désaccord avec les grands noms de la critique; mais cela fit peu de bruit. Ils avaient beau s'écrier : Mais, mesdames, comment faire quand on est mariée à un homme qu'on n'aime pas et qu'on en aime un autre? Renoncer au bonheur de toute la vie, c'est bien dur; tromper son mari, c'est bien infâme; comment faire, à moins de le quitter? A quoi les aimables interlocutrices opposaient une foule d'objections insurmontables en discussion publique, sauf, en petit comité, à ne plus présenter que quelques difficultés sérieuses, qui toutes revenaient à ceci : Indiana aurait dû attendre que la chambre eût adopté la loi sur le divorce, et que le texte, si long-temps espéré, en eût été inséré au

Bulletin des Lois, revêtu de la sanction des trois pouvoirs. Ainsi ce n'était plus qu'une question de temps et de formalité, et tout le crime de cette femme effrontée se trouvait n'être, après tout, qu'une anticipation coupable aujourd'hui, sur une pratique qui demain sera consacrée par l'opinion.—Je ne saurais trop recommander le petit comité à ceux qui veulent discuter morale avec les dames.

Néanmoins cette secousse imprimée à l'opinion donna lieu aux réactions les plus bizarres. On vit des hommes qui jusque-là n'avaient paru avoir aucun rapport ni direct ni indirect avec la morale, de ces êtres prédestinés, qui, avec l'heureuse insouciance du sauvage, mangent le fruit sur l'arbre sans demander le nom du propriétaire, on les vit, saisis de je ne sais quel vertige soudain, se porter pour défenseurs de l'ordre social attaqué, de cet ordre social dans lequel ils avaient jusque-là vécu, les heureux mortels, comme le poisson dans l'eau, plus soucieux de s'y ébattre que d'en faire disparaître les souillures. Ce fut un beau moment qui datera dans leur vie, et que n'oubliera pas non plus quiconque connaît assez les coulisses de la scène littéraire, pour être à même de rapprocher, au moins dans son esprit, la biographie du prédicateur de ses sermons.

Pour nous, si quelque chose nous a jamais paru digne d'éloge et d'encouragement, c'est cette noble franchise d'un écrivain qui montre la vérité sans déguisement, telle qu'elle lui est apparue, sauf à ne recevoir pour salaire que des calomnies et des injures, sauf à attendre, sous un feu continu de propos malveillans, cette justice que le temps amène toujours avec lui, mais qu'il fait quelquefois bien attendre. C'est un courage d'autant plus méritoire, qu'à l'opposé du moraliste, l'artiste ne cherche pas la vérité, il la rencontre, et la transaction lui serait d'autant plus facile et plus permise, qu'il n'a pris avec personne l'engagement d'enseigner, mais seulement de raconter.

Quant aux hommes mis en scène par George Sand et à ces êtres bizarres que j'ai appelés des neutres, je demande la permission de m'y arrêter un instant; il y a là quelque chose de trop remarquable, de trop arrêté, une répétition trop constante des mêmes figures sous une apparente diversité de costume, pour qu'une pareille étude ne jette pas de vives lumières sur la source même des inspirations de notre grand romancier, sur le sentiment qu'il a de la vie humaine.

Par quelle singularité inexplicable se fait-il que, dans ces romans, tous

les hommes qui ne sont ni brutaux comme M. Delmare, ni froidement intéressés comme de M. Lansac, ni égoïstes sans mesure et passionnés sans dignité comme Leoni, mais qui, au contraire, sont représentés comme de vastes intelligences et de nobles caractères, soient tous frappés, à un degré ou à un autre, de je ne sais quel désenchantement fatal qui leur fait prendre en pitié, non-seulement les misères et les pauvretés de la vie, mais aussi ses joies, ses occupations, ses intérêts, ses attachemens? Il y a dans tous ces personnages une incrédulité certaine, obstinée, raisonnée, systématique, à laquelle ils ont été antérieurement conduits par des voies que nous ignorons. Ces caractères tristes, concentrés, inflexibles, ce sont les seuls dont nous puissions attendre quelques actions nobles ou fortes; on voit que s'ils daignaient ou s'ils osaient vivre, ils vivraient dignement; mais ils redoutent la vie comme une expérience fatale, et non sans raison, il faut le dire, car l'essai qu'ils en font ne manque jamais de leur être funeste. Si Bénédict sort de sa fierté solitaire, c'est pour tomber dans un amour qui se termine par une double catastrophe; si Jacques, devenu sceptique pour des raisons qui nous sont inconnues, tente, arrivé à trente-cinq ans, de ressaisir le bonheur auquel la pratique de sa jeunesse lui avait appris à renoncer, Jacques est puni de sa témérité par des douleurs effroyables, et ce n'est que par le sacrifice héroïque de ses affections et de sa vie qu'il échappe au rôle odieux de M. Delmare. Aussi les sages par excellence, Trenmor, Sylvia, se gardent-ils soigneusement de se compromettre dans cette dangereuse arène, d'où il est si difficile de rapporter ses facultés entières.

Ces personnages exceptionnels ont généralement déplu, et justement à notre avis; inactifs par caractère ou par expérience, ils ne jouent dans le drame que le rôle de raisonneur, comme on dit en style de théâtre; ils regardent, conseillent et moralisent. Or, on conçoit que chez Molière, Ariste ou Cléante, hommes graves, qui ont l'expérience de la vie, se permettent de dire leur mot, et d'exercer sur les résolutions de leur frère ou de leur neveu une légitime influence; il s'agit, en effet, de circonstances par lesquelles ils ont passé dans leur jeunesse, et dont ils se sont tirés avec honneur; ils ont et peuvent avoir un avis en pareille matière; ils ont une solution au problème, un dénoûment à l'intrigue formée; la vie n'est pas pour eux un mystère de terreur contre lequel leur intelligence est venue se briser. Pris ainsi, soit dans Molière, soit dans Racine, soit dans Sophocle, soit dans Homère, ce rôle de conseiller est susceptible de poésie et d'intérêt; pour s'en convaincre, il suffit d'ou-

vrir le livre à la page voulue. Dans Homère, par exemple, le vieux Nestor, avec les conseils de sa vieillesse encore belliqueuse, contraste bien avec la fougue impétueuse des Ajax et des Diomède. Phœnix, conjurant Achille au nom des soins donnés à son enfance, est encore une de ces figures d'une simplicité touchante que les anciens s'entendaient mieux que nous à représenter. Mais que peut dire Trenmor, si ce n'est : N'essayez pas de toucher à l'arbre de vie, car rien qu'en cherchant à en approcher, moi, j'ai été foudroyé. La sagesse, c'est de s'abstenir, de ne pas aimer, de ne pas vivre; la sagesse, c'est d'étouffer en soi le germe des passions fécondes et des nobles instincts, car ce n'est là qu'une voix perfide, qu'un piége intérieur que Dieu nous a tendu. Défiez-vous donc de ces folles illusions. Enveloppez votre cœur d'une couche de glace; la sagesse, c'est d'assister en spectateur désintéressé à la tragédie burlesque de ce monde; mais bien fou, croyez-moi, qui prend un rôle dans cette farce odieuse.

Or, s'il est au monde quelque chose d'évident, c'est que de semblables conseils n'auront jamais, et le ciel en soit loué, puissance de persuader, parce qu'ils rencontrent au fond de notre ame un éclatant démenti, et que l'instinct de l'enfant, d'accord avec la sagesse du vieillard, sent bien que les passions peuvent être dirigées, modérées, mais non supprimées, dans le cœur de l'homme.

Cependant ce conseil des prétendus sages est confirmé par l'expérience des autres. Lélia est indocile aux avis de Trenmor; sa perte, celle de Magnus et de Sténio, sont le prix de son indocilité. Jacques persiste, malgré Sylvia, à faire une dernière tentative pour être heureux; et Jacques, déchiré par tous les serpens de la jalousie, de l'amour trompé, de l'amitié déçue, n'a pour ressource dernière que les précipices des Alpes, seul asile ouvert à sa détresse contre les cruelles méprises du monde et les angoisses de son propre cœur. Est-ce donc, par hasard, qu'il n'y aurait de salut dans ce monde que pour les natures grossières, cupides, que pour ces ames viles, qui, sous une forme humaine, ne cachent que des appétits dignes de la brute? Cette triste solution, je voudrais pouvoir la dissimuler, mais elle éclate et se proclame elle-même à chaque ligne. Or, il y a dans une conclusion pareille quelque chose de si triste, de si décourageant, qu'il vaut la peine d'examiner si ces personnages, les seuls grands dans la pensée de l'auteur, sont bien les martyrs de leurs vertus, ou s'ils ne seraient pas plutôt les victimes de quelque infirmité secrète. Voyons donc.

Et d'abord, remarquons que tous ces hommes d'une si haute intelligence ne sont d'aucune profession; ils ont presque tous le malheur d'être riches, ou tout au moins de jouir d'une position indépendante; ensuite, ils ont le malheur beaucoup plus sérieux de ne rien trouver, dans tout ce qui sert d'objet aux désirs de l'homme, qui soit digne d'exercer leurs nobles facultés; de telle sorte que, dans ce désœuvrement complet du cœur et des sens, leur intelligence active n'a plus qu'à se dévorer elle-même. De quoi vivent-ils, dites-moi, ces hommes supérieurs, et par où éclate leur supériorité? Quel est leur parti politique, leur croyance religieuse? Quels sont leurs intérêts de famille, d'affection, de fortune? Rien de tout cela n'est digne d'eux. Trop orgueilleux pour marcher sous un chef, trop faibles pour commander, trop dédaigneux pour prêter leur secours et combattre en auxiliaires à côté de qui que ce soit, ils ne tiennent au monde par rien, et passent leur vie à blasphémer contre l'humanité qui les oublie, et contre Dieu qui ne les entend pas. Convenez d'une chose avec moi, c'est que tous ces grands hommes prétendus ne sont que de pauvres malades, malades d'orgueil et d'impuissance, organisations fortes, mais privées de vie et de charité.

Et cependant, il faut le reconnaître, l'auteur les a revêtus de proportions si grandes, leur a prêté une intelligence si audacieuse et si pénétrante, un langage si éloquent, un désespoir si raisonné, si fort, si persuasif, qu'il faut s'y prendre à deux fois avant de découvrir, sous la pompe éblouissante dont ils sont entourés, le ver intérieur qui les ronge.

Byron aussi, témoin des dernières angoisses d'un monde à l'agonie, avait rêvé des héros d'incrédulité, poètes et aventuriers vagabonds, créés à son image. Il avait mis lui-même son poème en action; mais du moins ces personnages, si fortement conçus, il les mettait aux prises avec une société croulante; et si leurs passions énergiques, en cherchant partout un aliment impossible à trouver, éreintaient sur leur passage des croyances caduques ou des amours sans vigueur, du moins faisaient-ils preuve, dans cette lutte, d'une volonté active de recherche et d'une puissance d'action vraiment admirable. Mais que trouver dans ce désespoir stoïque, immobile, enveloppé dans son manteau, dans cet athéisme passé à l'état chronique, qui n'essaie même pas de se guérir? Byron est mort en 1825. Il nous semble que depuis lors, dans le monde moral, un siècle s'est écoulé. Prophète comme tous les poètes, Byron dénonçait la ruine imminente, sous les dehors de stabilité auxquels le vulgaire se laissait prendre. N'y a-t-il donc aujourd'hui

que des ruines à prévoir et des sépultures à décrire pour ceux dont l'imagination aime à s'élancer au-devant des choses à venir?

J'ai tort peut-être; mais il me semble qu'à force de se soustraire aux conditions moyennes de l'humanité, ces figures qui voudraient être idéales manquent en même temps aux conditions de la vraie grandeur. Esclaves humiliés en face de la toute-puissance divine, ils s'arment contre l'humanité d'un orgueil et d'un mépris implacables; et, comme ces enfans qui s'efforcent de fixer le soleil, ils ne peuvent plus reporter vers la terre que des yeux éteints et des regards affaiblis. C'est que, non plus que le soleil, on ne contemple pas impunément Dieu face à face : il faut l'adorer dans ses œuvres, comme le soleil dans les merveilles que ses rayons illuminent, et ne pas user nos faibles organes dans une lutte insensée, non plus que notre esprit dans des méditations qui donnent le vertige.

Conçu encore sous une inspiration triste et fataliste, Leoni est, à mon sens, un des ouvrages les plus fermes et les plus achevés qui soient sortis de la plume de George Sand. Sauf deux ou trois taches faciles à réparer, ce petit volume est un chef-d'œuvre. Depuis l'explication amenée d'une manière si vraie et si touchante entre Juliette et Bustamente, jusqu'à la méprise qui égare la vengeance de ce dernier, on se sent emporté à travers cette douloureuse histoire comme par un souffle irrésistible qui ne permet pas de s'arrêter une minute. Juliette est une de ces femmes délicieuses dont l'auteur porte en lui le moule inépuisable et varié. Quant à Leoni, j'ai souvent entendu critiquer ce personnage; il y a certes une exagération ultrà-poétique dans les idéales perfections accumulées à plaisir sur cette tête privilégiée; et, par un juste retour, on pourrait se plaindre qu'il trempe dans l'infamie plus peut-être qu'il n'était nécessaire au contraste. Mais comme la fascination de cet homme est rendue! comme sa puissance magnétique sur la pauvre Juliette est exprimée! Comme dans ce récit si rapide, si entraînant, tous les détails sont conservés, comme rien n'est oublié et comme tout marche! Je ne sais non plus si nulle part ailleurs George Sand a rendu avec autant de vérité ces cris du cœur, ces sublimes distractions de l'ame qui se répond à elle-même. Il y a des passages qu'on ne peut lire à haute voix, on se sent la gorge serrée, on étouffe. La description de ce bal terrible où Leoni enlève Juliette, la ravissante peinture de leur vie pastorale dans un chalet de la Suisse, ce sont là des morceaux à relire cent

fois, et dont je ne saurais en vérité où trouver les équivalens. Quelque triste d'ailleurs que soit cette alliance de tous les vices et de tous les prestiges dans un même homme, cet homme du moins est doué de passions, il est vivant, il n'appartient pas à cette race inactive et solennellement impuissante à laquelle j'ai déclaré la guerre; dépouillez-le de l'auréole romanesque qui resplendit autour de sa tête, ramenez à des proportions bourgeoises cette nature idéale, Leoni est vrai, vous l'avez dix fois coudoyé dans la rue; pour mon compte, je le connais.

Mais, j'ai hâte d'arriver à André qui, moins fort certainement que Leoni, me paraît appelé à un succès plus populaire, et qui, en même temps qu'il révèle une face, à peu près inaperçue jusqu'à ce jour, du talent de l'auteur, pourrait bien avoir dans la série de ses idées, et comme acheminement vers des voies nouvelles, une importance à laquelle, pour notre compte, nous serions heureux de croire.

Nous avions déjà vu dans Valentine avec quel bonheur George Sand sait reproduire les scènes familières de la vie champêtre. Qui ne se rappelle Bénédict, Valentine et Athénaïs se promenant au bord de l'Indre, par une belle journée d'été, et l'amour germant dans le cœur de Valentine, sous l'influence des émanations embaumées de la campagne, de la fraîcheur du paysage, de la lumière d'un beau ciel? Cette scène si suave, si harmonieuse, rappelle la touche de Léopold Robert, dans ses Moissonneurs, et sa poésie calme, reposée, empreinte de je ne sais quelle volupté rêveuse. Dans André, la même inspiration, sans produire peut-être rien d'aussi achevé, se retrouve plusieurs fois. Pris à un degré moins élevé de l'échelle sociale, tous les personnages de ce petit drame respirent un air de vérité parfaite; et si le poète s'élève moins haut, le romancier est plus près de la réalité. Il n'y a pas une de ces figures qui ne soit excellente. La douce et fière Geneviève, Henriette, avec son bon cœur, sa susceptibilité et son point d'honneur de grisette; Joseph Marteau, franc jeune homme et galant redouté; enfin le vieux marquis de Morand, dont la morgue paternelle et nobiliaire est mise en regard du caractère faible et passionné d'André, forment ensemble un tableau plein de vérité et d'oppositions naturelles. L'action est conduite, en général, avec un respect des vraisemblances, qu'on ne trouve pas toujours chez George Sand; mais ce qui mérite d'être particulièrement remarqué, c'est le talent comique déployé dans plusieurs scènes importantes. Jusque-là rien n'avait attesté, dans George Sand, la faculté de l'observation et le sens de l'expression co-

mique. Or il y a dans André deux ou trois scènes, conduites d'ailleurs avec une rare habileté, qui provoquent le rire le plus franc et du meilleur aloi. Telle est l'arrivée triomphale chez le marquis de Morand de Joseph, à la tête de son bataillon de grisettes, sa fuite avec le char-à-bancs, à la barbe du vieux hobereau; mais ce qui est excellent, ce qui est digne de Molière, c'est l'entretien où Joseph soutire au marquis une pension pour André, en agissant sur lui par la crainte qu'André ne réclame le bien de sa mère. Le lieu de la scène, l'admiration calculée de Joseph pour les améliorations que le marquis a introduites dans ses cultures, ses exclamations perfides, ses suggestions alarmantes et les apparences de parfaite candeur qu'il sait garder jusqu'au bout; toute cette tactique du campagnard madré est menée avec une supériorité, un naturel et un comique qui montrent mieux que tous les commentaires de la critique les admirables ressources et la flexibilité prodigieuse du talent de George Sand. Je ne regrette qu'une chose, c'est la déplorable faiblesse d'André; non que je sois de ceux qui voudraient, conformément à la poétique si spirituellement exprimée par Charlet, que toutes les histoires d'amour se terminassent par la forme sacramentelle : *et ils furent heureux*. Non, ce n'est pas cela; mais encore pourquoi ne pas justifier, au moins par quelques efforts méritoires de fermeté, cet André qui, dans l'origine, nous avait été montré sous des couleurs si différentes? Il est faible, il est écrasé par le despotisme de son père; la faiblesse est fortifiée en lui par l'habitude d'obéir; mais enfin il est amoureux, et l'amour peut bien donner du courage. Qu'il succombe à la fin, soit; mais qu'il lutte du moins, qu'il essaie de s'affranchir, que sa défaite vienne de sa faiblesse et non de sa lâcheté, car cela fait tache. On n'aime pas à voir un homme, d'abord haut placé, faillir pour tomber aussi bas. La faiblesse poussée à ce point touche à l'infamie, et l'on en veut toujours un peu à l'auteur de nous avoir recommandé cet homme, de l'avoir introduit dans notre estime, pour ensuite le déshonorer à plaisir et faire ainsi retomber sur nous la honte de l'avoir adopté.

Le caractère d'André est d'ailleurs parfaitement vrai, il y a beaucoup d'hommes de cette trempe molle et pliante; mais s'il s'en trouve un seul dans le nombre qui soit doué de l'imagination poétique, de la droiture de cœur d'André, et qui devienne amoureux d'une aussi charmante fille que Geneviève, n'y a-t-il pas quelque chance pour que le courage qu'il n'avait pas eu pour lui-même, lui vienne quand il s'agira de sa femme et de son

enfant? Mais André, je le vois bien, n'est qu'un soldat de cette nombreuse armée d'invalides en amour dont George Sand a entrepris le dénombrement. C'est une cause détachée du grand procès qu'il instruit contre l'égoïsme et la lâcheté des hommes. Ainsi soit; ce n'est pas moi qui viendrai m'inscrire en faux; si George Sand a voulu prendre en main les intérêts et les griefs d'un sexe trop long-temps opprimé, et, en face du dévouement, de la faiblesse confiante et intrépide des femmes, dévoiler les déplorables mystères d'égoïsme, de lâcheté, de perfidie que la morale bourgeoise, indulgente pour tout ce qui s'abrite derrière le code, a couvert de sa honteuse protection, c'est bien, nous applaudirons des premiers à ces accusations méritées. Mais nous aimerions à voir maintenant ce vigoureux athlète, désarmé par la victoire, abandonner la route qu'il a si glorieusement ouverte et tourner ailleurs ses efforts. N'est-il pas las aujourd'hui de poursuivre et de flageller? N'essaiera-t-il pas à la fin de nous faire entrevoir ces célestes figures, dont les visites mystérieuses l'ont rendu si dédaigneux de notre triste nature? Quand pourrons-nous contempler ces hommes perfectionnés qu'il a vus dans ses rêves, ces hommes qu'il ne peut comparer à nous autres tous tant que nous sommes, sans frémir de colère et de mépris? Et puisque le romancier est armé des ailes du poète, que ne laisse-t-il quelquefois la terre, que ne prend-il hardiment sa volée, que ne nous emporte-t-il avec lui dans ce sanctuaire privilégié où son œil sait atteindre, et d'où nous ne pourrions redescendre, sans rapporter sur notre front, comme Moïse, quelques rayons en souvenir de cette transfiguration passagère?

Mais nous parlons, sans nous en apercevoir, comme si le dénoûment appartenait au poète; comme s'il ne lui était pas fatalement imposé; comme s'il était libre toujours, après avoir contemplé le monde du haut de ces cimes élevées accessibles à lui seul, de redescendre vers les hommes, de laisser les petits s'approcher de lui, et de les instruire avec bonté des choses qu'ils ne connaissent point encore. Il y a malheureusement des esprits qu'une puissance invincible pousse en haut et force à monter. Vainement ils étouffent dans cette atmosphère rare et subtile, vainement ils voudraient se mettre aux pieds des sandales de plomb, se faire grossiers et pesans; ils ont jeté leur lest, et maintenant le vent les emporte. Ils voudraient échanger contre l'obscurité de quelque vallon solitaire la magnificence importune d'un horizon sans bornes; mais ils sont condamnés à errer dans l'espace, sans trouver une limite à leurs regards, un repos

pour leurs yeux fatigués. Aussi, cherchez un peu pourquoi le monde leur est apparu si triste, la vie si lourde, l'homme si chétif; pourquoi l'avenir est pour eux si voilé; pourquoi l'espérance du mieux n'est plus qu'une belle et consolante chimère dont ils se bercent dans leurs momens de faiblesse, sauf à se railler eux-mêmes de leur propre crédulité quand la force et la raison sont revenues, et vous verrez que ce qui les fait si tristes c'est de s'être élancés seuls vers la lumière, sans se retourner jamais vers ceux qui sont encore dans les ténèbres. Emportés par une vitesse incomparable, ils sont arrivés seuls au but, sans compagnons et sans suite avec qui s'entretenir des merveilles du chemin; et alors, rois d'un désert inhabité, ils s'y sont sentis faibles et seuls, et ils ont maudit leur conquête, forcés qu'ils sont d'y attendre leurs compagnons attardés.

Pour nous, qui admirons ces excursions hardies et ces campagnes aventureuses, nous sentons au fond de notre cœur une espérance tenace qui nous dit que, lorsque le corps de bataille aura rejoint, on trouvera tous ensemble quelque sentier moins aride, quelque plaine mieux abritée où l'on pourra s'établir, pour, de là, féconder le désert, et ajouter au calme régulier de la vie de chaque jour le luxe de ses immenses perspectives; car il ne sera pas dit que les glorieux aventuriers, qui s'égarent parfois dans leur course, doivent toujours aboutir au précipice marqué, où le doigt du lâche ou du railleur impitoyable les montre en exemple aux insensés qui s'efforcent, qui cherchent, qui espèrent.

Ad. Guéroult.

LES FEMMES POÈTES AU XIXe SIÈCLE.

. . . . . Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois.
Il se tait, je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
Adieu!.. Salut, sa sœur nouvelle,
Salut! quels dons chargent ta main? etc.

— Mme TASTU. —

I. — Mme TASTU.

POÉSIES, 1826. — CHRONIQUES DE FRANCE, 1829. — POÉSIES NOUVELLES, 1835.

Le nouveau volume de Mme Tastu semble une réponse à ces vers. Il nous est venu au milieu des fêtes du jour de l'an. C'était, disait-on, un gracieux présent à faire à quelqu'une de ces jeunes femmes qui, entre la matinée et le bal, ont encore une heure à donner aux pures jouissances de l'esprit. Les fêtes de janvier ont passé sur ce premier-né de la poésie, en 1835, et après elles les folles joies de février. Je vous donne aujourd'hui le livre, pour l'un des plus mélancoliques qu'ait vus éclore notre âge. On dirait que l'auteur l'a jeté au milieu de nos plaisirs frivoles, comme une poignante ironie. Après l'avoir lu avec un charme inquiet et pensif, on se demande si c'est là cette voix connue, et quel poids de secrète douleur chacun des jours

écoulés a laissé sur cette ame. On remonte alors, avec une pieuse sympathie, la pente de cette poésie si limpide et si fraîche dans sa source, cherchant comment des premières inspirations ont pu naître les dernières. Celles-ci nous ont ramené à ce volume de 1826, si délicat, si gracieux, si jeune. Nous l'avons relu sous l'émotion toute récente des poésies nouvelles, et nous avons cru entrevoir dans ces œuvres successives une triple transformation dont nous essaierons de retracer l'histoire.

Nous ne raconterons pas la vie de Mme Tastu : la vie d'un homme se raconte; celle d'une femme, quelque célébrité qui s'attache à son nom, doit rester ensevelie dans le mystère du foyer domestique. La biographie qui s'empare de l'humble destinée d'une femme pour la produire aux regards, enlève aux œuvres de cette femme quelque chose de leur parfum. Laissons donc à Mme Tastu le chaste voile qu'elle-même a voulu étendre sur ses jours. M. de Lamartine compare les poètes à ces oiseaux de passage qui suivent le courant de l'onde, et qui chantent loin des bords. C'est là toute l'histoire de Mme Tastu : le monde ne connaît d'elle que sa voix, et les chants de cette voix ont laissé au silence qui se fait autour de l'épouse et de la mère toute sa pureté.

En 1826, un volume parut sous ce titre : *Poésies*, par Mme Amable Tastu. Des morceaux qui formaient ce volume quelques-uns, insérés déjà dans divers recueils, avaient annoncé un poète. L'auteur, disait-on, était une jeune femme, plusieurs fois elle avait conquis la palme aux Jeux-Floraux, cette Académie de Province qui conserve encore son renom de poésie, sans doute parce que née sous le ciel des troubadours elle a eu pour aïeule leur muse toujours populaire. Il appartenait à l'Académie de Clémence Isaure de couronner Mme Tastu. On disait encore que le poète avait vu le jour à Metz, et on remarquait qu'il empruntait à peine au midi quelques-unes de ses images, gardant de son autre patrie la netteté de la pensée, et je ne sais quelle grace un peu mâle et fière dans son langage.

Ce qui aidait encore au succès de ce volume, c'est que l'on y trouvait mêlés, dans une harmonieuse fusion, les mérites divers des

deux écoles qui se partageaient alors la poésie et la critique : respect pour la tradition dans le style, et dans le fond des idées liberté pour l'inspiration. Fallait-il voir en ceci le noble effort d'un esprit conciliant? C'était aussi, je crois, le développement naturel d'un génie sobre et réservé. Dans ce volume, rien qui semble fort personnel au premier abord. Les sentimens que le poète exprime, nul doute qu'il les ait éprouvés. Sous ses créations les plus diverses, et, si j'ose parler ainsi, les plus désintéressées, on sent un cœur qui bat; mais ces créations, mais ces sentimens empruntent leur vêtement à l'imagination de l'écrivain. Il est artiste d'abord, artiste avec son ame, reconnaissons-le bien, moins préoccupé toutefois du mouvement de la pensée que de l'harmonie de sa parole. Ce contraste d'une inspiration naïve et d'une forme savante est, dans certaines familles de poètes, le plus haut degré de la perfection. Ajoutons que dans l'œuvre d'une jeune femme il est à lui seul une poésie. Il répand sur cette pensée qui se laisse seulement entrevoir le charme souverain d'une pudique beauté.

Tel est, selon nous, le caractère général de ce premier recueil, chaste pensée de jeune fille et de jeune femme, sous une sévère expression d'artiste.

Les morceaux dont il se compose rentrent dans deux classes différentes. Les uns appartiennent à cet art intermédiaire que nous avons essayé de définir; les autres émanent plus directement de l'ame du poète.

Arrêtons-nous un moment aux premiers. C'est d'abord une belle et noble élégie qui a pour titre : *Les Oiseaux du Sacre*. Ce fut, il nous en souvient, quelque chose de touchant que cette voix qui s'éleva gémissante, parmi toutes celles qui saluaient l'avénement d'un nouveau règne. Cette voix n'avait ni malédictions pour le passé, ni prophéties menaçantes pour l'avenir : elle priait pour ceux qui souffrent. Une autre élégie, *Lyon en* 1793, appartient, sinon à la même époque, du moins à la même inspiration, l'amour de la patrie. La France trouvait toujours dans Mme Tastu une interprète digne d'elle. Tout à l'heure elle plaidait éloquemment la cause de la liberté; que le Louvre prête aux œuvres de l'industrie française

ses royales galeries, le poète aura des chants pour les trésors de notre industrie. Disons cependant qu'il y a, dans ces divers essais d'élégie nationale, plus de talent de style que de véritable poésie; j'en excepterais toutefois *l'Enfant de Canaris*, qui se distingue par une sorte d'inspiration maternelle.

Approchons-nous davantage de l'ame du poète : l'amour de l'art est une de ses passions les plus vives; aussi y a-t-il dans le recueil tout un côté où l'art a déposé ses révélations les plus intimes, ses émotions les plus vraies, et qu'il a consacré de ses noms les plus chers, Lamartine, C. Delavigne, Victor Hugo, Béranger, Steuben, puis sur tous ces noms aimés, l'ombre de ce grand nom, Shakspeare. On n'a pas oublié le beau tableau de la vallée de Rutli; il a inspiré à Mme Tastu l'une de ses compositions les plus heureuses. Si le pinceau de Steuben est énergique et fort, la voix du poète aussi est ferme et sonore. On se souvient de la gracieuse épître de M. de Lamartine à l'auteur des Messéniennes et de la spirituelle réponse de celui-ci. Les deux pavillons se saluaient en chantant. Une femme écoutait, du bord, ce merveilleux dialogue, et reportait aux deux rivaux les vœux et les sympathies de la France. C'était encore Mme Tastu. Mais avant ce morceau des *Deux Poètes*, il faut placer le fragment délicieux adressé à la fille de M. Charles Nodier. Quelque temps auparavant, Mme Tastu payait dignement à la mémoire de Mme Dufrénoy la dette de la France et de la poésie. Cette dette était aussi la sienne, car elle avait reçu de Mme Dufrénoy ces traditions de beau langage qu'elle continuait avec gloire. *Le Chant de Sapho au bûcher d'Érinne* est une belle création lyrique. C'est le commentaire d'une ode fameuse, bien des fois reproduite. Mais ici l'image d'Érinne, morte dans toute la pureté du jeune âge, tempère chastement l'hymne passionné de Sapho. *La Chambre de la Châtelaine* est une élégante imitation de Mathurin, et *le Barde, la Mer, l'Odalisque*, n'ont rien perdu, en passant dans notre langue, de la grâce mélancolique et sérieuse de Thomas Moore.

Ces œuvres diverses, où tant d'ame entrait dans l'imitation, étaient pour le talent de Mme Tastu un exercice puissant, qui hâ-

tait sa maturité. Par ces luttes avec Mathurin et Thomas Moore, elle se rapprochait peu à peu de Shakspeare. Lorsqu'enfin elle vint à lui, elle avait certes dans le style assez de vigueur pour traduire la scène de Brutus et de Porcia, assez de souplesse pour reproduire les adieux de Roméo et de Juliette; et pour redire le chant de Titania qui s'endort, ou les lamentations du roi Lear, la grâce pouvait-elle jamais manquer à son langage, la sensibilité à son cœur?

Le choix de ces imitations, la manière dont elles étaient conçues, tout en révélant les prédilections du poète et ses pensées les plus habituelles, décelaient déjà dans son talent un côté plus intime. J'arrive à cette seconde partie du recueil.

Deux morceaux la résument tout entière : l'un avec plus de grâce, *les Feuilles du saule;* l'autre avec plus de profondeur et sous une forme consacrée par le catholicisme, *l'Ange gardien.* Retour mélancolique sur le passé, regard déjà timide et craintif jeté du côté de l'avenir, telle a été l'inspiration commune de ces deux pièces. A la première la rêverie a donné ce qu'elle a de plus suave; sur la seconde la foi a répandu ce que ses mystères ont de plus touchant; car il y a de l'une et de l'autre dans l'ame du poète, une rêverie douce et une foi sans mysticisme. De cette foi simple et tolérante est née encore *la Veille de Noël,* une charmante élégie. N'oublions pas le pélerinage à *la Chapelle de Notre-Dame de Consolation,* dans les Pyrénées, et une belle étude qui a pour titre : *les Saisons du Nord;* le Nord et le Midi, les deux patries de Mme Tastu.

Tel est ce premier volume. Vous le voyez : maturité de cœur et jeunesse d'imagination, rêves de jeune femme, déjà consacrés par ce que le sentiment du devoir a de plus élevé, la conscience de plus délicat. C'est la première époque de la vie de notre poète, et c'est aussi la première manière de son talent. Au dehors, quelque chose d'indécis encore et de flottant; mais au dedans, une base profonde et sûre. Maintenant un peu de soleil et de gloire à cette première fleur de poésie.

Il y a telle nature de poète chez qui le génie éclate tout d'a-

bord sous la forme qui lui est propre. Ceux-là, dès le premier vers qui leur échappe, le monde sait où ils vont et quelle passion les mène. D'autres, au contraire, se laissent aller à tout vent de poésie, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le souffle qui convient à leurs ailes. Ils façonnent en mille essais divers ce merveilleux instrument du style, et ils l'appliquent à toutes choses : ici, chantant un hymne à la patrie; là, exhalant la foi de leur ame dans quelque pieux cantique ; ailleurs, se passionnant pour l'art et pour ses créations; ailleurs encore, se servant de quelque nom antique pour y cacher timidement une pensée individuelle; partout enfin, se préparant à bien recevoir la destinée que leur fera le temps. Mme Tastu, par son premier recueil, se rattachait à cette famille.

L'année 1829 nous apporta un second volume qui annonçait qu'une révolution s'était accomplie dans le talent du poète. Je veux parler des *Chroniques de France*.

Il y a dans la vie de l'homme un moment qui aurait dû occuper plus long-temps la pensée des moralistes : c'est le moment qui suit la première jeunesse, quand l'âge mûr est loin encore. Ce sont, après les ferventes années, quelques jours d'apaisement et de quiétude. Tout commence à se calmer au dedans de l'homme; il s'arrête alors et se repose quelque temps dans un heureux équilibre de toutes ses facultés. Réconcilié désormais avec les sévères exigences des choses, il n'a pas dit un dernier adieu aux illusions du jeune âge; mais il les repousse dans une sorte de lointain où chaque jour elles s'effacent davantage; moment unique dans la vie, et qui tire toute sa beauté de ce merveilleux accord entre la destinée terrestre de notre ame et ses immortelles espérances.

Ce moment s'annonce chez les poètes par des œuvres pacifiques qui ne naissent pas fatalement de la passion, mais du libre choix de l'intelligence. Prenons dans son ensemble le développement poétique de M. de Lamartine. Il débute par ses *Premières Méditations* : là, c'était bien l'ame chantant ses douleurs, et jamais douleurs plus poignantes ne débordèrent par la poésie. Vient alors dans la carrière de ce noble génie le moment dont nous parlions.

Les *Nouvelles Méditations* l'annonçaient déjà par la molle insouciance, et aussi par le caractère déjà plus extérieur de l'inspiration : le poète est sorti de ce brillant tourbillon qui l'emportait, haletant, dans les voies de l'infini. Il a encore les yeux fixés sur le ciel, mais il regarde quelquefois à terre; il chante Sapho sur le mode antique; il s'empare de la tragique histoire de Napoléon; il essaie à loisir, dans cet admirable morceau des *Préludes*, tous les tons de la muse. *La Mort de Socrate* révèle plus profondément encore la révolution qui s'opère, et le dernier chant de *Childe-Harold* nous la montre accomplie; — puis le poète retourne à son sillon primitif, et les *Harmonies* vont éclore.

Le talent de Mme Tastu a suivi une route singulièrement analogue. Nous avons vu quel il a été à son début, gracieuse alliance d'un art élégant et d'une noble individualité. Parvenu à son second âge, il se met à l'aise dans les *Chroniques de France*. Cette époque a été pour Mme Tastu celle des patientes études et des veilles choisies; de ces veilles et de ces études, les *Chroniques* sont nées. Si le poète s'en est tenu à ce premier essai, ce n'est pas, certes, que son essor l'ait trahi, mais les acclamations ont manqué à son œuvre; mais les soucis de ce monde sont venus; mais enfin, elles passent vite pour les poètes lyriques ces années paisibles où le talent s'épanche d'un cours limpide et égal.

A chaque grande époque de notre histoire, Mme Tastu dérobe un souvenir qu'elle revêt élégamment de la couleur de cette époque. Aux temps religieux, elle emprunte cette délicieuse légende des *Amans de Clermont*, que Grégoire de Tours nous a conservée. Aux temps barbares, le *Meurtre des enfans de Clodomir;* et à l'âge chevaleresque, la glorieuse défense du château de Pontorson. Ces divers récits, les deux premiers surtout, sont empreints d'un charme attendrissant : ce n'est pas la grâce, c'est la vigueur qui leur manque. Je me hâte d'arriver à ce que Mme Tastu a nommé les temps politiques de l'histoire de France. Les *Scènes de la Fronde* ont un mérite de couleur qui n'a pas été assez remarqué. C'est une piquante comédie pour laquelle on désirerait l'éclat de la représentation, si une ovation populaire

pouvait jamais valoir, pour la chaste muse, le demi-jour de sa solitude. Quoi qu'il en soit, ces scènes si heureusement dialoguées révèlent tout un côté nouveau dans ce talent déjà si souple et si varié. Le coadjuteur, Mazarin, Condé, Anne d'Autriche, ne parlent pas, dans les écrits contemporains, une langue plus vraie et plus conforme à leur caractère. C'est un mérite peu commun que d'avoir fait de la Fronde une comédie nouvelle, après les mémoires du cardinal de Retz. La voici cependant : elle commence dans l'oratoire de la reine, et se dénoue sur l'escalier où Guitaut somme le grand Condé de lui remettre son épée.

Tout autre est le mérite des *Cent-Jours*, brillante esquisse des temps modernes. Là, c'était l'étude patiente qui reconstruit, la verve originale qui rend à une langue morte sa vivacité naturelle; ici c'est, dans son essor le plus hardi, le mouvement lyrique. Napoléon a sa page dans les plus beaux livres de notre époque. Celui-ci, je le crains, ne laissera pas trace profonde après lui : mais dans cette partie du moins, si le sujet est grand, le poète l'est aussi.

Tel est ce second recueil, souvent plein d'éclat et de charme dans le détail, mais dépourvu dans son ensemble d'une originalité véritable. Tout ce que le talent a pu sans une forte inspiration, il l'a fait. Le livre est une erreur peut-être, mais quelques erreurs de cette portée suffiraient à la renommée d'un poète.

Après s'être un moment reposé dans *la Mort de Socrate* et dans le *Pélerinage d'Harold*, la méditation de M. de Lamartine brise son enveloppe dramatique, et s'épanouit de nouveau sous sa forme élégiaque. Victor Hugo, après *les Orientales*, cet épisode éblouissant de son épopée lyrique, est rentré, à son tour, dans la poésie individuelle, et nous avons eu *les Feuilles d'automne*. Les *Chroniques de France* sont, dans l'œuvre de Mme Tastu, l'anneau qui lie aux poésies anciennes les *Poésies nouvelles*.

A ce littéraire développement d'une pensée de choix, voici que succède quelque chose de plus intime et de plus spontané. Par cette libre et patiente étude, le poète a donné à son style une allure plus vive, et à son rhythme plus de fermeté. L'inspiration est

ensuite venue d'elle-même. D'elle-même! oh! non pas; elle est née de l'irrésistible fatalité des choses.

Ce serait méconnaître ce qu'il y a de profond dans cette inspiration, que d'en dire qu'elle est uniquement personnelle. Voilà bien encore des regrets qui suivent le passé dans sa fuite, des craintes qui s'attachent à l'avenir, toutes les anxiétés enfin d'une destinée pour laquelle la gloire et la vertu ont seules porté leurs fruits. Mais alors même que le poète exhale sa propre plainte, une plainte plus haute et plus solennelle s'y mêle sourdement. Ce gémissement isolé se perd dans le gémissement de tous. Cette souffrance solitaire s'agrandit de celle de tout un monde. Dans cette voix qui se plaint tout bas, c'est tout un siècle qui se lamente.

Voilà, si je ne me trompe, le caractère nouveau de ce livre, et c'est à ce prix que, de nos jours, on achète l'originalité.

Quel est donc ce mal du siècle qui fait ombre jusque sur la douce pensée d'une femme? Ah! c'est le mal de toutes les époques de transition, de tous les âges où la société se transforme, l'incertitude en toutes choses, car je ne voudrais pas écrire : le scepticisme.

Passé qui emporte avec la jeunesse le souvenir des premiers succès, avenir qui s'avance inconnu et qui ne réfléchit sur le présent aucun des biens que la Providence lui réserve, placé entre ce délaissement cruel et cette douloureuse attente, le poète chante encore, mais sa voix a toute la tristesse des jours voilés de cet automne de l'humanité. S'il dérobe encore, comme autrefois, à l'Angleterre quelques fleurs de sa poésie, ce ne sont plus les suaves chansons de Thomas Moore, où la mélancolie n'est qu'une grâce de plus, ce sont les élégies de miss E. Landon, ou celles de Mrs Felicia Hemans. Shakspeare enfin n'est plus le génie qu'elle environne de son culte, et dont elle s'essaie à reproduire les beautés; c'est Dante cette fois, Dante lui-même, non plus ses fictions, Dante en ce qu'il a de plus tragique, ses imprécations sur Florence.... Mon Dieu! le glaive est donc entré bien profondément dans cette ame!

Ce nouveau recueil reproduit assez souvent les mêmes sujets que le premier; mais comme on sent bien qu'entre l'un et l'autre dix ans se sont écoulés, et que le poète a jeté dans ces flots rapides de sa vie bien des illusions d'autrefois! On avait remarqué dans cet autre volume une belle élégie qui avait pour titre *la Mendiante*. Oh! qu'il y a bien une autre énergie dans le morceau sur *la Pauvreté!* cette fois le poète a touché de sa main les misères humaines; le spectacle de la réalité est une muse terrible. Dans une gracieuse composition du premier recueil, *l'Ange gardien*, Mme Tastu passait en revue les époques diverses de sa vie, celles qui avaient fui avec ses jeunes pensées, et celles qui venaient lui apportant la gloire et lui promettant le bonheur. Le *Drame* nous offre ici la même image; mais quelle différence, grand Dieu! et comme les couleurs ont changé! Nous admirions le *Chant de Sapho au bûcher d'Érinne*, et nous sentions comme le souffle d'une inspiration récente dans cette belle étude de la passion antique. Oh! qu'elle éclate maintenant avec plus de vigueur dans le chant du poète au tombeau de Mme *Élisa Guizot!* On a pu voir çà et là, dans les précédentes élégies, quelque défiance des hommes et des événemens; mais la timide crainte d'alors se nomme aujourd'hui *le Découragement*, et, aux mauvais jours, *le Tentateur*. Mme Tastu est demeurée fidèle à toutes les sympathies de ses années adolescentes; mais par ce côté encore, le scepticisme est entré quelquefois dans son cœur. Relisez les belles stances qu'elle adresse à M. de Chateaubriand, et la messénienne que lui inspire le convoi de M. de La Fayette. Quelques morceaux encore portent profondément la date de ce temps-ci : ainsi, *les Migrations*, admirable élégie où la simplicité du rhythme aide encore à l'émotion qui naît de la pensée, *le Christ au Tombeau*, les *Dieux s'en vont!* lamentables échos de ce doute, autre tourment de notre âge. Mais où donc, ô poète! est cette foi de la jeunesse qui mettait sur vos lèvres ces doux cantiques à la Vierge?

Voici dans ce talent un autre signe de sa transformation nouvelle. Il est de la nature de certains génies, quand ce n'est plus le premier élan du cœur qui les porte, de se développer par mo-

mens, sous leur aspect pittoresque, au détriment du côté lyrique. Je veux dire qu'à certaines heures, les brillantes fantaisies de l'esprit prennent la place de l'inspiration. Nous avons loué dans *les Scènes de la Fronde* la verve ingénieuse du style; on la retrouvera, non moins piquante, dans les morceaux qui ont pour titre : *Le Cabinet de Robert Estienne, Mon Royaume, la Mansarde*, surtout dans le poème étincelant de *Peau d'âne*. Le poète a-t-il voulu raconter ici, sous forme allégorique, la vie toute matérielle du siècle? On le dit, mais je ne puis le croire. Cette pensée ne ressort pas assez nettement du récit; de loin en loin elle s'y montre, mais sans le dominer. Laissons ce conte aux fées qui l'ont dicté. Redites-nous, fée des lilas, les aventures de la belle infante! Pour ma part, je remercie Mme Tastu de m'avoir fait relire dans Perrault ce conte de *Peau d'âne*, et après celui-là... tous les autres.

Nous citerons en finissant un morceau qui justifie nos éloges, et qui résume les divers points de vue que nous venons d'exposer.

LA MER.

Laissez, ne troublez pas l'heure qui m'est donnée,
Que je puisse au bonheur reprendre un peu de foi!
Innombrables liens dont ma vie est gênée,
Pensers de chaque instant, soins de chaque journée,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour cette rive
Où la mer vient briser sa majesté plaintive.
Je veux suivre de l'œil ses souples mouvemens,
Tendre une oreille avide à ses mugissemens,
Et mêler, sur le bord de l'humide étendue,
A son souffle puissant une haleine perdue.
Mais, quoi! de l'Océan ce n'est là qu'un lambeau.
Un des pans azurés de son large manteau!
Il faut le voir aux lieux où la France féconde
Sent contre son flanc nu battre toute son onde.

Pourquoi pas?... Demandez à l'invisible main
Qui de mes vœux sans cesse a barré le chemin;
Demandez à ce joug qui fait ployer ma tête,
Quand à se redresser il la sent toujours prête;
Demandez au fardeau qui ralentit mes pas,
Faits pour atteindre un but qu'ils ne toucheront pas.

Vous qui vibrez encor dans mon ame oppressée,
Bruit tonnant de juillet qu'elle traîne après soi,
Du sang de nos martyrs trace à peine effacée,
Laissez au gré des flots s'endormir ma pensée,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour la soirée
Où monte de l'été la plus haute marée.
Entendez-vous des sons étranges, inconnus,
Du profond de l'abîme à la terre venus?
C'est elle, c'est la mer, qui, toute frémissante,
Semble toucher les cieux de sa hauteur croissante.
Écoutez sur le roc ces coups égaux et sourds,
Pareils aux coups lointains du canon des trois jours.
Qui ne la connaît pas la dirait en colère:
Tel menace et rugit l'Océan populaire!
Mais sans frein apparent, ce courroux solennel
A son heure marquée et son but éternel!
Cependant, pauvre barque, il te brise au passage,
Et charrie, en jouant, tes débris sur la plage!...
Humble fortune, hélas! détruite en peu de coups,
Sans même avoir valu l'effort de son courroux!...

Insupportables cris des intérêts serviles,
S'arrachant les lambeaux de l'éternelle loi;
Vains débats des partis, bruits oiseux de nos villes,
Écho toujours grondant des discordes civiles,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour le navire
Que laisse au sein du port le flot qui se retire.
Je veux voir décharger, aux lueurs du matin,
Tous les dons parfumés de l'Orient lointain;
Puis, le soir, contempler, ces voiles repliées,
Ces cordages, ces nœuds, ces lignes déliées
Qui se croisent dans l'air, et semblent sur l'azur
Le travail délicat d'un pinceau ferme et pur.
Salut au pavillon qui joue entre ces toiles,
Et porte en un champ bleu treize blanches étoiles!
C'est pour notre triomphe aujourd'hui que tu viens!
Le tien fut nôtre un jour, ô sœur, tu t'en souviens :
Salut, et vous, Anglais, qui, nos rivaux naguères,
A voix haute aujourd'hui vous proclamez nos frères,
Comme des bras amis nos ports vous sont ouverts;
Venez!... Mais quelle proue a sillonné les mers?
Oh! voyez, on dirait, sur les vagues fidèles,
Un oiseau qui revient au nid à tire d'ailes!
Mes yeux me trompent-ils? Sur nos bords, en plein jour,
Les bannis d'Holy-Rood seraient-ils de retour?
Ce navire à la fois porte-t-il à la France
Leur bannière vieillie et leur jeune espérance?
Non : s'il a pour parrain l'héritier des vieux rois,
C'est que le temps va vite, et que, depuis dix mois,
Devers le pôle austral harponnant la baleine,
Il n'a rien vu, rien su : de la grande semaine,
Rien; d'un roi nouveau, rien!... Et le voilà cinglant
Avec son nom proscrit et son pavillon blanc.

Arrachés par le fer, exhalés dans les chaînes,
Derniers soupirs de ceux qui meurent pour leur foi,
Que pousse le Midi de ses tièdes haleines,
Que le souffle du Nord apporte de ses plaines.
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour cette brise
Qui laboure à grand bruit la mer houleuse et grise,

Pour ces vagues soupirs tristement modulés,
Pareils aux longs échos des orgues ébranlés.
On dirait quelquefois un concert d'hymnes saintes,
Puis un murmure sourd de reproche et de plaintes!
Ah! dans ton vol vengeur, messagère du Nord,
On te verra bientôt nous rapporter la mort.
La mort! non cette mort éclatante et parée
Qui dort sur un drapeau, de palmes entourée,
Et nous laisse tomber sous un glaive vainqueur,
Un espoir à la bouche, une foi dans le cœur:
La mort! mais sans écho, muette, inattendue,
En subtiles vapeurs dans les airs répandue,
Qui fondra sur ce monde à de vils soins livré,
Sans y frapper un coup digne d'être pleuré!
Son souffle fanera, vous qui vivez de fêtes,
Les couleurs de vos fronts et les fleurs de vos têtes;
Vous qui tendez le verre aux vins étincelans,
Elle y viendra verser ses poisons à pas lents.
Voyez-la se dresser, gens d'argent ou d'intrigues,
Entre vous et votre or, entre vous et vos brigues;
De priviléges point: elle se prend à tout;
D'asile, de rempart, point: elle entre partout.
Dépeuplant sans pitié les obscures mansardes,
Elle franchit les seuils environnés de gardes;
Sans respect, des palais le royal escalier
A son pied redoutable est déjà familier!...
Et pourtant pas un cœur prêt à la voir paraître!
Moi-même, moi, qui sait? je l'attendrai peut-être,
Murmurant à voix basse un chant frivole ou vain,
Sur ma lèvre entr'ouverte interrompu soudain.

Hélas! m'enviez-vous l'heure qui m'est donnée,
Souvenirs pleins de trouble, avenir plein d'effroi?
Au fond de cette coupe, à ma soif destinée,
Laissez donc retomber la lie empoisonnée.
Laissez, oh! laissez-moi.

Il semble que le poète ait trouvé dans la sincérité de son inspiration nouvelle une hardiesse de style qu'il n'avait pas auparavant. Ce morceau marque, selon nous, le point le plus élevé qu'ait encore atteint le talent de Mme Tastu, et nous laisse entrevoir par-delà une belle destinée lyrique. Espérons qu'elle pourra librement conquérir cette destinée. Où serait donc la justice, si, après avoir honoré sa vie par d'humbles et saints travaux, Mme Tastu ne pouvait pas aussi par ses chants honorer de nouveau le pays et la poésie?

ANTOINE DE LATOUR.

CHRONIQUE.

Il s'est opéré dans nos mœurs élégantes une révolution importée d'Angleterre qui tend à décentraliser *le dandisme*. Le Champ-de-Mars est une arène trop étroite, trop étouffée, trop parisienne pour les amateurs de courses Aux chevaux de race, aux jockeis, aux parieurs, il faut à présent des hippodromes immenses, un terrain vert et fleuri, le grand air et un autre département. Chantilly, avec ses grands souvenirs de chasse et de chevaux, Chantilly, fier de ces belles écuries qui le feraient prendre pour une région fantastique, où régnait jadis un étalon, comme dans le pays des hyahoumans de Gulliver, Chantilly méritait la préférence qu'il a obtenue sur les grandes résidences voisines de Paris. C'est une possession aujourd'hui consacrée par l'expérience de deux années; Chantilly est le *Newmarcket*, ou, si vous le préférez, *l'Epsom* de la France.

L'annonce des courses fixées pour dimanche dernier, 17 mai, avait profondément ému tous les oisifs qui ont du temps et de l'argent à jeter partout, même sur les grands chemins. Deux jours à l'avance, la route de Chantilly offrait l'image d'une caravane; les chevaux de poste, exténués, ruisselans, expiraient sous le fouet des postillons qui voulaient gagner leurs 3 francs de guide; les auberges étaient au pillage; des laquais ivres perforaient des futailles; des voitures poudreuses radoubaient leurs trains et leurs roues chez les charrons, qui n'y pouvaient suffire.

Mais à Chantilly quel spectacle! Il faut avoir vu en 1814 l'émigration des familles bourguignonnes fuyant devant la lance des cosaques, et venant loger au hasard, à la belle étoile, de ville en ville, pour comprendre le désarroi des voyageurs parisiens qui venaient offrir leur museau rétar-

dataire à la porte des auberges, encombrées, retenues, payées à l'avance depuis trois jours. Mais tout s'arrange dans ce monde : on a fait comme en temps de guerre, on s'est logé chez le bourgeois, personne n'a couché sur la pelouse.

Dimanche, dès le grand matin, le département de l'Oise s'était rassemblé sur un seul point, la pelouse de Chantilly. Des chevaux, des ânes, des calèches, tous les véhicules imaginables, toutes les carioles inventées pour l'usage des fermiers, des meuniers et des marchands de grains avaient voituré quelque dix mille curieux qui se rendaient gaiement, habits bas, le vin blanc dans l'estomac, la pipe à la bouche, à la grande solennité des courses. Il y avait place encore pour cinq départemens. Trois tribunes fort élégantes avaient été élevées par les soins du maire. Celle du milieu était réservée à M. le duc d'Orléans, qui est arrivé à l'heure fixée, et dont la présence a été le signal du commencement des courses. Le premier prix disputé était le prix du duc d'Orléans. Héléna l'a remporté, après avoir gagné la première manche, perdu la seconde, et gagné la belle d'une tête. Arlette, à M. Farquel, a obtenu le prix du duc d'Aumale, de 2,000 f. Cette fois il s'agissait de parcourir trois fois le tour de l'hippodrome. Cette épreuve dénote beaucoup de fond dans le cheval vainqueur. Le prix de 1,000 francs, offert par la ville de Chantilly, a aussi été gagné par un cheval appartenant à M. Farquel.

Un cheval appartenant à M. le duc d'Orléans a gagné la cravache donnée par M. le comte Demidoff. Après la course, le prince l'a offerte à M. de Beaulieu, dont le cheval avait été vaincu. M. de Beaulieu est le président de la société d'encouragement fondée en Belgique à l'imitation de celle de Paris. C'est encore une contre-façon belge, mais au moins de la nature de celles qui ne peuvent nuire à des intérêts français.

Trois chevaux ont disputé le prix de la course des haies. Cléveland à M. le baron Paul Sanegon, monté par M. Allouard; Counterpart, appartenant à M. le prince de la Moskowa, monté par M. Edgard Ney; Alexander, à M. de Normandie et monté par lui. Counterpart est arrivé le premier, mais seulement avec l'avantage d'une longueur de cheval.

Tout le monde avait cru que le prix revenait à Counterpart; mais un réglement des courses exige rigoureusement que les cavaliers, pesés avant leur départ, présentent le même poids au retour. Or, on a constaté une différence d'une livre dans le poids de M. Edgard Ney qui, du reste, avait *couru* son cheval avec infiniment de grâce et d'adresse, et franchi les obstacles avec beaucoup de facilité : cette légère erreur a profité à Cléveland, fort bien monté par M. Allouard et arrivé le second à une très-petite distance de son rival, quoiqu'il portât quatorze livres de plus.

Cette belle journée, éclairée par un beau soleil, a été employée tout

entière à des jeux hippiques. La course des haies n'a eu lieu qu'à huit heures du soir, et l'on trouvait généralement que c'était trop d'équitation pour un jour; on aurait pu en remettre la moitié au lendemain. C'est un conseil que nous donnons aux commissaires pour l'année prochaine. Les mesures d'ordre prises par le maire ont été souvent mal observées. Le paysan est fort rebelle, et la garde nationale des villages fort peu disciplinée. Des empiétemens de l'un et de la mollesse de l'autre il résultait des invasions subites de l'hippodrome, que M. de Normandie, par réminiscence des usages anglais, a été forcé de combattre à grands coups de fouet. Ce moyen a été trouvé risible et efficace, même par ceux qu'il atteignait, à plus forte raison par les spectateurs raisonnables, impatientés de ces envahissemens sauvages qui compromettaient la vie des curieux eux-mêmes, celle des cavaliers et l'intérêt des courses.

Des dames élégantes dont les toilettes, protégées par des cartons, avaient résisté aux cahots de la route, garnissaient les deux grandes tribunes disposées en amphithéâtre. On remarquait Mme de La Ferté, Mme de Saint-Priest, Mme de Pracontal. M. de Champlâtreux est arrivé du château de Champlâtreux dans une demi-daumont fort élégante. La daumont de M. Fred. Sab... se distinguait par son bon goût, et celle de M. Rootschild par une magnificence qui efface les plus riches équipages. Ses jockeis portaient au bras des bracelets brodés d'or et de soie aux armes du baron financier.

Après la course, l'aigre violon, les cantines, les jeux de hasard, se sont emparés de la pelouse pour l'ébattement de la population villageoise, qui a prolongé ses bruyans plaisirs fort avant dans la soirée. Pendant ce temps-là un bal de souscription réunissait les spectateurs de la course que la fatigue d'une si chaude journée n'avait pas complétement épuisés. L'entrée du bal se payait 10 francs, et les glaces 10 sous.

Une chasse avait été promise pour le lendemain. C'était chose hardie que de réveiller avec le son du cor et la voix du chien les échos de cette forêt endormie depuis la mort du plus grand chasseur de l'Europe; mais chacun a fait de son mieux. MM. de Wagram et de Plaisance avaient réuni leurs équipages, et l'on peut dire qu'après les magnificences du duc de Bourbon, c'est ce que l'on a vu de plus complet en France, ques ces piqueurs et ces meutes de chiens anglais de la plus belle espèce.

Le rendez-vous était à *la Table*. A onze heures. M. le duc d'Orléans arrivait avec le duc de Nemours et son jeune frère, le duc d'Aumale, le propriétaire de ce beau château, de ces beaux arbres, de ces beaux étangs. Chacun était à son poste, les piqueurs, les valets et leurs chiens ardens; aux calèches qui avaient amené la jolie Mme de Plais..., Mmes Dutaillis et de Saint-Cyran, se mêlaient les chasseurs en habits rouges, les cava-

liers rustiques de la banlieue de Chantilly, et quelques piétons assez confians dans leurs jambes pour suivre la chasse à pied.

A onze heures et demie on a attaqué une *quatrième tête;* mais toutes les routes de la forêt étaient tellement encombrées, que la bête n'a pu *prendre de parti*, et s'est trouvée forcée de *ruser* dans les enceintes, parce qu'elle n'osait gagner les étangs de Comelle; le cerf s'est fait chasser dans *le bois de la queue de Senlis*, puis il a voulu *débucher à la Butte aux Gendarmes*, et s'est laissé prendre enfin près du désert. Il était près de cinq heures. M. le duc d'Orléans, après avoir *piqué au fort*, c'est-à-dire couru à travers bois, est arrivé le premier à *l'halali*, et a frappé de sa cravache le cerf qui faisait *halali sur pied.* L'arrivée du prince royal n'est pas contestée; mais il y a dix chasseurs environ dont chacun prétend être le second; comme nous avions, après les trois jours, mille premiers preneurs du Louvre!

C'est M. le comte de Plaisance, chef d'équipage, qui a donné le premier coup de couteau à la bête. MM. le duc de Valençay, le prince de la Moskowa, le duc de Beaufremont, le marquis de Clanricarde, le comte de Champlâtreux, M. le prince de Labanoff, et M. Greffulhe, qui a perdu un cheval, figuraient dans cette chasse. Plusieurs chevaux qui avaient disputé la veille les prix de la course, étaient montés par leurs propriétaires, notamment Counterpart, Cléveland, Young, Sam, et ont facilement supporté les nouvelles fatigues de cette journée.

Après l'halali, M. le duc d'Orléans a invité vingt personnes à dîner, dans la galerie du château; et le lendemain, Chantilly, qu'on a heureusement appelé le Versailles des chevaux, avait repris sa quiétude monumentale.

—THÉATRE DU VAUDEVILLE. — CORNARO, OU LE TYRAN PAS DOUX, traduction en quatre actes et en vers d'Angelo, tyran de Padoue, par MM. Dupeuty et Duvert. La parodie est le jeu d'esprit le plus facile et le plus méprisable après la charade. Tout homme qui fréquente le foyer des salles de spectacle et boit des petits verres avec les acteurs du théâtre (et il y en a beaucoup) réunit les capacités nécessaires pour faire une bonne parodie et d'excellentes complaintes. C'est un monde dans lequel on ne s'aborde qu'avec un langage de commis voyageur goguenard, où l'on échange perpétuellement des facéties inspirées par l'esprit de *charge*. Le génie des faiseurs de parodies correspond parfaitement à celui des *rapins* d'atelier, qui voltigent dans le Musée, autour du cadre d'une œuvre admirée, disant du Pygmalion de Girodet qu'il a l'air de prendre une puce sur le sein de sa statue, cherchant à toute idée noble et élevée une contre-partie burlesque et risible, jusqu'au jour où, devenus eux-mêmes hommes de talent et

d'inspiration sérieuse, ils méprisent à leur tour le bourdonnement ricaneur d'une autre génération de *rapins*. Le CORNARO du Vaudeville est un travestissement assez servile de l'ANGELO de M. Hugo, et sous ce rapport il diffère assez de la parodie comme on l'entend de nos jours, en se rapprochant davantage de l'ancienne parodie, comme on l'entendait au temps de l'ÉNÉIDE TRAVESTIE, de LA HENRIADE TRAVESTIE. Autrefois, au moins, on se contentait de prendre un à un les noms des personnages d'un ouvrage sérieusement poétique pour les torturer, en renverser les syllabes, y trouver, comme dans un logogriphe, des appellations comiques et grotesques. On soumettait les épisodes au même travail; d'un coup de poignard on faisait un coup de poing, d'un poison un verre de vin blanc. Tout cela était fort innocent à l'égard de l'ouvrage travesti qui ne perdait rien de sa valeur à ces traductions puériles; mais l'auteur n'y avait rien à voir, et la personnalité ne s'exerçait que sur ses héros; sur lui, jamais. Dans notre siècle de progrès et de perfectionnement, on a bouleversé toutes les poétiques, même celle de la parodie; on ne saurait plus la faire bonne qu'à la condition d'attacher au pilori l'auteur lui-même avec son œuvre au cou, pour être bafoué, battu de verges vinaigrées, ayant au-dessus de la tête l'arrêt qui le condamne comme imbécile et idiot; heureux s'il n'est pas qualifié de scélérat, traître et voleur. Telle est la mansuétude de nos mœurs et de notre littérature nouvelle. Nous pardonnerions peut-être aux auteurs de CORNARO de n'être pas sortis du cercle de perfectibilité où ces lois de politesse moderne sont en vigueur, et d'avoir peu ménagé le talent et la personne de l'auteur dans l'œuvre duquel ils se sont niches comme les cirons dans une charpente pour y trouver leur vie, s'ils s'étaient mis en frais d'invention personnelle, et avaient fait un travail de contre-partie, au lieu d'un travestissement servile, et poursuivi pas à pas, scène par scène.

Cornaro, Moleffo, Psalmodi, Malaga, Castorine, Polichinella, Cachné, au lieu d'Angelo, de Rodolfo, d'Omodei, de Tisbe, de Catarina, de Reginella et de Daphné : voilà pour les noms. Pour l'action, imaginez à présent des scènes passablement grotesques dans lesquelles paraissent un paillasse, une danseuse de corde et un vitrier. Ici ce n'est plus de la prose, mais des vers, des vers burlesques qui permettent tout, et dont le succès est tout entier dans la monstruosité du mètre et la folie de la rime. Qui peut prendre plaisir à ces facéties aussi peu littéraires que méritoires? Le public brute et ignare? Non. Le public éclairé qui connaît la valeur des choses, et ne consent pas, sur des indications malveillantes, à se laisser désenchanter d'une œuvre qu'il aime? Pas davantage.

— THÉATRE-FRANÇAIS. — LES DEUX MAHOMÉTANS, de M. de La Verpillère, ont été représentés par commandement du roi et du tribunal de

commerce. Ce petit acte fort spirituel, mais auquel il faut adresser ce reproche, comment est-on mahométan? s'est glissé entre deux représentations d'ANGELO.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA CAMARADE DE PENSION, vaudeville en deux actes, par MM. Ancelot et Paulin. — Les bienfaits de l'éducation publique sont immenses. Quand vous entrez dans un café, votre limonade vous est apportée par un garçon qui a fait avec vous sa sixième; on est salué du titre de camarade par un bottier qui a succédé à son père, et tutoyé par un épicier chez lequel on achète un briquet phosphorique. L'autre jour, un de mes amis, enfoncé dans l'eau tiède d'une baignoire des Bains Chinois, lisait son journal, soupirait, toussait, se retournait dans tous les sens, sonnait le garçon pour demander, tantôt une serviette, tantôt une pierre ponce, et se dilatait dans tous ces détails de bien-être que ne néglige jamais un homme qui sait vivre et se baigner. *On sonne au 4!* vient-on à crier dans le corridor. Un homme se présente, ayant l'œil ouvert, une bonne tournure de garçon de bains; il n'a pas plus tôt plongé la vue sur cette tête qui se détache au-dessus de l'eau, comme la tête de saint Jean sur son plat, qu'il a reconnu un camarade de collége, et s'est écrié déjà: « Tiens, c'est toi! *veux-tu que je te fasse les cors?* »

L'éducation publique des femmes produit les mêmes avantages, et procure aux pensionnaires des maisons d'éducation les relations les plus gracieuses. Vous allez voir quel bonheur ce fut pour une demoiselle du monde d'avoir connu en pension la fille d'une danseuse. Cette jeune personne, avant de se marier, avait sacrifié à Lucine, comme dirait LE CONSTITUTIONNEL; mais elle fut secourue dans cette faute, enveloppée de mystère, par la mère de sa camarade de pension; on ne dit pas précisément si cette mère d'actrice était sage-femme, mais il faut le penser. Les mères d'actrices sont généralement sages-femmes; on dit que c'est une bonne précaution. La mère de la danseuse vient à mourir, et obtient au dernier moment une promesse de la camarade de sa fille, celle de ne jamais l'abandonner, et d'en avoir soin. Un jour celle-ci, qui a un parfait mauvais ton, débarque dans la maison de la fille de sa bienfaitrice et y met tout à l'envers. Elle dérange un mariage et fait découvrir le secret que sa mère a pris tant de soin à cacher; mais elle voit l'énormité de sa faute, et pour la réparer s'attribue la maternité de cet enfant, mort autrefois, et dont le père est mort de son côté.

Par un hasard des plus singuliers, Mlle Jenny Colon ne chante que raisonnablement dans cette pièce. Elle a renoncé à son *Grisisme* de troisième degré, pour retomber dans le couplet ordinaire et dans l'air d'*Aristippe*. Si c'est là un parti raisonnable, ce qui l'est assez peu, c'est sa toilette d'a-

mazone. L'embonpoint fort agréable de Mlle Jenny Colon aurait besoin cependant d'être dissimulé; or, son habit de cheval en décuple le volume. On sait quel sacrifice faisaient les amazones de l'antiquité pour se rendre facile l'exercice de l'arc; l'amazone des Variétés possède en plus à elle seule tout ce qu'avait en moins la peuplade entière des amazones.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — CROMWELL ET CHARLES Ier, par M. Cordelier Delanoue. — On a fait à M. Cordelier le reproche d'avoir audacieusement massacré l'histoire. On lui aurait à aussi bon droit fait le reproche de l'avoir servilement copiée. M. Cordelier n'a commis qu'une faute, celle de faire ce drame, parce qu'il ne renfermait aucun germe d'intérêt, aucun élément d'action. La grande réforme d'Angleterre n'est pas un coup de main, un mouvement populaire, ou le dénoûment d'une conspiration dont les incidens peuvent se ramasser dans un petit cercle, et qu'un auteur peut tenir dans sa main, pour les disposer dans un nombre d'actes convenu. Préparée de loin, elle a marché à petits pas, procédé par des effets graduels, éclaté à coup sûr; bien différente de ces insurrections dont le sort se joue dans une bataille. La vie de Charles Ier n'a pas été en sûreté la veille du jour où il fut décapité. Sa tête, long-temps disputée, n'est tombée que devant un arrêt formulé depuis long temps, et dicté à la chambre des communes par l'influence calme et méditative d'Olivier Cromwell; et, comme on ne peut au théâtre alourdir un fait d'histoire par des préparations politiques et des considérations sociales sur l'état des esprits d'un peuple; comme il faut, au théâtre, écouter la voix du public, qui vous dit sans cesse : « Parle si tu veux; mais marche en parlant, » il n'y a pas l'étoffe d'un drame dans cet épisode de l'histoire d'Angleterre, qui s'est accompli avec des préparations lentes et insaisissables. M. Cordelier a obéi sans s'en douter, ou en la reconnaissant, à cette nécessité, et dès-lors il s'est jeté dans l'invention; et comme l'invention, en général, est chose difficile, il n'a trouvé à sa disposition que les moyens vulgaires de la mise en scène, pour racornir la figure de Cromwell et la faire entrer à grands efforts dans le petit espace de ses actes.

On ne fait jamais injure au public en le croyant ignorant; c'est une précaution utile : à tout prix il faut lui donner l'origine et la fin d'un personnage, et quand on ne peut l'initier aux commencemens ténébreux de la vie de Cromwell, on fait comme M. Cordelier de la Noue, on ment à l'histoire, pour le faire entrer *de plano* sous des formes saisissantes dans le cadre dramatique. Le Cromwell de M. Delanoue se présente chez Strafford, ministre de Charles Ier, pour vendre à l'homme d'état sa personne, sa conscience, sa plume ou son épée, selon qu'on voudra faire de lui un libelliste gagé, un évêque ou un capitaine. Strafford méconnaît la portée

de cet esprit et n'attache aucun prix à la conquête d'Olivier, qui dès-lors va porter dans la chambre des communes toutes les ardeurs de son ressentiment. Avant d'être éconduit complétement par le ministre, il reste cinq minutes dans son cabinet, pendant que celui-ci est appelé ailleurs par un message important. Comme ces cinq minutes sont employées !

Charles Ier, entrant dans le cabinet de Strafford, voit Olivier assis et occupé devant un bureau, et ne doutant pas que ce ne soit un secrétaire intime de son favori, il le charge de porter une proclamation de la plus haute gravité : Olivier sort avec cette pièce et s'en va la porter à la chambre des communes.

Voilà Charles Ier posé comme un roi de la plus haute imbécillité : quel moyen ! A partir de ce moment, la vie de Cromwell marche à grands pas, arrêtée çà et là par quelques incidens du plus mauvais goût, par une fille séduite, par une tante bavarde et grossière qui veut le faire arrêter ; situation déplorable et burlesque dont il se tire par une farce de Scapin, et comme un Lovelace de mansarde. Strafford est condamné à mort; le peuple demande sa tête, et comme Charles Ier veut user de son droit de grâce, Cromwell force Charles Ier à donner la tête de son favori. Après le favori vient le roi. Car les peuples sont ainsi faits : ils prennent goût au sang; et cette ivresse leur dure long-temps. Il est parfaitement avéré que la mort de Charles Ier est l'œuvre méditée de Cromwell; mais pour rendre son héros intéressant, peut-être pour en faire un symbole populaire, M. de La Noue veut absolument qu'il soit généreux, et qu'il tâche de sauver les jours du roi, après avoir fait périr son ministre responsable : lorsque le roi d'Angleterre est conduit au supplice, Cromwell est en scène, et quand la hache a résonné sur le billot, le protecteur se frappe le front en signe de deuil. A l'instant même, quatre hommes apportent le cadavre royal dans un cercueil de velours noir.

Cette imitation animée du tableau de M. Delaroche est d'une puérilité impardonnable, et classe l'ouvrage de M. Delanoue dans la catégorie des drames lithographiques représentés chez Franconi. Après avoir défiguré l'histoire, M. Delanoue a défiguré le langage de chacun. Au lieu de nous rendre les illuminations puritaines et les folies bibliques de l'époque, il a prêté à ses personnages des vues, des idées et un style de ce temps-ci. Tout l'ouvrage est écrit dans ce jargon démocratique et soi-disant progressif qui nous inonde, sous forme de pamphlets, de journaux, de livres et de drames. Les acteurs ont joué comme des acteurs de la Porte-Saint-Martin, avec cette uniformité d'intonation, ce déhanchement, ce débit saccadé qui les rend tous également bons ou également mauvais : on ne saurait dire lequel des deux. Jemma, Lockroy, Mélingue, personne ne peut les distinguer, tant ils affectent de se ressembler, de s'emprunter des gestes et des

inflexions de voix, dont aucun plus qu'un autre n'est le créateur. L'habitude de dialoguer ensemble a nivelé leur intelligence et harmonisé leur diapason, à ce point que la couleur de leurs habits peut seule les faire reconnaître. La pièce de M. Cordelier-Delanoue se compose de cinq actes avec un prologue, autrement dit, six actes. Le prologue, c'est le décime de guerre exigé en sus de l'impôt, et qu'on ne paie pas moins.

LAURE.

Laure, ma belle enfant, vous demandez pourquoi
Ce nom, quand je l'entends, me trouble malgré moi;
Et votre mère alors, feignant quelque mystère,
En souriant tout bas, vous gronde et vous fait taire;
Car votre mère est belle, et des propos trop doux
Ont fait son cœur léger, même à côté de vous.
Votre mère est rieuse, et sa gaieté frivole
Sur mon trouble bâtit quelque histoire bien folle.
Je le vois à son rire, à son air triomphant,
Et pourtant ce n'est rien qu'un souvenir d'enfant.

Ma Laure avait douze ans, j'étais jeune comme elle.
Je ne me souviens pas si Laure était bien belle;
Laure était une enfant blonde, avec des yeux bleus
Qui me semblaient alors pensifs et sérieux.
Au bourg où je naquis, bourg où ma mère est morte,
Dès long-temps, nos parens demeuraient porte à porte,
Ils étaient bons voisins, et nos mères souvent
L'une à l'autre en sortant confiaient leur enfant.
Nous étions tous petits et nous jouions ensemble.
Vint l'âge du collége, où l'on pleure et l'on tremble;
Les vacances suivaient, jours de paresse et d'or;
Je rentrais chez ma mère et nous jouions encor.
Une fois, la dernière, à la fin de septembre,
Elle, légère, svelte et fine comme l'ambre,
Et moi joyeux, bruyant, je l'étais autrefois,

Nous avions épuisé tous nos jeux dans les bois,
Sur la mer du jardin fait de grandes nacelles;
Nous avions déniché de blanches tourterelles,
Cueilli la clématite arborée aux vieux murs,
Et de notre verger dérobé les fruits mûrs.
Nous nous étions tous deux assis, seuls, sur la pierre
Bordant de nos maisons la porte hospitalière,
Et, joueurs obstinés, fatigués de nos jeux,
Nous jouions avec l'air en y soufflant tous deux.
Le soir vint; avec lui vint aussi le silence,
Mêlé des bruits lointains que la brise balance.
Nous nous taisions tous deux, et, la main dans la main,
Pensions qu'il me fallait partir le lendemain.
L'espérance appartient même aux plus jeunes peines :
« Tu reviendras, dit Laure, aux vacances prochaines,
Et tu verras alors, le matin nous jouerons;
Mais le soir, si tu veux, ainsi nous causerons. »
Et nous n'avions rien dit, et je répondis : « Laure,
Oui... oui, le soir ainsi nous causerons encore. »
Je partis. Je revins après un an passé.
Quand ma mère et ma sœur m'eurent bien embrassé,
Moi, je demandai Laure; et, parlant de la sorte :
« Comment, tu ne sais pas? la pauvre fille est morte! »
Dit ma sœur. Et ma mère, avec un air serein,
Reprit : « Sa mort nous a fait beaucoup de chagrin!
Allons, va t'habiller pour le bal qui commence. »
Puis, quand je fus le soir dans la salle où l'on danse,
La mère de ma Laure accourut et me dit :
« Ah! te voilà. Bonjour! Voyez comme il grandit. »
Moi, depuis le matin, j'avais sous ma paupière
Une larme de deuil, affreuse! la première!
Et je cherchais un cœur où la verser. Mais rien.
Et cette larme alors retomba sur le mien.
Je fus chercher sa tombe afin de l'y répandre;
L'herbe couvrait sa tombe et vint me la défendre.
Je gardai ma douleur, ne sachant où pleurer.
Cette larme en mon cœur a donc dû demeurer;
Et lorsque je me trouble à votre nom de Laure
Prononcé devant moi, c'est qu'elle y tremble encore.
C'est que ce fut alors, pour la première fois,
Que j'entrevis le monde et compris bien sa voix,

Voix qui dit que le temps, ce maître inexorable,
Ne laisse rien durer de ce qu'on croit durable,
Et fait vite pousser, pour voiler sa rigueur,
L'herbe sur une tombe et l'oubli sur le cœur.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— Un jeune poète, M. Henri Blaze, que nous croyons appelé à de sérieux succès, si on en juge par ses débuts littéraires, qui ont été remarqués dans une autre REVUE, vient de publier LE SOUPER CHEZ LE COMMANDEUR (1). On pourrait reprocher à M. Henri Blaze de manquer de sobriété dans les développemens de sa pensée, de se jeter trop avant dans la forme mystique; mais on ne saurait lui refuser une portée peu commune dans l'esprit, un style de bonne école, ferme, sûr de lui-même et toujours élevé. Au reste, nous reviendrons sur cette œuvre, remarquable à plus d'un titre; il est du devoir de la critique d'appeler l'attention sur les rares débuts qui méritent réellement d'être signalés parmi les tentatives si nombreuses, mais si stériles, de la jeune génération littéraire de notre époque.

— Il vient de paraître à la librairie de Dumont, Palais-Royal, un nouveau volume de M. Roger de Beauvoir, intitulé : LE CAFÉ PROCOPE. Nous recommandons à nos lecteurs les piquantes nouvelles qu'il contient. On n'est pas plus spirituel et plus original que l'auteur, que nous comptons au nombre de nos collaborateurs les plus distingués.

— L'éditeur de musique Bernard Latte, passage de l'Opéra, vient de publier deux charmantes compositions musicales de Mme Mennessier-Nodier. La première est une tyrolienne intitulée : ENCORE UN JOUR DE VOYAGE; la seconde est un nocturne à deux voix égales : L'ADIEU TOUT BAS, paroles de Mme Desbordes-Valmore.

— Le libraire Abel Ledoux va publier, sous peu de jours, un volume de poésies, LE BORD DE LA COUPE, par M. Chaudesaigues. Puisse ce volume réaliser les espérances que le talent du jeune poète a fait concevoir à ses amis.

— Une plaisanterie de la chronique de notre dernier numéro, relative à quelques jeunes gens de la province, nous ayant attiré une réclamation de l'un d'eux, qui s'est trouvé blessé par les termes de l'article, nous lui avons déclaré que notre article ne le concernait pas spécialement, et nous protestons contre toute interprétation individuelle de notre dernière chronique.

(1) Un vol. in-8°, chez F. Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

HUIT JOURS

AU CHATEAU DE MONTFILLON.

Je désire que ce récit ne paraisse pas à mes lecteurs une prétention de faire connaître les mœurs d'un pays que j'ai long-temps parcouru, mais que je n'ai pas eu le loisir d'étudier ; c'est une histoire véritable, que je raconte comme elle s'est passée, avec les individus et les caractères tels qu'ils se sont montrés à moi. Cependant il peut résulter de ce récit une réflexion qui, pour ma part, m'a semblé juste lorsqu'elle m'a été faite : c'est que nos provinces sont pleines d'habitudes, de préjugés, de caractères, qui, habilement mis en œuvre, donneraient matière à des ouvrages aussi curieux que ceux de Walter Scott : personne ne peut dire aussi beaux. Si je me trompe, ce sera ma faute, et je prie mes lecteurs de me la pardonner.

Au mois de septembre 1831, je fus appelé par quelques affaires de famille dans le midi de la France. Je partis de Paris avec un de mes amis, Ernest de Montfillon, un assez beau jeune homme, qui, avec de l'esprit et un grand nom, écornait en assez mauvaise compagnie l'héritage futur qu'il attendait de son père, M. le marquis de Montfillon. Nous montâmes en voiture un lundi à minuit, et le jeudi suivant nous entrions à six heures du soir dans la métropole du Languedoc. Nous avions parcouru en soixante-six heures les cent quatre-vingts lieues qui séparent Paris de Toulouse. On peut aller plus vite quand on observe ; mais ni l'un ni l'autre n'avions pensé à regarder par la portière de notre voiture pour étudier les mœurs et l'histoire des pays que nous traversions. Nous avions voyagé dans une dormeuse, grandement approvisionnée de cigares et de vin de Bordeaux, et, en conséquence, nous avions considérablement bu, dormi

et fumé. Enveloppés dans la vapeur de nos cigares, comme dans un de ces nuages enchantés qui voilent les voyages rapides des fées, nous n'avions rien vu ds cent quatre-vingts lieues qui séparent Paris de Toulouse. Arrivé dans la ville savante, je sus immédiatement que le notaire à qui j'avais affaire était absent pour huit jours. J'avais donc devant moi une semaine d'attente et d'ennui. Ernest me la demanda, et vingt minutes après notre entrée à Toulouse, nous étions sur la route de Castres, dans une diligence à quatre ou cinq coupés juxta-posés, façon de voiture qui met de beaucoup la province au-dessus de Paris pour le confortable du voyageur. Nous avions pris les trois places du coupé antérieur, moins pour nous y étendre en liberté que pour y continuer à l'aise cette effrayante consommation de cigares qui nous absorbait merveilleusement depuis Paris. Ce fut donc dans cette atmosphère, où la pensée dort et où l'image des objets environnans pénètre à grand'peine, que nous abordâmes Castres, où je puis dire que nous arrivâmes de plein saut, comme si nous avions bondi des tours de Notre-Dame sur le marché à arcades de cette ville tisserande.

Lorsque nous fûmes exposés au grand air, sur des chevaux que M. de Montfillon nous avait envoyés, nous semblâmes nous éveiller d'un long sommeil, et nous regardâmes d'un air tout surpris le pays que nous parcourions, et auquel rien ne nous avait préparés.

Ce petit préambule m'a paru nécessaire pour expliquer l'étonnement que j'éprouvai à l'aspect de la contrée que je parcourais et au contact des hommes que j'y rencontrai. Sans cette façon de voyager, que nous ne choisîmes dans aucun but, je me serais probablement fait à la vue de nouveaux costumes, à l'audition d'une langue qui n'est plus le français; je me serais usé, en courant, la nouveauté de la vie que j'allais mener, je me serais averti moi-même que j'allais pénétrer dans l'intimité de ces dissemblances qui distinguent la province de la capitale, dissemblances dont l'extérieur m'eût frappé, ne fût-ce qu'en traversant au galop une rue de Châteauroux, de Limoges ou de Montauban.

D'abord nous gravîmes assez lestement une route en galerie qui saillissait sur le flanc de l'une des hautes collines qui commencent la chaîne de la montagne Noire. Nous étions suivis par une sorte de paysan mal endimanché, portant un gilet rouge qui ne recouvrait pas la naissance d'un pantalon bleu, dont l'ampleur postérieure se plissait disgracieusement à ses reins par le tirage forcé des bretelles; une veste grise, et plus exiguë encore que le gilet, complétait l'accoutrement. Lorsque nous étions montés

à cheval, Jacquet, dont j'avais usurpé la monture, avait ôté ses souliers et ses bas pour nous suivre à pied; ceci me parut une profonde intelligence de l'usage des bas et des souliers; du reste, le trot de nos roussins ne dépassait jamais le pas rapide du jeune gaillard, et lorsqu'il y avait une montée, il avait l'obligeance de nous attendre. Alors il s'asseyait sur une pierre et nous regardait avec une curiosité singulière. Je demandai à Ernest si ce n'était pas un garçon de ferme qu'on nous avait envoyé.

— Bon! me répondit-il, mon père ne traite pas si lestement l'héritier futur de son nom; c'est son valet de chambre qu'il m'a député, et celui-ci vient de me dire que l'intendant est désolé de s'être donné un coup de bisaiguë au pied en équarrissant une poutre; ce qui l'empêchait de venir lui-même au-devant de moi.

Le valet de chambre nu-pieds et l'intendant équarrissant une poutre allaient commencer la série de mes étonnemens, et donner lieu de ma part à quelques questions, lorsque Jacquet s'arrêta tout d'un coup et parut écouter. Ernest lui-même suspendit le trot de son cheval, et j'entendis un hâôu éloigné et plaintif qui gémit dans l'air comme le son du cor. Un autre cri du même genre, mais dont la note aiguë attestait une voix de femme, répondit à cette espèce d'appel.

— Est-ce quelqu'un? dit Ernest en s'adressant à Jacquet.

— Non, monsieur le marquis, répondit celui-ci; ce sont les tessiers (tisserands) de Mazamet qui *houpent* les filles de Montfillon.

Un moment après, nous entendîmes répéter le premier cri; le second lui répondit encore, et sur-le-champ ce fut des deux côtés de la montagne un duo de hâôu masculins et féminins, qui devenaient plus pressés, à mesure que les deux groupes qui les poussaient se rapprochaient davantage.

— Êtes-vous curieux de voir nos ouvriers dans leurs atours? me dit Ernest.

— Celui-ci, lui répondis-je en montrant Jacquet, m'en donne une suffisante idée.

— Celui-ci, reprit Ernest, est une dégénérescence du montagnard pur, un paysan de la plaine, corrompu dans la civilisation toulousaine, où il accompagne mon père tous les hivers. Celui-ci est un de ces êtres transitoires entre les espèces, existence presque toujours ridicule et incomplète dans tous les ordres; c'est le singe entre l'homme et la bête, l'huître entre l'animal et le végétal.

— Voyons donc l'espèce dans sa pureté.

— Jacquet, dit Ernest, je voudrais voir les tessiers.

— Oui, monsieur le marquis, dit Jacquet avec une obéissance qui était accoutumée à ne demander compte d'aucun ordre.

Aussitôt il s'arrêta pour prendre haleine, et lança dans l'air trois hâôu qui retentirent long-temps dans les replis de la montagne; la réponse nous arriva bientôt, et nous nous remîmes en marche.

— Voilà une manière de correspondance qui vaut bien les télégraphes ! dis-je à Ernest.

— Oh ! me répondit-il, si vous connaissiez cette langue, elle vous charmerait à entendre. C'est au printemps, quand la saison amourache toutes nos populations, qu'il fait beau entendre ces longs dialogues d'amour qui partent d'une montagne à l'autre, et se croisent sans se confondre. Il y a quelque chose de merveilleusement sauvage dans ces hurlemens forts et retentissans qui annoncent à la vallée l'apparition de quelque beau montagnard, et dans ces longs gémissemens, partis de la plaine, qui disent qu'une belle fille les a entendus ! Puis ces cris qui continuent plus doux, à mesure qu'ils s'approchent, et qui s'éteignent enfin dans le silence, le plus doux langage des amans ! Que de fois, encore enfant, je les ai écoutés, sans les comprendre, jusqu'au jour où j'ai moi-même crié, à pleine poitrine de jeune homme, mes appels d'amour à quelque grande montagnarde qui me répondait !

— Quoi ! Ernest, lui dis-je en riant, vous avez fait cet amour de chat qui miaule sur une gouttière?

— Amour de chat ! me dit-il, lorsqu'il est enfermé dans la domesticité de la maison, amour de tigre sur nos vastes montagnes, où il faut avoir la poitrine large pour y bien aimer et y bien respirer !

Je considérai Ernest avec étonnement; ce n'était pas là mon ami blasé du foyer de l'Opéra, mon compagnon fumant et dormant du coupé de la veille. Il s'en aperçut, et me dit :

— Est-ce que vous ne vous sentez pas retrempé jusqu'à vos illusions dans cet air dense et pur qui vous pénètre? Quant à moi, j'y redeviens jeune de tout mon être. Je crierais si j'osais.

— Criez ! mon cher, lui répondis-je; je serais curieux d'entendre votre voix flûtée lutter avec les rudes organes de vos belles.

Ernest ne se le fit point redire, et se mit à pousser le hâôu national de la montagne Noire. Jacquet se retourna à ce cri; un sourire presque atten-

dri passa sur ses lèvres hâlées, et il dit avec un petit mouvement de tête :

— C'est ça, monsieur le marquis ; merci, merci, vous ne nous avez pas oubliés.

— Ni eux non plus, dit Ernest en entendant la réponse qui nous vint une minute après. Ils m'ont reconnu. Combien sont-ils?

Jacquet ne répondit pas ; mais il jeta sur moi un regard soupçonneux. Ernest le comprit sans doute, car il s'approcha du valet de chambre, et ils se mirent à causer à voix basse, en me laissant un peu en arrière.

J'ignorais pourquoi Ernest venait dans sa famille, je ne la connaissais pas. Seulement je savais que son père et sa mère vivaient, et qu'il était leur fils unique ; je savais aussi qu'ils étaient de cette noblesse provinciale qui avait en abomination l'événement de 89 et celui de juillet, et je regrettai de m'être imprudemment exposé à passer huit jours en face de gens qui m'assommeraient de toutes les vieilleries d'anathèmes qu'un gentilhomme doit à toute révolution. Je prévoyais déjà mes discussions avec monsieur le marquis, et je voyais la marquise me lançant aux jambes le dernier carlin de la création, dormant à ses côtés dans une boîte fourrée de peau de mouton. J'y pensai d'abord sérieusement ; puis je pris le parti d'en rire, et je m'arrangeai en conséquence. Je tirai d'un portefeuille un bout de ruban bleu, liséré de rouge, que j'avais destiné à intéresser en ma faveur le républicanisme de mon notaire, et je m'inscrivis à la boutonnière : Homme de juillet! Ma visite au marquis carliste me parut en devenir originale. Lorsque Ernest se rapprocha de moi, il me regarda d'abord sérieusement, puis il me dit en souriant :

— Voilà qui est beau et brave! Ce serait plus brave cependant si nos paysans savaient exactement ce que cela veut dire, et si vous voyagiez seul dans la montagne.

— Et que m'arriverait-il? lui dis-je.

— On pourrait bien vous faucher un peu.

— Je ne comprends pas.

— C'est que, me dit Ernest, quand nos montagnards ont l'esprit à l'envers, ils emmanchent de même leur faux, et alors...

Il s'arrêta et reprit :

— Mais le pays est tranquille, et il n'y a rien à craindre.

Je ne sais pourquoi, mais je trouvais à Ernest quelque chose de grave et de mystérieux que je ne lui avais jamais vu ; si ce n'eût été à Paris le plus insouciant viveur que j'eusse connu, j'aurais soupçonné qu'il tramait quel-

que terrible complot contre le gouvernement, ou quelque mauvaise plaisanterie contre moi. Nous redescendions l'autre côté de la colline que nous venions de franchir, lorsque nous fûmes avertis, par le trot serré d'un cheval, que nous étions suivis par un cavalier mieux monté que nous ou plus pressé. Ce cavalier était une cavalière, assise sur une large selle, aux deux flancs de laquelle étaient attachés deux grands ballots recouverts de toile cirée, de façon que les jambes de l'amazone étaient remontés à la hauteur du cou de sa mule, car le cheval était une mule. Elle portait l'étroit casaquin, renouvelé, il y a quelques vingt ans à Paris, sous le nom de spencer; le casaquin noir, à manches justes, orné de boutons de métal à la hussarde; le jupon rouge haut coupé, les bas de filoselle bleus et les souliers noirs bordés de feu, avec des rubans de même couleur qui se croisaient autour de la jambe; elle avait quitté le bonnet à auréole qui, dans le Midi, est la couronne de la grisette, et avait coiffé le madras, aux plis anguleux, aux couleurs tranchées, d'où s'échappait un bandeau de batiste à plissure microscopique. Son casaquin, ouvert en gilet, laissait voir les bords d'un fichu bigarré qui servait d'accompagnement à ses revers; sur son cou, souple et dégagé, brillait un collier de corail, et ses oreilles étaient ornées de grands anneaux d'or. Son visage brun ne l'était pas assez pour absorber le noir éclat de ses yeux et de ses longs sourcils; ses dents blanches et d'un émail humide luisaient au soleil; ses membres menus, sa taille qui plia comme un jonc quand elle sauta lestement à terre; tout cet ensemble chaud, frêle et hardi, rappelait volontiers le sang maure qui a long-temps fécondé la population du Midi, et dont le type s'est gardé dans les classes inférieures de nos pays, comme les traits blonds et busqués des Francs ont long-temps été le partage de la noblesse pure du Nord.

— Ah! fit Ernest, voilà une femme de Montpellier!

— C'est sans doute son costume, lui dis-je, qui vous apprend le nom de sa ville natale?

— Pas précisément, me répondit-il, car il se peut qu'elle soit née à Castres ou au petit village que nous laissons à gauche; ce qui ne l'empêche pas d'être une femme de Montpellier.

— Mon cher Ernest, il y a en vous préméditation de me mystifier d'une façon ou d'autre; prenez garde, je suis gascon de naissance, et quoiqu'il y ait de bien longues années que je n'ai touché le sol sacré de la patrie, je peux, comme un nouvel Antée, y trouver des forces pour me venger.

— Le système des mystifications est tombé avec la cuisine de Cambacérès, me dit Ernest, et vous oubliez d'ailleurs que les droits sacrés de l'hospitalité m'interdisent toute tentative de cette espèce. Mais vous devriez vous servir de vos souvenirs pour me comprendre et non pour vous venger.

— Je trouve fort difficile à comprendre, avec quoi que ce soit en aide, qu'une femme de Castres soit une femme de Montpellier.

— Comment, vous ne savez pas que la plupart des femmes du petit commerce de Montpellier font le métier de colportage; que ce sont elles qui fournissent toute la province de foulards, d'indiennes, de mercerie; et ne comprenez-vous pas que, par extension, on a donné le nom de femmes de Montpellier à toutes celles qui exercent le même métier? Vous parlez de souvenir; mais, tout petit enfant, vous n'avez donc jamais bondi de joie lorsque vous avez vu s'arrêter à la porte de votre château le magasin à cheval, où se trouve au fond quelque joujou que la marchande a gardé expressément pour vous; et, plus tard, dans la solitude virginale de votre manoir, peuplé de parens à barbe grise et de tantes tant soit peu blettes, vous n'avez pas accueilli avec une douce espérance ces lestes filles dont vous voyez un si joli modèle! Allons, décidément, vous n'êtes pas de votre pays.

— Un moment! m'écriai-je, j'en suis; mais je n'ai ni château, ni manoir; je suis un homme de peu, qui ai vécu dans la civilisation de nos petites villes, avec un épicier, mercier, marchand de modes, d'un côté de ma porte, et un tailleur, fabricant de draps, de l'autre; ce qui ne m'a point obligé à avoir recours à ce commerce ambulant des femmes de Montpellier.

— Eh bien! me dit Ernest, ce sont les anges consolateurs de la montagne Noire; sans elles, point d'excellent tabac prohibé, point de jolies cravates toutes fraîches arrivées de Paris, point de savon parfumé, point de gants, point de cosmétiques d'aucune sorte; puis, sous un autre rapport, point de petites brochures défendues par la police, point de gais romans défendus par les papas!

— Je vois, lui dis-je, que ces filles d'Ève vendent volontiers toutes sortes de *fruits défendus*. J'appuyai sur les mots *fruits défendus*, pour les rendre intelligibles dans toute leur portée. Ernest me répondit:

— Quelquefois, mais pas toutes, et pas à tout le monde; d'ailleurs, elles donnent souvent aux beaux garçons; mais les intentions de ces belles

et le moment de les comprendre sont difficiles à bien saisir. Les coquettes, car nulle grande dame ne s'entend à coqueter comme ces jolies filles, les coquettes ont une espèce de conversation qui prend un si juste milieu entre le rire et la passion, qu'on s'expose, à la moindre tentative, à une rebuffade d'une moquerie plus qu'impertinente, ou à des protestations d'amour immortel bien plus redoutables.

— Ma foi, en voici une pour laquelle, lui dis-je, on peut courir toutes les chances. Croyez-vous qu'elle soit abordable?

Ernest prit son lorgnon, ce qui lui rendit un moment son véritable air parisien, et inspecta la jolie colporteuse qui marchait en avant de nous en causant avec Jacquet; puis il me dit :

— Je crois l'entreprise difficile; cette fille a un amoureux, et n'en a qu'un : ou bien elle n'en avoue qu'un.

— Ceci devient merveilleux, lui dis-je; où diable avez-vous vu tout cela?

— Voyez, me répondit-il, ces mains à moitié couvertes de mitaines tricotées; elles ne portent qu'un gros anneau d'argent, c'est l'anneau du fiancé. Si j'avais vu reluire à l'un de ses jolis doigts quelque bague d'or, avec un grenat lourdement enchâssé, je vous aurais dit : Tentez. Si nous avions découvert, en outre, quelque anneau à la chevalière en gros or massif, ou quelque jonc de brillans probablement distrait de l'écrin conjugal d'un veuf à qui sa femme a légué sa bijouterie, je vous aurais dit : Faites votre marché. Si j'avais remarqué des mains chargées de bagues de toute dimension, je vous aurais dit : A la première rencontre, prenez un rendez-vous; au premier rendez-vous... Mais rien ne m'autorise à vous donner de tels conseils. Cette fille-ci est au-dessus du soupçon, ou peut-être au-dessus du prix que vous voudriez y mettre. Je puis m'en informer.

— Non, lui dis-je, laissez-moi le charme de tenter une séduction ou un marché. Je pense que nous verrons la belle à Montfillon.

— Cela n'est pas douteux; probablement elle s'informe à Jacquet de ce qui nous manque.

Au moment où nous finissions notre dialogue, Jacquet et la jeune fille s'arrêtèrent, et celle-ci, désignant Ernest du geste, dit en patois au valet de chambre :

— Ès aquel? (C'est celui-là?)

Le domestique lui répondit affirmativement. Ceci me rappela que je parlais et comprenais admirablement ma langue maternelle, et je me tins pour dit de cacher cette science pour en tirer parti au besoin.

La jeune fille profita de la première borne du chemin pour s'exhausser et sauter d'un bond sur sa mule; elle passa lestement les jambes par-dessus le cou de sa monture, et repartit au trot en nous disant d'un air *amistous* : — Adieu, messieurs!

— Est-ce une fille du pays? dit Ernest à Jacquet lorsqu'elle fut éloignée.

— Eh! c'est Marianne, répondit Jacquet; comme si l'univers devait connaître Marianne.

Je ne sais si l'univers la connaissait; mais assurément Ernest savait qui elle était, car il avança immédiatement auprès de Jacquet, et recommença avec lui son dialogue *à parte*. J'étais toujours travaillé de l'idée qu'un mystère tournait autour de moi; mais la figure de Marianne me paraissait trop gracieuse pour se mêler à un complot, et je m'apprêtai à quelque surprise campagnarde et seigneuriale qui nous attendait au château de Montfillon. Or, nous cheminions toujours, et bientôt nous aperçûmes de loin, et à l'embranchement de deux routes, un groupe nombreux d'hommes et de femmes dont le vent nous apportait de temps à autre les joyeux éclats de rire.

— Haut la main! me dit Ernest; un train de galop jusqu'à cette foule; nous ne pouvons pas arriver au milieu d'eux comme des métayers qui reviennent de la foire, et qui ont peur de faire sonner l'argent de leurs sacoches.

Et prenant des mains de Jacquet le bâton que celui-ci portait, Ernest rossa sa rosse avec une vivacité et une persévérance qui la déterminèrent à une série de bonds qui figuraient passablement le galop. L'esprit d'imitation gagna ma monture, à qui Jacquet appliqua, en guise d'avis, deux ou trois coups de pied dans le ventre, et elle partit à son tour, en me secouant les entrailles à me les déraciner. Je tins à honneur de rester sur la ligne d'Ernest, et moi, battant avec fureur ma rosse des talons; lui, talonnant la sienne de son gourdin, nous arrivâmes triomphalement parmi une vingtaine de paysans de tout sexe qui encombraient le confluent des deux routes que nous avions devant nous. Toutes les têtes se décoiffèrent à notre aspect; mais je ne pus m'attribuer la moindre part de cette politesse, car c'est à peine si on daigna me regarder, tandis qu'on entourait Ernest qui distribuait royalement des poignées de main aux paysans qui les recevaient avec un respect profond. Je me réservai d'en faire la guerre au carlisme de mon camarade, qui avait beaucoup blâmé les poignées de main

de la royauté citoyenne, et je profitai de ce qu'on ne faisait point attention à moi pour examiner les autres. Ce qu'Ernest appelait les atours des campagnards ne différait guère de ce qu'on appelle à Paris un habit de malin, si ce n'est par le chapeau, les bretelles et le gilet; c'était le vaste pantalon flottant, la chemise attachée avec l'épingle à ardillon, dans un énorme anneau d'or. Le chapeau était large et haut, avec des ailes immenses; le gilet brodé de boutons de cuivre, et ouvert en cœur, de manière à laisser voir les bretelles, où brille tout le luxe des montagnards. Elles étaient travaillées en laine avec un soin exquis; elles glissaient sur des boucles d'argent et se joignaient par une espèce d'accolade, à la pointe de laquelle pendaient des glands de laine, d'argent et même d'or; il y avait deux, trois, quatre glands, comme à l'harnachement d'un mulet, et ils étaient la plupart un don d'amour. C'étaient comme les chevelures des ennemis vaincus que les sauvages de l'Amérique portent à la ceinture. Tout le monde avait des souliers aux pieds. Plus tard j'appris que les dignes montagnards les avaient ôtés de leurs mains pour recevoir dignement le jeune marquis. Quant aux filles, elles avaient le costume de Marianne, diversement bigarré, plus le superbe bonnet rayonnant, d'où sortait leur figure brune. Je fus très-peu charmé de ce petit morceau de la population. Lorsque j'en parlai à Ernest, il me dit : Ce ne sont pas là nos montagnards, ce sont pour la plupart des ouvriers de fabriques, rabougris dans des ateliers malsains, débauchés par la nature de leurs travaux sédentaires, qui, comme vous le savez de reste, ont une fatale influence sur les mœurs. Le quartier des tisserands, à Athènes, était renommé par l'impudicité de ses habitans. Pausanias nous l'atteste, et le moindre médecin vous expliquera pourquoi cela était et est encore ainsi.

Cependant Ernest faisait des questions à tous ces honnêtes prolétaires sur leur famille, et toutes les réponses étaient saupoudrées d'une révérence et d'un monsieur le marquis, qui commença à me paraître ridicule. J'allais me mêler à la scène lorsque je remarquai, à quelques pas de la foule, un grand gaillard de ceux qui réalisaient la poésie d'Ernest, qui m'observait plus attentivement que je n'avais observé les autres, et qui m'expliquait à deux ou trois rustres de son espèce. Comme il n'y avait rien de bienveillant dans leurs regards, je poussai vers eux, et je les abordai en disant :

— Je vous parais bien curieux, à ce qu'il me semble, mes braves gens?

— Mais assez curieux comme ça, me dit un des paysans, de venir écouter ce que nous disons.

— Cailloté Joseph, ès un pataou, dit un gros homme à celui qui avait parlé; ce qui voulait dire : Tais-toi, Joseph, c'est un pataud. Un pataud voulait dire en 93 un républicain, en 1815 un bonapartiste, en 1820 un libéral, en 1831 un partisan de la révolution de juillet, depuis le juste-milieu Guizot jusqu'à l'opposition Cabet. Je n'avais pas eu le temps de répondre, que Jacquet se jeta vivement au milieu de nous.

— Que fais-tu là, Joseph! cria-t-il avec vivacité, es-tu fou?

— Je voulais voir notre jeune marquis, répondit encore Joseph.

— Et pour ça, tu t'exposes à te faire prendre. Sauve-toi! Si je disais à monsieur le marquis que tu es venu ici, il te planterait là.

— C'est bon! dit Joseph, je m'en vais.

— Un moment, reprit Jacquet; as-tu vu Marianne?

— Oui, il y a un moment.

— C'est donc ça que tu es ici, tu voulais la voir; tu te soucies bien de monsieur le marquis; tu le compromettras, et tu te feras fusiller.

— Je m'en vais! je m'en vais! répondit encore Joseph.

Et sur-le-champ il gravit lestement le revers d'une colline, et se perdit parmi les bois rabougris dont elle était couverte. Tout ce dialogue avait eu lieu en patois, et je trouvai qu'il n'était point rassurant pour mes projets. De conséquence certaine, ce Joseph était l'amoureux de Mlle Marianne, obstacle notable à mes désirs de séduction; de plus, ce même Joseph, protégé par monsieur le marquis, et qui courait risque d'être fusillé, me prouvait que je m'avançais dans une intrigue coupable. Je gardai mes observations et rejoignis Ernest, qui, sur un mot de Jacquet, se remit en route avec moi.

A partir de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous prîmes un chemin montant, rocailleux, malaisé et coupé de petits ravins, qui attestaient le passage des eaux de la montagne: Jacquet était bien loin devant nous; Ernest me semblait embarrassé.

— Mon cher ami, me dit-il, pour des raisons que je vous expliquerai plus tard, vous m'obligeriez de dégarnir votre boutonnière de ce ruban bleu.

— Mon cher ami, lui répondis-je, pour des raisons que je n'ai point besoin de vous expliquer, je n'en ferai rien : du reste, je suis tout prêt à regagner Castres et Toulouse. Renvoyez-moi ma malle demain, et adieu!

— Non, me dit Ernest, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous.

— Et c'est pour moi que je garde ce ruban; adieu.

— Non, non, reprit Ernest en arrêtant mon cheval, que je retournais à grand'peine du côté où n'était pas son écurie; vous prenez les choses trop au sérieux. Je voulais prévenir quelque fâcheuse apostrophe qui pourrait bien vous être adressée par un passant; mais nous sommes deux, et nous nous en tirerons toujours, tant bien que mal.

— A la garde de Dieu, lui dis-je, quoique je ne voie pas trop ce que nous avons à craindre.

Nous continuâmes à monter avec peine pendant une demi-heure; nous ne fîmes d'autre rencontre que celle de quelques laboureurs qui se mirent sur le bord de leurs champs pour saluer monsieur le marquis; mais au moment où nous entrions dans une gorge assez resserrée de la montagne, nous vîmes sortir d'une maison quatre ou cinq soldats, puis quatre ou cinq autres, et enfin un sous-lieutenant qui nous salua et m'examina beaucoup.

Ernest s'arrêta à la porte de cette maison, et il en sortit un vénérable paysan qui l'aborda avec respect. Ils se retirèrent ensemble dans un coin. Le sous-lieutenant tournait autour de moi; enfin il se hasarda à me faire un signe; je m'approchai de lui, et il me dit rapidement :

— Malgré cette décoration, je suppose que vous êtes un ami de M. de Montfillon.

— Je suis au moins celui de son fils.

— Eh bien! monsieur, épargnez-moi un devoir que je remplirais avec peine, mais que je remplirais avec sévérité : prévenez-le que son château sera visité par ma compagnie, et que je ne voudrais rien y trouver de contraire aux lois.

Il s'éloigna après ces mots, et je vis Ernest s'approcher de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je me plains à vous des désordres qui ont été commis dans cette ferme. Hier on y a tué une vache appartenant à ce brave homme.

— Monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous ferai d'abord observer que je ne sais à quel titre vous me faites ces plaintes. Je suis ici par l'ordre de mes supérieurs, et je ne peux pas laisser mes soldats mourir de faim.

— Ce n'est pas une raison pour vous emparer violemment de la propriété de ce malheureux.

— Monsieur, reprit l'officier, cet homme, vous le savez aussi bien que moi, est le père d'un soldat réfractaire; je dois occuper sa maison, et il doit m'y nourrir, moi et mes garnisaires, tant qu'il plaira à mes chefs de m'y laisser. L'acte dont vous vous plaignez n'eût point été commis s'il m'avait fourni ce qui nous est alloué.

— Eh! monsieur, dit Ernest, il ne le peut pas, et vous vous armez d'une loi odieuse pour le ruiner.

— Monsieur, je n'ai pas à discuter avec vous la loi à laquelle j'obéis; mais vous savez peut-être mieux que moi pourquoi le fils de cet homme ne rejoint pas.

— Faut-il en punir son père?

— Il serait peut-être plus juste, monsieur, dit l'officier en s'animant, de punir ceux qui le poussent à cette résistance; — mais je me tiens dans les limites de mes devoirs, reprit-il plus doucement. Permettez-moi de ne pas avoir à regretter d'avoir voulu adoucir leur sévérité.

Il tourna le dos à Ernest et rentra dans la maison.

— Que veut-il dire? me demanda Ernest

Je lui répondis par l'avis que m'avait donné l'officier, et Ernest ne put s'empêcher de reprendre soucieusement :

— Il a raison. Allons, ne nous arrêtons pas davantage.

Nous nous remîmes en route, toujours gravissant la montagne, et nous arrivâmes à des chemins presque impraticables. Enfin, après une heure et demie de marche, nous aperçûmes le château de Montfillon.

Il était situé à la pointe la plus élevée d'un rocher qui saillissait sur la colline; ce rocher était coupé presqu'à pic au-dessus d'un ravin de près de cinq cents pieds, au fond duquel courait un torrent. Le château n'était abordable, du côté de la plaine, que par le chemin que nous suivions; mais on n'en apercevait pas la façade; l'architecte l'avait tournée vers la plaine de Mazamet, de façon qu'on y entrait par une basse-cour latérale et que la porte cochère de la grande cour s'ouvrait sur un revers de colline toute plantée de pins et de bois parmi lesquels on avait taillé un chemin en rampe, qui le plus souvent avait été pris sur le vif du roc. Le chemin où nous étions, après avoir longé les derrières du château, tournait et continuait à gravir le flanc de la montagne. Quant au château, c'était un édifice carré, à trois corps de bâtimens, ayant une tour à sommet pointu à chaque angle et un

mur épais qui finissait le carré et formait la cour d'honneur, qui était au milieu du château. Une foule de masures, couvertes en tuiles, étaient appuyées aux murs extérieurs; c'étaient des buanderies, des poulaillers, etc.; enfin tout le ménage d'une habitation de campagne.

Lorsque nous arrivâmes, deux domestiques du style Jacquet vinrent prendre nos chevaux, et l'un d'eux me pria de le suivre, tandis qu'Ernest grimpait lestement l'escalier de pierre de la tour. Mon conducteur me fit prendre, au premier étage, un long couloir; il m'ouvrit une vaste salle à cinq croisées, au milieu de laquelle gisait un énorme tas de blé; et à l'une des extrémités de cette salle, il me fit entrer dans une enfilade de chambres, en me disant : Voici l'appartement de monsieur. Dans l'une d'elles il y avait grand feu. Je m'y installai. Cette chambre, tendue de damas jaune, avait au moins trente pieds carrés; un lit à ciel en tenait le fond, et de vastes fauteuils en ornaient le pourtour.

Je demandai à mon conducteur s'il n'y avait pas un cabinet de toilette; il m'ouvrit une porte, et j'aperçus (il n'y a que la sainteté de la vérité qui puisse m'excuser de le dire), j'aperçus vingt-cinq ou trente chaises percées rangées dans un ordre admirable.

— Que diable est-ce que c'est que ça? m'écriai-je.

— C'est pour les jours de fête, me répondit le domestique, quand monsieur le marquis reçoit beaucoup de monde.

Après cet étrange magasin, le domestique m'introduisit dans une petite chambre ronde où je trouvai une toilette couverte d'un basin blanc de neige. Mon valet me demanda si je voulais me faire faire la barbe. A tout risque, j'acceptai, car nos malles ne devaient arriver que dans une heure, et le drôle me savonna de sa propre main dans un plat à barbe, et me gratta la peau avec une impassibilité de bourreau. Tout cela fait, je regagnai ma chambre, non sans m'arrêter à considérer la magnifique collection que j'avais en voisinage. Jamais je n'ai vu une si prodigieuse variété de formes et de tailles : celle-ci simulant une pile d'in-folios, celle-là un fauteuil, deux ou trois resplendissant d'incrustations en cuivre dans de l'écaille. Aujourd'hui que la mode du Boule est à son comble, je suis assuré que des amateurs passionnés en pourraient bien placer quelqu'une sur une console de salon et qu'elle y ferait très-bon effet. Comme je traînais à côté de mon feu un prodigieux fauteuil à la Molière, qui était en tête de mon lit, un petit coup discret fut frappé à ma porte, et, sur mon invitation, je vis entrer un monsieur de soixante ans, d'une mise convenable, et qui me salua

avec un fonds de politesse obséquieuse qui me le fit supposer le majordome de la maison.

— Monsieur, me dit-il d'un air gracieux, mon frère et ma sœur m'ont chargé de les excuser près de vous de n'être pas venus vous recevoir eux-mêmes; mais vous devez comprendre que le plaisir de revoir leur fils...

— Parfaitement. J'ai l'honneur de parler, à ce que je vois...

— Je suis le comte Annibal de Montfillon, me dit-il avec un sourire paterne.

— Je suis trop heureux...

— Et moi aussi...

Et nous nous assîmes en face l'un de l'autre en nous souriant. Après cinq minutes de silence, où chacun de nous cracha, toussa, moucha autant que possible pour passer le temps, le comte Annibal me dit avec son éternel sourire :

— Vous avez eu un très-beau temps.

— Oui, très-beau temps.

— Les routes sont belles.

— Très-belles.

Autre silence avec accompagnement de mouchoir et de toux.

— En usez-vous? me dit le comte Annibal d'un air triomphant, en me présentant une tabatière de carton où il y avait un Henri V en grisaille.

— Avec plaisir.

— C'est une bonne chose que le tabac.

— Une excellente chose.

Troisième silence. Le comte m'examinait; il remarqua mon ruban bleu.

— Vous avez servi en pays étranger?

— Non, monsieur.

Quatrième silence.

La porte s'ouvrit avec fracas.

— Que faites-vous là, Annibal? lui dit Ernest; ma mère vous demande.

— J'y vais, mon ami, j'y vais, dit l'oncle, et le comte sortit à reculons en me saluant jusqu'à terre.

— Où donc êtes-vous logé, Ernest?

— Ici, me dit-il; on m'avait donné l'appartement du second : c'est une halle. Je vais faire porter un lit dans cette chambre; elle est assez grande pour contenir une compagnie. Maintenant causons un peu, c'est-à-dire écoutez-moi un peu.

Il se mit dans un second exemplaire du fauteuil in-folio que j'occupais et me tint le discours suivant :

— Vous pensez bien que je n'ai pas fait deux cents lieues pour le plaisir de les faire ; je suis ici pour deux motifs très-graves. Je ne puis guère vous dissimuler le premier. Il faut que je prévienne des imprudences qui pourraient aller trop loin. Dans cette espèce de pays perdu, où rien ne pénètre juste, ni idées ni faits, on s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des démonstrations hostiles au gouvernement pour le renverser, et parce qu'on donne asile à quelques réfractaires des montagnes et qu'on empêche douze ou quinze conscrits de rejoindre, on se figure qu'on désorganise l'armée. Jusqu'à présent ceci était une plaisanterie qui coûtait à mon père plus d'argent que de dangers; car nos paysans tirent admirablement parti des exactions qu'ils subissent : la vache du père Jacques nous coûtera un bœuf; mais j'ai été averti que cela prenait une tournure plus sérieuse, et je suis accouru. Maintenant que vous êtes informé de la raison de ma venue ici, je prendrai devant vous les renseignemens dont j'ai besoin.

Ernest sonna et dit à Jacquet de lui envoyer Gaspard, l'intendant.

— Et dans quel but m'avez-vous engagé à vous accompagner? dis-je à Ernest.

— Ceci vous intéresse autant que moi, reprit-il en éludant ma question, attendu que vous trouverez ici le notaire à qui vous avez affaire.

— Comment, le républicain Liret est le notaire du carliste marquis de Montfillon!

— Il faut bien prendre les honnêtes gens où ils sont, me dit Ernest. Cela contrarie assez mon père; mais nous avons à M. Liret des obligations qui datent de trop loin pour qu'il n'y eût pas ingratitude à nous à les oublier.

L'intendant entra. C'était un homme de cinquante ans, à tournure sévère et grave.

— Eh bien! Gaspard, lui dit Ernest, comment vas-tu?

— Ce n'est rien que ça, dit Gaspard en montrant sa jambe; si ça n'avait pas attrapé une vieille blessure, j'en aurais eu pour deux jours.

— Est-ce celle de Wagram, celle de Lutzen ou celle de Dresde? dit Ernest en riant.

— Pardon, monsieur le marquis; c'est celle de la bataille de Toulouse.

— Bon, dit Ernest, cette fière bataille où les Anglais se conduisirent en vrais Français, comme dit mon oncle Annibal.

—Hum! fit le vieux soldat, l'oncle Annibal est un sacré... Pardon, monsieur le marquis; je n'aime pas votre oncle Annibal.

— Et mon père, l'aimes-tu toujours?

— Ah! pour celui-là, dit Gaspard, c'est un brave homme... C'est ça un digne homme, quoiqu'il ait son défaut, comme je vous l'ai écrit et qu'il veuille faire des siennes.

— Eh bien! Gaspard, nous l'en empêcherons; je suis ici pour ça.

— Et un peu aussi pour l'autre chose, dit Gaspard.

— Pour toutes deux; mais procédons par ordre.

Combien avons-nous de fermes occupées par les garnisaires?

— Cinq sur neuf, dit Gaspard, partout où il y a des *fillots* en âge de conscription.

— Ils ont donc bien peur du feu?

— Ouah! fit le soldat, ils partiraient comme des moutons si on le leur disait un peu serré. Il n'y a que ce grand gueusard de Joseph qui se rébellionne de bon cœur, d'autant que vous savez... vous savez bien.

— Oui, dit Ernest, Marianne. Il a bon goût, le gaillard.

— Et la fille n'a pas mal choisi, repris-je.

— Vous l'avez donc vu? me dit Ernest.

— Mais je crois que c'était un des trois paysans qui causaient à part, tandis que vous receviez les félicitations de vos vassaux.

— Oui, dit Gaspard, Jacquet m'a conté qu'il a failli se disputer avec monsieur.

— Je donnerais vingt-cinq louis pour qu'il se fît pincer par la gendarmerie.

— Ouah! fit Gaspard, la gendarmerie, un tas de poules mouillées qui ont des tas de réglemens à observer. Ne m'en parlez pas plus que de ces culottes rouges qu'on nous a envoyés en garnisaires. Ça reste comme des oisons dans une ferme, à regarder l'herbe pousser. Ah! cré coquin! qu'on nous eût dit ça du temps de l'empereur, de venir lui pêcher ici ces cadets : nom de nom! Ah! quelle sauce! Comme je vous aurais secoué le pays, moi! Les pères et les mères, les amantes et les seigneurs, *je te vous* les aurais déniches, les merles, moi, et dru encore. Mais ce n'est plus mon affaire; je suis au service de monsieur le marquis, je pense comme lui; je trouve que c'est bête ce qu'il fait, mais c'est pas à moi à le juger.

— C'est juste, dit Ernest. Donc il n'y a que Joseph de difficile à déci-

der. Eh bien! nous prendrons le parti que je t'ai dit : nous lui achèterons un homme.

— Plaît-il? dit Gaspard, lui acheter un homme, eh bien! c'est bon! vous n'auriez qu'à mettre la clef sous la porte si vous faisiez cette bêtise; mais ils en voudraient tous, des hommes : ce serait une rente à perpétuité. Allons donc, allons donc, faut que ça marche... Nous avons bien marché, nous, n.. d. d..., pour la république, une et indivisible, que nous haïssions de cœur et d'ame. Ils détestent le gouvernement : c'est pour ça qu'il faut qu'ils le servent. Ils auraient envie d'un empereur, les malins; trop blancs-becs pour ça : il n'en pousse pas comme des champignons; mais voici l'affaire : nous pourrions commencer par faire filer les plus doux et quant à Joseph, en avertissant un peu les soldats...

— Oh! dit Ernest d'un ton de reproche, une trahison!

— Allons donc, une trahison! reprit Gaspard; un gaillard de cinq pied sept pouces qui ne veut pas être soldat! il se croit donc sorti de la cuiss de..., comme dit votre oncle Annibal, de la cuisse de...; enfin, je ne sais pas, Jucifer, Lucifer, quelque chose comme ça.

— C'est bon, dit Ernest, je verrai M. Liret; nous arrangerons ça. Et l'affaire de Marianne?

— Ça va, dit Gaspard; nous avons les curés dimanche.

— Bien. Qui est-ce qui dit la messe au château d'ordinaire? reprit Ernest.

— Eh bien! répondit Gaspard, c'est Laurot.

— Ah! il est donc ordonné?

— Comment, dit Gaspard, il est vicaire de la paroisse; vous ne saviez pas?

— Ma foi non; et quelle tournure a-t-il?

— Oh! un pouf, un air bête; il ne tient pas de la famille. C'est que l'oncle Annibal a été très-bel homme autrefois. C'est ça qui faisait un joli abbé.

— Gaspard! dit Ernest en l'avertissant de l'œil.

— Prenez que je n'ai rien dit, répliqua Gaspard. Après tout, Laurot est un honnête garçon, et il se conduit très-bien avec sa mère, qui n'est plus gardeuse de cochons comme par le passé, vous savez; elle lui sert de gouvernante.

— C'est bon, dit Ernest; envoyez-moi Jacquet. Il faut que nous nous habillions pour dîner.

— Comment, dîner, lui dis-je; il est une heure.

— Et c'est une heure de concession faite à l'esprit du siècle, dit Ernest; trop heureux si ma belle tante de Lancey nous honore de sa présence à une heure si incongrue.

— Qui appelez-vous votre belle tante de Lancey?

Une sœur de ma mère, que je vous laisse à étudier, comme je comptais vous laisser deviner mon vénérable oncle Annibal, dont je puis vous dire maintenant l'histoire. Il était diacre au commencement de la révolution. En sa qualité de cadet déshérité, il devint un fougueux partisan de l'abolition de la noblesse, et le même jour où mon père passait à l'armée de Condé, mon oncle jetait le froc aux orties et se faisait soldat républicain. Je ne sais comment il fit; mais avec quelque instruction et de la souplesse, il ne put jamais dépasser le grade de caporal. Mon père le trouva dans cette position en rentrant de l'émigration et lui fit quitter le service. Il lui alloua une petite pension que l'oncle mangeait toujours en trois mois. Enfin mon père, pour éviter les réclamations de tous les cabaretiers du pays, mon père le prit chez lui, et depuis vingt-cinq ans il y est installé et devenu raisonnable par l'impuissance de mal faire. Ce furent des scènes affreuses à l'époque où la fille Laurot vint apporter son poupon à mon père, en le priant de le nourrir. Ma tante de Lancey ne parlait pas moins que de faire excommunier Annibal; mais ma mère, dont la piété est vraie et par conséquent indulgente, prit l'enfant et le fit élever. Nous fûmes près de huit ans sans voir Mme de Lancey, qui trouvait que ma mère encourageait le vice. Enfin le malheureux objet de ces dissensions ayant été destiné au séminaire, Mme de Lancey se radoucit, et je ne serais pas étonné que ce fût à elle que Laurot doit sa place de vicaire.

Mais vous devriez un peu me dire ce qu'est votre père, votre mère.

— Vous les verrez, me dit Ernest. Pensons à nous habiller.

Un moment après, on nous fit avertir que le dîner était servi, et nous partîmes pour le salon; toute la famille y était réunie. Ernest me présenta à son père et à sa mère. Je trouvai un vieillard d'une politesse un peu suffisante, mais d'une distinction rare. Quant à Mme de Montfillon, qui avait dû être fort belle, c'était un ensemble d'obligeance digne et bienveillante qui me charma tout d'abord. Nous avions Mme de Lancey. Rien de plus refrogné ne m'avait jamais apparu. Elle était vêtue de noir, sèche, tirée, aiguë. Ernest m'étonna fort quand il m'apprit, plus tard, qu'elle avait éclipsé autrefois la jeunesse de sa sœur, Mme de Montfillon. Un

gros homme qui se chauffait les mollets, les pieds établis sur les chenets, se leva à cette phrase de M. de Montfillon :

— Monsieur Liret, voici un de vos cliens qui a été assez aimable pour venir vous trouver jusqu'ici.

— Ah! bonjour, jeune homme, dit M. Liret en se retournant... Eh! fit-il en me voyant, c'est un homme. Diable! nous nous faisons vieux, l'abbé, dit-il à Annibal. Vous devez vous rappeler le père de monsieur; nous étions tous ensemble aux oratoriens; vous étiez déjà tonsuré. Je connais votre affaire, reprit-il en s'adressant à moi. Allons dîner.

Il présenta le bras à Mme de Montfillon, et nous gagnâmes la salle à manger. M. Laurot y entrait par une autre porte.

— Vous arrivez bien tard, lui dit le marquis d'un air un peu sec.

— Hélas! reprit-il en essuyant la sueur crasseuse qui ruisselait sur sa face rouge, hélas! j'étais à méditer dans le ravin quand j'ai entendu la cloche du dîner.

Le manant sentait le vin d'une lieue.

— Reposez-vous, l'abbé, lui dit d'un ton amical Mme de Lancey; et nous attendîmes, tous debout autour de la table, qu'il eût repris haleine pour nous réciter un *Benedicite* hypocrite. Ceci me rappela que nous étions à un jour de vendredi : le dîner était maigre. J'étais prêt à me résigner, lorsqu'on nous apporta un service gras complet. A son aspect, Mme de Lancey se signa; l'abbé Laurot en fit autant.

— C'est bon, dit Liret en se préparant à servir; mangez votre soupe aux herbes et vos salsifis; voici deux jeunes gens qui vont m'aider à démembrer cette volaille.

J'acceptai; mais je fus très-étonné de voir Ernest refuser. Un imperceptible sourire, accompagné d'un coup d'œil de côté, glissa sur les lèvres du notaire. Mme de Lancey regarda Ernest d'un air incrédule.

— Ah ça! mon cher monsieur, dit Liret, vous avez donc vu les *glorieuses?*

A ces mots, un salut circulaire tourna autour de la table; chacun inclina la tête. Je regardai tout le monde; Liret se mit à me rire au nez.

— Vous ne comprenez pas, me dit-il; c'est une plaisanterie carliste.

— Liret, reprit le marquis, nous ferions croire à monsieur que nous sommes ennemis du roi... comment l'appelez-vous donc? du roi... ah! M. Louis-Philippe; c'est ça.

Je demeurai tout-à-fait ébahi. Liret reprit :

— Très-bien, mon cher marquis, je vous l'abandonne; mais il faut que vous respectiez les *glorieuses*.

Autre salut général. Je n'y étais pas du tout.

— C'était donc bien beau? dit Liret en s'adressant à moi.

— Plus beau que vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, repris-je; jamais si solennelle leçon n'a été donnée à la royauté, pas même celle du 14 juillet.

— Si elle avait bien profité de la première, me dit le marquis, elle n'aurait pas reçu celle-ci. J'étais sur la place Louis XV avec le régiment de L....., dont j'étais lieutenant-colonel, lorsque nous chargeâmes la populace, et je sais comment on en vient à bout.

— Bon, mon frère, dit Mme de Lancey, qui n'avait encore desserré les dents que pour manger; comment t'exposer contre de pareilles gens! il suffisait de faire couper la tête à une centaine de libéraux; ça aurait épargné bien du sang.

Puis, s'adressant à moi d'un air larmoyant, elle reprit :

— Est-ce qu'il y a eu véritablement beaucoup de Suisses de tués? me dit-elle.

— Mais... quelques-uns.

— Oh! fit-elle, Dieu les récompensera : ce sont des martyrs.

— Nous devons prier pour eux, ajouta l'abbé Laurot.

— Il fallait employer le canon tout de suite, dit le comte Annibal; un peu de bonne mitraille, et c'était fini.

— Vous croyez, monsieur? lui dis-je: en êtes-vous encore là? ne savez-vous pas que cinquante mille hommes n'y auraient rien fait, qu'il n'y a pas d'armée qui résiste à toute une population décidée à se battre et qui déteste le régime qui lui est imposé?

— Voilà ce qu'ils ne veulent pas croire, mon cher monsieur, me dit le notaire. Ce qu'ils ne veulent pas croire non plus, c'est que l'esprit des troupes même était contre eux.

— C'est bien pis aujourd'hui, dit l'abbé Laurot, aujourd'hui qu'on a supprimé les aumôniers.

Si j'ai rapporté quelques mots de la conversation qui s'établit entre nous, c'est pour montrer comment dès l'abord chacun s'établit dans la liberté et la franchise de la discussion. Je n'ai ni le désir ni le temps de raconter les inconcevables propos que moi et le notaire nous avions à re-

pousser; mais voici en somme ce qui résulta pour moi des observations que je fis sur les personnes qui habitaient Montfillon.

Le marquis était un homme au courant des idées de son siècle, point entiché de l'opinion qu'un paysan fût une bête de somme, mais très-décidé à croire qu'il n'y avait qu'une forte aristocratie qui pût faire le bonheur du peuple. Il avait là-dessus des idées très-arrêtées. Je me rappelle qu'il me cita un fait très-remarquable, à propos de ce que je lui disais de l'inféodation du pouvoir et de la propriété dans les familles nobles.

— Mais, me répondait-il, la noblesse était aussi facile à aborder que votre cens d'éligibilité. Voici un calcul statistique plus probant que tous les raisonnemens. Sur onze cents familles nobles qui votèrent, dans le Languedoc, pour l'élection des députés aux états de 1588, il n'y en a que sept qui votèrent au même titre aux états de 1789. Ainsi, dans deux cents ans, toutes les propriétés seigneuriales des mille quatre-vingt-treize autres avaient été acquises par la bourgeoisie. Vous me parlez de nos priviléges d'officiers qui achetaient des compagnies; mais l'homme assez riche aujourd'hui pour faire élever son fils à Saint-Cyr ou à l'École Polytechnique ne lui achète-t-il pas de fait une sous-lieutenance! Celui qui fournit un remplaçant à son fils ne jouit-il pas d'un privilége qu'il ne doit qu'à l'argent? Vous préférez la noblesse des uns; j'aime mieux la mienne : voilà tout.

L'abbé Laurot était un de ces prêtres ignares et grossiers que la restauration expédiait par grosses dans les campagnes. Bas envers le marquis, envieux des domestiques, qui étaient bien traités, et insolent avec eux.

Annibal, dont j'ai dit l'histoire, était seul plus détesté que lui dans la maison; il y vivait dans un état de servitude de salon qui eût fait pitié, s'il ne l'avait si lâchement acceptée.

— Annibal, arrangez donc le feu; Annibal, fermez la porte; Annibal, ouvrez la fenêtre; Annibal, taisez-vous; Annibal, allez vous coucher; Annibal, mon chien a besoin de sortir; et le comte Annibal de Montfillon obéissait toujours avec son éternel sourire.

Mme de Lancey seule ne lui parlait pas; elle le traitait en pestiféré, et s'écartait de lui quand il passait près d'elle. Ce fut Gaspard qui m'apprit qu'elle avait été d'une rare beauté, fort galante et joueuse forcenée. Elle avait perdu au jeu la fortune de son mari. Sa dévotion datait d'une histoire lugubre, où elle avait été trouvée par ses domestiques, évanouie dans son lit, à côté d'un prêtre assassiné. Cette histoire s'était passée

en 93, dans une nuit où son château fut pillé par les paysans. Mme de Lancey était véritablement fanatique, et c'était par les plus rudes macérations qu'elle expiait les égaremens de sa jeunesse. Dans les huit jours que je passai à Montfillon, j'entendis tous les matins la messe dans la chapelle du château. Mme de Lancey l'écoutait à genoux sur la pierre et dans une componction extrême. Le côté plaisant de la cérémonie était de voir le comte Annibal de Montfillon devenir l'enfant de chœur de monsieur son bâtard, l'abbé Laurot, à qui il servait la messe avec un dédain de latiniste et une servilité de valet fort réjouissantes. C'était une espèce de pénitence qui lui avait été imposée par Mme de Lancey; et je m'amusais beaucoup à entendre l'abbé Laurot marmottant son latin gascon, auquel le comte Annibal répondait en faisant sonner la belle prononciation latine qu'il avait apprise des oratoriens. Du reste, le père et l'enfant se méprisaient souverainement; le vieux comte considérait l'abbé Laurot comme un goujat, et l'abbé considérait le comte comme un sacrilége.

Puisque je suis à parler des personnages du château, je dois rappeler un trait de Mme de Lancey, qui arriva le dimanche suivant. Le curé était au château, et son vicaire lui avait cédé l'honneur de dire la messe. Ce curé était un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on appelait l'archiprêtre, titre perdu depuis le concordat de 1801. Ce vénérable vieillard, plein de douce piété et d'esprit railleur, nous expédia la messe en vieux praticien; ce fut l'affaire de dix minutes. Lorsqu'il s'agit de dîner, on ne trouva pas Mme de Lancey; il fallut l'attendre, et lorsqu'elle revint et que M. de Montfillon lui demanda où elle était allée, elle lui répondit aigrement:

— Je suis allée entendre la messe du village; est-ce que vous croyez que l'on fait son salut avec des messes de dix minutes?

Quant à Mme de Montfillon, c'était une singulière position que la sienne entre sa piété sincère, son élégance de manières et la grossièreté des façons des prêtres qui l'entouraient. Excepté l'archiprêtre, c'était une assemblée de gros hommes qui buvaient des rouges bords et se retroussaient pour s'asseoir à table. Je me souviens que le jour du dîner des curés, ils étaient onze; l'un d'eux s'offrit à découper une volaille truffée qui était devant lui. Je n'ai jamais vu un air si alarmé que celui de Mme de Montfillon, à la droite de laquelle j'étais, et qui dit aussitôt:

— Voici monsieur qui s'y entend à merveille et qui va s'en charger.

— C'est que je n'y entends rien, lui dis-je.

— Prenez toujours, me répondit-elle, hachez-la, mais qu'ils n'y tou-

chent pas. En général, ces messieurs ont les mains fort sales et les mettent partout.

Je me dévouai. Il n'était plus temps, ledit curé avait pris la volaille *à pogne-main* par une cuisse et la démembrait. Il n'y eut que les curés qui en mangèrent, tout le monde refusa, même Mme de Lancey, qui ne put retenir un mouvement de dégoût, tandis que le curé léchait ses doigts juteux.

Cela me fit me demander pourquoi Mme de Montfillon les invitait à sa table. Je ne pus le savoir; car, après le dîner, il y eut une conférence de famille à laquelle je ne dus pas assister. Je profitai de la liberté qu'on me laissait pour visiter les environs du château. Je m'en écartai peu à peu, et j'arrivai près de la ferme du père Jacques; je ne m'aperçus point d'abord que j'étais suivi, ou plutôt observé, par un paysan qui longeait à travers bois le revers de la montagne pendant que je suivais le chemin. D'abord je n'y pris pas garde, mais l'apparition d'un homme qui se montrait de temps en temps, et toujours à la même hauteur que moi, finit par m'occuper. Cependant je continuai, et j'étais à peu de distance de la ferme, lorsque je vis Marianne causant avec l'officier de ligne qui occupait la maison de Jacques. Elle riait en paraissant se défendre de quelques observations que lui faisait l'officier. Lorsque je m'approchai d'elle, elle me dit, comme si nous étions de vieilles connaissances :

— Oh! venez donc, monsieur, dire à cet officier que je suis une pauvre fille qui vend des rubans et des cravates, et que je n'ai rien de défendu dans mes marchandises.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir, reprit l'officier, et ceci regarde la douane; mais vous servez de messager aux réfractaires, vous les avertissez de l'approche des troupes, vous êtes toujours en route par la montagne; vous vous ferez quelque mauvaise affaire.

— Da! dit Marianne, avec une nonchalance de tête et de sourire pleine de séduction, il n'y a pas de mauvaises affaires entre les jolies filles et les officiers qui sont gentils.

La déclaration était tellement à brûle-pourpoint, que le sous-lieutenant en fut tout troublé.

— En ce cas, répondit-il, faisons-en une bonne ensemble, et nous la commencerons sur l'heure par une embrassade.

— Oh! que non, fit Marianne en sautant sur sa mule, est-ce qu'on s'embrasse en plein jour? Jésus, si mon galant me voyait, que dirait-il? une autre fois nous verrons quand nous serons seuls.

— Et quand cela arrivera-t-il, dit l'officier?

— Da! monsieur, fit Marianne en se balançant sur sa mule, on peut se rencontrer quand on habite le même pays. Je passe par ici deux fois par semaine. Guettez le moment. Adieu, adieu!

Et elle poussa sa mule vers la montagne, tandis que le lieutenant s'amusait à regarder ses jolies jambes qu'elle lui montrait bénévolement.

— Vous connaissez cette fille? me dit-il.

— Je sais qu'elle vend un peu de tout.

— Il faut que tout ceci finisse, dit l'officier en réfléchissant; on m'oblige à un métier odieux. Si j'avais été sage, j'aurais visité les ballots de cette marchande, mais....

— Mais elle est trop jolie pour cela.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle était vieille, mais le diable m'emporte si je ne donne ma démission, s'il faut que je continue à vivre ici comme en pays conquis.

J'avais hâte de rejoindre Marianne, je saluai l'officier, et courus après la belle marchande.

— Vous êtes venu à propos, me dit-elle, j'ai cru qu'il allait visiter mes ballots.

Cette crainte me surprit, mais je n'en témoignai rien.

— C'eût été fâcheux, lui dis-je.

— Comment! me dit-elle, nous étions perdus. Je les ai.

Comme elle disait cela, elle tourna dans un petit chemin et me dit :

— C'est par ici.

Avec ce que je savais des projets d'Ernest, je voulus pénétrer le mystère jusqu'au bout. Je la suivis sans lui demander ce qu'elle avait de si précieux dans ses ballots.

— Savez-vous, me dit-elle, que c'est bien beau à M. Ernest d'être venu se mettre à la tête des vassaux de son père!

— Très-beau, assurément, d'autant que je ne les crois pas très-nombreux.

— Que dites-vous là, reprit-elle, depuis deux jours qu'il est arrivé, la moitié des paysans est décidée; oh! nous le ferons danser votre coquin de....

J'en demande pardon au procureur du roi; elle nomma en toutes lettres le personnage dont elle voulait parler.

— Diable! lui dis-je, je ne croyais pas que ce fût si avancé.

— Plus que vous ne pensez, reprit-elle en baissant la voix, et l'officier peut me demander des rendez-vous, et moi lui en donner. Je sais quelqu'un qui l'empêchera d'y aller, et avant qu'il soit long-temps.

Nous nous arrêtâmes à ce moment, et elle me dit :

— Allons, dépêchons-nous, aidez-moi.

Tout aussitôt, elle détacha ses ballots, les ouvrit, et en sortit une douzaine de fusils de chasse démontés, dont elle plaça toutes les pièces dans le tronc d'un vieil arbre : il y avait aussi trois ou quatre paires de pistolets. Je ne savais trop quel parti prendre lorsque je vis Joseph sortir d'un fourré, et je reconnus que c'était l'homme que j'avais remarqué me suivant et me surveillant.

— Voilà deux heures que je t'attends, dit-il à Marianne assez rudement, ce n'est pas ainsi que nous marcherons.

— On fait ce qu'on peut, reprit la jeune fille d'un air soumis.

— Et on s'amuse à causer avec les *Francimans*.

Ce mot de franciman est la dernière trace de la vieille séparation de la France en langue d'oil et langue d'oc ou langue provençale. Franciman est un Français, un homme qui ne parle pas la langue nationale du midi, c'est un terme de haine et de mépris.

— Jésus ! dit Marianne, il fallait bien l'*amuser* cet officier, il voulait voir ce que je portais dans mes ballots.

— Nous ne pouvons donc plus nous promener sur les grandes routes, dit Joseph avec fureur. Ah ! nous les renverrons à Paris, les uniformes ! Nous verrons, et pas plus tard que ce soir.

— Un moment, lui dis-je, vous attendrez les ordres de M. Ernest, avant de rien entreprendre. Il m'a chargé de vous le dire.

— J'ai des ordres de quelqu'un qui le vaut bien, répondit Joseph avec humeur, et d'ailleurs je ferai ce qui me plaît.

Il se baissa et ramassa les armes.

— Voulez-vous donc les emporter, lui dis-je?

— Est-ce que vous croyez, répondit-il, que je vais les laisser là au clair de la lune?

— Vous ne les toucherez pas, m'écriai-je, que vous n'en ayez reçu l'ordre de M. de Montfillon.

— Et je l'ai, cet ordre, me dit Joseph.

Je vis qu'il parlait du vieux marquis.

— Son fils a décidé qu'il fallait attendre. Obéissez-lui.

— Allons, Joseph, dit Marianne, écoute monsieur; il est venu avec M. Ernest de Paris pour ça, et il doit savoir ce qu'il faut faire mieux que nous.

— Il pouvait y rester, dit le paysan en patois. C'est égal, je ferai ce qu'il veut. Allez-vous-en, on peut s'apercevoir que vous avez quitté le grand chemin.

Nous reprîmes le petit sentier avec Marianne après avoir rattaché les ballots, tandis que Joseph s'enfonçait dans les bois. Au moment où nous débouchâmes sur le chemin du château, nous fûmes surpris de rencontrer Ernest qui se promenait sur la route en causant avec le lieutenant.

—Eh! nous dit-il en me voyant sortir avec Marianne, voilà qui est très-bien; comment, notre belle convertie, vous allez dans les bois avec un jeune homme, vous ne savez donc pas que les belles filles y perdent toujours quelque chose?

— Elles y perdent beaucoup, dit le lieutenant qui s'était approché de la mule, car voilà des ballots qui étaient pleins tout à l'heure, et qui, maintenant, sont à moitié vides. Dites donc, ma belle fille, reprit-il sévérement, est-ce que vous avez été par-là vendre des cravates et des bretelles aux buissons et aux arbres? Il faut que ceci s'explique.

Ernest me regardait d'un air ébahi. Je lui avais fait un signe qu'il n'avait pas trop compris, et Marianne, les yeux baissés, jouant avec un bouton de son casaquin, ne répondait rien.

— Enfin, dit l'officier, qu'y avait-il dans vos ballots?

— Da! reprit la jeune fille, monsieur le sait aussi bien que moi.

— Eh bien! monsieur, me dit le lieutenant, me direz-vous ce que contenaient ces ballots?

— Je ne sais de quel droit vous m'interrogez ainsi, et le ton que vous prenez....

— Monsieur, dit le lieutenant sèchement et avec une politesse railleuse, mes droits résultent d'ordres très-précis, et le ton que je prends est tel que vous n'y trouveriez rien à dire si vous aviez quelque chose de bon à me répondre.

— Eh bien! monsieur, tenez-vous pour dit que je n'ai rien à vous répondre.

— Alors, monsieur, tenez pour bon, reprit l'officier, que je m'assure de votre personne.

— Comment, m'écriai-je, m'arrêter! Oh! pour ceci, mon cher Ernest,

la plaisanterie devient trop grave; je ne me soucie pas d'aller en prison pour les lubies de monsieur votre père.

— Mais, mon Dieu! s'écria Ernest, qu'y avait-il dans ces malheureux ballots?

— Eh bien! dis-je, il y avait....

— Des armes! dit l'officier.

Je fis un signe affirmatif.

— Comment! s'écria Ernest en parlant à Marianne, vous avez osé....

— Eh! monsieur le marquis, j'ai obéi à votre père, dit la jeune fille, habile à se débarrasser de l'accusation qui allait peser sur elle.

— A mon père?

— Vous l'entendez, monsieur, reprit le lieutenant, et j'espère que maintenant vous ne me solliciterez plus de retarder la visite que je dois faire chez vous.

— Marianne, dit Ernest, allez au château, et ne dites à personne ce qui vient de se passer. Je voudrais parler à monsieur.

— Pardon, reprit le lieutenant, il est inutile que cette jeune fille aille avertir monsieur votre père de l'endroit où sont ces armes. Elle aura la bonté de demeurer avec nous. D'ailleurs, je manquerais trop ouvertement à mes devoirs en ne m'assurant pas d'elle.

Ernest allait répliquer lorsque nous vîmes accourir Liret qui nous cherchait partout. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous lui racontâmes la position.

— Diable! diable! dit-il.... Mais, mon cher Ernest, vous n'avez pas dit nos projets au lieutenant?

— A peu près, dit Ernest en faisant signe que Marianne écoutait.

— C'est vrai, dit le notaire, l'enfant pourrait causer, diable! diable! Monsieur le lieutenant ne parlait-il pas de la faire arrêter?

— Sans doute.

— Eh bien! mon cher ami, c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le moment; allons, petite, allons, il faut vous laisser mettre dans la chambre de Jacqueline, vous causerez ensemble. C'est l'affaire de vingt-quatre heures.

— Mais on l'attend au château, dit Ernest.

— Diable! diable! fit Liret, ça se complique cruellement.

Il s'arrêta, prit trois prises de tabac, alla se placer devant le lieutenant, et le regarda dans le blanc des yeux.

— Monsieur, lui dit-il tout d'un coup, voulez-vous croire à la parole d'honneur d'un homme qui a soixante-dix ans et qui est réputé pour un honnête homme?

— Je croirai à la vôtre, monsieur, dit le lieutenant.

— Voilà qui est bien. Vous allez me laisser cette jeune fille pendant deux heures, parce que j'ai besoin d'elle; elle vous sera rendue à votre première sommation; et cette sommation, vous viendrez nous l'apporter vous-même au château ce soir vers dix heures. Vous trouverez Gaspard au bout du petit chemin, il vous conduira dans la chambre de ces messieurs, et nous arrangerons tout ça.

— Ces messieurs s'engagent-ils à ce que rien ne sera changé d'ici là dans l'état des choses, que rien ne sera soustrait du château?

— Je m'y engage, dit Ernest.

— Et vous? dit l'officier en s'adressant à moi.

— Moi, monsieur, lui dis-je, je ne m'engage à rien; je me trouve déjà assez follement engagé dans une affaire à laquelle je ne comprends rien.

Liret me regarda du coin de l'œil.

— Mon cher ami, me dit-il d'un air rusé, vous ne savez pas comme on cause bien entre deux verres de punch de l'affaire la plus compliquée. C'est un soir que j'étais un peu gris que je découvris dans un acte une nullité que j'y cherchais vainement depuis six mois.

Je dois dire, à la honte de l'humanité, que je compris très-bien, car le notaire était possesseur d'un acte qui me concernait, et je dois dire, toujours à la honte de l'humanité, que je pris aussitôt le même engagement qu'Ernest et Liret.

— En ce cas, reprit le lieutenant, si vos intentions sont telles que vous me le dites, vous ne devez pas vous soucier que ces armes arrivent à leur destination.

— Non vraiment, dit Ernest, il faut les enlever.

— Où sont-elles? demanda-t-il à Marianne.

— Le Parisien peut vous le dire, répondit-elle avec un froid dédain. Il m'a déjà dénoncée.

— Que le diable vous emporte tous! m'écriai-je en fureur; tout à l'heure je vais passer pour un espion: j'en ai assez, faites vos affaires vous-mêmes.

— Bon, très-bon, dit Liret, je vais le savoir sans autre information.

Et se remplissant d'air avec effort, il jeta un hâôu aigu comme celui

d'une femme, et un instant après on lui répondit par un cri pareil et un coup de fusil qui s'entendit à peine.

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit l'officier.

— Cela veut dire, répliqua le notaire, que pendant que nous babillions ici, ils ont emporté les fusils.

— En ce cas, dit le lieutenant, tout est rompu, et je ne puis rendre la liberté à cette prisonnière.

— Traitons, dit le notaire; nous allons laisser monsieur (c'était moi) pour otage, et, dans deux heures, vers sept heures, au moment du souper, nous vous renverrons la fille délinquante. Vous acceptez, c'est entendu. Allons, dépêchons, on nous attend au château.

Je n'eus le temps de rien objecter, car Liret, Ernest et Marianne partirent sur-le-champ, et je ne pus que leur crier de m'envoyer au moins des cigares.

— J'en ai d'excellens à votre service, me dit le lieutenant.

Et nous demeurâmes seuls. Tout en causant, je lui appris comment je me trouvais mêlé dans cette affaire, et je sus de lui que cette Marianne lui avait été désignée comme l'agent des intrigues des nobles du pays.

— Elle a été d'autant plus utile à leurs relations, me dit-il, qu'elle est protestante, et qu'en général les protestans sont très-patriotes, car vous savez sans doute qu'ici les opinions politiques sont encore des opinions religieuses.

Nous eûmes à ce sujet une longue conversation, et le lieutenant Vamès me prouva qu'il avait observé le pays qu'il habitait.

— Cette différence de religion a laissé, me dit-il, entre les habitans des petites villes, qui presque tous sont fabricans et protestans, et les catholiques nobles qui possèdent la plupart des fermes, une haine telle, que si nous voulions laisser faire la garde nationale du pays, elle aurait bientôt fait prompte justice de toutes ces résistances; mais ce serait ouvrir carrière à des désastres sans nombre. Les gardes nationaux, irrités encore de la suprématie des nobles et des prêtres qu'ils ont subie pendant quinze ans de restauration, en leur qualité de patentés et de protestans, ne parlent pas moins que de démolir ou de brûler les châteaux qu'ils supposent servir d'asile aux réfractaires; si un pareil acte était commis, il donnerait lieu à de cruelles représailles, et certes, le lendemain d'un château dévasté, vous auriez plus d'une manufacture incendiée. Ce serait mettre le pays à feu et à sang. Je regrette d'être forcé au métier que je fais, mais cepen-

dant je pense que c'est le seul parti sage qu'il y eût à prendre, que de charger, pour ainsi dire, des neutres de rétablir l'ordre dans ce pays.

Ce fut en causant ainsi qu'il me raconta que des gardes nationaux s'étant engagés dans la montagne avec le procureur du roi, celui-ci avait été fait prisonnier; que les gardes nationaux avaient tué deux paysans, et avaient eu de leur côté un officier presque coupé en deux par un coup de faux.

Peu à peu la conversation nous entraîna bien loin de la montagne Noire; elle retourna à Paris, le but de toute espérance de jeune homme. Il se trouva que M. Vamès y avait tenu garnison; nous nous rencontrâmes sur trois ou quatre noms d'amis que nous connaissions chacun de notre côté; nous étions en pleine voie d'intimité, lorsque nous vîmes revenir Marianne sous l'escorte du fidèle Gaspard, qui avait fait un héroïque effort sur sa jambe pour nous la ramener.

Je remarquai que la jeune fille avait perdu quelque chose de cet air décidé que je lui avais remarqué; elle avait beaucoup pleuré, et Gaspard, en partant, lui remit un petit volume qu'en homme de guerre expérimenté il fit passer à l'inspection du lieutenant. Nous fûmes tous deux très-surpris en voyant que c'était un livre de messe.

Je rentrai au château sur la foi des traités, et j'arrivai au moment où l'on allait se mettre à table pour souper. Tout le monde était, sinon triste, du moins silencieux et grave; Mme de Lancey était plus sombre que jamais; elle aussi avait beaucoup pleuré, et je pensais qu'il y avait connexité d'intérêt dans ses larmes et dans celles de Marianne. Comme on se parlait peu, je me mis à réfléchir, et l'histoire de l'abbé Laurot me servant de fanal, je m'imaginai que Marianne pouvait bien avoir, avec Mme de Lancey, des rapports semblables à ceux du comte Annibal et de l'abbé. Je n'eus guère le temps de me livrer à la méditation et à l'arrangement de cette supposition; le souper fut court, et après un quart d'heure d'entretien, tout le monde se retira. J'ai oublié de dire que tous les curés avaient disparu.

A peine fûmes-nous rentrés dans notre chambre avec Ernest, qu'il se jeta dans un fauteuil en poussant un ouf! qui dénotait combien la journée lui avait pesé.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Attendons Liret, reprit-il, il ne me pardonnerait pas de vous avoir révélé son plan de campagne; il s'en réserve la gloire.

Une heure se passa à peu près, pendant laquelle Jacquet apprêta un immense bol de punch, alluma un feu d'orgie dans la cheminée, et disposa cinq fauteuils autour de la table.

— Pour qui, dis-je à Ernest, ce cinquième siége.

— Pour Gaspard; il est de la mine et de la contre-mine, et par conséquent admis au conseil.

Ernest avait un ton de gaieté et de bonne humeur que je ne lui avais pas vu depuis long-temps. Bientôt Liret arriva sur la pointe du pied comme un écolier qui vient à un régal secrètement préparé dans la mansarde d'un collége.

— Trop de citron, dit-il en goûtant le punch vers lequel il se dirigea d'abord; ajoutez du thé, du sucre et du rum.

Ceci doubla le bol de punch, et Liret dit gravement en s'asseyant dans un fauteuil sans quitter le précieux liquide du coin de l'œil :

— Voilà qui va bien.

Il y avait entre nous une sorte de recueillement qui nous empêchait de parler, et nous étions tous trois dans un profond silence lorsque nous entendîmes monter dans la tour angulaire qui nous servait de cabinet de toilette.

—Les voilà, dit Liret; il prit lui-même un flambeau et alla au-devant du lieutenant et de Gaspard, qui étaient entrés par une petite porte qui ouvrait sur la campagne. Quand le notaire traversa avec le lieutenant la fameuse salle aux chaises percées, il ne put résister au désir de faire un mauvais calembour, et ma fidélité d'historien m'oblige à le répéter.

— Mon cher lieutenant, dit-il, vous allez trouver ici une vraie place de guerre, et voici d'abord les pièces de siége.

Si je vous dis que nous eûmes la sottise de rire de cette bêtise, c'est pour vous apprendre que nous nous abordâmes avec le lieutenant en disposition de gaieté. L'assemblée étant au grand complet, Liret désigna sa place à chacun, et lui-même, se laissant tomber dans son fauteuil, s'écria :

— D'abord buvons : c'était la manière des anciens pour garantir à leurs hôtes les droits sacrés de l'hospitalité.

— Très-bien, dit Ernest; mais ils buvaient dans la même coupe.

— Sottise! dit Liret, car si le vin était bon, le premier était un imbécile de ne pas tout boire.

Nous trinquâmes, et le notaire, se renfonçant dans son fauteuil, commença en ces termes :

— Voici les positions : monsieur est le fils de M. le marquis de Montfillon, qui lui laissera cinquante mille livres de rente. *Ma*, monsieur est le neveu de Mme de Lancey, qui en possède quatre-vingt-dix mille. Les rentes paternelles sont immanquables, les rentes de la tante sont chanceuses, d'autant plus chanceuses que ladite dame est fort poussée à en faire don à l'Église, par des raisons de pénitence à nous inutiles à révéler, et que ces raisons ont été corroborées par la conduite du neveu ci-présent, qui, au grand scandale de toutes les ames pieuses, s'amuse à perdre son ame et, qui plus est, son argent avec des danseuses de l'Opéra et autres.

— Pardon, dit l'officier, mais cela ne me paraît pas avoir grand rapport avec l'affaire des réfractaires.

— Rapport intime, mon cher, reprit Liret; mais vous m'avez interrompu, et je ne sais jamais reprendre haleine sans m'ouvrir la voix par un verre de quelque chose : donnez-moi du punch, et n'oubliez pas qu'à chaque interruption je double le moyen oratoire.

— Diable! fit Ernest, n'allons pas dire deux paroles de suite.

— Comme vous voudrez, dit Liret; je continue. Ergo, comme les jeunes gens n'ont jamais assez d'argent, et que les prêtres en ont toujours trop, il est juste, il est bon, il est évangélique, que le jeune homme recueille et que l'Église soit frustrée.

Quelqu'un eut envie de rire.

— Si vous riez, je bois, dit le notaire, et je fais écrire au procès-verbal : rires et interruptions.

Nous gardâmes notre sérieux.

— Vous me demanderez peut-être pourquoi nous voulons pourvoir dès à présent à l'inconvénient de perdre quatre-vingt mille livres de rente; je vous répondrai que c'est parce qu'il faut que ce soit fait aujourd'hui, ou jamais. Ladite dame, veuve de Lancey, par ces mêmes raisons que je n'ai pas voulu vous dire tout à l'heure, veut se retirer du monde, s'enfermer dans une communauté de sœurs de la charité, et, en sa qualité de femme qui va mourir au monde, elle veut faire un testament.

— Je ne vois pas trop, dit le lieutenant.

— Buvons! s'écria le notaire, deux verres s'il vous plaît, c'est promis.

— Taisons-nous, ou dans un quart d'heure Liret sera gris comme un Polonais.

— N'insultez pas la Pologne, dit Liret, dont les yeux flambaient déjà, et écoutez votre vénérable, enfans. C'est donc le testament que

prépare la susdite dame qui est important à surveiller, et qu'il est nécessaire de tourner du côté laïque au préjudice de la rapacité cléricale. Or qu'a fait le notaire Liret, l'ami de la noble famille des Montfillon? Il a été chez l'archiprêtre de la paroisse, un vieux honnête homme que l'esprit de la robe n'a point gagné; il lui a dit la chose, et voici ce qui a été adopté par lui, tout en regrettant qu'une si bonne œuvre lui vînt par l'inspiration du démon : le démon, c'est moi; la bonne œuvre est celle-ci. Je ne sais en quels termes le brave archiprêtre a persuadé Mme de Lancey; mais voici comment, moi, je l'aurais prêchée. « Donner son bien aux prêtres, est une chose fort commune et que les derniers des bourgeois se permettent quelquefois, à l'instar des plus nobles pécheurs. Il est une œuvre à la fois plus agréable à Dieu et plus remarquable aux yeux du monde, c'est de ramener au giron de l'Église une ame égarée. Il y a près de vous une jeune fille protestante que vous avez quelque raison de connaître, fille d'une mère abandonnée par sa mère coupable, *id est*, petite-fille d'une pécheresse qui l'a oubliée dans la misère où elle a vécu. Le malheur de sa naissance appartient à une cruelle faute de cette pécheresse, et le malheur de sa perdition tient à ce vain orgueil, qui a craint de la protéger de ses bienfaits de peur de dénoncer les liens qui l'unissaient à une famille d'un nom respectable. Il faut réparer tous ces torts en un coup; il faut ramener la brebis égarée au bercail de l'Église, et, comme il est impossible de lui donner un nom, il faut lui assurer une existence honnête. Cet acte sera bien plus agréable au ciel que le don de votre fortune, qu'il sera alors convenable d'assurer à votre neveu Ernest, jeune homme complétement corrigé de ses erreurs, et qui donnera une éclatante preuve de son repentir en venant vous seconder dans votre pieuse entreprise et en servant de parrain à la jeune convertie dont vous serez la marraine. La dame a accepté.

— C'est sublime! m'écriai-je.

— Du punch! cria le notaire, du punch! du punch!

Il tint sa parole et en avala quatre verres.

— Admirablement bu! lui dit l'officier; mais je ne sais pas encore en quoi ceci regarde l'affaire des réfractaires.

— En quoi! s'écria le notaire tout-à-fait flambant de punch et de regard. C'est que ladite Marianne est l'amoureuse du nommé Joseph, le plus têtu des réfractaires, lequel se soucie de la légitimité comme d'un vieux sabot, mais lequel se soucie beaucoup de sa maîtresse. Or, suivez

bien mon raisonnement. La foi nouvelle et chancelante de la nouvelle convertie a besoin d'un appui pour ne pas fléchir, d'un guide pour ne pas errer, et je ne sais rien de mieux pour appuyer la foi chancelante d'une jeune fille qu'un beau mari qui lui donne le goût du catholicisme, par des raisons que je n'ai pas besoin de vous dire. Ledit Joseph ne demande pas mieux, ladite Marianne ne demande pas mieux, nous ne demandons pas mieux; donc nous achetons un remplaçant à Joseph, nous le marions avec Marianne, nous faisons faire donation à la tante, le pays est tranquille.

— Et Ernest a les quatre-vingt mille livres de rente, dis-je.

— Et je vous invite tous à célébrer ce grand jour, dit Ernest.

— Et nous boirons du sillery crémant, dit le notaire.

— Et je serai l'intendant de M. le marquis, dit Gaspard.

— Et nous reprîmes tous en chœur :

— A boire! à boire!

Et nous trinquâmes en nous levant et en jetant nos bonnets de velours au plafond, Liret jeta sa perruque.

— Donc, reprit-il, nous avons besoin d'un délai de huit jours pour cela, et voilà les raisons, lieutenant, qui nous font demander un armistice.

— Accordé! s'écria celui-ci joyeusement.

— Accordé! répétâmes-nous en chœur.

Nos bonnets voltigeaient encore en l'air, nos verres se choquaient encore lorsque nous fûmes interrompus par quatre ou cinq coups de feu suivis de longs cris.

Liret laissa tomber son verre, l'officier jeta le sien et ouvrit la fenêtre qui donnait sur la campagne, et s'écria avec colère :

— C'est une lâche trahison, messieurs, un piége infâme où vous m'avez attiré, les montagnards attaquent la ferme de Jacques.

— S..... dit Liret : c'est vrai; mais croyez, lieutenant, que nous sommes complétement étrangers.....

— Messieurs, dit le lieutenant en tirant son sabre, ouvrez-moi; on attaque mes soldats, et je ne suis pas à leur tête.

— Prenez garde, dit Liret, que les paysans sont entre le château et la ferme, et vous ne pourrez passer.

— Ouvrez-moi, répéta le lieutenant qui devenait plus furieux à chaque coup de fusil qui retentissait dans la campagne. Vous êtes des.....

— Épargnez-vous des injures, dit Ernest, nous allons vous accompagner.

— Je n'ai pas besoin de vous, ouvrez-moi sur l'heure, ou je vous fais sauter la cervelle, dit-il, en tirant de sa poche un petit pistolet, qu'il arma.

— Venez, venez, dit Liret, qui vit que cette menace allait faire sur Ernest un effet contraire à celui qu'en attendait le lieutenant. Il prit un flambeau et conduisit l'officier par l'escalier dérobé de la tour, et ils sortirent par la porte basse.

— Suivons-le, me dit Ernest en prenant un fusil. Gaspard, fais disparaître ce désordre.

Je pris un fusil comme Ernest, et nous sortîmes. Liret était sur la porte en criant :

— L'imprudent! l'imprudent!

Il nous expliqua en deux mots que les montagnards, repoussés par les soldats, passaient devant le château quand l'officier en était sorti, et qu'il s'était audacieusement jeté parmi eux.

— Quelques coups de feu ont été échangés; les misérables l'ont tué! ajouta le notaire.

Nous courûmes vers le chemin, et comme Ernest allait franchir la haie qui séparait la route de l'avant-cour du château, il fut saisi au collet par un sergent, qui se mit à crier :

— J'en tiens un!

Les soldats accoururent, et ayant reconnu Ernest pour le jeune homme qui avait causé avec leur officier, ils l'interpellèrent violemment.

— C'est le maître de ce château! — Notre lieutenant y est venu. — Qu'as-tu fait de notre lieutenant? — Je te casse la tête et je brûle ta bicoque, si tu ne nous le rends pas sur l'heure. — Notre lieutenant! — Notre lieutenant!

Ernest cherchait à se dégager plutôt qu'à répondre. Les soldats s'exaltaient dans la lutte; la position devenait grave, nous tentions de vains efforts pour nous interposer; enfin, Liret s'avança, et cria :

— Eh bien! vous l'aurez votre lieutenant, avant une heure.

— Tout de suite! tout de suite! dirent les soldats; vous l'avez assassiné! Où est-il?

— C'est vous qui assassinez ce jeune homme! dit Liret avec colère. Assurez-vous-en, mais ne le maltraitez pas.

— Qui êtes-vous? dit le sergent.

— Je suis notaire et maire de ma commune, dit Liret, et je vous somme, au nom de la loi, de cesser vos violences.

— Très-bien! dit le sergent à ses soldats, attachez le prisonnier, et qu'on fouille le château. En avant!

Pendant ce temps, tout le monde s'était éveillé en sursaut; on descendait dans la cour, et les soldats, trouvant les portes ouvertes, y pénétrèrent facilement. Le sergent fit garder l'entrée principale, et ordonna qu'on rassemblât tous les gens de la maison dans le salon principal, où il fit conduire Ernest; déjà le marquis y était avec sa femme. Bientôt Mme de Lancey, le comte Annibal, l'abbé Laurot, y furent amenés, ainsi que tous les domestiques de la maison. L'aspect des divers costumes sous lesquels chacun se présenta eût été passablement plaisant, si l'affaire n'eût été si grave. Dans son épouvante, l'abbé Laurot avait oublié de mettre sa chemise dans son pantalon, et Annibal avait enfourché sa culotte courte, sans avoir le temps de passer ses bas. Ernest, garrotté, était surveillé par deux soldats. Le vieux marquis interrogeait Liret qui ne répondait pas, et qui se gorgeait le nez de prises de tabac, comme pour voir s'il ne se trouverait pas une idée dans sa tabatière. On empêchait M. de Montfillon de s'approcher de son fils, et il s'adressait à Gaspard, qui lui disait avec humeur :

— Vous l'avez voulu; ça devait finir par-là.

Le marquis se récriait en demandant compte de cette violation de domicile; enfin Gaspard l'arrêta en lui disant sèchement :

— Mon Dieu! ne les embêtez pas trop! Ils en feraient dix fois plus qu'ils n'auraient pas tort. Hum! si c'était moi! grommela-t-il.

Enfin le sergent rentra; il avait lui-même inspecté le château. Dès qu'il fut dans le salon, il jeta lourdement la crosse de son fusil par terre, et dit brusquement :

— Mon lieutenant n'est pas ici; il faut qu'on me le retrouve!

— Et, du diable! on vous le retrouvera, votre lieutenant. Mort ou vivant, il faut bien qu'il soit quelque part!

— Comment! dit le sergent : Mort ou vivant! S..... vous me faites regretter de n'avoir pas passé ma baïonnette au travers du corps de ce muscadin.

— De mon fils? dit M. de Montfillon, et pourquoi?

— Parce qu'il a été arrêté un fusil à la main lorsqu'on attaquait la ferme, et que dans ce moment si c'était fait, ce serait fait; voilà tout! En

attendant, et puisqu'il faut agir légalement, je vas envoyer un de mes hommes à la ville pour m'amener le procureur du roi.

— C'est ce que je demande, dit M. de Montfillon, et ce que je demande, c'est qu'on nous explique pourquoi on a ainsi violé ma maison?

— Mon père! dit Ernest, il faut tout vous dire.

— Il ne faut rien dire du tout, reprit Liret; il faut agir, il faut retrouver le lieutenant. Ils ne l'auront probablement pas tué!

Liret redoutait l'explication, et je voyais les 80,000 livres d'Ernest bien compromises.

— Mais qu'ai-je affaire de ce lieutenant? dit le marquis.

— Comment! reprit le sergent, vous l'avez attiré chez vous pour l'assassiner.

Ernest me parut ruiné; probablement il n'y pensait pas.

— Chez moi! dit le marquis; que faisait-il chez moi?

— Que voulez-vous? il s'est trouvé être un ami intime de monsieur, dit Liret en me montrant, et il est venu lui faire une visite.

— Ça, c'est possible, dit le sergent. Je les ai entendus causer ensemble de leurs connaissances de Paris.

Je ne sais par quelle fatalité j'endossais la responsabilité de toutes les maladresses qui se faisaient autour de moi, et dont j'étais parfaitement innocent; je ne voulais ni compromettre Ernest vis-à-vis de sa famille, ni me compromettre moi-même, et je ne sais trop ce que j'allais répondre, lorsque j'entendis la voix de Gaspard qui dit au sergent :

— C'est tout simple qu'ils se soient reconnus tout de suite, parce que les jeunes gens n'ont pas à se rappeler du vieux, comme nous, Godot!

Le sergent se retourna à ce nom.

— Tonnerre de Dieu! c'est toi, Gaspard, dit-il; comment se fait-il que je ne t'aie pas vu depuis huit jours que je rôde par ici?

— C'est que la jambe allait mal.

— Tiens, dit le sergent, toujours la même; elle a du malheur. Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis l'intendant de monsieur le marquis, et tu m'obligeras d'être bon enfant.

— Très-bien! très-bien! dit Liret en fermant sa tabatière, qui ne lui avait rien fourni que de me mettre de la partie. Vous allez laisser ces dames se coucher tranquillement, et nous allons causer.

— Causer de quoi? dit le sergent. Personne ne bougera d'ici qu'on ne m'ait retrouvé mon lieutenant.

— Mais que diable! mon cher, dit Liret en s'emportant, comment voulez-vous qu'on vous le retrouve, si on ne va pas le chercher? Vous êtes stupide!

— Hein! fit le sergent d'un air courroucé.

— Tais-toi donc, lui dit Gaspard; il dit que tu es bête; voilà tout.

— Comment! bête.

— Eh! oui, si ton lieutenant est par-là caché dans quelque taillis...

— Mon lieutenant ne se cache pas, dit le sergent; c'est frais, mais c'est bon.

— Je ne te dis pas; mais s'il est blessé quelque part par-là.

— Comment, blessé!

— C'est possible, dit Liret; quand il a entendu les coups de fusil, il s'est élancé comme un furieux de la chambre de monsieur, et s'est précipité sur les montagnards qui passaient.

— Vous étiez donc aussi dans cette chambre? dit le marquis.

— Oui, fit Liret d'un air ravi de prendre le marquis en défaut d'observation; oui, j'y étais pour m'entendre avec monsieur sur l'affaire pour laquelle il a été assez aimable pour venir me relancer jusqu'ici.

J'étais près d'Ernest.

— Me voilà bien recommandé! lui dis-je.

— Mon cher, Liret vous en tirera et moi aussi; regardez son air joyeux; son plan de campagne est tracé.

Probablement il l'expliquait au sergent qui l'écoutait silencieusement, après avoir donné un ordre à quatre de ses soldats qui étaient sortis.

— C'est possible, finit par dire celui-ci; mais ça n'empêche pas que je vais envoyer un homme avertir le procureur du roi.

— C'est ça, dit Liret, un homme que vous ferez peut-être assassiner sur la route!

— Diable! dit le sergent.

— Mon cher, reprit Liret, attendez jusqu'au jour, et si nous ne vous ramenons pas le lieutenant frais comme une rose, alors... alors, ma foi, comme alors, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Bientôt les soldats rentrèrent et déclarèrent qu'ils avaient fouillé tous les recoins, et qu'ils n'avaient trouvé aucune trace du lieutenant, et rien qui témoignât que quelqu'un eût été blessé.

— Bravo ! dit Liret, ils l'ont emmené prisonnier. Nous le retrouverons. Allons, hé ! qu'on selle les deux bidets.

— Vous savez donc où ils sont? dit le sergent.

— Moi, fit Liret, pas le moins du monde, mais je trouverai bien quelqu'un qui le saura. Voyons un peu, vous autres; viens ici, Jacquet, tu dois savoir où ces coquins se retirent.

Le marquis, qui craignait d'être trahi, fit un signe au valet de chambre de répondre négativement; Liret s'en aperçut, prit Jacquet par le collet, et lui faisant faire une demi-conversion, il lui tourna le dos au marquis et continua, en le tenant à deux mains par les revers de sa veste.

— Tu sais ça, toi, Jacquet; tu es malin comme un singe, tu as découvert leur repaire, tu vas nous conduire.

Le marquis toussait, Jacquet se démontait le cou pour voir le marquis.

— Da, monsieur, disait-il, je ne sais pas.

— Je comprends, tu ne sais pas si tu dois savoir; mais, ajouta-t-il plus bas, comme tu leur as apporté le reste de la vache du père Jacques, si tu ne sais pas tout de suite, je te livre à la justice comme leur émissaire, et, qui plus est, comme leur munitionnaire général.

A ce mot de munitionnaire, dont Jacquet n'avait aucune idée, il trembla comme s'il s'était déjà vu entre les mains des gendarmes, et il reprit :

— Alors je vais vous conduire.

— Très-bien, dit Liret en le lâchant; il vint à moi et me dit :

— Allons, jeune homme, dépêchons, nous allons partir sur-le-champ.

— Nous? lui dis-je.

— Pardieu ! il serait plaisant, répliqua-t-il, que vous ne voulussiez pas aider M. de Montfillon à sortir de la fâcheuse position où vous l'avez mis. — Et il me tourna le dos.

— Ah ! s'écria Ernest en se levant, c'est trop fort !

— Non, lui dis-je, c'est superbe de *gascon;* j'irais partout avec un homme pareil, fût-ce dans une caverne de voleurs, d'abord parce qu'il m'amuse, et ensuite...

— Ensuite, dit Liret, parce que vous avez besoin de moi. Gaspard, reprit-il en élevant la voix, une bouteille de Rancio et des biscuits; les nuits sont froides en diable. Marquis, vous n'avez pas un carrick à me prêter? mon habit n'est pas doublé de chaleur.

Le marquis fit un signe majestueux à Gaspard, et celui-ci sortit de la chambre.

Peu à peu le trouble général s'était calmé; tout s'expliquait, grâce à la raison qu'avait donnée Liret de la présence du lieutenant au château. Les dames se retirèrent sur la sollicitation d'Ernest; on permit aux domestiques d'aller dans une chambre séparée, et le vin de Rancio fut apporté.

— Allons, dit Liret, une rasade au succès de notre entreprise; sergent, est-ce que vous ne voulez pas que ce jeune homme trinque avec nous?

Ernest avait encore les mains attachées; le sergent défit la corde.

— Allons, reprit Liret, un verre, Gaspard, un verre, Jacquet, ça te donnera des jambes; un verre, monsieur le marquis, ça vous remettra du souci de penser que votre fils, pris les armes à la main, pourra bien aller expier sa folie en prison.

Le marquis, qui comprit la leçon, accepta un verre, et force lui fut de trinquer avec le militaire républicain, le décoré de juillet, le sergent de M. Louis-Philippe, son intendant et son valet de chambre.

Jamais le nom des Montfillon n'avait été aussi compromis. Il y avait un air de dignité résignée dans le visage du marquis dont Liret s'amusait prodigieusement en me faisant des grimaces d'intelligence.

Au moment de partir, on nous souhaita un bon voyage et un prompt retour, nous montâmes sur les bidets du marquis, et prîmes la route de la montagne.

— Hum! hum! fit le vieux notaire, comment tout ça finira-t-il? — Il fait un froid de chien. — Si ces gueusards-là l'ont tué! — Ils en sont capables. — Je suis sûr que j'en aurai un rhume. — Ils l'auront enterré dans quelque coin. — Si encore j'avais pris mon bonnet de coton. — Enfin, nous allons voir.

Nous marchâmes à peu près pendant une demi-heure en suivant la crête du ravin qui coupe la montagne de Montfillon en deux. Bientôt Jacquet nous fit prendre un petit sentier qui descendait vers le torrent qui coule au pied du château. Il faisait une nuit très-obscure, et, la pente du terrain sur lequel nous descendions s'effaçant dans les ténèbres, il me semblait que nous glissions le long d'un mur et suspendus au-dessus d'un gouffre.

— Est-ce que tu veux nous noyer? dit le notaire à Jacquet qui était devant nous; il me semble que j'entends le bruit de la cascade.

En effet, depuis un moment, un murmure sourd annonçait le voisinage d'un chute d'eau.

— Pardieu! répondit Jacquet en patois, ils sont à la caverne des Fées (*al Roc de las incantadas*).

— Il y en a donc partout! m'écriai-je.

— Ah! fit Jacquet, vous savez le patois.

— Un peu. Mais qu'est-ce que cette caverne des Fées?

— Diable! dit le notaire; j'ai fait là-dessus un poème dans ma jeunesse, voulez-vous que je vous en dise quelque chose?

— Oui, lui répondis-je, dites-moi le sujet.

— Hein! me dit-il, vous paraissez mépriser les vers de province; pardieu! vous avez raison; ils ne valent pas mieux que ceux que vous faites à Paris.

— D'accord, mais nous ne les récitons pas.

— Vous faites pis, vous les imprimez. *Verba volant...*

— J'aime encore mieux vos vers! m'écriai-je.

— Les voici : c'est qu'il y a du merveilleux tout neuf à extraire de nos montagnes, une mythologie complète, plus heureuse que le christianisme, car elle a encore ses êtres surnaturels qui parlent aux hommes, et ses hommes qui y croient. Du reste, voici ledit poème; il se récite ou se chante à volonté : attendu le brouillard qu'il fait, je vais vous le réciter.

Il commença (1). . . . . .

. . . . . .

Quand il eut fini cette immense kyrielle de vers, nous étions dans un étroit défilé qui semblait ne pas avoir d'issue.

— Il faut que vous descendiez de cheval, dit Jacquet, nous allons entrer dans le fourré.

Il attacha nos chevaux à un arbre, et nous pénétrâmes dans un bois de petits chênes rabougris, entremêlés d'énormes bruyères et de houx qui nous piquaient horriblement les jambes. Après que nous eûmes ainsi marché un bon quart d'heure, Jacquet poussa un petit cri doux et lent, et bientôt il lui fut répondu. Nous continuâmes à nous égratigner le long de cet infernal taillis; et tout à coup nous rencontrâmes une pente raide et presque perpendiculaire, le long de laquelle je ne pus descendre, pour ma part, qu'en m'asseyant par terre sur toutes sortes d'épines, et sur laquelle Jacquet marchait comme j'aurais pu faire dans une allée des Tuileries; après quelques minutes de cette descente, nous trouvâmes une large fissure dans

(1) Si nos lecteurs sont curieux de cette légende, nous pouvons la leur donner, car nous l'avons écrite de la main du notaire. Mais, comme elle n'a pas moins de soixante couplets ou stances, elle nous a semblé *dépasser la mesure d'un article de journal*, comme cela se dit d'ordinaire.

le roc, et dans cette fissure nous vîmes luire la flamme d'un foyer. Si je n'avais peur de la description après en avoir beaucoup fait, j'aurais une occasion superbe d'ordonner une belle décoration; la seule chose qui me frappa trop pour que je la néglige, c'est un effet de lumière que me fit remarquer Liret. Le foyer, placé en face de la cascade, s'y reflétait sur les mille petites vagues qui bouillonnaient à son pied, et y scintillait avec une rapidité de jets de flammes qui en faisaient un feu d'artifice liquide; la nappe, allongeant l'image du feu dans toute sa longueur, le faisait couler limpide à l'œil comme du fer en fusion, et la brume qui s'élevait du fond du ravin, se teignait d'un rose tendre et formait un nuage au milieu duquel toutes ces lueurs s'agitaient.

— C'est ce que j'ai voulu peindre dans ma septième strophe, me dit Liret; vous vous rappelez?

— Très-bien! lui dis-je.

Je n'en avais aucune idée.

Enfin, nous pénétrâmes dans la fissure de la roche enchantée, et, après avoir été reconnus par un paysan, nous pénétrâmes dans la grotte des Fées. Ce n'était que l'entrée; elle avait, en outre, une douzaine de salles, plus ou moins grandes, qui se communiquaient, et possédait plusieurs issues qui la rendaient un refuge inappréciable pour les misérables qui s'y trouvaient; ils étaient onze, sans compter le capitaine Joseph et notre véritable lieutenant.

— C'est heureux que nous arrivions, me dit Liret, ils sont treize; ils n'auraient pas passé minuit à treize, et ils étaient gens à jeter le lieutenant dans le torrent, pour revenir au nombre heureux de douze.

Joseph ne s'était pas levé pour nous recevoir; il y avait déjà en lui un air d'autorité et de commandement bien senti. Liret le regarda du coin de l'œil.

— Si ce drôle ne se fait point pendre, il fera fortune, me dit-il.

— Alors il entra tout-à-fait dans la caverne, et, reprenant son air insouciant, il dit :

— Bonjour, vous autres! bonjour, Joseph! Rallumez un peu le feu, je suis gelé. Bonjour, lieutenant! nous ne vous avons pas oublié.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda Joseph assez brutalement; qu'y vient faire monsieur?

— Nous venons vous demander si vous voulez être tous ici fumés comme des renards, ou bien signer une paix honorable pour tous les partis?

— Fumés! lui dit Joseph, qu'on nous fume si on peut! En voici un, dit-il en montrant le lieutenant, qui saura si ça chauffe, et un autre, dit-il en me désignant, qui verra si ça cuit!

— Peste! mon garçon, dit Liret, tu as la peau bien dure; mais voici quelques-uns de tes camarades qui ne sont peut-être pas aussi résolus que toi. Voyons, vous autres.

— Taisez-vous! dit Joseph; ils m'ont nommé leur capitaine, et ce n'est qu'à moi que vous aurez affaire.

— Ah! c'est comme ça que tu le prends, dit Liret en rajustant son carrick; eh bien! mon garçon, adieu!

Puis faisant quelques pas dans un état de colère admirablement joué, il cria à l'ouverture de la caverne : Allez, allez, fusillez-les tous, je...

— Qui ça? dit Joseph en se levant et en saisissant son fusil.

— Oh! n'aie pas peur, ça ne te regarde pas encore, dit Liret; c'est tout bonnement Ernest, Gaspard, ton père, et... Il essuya une larme; la pauvre Marianne!

— Marianne! mon père! dit Joseph.

— Ah ça! est-ce que vous croyez, mes drôles, dit Liret toujours furieux, que vous mettrez le pays sens dessus dessous, sans qu'il vous en coûte quelque chose! Le château est pris; il y a trois mille hommes d'arrivés, avec un *généralissime*.

Ce mot de généralissime fit presque autant d'effet sur Joseph que celui de munitionnaire sur Jacquet.

Cependant il reprit :

— Trois mille hommes! C'est impossible, nous en aurions été informés.

— Imbécile! dit Liret, comment veux-tu le savoir? Ils sont arrivés en malles-poste.

J'aurais eu la tête sur le billot que je n'aurais pu m'empêcher de rire. Liret me sauta au collet pour empêcher qu'on ne s'en aperçût, et il me dit avec colère :

— Voyons, dites-leur ça, vous qui les avez introduits dans le pays.

— Monsieur? dit Jacquet.

— Oui, monsieur.

— Et c'est la première fois qu'il y vient?

— Je ne sais pas si c'est la première fois, dit Jacquet; mais il entend fièrement bien le patois.

C'était depuis trois jours un parti pris de me mystifier, ou un malheur inconcevable qui me faisait toujours intervenir comme agent principal dans tout ce qui se passait. Liret m'adressa la parole en patois.

— Allons, faites vos propositions à ces messieurs.

— C'est inutile, dit Joseph, je ne veux rien entendre d'un espion.

— Ah! m'y voilà! m'écriai-je au comble de la fureur. Monsieur, dis-je à Liret, vous me rendrez raison de tout ceci.

— Tu vois, Joseph, reprit-il d'un air piteux, j'ai voulu vous sauver, et voilà monsieur qui me menace de me faire fusiller aussi.

Je n'y tins pas, le rire me prit; mais tous les paysans s'étaient levés à ces mots de Liret, et lui avaient crié de tous côtés :

— Nous ne voulons pas! Oh non! ce bon M. Liret! Da, ça ne se peut pas.

— Merci, mes amis, merci! disait le notaire; mais ce Joseph est têtu comme un âne.

Les autres paysans commencèrent à murmurer.

— Il vous laisserait tous fusiller, jusqu'au dernier.

— Eh bien! qu'est-ce qu'on demande? dit Joseph qui voyait son autorité s'ébranler.

— Mon Dieu! dit le notaire, c'est bien simple, et le généralissime m'a chargé de remettre à monsieur le lieutenant un plein pouvoir pour traiter en son nom.

Le lieutenant, que deux paysans avaient tenu éloigné de la scène, qu'il avait cependant entendue, s'approcha, et Liret lui ayant fait un signe, tira quelques papiers de sa poche.

Il les feuilleta, en prit un, et l'approchant du feu, il allait le brûler.

— Qu'est-ce que c'est que ça? lui dit Joseph.

— Oh! c'est un papier inutile, le projet de ton contrat de mariage avec Marianne, et d'une donation de mille écus que te faisait le jeune marquis; c'est du papier perdu.

— Pourquoi ça? dit Joseph en arrêtant le notaire.

— Si nous sommes tous fusillés, je ne vois pas à quoi c'est bon.

— Ah! voici votre affaire, lieutenant.—Vous reconnaissez l'écriture? me dit-il.

Je pris le papier; il commençait ainsi :

« Qu'il est doux d'aimer et de boire! »

C'était une chanson de table. Je la parcourus et je dis au lieutenant :

— Lisez ceci très-sérieusement.

Il en coûta au lieutenant quelques morsures aux lèvres qu'il avait l'air de mâchonner d'un air préoccupé.

— Eh bien ! dit-il, que venez-vous proposer à ces rebelles ?

— 1°, dit Liret, de se rendre demain à la ferme de Jacques, où vous les recevrez comme s'ils s'y rendaient de bonne volonté.

— Accordé ! répondit le lieutenant après avoir fait attendre assez longtemps sa réponse pour lui donner le mérite d'une concession.

— Et enfin de rejoindre les régimens vers lesquels ils seront dirigés, et où ils seront tous nommés *caporals* (1) en arrivant.

— Pour ceci, dit le lieutenant, je ne puis.

— A moins, reprit Liret, se hâtant de l'interrompre, que chacun ne préfère recevoir en partant cent écus en pièces de six livres, à l'effigie du roi Louis XVI.

— Nous aimons mieux l'argent, crièrent-ils tous.

— C'est possible, dit Joseph ; mais ça ne me va pas.

— Qui est-ce qui te parle de partir, toi ? lui dit tout bas Liret.

— Eh, mon Dieu ! lui dis-je de mon côté, laissez-le tout seul ; il faudra bien qu'il cède.

— Oui, me dit-il ; mais sans lui point d'abjuration de Marianne, qui n'a guère de foi qu'aux vertus théologales de ce chrétien ; sans abjuration, point de donation de la tante. Ergo..... Allons, finissons cette affaire. Il nous emmena dans un coin et reprit :

— Voyons, lieutenant, cela vous va-t-il sérieusement ? et pensez-vous qu'on pardonne à ces gaillards ?

— Oui, dit Vamès, je puis en répondre ; mais il faut que la soumission soit complète, et, d'après ce que vient de dire Joseph, je ne vois pas que je puisse m'engager.

— Entendons-nous : accepteriez-vous un remplaçant ?

Le lieutenant hésita. Enfin il se décida et dit :

— Oui, je ferai comprendre à l'autorité...

— Bien, dit Liret. — Jacquet, Jacquet ! viens ici.

Jacquet approcha.

(1) Plus tard, comme je racontais la scène de Liret au château, en lui rappelant le mot « ils seront tous *caporals*, le notaire me répondit : — Vous auriez dit caporaux, et pas un ne vous eût compris, car la traduction immédiate était pour eux : Je serai caporaux. Je maintiens que *caporals* est ici un sublime barbarisme.

— Est-ce un homme comme ça qu'il vous faudrait? il est un peu maigre; mais c'est bien charpenté.

Et il lui donna un coup de poing dans la poitrine, qui fit tomber Jacquet sur son...

—Vous voyez, dit Liret.

—C'est égal, dit le lieutenant, je m'en contente.

—Allons, viens ici, Jacquet; voyons, combien gagnes-tu chez le marquis?

—Cent francs par an et les vieux habits.

—Eh bien! mon cher, je t'offre une place à 5 sous par jour, ce qui fait 90 francs et des habits neufs.

—Je me soucie bien des habits neufs!

—Plus, dit le notaire, une gratification de 1,500 francs en pièces de 5 frans, qui ne perdent rien. On te traite comme si tu valais cinq hommes. Est-ce convenu?

—Da, monsieur, fit Jacquet, je ne sais pas.

—Dépêche-toi, ou je donne la préférence à un autre: n'oublie pas que tu as désobéi au marquis en nous conduisant ici, et que le premier acte de sa justice sera de te mettre à la porte, et il fera bien.

— Comment! il fera bien; s'écria Jacquet, c'est vous qui m'avez forcé.

— Que diable, dit Liret, qui pouvait s'attendre à te voir refuser une fortune?

— En ce cas, j'accepte, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Voilà qui est dit; tu pars à la place de Joseph; mais motus sur les 1,500 francs, ça humilierait les autres.

— Je comprends, fit Jacquet d'un air fin.

— Ah! s'écria Liret, enfin!

Joseph était resté dans un coin.

—Ah ça, vous autres, vous allez retourner chez vous, et je vous invite tous à déjeuner demain à la ferme du père Jacques. C'est là que vous recevrez les 300 livres que vous avez si noblement gagnées. Quant à toi, Joseph, tu vas venir avec nous.

Il le prit à part, et Joseph fut bientôt persuadé. Une demi-heure après nous sortîmes tous de la caverne et nous reprîmes le chemin du château. Jamais je n'ai fait une marche si bouffonne. Liret nous improvisait des couplets sur chaque circonstance.

— Ah! s'écria-t-il, il est fâcheux que le *Mercure de France* soit mort, je les lui aurais envoyés.

Quand nous arrivâmes au château, nous fûmes reçus avec des acclamations de joie. Le lieutenant renvoya ses soldats à la ferme, et nous nous retirâmes avec lui dans notre chambre. Nous racontâmes à Ernest notre ambassade et l'assurance de Liret.

— C'est un homme étonnant, nous dit-il : dans la révolution il a sauvé les biens de toute notre famille. Et ce qu'il y a d'admirable dans sa vertu et sa probité, c'est qu'il ne s'en drape point solennellement comme tant d'autres.

Un moment après, Liret entra.

— Comment! s'écria-t-il, vous n'avez pas fait préparer quelque chose? Allons, un peu de punch. — Enfin, le plus difficile est fait, le vénérable marquis retourne dans huit jours à Toulouse et abandonne ses projets de résistance : ma foi, tout ceci a été pour le mieux, car, sans le danger que vous avez couru, mon cher Ernest, et qui pouvait aller loin, puisqu'enfin vous avez été arrêté les armes à la main, je ne sais pas trop si nous serions venus à bout du marquis.

— Et mon père a consenti à payer les frais de la paix, dit Ernest.

— Bon! reprit Liret, je ne lui en ai pas dit un mot : les trouvez-vous trop chers?

— Non, certes; mais je n'ai pas le sou pour l'heure, et vous avez promis pour demain.

— C'est mon affaire, dit Liret.

— Merci, mon cher notaire, lui repartit Ernest, je vous remettrai cela dans quelque temps.

— Quelle niaiserie! reprit Liret. Voyons : vous m'avez envoyé une note des dettes que vous avez faites à Paris, et que Mme de Lancey s'est engagée à payer en récompense de votre retour à la religion : la voilà.

Il s'assit, prit une plume et calcula.

— Onze gaillards payés à 300 francs en pièces de 6 livres, 290 francs chacun. Pour onze, 3,190 livres. Plus 1,500 francs à Jacquet : 4,690 f. Voilà; ajoutez à votre note 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

Nous partîmes tous trois d'un éclat de rire bruyant.

— Allons, dit le notaire, écrivez.

Et il dicta pendant qu'Ernest répétait en écrivant.

— 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

— Arrêtez, s'écria Liret, quelle faute nous allions commettre! — arrondissement! division infâme et républicaine! Mettez aux pauvres de ma paroisse.

Nous faillîmes tomber aux genoux de Liret, ceci était du génie, car le beau du génie, c'est d'être complet, de saisir tout l'ensemble d'une idée et d'en soigner les moindres détails.

Je m'arrête ici, car si je voulais raconter le reste de mon séjour à Montfillon, je n'en finirais pas. Seulement, je dois dire que, le dimanche suivant, Marianne abjura le protestantisme dans la chapelle du château, et que quinze jours après cette abjuration, on y célébra son mariage avec Joseph; la donation fut régulièrement faite, et Mme de Lancey se retira dans un couvent où elle ne sait rien, sans doute, de l'usage qu'Ernest fait de ses 80,000 livres de rentes. Quant à la raison qui m'avait amené à Toulouse, c'est une histoire si compliquée, qui me fit faire tant de chemin et me conduisit dans des lieux si ignorés du vulgaire, que je me réserve d'en parler prochainement, si vous voulez bien le permettre.

Frédéric Soulié.

MUSIQUE. — VARIÉTÉS.

SOIRÉES MUSICALES PAR G. ROSSINI. — GYMNASE-MUSICAL, OUVERTURE. — DÉBUT DE SERDA DANS ROBERT-LE-DIABLE.

Vous le croyez défunt, trépassé, mort, exilé du monde; vous croyez qu'il est en ce moment aux Champs-Élysées, devisant avec ses illustres devanciers, montrant à Mozart la cavatine brillante et pleine de folie de Figaro, *fattotum della città;* chantant avec Cimarosa l'admirable duo bouffe de *Cenerentola;* saluant Gluck avec le serment des compagnons de Guillaume Tell; faisant hommage à Pergolèse d'un *Stabat* que des moines espagnols ont eu seuls le privilége d'admirer. Peut-être avez-vous dit feu Rossini! Dans l'expression de vos regrets, déplorant qu'un si beau génie reste muet après avoir si long-temps et si merveilleusement chanté; qu'il s'arrête à l'instant où sa production la plus étonnante avait marqué le plus haut degré de sa gloire; qu'il s'arrête sans pitié pour les virtuoses qui l'implorent, pour les directeurs de spectacles qui sont à ses genoux, pour le monde entier qui attend avec impatience une foudroyante explosion du volcan musical, et qui déjà voudrait sentir le parquet trembler sous ses pas et le cintre frémir au bruit harmonieux des voix, des violons, des cors et des trombones. Rubini, Lablache, Tamburini chantent la musique de Rossini, mais le *maestro portentoso* n'a jamais rien écrit pour eux. « Vous le savez, en Italie, on m'offre 100,000 francs pour une saison.

» Composez un opéra pour moi, je viens le chanter à Paris, et mes pré-
» tentions s'abaisseront de 75 pour cent, je le chanterais même gratis si
» cela n'avait rien d'offensant pour la direction. » Tel est le propos tout-à-fait galant, la prime d'encouragement que l'aimable Marietta Garcia, dans une saillie de sa verve d'artiste, adressait à Rossini ces jours derniers.

Voici ce que m'écrivait l'an passé mon ami La Tour de Trouillas *dilettante di prima sfera*, musicien solide au poste, au sujet de Rossini. Sa lettre est datée de Rome, le 22 août.

« La musique faiblit en Italie, à qui la faute? Vous lui avez enlevé le
» grand faiseur, le génie qui, chaque saison, enfantait un chef-d'œuvre.
» L'imprudent Rossini s'aventure sur votre territoire; à peine a-t-il fran-
» chi la barrière et les détours du faubourg Saint-Marceau, que vous lui
» offrez des places, des honneurs, des pensions afin de l'arrêter à Paris,
» et de notables primes d'encouragement pour l'engager à écrire des opé-
» ras français. C'était à merveille! A ces nobles transports, à cette sou-
» daineté, cette vigueur d'enthousiasme, j'ai reconnu mes compatriotes.
» Ancien soldat du pape, Français d'origine, Italien par adoption, je
» voyais avec plaisir l'auteur de *la Gazza ladra*, de *Guillaume Tell*
» partager ses faveurs entre mes deux patries; et comme Gluck, Piccinni,
» Sacchini, Cherubini, terminer à Paris la longue série d'ouvrages com-
» mencée en Italie.

» Mais ne voilà-t-il pas que ce beau zèle se ralentit, et, je ne sais sous
» quel prétexte, on prive Rossini des avantages présentés à ce maître avec
» une galanterie toute française. On ne lui laisse, hélas! de tous ces
» biens que la croix d'Honneur pendue à sa boutonnière. Je ne sais pas
» jusqu'à quel point ce joujou, devenu bien vulgaire, le console de tant
» d'ingratitude. Votre gouvernement se montre infidèle à ses promesses,
» à ses engagemens, à ses actes. Ce qui est écrit est écrit, et l'immor-
» talité de Rossini va traîner ce parjure à la remorque. On me dira sans
» doute que le musicien philosophe, le joyeux pantagrueliste méprise
» trop les biens de ce monde pour s'abaisser à des réglemens de comptes
» et ne connaît de chiffres que ceux qu'il pose sur ses notes de basse.
» Que les délices de Paris, dont il est digne appréciateur, le retiendront
» en France bien qu'il y soit très-mal traité par le budget; que les sédui-
» santes douceurs de cet Olympe doivent suffire au dieu de l'harmonie,
» et qu'il importe peu que sa divinité figure sur notre catalogue financier
» comme partie prenante ou comme partie contribuable. Que si elle a

» perdu ses primes et ses pensions depuis que l'on a mis du rouge et du
» bleu sur votre drapeau blanc, en revanche on a quadruplé son impôt
» personnel et mobilier; prérogative dont elle jouit en sa qualité de bour-
» geoise de l'antique Lutèce. On ajoutera sans doute que le génie prend
» son vol audacieux et renverse tous les obstacles, et qu'une pension de
» 2,000 écus payée ou non payée ne saurait l'arrêter en sa course.

» Il paraît cependant que cette bagatelle met des bâtons dans les roues,
» évente le sommier; le char est sous la remise, et les orgues ne parlent
» plus, *silent organa*. L'effet a suivi de près la cause, et quand les his-
» toriens proclameront les nombreuses victoires de Rossini, quand ils
» cloront la litanie à *Guillaume Tell* sans annoncer que son illustre
» auteur a cessé de déguster le *rizotto*, le macaroni, les ortolans à la
» provençale arrosés d'un vin d'Épernay de qualité supérieure; il faudra
» bien que leur plume, discrète ou non, dise comment et pourquoi le rossi-
» gnol a gardé le silence après une telle roulade, pourquoi le héros du
» drame lyrique s'est retiré dans sa tente sans avoir reçu de blessure;
» pourquoi cette verve brillante et féconde a mis un terme à ses produc-
» tions dont la dernière était un prodige. Quel thème à mettre en varia-
» tions! J'espère qu'un jour tu relèveras ce gant, voilà du bon bien qui
» t'arrive pour la biographie de Rossini.

» Votre gouvernement a confisqué ce maître à l'Italie pour l'immoler,
» pour éteindre son génie en lui suscitant une infinité de tracasseries fi-
» nancières. L'artiste se venge en ne donnant plus rien à ses officieux pro-
» tecteurs devenus ingrats. L'auteur d'*Otello*, du *Comte Ory* ne veut
» plus travailler; depuis cinq ans, un refus d'inspiration répond au déni
» de justice qu'on lui fait depuis cinq ans. Rossini est donc perdu pour
» l'Europe musicale, et c'est la France qui en est la cause, la France
» qui se dit le centre du monde civilisé, la patrie adoptive de tous les
» artistes! L'accueil fait à Rossini, cette apparente libéralité n'étaient
» donc qu'un guet-à-pens. Vos meneurs triomphent, ils rient du bon tour
» qu'ils lui ont joué, cette conduite est une conséquence de leur système
» d'oppression.

» Comme le *muet* au milieu du sérail,
» Il ne *dit* rien, et nuit à qui veut *dire*.

» Telle est la marche du gouvernement français envers les artistes.

» 2,000 écus sont refusés à Rossini, malgré les actes authentiques et so-
» lennels qui les lui accordent, et le 1,000,000,000 du budget est gas-
» pillé pour des imbéciles et des espions! Et 200,000 francs sont versés
» chaque année dans la caisse de l'Opéra-Comique afin de combler le dé-
» ficit des musiciens privilégiés! Si c'était encore pour qu'il n'y eût plus
» d'Opéra-Comique au monde, je dirais : doublez la somme. On n'est jamais
» prodigue lorsqu'on a pour objet la gloire nationale; et 700,000 francs
» sont livrés tous les ans à votre Académie royale de Musique pour
» payer l'éclairage de sa lanterne magique! Voilà de l'argent bien placé!»

Je crois que mon ami La Tour a bien compris la question et deviné la cause du silence de Rossini. Ce maître ne pense pas plus à composer un opéra que s'il n'en avait fait de sa vie. Dernièrement encore je voulais le décider à s'occuper d'une partition italienne ou française, l'entretien fut très-long, la plume à la main, il traça des figures sur le papier, nous devisâmes sur une entreprise de la plus haute importance pendant deux heures. Vous croyez peut-être que la musique, les chanteurs, l'orchestre, l'opéra, le ballet, l'harmonie et le rhythme formaient l'objet de la conversation; point du tout : il s'agissait d'introduire la culture du riz sur les bords de la Durance, dans la plaine de Cabedan. D'après les notions agronomiques et topographiques dont je lui fis part, Rossini conclut, en homme expérimenté, que le riz de la Chine convenait admirablement à cette contrée, et dressa le plan des rizières à établir au pied du Léberon. Telle est la partition qu'il a sur le métier.

Si l'illustre maître paraît avoir abandonné la carrière du théâtre, il n'a pourtant pas renoncé à composer de jolis airs, des duos ravissans. L'éditeur de *Guillaume Tell*, M. Troupenas vient de publier, sous le titre de *Soirées musicales de G. Rossini*, une douzaine de productions charmantes, huit ariettes et quatre duos. Ces morceaux gracieux et d'un tour original, d'une harmonie souvent piquante par sa nouveauté, sont si jolis que l'on serait tenté de réclamer le treizième; la douzaine est complète, et voilà tout. On pense bien que l'éditeur a su profiter de sa bonne fortune et que ce nouvel œuvre de Rossini est estampé avec tout le soin, le luxe et l'élégance de la typographie musicale. Les amateurs d'emblèmes et de vignettes seront servis selon leur goût, les *dilettanti* chanteront les paroles italiennes, d'autres s'attacheront au texte français qui les double avec assez de fidélité. Romances, chansons, ariettes, barcaroles, tyroliennes à une ou deux voix, tels sont les sujets variés que l'auteur a

traités avec la supériorité de son talent et la vivacité de son imagination toujours jeune et féconde. Je ne ferai point l'examen de ces pièces fugitives; je dirai seulement qu'en écrivant *la Danza*, Rossini semble s'être inspiré de *la Romanesca:* signaler cette imitation n'est pas une critique. J'ajouterai que *li Marinari* est le duo que je préfère aux trois autres. On se souvient de la vogue de son quatuor, *da camera*, ce quatuor a fait le tour du monde, *les Soirées musicales* ont déjà pris le même chemin.

— Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, boulevard si bizarrement taillé, façonné, disposé, que, d'un côté, les maisons suivent la ligne droite, et de l'autre elle semblent se préparer à danser en rond; boulevard dont on ne peut regarder la partie septentrionale sans croire que l'on est soi-même bossu, tortu, bancal et parfaitement en rapport avec des constructions fabriquées ou jetées au hasard; sur ce golfe entouré d'habitations triangulaires, trapézoïdes, ayant la forme d'un clavecin, d'une harpe, d'un tympanon, d'un psaltérion; façade essentiellement musicale en architecture, où la vespasienne, postée sur ses deux roues, présente seule une intention de symétrie, d'ordre, d'alignement avec l'arc triomphal de la Porte-Saint-Denis; sur ce boulevard, que le Gymnase-Dramatique illustre depuis quatorze ans, un autre Gymnase vient de s'élever par les soins de MM. Molinos et Veugny, architectes. MM. Pourchet et Devoir, peintres, ont décoré cette jolie salle de spectacle, et M. Saly-Snerbe dirige l'établissement, qu'il a fondé pour la musique toute seule, pour la musique de concert. Gymnase-Musical, tel est le nom de ce théâtre, où l'on a vu figurer, pour la première fois, le 23 de ce mois, une société d'habiles exécutans. Je ne vous dirai pas le nombre des symphonistes; il me serait facile pourtant de trouver le total de l'addition, quoique je ne les aie pas comptés. Vingt-quatre violons y manœuvrent, et cette première puissance connue, on arrive aisément à connaître le reste d'un orchestre au grand complet.

Que d'orchestres dans Paris, et surtout que de bons orchestres! En voici un tout nouveau; l'appel s'est fait le mois dernier, et l'armée est aujourd'hui sur pied; elle s'est déjà signalée par un brillant début, un coup d'éclat. Verve, force d'exécution, ensemble, agilité, belle qualité de son, élégance dans les détails, on a remarqué tous ces avantages précieux, et les amateurs qui remplissaient la salle ont témoigné leur satisfaction par des bravos et des applaudissemens prolongés. Le premier coup d'archet

a fait sonner l'ouverture du *Siége de Corinthe;* la seconde explosion nous a fait entendre une symphonie de Weber, de ce Weber qui nous a donné trois ouvertures admirables. Cette symphonie n'est point à la hauteur des ouvertures de *Freyschütz*, d'*Euriante*, d'*Obéron*. Je ne sais point à quelle époque elle a été composée; mais je ne craindrais pas d'affirmer que c'est une œuvre de la jeunesse de Weber. Il prétendait alors, et n'avait point encore cette fermeté, cette originalité colorée de style qui l'a mis au premier rang des musiciens de notre siècle. Un solo de violon, concerto de petite dimension, exécuté par M. Blay, a fait beaucoup de plaisir. M. Batta, jeune violoncelliste d'un très-beau talent, a ravi l'auditoire; il attaque les difficultés les plus scabreuses, les traits d'agilité en octaves, en double corde, sans affaiblir, sans altérer le son qu'il tire de son instrument. Il en est des symphonistes comme des chanteurs qui posent bien la voix, donnent du son quand ils sont au repos dans un *adagio,* et qui roulent ensuite, arpégent, trillent, avec un petit filet de voix imperceptible, dont les résultats amaigris accusent à peine les contours de la mélodie ou du trait rapide. Ce son mâle, rond, flatteur, qu'il a déployé dans le thème de son air varié, M. Batta nous l'a conservé pendant le cours de ses variations nobles ou pleines de folies et toujours élégantes. C'est un véritable triomphe pour ce virtuose; il paraît que le Gymnase-Musical en a d'autres en réserve, et qu'une infinité de talens qui n'avaient pu se montrer encore au grand jour vont défiler sur son théâtre.

M. Listz a paru, des applaudissemens unanimes l'ont salué; les bravos ont éclaté avec plus de violence encore après chaque partie d'une fantaisie militaire qu'il a dite avec toute la fougue de son talent et l'étonnante agilité de ses doigts. Cette fantaisie a été parfaitement accompagnée par l'orchestre; les instrumens y jouent un rôle important, et leur harmonie s'est toujours groupée à merveille sur les traits diversement caractérisés du piano. M. Listz attaque les touches avec tant d'artifice, il sait les faire parler avec tant d'éclat, que les sons du piano se mêlaient aux ensembles les plus bruyans de l'orchestre, sans se perdre au milieu de ce tonnerre harmonieux; la voix du piano arrivait toujours à l'oreille.

Lorsque Lulli voulait éprouver les violonistes qui aspiraient aux honneurs de l'Académie royale de Musique, il posait sur le pupitre l'air des songes funestes d'*Atys;* c'était le morceau le plus scabreux de l'époque; toutes les difficultés de l'instrument s'y trouvaient réunies. Plus tard, vers 1725, la tempête d'*Acyone* devint la pièce de concours; les sym-

phonistes étaient en progrès. La chaconne de Floquet, l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, furent désignées pour les mêmes épreuves. Maintenant, l'ouverture d'*Euriante*, exécutée par un orchestre nombreux, fait connaître à l'instant, et dès les seize premières mesures, si le régiment des violonistes est composé de braves que rien n'arrête et ne doit arrêter. Sous le nom de violonistes, je comprends aussi les virtuoses qui mettent en jeu les violes, les violoncelles et les contre-basses. Ces instrumens sont les cousins, les pères et les grands pères des violons, famille dont les travaux ne sauraient être bons si elle n'est nombreuse. Il faut avoir beaucoup d'expérience pour ne pas s'alarmer des résultats d'une répétition au quatuor, au double quatuor, s'il s'agit d'une musique écrite dans le style nouveau, d'une musique dont les parties de violon galopent, grimpent d'une manière hardie, audacieuse, extravagante. Un violoniste, deux violonistes, s'effraient de se trouver seuls dans une position aussi scabreuse, ils touchent faux, bien souvent du moins; des notes escamotées dans les traits d'agilité, laissent des vides qui dégradent les gammes, les arpéges, les batteries; il manque des grains au chapelet, des dents au peigne, c'est à redouter une déroute complète. Mais que la bande entière arrive, que tous les symphonistes attaquent à la fois ce qu'ils ont d'abord dit à tour de rôle et de travers aux petites répétitions, qu'ils marchent en colonne serrée, et l'effet sera prodigieux. Plus de timidité, plus d'aberrations, tout le monde se soutient; chacun acquiert de la confiance par la présence de ses voisins, chacun est sûr que s'il fait une faute, elle ne sera point remarquée, et c'est précisément à cause de cela qu'il ne la fera pas. On est étonné de voir sortir pompeux, brillant, fougueux, poli, victorieux, éclatant, à son exécution complète, un morceau constamment écorché aux répétitions du quatuor.

L'ouverture d'*Euriante* nous révèle, dès son debut, la puissance et l'habileté d'un orchestre qui s'est placé sur la ligne de son aîné du conservatoire. Le Gymnase-Musical donne quatre concerts par semaine. Sur le programme de jeudi dernier figurait une symphonie pittoresque de Spohr, ayant pour sujet la naissance de la musique et ses progrès jusqu'à nos jours. L'auteur présente d'abord l'image du chaos; le chant des oiseaux lui succède; on entend ensuite la chanson d'une mère qui berce son enfant et l'air d'une danse villageoise; enfin une marche triomphale, resplendissante de tout le luxe de l'harmonie et de l'instrumentation moderne, termine cette composition. L'idée de l'œuvre de Spohr paraît heu-

reuse d'abord, et pourtant son exécution ne saurait avoir lieu sans présenter une contradiction manifeste. Vous voulez nous montrer la création de la musique, et, dès l'exorde, nous recevons de vous la musique toute faite; que dis-je! la musique armée de toutes les ressources du contrepoint et des licences de l'école nouvelle, moyens qu'elle n'a possédés qu'après quatre, cinq ou six mille ans d'existence. Voilà mademoiselle la musique devenue bien grande fille et bien savante dans le ventre de sa mère. Le groupe du chant des oiseaux est ajusté avec beaucoup d'adresse et de talent. On ne peut reproduire en musique instrumentale que le chant des oiseaux qui forment des intervalles et des mélodies appréciables, tels que le coucou, la caille, le loriot, quelques tenues syncopées du rossignol. Beethoven avait déjà mis en œuvre ces chants de volatiles dans sa pastorale. Je voudrais que les musiciens pittoresques ajoutassent encore à ces voix bocagères celle de la chouette et du proyer, de la pintade et de la caille femelle. Le chant de ces oiseaux est musical, appréciable, rhythmé. La chouette n'a qu'une note, pure, douce, ronde, vibrante, comme un *sol* aigu du cor de Gallay. Placée par intervalles égaux, elle soupirerait admirablement dans un ensemble harmonieux. Nous n'avons pas de *prima donna* qui trille avec autant d'agilité, de vigueur, que le proyer. Ce virtuose prépare son trille par une suite de notes pointées d'un effet énergique. Le rhythme à six-huit de la caille femelle, de la pintade, seraient d'un résultat excellent. Les taureaux, les vaches et les veaux ont des voix de basse et de baryton d'une richesse, d'une puissance à nulle autre seconde. Voix musicales aussi, tuyaux d'orgue admirables, qu'une douzaine d'ophicléides pourraient imiter. Eh bien! ces voix robustes, fournies, bien sonnantes, de nos quadrupèdes cornus, sont effacées par le foudroyant concert des lions et des chacals. Demandez-en des nouvelles aux soldats qui, sur les murs d'Oran, ont passé bien des nuits à la belle étoile; ils vous donneront un léger croquis des concerts exécutés, dans la plaine, par quelques centaines de lions à voix grave et tonnante et des milliers de chacals ténors aigus, s'il en fut oncques. Voilà la musique à sa création; musique de la nature, musique brute, il est vrai, mais puissante, pompeuse, imposante; musique sévère, qui ferait tressaillir, suer, frissonner, frémir, si le hasard vous jetait dans l'arène occupée par les virtuoses de l'Atlas.

Revenons à la symphonie pittoresque de M. Spohr. Après l'image du chaos, l'exhibition du chant des oiseaux, qui, selon les poètes et ces

messieurs divaguent toujours en matière de musique), fut le modèle que l'homme voulut imiter. M. Spohr nous fait connaître les premières mélodies de la voix humaine et les premiers accens de la flûte du pâtre; mais ces premiers chants étaient exécutés à l'unisson ou à l'octave, et M. Spohr nous les présente soutenus par une harmonie élégante et recherchée. Je sais bien qu'il dira que cette harmonie, invention moderne, figure ici pour donner une imitation pittoresque du mouvement cadencé du berceau que la mère agite, une peinture musicale des jeux des paysans qui dansent. Mais l'esprit ne fait pas toutes ces distinctions et ne saurait admettre qu'avec les moyens d'un art arrivé à un degré de perfection fort élevé, on croie rendre les résultats d'un art à son enfance. Si le peintre veut nous tracer les figures irrégulières, les portraits grotesques dessinés par les Mexicains ou les Japonais, il quittera les crayons de Raphaël et deviendra fidèle imitateur de son modèle, dont il reproduira les monstrueuses imperfections.

Le chaos de la symphonie pittoresque de M. Spohr est traité savamment; la berceuse, coupée par l'air de danse, est d'une mélodie agréable; le rhythme, frappé régulièrement par les cordes pincées, marche bien sous le chant des violoncelles; mais la marche triomphale n'est point à la hauteur de sa mission, qui serait de montrer avec le plus grand éclat toutes les merveilles de la musique moderne. L'exécution de cette composition difficile a fait beaucoup d'honneur à l'orchestre du Gymnase-Musical, à M. Tilmant, qui le conduit avec autant de verve que d'intelligence.

Deux fois je suis entré dans la salle de ces exercices musicaux sans regarder l'affiche et sans demander un programme. L'orchestre jouait une symphonie, un récit instrumental lui succédait, puis arrivait une ouverture qui précédait un air varié, lequel devait être suivi par un concerto de violon, de flûte ou de piano. A chaque instant de repos, j'attendais qu'une jolie cantatrice, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, vînt se poster sur l'avant-scène, le cahier à la main. J'attendais aussi la voix de basse, le ténor récitant et le nombreux cortége des choristes. Rien de tout cela n'a paru, je croyais qu'un rhume général avait frappé les chanteurs, et qu'en attendant qu'on leur eût administré *a bastanza* le sucre d'orge et le sirop de mûres, les symphonistes étaient chargés exclusivement de l'ébattement des amateurs. Point du tout; j'ai su que si les voix ne figuraient point au Gymnase-Musical, c'est qu'une mesure de police, un arrêté consulaire ou ministériel en avait fait expresses inhibitions et défenses. « Vous ne chan-

terez pas, a-t-on dit aux directeurs d'un Gymnase consacré à la musique! Permis à vous de jouer de la flûte et même du tambour; mais de par la loi, c'est-à-dire la loi qu'il plaît à notre pouvoir discrétionnaire de vous imposer, vous ne chanterez pas, sous peine..... sous peine..... de la hart peut-être; car on ne sait pas où le zèle des protecteurs des arts peut s'arrêter. »

Ainsi vous saurez donc, peuples de la France, de l'Europe, de l'Afrique, pays des chanteurs ci-dessus mentionnés, qu'en la bonne ville de Lutèce, il existe un Gymnase-Musical où l'on ne chante point. Les cavatines, les airs, les duos, les chœurs, les romances, oui, les romances! menu bagage du petit peuple *dilettante*, sont prohibés en ce lieu. Je n'oserais assurer même qu'il fût permis aux bons gendarmes de la porte de siffler, *sotto voce*, *la Parisienne*, ou quelque facétie du même genre.

Et pourquoi cette loi sévère?

Elle est imposée, dit-on, je n'affirme rien, on ne voudrait pas me croire; elle est imposée dans la crainte que le Gymnase-Musical ne devînt un rival dangereux pour les théâtres où l'on chante! Ces théâtres, quels sont-ils? Je n'en connais qu'un, et certes, les entrepreneurs de celui-là n'ont pas réclamé; si on les consultait, ils répondraient: *Fate, miei signori*, en nous laissant toute la liberté dont on jouit dans le pays *pappataci*.

Vous avez un Conservatoire où l'on s'évertue à former des chanteurs, et ces jeunes virtuoses n'ont pas la licence de montrer les talens que vous leur donnez. Les jeunes compositeurs pourraient faire essayer des productions dont les directeurs de théâtre se méfient, ils feraient redire vingt fois, devant un public connaisseur, des pièces de concours, des pièces couronnées par l'Institut, et ces pièces, dites une fois seulement devant leurs parens, leurs amis et quelques habitués des séances académiques, sont condamnées ensuite à un éternel oubli. D'ailleurs, un compositeur qui se destine à ce genre lyrique ne peut être jugé que sur des œuvres de cette espèce. Exceller dans la symphonie n'est point un garant de succès dans la musique vocale. La musique sacrée est détruite, on n'écrit plus de symphonies à moins d'être seigneur châtelain comme notre ami Onslow; il faut avoir des terres en plein rapport, des bois, des rentes constituées pour se permettre des incursions dans le champ stérile de la

symphonie, du quatuor, du quintette instrumental. Si je dis stérile, ce n'est point sous le rapport de le gloire, le nom de Onslow me démentirait à l'instant. Il ne nous reste donc que la musique de théâtre, la musique vocale de chant; si vous la prohibez dans les concerts, vous achevez de la ruiner.

J'interromps la rédaction de cet article pour lire le *Journal des Débats* du 29 mai, et j'y trouve l'article suivant :

« Le directeur du Conservatoire de musique de Bagnères-de-Bigorre » vient d'écrire à M. le maire de Toulouse que cent jeunes chanteurs » montagnards, élèves du Conservatoire, se rendront à Toulouse, le » 15 juin prochain, pour prendre part aux fêtes musicales de cette ville. » Ils seront vêtus en anciens ménestrels de leur pays. Le Conservatoire » fera les frais du voyage et de l'uniforme. »

Gentils troubadours, allez trouver vos confrères en gaie science, allez aux lieux où le gosier du chanteur n'est pas serré par le carcan de la police. Mais gardez-vous bien de venir à Paris : les portes du concert, peut-être même celles de la ville vous seraient fermées. Une colonie de chanteurs! c'est une troupe dangereuse, ennemie; on la ferait évacuer sur Poissy, on la parquerait en rase campagne, ou bien au Luxembourg. Il ne faut pas badiner avec ces gens-là, des chanteurs en France, des chanteurs par bataillons, des chanteurs en uniforme, armés de guitares peut-être! Nous sommes donc en révolution flagrante. Il paraît cependant que le mal fait des progrès : Toulouse, Bagnères, avaient des conservatoires; M. Ryckmans, ancien bassoniste de l'Académie royale, vient d'en établir un à Bordeaux, et les citoyens les plus distingués de cette ville n'ont pas craint de le seconder, de lui offrir même les fonds nécessaires pour cette noble fondation. Raison de plus pour sévir contre les chanteurs parisiens. Ces contrariétés, ces prohibitions imposées par le caprice, seraient d'un ridicule achevé, si elles n'étaient funestes et ruineuses dans leurs résultats.

L'affiche du Gymnase-Musical en fournit aujourd'hui une preuve bien risible. Elle annonce des chanteurs! et pourquoi cette licence condamnable, cette infraction à la règle? C'est que M. Berlioz et sa compagnie chantante viennent, en frères visiteurs, demander un asile à M. Snerbe, et concerter dans son établissement. Demain d'autres virtuoses réclameront la même faveur et concerteront vocalement aussi. Rien n'est plus simple : ces musiciens n'appartiennent point à la société du Gymnase. Distinction

burlesque! d'autres pourront faire chez M. Snerbe ce que lui-même n'oserait tenter sans être puni. Bénévole Amphitryon, il régalera tout le monde et ne pourra s'asseoir à table. Amener des chanteurs au Gymnase-Musical, c'est porter du lard chez un dévot israélite, du vin chez un iman, des côtelettes chez un minime. Telle est pourtant la haute sagesse de nos gouvernans! j'aime à croire qu'ils ne seront pas les derniers à reconnaître l'absurdité de leur sentence, et qu'un notable amendement sera fait à cette loi de douane musicale, loi qui ne manquerait pas d'exciter un *tutti* général d'hilarité, si jamais on la présentait à l'approbation des chambres.

Le début du Gymnase des musiciens m'a conduit plus loin que je ne pensais, je voulais parler aussi de celui de Serda à l'Académie royale de Musique; je me bornerai à proclamer aujourd'hui le succès de ce chanteur. Ce virtuose possède une belle voix de basse qu'il a su rendre flexible, il trille bien, touche juste, est bon musicien, et s'est fait un nom dans des villes où les acteurs qui tiennent son emploi ont à chanter des rôles plus brillans et plus difficiles que ceux que l'on écrit pour leurs confrères de Paris.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

A l'heure qu'il est, Paris est la plus sale, la plus laide, et par-dessus tout, la plus ennuyeuse ville de la terre; ses rues boueuses sont parcourues par des êtres hâves et désappointés, que la crotte alourdit, que la pluie décompose; ses boulevarts inondés n'offrent de guéable qu'une ligne étroite de dalles noires et glissantes, sur lesquelles se hasardent quelques femmes en socques et en chapeaux de *transition*. C'est que toutes les toilettes d'hiver sont à bout et que les toilettes d'été ne sont pas de force à lutter contre les torrens qui tombent sur la capitale des beaux-arts, sur le centre de la civilisation, de la littérature et de la prostitution. (Paris est le centre de tout ce qu'on veut.) Aussi voit-on de vigoureux stoïciens qui ont enfourché le pantalon de toile, après avoir demandé au pantalon de drap un service surnaturel, heurter, dans la rue, de prudens goutteux abrités sous des manteaux dont ils ne donneraient pas la moitié, comme fit saint Martin, quand même le ciel serait au bout de cette bonne action, persuadés qu'ils y gagneraient d'abord un rhumatisme. La tranquillité des nuits est troublée par le fracas des cataractes qui gonflent nos ruisseaux grondans et fiers comme le Danube, à la fonte des neiges. Les cabriolets et les fiacres crèvent leurs chevaux et font fortune; et que de parapluies! Si l'on dressait une statistique des parapluies de Paris, on trouverait trois parapluies par habitant.

Et pourtant vous entendez peu d'imprécations; personne ne songe à prier Dieu ou à le renier dans ce déluge qui va nous engloutir; personne ne se pose les poings fermés, les bras en l'air, le blasphème à la bouche, comme la grande figure toute nue du tableau de Martin. C'est qu'il y a

dans l'ame du Parisien un fonds précieux et inépuisable de philosophie sur le chapitre de la pluie; il entend si bien raison sur cette incommodité dont sa ville est frappée pendant neuf mois sur douze, qu'il a fini par y prendre goût, et trouver des sujets de joie dans la condition pluviale où le ciel l'a placé. Au mois d'avril, une averse large et sonore lui représente une botte d'asperges; à présent, autant de gouttes d'eau, autant de petits pois. Puis il est ingénieux au dernier point pour s'expliquer les causes de cette température qu'on s'est plu bien à tort à nommer variable; car on dit le climat de Paris est variable! Il vous objecte une foule de *lunes rousses* qui entraînent nécessairement la pluie. Ces *lunes rousses* n'en finissent pas; ou si elles finissent, elles sont relayées à l'instant par un *saint Médard*, qui se donne, à son tour, le passe-temps de nous inonder, à moins que *saint Gervais et saint Protais* ne se trouvent en belle humeur, et ne ferment le robinet de son intarissable fontaine. Au cas contraire, saint Gervais et saint Protais, trouvant que tout ce que fait leur camarade saint Médard est bien fait, la pluie recommence et continue pendant quarante jours. Ainsi, de lune rousse en lune rousse, de saint Médard en saint Gervais, ce que le calendrier appelle l'été se passe en luttes perpétuelles contre le mauvais temps, en parties de campagnes manquées, en promenades mouillées, en dîners sur l'herbe trempés, en contre-temps quotidiens, en projets à vau-l'eau. Expliquez à présent pourquoi le Parisien est gai, comment la population tout entière ne se donne pas rendez-vous dans la plaine Saint-Denis pour se brûler la cervelle en masse.

Quant à la vie intérieure, elle est désolante, les liens de la société d'hiver sont rompus, les bourses épuisées; les femmes errent dans leurs appartemens, de chaise en chaise, lisant, brodant et bâillant. Triste saison! l'on ne sait comment vivre, où poser son corps, ni devant la fenêtre, ni devant la cheminée. Là il pleut, ici il fait trop chaud; triste saison! où les soirées sont courtes, mais horribles, où les appartemens, dépouillés de leur tapis, de leur foyer, de leurs bougies, sont humides sans être froids, ennuyeux et sans air; il n'y a de refuge que dans les plaisirs de la table; et, s'il nous était permis de traduire devant le public les excès de la vie privée, nous pourrions raconter des épisodes gastronomiques dont le caractère ferait frémir.

La province ne cesse pas de nous envoyer ses puissances et ses notabilités; les merveilleux des départemens, fatigués de leurs succès de la préfecture, saturés de rendez-vous à la place-d'armes ou à la rue Royale (quelle ville ne possède pas l'une et l'autre?), viennent, avant de songer à la vie de campagne et de chasse, *prendre un peu l'air de Paris*, ainsi qu'on s'exprime encore dans les localités arriérées et dans les feuilletons du CONSTITUTIONNEL. Cet *air de Paris*, qu'ils viennent humer, se décom-

pose et s'analyse ainsi : une chambre garnie, un déjeuner à l'hôtel, une promenade aux Tuileries par tous les temps possibles, un dîner au Palais-Royal et un spectacle de second ordre. Vous rencontrez bien dans les lieux notables, chez les premiers restaurateurs, à Tortoni, le matin, quelques visages fleuris, pleins, luisans de cette heureuse bouffissure qui fait le procès à la centralisation. Ce ne sont plus là les provinciaux proprement dits, mais les hommes de château, les grands noms boudeurs, qui viennent repasser un peu la théorie du plaisir et retrouver quelques erremens d'une vie élégante.

Pendant que la province se régale ainsi d'amusemens fanés pour nous et complétement frais pour elle, qu'elle se donne des indigestions de Gymnase, de Cheval de bronze et de Juive, les Parisiens riches et oisifs songent à prendre la poste et dressent déjà des itinéraires de Suisse, de Savoie et d'Italie. Dans un mois, il n'y aura plus à Paris que les pairs, les députés, les juges, les officiers de la garnison et les employés du gouvernement.

Beaucoup de personnes vont se rendre à Kalish. Le camp qui s'y forme promet un des plus beaux coups d'œil militaires : le génie du passe-poil et du bouton de guêtre qui s'exerce avec tant de succès sur les soldats russes, va briller à Kalish d'un éclat splendide; tous les régimens vont rivaliser de tenue, de raideur et de blanc d'Espagne; soixante mille hommes seront bivouaqués, car la ville, fort petite et mal bâtie, ne pourra peut-être pas contenir les curieux qu'attire de tous les points ce spectacle guerrier.

Les autres puissances de l'Europe ne cherchent aucune signification à ce rassemblement de troupes hyperboréennes, et se préoccupent de la question d'intervention française en Espagne; c'est le seul élément qui ait un peu ému la bourse et la coulisse : les fonds français ont fléchi devant la nécessité d'une occupation de la Péninsule, car les affaires d'Espagne en sont là; on a nommé au commandement de l'armée des généraux qui avaient donné des gages politiques à l'opinion, mais de fort minces preuves de talent, et voilà le trône de la jeune reine chancelant, renversé peut-être, si la main de la France ne se hâte de le soutenir.

Les procès de la chambre des pairs se jugent avec calme. Celui des 91 défenseurs avait attiré vendredi un grand nombre d'amis et de curieux parmi lesquels s'était glissée, en dépit des mesures saliques de la chambre, une femme célèbre, qui, après avoir spirituellement soutenu les regards curieux et les chuchotemens dont elle était l'objet, a pris, en sortant, le bras de M. le duc de F. J., qui riait beaucoup de cette infraction faite aux nouveaux réglemens de la chambre.

— THÉATRES. — Pas une nouveauté n'a varié le répertoire de cette semaine. Les théâtres sont donc bien riches ou bien paresseux. M. Harel lui-même vit dans cet état de somnolence, qui ne lui est pas habituel : mais il est excusable, parce que les événemens le trahissent. L'émeute de la porte Saint-Martin est tombée tout d'un coup, et M. Harel comptait sur l'émeute à défaut de pièces nouvelles. Il allait faire annoncer dans tous les journaux que, grâce à des arrangemens pris avec les perturbateurs, l'émeute ne commencerait plus qu'à huit heures, et servirait d'entr'acte de la première à la seconde pièce ; mais voilà que le calme se rétablit. Certains directeurs de théâtres ont autrefois demandé des indemnités au gouvernement, se prétendant ruinés par le voisinage des émeutes ; M. Harel est homme à demander une indemnité et à l'obtenir, parce que l'émeute est supprimée.

— Robert Macaire continue avec éclat son cours d'escroquerie et d'effraction. A côté de Frédérick, si trivial et si amusant, si grand et si bas, vient de se dessiner une figure haute de trois pieds : nous voulons parler de ce petit paillasse blême, goguenard et affamé, qui fait le saut de grenouille dans le second acte. Cet enfant promet un grand acteur ou un grand scélérat.

— Sous le titre de PROMENADES D'UN ARTISTE, M. Jules Renouard publie par livraisons un petit livre de voyages des plus piquans et des plus instructifs. Les gravures, d'après Stanfield et Turner, qui accompagnent le texte du spirituel anonyme dont M. Jules Renouard imprime le portefeuille, égalent tout ce que les *keepsakes* anglais ont de plus parfait. Mais, à la différence de ces livres mignons de nos voisins, qui sont faits pour les yeux et rarement pour l'esprit des lecteurs, la publication de M. Jules Renouard réunit à la coquetterie du format un intérêt littéraire d'un genre tout nouveau. L'artiste nous fait promener avec lui à travers l'Allemagne, l'Italie, dans les plus beaux lieux de l'Europe. Il nous prend avec lui, non pas dans sa calèche : il n'en a pas, il n'est pas touriste anglais, il n'est qu'homme et observateur ; mais dans la diligence ou dans le bateau à vapeur public ; il nous fait arrêter devant les sites ou les monumens remarquables, nous les décrit avec d'autres expressions que les qualificatifs *très-beau* et *très-splendide* de nos voisins d'outre-mer, ou *très-noble*, le mot de prédilection de Mrs Trolloppe, qui l'applique

même aux arbres, même aux hôtels, tant elle tient à ce qu'on sache ses goûts aristocratiques; il y rattache soit de l'histoire sérieuse, soit de la statistique curieuse, soit un conte, soit une légende populaire, recueillie sur les lieux, soit le nom de quelque homme célèbre dont il esquisse l'histoire; il cause, disserte, philosophe avec nous sans bavardage, ni pédantisme, ni style exclamatoire. Son livre est un livre de voyages sans toutes ces puérilités du genre. Tant de gens sont forcés de se passer du délicieux plaisir de voyager et d'aller voir les belles choses du dehors, cloués qu'ils sont au foyer domestique par ces nécessités que M. Victor Hugo a appelées, dans un style si chaste, ces *soins de la famille*, que c'est une bonne fortune pour eux d'en avoir l'illusion et presque toutes les surprises, grâce au talent d'un cicerone d'une espèce bien rare, lequel n'est ni enthousiaste, ni ignorant, ni menteur, trois défauts qui vont toujours de compagnie.

La onzième livraison des PROMENADES D'UN ARTISTE vient de paraître. Tous les cinq jours, le lecteur reçoit, avec une gravure admirable, seize pages ingénieuses, vraies, piquantes, où les choses solides se cachent sous la facilité et l'élégance du style. La REVUE DE PARIS doit tous ses encouragemens et tous ses soins à une entreprise qui satisfait à la condition inévitable du bon marché, sans avoir rien économisé en fait de goût, de bon ton et de talent.

— Le libraire Hachette, éditeur de la BIBLIOTHÉQUE PHILOSOPHIQUE, remarquable entreprise, dont nous aurons occasion de parler, a publié il y a quelques mois un livre excellent de l'abbé Receveur, ancien professeur de philosophie, intitulé : ESSAI SUR LA NATURE DE L'AME, SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET LE FONDEMENT DE LA CERTITUDE. Cet ouvrage honore l'époque distraite où nous vivons. L'auteur a écrit pour ceux qui pensent. Ce n'est pas un système nouveau, ayant la prétention d'expliquer toutes les difficultés de l'homme et du monde; ces systèmes-là servent beaucoup plus à la réputation de celui qui les bâtit qu'à l'instruction de ceux qui les étudient; c'est une critique pleine de sens, de précision et de clarté de diverses doctrines philosophiques sur la nature des idées.

La justesse du coup d'œil et la netteté de l'expression sont deux qualités éminentes de M. l'abbé Receveur. On dit que M. Guizot lui a depuis long-temps destiné une chaire qui est déjà vacante à la Sorbonne, et ce choix les honorerait pareillement tous deux. Les hommes d'un talent réel sont si rares, et l'enseignement public est si dépourvu d'éclat, qu'on doit être trop heureux de trouver des professeurs d'un savoir si solide, si net et si littéraire.

— Nous n'avons pas encore parlé d'un volume de poésies publiées par le libraire Évrard, rue du Foin, sous le titre de : DERNIÈRES PAROLES. Quand bien même quelques-unes des pièces du recueil, que la REVUE DE PARIS a données dans leur fleur, ne trahiraient pas le nom de l'auteur, M. Antoni Deschamps nous pardonnerait sans doute notre indiscrète révélation, en raison de la justice qu'il y a à offrir l'éloge à ceux qui l'évitent. C'est d'ailleurs si rare, que l'exemple n'en sera pas contagieux.

Il va sans dire que ceci est une simple annonce; le livre de M. Antoni Deschamps est de ceux dont on aime à parler, parce qu'il y a une noble pensée et une belle forme. Les DERNIÈRES PAROLES, qui, sans doute, mentiront à leur titre, sont déjà entre les mains de tous ceux qui ont le sentiment de choses morales et religieuses, et qui, dans ce temps de littérature mécanique, n'ont pas perdu le goût des beaux vers.

— Le spirituel auteur de FRAGOLETTA, M. H. de Latouche, vient de publier, chez l'éditeur V. Magen, un nouveau roman, GRANGENEUVE, auquel on peut assurer tout le succès du premier. GRANGENEUVE est un bel épisode de l'histoire du parti girondin, que l'écrivain s'est plu à entourer de fortes situations et d'émotions puissantes. Nous reviendrons sur cette nouvelle production de M. de Latouche.

—M. Adolphe Dumas vient de publier, chez le libraire Henri Dupuis, rue de la Monnaie, n° 10, sous le titre de LA CITÉ DES HOMMES, un poème remarquable par le mouvement d'idées philosophiques et par la forme épique, qui y rivalisent de nouveauté. C'est une tentative hardie, sur laquelle nous aurons à revenir et à porter un jugement réfléchi.

— RICHELIEU, MAZARIN, LA FRONDE ET LE RÈGNE DE LOUIS XIV, par M. Capefigue, a paru depuis quelques jours chez le libraire Dufey.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

Les Prédicateurs du Carême, par M. Philarète Chasles. 5
Théâtre-Français. — *Angelo Malipieri*, de M. Victor Hugo, par M. A. Granier de Cassagnac. . . . . , ... 26
Chatterton et le moine Rowley, par M. C. Coquerel. 41
Bulletin littéraire. 67
Le Château d'Écouen, par M. Léon Gozlan. . . , ... 75
Variations de l'Église française, par M. Marc Ogier. 130
Italie.—Un Dimanche à la Villa Catalani, par M. Méry. . . . 149
Salon de 1835 (dernier article), par M. V. Schœlcher. . . . 164
Les Vaudevillistes, par M. Paul Vermond. 195
L'Égoïsme et la Peur, par M. Antoni Deschamps. 212
De la Langue et des Styles, par M. A. Granier de Cassagnac. . . 225
Visite à Abbotsford, par M. Washington Irving. 239
André. — Leoni, de George Sand, par M. Ad. Guéroult. . . . 258
Les Femmes poètes au dix neuvième siècle, Mme Tastu, par M. Antoine de Latour.. 271
Huit jours au Château de Montfillon, par M. Frédéric Soulié. . . 297
Musique. — Variétés, par M. Castil-Blaze. 246
Chronique. 62, 137, 216, 286, 358

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XVIII.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME DIX-HUITIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

DEPUIS CAMBERT (1669), JUSQU'A RAMEAU (1733).

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Les Italiens nous ont apporté l'opéra tout inventé, tout organisé, tout prêt à être mis en scène. Lorsque Mazarin voulut introduire ce genre de spectacle en France, la troupe italienne qui passa les monts pour venir égayer la jeunesse de Louis XIV ne demanda qu'un théâtre, et sur-le-champ elle fit la joyeuse exhibition de *la Finta pazza*, comédie lyrique, opéra-bouffon, parade musicale, si vous l'aimez mieux, dont les intermèdes présentaient un ballet de singes et d'ours, une danse d'autruches, une entrée de perroquets. Cette *Finta pazza*, malgré toutes ces facéties exécutées par des volatiles baladins, n'était pas si dépourvue de verve comique et d'esprit qu'on pourrait l'imaginer. Regnard sut apprécier ce livret italien, le trouva digne de figurer sur la scène française, et *la Finta pazza* devint l'Agathe des *Folies amoureuses*. La jolie comédie de Regnard a repris ses formes lyriques en 1825, et triomphe toujours avec la musique de Rossini, dont

un arrangeur l'a dotée. Ainsi la *Sémiramis*, que Voltaire avait tirée d'un opéra de Roy, représenté en 1718, a passé définitivement dans le domaine des chanteurs. Il est tout simple qu'une comédie, une tragédie qui d'abord avaient été disposées pour la scène lyrique, offrent de grandes ressources au musicien, et soient préférées par le faiseur de livrets, toujours prêt à saisir son bien en quelque lieu qu'il le trouve.

Voilà donc l'opéra qui arrive en France avec armes et bagage; je pourrais l'accueillir comme fit Anne d'Autriche, sans lui demander son passe-port, ses titres de noblesse, et l'installer dans notre premier théâtre sans lui faire la moindre question sur sa généalogie. L'opéra s'est montré à Paris en 1645, sous les auspices de Mazarin; il y est tombé des nues, qu'importe; il suffit de constater l'époque de son apparition. Cette manière de procéder ne conviendrait pas au plus grand nombre de mes lecteurs. Je vais donc leur conter, en peu de mots, l'histoire du drame lyrique depuis le déluge jusqu'à son voyage à Paris. Ce prélude est indispensable.

Les Hindous se servent de la déclamation musicale pour l'exécution de leurs drames; on y remarque des chœurs de chant et de danse; leurs tragédies sont de véritables opéras, et ce genre de spectacle remonte dans l'Inde à la plus haute antiquité. Si le drame lyrique nous est venu des bords du Gange et de l'Euphrate, il est probable qu'il s'est long-temps égaré en chemin. Vers 1450, les Italiens, que la plus vive comme la plus noble émulation portait vers les arts, les Italiens, fiers de leurs premiers succès, songèrent à rétablir ces spectacles superbes qui avaient fait les délices de la Grèce et de l'empire romain. On savait qu'une tragédie se composait d'une action dramatique, récitée en vers élégans et pompeux, et que la musique, la danse, la peinture, venaient lui prêter leur secours. On consulte les ouvrages des anciens, on suit leurs traces pas à pas, et, après avoir long-temps cherché, on trouve l'opéra au lieu de la tragédie grecque.

Les premiers opéras eurent pour objet les mystères. *La Conversion de saint Paul*, drame lyrique de Francesco Baverini, est

représentée à Rome, en 1440, sur une place publique; d'autres lui succèdent, et toujours sur des sujets tirés de l'Écriture-Sainte. Les opéras profanes ne paraissent que vers 1475. On cite à cette époque l'*Orfeo* d'Ange Politien, et une tragédie en musique, exécutée à Rome en 1480, dont le cardinal Riatti, neveu du pape Sixte IV, avait fait les paroles. Plus tard, le pape Clément VI écrivit des livrets d'opéra parmi lesquels on distingua *Didone*. Aux noces de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, à Florence, on mit en scène un de ces drames en musique ou mêlé de musique; tout n'était pas chanté dans ces premiers ouvrages; il avait pour titre : *Combat d'Apollon et du Serpent*. On sait quelle magnificence don Garin de Tolède, vice-roi de Sicile, déploya pour faire représenter l'*Aminta* de Tasse, et une autre pastorale de Transille. Elles étaient accompagnées d'intermèdes et de chœurs, dont le jésuite Marotta fit la musique. Les papes avaient déjà un théâtre à décorations et à machines, en 1500; et quand le cardinal Bertrand de Bibiena fit jouer devant Léon X la comédie de *la Calandra*, on y admira les peintures de Peruzzi. La science des décorations et des machines sembla naître comme par enchantement. La magnificence et la variété des changemens de scène que l'on employa, tiennent du prodige.

Quelques scènes d'une pastorale intitulée *le Sacrifice*, d'autres scènes de *l'Infortunée* et d'*Aréthuse* furent représentées à la cour de Ferrare, vers 1550. Toute cette musique était dans le genre madrigalesque; c'était du contre-point, et les instrumens de l'orchestre jouaient les mêmes parties que les acteurs chantaient sur le théâtre. Emilio del Cavaliere, célèbre musicien de Rome, réussit à donner une allure moins lourde au contre-point de ses madrigaux dramatiques, mais il ignorait l'art de débiter rapidement les paroles au moyen du récitatif. Toutefois la tentative de ce maître fit grand bruit en Italie; elle fixa l'attention de Jean Bardi, comte de Vernio. Les savans, les artistes, se réunissaient chez lui à Florence, et dans cette société d'hommes de mérite, on distinguait Vincent Galilée, père du célèbre astronome, Mei et Caccini. Le contre-point introduit dans le drame les ré-

voltait; ils voulurent remonter à la déclamation musicale des Grecs, et trouvèrent le récitatif. Galilée en fit d'abord l'essai dans *Ugolin*, épisode de *la Divine Comédie*, qu'il mit en musique et chanta lui-même, en s'accompagnant de la viole. Il réussit complétement; on admira sa découverte, et sur-le-champ Pierre Strozzi et Jacques Corsi, seigneurs florentins, partagèrent la noble ambition de leur compatriote Jean Bardi, et, concevant de grandes espérances au sujet du drame chanté, s'efforcèrent de l'élever à son plus haut degré de perfection. Pour y parvenir, ils choisissent Ottavio Rinuccini, le meilleur poète de leur temps, et Giacomo Peri de Florence, Giulio Caccini de Rome, musiciens célèbres, et les engagent à composer pour eux un opéra, que l'on exécute à Florence dans le palais Corsi. Le grand duc de Toscane et sa cour, beaucoup de cardinaux et la plus brillante société suivirent les représentations de cet ouvrage, qui surpassa tout ce que l'on avait vu. La conduite de la pièce et la beauté de la musique le firent considérer comme un chef-d'œuvre; c'est sur ce modèle que les mêmes auteurs, proclamés avec raison comme les créateurs du genre, composèrent leur opéra d'*Euridice*, joué publiquement à Florence, à l'occasion du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis. Giulio Caccini donna ensuite l'*Enlèvement de Céphale*, et Peri, *Ariane*.

Les cinq actes d'*Euridice* se terminent chacun par un chœur; Tircis y chante des stances anacréontiques, précédées par un prélude de symphonie; le dialogue est récité sur les tenues de la basse. Voilà donc le chœur, l'air, le récitatif, les ritournelles trouvées et employées dès les premiers temps de l'invention du drame lyrique. Les partitions de *Daphné*, d'*Ariane*, de *Céphale*, de *Méduse* et de *Sainte Ursule* l'attestent encore. L'art du chant était à peu près inconnu, les instrumens trop imparfaits ne permettaient pas de tenter des effets hardis; malgré tant d'obstacles, l'opéra fut reçu avec un enthousiasme prodigieux. Les inventions de Claudio Monteverde dans l'harmonie donnèrent de nouvelles formes à la musique dramatique, en la débarrassant peu à peu du contre-point, dont on était fatigué. Cet illustre maître établit à

Venise un théâtre lyrique où l'on joue, en 1630, l'*Enlèvement de Proserpine* dont il était l'auteur; Soriano et F. Cavalli, ses contemporains, composent aussi pour la scène; en 1639, on y représente *les Noces de Pélée*, de ce dernier.

On employait alors un grand nombre d'instrumens qui ne sont plus admis dans la symphonie, pour en changer, selon l'expression diverse des morceaux de musique. Chaque personnage dramatique avait son orchestre particulier, qui lui était départi selon les sentimens que sa voix devait exprimer. Ce moyen excellent servait à varier les jeux de la symphonie; il annonçait le retour du personnage que l'on avait déjà vu, et faisait succéder les groupes de trompettes aux sons filés des violons, aux arpéges des luths, à la douce mélodie des flûtes et des musettes. La partition de l'*Orfeo* de Monteverde fait connaître la composition de l'orchestre qui l'exécuta en 1607; on y voit les parties de deux clavecins, deux contre-basses de viole, dix dessus de viole, une harpe double (à deux rangs de cordes), deux petits violons à la française, deux grandes guitares, deux orgues de bois, trois basses de viole, quatre trombones, un jeu de régale (petit orgue), deux cornets, une petite flûte, un clairon et trois trompettes à sourdines. Ces instrumens jouaient par groupes séparés, attachés à chaque personnage, à chaque chœur d'un différent caractère. Ainsi les contre-basses de viole accompagnaient Orphée, les dessus de viole Eurydice, les trombones Pluton, le jeu de régale Apollon. La petite flûte, les cornets, le clairon, les trompettes à sourdines sonnaient avec le chœur des bergers, etc. Le chant de Caron, soutenu par les deux guitares, est ce que je trouve de plus singulier dans ces associations instrumentales et vocales.

A cette époque, on ne possédait encore en France que les ballets, dans lesquels les récits chantés et le dialogue parlé succédaient tour à tour à la danse. Ces ballets, composés sans goût, n'étaient assujettis à aucune règle dramatique. Baltasarini, Italien, que le maréchal de Brissac, gouverneur de Piémont, envoya à Catherine de Médicis, avec une bande de violons, apporta le premier une certaine régularité dans ce genre de spectacle. La

reine le nomma son valet de chambre, et dès-lors il devint l'ordonnateur de tous les festins, ballets, concerts, représentations et fêtes de la cour. Il se fit appeler Beaujoyeux ensuite; ce fut lui qui, en 1681, composa le fameux *Ballet comique de la Royne*, pour les noces du duc de Joyeuse. Beaulieu et Salmon, maîtres de musique de Henri III, le secondèrent en faisant une partie des airs et des récits, dont Lachenay, aumônier du roi, avait donné les paroles. Cette solennité dramatique et musicale ballet coûta plus de douze cent mille écus.

Ce ballet était presque un opéra; le récitatif n'y figurait point, il est vrai, mais la musique, sans être à la hauteur des compositions de Monteverde, de Caccini, est d'une mélodie agréablement variée et fort bien adaptée au caractère des personnages et des situations. Le mélange des pièces de cornets et de flûtes, les airs de danse, les chansons à plusieurs parties, les récits, tout y est mis en opposition avec beaucoup d'esprit et d'artifice. Ce ballet comique devint le modèle sur lequel on composa une infinité de ballets chantés, genre de pièce qui tint lieu d'opéra chez les Français, pendant un siècle environ. L'opéra nous est venu des Italiens; il a conservé ses formes grandioses, son allure pompeuse et son récitatif; mais nous avions déjà le ballet chanté, le ballet dans lequel les acteurs débitaient, en dialogue parlé, tout ce qui avait rapport à l'action du drame. Cette manière de procéder, en faisant succéder tour à tour le chant au discours de la simple conversation, était adoptée et plaisait aux Français; il ne faut pas être surpris que notre opéra-comique l'ait conservée. Le vaudeville et l'opéra-comique français ont pour origine commune le ballet organisé par Beaujoyeux et ses imitateurs.

Après les premiers résultats obtenus d'une manière si brillante par les découvertes et les travaux de Galilée, de Peri, de Caccini, de Monteverde, il semble que les progrès de l'opéra ont dû être très-rapides: point du tout: la stupidité des poètes et l'incapacité des musiciens de l'Italie arrêtèrent cette précieuse invention pendant le dix-septième siècle, et, comme aujourd'hui, on se jeta à corps perdu à travers les machines, les décorations, les

effets de spectacle. Saint Paul et Vénus, Apollon et sainte Ursule, Neptune et Belzébuth, figuraient dans ces opéras, et les poètes, les musiciens, ne pouvant plus charmer l'esprit et le cœur, imaginèrent d'amuser, d'étonner les yeux. Plus la lanterne magique offrait de changemens et plus l'opéra méritait les applaudissemens de la foule ébahie. Dans le *Dario* de Beverini, on voyait le camp des Perses et les éléphans chargés de tours remplies de combattans, une grande vallée séparant deux montagnes, la place d'armes de Babylone, le parc des machines de guerre, le quartier-général des Perses, la tente du roi Darius, le tombeau de Ninus, la cavalerie et l'infanterie rangées en bataille, les ruines d'un vieux fort, la salle du trône du palais de Babylone, enfin l'extérieur du palais. La pièce est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, et la musique en est languissante et monotone. Les chanteurs profitèrent de la situation déplorable de la poésie et de la musique pour secouer le joug des faiseurs de livrets, des compositeurs, pour conquérir l'estime du public, captiver son attention et régner sur la scène. Caccini perfectionna le chant à voix seule, il sut l'embellir de trilles, de traits employés avec goût, et ces ornemens ajoutèrent au charme, à l'expression de la mélodie.

L'opéra bouffon ne date que de 1597. C'est alors que Orazio Vecchi mit au jour son *Anti-Parnasso*, parade insipide où figurent Arlequin, Briguella, Pantalon et un matamore castillan, personnage obligé de toutes les farces de cette époque. L'espagnol, l'italien, le bolonais, le bergamasque et même l'hébreu, y sont mêlés dans le dialogue. La musique ne diffère point du genre adopté pour l'opéra sérieux; mais elle paraît plus lourde et plus monotone dans la comédie. Telle était la situation de l'opéra en Italie, lorsque le cardinal Mazarin fit représenter *la Finta Pazza*, joyeuseté musicale de Strozzi, au Petit-Bourbon, devant le roi et la reine. En 1647, deux ans plus tard, une autre troupe italienne, appelée par le cardinal et beaucoup mieux composée, débuta par un autre opéra dont le titre n'a pas été conservé par les historiens, et lui fit succéder bientôt *Orfeo e Euridice*. Succès d'enthousiasme et de fanatisme que je décrirais d'une manière trop im-

parfaite. J'aime mieux emprunter quelques pages au premier feuilleton écrit sur l'opéra, dans les journaux français. *Orfeo* avait à peine fait son explosion foudroyante qu'un feuilletonniste parisien l'enregistrait pour la transmettre aux siècles à venir.

Paris, le 8 mai 1647.

La représentation naguère faite devant leurs majestés, dans le Palais-Royal, de la tragi-comédie d'*Orphée*, en musique et vers italiens, avec les merveilleux changemens de théâtre, les machines et autres inventions jusqu'à présent inconnus en France.

Je fais grâce à mes lecteurs du prélude emphatique du rédacteur, et je passe à l'analyse de la pièce.

« C'étaient les aventures d'Orphée, enrichies, outre ce qu'en disent les poètes anciens, d'entrées magnifiques et d'une continue musique d'instrumens et de voix; où tous les personnages chantaient avec un perpétuel ravissement des auditeurs, ne sachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce et la voix harmonieuse de ceux qui les récitaient, ou la magnificence de leurs habits; car, pour la variété des scènes, les divers ornemens du théâtre, et la nouveauté des machines, ils passaient toute admiration.

» L'action fut ouverte par deux gros d'infanterie, armés de pied en cap; lesquels ayant assez combattu pour montrer qu'ils n'étaient pas d'accord, mais non aussi jusques à ennuyer la compagnie par leur chamaillis et le cliquetis de leurs armes, représentaient deux partis, dont l'un assiégeait et l'autre défendait une place, enfin prise par les Français. La Victoire, s'inclinant à son ordinaire du côté de la France, descendit du ciel et parut en l'air. Nul des spectateurs ne pouvait comprendre comment elle et son char triomphant y demeuraient assez long-temps suspendus, pour réciter les airs mélodieux qu'elle chanta en l'honneur des armes du roi et de la sage conduite de la reine : ce qui servit de prologue à cette pièce. »

Notre *Orphée*, mis en musique par Gluck, ne peut donner une idée de cet ancien livret, qui commence aux premières amours d'Orphée et d'Eurydice et finit après la mort du chantre de la Thrace et son apothéose. Ces amours, protégées par Junon et contrariées par Vénus; la rivalité d'Aristée, la fuite d'Eurydice,

qu'un satyre veut enlever; la morsure du serpent, Vénus déguisée en vieille pour jouer auprès d'Eurydice le rôle d'une matrone; les noces d'Orphée et d'Eurydice; Momus qui préside au repas et tient des propos médisans et fort lestes sur le mariage des laides, qui donne peu de contentement, et le mariage des belles, qui présente beaucoup de dangers; la danse des amours et des hyménées, des nymphes et des satyres, des bergers et des bergères; Apollon descendant sur son char qui parcourt les douze signes du zodiaque, Endymion arrivant à pied au festin : tout cela se trouve dans le premier acte. Voici les réflexions du journaliste, au sujet de la musique de cette partie de l'opéra :

« Ces airs étant si mélodieusement chantés, qu'encore que les beaux » vers italiens, desquels toute la pièce était composée, fussent continuellement chantés, la musique en était si fort diversifiée, et ravissait tellement » les oreilles, que sa variété donnait autant de divers transports aux esprits » qu'il se trouvait de matières différentes. Tant s'en faut que cette conformité de chants, qui lasse les esprits, se rencontrât en aucun des chefs-» d'œuvre de cet excellent art de musique. Aussi, l'artifice en était si admirable et si peu imitable par aucun autre que celui qui en est l'auteur, » que le son se trouvait toujours accordant avec son sujet, soit qu'il fût » plaintif ou joyeux, ou qu'il exprimât quelque autre passion, de sorte » que ce n'a pas été la moindre merveille de cette action, que tout y étant » récité en chantant, qui est le signe ordinaire de l'allégresse, la musique y » était si bien appropriée aux choses qu'elle n'exprimait pas moins que les » vers toutes les affections de ceux qui les récitaient, témoin la tristesse, les » regrets, le désespoir d'Aristée.

» Vénus est descendue du ciel en compagnie des Grâces et de Cupidon. » Le petit dieu malin se moque d'Aristée et de tous les autres amoureux, » qui le font auteur de leurs mésaventures, l'accusant de ce qu'ils doivent » attribuer à leurs passions déréglées : ce que l'une des Grâces confirme » par un air digne du nom qu'elle porte. Aristée, voyant qu'il ne peut » fléchir l'Amour, s'adresse à sa mère, et la prie à genoux de lui donner » Eurydice pour femme. Le satyre, qui veut toujours être de la partie, » prie Vénus de lui ôter la sienne dont il est las. Mais Vénus, se moquant de ce bouquin, vu qu'elle est née pour faire croître le monde, » et non pour le dépeupler, promet à Aristée de lui rendre Eurydice fa-

» vorable; et, pour y parvenir, lui fait entendre qu'il néglige trop sa
» personne. A quoi lui s'accordant, elle occupe les Grâces à le friser,
» poudrer, ajuster à la mode. — La cinquième scène se passa en cet ajus-
» tement que firent les Grâces, chantant la différence qui se trouve entre
» la propreté et la négligence pour laquelle plaidait le satyre, lequel
» ayant importuné les Grâces de le friser et poudrer aussi, elles lui font
» mille maux, en peignant rudement ses cheveux mêlés : ce qui les met
» mal ensemble.

— « La douzième scène du second acte, qui représentait le palais du
» Soleil, fut remplie des regrets d'Apollon, pour n'être pas descendu
» assez tôt du ciel au secours d'Eurydice, mêlés à ceux des nymphes de
» la pauvre défunte, qui pleuraient si amèrement sa perte que leurs larmes
» furent accompagnées de celles des spectateurs, auxquels cette triste
» aventure ne semblait plus une fable, et eût été encore plainte davantage,
» tant était puissante et propre à porter du côté qu'elle voulait les mou-
» vemens et inclinations de l'esprit et du corps, la force de cette musique
» vocale jointe à celle des instrumens, qui tiraient l'ame par les oreilles
» de tous les auditeurs, tandis que le Soleil ainsi descendu des cieux dans
» son char flamboyant, parcourant les signes du zodiaque et venant illu-
» miner les agréables parterres et les allées à perte de vue de son spacieux
» jardin, excitait un doux murmure d'acclamations dans tout l'amphi-
» théâtre rempli de leurs majestés, des princes, princesses, grands sei-
» gneurs et dames de cette cour, et des principales personnes des corps
» et compagnies souveraines de cette ville : nul ne pouvant assez admirer
» à son gré la belle disposition de tant d'or, d'escarboucles et de bril-
» lans dont ce char lumineux était éclairé, l'artifice de la machine qui le
» faisait descendre du ciel et biaiser par ses douze maisons, rendant croya-
» ble ce que l'antiquité romaine nous raconte de ce ciel de Marcus Scau-
» rus, dans lequel il voyait lever sur sa tête et coucher sous ses pieds le
» soleil.

— » Dans la troisième scène du troisième acte, la terre tremble,
» Aristée voit l'ombre d'Eurydice qui en sort tenant un serpent à la main,
» accompagnée de la fumée et des tourbillons de feu qui environnent les
» mânes lorsqu'ils se veulent rendre affreux. Cette ombre lui reproche son
» crime d'avoir voulu l'enlever et forcer sa pudicité : duquel spectre il est
» tellement épouvanté qu'il en devient furieux, et entonne une musique
» pareille.

» Cette forcénerie emplit la quatrième scène, en laquelle Aristée rencontrant Mome et le satyre qui se divertissaient par une chanson de joie » (antidote assuré contre les divers événemens de la fortune à ceux qui » en savent bien user) leur dit et fit tant d'extravagances que sa furie qui » les devait attrister, par un effet contraire, leur donna mille passe-» temps.

— » En la huitième scène, Pluton reprend le nautonnier Caron qui » paraît, son aviron sur l'épaule, d'avoir passé Orphée, et enjoint de le » repasser. Caron dit avoir été charmé par la lyre de ce chantre, et, » priant Pluton de l'entendre, il le refuse. Mais le Soupçon et la Jalousie » pressent tellement Proserpine, que Pluton se rend à ses cajoleries secon-» dées par tout le chœur des lutins.

» Orphée est donc introduit par Caron, et chante si bien qu'il émeut » Pluton à lui rendre son Eurydice, à condition qu'il ne la regardera » point qu'elle ne soit hors de l'empire des morts. De quoi Orphée ayant » remercié Pluton, il s'en retourne avec son Eurydice qui le suit, et Pro-» serpine s'en réjouit, de sorte qu'elle ordonne une danse générale de tous » les démons. Cette danse fut l'une des choses les plus divertissantes de » toute l'action, car ils parurent lors sous la forme de bucentaures, de » hibous, de tortues, d'escargots et de plusieurs autres animaux étran-» ges et monstres hideux, dansèrent au son des cornets à bouquin, avec » des pas extravagans et une musique de même.

— » Dans la douzième scène, Orphée s'entretint de plusieurs airs » lugubres sur sa lyre qu'il toucha si mélodieusement, qu'à son harmonie, » jointe à la douceur de sa voix, il fait mouvoir les rochers, danser les » arbres et les animaux les plus farouches ; de sorte que l'on vit des lions, » des panthères et autres bêtes furieuses venir sauter sur le théâtre à l'en-» tour de lui.

» La treizième représentait un autre grand bocage borné par la mer, » par laquelle Vénus arrivant dans une conque marine et trouvant Bac-» chus qui dansait avec ses bacchantes, ayant chacune des sonnettes aux » pieds, un tambour de basque en une main, une bouteille dans l'autre, » elle lui raconte la mort de son fils Aristée, causée par les rigueurs » d'Eurydice, femme d'Orphée. Ce qui le met en telle fureur qu'il envoie » ses bacchantes enivrées pour le tuer, comme elles firent.

» En la dernière scène, Jupiter paraît au ciel avec les autres dieux » dans un nuage, d'où il décerne l'immortalité à la lyre d'Orphée, et lui

» assigne une place entre les étoiles du firmament. Sur quoi les acteurs » firent retentir le théâtre d'un hymne mélodieux, dont le sens était que » la vertu parfaite se doit entièrement détacher de la terre et n'attendre sa » récompense que du ciel.

» Voilà le fidèle rapport de ce qui s'est passé en cette action; mais le » principal y manque, qui est de voir ce sujet animé par l'organe de ses » acteurs, et par leurs gestes qui l'exprimaient si parfaitement, qu'ils se » pouvaient faire entendre de ceux qui n'avaient aucune connaissance de » leur langue. Le roi y apporta aussi tant d'attention, qu'encore que » S. M. l'eût déjà vue deux fois, elle y voulut encore assister cette troi- » sième, n'ayant donné aucun témoignage de s'y ennuyer.... Mais ce qui » rend cette pièce encore plus considérable, et l'a fait approuver par les » plus rudes censeurs de la comédie, c'est que la vertu l'emporte toujours » au-dessus du vice, nonobstant les traverses qui s'y opposent. Orphée » et Eurydice n'ayant pas seulement été constans en leurs chastes amours, » malgré les efforts de Vénus et de Bacchus, les deux plus puissans au- » teurs de débauches; mais l'Amour même ayant résisté à sa mère pour » ne les vouloir pas induire à fausser la fidélité conjugale. Aussi ne fal- » lait-il pas attendre autre chose que des moralités honnêtes et instruc- » tives au bien, d'une action honorée de la présence d'une si sage et si » pieuse reine qu'est la nôtre. »

Il paraît que le gazetier Renaudot et la reine pieuse auraient permis qu'on leur montrât les plus étranges choses, pourvu que la vertu finît par triompher à la dernière scène du drame. Douze décorations, combinées avec artifice, frappèrent d'admiration les spectateurs assez heureux pour être admis aux représentations d'*Orfeo*. Les changemens se faisaient à vue, et le machiniste fit arriver sur la scène une ville forte assiégée et défendue, un temple entouré d'arbres, la salle du festin donné pour les noces d'Orphée, un intérieur de palais, le temple de Vénus, une forêt, le palais du Soleil, un désert affreux, l'enfer, les Champs-Élysées, un bocage sur le bord de la mer, enfin l'Olympe et le firmament. On ne ferait pas mieux aujourd'hui.

Le livret de l'*Orfeo*, avec traduction en vers français, est à la Bibliothéque royale. La pompe de ce spectacle, les charmes de la

musique, la beauté des costumes, le jeu des machines et la variété des décorations, produisirent un effet extraordinaire. Le cardinal Mazarin, qui avait fait la dépense de ce divertissement royal, en fut si content, qu'il le renouvela ensuite aux noces de Louis XIV.

Le mélodrame à grand spectacle suivit de près l'opéra. *Andromède*, tragédie mêlée de chants, de Pierre Corneille, parut en 1650, et fut représentée au théâtre Bourbon, avec un grand luxe de décors, un grand fracas de machines. Torelli, machiniste du roi, se signala pour cette mise en scène. On peut voir à la Bibliothéque du Roi les gravures des décorations et des costumes d'*Andromède*. Les paroles de *la Festa teatrale della finta Pazza* sont d'un *signor* Torelli; il est probable que le machiniste d'*Andromède* a composé le livret excellent du premier opéra représenté à Paris. A la reprise d'*Andromède*, en 1682, au théâtre du Marais, le cheval Pégase, monté par Persée, était représenté par un véritable coursier qui descendait des nues en agitant ses ailes emplumées. « Il jouait admirablement son rôle, et faisait en l'air tous les mouvemens qu'il pourrait faire sur terre », dit *le Mercure galant* du mois de juillet 1682, page 358. Tout Paris voulut voir cette merveille: le prix du billet du parterre était d'un louis d'or; il y avait alors des louis de 11 livres 10 sous.

Le succès de l'*Orfeo*, d'*Andromède*, donna l'idée de composer des opéras français; l'exécution présentait seule des difficultés. On avait le théâtre, les machines, les décors; il fallait encore des chanteurs et des symphonistes; d'ailleurs, le préjugé que J.-J. Rousseau a voulu établir ensuite, et qui tend à dépouiller notre langue de toute harmonie musicale, existait déjà. L'abbé Perrin, que tant d'obstacles n'intimidèrent pas, osa les combattre et réussit à les surmonter, en faisant une pièce intitulée *la Pastorale*, que Cambert, organiste de Saint-Honoré, mit en musique. C'est au village d'Issy, dans la maison du sieur de la Haye, que l'on en fit l'essai.

Perrin avait choisi ce village pour éviter la foule du peuple qui eût envahi son théâtre et l'eût accablé infailliblement, s'il s'était aventuré à donner ce merveilleux divertissement au milieu de

Paris. La précaution qu'il avait prise de porter son spectacle *extra muros* n'empêcha pas les amateurs d'y courir; le plus grand nombre n'étaient point invités et ne pouvaient être admis dans la salle; n'importe, le chemin de Paris à Issy fut couvert de carrosses pendant toute la journée. Les *dilettanti* trouvaient du plaisir à se promener aux entours du bienheureux château, dont les murs renfermaient les trésors de poésie et de musique de l'abbé Perrin, secondé par l'organiste Cambert.

Cette nouveauté charma d'autant plus les Français, qu'elle leur prouva qu'ils pouvaient aussi posséder un théâtre lyrique. La musique fut goûtée, et l'on admira surtout la douce mélodie des flûtes que le compositeur avait su marier avec celle des violons : innovation hardie pour ce temps, et que Saint-Évremont compare aux prodiges de la flûte chez les anciens Grecs.

Mazarin, qui aimait passionnément ces sortes de représentations, et qui s'y connaissait fort bien, accueillit les auteurs de *la Pastorale* de la manière la plus flatteuse; et, d'après ses ordres, on la joua plusieurs fois au château de Vincennes devant le roi. Enchantés de la réussite de ce premier essai, Perrin et Cambert s'occupèrent de la composition d'*Ariane*. C'est alors, 1660, qu'une nouvelle troupe d'Italiens fit entendre *Ercole amante*, opéra. Le mariage du roi, les progrès que l'art avait faits depuis plusieurs années, et les largesses du cardinal, donnèrent à cette représentation une grande magnificence. Vigarani, de Modène, habile architecte, avait fait construire aux Tuileries un superbe théâtre et des machines dont l'effet tenait du prodige; elles enlevaient cent personnes à la fois. Le roi, la reine et les principaux seigneurs, les dames de la cour les plus favorisées, y dansèrent. Malgré tant d'avantages, cet opéra, quoique mieux exécuté, ne fit pas la même impression que l'*Orfeo*. On avait pris goût aux paroles françaises, l'esprit national s'en mêla, et l'œuvre de l'organiste Cambert fut généralement préféré.

Le rôle d'Hercule était chanté par *il signor* Piccinni, celui de Junon par *il signor* Rivani, celui de la lune par *il signor* Meloni, etc.; mais Vénus était représentée par une Française,

Mlle Hilaire. Après avoir fini son rôle de planète, *il signor* Meloni quittait l'empirée pour venir sur l'avant-scène se montrer sous le costume un peu dégagé de l'une des trois Grâces; *il signor* Zannetto et *la signora* Ribera complétaient le trio. On entendait ensuite un chœur *harmonique* de zéphires et de ruisseaux, un chœur *de musique* de tritons et de sirènes, assistés du chœur *muet* des demoiselles d'Yole.

Le marquis de Sourdéac, célèbre dans les annales de l'Opéra, dont il perfectionna les machines, fit représenter dans son château de Neubourg *la Toison d'Or*, de Pierre Corneille. Comme c'était une fête somptueuse qu'il donnait à l'occasion du mariage de son souverain, toute la noblesse de la Normandie y fut invitée : acteurs, musiciens, danseurs, décorateurs, machinistes, spectateurs même, tout fut logé et traité à ses frais pendant deux mois; ils étaient plus de cinq cents lors des représentations. Vous voyez jusqu'à ce jour l'opéra nomade voyager à Paris et dans ses environs, camper tantôt à Issy, à Vincennes, à Neubourg, aller du Petit-Bourbon aux Tuileries, pour se reposer ensuite au Marais. Nous le rencontrerons encore en d'autres lieux avant qu'il ait pris possession du beau théâtre que le cardinal Richelieu avait fait bâtir et décorer au Palais-Royal pour la mise en scène de *Mirame*, sa tragédie bien-aimée.

Ariane était terminée, on avait même commencé à la répéter, quand la mort de Mazarin en suspendit l'exécution. Cet événement enleva aux arts un protecteur libéral, et retarda les progrès du drame lyrique pendant plusieurs années. Les princes de l'église avaient beaucoup fait déjà pour l'opéra : Richelieu lui préparait une salle, Mazarin appelait les virtuoses de l'Italie, et pourtant ces honnêtes cardinaux ne purent pas jouir des pompes de notre Académie royale de Musique. Singulière création que celle de ce théâtre! Richelieu fait construire la salle, une autre éminence assemble les acteurs, un abbé fabrique les livrets qu'un organiste de paroisse met en musique, les cathédrales fournissent les chanteurs; tout lui vient de l'Église. Faut-il s'étonner si nos académiciens virtuoses n'ont jamais encouru les peines de l'excommunication.

Perrin voulut pousser à bout une entreprise dont les commencemens avaient été si brillans; il obtient, en 1669, des lettres-patentes portant permission d'établir des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre. Mais comme il ne pouvait suffire aux soins de la composition, de la direction et de la dépense, il s'associe Cambert pour la musique, Sourdéac pour les machines, et Champeron pour les finances; il n'y avait pas alors de subventions. La ville de Paris ne possédant pas assez d'acteurs et de symphonistes, on fait, dans le midi de la France, une levée des musiciens les plus distingués qui s'y trouvaient au service des cathédrales, en y joignant les acteurs d'opéra qu'une expérience de plus de dix années avait pu former. On exerça cette nouvelle troupe à l'hôtel de Nevers, tandis que l'on transformait en salle de spectacle le jeu de paume de la rue Mazarine.

C'est là que l'on applaudit avec enthousiasme *Pomone*, le premier opéra français qui ait été représenté en public. Les paroles étaient de Perrin, la musique de Cambert, les danses de Beauchamp; les rôles de Faune, Vertumne et Pomone furent remplis par Rossignol, ténor; Beaumavielle, basse, et Mlle de Castilly; Clédière et Chollet, hautes-contre, et Borel de Miracle, ténor grave, faisaient déjà partie de la troupe chantante. Ces virtuoses, basses et ténors, enlevés aux églises du Languedoc, avaient de très-belles voix. Saint-André, Favier, Lapierre, figurent parmi les danseurs principaux employés par le maître de ballets; il n'y avait point encore d'actrices dansantes; les plus jeunes danseurs s'habillaient en femmes. C'est au mois de mars 1671 que *Pomone* fut livrée à l'admiration du public parisien. Le livret n'offrait au musicien que des scènes décousues, sans action, un style pitoyable, mêlé d'équivoques grossières et de jeux de mots. Toutes ces impertinences n'empêchèrent pas le nouvel opéra d'être représenté pendant huit mois avec le plus grand succès, et Perrin en eut pour sa part 30,000 livres.

C'était une belle faveur de la fortune; malheureusement ce fut la dernière. Le marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avait faites, s'empare du théâtre, quitte Perrin pour Gilbert,

qui lui donne une autre pastorale, intitulée *les Peines et les Plaisirs de l'Amour*, dont Cambert fit encore la musique. Saint-Évremont dit que cet opéra eut quelque chose de plus poli et de plus galant que le précédent; les instrumens étaient déjà mieux formés pour l'exécution; le prologue était beau, et le tombeau de Climène fut admiré. La demoiselle Brigogne s'y fit applaudir à tel point dans le rôle de Climène, que ses *gages* furent portés à 1,200 livres par an. Les entrepreneurs associés n'étaient point d'accord ensemble : Lulli profita de leur division, et, par le crédit de Mme de Montespan, obtint que Perrin lui cédât son privilége. Une fois maître, Lulli congédia Gilbert, laissa le marquis de Sourdéac et ses associés, en prit de nouveaux, quitta leur théâtre, en fit élever un au jeu de paume de la rue de Vaugirard, où l'on joua *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, le 15 novembre 1672. Cette pièce était de Quinault. *Cadmus*, *Alceste*, la suivirent de près. Ces deux opéras, quoique défigurés par quelques scènes bouffonnes et de mauvais goût, permirent d'espérer un spectacle intéressant et régulier. Lulli travailla presque toujours avec Quinault, et s'engagea à lui payer 4,000 francs pour chacun des livrets qu'il lui fournirait, en observant de mettre une année d'intervalle de l'un à l'autre. Le roi ajoutait 2,000 francs à cette somme annuelle. Vigarani, le machiniste, avait droit à un tiers sur les bénéfices de l'Opéra.

Molière étant mort en 1673, et pendant les représentations de *Cadmus*, le roi donna à Lulli la salle du Palais-Royal, où l'Opéra est resté jusqu'en 1781. Lulli jouait fort bien du violon; il forma les musiciens de son orchestre; il mit plus de difficulté dans les accompagnemens, à mesure que ses exécutans devinrent plus habiles. On peut le regarder comme le premier qui ait fait usage des instrumens à vent et de percussion. Avant lui, le violon avait seul le droit de se faire entendre dans les orchestres. Une autre innovation non moins importante eut lieu en 1681, à la représentation de son opéra *le Triomphe de l'Amour:* des danseuses parurent sur la scène pour y remplir les rôles de femme. Ce maître avait tout à créer; mais il s'entendait à merveille aux élémens nécessaires pour

organiser une représentation lyrique; aucune partie de l'art ne lui était étrangère; il donnait d'excellentes leçons à ses chanteurs, à ses symphonistes, à ses danseurs même, et prenait un soin particuliers de l'exécution dramatique. Habile courtisan, Lulli ne laissait échapper aucune occasion de plaire à Louis XIV, qui l'avait déjà nommé surintendant de sa musique, et le combla de ses faveurs. Lulli voulut régner en souverain dans son Académie royale de Musique; pendant quatorze ans, on n'y entendit que ses œuvres, et sa mort seule put donner à ses rivaux la licence de s'y présenter; le roi, la cour, le public d'ailleurs, ne l'auraient pas souffert; on n'imaginait pas qu'un autre musicien fût capable de se mesurer avec un homme qui, dès ses premiers pas, avait atteint le dernier degré de la perfection. Cambert était allé chercher fortune en Angleterre, et l'avait trouvée; le roi Charles II lui donna la surintendance de sa musique, et le créateur de l'opéra français mourut à Londres en 1677.

Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine*, *le Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Phaéton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, tels sont les opéras que Lulli composa et fit représenter depuis son entrée à l'Académie royale jusqu'à sa mort, arrivée le 22 mars 1687. *Acis et Galathée*, son dernier ouvrage, ne fut mis en scène que six mois après. Il avait écrit la musique de vingt-cinq ballets.

Les cathédrales fournirent les premiers acteurs de notre Académie royale de Musique; le recrutement de sa troupe chantante devint ensuite plus facile. Les femmes qui possédaient une belle voix firent quelques études pour être admises à l'Opéra; d'autres s'y présentèrent avec les seuls avantages qu'elles tenaient de la nature, et n'obtinrent pas moins de succès. Le cuisinier Duménil débuta en 1677, dans *Isis*, et partagea le premier emploi de ténor avec Clédière, qu'il éclipsa bientôt. Langeais, Gingan s'y montraient en seconde ligne. Gaye, Dun, Hardouin, Beaupui, basses, se distinguèrent à côté de Beaumavielle, jusqu'au moment où Thévenard parut et donna aux rôles de basse un éclat, une importance jusqu'alors inconnus. Je le vois figurer pour la première fois

dans *la Grotte de Versailles*, représentée en 1675; il y chantait le rôle secondaire du berger Tircis. Boutelou, ténor aigu, *contraltino*, dont la voix pleine de charme et de douceur excitait des transports d'enthousiasme, Boutelou, virtuose favori de Louis XIV, fit son entrée par la même pièce, dans laquelle il représentait une maîtresse d'école. Ce chanteur, si parfait pour le temps, n'arriva jamais aux premiers rôles, qu'il eût joués trop faiblement. C'était un acteur très-médiocre. On donnait alors à des hommes les rôles des divinités malfaisantes, telles que les Furies, l'Envie, la Jalousie, la Haine. Les actrices chantantes étaient en assez grand nombre pour suffire à tous les emplois; mais il fallait que la Haine et l'Envie fissent tonner leur voix de basse, afin de mieux se conformer au caractère que les poètes leur avaient donné. Les trois Parques étaient représentées par une femme et deux hommes.

« Thévenard avait l'air noble, sa voix était sonore, moelleuse, étendue; il grasseyait un peu, mais par son art il trouvait le moyen de » faire un agrément de ce petit défaut. Jamais musicien n'a mieux entendu l'art de chanter; c'est à lui que l'on a l'obligation de la manière » naturelle et coulante de débiter le récitatif sans le faire languir, et appuyer sur les tons pour faire valoir sa voix. Je citerai pour exemple le » récitatif de Phinée, dans l'opéra de *Persée* :

Que le ciel pour Persée est fertile en miracles!

» Thévenard était un tiers de temps de moins que Beaumavielle à chanter » ce beau récitatif, parce qu'il faisait plus d'attention à la déclamation » suivie et coulante que demande le récitatif, qu'au soin de faire valoir sa » voix par des sons trop nourris et emphatiques, ainsi qu'il était en usage » parmi nos anciens acteurs. Thévenard faisait un plaisir infini à entendre » chanter dans la chambre, et surtout à table; c'était un goût de chant » cavalier, noble et merveilleux; aussi tout ce qu'il y avait de plus grand » parmi la belle jeunesse était charmé de le posséder. Il était robuste et » faisait presque tous les jours de très-longues séances à table; le vin » coulait en abondance dans son gosier, ce qui fortifiait sa voix. Il a suivi » ce régime, dont il s'est bien trouvé, pendant cinquante ans; il en a passé

» quarante à l'Opéra, il s'en retira en 1730, avec une pension de 1,500
» livres.

» Thévenard était sujet à se prendre de belles passions, ce qui lui
» réussissait fort bien; il en donna une preuve singulière, quoiqu'il fût
» sexagénaire. Une jolie pantoufle qu'il vit sur la boutique d'un cordonnier
» le rendit tout à coup amoureux d'une demoiselle qu'il n'avait jamais vue :
» il la découvrit enfin et fut assez heureux pour obtenir sa main, par le
» moyen d'un oncle de la jeune fille, grand buveur de profession, comme
» lui. Cinq ou six douzaines de bouteilles de vin de Bourgogne vidées
» tête à tête dans leur conseil, le firent parler si éloquemment et d'une
» manière si pathétique à sa sœur, mère de la demoiselle, qu'elle l'ac-
» corda à Thévenard. »

Les académiciens de l'Opéra étaient alors des ivrognes déterminés, qu'il fallait chercher au cabaret au moment de commencer le spectacle. Duménil, Thévenard avaient peine à se tenir sur leurs pieds en entrant en scène, malgré les doses de café que le directeur leur faisait administrer pour dissiper les fumées du vin et les rendre supportables. Le public était fort indulgent pour ce genre d'indisposition.

Gaye, Boutelou, Duménil, chantaient à la chapelle de Louis XIV. Gaye s'était permis quelques plaisanteries contre l'archevêque de Reims, son supérieur. Ce musicien pensa que le prélat en serait instruit et se crut perdu. Il alla trouver le roi, lui avoua sa faute et demanda pardon. Quelques jours après, comme il chantait à la messe, en présence de sa majesté, l'archevêque, à qui l'on répéta ces mauvais propos et qui les avait sur le cœur, dit assez haut pour être entendu : « C'est dommage, le pauvre Gaye perd sa
» voix. — Vous vous trompez, répondit le roi; il chante bien;
» mais il parle mal. »

Laforêt avait une voix de basse admirable. Lulli prit soin de son éducation musicale, écrivit pour lui deux rôles et le fit débuter dans *Roland*, dans *Acis et Galathée;* mais il le congédia bientôt. Laforêt n'avait point profité des leçons du maître; il était demeuré *rustre et mal façonné*, dit La Vieuville de Freneuse.

Duménil et son camarade Boutelou obtinrent des congés pour

aller en Angleterre, où ils étaient largement rétribués. Les chanteurs italiens n'exploitaient pas encore ce pays, et les Anglais n'avaient d'autre musique et d'autres talens que ceux de leurs voisins. Malgré cette précieuse ressource, Boutelou, Duménil n'en étaient pas plus riches; leurs prodigalités, leurs excès dans tous les genres les avaient bientôt ruinés. Duménil s'enivrait chaque jour; la conduite de Boutelou était si extravagante que de temps en temps on le mettait en prison. Louis XIV approuvait ces mesures de rigueur; mais comme il ne voulait pas que son chanteur favori s'ennuyât dans la solitude et que la mauvaise chère altérât la pureté de son organe, il lui faisait servir chaque jour une table de six couverts, et de douze si le virtuose avait porté jusqu'à ce nombre celui de ses convives. Louis ne pouvait se passer de son cher *contraltino*, et se décidait bientôt à briser ses fers en payant ses dettes.

Mlle de Castilly ne brilla pas long-temps sur la scène de l'Académie royale de Musique; elle avait ouvert la marche en jouant le rôle de Pomone, dans le premier opéra français représenté en public; elle céda bientôt le pas à la foule des actrices chantantes qui vinrent s'exercer dans le drame lyrique. Je parlerai d'abord des demoiselles Brigogne, Aubry, Lagarde, Bony, Desfonteaux, Rebel, Cailliot; Verdier, qui débute à l'âge de quinze ans dans *Atys*, où elle représente la déesse Flore, et ne met un terme à ses travaux qu'après quarante-cinq ans de service à l'Opéra. Mlle de Saint-Christophe se distingue dans le premier emploi; Mme Piesche devait être fort belle; car elle joue souvent le rôle de Vénus; Mlle Ferdinand aînée le lui enlève, et sa sœur cadette porte le croissant, l'arc et les flèches de la chaste Diane. Mlle Louison Moreau fait ses premières armes dans le prologue de *Proserpine*, et sa sœur Fanchon est lancée dans le prologue de *Phaéton*. Les débutantes paraissaient toujours dans les prologues avant de tenter les hasards d'un rôle dramatique. Mlle Bluquette est vue avec plaisir dans le personnage de Cassiope. Mlle Desmâtins suivit d'abord la carrière de la danse; elle avait obtenu de notables succès comme baladine, quand elle se fit cantatrice, et réussit bien mieux dans ce nouvel

emploi. Je dois citer encore les demoiselles Puvigny et Dorémius, avant d'arriver à la virtuose par excellence, Marthe Le Rochois, élève de Lulli, qui remplit d'abord le rôle d'Aréthuse dans *Proserpine*, en 1680. Tragédienne et cantatrice sans rivale, Marthe Le Rochois s'empare bientôt du rang suprême. Lulli compose pour elle, met à profit ce double talent en écrivant le rôle d'Armide. Marthe n'était pas belle, il s'en faut : sa petite stature, sa peau bise, ses bras maigres au point qu'on inventa pour elle les manches longues à la persienne, qui bientôt prirent le nom d'amadis, qu'elles ont conservé : l'actrice les avait montrées pour la première fois dans *Amadis;* tous ces désavantages physiques disparaissaient quand elle avait dit une phrase de récitatif. Ses yeux admirables brillaient d'un vif éclat : son geste, plein de noblesse et de fierté, la grandissait d'un pied : c'était Armide l'enchanteresse. Elle éclipsait ses deux confidentes, Desmâtins et Moreau, les deux plus belles femmes du théâtre, quand elle disait :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous;
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.

Cette grande actrice tint le premier emploi jusqu'en 1698, après avoir joui de toute la faveur du public; sa carrière théâtrale fut une suite de triomphes. Elle se retira avec une pension de 1,000 livres sur l'Opéra; 500 livres de rente qu'elle tenait du duc de Sully, ajoutées à cette pension, lui donnaient les moyens de vivre d'une manière très-honorable.

On dansait sur le théâtre de l'Opéra dès son ouverture; on dansait aux représentations d'*Orfeo*, de *Pomone;* mais la danse n'était qu'en sous-ordre à l'Académie royale de Musique, et cela devait être. On avait trouvé des virtuoses dans les cathédrales et parmi les musiciennes de l'époque; les choristes des églises n'eurent qu'à revêtir un habit grec ou romain pour faire leur partie : voilà un opéra monté. Le ballet présentait bien d'autres difficultés. On eut recours aux maîtres à danser de la capitale, à leurs prévôts de salle; mais les femmes ne professent point cet art : où trou-

ver des danseuses? A défaut de femmes, on prit de jeunes et jolis garçons qui figurèrent en habits féminins. Tous les danseurs alors étaient masqués; les nymphes, les dryades, les bacchantes, les bergères, ne devaient pas se montrer avec des traits d'une virilité trop prononcée. Après dix ans d'attente, les amateurs virent enfin paraître des danseuses, des femmes réelles, sur la scène, et Terpsichore fut dignement représentée par des virtuoses de son sexe. On distinguait parmi ces virtuoses madame la dauphine, la princesse de Conti, mademoiselle de Nantes. Monsieur le dauphin, le prince de Conti, le duc de Vermandois, étaient de la partie, ainsi qu'une foule de jeunes seigneurs et de dames de la cour. J'ai déjà dit que cette précieuse exhibition se fit dans *le Triomphe de l'Amour*. Ces dames ne pouvaient mieux choisir. Un succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme, couronna leurs débuts.

Le public de Paris n'aurait point accepté ce ballet si le directeur de l'Opéra l'avait mis en scène avec des hommes travestis. Lulli veut montrer du moins sa bonne volonté : quatre demoiselles formaient tout le personnel de son école de danse; il les lance bravement sur le théâtre, fait un va-tout audacieux, remporte une victoire complète, et Mlle Lafontaine se signale au point que le titre de reine de la danse lui est accordé. L'armée dansante d'Aladin, commandée par Mlle Bigottini; les chœurs de naïades, guidés par Mlle Taglioni; les nonnes en belle humeur de *Robert-le-Diable*, offraient plus de séduction et plus d'art; leurs groupes voluptueux couvraient une scène immense; leur effet nous a paru ravissant, et pourtant il peut à peine se comparer à la sensation que produisit Mlle Lafontaine, escortée de ses trois compagnes, Mlles Roland, Lepeintre, Fernon. Beauchamp, Saint-André, Favier l'aîné et Lapierre, étaient alors les premiers danseurs de l'Opéra. Pécourt, depuis si fameux; Pécourt, le dieu de la danse de cette époque; Pécourt, l'un des favoris les plus aimés de Ninon; Pécourt, dont La Bruyère nous a donné une esquisse dans ses *Caractères*, débute dans *Cadmus* et partage les honneurs de la danse avec Beauchamp, Le Basque, Dolivet, excellent pantomime, et l'Étang le cadet. Ballon danse avec énergie et vivacité.

Dix ans plus tard, Mlle de Subligny se faisait admirer pour sa danse noble et gracieuse.

Lulli prenait un soin particulier de la danse; il composa tous ses ballets avec Desbrosse et Beauchamp. Il supprimait des entrées, en substituait de plus convenables à la situation dramatique, imaginait des pas de caractère et d'expression, et sut animer les danseurs français, qui se pavanaient terre à terre avant lui. C'est à Lulli que nous devons la danse vive et joyeuse que les vieux amateurs de l'époque traitaient de baladinage, en jetant les hauts cris. Lulli dansait, au besoin, devant ses danseurs pour leur faire comprendre plus facilement ses idées. Il ne dansait pourtant que d'instinct et sans avoir jamais appris.

Rivani, machiniste fort habile, et, plus tard, Berain, sont attachés à l'Opéra.

Après la mort de Lulli, les musiciens français, que ce maître éloignait de la scène lyrique, dont il avait acquis le privilége et le monopole, se présentèrent pour se partager sa succession. Francine, gendre de Lulli, venait d'obtenir la direction de l'Opéra. Fort heureusement pour eux, Francine se contenta de l'administrer. Il n'était pas musicien, et ses beaux-frères, Louis et Jean-Louis Lulli, bornèrent leur carrière dramatique à la composition d'*Orphée*, qu'ils donnèrent en 1690, et d'*Alcide*. Marais les avait aidés à terminer cette dernière partition.

Colasse, élève de Lulli et son secrétaire musical, employé souvent par le maître à des travaux peu importans, tels que les airs de danse, les parties médiaires de ses chœurs et de ses symphonies, Colasse entre le premier dans la lice avec *Achille et Polyxène*, représenté avec succès en 1687. Il donna ensuite huit autres opéras, parmi lesquels on distingue *Thétis et Pelée* et *Canente*. Colasse composait aussi des motets pour la chapelle de Louis XIV. Il était parvenu à se faire un nom et une fortune; mais il négligea la musique pour chercher la pierre philosophale; il laissa l'Opéra pour courir après le grand œuvre, et ce musicien alchimiste perdit à ce travail ses biens et sa santé.

On reprochait souvent à Colasse les larcins qu'il faisait à Lulli.

Thévenard poussa la plaisanterie trop loin sur ce sujet. Colasse riposta vertement, et la dispute finit par un combat à coups de poing. L'histoire ne nous dit pas si le compositeur sortit victorieux de ce duel grotesque; mais elle affirme qu'il éprouva de notables dommages dans ses vêtemens. « Comme te voilà fait! lui dit un de ses amis en voyant ses habits déchirés, son rabat lacéré. — Comme quelqu'un qui revient du pillage, répliqua Marthe Le Rochois. »

Teobaldo, Florentin, venu d'Italie pour admirer de plus près son compatriote Lulli, dont les symphonies l'avaient charmé en Italie, occupe d'abord la place de premier violoncelliste à l'Académie royale, et compose ensuite *Coronis*, 1691; *Scylla*, 1701.

Marin-Marais, violiste fameux, travaille pour la scène lyrique et fait représenter *Alcide*, avec Louis Lulli; *Ariane*, *Alcyone*, *Sémélé*, de 1693 à 1709. L'air des songes funestes d'*Atys* était le morceau de concours que Lulli donnait à jouer aux violonistes qui se présentaient pour entrer à l'orchestre de l'Opéra; c'était un morceau d'épreuve qui réunissait les principales difficultés. On choisit ensuite la tempête d'*Alcyone*, comme le morceau le plus scabreux; les symphonistes avaient fait des progrès dans l'exécution, il fallut offrir plus d'obstacles à des musiciens plus habiles. Il paraît cependant que ces violonistes de l'école de Lulli, dont les mémoires de l'époque exaltent le talent, n'étaient encore que de bien pauvres ménétriers. Le fait que je vais rapporter le démontre : je l'emprunte à Corette; ce maître l'a consigné dans la préface de sa *Méthode d'accompagnement*, publiée à Paris, vers 1750. « Au commencement de ce siècle, la musique était » fort triste et fort lente, etc. Lorsque les sonates de Corelli ar- » rivèrent de Rome (vers 1715), personne, à Paris, ne put les » exécuter; le duc d'Orléans, régent, grand amateur de musique, » voulant les entendre, fut obligé de les faire chanter par trois voix; » les joueurs de violon se mirent à les étudier, et au bout de *quel-* » *ques années*, il s'en trouva trois qui furent en état de les jouer. » Baptiste, l'un d'eux, alla même à Rome, pour les étudier sous » Corelli. »

Desmarets, homme de talent, qu'un mariage secret, qualifié de rapt, avait éloigné de France, revint à Paris, après avoir été surintendant de la musique du roi d'Espagne, Philippe V. Il reprit alors, 1722, la carrière dramatique, dans laquelle il s'était distingué dès 1693, par *Didon*, *Circé*, *Théagène et Chariclée*, etc.

Charpentier, qui était allé à Rome, prendre des leçons de Carissimi, débute par *Médée*, compose la musique du *Malade imaginaire* et de beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque des opéras représentés au collége des jésuites, et finit par écrire, avec le duc d'Orléans, qui fut ensuite régent, la partition de *Philomèle*, représentée en 1705.

Mlle de La Guerre figure parmi les compositeurs de cette époque.

Mlle de La Guerre, aujourd'hui nous dirions madame, puisque son nom est Jacquet, femme de Marin de La Guerre, organiste de Saint-Séverin; mais alors les bourgeoises étaient appelées mademoiselle, bien qu'elles fussent en puissance de mari. Je ne ferais pas cette remarque, inutile pour nos lecteurs, si je n'avais à parler plus tard d'une autre demoiselle La Guerre, actrice de l'Opéra, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de *Céphale et Procris*, opéra représenté en 1694, et d'un *Te Deum* à grand chœur et symphonie, qu'elle fit exécuter au Louvre, en 1721.

Gervais s'était fait connaître par *Médée*, en 1697; Lacoste avait donné sept opéras dont les titres seuls sont restés, quand un digne successeur de Lulli, un homme dont le mérite ne fut point apprécié à sa juste valeur par ses contemporains, que le nom de l'auteur d'*Atys* et d'*Armide* tenait sous le charme, Campra, débuta par *l'Europe galante*, en 1697, avec un succès merveilleux. Les opéras de Campra marquent un progrès dans la musique française. Ses airs ont vieilli comme tout ce que l'on faisait alors dans ce genre; mais ses chœurs attestent encore l'habileté du maître et seraient entendus avec plaisir. Marthe Le Rochois joua les rôles de Céphise et de Roxane dans *l'Europe galante*, opéra-ballet en quatre actes, dont chacun formait une pièce entière. Ce fut le premier essai de ce genre qui plut infiniment à cause de sa diver-

sité. Il y en avait beaucoup à montrer sur la scène, en quelques heures, des amours, des costumes, des édifices français, espagnols, italiens et turcs. La fortune de *l'Europe galante*, dont Lamotte avait fait le livret, fit adopter la coupe de ces opéras, que l'on nomma *fragmens*. Parmi tant d'avantages, ils offraient celui de pouvoir choisir l'acte que l'on préférait, et de retrancher à volonté telle ou telle partie faible d'une pièce, sans rompre le fil de l'intrigue. Ainsi l'acte du *Feu*, qui avait pour sujet les amours d'une vestale, a survécu long-temps au ballet des *Élémens*, dont il faisait partie. On joignait un de ces fragmens à un opéra pour compléter un spectacle. Quelquefois on en réunissait plusieurs sous un nouveau titre, et l'on représentait quatre ou cinq actes empruntés à autant de pièces différentes.

Cependant, comme des cadres si rétrécis ne donnaient ni le temps ni les moyens de développer l'intrigue la plus mince, et qu'à chacun de ces actes il fallait commencer une exposition, former un nœud et le dénouer, on finit par se lasser d'une variété frivole, et les drames réguliers reprirent le dessus. Les fragmens ont été à la mode pendant soixante ans; ils ont reparu sur notre scène depuis cinq ans d'une manière bien moins régulière, puisque les actes que l'on associe aujourd'hui sur l'affiche sont empruntés à des pièces dont l'action est suivie et ne peut se rompre sans détruire l'intérêt dramatique. Le second acte de *Guillaume Tell*, le second acte de *la Tentation*, offrent des scènes inintelligibles pour le spectateur qui n'a pas vu déjà représenter ces drames entiers. L'action de ces fragmens ne commence ni ne finit.

On a lu dans cette *Revue* les biographies de Lulli, de Mlles Le Rochois et Maupin, je ne rappellerai donc point ici leurs faits et gestes d'une manière aussi détaillée. C'est pour Mme Maupin, cette amazone si redoutable, l'épée à la main, que Campra écrivit la partie d'Herminie dans *Tancrède*, en bas-dessus, le premier rôle de contralte que l'on ait chanté à l'Académie royale de Musique. Cette virtuose brilla sur la scène lyrique, c'était une Pallas, une chevalière à nulle autre seconde: ses duels, ses aventures audacieuses et romanesques l'exposèrent plus d'une fois à la peine

capitale ; elle fut condamnée à être brûlée vive à Avignon ; son talent, son esprit, la faveur du roi la sauvèrent de ces dangers. Campra fit représenter dix-huit opéras, il composa beaucoup de musique sacrée. Ce musicien, un des plus habiles de notre ancienne école, naquit à Aix, en Provence, le 3 décembre 1660 et mourut à Paris à l'âge de quatre-vingts ans. L'air si connu sous le nom de *la Furstemberg*, sur lequel nos chansonniers ont fait tant de couplets, est de Campra.

Le privilége de Lulli s'étendait sur toute la France; on ne pouvait jouer l'opéra sur les théâtres de province sans l'autorisation du chef de toutes les académies chantantes du royaume. Gautier est le premier qui sollicita et obtint une licence de ce genre pour établir à Marseille une académie qui débuta le 18 janvier 1685 par *le Triomphe de la Paix* dont le susdit Gautier avait composé la musique. Cet opéra réussit à merveille ; c'était pourtant une production du pays. Pourquoi cet usage d'écrire des partitions nouvelles pour nos principales villes de province ne s'est-il pas conservé? Pourquoi tant de théâtres qui auraient pu contribuer d'une manière si puissante à la gloire de notre école, se sont-ils bénévolement soumis au joug de la capitale en acceptant les misérables opérettes, les turpitudes musicales applaudies à Paris? Cinquante croûtes, galettes, pastiches détestables pour un tableau de mérite et digne des suffrages du public, telle est la proportion que l'on remarque dans les envois des partitions expédiées à d'infortunés tributaires de la capitale du monde civilisé. Si quelques beaux ouvrages brillent au milieu de cet insipide fatras de notes, de ces chansons de guinguette, on les doit en grande partie à des étrangers, et tous les chefs-d'œuvre de l'opéra français appartiennent à l'Allemagne, à l'Italie. Il n'y a pas de gloire musicale possible pour la France sans l'émancipation des provinces.

Campra dirigeait l'orchestre du théâtre lyrique de Marseille lorsque l'entrepreneur Gautier refusa de payer ses symphonistes sous le prétexte qu'ils n'étaient point assez habiles. Ces musiciens le firent assigner devant le tribunal compétent, et Campra demanda

qu'il leur fût permis de plaider eux-mêmes leur cause. Les juges accordèrent cette licence, les symphonistes, armés de leurs instrumens, se rangèrent en bataille dans la salle de l'audience, et Campra leur fit jouer une ouverture de Lulli dont l'exécution fit tant de plaisir, que le tribunal, d'une voix unanime, condamna le directeur à payer ce qu'il devait à son orchestre.

Destouches, très-inférieur à Campra, fut plus heureux pourtant; Louis XIV se passionna pour *Issé*, que ce musicien fit représenter en 1697, et lui donna cent louis dans une bourse en lui disant qu'il était le seul qui ne lui eût pas fait regretter Lulli. Destouches mit en musique plusieurs livrets écrits par Lamotte et par Roy. Le public ne partageait pas l'engouement de Louis XIV pour les opéras de Destouches, voici le couplet que l'on fit contre *Callirhoé* :

Roy sifflé,
Pour l'être encore
Fait éclore
Sa *Callirhoé*;
Et Destouche
Met sur ses vers
Une couche
D'insipides airs.
Sa musique,
Bien qu'étique,
Flatte et pique
Le goût des badauds,
Heureux travaux!
L'ignorance
Récompense
Deux nigauds.

Bouvard, Bertin, Struck plus connu sous le nom de Batistin; Salomon, Bourgeois, Matho, Colin de Blamont, Aubert, François Rebel, Quinault, acteur de la Comédie-Française, de Villeneuve, Royer, Lalande que sa musique d'église avait illustré, Montéclair, qui le premier joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra en 1700, travaillèrent pour l'Académie royale de Musique

On distingue parmi leurs ouvrages le ballet des *Élémens*, de Lalande, et le *Jephté*, de Montéclair. Jean Rebel, père de François, fit représenter *Ulysse* en 1703. Il avait composé un caprice pour le violon, morceau qui plut infiniment dans les concerts. Mlle Prévost voulut danser un pas qu'elle se fit régler sur ce solo instrumental d'une grande difficulté. Cette nouveauté réussit à merveille, le caprice devint le pas favori du public, et pendant cinquante ans, aucune danseuse n'obtint la faveur des *dilettanti* sans avoir fait ses preuves dans le caprice. Le même maître écrivit plusieurs autres solos dans le même genre : tels que *les Caractères de la danse*, *la Boutade*, *Terpsichore*, etc., qui furent dansés à l'Opéra. Le solo instrumental, dont l'effet est si brillant dans nos ballets, doit son origine à Rebel et à Mlle Prévost.

Mouret, d'Avignon, donne *Ariane* en 1717, et six autres opéras ou ballets; il dirige le concert spirituel et les fêtes magnifiques de la duchesse du Maine que l'on appela *les Nuits de Sceaux*. Ruiné par la disgrâce de cette princesse, il perdit la raison et finit tristement sa carrière à l'hôpital de Charenton. La musique de Mouret est plus gaie et plus légère que celle de ses contemporains; il avait une grande facilité de travail. Voltaire conte une aventure plaisante de ce musicien dans la préface d'*Adélaïde Du Guesclin*.

Lulli composait pour son propre compte, *pro domo suâ*, puisqu'il exploitait son théâtre; il payait son parolier Quinault; cette affaire s'arrangeait sans l'intervention du caissier de l'Opéra. Je ne sais pas trop comment la partie financière fut réglée à l'égard des auteurs pendant les années qui suivirent la mort de Lulli; je pense que chaque ouvrage fut cédé à la direction moyennant un prix convenu. Le *Réglement concernant l'Opéra, donné à Versailles, le 11 janvier* 1713, statue sur cette question importante, et porte, article 15 :

« Les auteurs des pièces de théâtre, tant pour les vers que pour la » musique, seront payés sur le produit des représentations de leurs » pièces : savoir, le poète à raison de cent livres par chacune des dix » premières représentations; et le musicien pareillement à raison de cent

» livres par chacune des dix premières représentations, et à raison de cin-
» quante livres pour le poète, et de pareille somme pour le musicien,
» par chacune des réprésentations suivantes, pourvu néanmoins que les-
» dites pièces soient jouées sans interruption : en sorte que, si par le dé-
» goût du public elles ne peuvent aller à la dixième ou à la vingtième
» représentation, les auteurs des vers et de la musique desdites pièces ne
» pourront prétendre aucun paiement par-delà leur cessation. Au surplus,
» lesdites pièces, à quelque nombre de représentations qu'elles puissent
» aller, appartiendront à ladite Académie, et seront représentées quand
» il conviendra, sans que lesdits auteurs puissent y rien prétendre. »

Toutes les pièces étaient alors en cinq actes, et leur plus grand succès ne pouvait rendre à chacun des auteurs que 2,000 francs. Bien peu d'artistes ont touché cette somme en totalité, car ces mots : *jouées sans interruption*, favorisaient singulièrement les directeurs, qui savaient à propos rompre le cours des représentations pour reprendre la pièce plus tard avec plus de soin et de meilleurs acteurs. L'article 15 du réglement imposait silence aux auteurs frustrés de leurs droits par cet odieux artifice.

Le même réglement fixe le nombre et les appointemens des acteurs de la manière suivante : Trois basses-tailles et trois hautes-contre. La première à 1,500 livres, la deuxième à 1,200, la troisième à 1,000. Deux tailles; la première à 600 livres, la deuxième à 600. Six actrices; la première à 1,500 livres, la deuxième à 1,200, la troisième à 1,000, la quatrième à 900, la cinquième à 800, la sixième à 700. Total : 14,700 liv.

Pour les chœurs,	vingt-deux hommes à 400 livres,	8,000 liv.
	Deux pages à 200	400
	Douze filles à 400	4,000
Danseurs.	Deux à 1000 Quatre à 800 Quatre à 600 Deux à 400	8,400
Danseuses.	Deux à 900 Quatre à 500 Quatre à 400	5,400

Orchestre.	Quarante-sept musiciens diversement rétribués, depuis le batteur de mesure, qui touchait 1,000 livres par an, jusqu'au timbalier, qui devait se contenter de cinquante écus.	20,150
	Maître de salle de danse, à 500 Compositeur de ballets, à 1,500 Dessinateur, à 1,200	3,200
	Deux machinistes, à 600 Un maître tailleur, à 800	2,000
		67,050

Fait et arrêté à Versailles, le 11 janvier 1715, signé Louis : et plus bas, Phélippeaux.

Les appointemens seuls de Mme Damoreau s'élèvent aujourd'hui bien au-dessus du total de la dépense affectée en 1715 à tout le personnel de l'Opéra, depuis *la prima donna* jusqu'au maître tailleur. Le revenu des premiers acteurs s'est augmenté dans une proportion immense depuis un siècle, les choristes en sont restés au même point. Les 400 livres des filles de l'Opéra de 1715 valaient au moins les 800 francs que touchent les dames des chœurs en 1835, valaient plus que les 600 francs accordés à celles qui sont admises aux appointemens après un surnumérariat d'un ou deux ans pendant lesquels elles ont chanté comme des cigales tout l'été, tout l'hiver même, sans avoir reçu le moindre grain pour subsister. Joignez à cette infortune l'énorme diminution dans les produits des industries qu'un fille d'Opéra se permettait d'exercer hors du théâtre, en cet heureux temps de la régence, et vous verrez que nos dames de l'Opéra sont beaucoup moins bien partagées que ne l'étaient ces pauvres filles d'autrefois avec leurs 35 écus.

Le même réglement fait très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, même aux officiers de la maison du roi, d'entrer à l'Opéra sans payer; défense à la livrée d'y entrer, même en payant; dé-

fense de stationner dans les coulisses; défense de s'avancer sur le théâtre hors de l'enceinte de la balustrade. Les spectateurs avaient alors des siéges à droite et à gauche de l'avant-scène sur le théâtre même.

Le répertoire d'hiver devait être réglé et arrêté dans la semaine de Pâques; celui d'été dans le cours du mois de novembre, six mois à l'avance. Ces deux répertoires devaient commencer par deux opéras nouveaux; en cas de mésaventure, on revenait aux anciennes pièces. Les répétitions d'un ouvrage reçu commençaient le lendemain de la première représentation de celui qui le précédait.

Le législateur pousse enfin sa naïve sollicitude jusqu'à fonder un comité de lecture, qui sera, dit-il, composé de *gens d'esprit*. Nous avons pu juger que l'intention du fondateur n'a pas toujours été suivie sur ce dernier point. Le législateur voulait encore que son académie ne reçût que des sujets d'une expérience musicale éprouvée. Cet article n'était observé jusqu'à un certain point qu'à l'égard des choristes. Mme Maupin et beaucoup d'autres premiers sujets ne connaissaient pas la valeur des notes, à peine en savaient-ils le nom.

Francini, gendre de Lulli, qui se fit appeler M. de Francine quand son beau-père eut pris le nom de M. de Lully, obtint le privilége de l'Opéra le 27 juin 1687. Les bénéfices de l'entreprise s'élevaient alors à 60,000 livres par an. Francine gouverna si bien qu'il fut obligé de traiter avec des capitalistes, il céda son entreprise et sut en évincer les nouveaux acquéreurs quand ils eurent payé les dettes de l'Opéra. Le 30 décembre 1698, Louis XIV associe Dumont à Francine : ce Dumont était commandant de l'écurie du dauphin. Nouvelle déconfiture; le privilége est tout ce qui restait aux associés, ils le cédèrent à Pécourt et Belleville, pauvres diables que Francine et Dumont dépossédèrent encore en les forçant d'accepter une obligation à terme dont le paiement était fort incertain. Francine et Dumont ressaisirent les rênes de l'Académie royale de Musique pour ajouter à ses dettes. En 1703, elles s'élevaient à 380,780 livres.

Nouvelle cession de droits; Guyenet, payeur de rentes sur les postes et riche propriétaire, se charge de l'Opéra, s'oblige à payer toutes les dettes et de plus à servir une pension de 15,000 livres à Francine, et 6,000 à Dumont. Guyenet obtint en son nom un nouveau privilége qui devait commencer le 1er mars 1709; il n'avait point à craindre la dépossession, mais son entreprise le ruina complétement. Sa belle fortune, celle de sa mère et de sa sœur s'anéantirent dans le gouffre, et l'infortuné directeur mourut de chagrin, le 20 août 1712, au Palais-Royal où il s'était réfugié pour se dérober aux poursuites de ses créanciers. 130,000 livres des anciennes dettes restaient à payer, Francine et Dumont rentrèrent dans leur privilége pour en traiter avec les syndics de la faillite de Guyenet.

Louis XIV, fatigué de toutes ces révolutions de l'Opéra, fit un nouveau réglement, celui du 11 janvier 1713, qui, par une bizarrerie inconcevable, ajoute encore aux embarras des entrepreneurs. Singulier remède en effet aux maux de la direction, que de l'obliger de payer, en sus de tout ce qu'elle devait, 25,000 livres de pension à la famille Lulli, à Lalande, compositeur; à Bérain, dessinateur; à la sœur de Guyenet, à Bontemps. Oui, Bontemps, valet de chambre du roi, figure pour 6,000 livres sur l'état de ces pensions distribuées par l'Académie royale de Musique. On pense bien que les syndics furent écrasés par le poids de ces charges; ils résilièrent leur marché le 13 juillet 1714 après avoir ajouté, en dix-huit mois, 73,114 livres aux dettes de l'Opéra. Francine reprit encore la direction, ne fut pas plus heureux et la rejeta aux syndics qui, malgré tant de catastrophes, réclamaient l'exploitation du privilége qui leur appartenait. Le 5 février 1716, une ordonnance du roi vint ajouter le prélèvement d'un neuvième sur les recettes brutes de tous les spectacles de Paris au sixième que l'on percevait déjà au profit de l'Hôtel-Dieu. Ces impôts rendirent encore plus difficile l'exploitation de l'Académie royale de Musique. Les fêtes de l'église, très-fréquentes alors, les deuils de cour, ruinaient cette entreprise en arrêtant le cours des représentations. On jouait quatre fois par semaine pendant l'hiver. En 1713

on compta 205 représentations qui produisirent 400,012 livres. En 1715, à cause de la mort de Louis XIV, ce nombre fut réduit à 152; en 1716, à 150, dont le produit total ne fut que de 188,057 livres. De 1716 à 1730 les recettes ne dépassèrent presque jamais 1,500 livres. La France ne possédait aucun musicien de génie, le répertoire de Lulli, constamment sur l'affiche, n'avait plus de charme, les nouveautés ne pouvaient piquer la curiosité du public; l'Opéra, ce spectacle par excellence, ce divertissement à la mode, fut en pleine décadence jusqu'à la venue de Rameau, 1733.

Le 2 décembre 1715, lettres-patentes données à Vincennes; elles confient au duc d'Antin la haute régie de l'Opéra. Nouvelle calamité, la plus funeste pour ce théâtre, les grands seigneurs étendent leur domination stupide sur les académiciens chantans et dansans. Le duc d'Antin ne resta pas long-temps en place, il est vrai, mais d'autres lui succédèrent. Ce régisseur suprême, voulant récompenser Thévenard, accorde à ce premier acteur, alors sans rival, une gratification de six cents livres; Thévenard la refuse avec indignation, disant qu'elle est tout au plus digne de son laquais. Le duc d'Antin veut punir par la prison la fierté de l'artiste, mais il n'ose pas dans la crainte d'une révolte des amateurs et du public de l'Opéra qui chérissait Thévenard. Désespérant de tirer vengeance de cet affront, le duc furieux envoie sa démission à Versailles et la motive sur ce qu'il ne veut plus avoir affaire à cette canaille. C'est ainsi que le noble régisseur désigne les académiciens de l'Opéra.

Francine quitte définitivement la direction de ce théâtre en 1728; sa pension de retraite est réglée à 18,000 livres. Il est remplacé par le compositeur Destouches qui cède bientôt ses droits à un sieur Gruer. Celui-ci prend possession, en 1731, d'un privilége nouveau qui devait durer trente années et qu'un arrêt du conseil-d'état révoqua le 30 mai 1733. Eugène de Thuret, capitaine au régiment de Picardie, obtint la jouissance des vingt-neuf années qui restaient à courir. Je vous parlerai de l'administration de Thuret dans mon second article, elle appartient à la seconde époque de

cette histoire. Mais pourquoi Gruer fut-il si tôt renvoyé de l'Opéra, pourquoi ne lui a-t-on pas laissé le temps de se ruiner aussi, quand son privilége de trente ans lui présentait une si belle chance? Les registres de l'Opéra se taisent sur ce point; les historiens de ce théâtre n'en disent pas davantage, les chroniques sur l'art musical observent le même silence, et pourtant je vous révélerai la cause de la destitution de Gruer. D'autres chroniques doivent être consultées si l'on veut avoir une série de faits complète sur notre Académie royale de Musique.

Gruer était fort riche et donnait d'excellens soupers, le talent de son cuisinier avait déjà rendu ses festins fashionables, quand la présence des virtuoses chantantes et dansantes de l'Opéra vint leur donner un attrait plus puissant encore. Trouver un essaim de femmes charmantes aux lieux où la bonne chère versait tous ses trésors aux *dilettanti*, c'était délicieux, ravissant. Les seigneurs arrivèrent en foule chez l'heureux Gruer qui chaque jour inventait quelque surprise piquante pour mériter les applaudissemens de sa brillante assemblée. Son imagination féconde l'avait servi plus d'une fois d'une façon merveilleuse; il voulut aller plus loin encore. Un soir, au moment où la joyeuse compagnie entonnait à grand chœur un hymne à Bacchus, au bruit des verres et de l'explosion des bouteilles ficelées en Champagne, Gruer se lève et demande la parole pour un fait de la plus haute importance. L'intérêt qu'inspirait l'ingénieux orateur commande le silence; on l'écoute, il commence une harangue fort bien tournée et conclut en invitant les dames de la compagnie à faire la plus singulière exhibition. Les hommes applaudissent comme des furieux, les femmes se regardent, s'interrogent des yeux et restent sur leurs siéges. L'orateur s'adresse à Mlle Pélissier, à Mlle Petits-Pas, comme représentant le chant et la danse, et les exhorte vivement à montrer... le bon exemple. Les argumens pleins de force, le charme du discours de Gruer, l'empire qu'un directeur a toujours sur ses académiciennes, obtinrent un succès complet.

Le roi Louis XV s'était beaucoup amusé de cette facétie, que ses favoris lui contèrent à son petit-lever; il eût volontiers payé

fort cher son billet pour assister à une seconde représentation. Mais Gruer avait deux associés, Le Comte et Le Bœuf, avec lesquels il était en mauvaise intelligence; le Comte le dénonça; l'espiéglerie du souper révélée à l'autorité devint une arme redoutable dont il se servit pour enlever le privilége à Gruer. En le dépossédant il le sauva de la ruine qui le menaçait. Un privilége de trente ans! quelle fortune eût résisté à cette épreuve! Dix mois suffirent à Le Comte pour voir la fin de l'actif qu'il avait consacré à la prospérité de son académie.

Mlle Journet, *prima donna* du théâtre de Lyon, vint débuter, en 1706, dans le prologue d'*Alceste*, et fut bientôt en possession du premier rôle. On admira la beauté de sa voix, la noblesse de sa figure et de son action. « Elle avait un air de douceur, et quelque » chose de si intéressant, de si touchant dans la physionomie, » qu'elle tirait des larmes aux spectateurs dans les rôles tendres, » surtout dans celui d'Iphigénie. Jamais on n'a vu des grâces si » nobles; l'action de sa voix était parfaite; ses yeux charmans » allaient, s'unissant aux deux plus beaux bras du monde, porter » au cœur l'expression de tout ce qu'elle avait à peindre. » Elle se retira en 1720.

Une autre Lyonnaise, Marie Antier, paraît d'abord à l'Opéra en 1711; le succès qu'elle obtient ne la satisfait point, elle prend des leçons de Marthe Le Rochois, et bientôt les amateurs retrouvent en Mlle Antier cette Armide qu'ils avaient perdue depuis la retraite de leur virtuose favorite. Mlle Antier était fort belle et devint une excellente actrice. En 1712, elle représentait la Gloire dans le prologue d'*Armide*, quand le maréchal Villars vint à l'Opéra, après la bataille de Denain; la Gloire eut à peine chanté son récitatif qu'elle s'empressa d'offrir sa couronne au général français. L'enthousiasme fut grand. Cet à-propos heureux valut à l'actrice une superbe tabatière à diamans.

Deux illustrations de notre ancien Opéra se montrent dans cette première époque. Mlle Le Maure fait son début, le 20 juin 1724, par le rôle de la bergère Céphise, dans *l'Europe galante*; et le sieur de Chassé, seigneur du Ponceau, qui, le 28 avril 1728,

s'était essayé dans *Bellérophon*, en représentant Amisodar, obtint les honneurs d'un rôle nouveau, d'un rôle capital, en jouant celui de Jephté, dans l'opéra de ce nom, en 1732. Ces deux virtuoses appartiennent à la seconde époque de l'Académie royale de Musique; je me bornerai donc à signaler l'apparition de deux astres qui doivent briller ensuite de l'éclat le plus vif sur cette scène.

Le fameux ténor Muraire s'était fait connaître en 1717, et la gentille Pélissier, qui se distinguait dans le genre léger et gracieux, celle dont les succès marchèrent de front avec les triomphes de Mlle Le Maure, fit son entrée à l'Opéra en 1728. Voltaire, dans un seul vers, caractérise les avantages, les moyens de plaire des deux actrices qui charmaient alors les amateurs :

Pélissier par son art, Le Maure par sa voix.

Muraire fut exilé à Avignon pour quelques fredaines; il y a laissé de grands souvenirs : j'ai entendu parler avec enthousiasme de sa brillante exécution de l'*Amen* du *Dixit Dominus* de Lalande. L'*ut* aigu de l'*Amen* était l'épée de chevet des hautes-contre; il fallait nécessairement l'attaquer en voix de poitrine, le tenir ferme, subir cette dangereuse épreuve, et vaincre ou mourir sur la brèche. Les connaisseurs ne portaient leur jugement à l'égard d'une haute-contre que quand elle avait affronté ce récit éclatant et difficile. Cet *ut* d'autrefois n'était pourtant qu'un *si bémol* d'aujourd'hui, à cause des variations subies par le diapason depuis un siècle.

Parmi les acteurs placés au second rang, je citerai Dun fils, Jacier, Le Mire, Grenet, Tribou, Mantienne, Dubourg, Dautrep, Mlles Tulou, Lambert, Charlard, Mignier, Souris, Tettelette Milon, Pasquier, Constance.

On est surpris de voir figurer les artistes de l'orchestre en costume de théâtre sur la scène de l'Opéra; ces musiciens devenaient acteurs au besoin pour donner une vérité parfaite aux virtuoses. A la reprise d'*Isis*, en 1717, les sieurs Labarre et Bernier, harnachés en Muses, représentaient Érato, Euterpe, sonnant de la

flûte en duo; les sieurs Rebel et Francœur accoutrés de la même façon, jouaient du violon pour montrer l'habileté de Terpsichore et de Polymnie dans l'art de conduire l'archet et de perler le trille. Les troupes de faunes et de bergers, courant après les nymphes des bois et les bergères du vallon, musiciens rustiques, faisant retentir les échos d'alentour des sons de la flûte bocagère ou de la musette de Poitou, s'échappaient de l'orchestre pour endosser la casaque de peau de bouc, chausser les bottes au pied fourchu du satyre, sans oublier la têtière à cornes; d'autres symphonistes s'habillaient en bergers galans.

Blondy, neveu de Beauchamp, Feuillet, Desaix, Ballon, Baudiery-Laval et son fils Michel-Jean; Mlles Subligny et Prévost, dont j'ai déjà parlé; Mlles Carville et Le Breton, brillaient au commencement du siècle dernier. Ces virtuoses dansans précédèrent le grand Dupré et Mlles Camargo, Sallé. Dupré, que son talent, sa taille peut-être, ont fait surnommer le grand, était un homme superbe, belle figure, formes admirables, taille de cinq pieds huit pouces; il fut le roi de la danse à l'Opéra en attendant que Gaëtan-Vestris en fût le *dieu*. Javilliers, qui doublait Dupré; Fossan, danseur comique, agréable et spirituel; Dumoulin, les trois frères Malter que l'on désignait par des surnoms pour ne pas les confondre, *l'Oiseau*, *le Diable*, *la Petite Culotte;* on peut s'expliquer les deux premiers sobriquets, le troisième est aussi bouffon que la personne du Malter qui le reçut; ces danseurs et Mlle Petit-Pas se faisaient remarquer à côté des virtuoses par excellence.

Un jeune officier devint éperdument amoureux de Mlle Petit-Pas, et ne trouva d'autre moyen de se rapprocher de l'objet aimé que de prendre la livrée et de se présenter chez la danseuse, qui voulut bien l'agréer et lui donner de l'emploi dans sa maison. Le sentimental officier montait derrière le carrosse de sa maîtresse, la servait à table ainsi que les nombreux courtisans de la belle dont la galanterie le mettait à de rudes épreuves. N'importe, il soupirait toujours, et n'osait se déclarer, attendant avec patience qu'il fût aimé à son tour. Il fut enfin reconnu par un convive; et

Mlle Petit-Pas, vivement touchée d'une passion si discrète et si peu en harmonie avec les usages du temps et le caractère d'un officier français, lui accorda sur-le-champ un tour de faveur.

Marie-Anne Cupis de Camargo naquit à Bruxelles le 15 avril, 1710, d'une famille noble, d'origine espagnole, qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collége. Elle sautait dans son berceau, faisait des gestes si vifs, si gais, si bien cadencés quand le violon de son père frappait son oreille, que l'on imagina sur-le-champ que cette baladine de six mois serait une des premières danseuses de l'Europe. Après avoir essayé son talent sur les théâtres de Bruxelles et de Rouen, elle débuta à Paris, le 5 mai 1726, dans les *Caractères de la danse*, pas très-difficile, avec un succès foudroyant. La jeune Camargo fut prônée dans toutes les sociétés; on se battait aux portes de l'Opéra pour aller admirer cette merveille; toutes les modes nouvelles prirent son nom, et son cordonnier fit fortune. Les dames fashionables voulaient absolument être chaussées à la Camargo.

Mlle Prévost fut alarmée de ce triomphe, et, par ses intrigues, fit reléguer sa rivale parmi les figurantes. Elle s'en échappa bientôt par une action d'éclat. La jeune débutante paraissait dans une entrée de démons; Dumoulin, qui devait y danser un solo, n'était pas en scène quand les symphonistes attaquèrent son air. Mlle de Camargo, qu'une inspiration soudaine vint animer, quitte son rang, s'élance au milieu du théâtre, improvise le pas de Dumoulin, danse de verve et de caprice, et transporte d'enthousiasme les spectateurs, que l'absence du danseur récitant avait indisposés. Ce trait acheva de la brouiller avec Mlle Prévost, qui, dès ce moment, refusa de lui donner des leçons, et même de lui faire danser un pas que la duchesse de Berry demandait. Blondy lui offrit alors ses conseils, et les progrès de l'élève répondirent aux soins de cet habile danseur. Elle réunit bientôt la noblesse et le feu de l'exécution aux grâces, à la légèreté, à la gaieté ravissante qu'elle tenait de la nature. Sa conformation était la plus favorable à l'exercice de son talent; ses pieds, ses jambes, sa taille, ses bras, ses mains, étaient de la forme la plus parfaite;

sa figure expressive n'avait rien de remarquable sous le rapport de la beauté. Fort gaie à la scène et mélancolique à la ville, on la citait pour son esprit; sa danse était d'une légèreté prodigieuse, avantage très-rare à cette époque. Des manières différentes de ses maîtres et de ses rivales, elle s'en fit une qui lui était propre. Tout en éclipsant Mlle Prévost, elle sut lui emprunter ce qu'elle avait de piquant dans les passe-pieds et les pas gracieux. Elle exécutait avec une extrême facilité la royale et l'entrechat coupé sans frottemens, temps fort agréables, qui passèrent de mode ensuite, on ne sait trop pourquoi. C'est Mlle de Camargo qui la première battit des entrechats, en 1730, à quatre seulement.

La réunion de trois talens tels que Dupré, Mlles Sallé, de Camargo, les progrès que la danse fit par le secours de ces virtuoses, marquent la seconde époque de cet art chez les Français. Une figure noble, une belle taille, une grâce parfaite, une danse expressive et voluptueuse, tels étaient les avantages de Mlle Sallé. Sa danse était naïve, gracieuse, sans gambades ni sauts; elle n'a jamais fait un entrechat ni une pirouette.

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Quoi qu'en dise Voltaire, Mlle de Camargo dansait admirablement et ne sautait pas; un poète résiste difficilement à l'attrait d'un bon mot, d'une antithèse qu'il s'empresse d'ajuster en rimes, sans trop se soucier de la justesse de ses conclusions.

Les danseurs ne figuraient que dans les opéras; le ballet-pantomime n'était pas encore inventé; le ballet du temps de Lulli avait pris des formes nouvelles; *l'Europe galante* et beaucoup d'ouvrages taillés sur ce modèle, étaient des opéras-ballets. Je dois vous dire un mot des rimeurs, des paroliers qui travaillèrent

pour l'Académie royale de Musique, et se mirent sur les rangs après la retraite de Quinault. On peut trouver dans leurs nombreux livrets quelques scènes bien conduites et passablement écrites; mais ils ne se sont pas montrés plus habiles que leur prédécesseur sous le rapport du drame et de la coupe lyrique; c'est toujours la même manière de procéder, des stances inégales, des vers tortus et boiteux, un fatras insipide et rebutant. Un état nominatif doit suffire; leur entière nullité les range tous sur la même ligne.

Perrin, Gilbert, Quinault, Thomas Corneille, Campistron, du Boullay, Fontenelle, Baugé, La Fontaine, de Banzy, Mme de Saintonge, Duché, Pic, J.-B. Rousseau, Saint-Jean, Boyer, Lamotte-Houdart, Regnard, Danchet, Lagrange-Chancel, Guichard, Roy, La Serre, Joly, Menesson, La Roque, Fuzelier, Pellegrin.

On a vu par les détails donnés sur la mise en scène de l'*Orfeo*, en 1647, que l'art du décorateur était déjà porté à un degré de perfection très-élevé. Les dessins, les gravures des décorations d'*Armide*, et de beaucoup d'autres opéras, attestent que cet art fit de grands progrès du temps de Louis XIV. Les costumes adoptés alors offraient un mélange des habits de l'époque et d'une imitation grossière de ceux de l'antiquité. Armide, ses confidentes, ses nymphes, paraissaient en robe traînante de soie à grands ramages, la taille longue et busquée, les manches serrées jusqu'au coude, et de grandes engageantes de dentelle flottaient autour de leur bras. Une espèce de cimier, fait en pain de sucre, s'élevait au-dessus de leur tête, et retenait un voile qui pendait jusqu'à terre. Les héros portaient un casque chargé de plumes, avec la perruque bouclée. On inventa pour les danseurs des costumes de fantaisie, taillés sans goût, massifs et lourds, malgré leur forme écourtée, et sur lesquels on se régla dans la suite, attendu que ce modèle de convention avait été adopté. Mais pour avoir une idée de l'accoutrement burlesque des acteurs de l'Académie royale de Musique en 1720, il faut nécessairement avoir recours aux gravures qui nous les ont transmis. Toute description paraîtrait exagérée; en effet, pourrait-on imaginer que des guerriers grecs, romains, dal-

mates, syriens, aient paru sur la scène avec des tuniques, des cuirasses, des cothurnes chargés de rubans, des casques à grands plumets, reposant sur une perruque poudrée à blanc, laissant tomber quatre queues à la conseillère, de trois pieds et demi de long, crépées et pommadées, qui devaient s'agiter d'une manière bien comique lorsque le héros gesticulait un peu vivement, qui devaient jeter un nuage de poudre comme le toupet de Campanone, et déposer sur la cuirasse et ses ornemens une bonne part de l'amidon, *candidior nive*, dont on les avait chargées? Lorsque l'acteur rentrait dans la coulisse, les perruquiers se hâtaient de le repoudrer, tandis que d'autres serviteurs brossaient son armure et son harnais blanchis. Un ridicule aussi monstrueux aurait dû sauter aux yeux, faire pouffer de rire au milieu des scènes les plus pathétiques; non, ce n'est que soixante ans plus tard que l'on s'est aperçu qu'il était possible de faire mieux en suivant une autre route.

Par ordonnance du 31 décembre 1715, le régent établit les bals masqués de l'Opéra, qui avaient lieu trois fois par semaine, à dater de la Saint-Martin, 11 novembre, jusqu'à la fin du carnaval. La salle fut ornée de lustres, d'un cabinet tout en glaces dans le fond, d'un orchestre à chaque bout, et d'un buffet pour les rafraîchissemens au milieu. Ces bals eurent un succès prodigieux. On y dansait alors avec fureur pendant toute la nuit; on s'y promène à présent. Je parlerai seulement du bal masqué que l'on donna par extraordinaire, le 22 juin 1721, en l'honneur de l'ambassadeur du sultan de la Sublime-Porte, où tout le monde fut admis en payant. On chanta à minuit le prologue de *Bellérophon*, au lieu de plusieurs cantates composées sur des vers turcs, galanterie que l'on préparait pour l'envoyé de sa hautesse, et qu'il fut impossible d'exécuter. L'ambassadeur et sa suite, placés au balcon, s'amusèrent beaucoup de ce plaisir bruyant et tumultueux. Le prix du billet était de 5 livres, et la recette passa 10,000 livres. En 1724, on imagina d'introduire des danseurs de l'Opéra pour former des mascarades plaisantes, exécuter des danses de caractère et donner à ces bals les attraits du spectacle. Deux contredanses nouvelles,

les Calotins et *la Farandoule*, excitèrent des transports d'enthousiasme; le galoubet, le tambourin, mêlés à l'orchestre, réglaient les pas de ces danses provençales. Des menuets à deux et à quatre, des contredanses à huit, à douze et à seize, eurent le plus brillant succès. Parmi ces quadrilles de l'ancien temps, je citerai *les Rats, Jeanne qui saute, la Calotine, Liron-Lirette, le Poivre, le Cotillon qui va toujours*. Avant de commencer le bal, les deux orchestres se réunissaient et jouaient des symphonies.

Philidor obtint le privilége de donner des concerts aux Tuileries pendant la quinzaine de Pâques et les fêtes dont la célébration interdisait les plaisirs du spectacle. L'Opéra comptait alors vingt-quatre jours de clôture par année. La musique sacrée et les symphonies devaient seules figurer sur le programme de ces concerts qui furent nommés spirituels. Le premier eut lieu le 18 mars 1725. Le concert spirituel dépendait de l'Opéra; Philidor lui payait six mille livres par an. L'Académie royale de Musique tenait sous son joug les autres théâtres, et poursuivait rigoureusement devant les tribunaux toute infraction aux règlemens qu'elle leur avait fait imposer. Plus d'une fois la Comédie-Française et la Comédie-Italienne ont été condamnées à des amendes de dix, de vingt, de trente mille livres, pour avoir mis plus de six violons dans leur orchestre, six violons, c'est-à-dire six instrumens de la famille du violon, ou bien pour avoir produit sur leur scène un nombre de chanteurs et de danseurs supérieur à celui qui était fixé par le règlement.

L'illustre compositeur Haendel gouvernait alors le théâtre lyrique de Londres; secondé par les meilleurs chanteurs de l'Italie, il y faisait des merveilles, et le renom de cette troupe de virtuoses avait passé les mers. Le duc d'Orléans, régent, voulut posséder à Paris cette brillante compagnie, et donna l'ordre à Francine, directeur de l'Opéra, d'accueillir les propositions qui lui étaient faites par Crozat, l'un des intéressés à l'entreprise de Londres. Ces deux directeurs signèrent, le 19 mars 1725, dans le cabinet de M. de Maurepas, en présence de ce ministre, un traité par lequel Buononcini, chef d'orchestre, Francesca Cuzzoni, Margarita Du-

rastanti, Francesco Bernardi, surnommé Senesino, Gaetano-Bernesta et Giuseppe Boschi devaient se rendre à Paris pour y donner, en juillet, douze représentations d'un ou de deux opéras italiens à leur choix. Francine s'obligeait à leur payer 55,000 livres et à fournir des habits neufs aux premiers sujets. Ce traité n'eut pas d'exécution; il est à présumer que Francine fit naître des obstacles et fut bien aise de se soustraire à l'ordre du régent. Ce prince ne mourut que le 2 décembre suivant, et cet événement n'a pas été la cause de la rupture du traité.

Nous verrons plus tard une autre troupe italienne s'établir à Paris, et s'en éloigner chassée par la cabale malgré le succès de ses représentations. Mais cette troupe jouait l'*opéra-buffa* et ne pouvait lutter d'une manière égale avec notre Académie royale, dont les sectateurs traitaient les chanteurs Italiens de farceurs et de baladins. Tandis que Senesino, la Cuzzoni, produisant les formes élégantes et nobles de l'*opera-seria* sur un théâtre où l'on braillait à dire d'experts, opposant la tragédie lyrique à la tragédie lyrique, auraient eu bien plus de chances de succès. La barbarie de nos anciens a fait ses preuves pendant un siècle; il est probable que Senesino lui-même ne l'eût pas désarmée, et que Buononcini, sur les terres de France, eût été vaincu, terrassé par Montéclair et et Colin de Blamont.

Les Italiens restèrent à Londres, sous la direction de Haendel; d'autres y vinrent conduits par le maître Porpora : bientôt deux théâtres rivaux se signalèrent dans cette capitale. Senesino brillait sur l'un, Farinelli s'illustrait sur l'autre. Les deux virtuoses ne se connaissaient que de réputation; chantant les mêmes jours, ils n'avaient pas encore pu s'entendre mutuellement. Ils furent enfin réunis dans un même opéra. Senesino représentait un tyran farouche, Farinelli un héros malheureux et dans les fers; mais pendant son premier air, celui-ci attendrit si bien le cœur du tyran furieux, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut à Farinelli et l'embrassa de tout son cœur. Ces chanteurs étaient payés énormément. La Cuzzoni refusa un engagement de 60,000 ducats, offert par un entrepreneur qui voulait

la rappeler en Italie. Capricieuse à l'excès, elle avait témoigné quelque envie d'avoir une garniture de dentelles de peu de valeur; un lord très-galant s'empresse de lui en porter une magnifique et digne d'une reine; La Cuzzoni la jette au feu, disant que ce n'est pas celle-là qu'elle voulait. Un seigneur jeune, aimable, très-riche, lui demande sa main; elle épouse un garçon bijoutier, et meurt dans la misère après avoir dissipé des richesses immenses.

« Nous voulons et nous plaît, que tous gentilshommes et da-
» moiselles puissent chanter aux dites pièces et représentations
» de notre Académie royale, sans que pour ce, ils soient censés
» déroger au dit titre de noblesse, ni à leurs priviléges, droits et
» immunités. » Cette mémorable prérogative fut accordée par les lettres-patentes données par Louis XIV à l'abbé Perrin, le 28 juin 1669, au château de Saint-Germain. Elle garantissait les acteurs de l'Opéra des foudres de l'Église, car plusieurs gentilshommes avaient le droit de communier l'épée à la main et devaient conserver ce privilége aux termes de l'acte sus-mentionné. Les demoiselles de Castilly, de Saint-Christophe, de Camargo, les sieurs Borel de Miracle, de Chassé, seigneur du Ponceau, étaient nobles et figurèrent à l'Opéra sans déroger. Et pourtant le public, toujours en opposition avec la volonté suprême des rois, se plaisait à dénigrer ces académiciens que Louis XIV entourait d'honneurs. Pendant tout le dix-huitième siècle, on a dit, pour désigner les femmes qui exerçaient leurs talens dramatiques sur nos trois grands théâtres : les dames de la Comédie-Française, les demoiselles de la Comédie-Italienne, les filles de l'Opéra.

CASTIL-BLAZE.

L'église gothique

ET

LE CLERGÉ ROMAIN.

Depuis 1817, j'ai l'honneur de rendre une visite annuelle à l'auguste cathédrale de la ville de Sens; ma visite ne dure ordinairement que cinq minutes; je lui sacrifie le dessert de la table d'hôte de l'hôtel de la Poste, car les conducteurs de diligences n'appliquent leurs principes d'activité voyageuse qu'aux repas; les repas seuls se font en diligence; les garçons d'auberge servent les plats au galop, on mange bride abattue, on dîne ventre à terre. Le dernier morceau enseveli, une voix rauque et bourguignonne fait tomber sur la table cette formule terrible : *Allons, allons, messieurs, en route! en route!* Tant pis pour les traînards et les curieux! La voiture, qui traverse toujours les villes au galop, pour aller au pas dans la campagne, abandonne brutalement les retardataires qui n'ont pas obéi à l'appel du conducteur; c'est alors un assaut de course entre l'homme et le cheval. On arrive en nage, on rejoint la diligence inexorable au sommet d'une côte, quand la nature vous favorise d'une côte. Les églises gothiques ont ainsi donné bien des fluxions de poitrine aux voyageurs. Les voyageurs sont les martyrs de l'administration de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Les ames des tyrans de Rome et de Sicile ont passé dans les corps des conducteurs et des postillons.

Avec cette digression nécessaire, nous ne sommes pas si loin de l'église de Sens que vous pensez.

J'ai donc cinq minutes, toutes les années, pour donner cinq regards à

cette magnificence gothique, à ce temple oublié sur la grande route. J'entre, et je trouve encore aujourd'hui, sous le porche, comme en 1817, un sacristain frais de visage, noir de costume, doucereux de langage, lequel me dit avec componction : « Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, venez voir le tombeau de monseigneur le dauphin. » Alors je feins toujours de ne pas entendre; je m'égare dans la forêt bâtie, je tourne dans le labyrinthe des sapins de pierre, je m'enfonce sous l'ombrage des grands rameaux enlacés en ogive; l'obstiné sacristain, qui connaît les lieux, ne perd pas ma piste; j'entends, par intervalles égaux, une voix lente qui dit : « Venez voir le tombeau de monseigneur le dauphin. » Mon oreille est sourde; mes cinq minutes s'envolent comme cinq siècles dans le paradis; je n'ai ni le temps d'écouter, ni le temps de répondre, ni le temps même de regarder la face du sacristain; je précipite mon admiration agile autour des majestueuses colonnes qui supportent, à mi-fût, ces niches aériennes, ces niches à dentelles, toutes feuilletées, toutes brodées à jour, pures et gracieuses comme les images de la Vierge. J'entends un bruit de roue; alors je me saisis violemment, et je me chasse du temple : une voix plaintive roule dans le tambour, et elle me dit : « Ah! monsieur, vous n'avez pas vu le tombeau de monseigneur le dauphin! »

Ordinairement, je suis le seul qui me lève au dessert pour visiter l'église de Sens; en général, les voyageurs aiment mieux un dessert qu'une église. En 1831, mes deux compagnons de coupé se laissèrent entraîner; ils me suivirent. L'inamovible sacristain était à son poste, avec sa phrase; cette fois il fut plus heureux; il trouva sous la main deux admirateurs bénévoles qui le suivirent précipitamment au tombeau de monseigneur le dauphin. L'explication dura dix minutes; le sacristain ne voulut pas sacrifier un seul détail; mes compagnons étaient encore devant le tombeau, et la diligence courait vers Pont-sur-Yonne; ils me rejoignirent dans un tel état d'agitation, que l'usage de la parole ne leur fut rendu que le lendemain.

J'avais respecté leur pleurésie; dès que je les vis en convalescence, j'engageai le propos avec eux. Je m'adressai au plus érudit : « Eh bien! lui dis-je, vous avez vu la cathédrale de Sens? — Oh! oui, monsieur, me répondit-il, ce tombeau est magnifique; voilà un tombeau! — Avez-vous remarqué cette originalité d'architecture gothique, cette grâce? — Monsieur, quand je pense aux statues, voyez, j'en ai la fièvre; il y en a une surtout, celle qui pleure, on la croirait vivante, là. Elle m'a fait

pleurer; je l'ai mesurée avec mon foulard, elle a toute la tête de plus que moi. Sans la révolution de juillet, le duc d'Angoulême aurait pu se flatter d'avoir là un fameux tombeau. Savez-vous que ce curé qui nous a montré le tombeau est un bon enfant? Eh! ce ne doit pas être un sot! Nous lui avons donné trente sous; mais je ne les regrette pas.

L'autre compagnon approuvait de la tête, et ne faisait éclater son enthousiasme que par cette exclamation d'accompagnement : « Quel tombeau! »

Je leur souhaitai le bonjour, et je m'endormis.

L'an dernier, je rendais ma dix-septième visite à la cathédrale de Sens; je trouvai encore le sacristain, toujours inamovible, comme un juge de Charles X. Cette fois, je ne lui permis pas d'achever sa phrase immuable. « Monsieur, lui dis-je, voici dix-sept ans bien comptés que vous me poursuivez avec votre tombeau de monseigneur le dauphin; votre acharnement tumulaire me lasse, et je vous prie de bien me considérer de la tête aux pieds, pour me laisser entrer dorénavant ici en toute liberté. »

L'étonnement se peignit sur la séraphique fraîcheur du visage du sacristain; il faisait de grands efforts pour me comprendre, et ne me comprenait pas; il chercha une idée, ou au moins quelques mots, il ne trouva rien. Depuis un quart de siècle, il vivait sur son tombeau, et toute son intelligence y était enfermée. Mon interpellation le dépaysa; il me salua poliment, et regagna le sanctuaire.

Je pris la peine de réfléchir pour lui, et je l'excusai ce pauvre sacristain : lui, n'était pas le coupable; il agissait sous l'inspiration de ses chefs; il ne se doutait pas qu'un voyageur pût entrer à l'église avec un autre but de curiosité que le tombeau du dauphin. Que de fois, dans les loisirs causeurs de la sacristie, ou dans les dissertations artistiques du presbytère, il avait entendu parler de ce tombeau avec cet enthousiasme sacerdotal qui ne rêve que marbre, dorures, ornemens de bon goût! Cet honnête sacristain se hâtait de saisir un voyageur, de l'éblouir par le luxe tumulaire de quatre colonnes bien fines, bien décentes, bien frisées, de quatre statues tirées au cordeau, afin de provoquer son indulgence sur le mauvais goût de l'architecture de la cathédrale, et d'obtenir grâce pour l'église en faveur du tombeau. Dans les intermèdes des grandes solennités archiépiscopales, lorsque les choristes chantent, et que les officians se reposent, monseigneur dit toujours à l'archiprêtre assis à sa droite : « Quel beau tombeau nous avons là! Et l'archiprêtre répond : Un tombeau magnifique,

monseigneur! — L'Archevêque dit : Le marbre prend bien de la poussière, aujourd'hui. — L'Archiprêtre : Demain j'ordonnerai de le brosser. — L'Archevêque : Je vous avais recommandé de faire des fourreaux de toile pour couvrir les colonnes et les statues. — L'Archiprêtre : Les dames de l'œuvre s'en occupent. — L'Archevêque : Quel magnifique monument! — L'Archiprêtre : Ah! »

Et le célébrant, le diacre, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les thuriféraires, les chanoines, laissent pencher mollement leur tête sur l'épaule droite, et contemplent le tombeau en souriant d'admiration. Le sacristain, debout derrière le trône archiépiscopal, s'attendrit et pleure de joie. Malheur au premier voyageur qui entrera le lendemain!

Ce sacristain est la pensée vivante du clergé de Sens et de tous les clergés possibles. Pour lui, l'œuvre gothique a beau se dérouler dans sa mystérieuse magnificence, le sacristain ne voit que le tombeau; s'il avait un miracle à demander à Dieu, il le prierait de changer ces lourds piliers de pierre en belles colonnes de marbre, ces ogives en arceaux grecs, ce pavé brut en mosaïque. A ses yeux, tout ce qui n'est pas or ou marbre est mesquin, indigent, désagréable à Dieu, qui ne se complaît que dans les rubis, les émeraudes et les saphirs *taillés à plusieurs faces*, tels qu'on peut les voir dans la Jérusalem céleste, *où tout est d'or, jusqu'aux pavés*. Saint Paul n'a point vu d'église gothique dans le troisième ciel; d'après son rapport officiel, la sainte Sion est de la même architecture que Saint-Pierre de Rome; seulement elle a pour bornes l'infini. La basilique du Vatican est un texte d'intarissables entretiens pour les gens d'église; un prêtre qui arrive de Rome attache à ses lèvres toutes les oreilles d'une sacristie en leur parlant de Saint-Pierre, comme un député du centre, à son retour en province, charme ses soirées de famille en racontant les merveilles intérieures des Tuileries! Le prêtre-voyageur soulève autour de lui des tempêtes d'enthousiasme, lorsqu'il donne les dimensions des chapelles, des statues, des pilastres, des colonnes de Saint-Pierre; lorsqu'il parle des anges du bénitier, qui sont de petits géans; des colombes qui portent au bec des troncs d'arbres; de sainte Véronique qui a soixante pieds de haut, avec un mouchoir à la main large comme un drapeau blanc; du cierge pascal soutenu par quatre sous-diacres, du pavé tout de mosaïque, des pilastres tout de marbre, des colonnes de porphyre, de cinquante tombeaux de papes, et de celui de Clément XIII, orné de lions plus grands que des éléphans. Qu'on se figure, après ces entretiens, la douleur

du pauvre sacristain, lorsqu'il rentre dans son église nue, sombre, dépouillée, grossièrement bâtie ! Il demande à son tombeau quelques consolations pour tant d'indigence et de mauvais goût; et encore, s'il vient à penser aux lions de Clément XIII, il rougit d'humilité, même devant le tombeau du dauphin.

Reste la ressource du badigeonnage; c'est une cérémonie que les églises gothiques subissent aux anniversaires jubiliens. Ce sacristain de la cathédrale de Sens, on le retrouve partout, sous une autre forme humaine, mais toujours avec la même pensée. C'est toujours lui qui, à Auxerre, à Saint-Maximin, à Marseille, dans le midi comme dans le nord, pétitionne en faveur du badigeonnage; c'est lui qui va murmurant, de piliers en piliers, à l'oreille du chanoine qui passe : « Ah! monsieur le chanoine, notre église se fait bien sombre; c'est une horreur; comme c'est terne, cela; voilà une nef qui est noire comme la conscience d'un pécheur! Avant Pâques, il faudra songer aux maçons. » Cette doléance, ainsi formulée par le sacristain, roule sous les ogives, dix à quinze ans, et un jour elle fait fortune comme tout ce qui est obstiné. Le presbytère s'émeut de la teinte séculaire que la basilique a revêtue; on s'adresse au conseil municipal; c'est partout un corps très-honorable, composé d'hommes experts dans les intérêts communaux, mais assez ignorans en architecture gothique. Le conseil nomme une commission de trois membres, trois agronomes ordinairement; deux se récusent pour affaires, selon l'usage des commissions; le troisième se résigne et marche vers le presbytère; la sacristie lui est ouverte. « Je suis, dit-il en entrant, je suis la commission nommée pour vérifier l'urgence... » Le sacristain bondit de joie et introduit la commission dans l'église.

« Diable ! dit la commission avec une allure d'impiété mondaine, diable ! votre église est plus vieille que moi. (Le sacristain exhale un soupir.) Tiens ! comme on travaillait dans ce temps-là ! Ils n'étaient pas forts ! Tout cela est bien sale, bien noir, bien enfumé. Je ne serais pas à mon aise ici, moi qui aime tant la propreté. Figurez-vous, monsieur le curé (le sacristain s'incline), que je fais blanchir deux fois par an mes plafonds. Rien n'est beau comme le blanc. Oh ! comme votre parquet est horrible ! et vos soubassemens ! ah !... Cela me rappelle qu'il faut que je fasse cirer mon cabinet... Mais qui diable peut venir prier Dieu dans cette auge? — Nous avons bien peu de monde aussi depuis quelque temps, murmure le sacristain. — Parbleu ! je le crois bien, poursuit la commission; je pa-

rie qu'il y a un demi-doigt de noir de fumée sur ces murailles. Allons, allons, nous vous voterons quelque chose; je ferai mon rapport..... En quelle année a-t-elle été bâtie votre église?—Ah! monsieur, qui le sait?— Ce doit être du temps des Sarrasins. — J'ai entendu dire que c'était un temple de faux dieux. — Possible encore. Voyez, monsieur le curé, comment on noircit son habit en se frottant contre une colonne. — Ah! monsieur, nous vivons dans un bien mauvais temps! — C'est égal, c'est égal, soyez tranquille; on vous fera quelques fonds. La commune n'est pas riche; mais il faut toujours venir au secours de... Quel est ce saint-là? — C'est sainte Marthe. — Comme c'est grossièrement travaillé! Sainte Marthe! Quel est cet animal, à côté! — La Tarasque. — Fabuleux! fabuleux! Avez-vous une brosse dans la sacristie? — Oui, monsieur... Nous aurions bien besoin d'une sainte table aussi, en fer doré, avec des calices dorés sur les grilles. — Ça viendra, ça viendra; pour le moment faisons le plus urgent : votre boutique est noire en diable; il faut l'endimancher. — Si nous pouvions avoir cela pour les *O*. — Pour? — Les *O*. — Pour les *O!* — Oui, le dimanche des *O*, d'ici à trois semaines. — Nous verrons, nous verrons. Reconduisez-moi, je vous prie : on n'y voit pas clair, et toutes ces grosses colonnes sont si embrouillées, qu'il faut avoir le fil de Tisbé pour rattraper son chemin. — Si cela vous amusait de voir notre belle châsse de saint Spiridion. — Je n'ai pas le temps; j'ai quelques affaires de banque à régler avant la nuit; il est déjà quatre heures vingt-cinq centimes. Nous verrons M. Spiridion une autre fois. »

Les fonds votés, un nuage blanc de maçons s'abat sur l'église; on fait une vaste infusion de chaux, de plâtre et d'ocre; les desservans recouvrent soigneusement les dorures du sanctuaire et toutes les statues de saints en bois doré. Les échafaudages se dressent; les longs et flottans pinceaux sèment le badigeonnage sur les vénérables murailles; la teinte des siècles est brûlée sous la chaux; l'ogive légère, la gracieuse volute, la frise dentelée, prennent des formes pesantes sous le ciment municipal; l'ocre, largement délayé, fait jaillir par intervalles sa nuance bourgeoise sur le fond pâle des murs recrépis. Les gothiques statuettes semblent s'incliner sous cette avalanche de plâtre. En 93, on les brisait : c'était plus décent. « L'église a repris sa robe d'innocence! » s'écrie le clergé, au comble de la joie; il y a jubilation au banc des marguilliers; on vote des remercîmens au conseil municipal. Vienne Pâques maintenant : on a fait toilette pour la recevoir.

Dans une ville du midi, la révolution avait oublié, par mégarde, une église gothique sur son passage. Depuis quarante ans, cette église a subi tant de restaurations de ce genre, qu'elle a complétement disparu de la surface métropolitaine. Des rivières de plâtre ont coulé dans ses nefs, qui ont enfin perdu leur forme primitive. C'est aujourd'hui comme une grotte en stalactites. Il faudrait creuser bien profondément sur les pans de murs et les piliers pour trouver le squelette gothique, que recouvrent tant de couches de plâtre municipal. A chaque badigeonnage, la chaux, l'ocre, le plâtre, avaient été votés avec une prodigalité si exubérante, qu'on pouvait gracieuser généreusement du surplus le péristyle d'une église voisine, altérée aussi de badigeonnage. Ce péristyle avait six colonnes de proportions élégantes et déliées; l'architecte les avait géométriquement établies, selon les règles; et, pour les faire, ces colonnes, sveltes sans maigreur et solides sans pesanteur, il avait approfondi la science du calcul linéaire appliqué à la colonne. C'était pour la postérité qu'il travaillait, ainsi que travaillent tant d'architectes dont les monumens s'écroulent avant la naissance de la postérité. Cette fois, les six colonnes de ce péristyle ne se sont pas écroulées : bien au contraire, elles se portent mieux que jamais; le badigeonnage aidant, elles peuvent espérer de se donner la main et de faire rideau de muraille avant que le présent siècle se soit écoulé. C'est merveilleux à voir, l'embonpoint que le clergé a donné à ces colonnes. Si l'architecte, leur père, revenait au monde, il retomberait mort en les voyant. Ceci se rattache toujours à la grande conspiration contre les monumens du clergé, lequel clergé se trouve le chef de ladite conspiration. Il est vrai qu'il ne s'en doute pas.

N'humilions pas exclusivement la province; notre Paris religieux est bien plus province encore que les départemens : il faut l'avouer, le gothique y est vu d'assez mauvais œil. Sans doute le jeune sulpicien du beau parc séminaristique d'Issy s'infiltre, à son insu, depuis juillet, dans quelques-unes des saines idées que le monde profane a mises en circulation; car, ce clergé qui maudit notre révolution, gagne plus à cette révolution qu'aucune autre classe de la société. Donc, ce jeune séminariste qui a dévoré *Notre-Dame de Paris*, dans sa cellule, entre deux matelas, hasarde timidement quelques points d'admiration sur la symbolique architecture des Goths; il s'attendrit devant les ogives, les colonnettes, les vitraux, devant la majestueuse forêt de pierre, où les bruits de la foule roulent comme la voix des vents et de Dieu. Mais le clergé d'âge moyen,

le vieux clergé, persiste dans son culte pour le marbre, l'or, les tentures rouges et les cèdres du Liban; il laisse bien échapper vaguement quelques formules d'estime pour *Notre-Dame* qui est un *beau vaisseau;* pourtant, si l'archevêque de Paris avait cette évangélique foi qui *transporte les montagnes*, il ferait usage de cette foi, pour transporter la colline de Sainte-Geneviève dans la Cité, et il enverrait son *beau vaisseau*, en échange, au pays latin : car Sainte-Geneviève, qu'on n'appelle jamais le Panthéon en langage clérical, est le vrai type du temple catholique aux yeux des chanoines insulaires de la rue Bossuet. Entrez à Notre-Dame, et vous prendrez sur le fait la pensée intime du clergé parisien.

Les statues colossales de saint Christophe et de Nicolas Flamel ont disparu, et sans retour; on a chassé, sans espoir de restauration, l'image équestre de Philippe-le-Bel, ce touchant *ex-voto* que ce roi fit placer à Notre-Dame, en reconnaissance de sa victoire de Mons-en-Puelle. On n'a pas essayé de couvrir les pilastres de lames d'or, ou de lames de marbre, parce que le Pérou et Carare n'auraient pas suffi, mais on a pris ces fantaisies de bon goût ailleurs. Toute la partie réservée aux fidèles a conservé sa nudité sévère, c'était toujours assez bon pour les fidèles; on s'est contenté du badigeonnage périodique pour entretenir la propreté des nefs. C'est au sanctuaire, c'est dans le voisinage de Dieu et de l'archevêque, c'est dans le domaine spécial du Saint des saints, que le bon goût s'est intronisé. La main archiépiscopale a enchâssé un charmant petit bijou d'orfévrerie romaine dans l'enveloppe grossière tissue par un architecte goth. Le sanctuaire est à Notre-Dame ce que le tombeau du Dauphin est à l'église de Sens; on trouve de même, à Notre-Dame, un sacristain qui vous pousse poliment au sanctuaire. C'est une oasis d'or et de marbre dans ce vaste désert de pierres brutes : l'acajou mondain y est ciselé à la pointe de l'aiguille comme sur un meuble de boudoir; le pavé resplendit de marbre, les somptueuses grilles, aux arabesques menteuses d'or massif, tiennent le profane à distance, et le condamnent à errer sous l'ogive indigente, réservée aux chrétiens obscurs. Il y a des statues de saints en prière, lesquels saints ont été rois de leur vivant; car dans un sanctuaire aussi beau, on n'aurait pas admis le prolétariat de la légende; l'aristocratie canonisée a seule obtenu le privilége de s'y faire tailler en marbre, pour y dérouler ses broderies auprès de l'aube de l'archevêque, de la pourpre du tabernacle, des dalmatiques du haut clergé. Les saints d'origine plébéienne sont relégués dans les chapelles, et leur tournure

gothique fait la joie du sacristain railleur. On n'entre pas au sanctuaire, à moins d'être roi, marbre, or, ou acajou massif. Le sanctuaire est la véritable église, selon l'esprit du clergé; on y arrive par trois rues couvertes qu'on appelle des nefs.

Sous la restauration, lorsque le clergé était tout-puissant, on n'a jamais vu éclater, parmi ses chefs, la moindre sympathie pour tant de saintes reliques vouées au marteau du démolisseur. Un prélat, en haut crédit à la cour très-chrétienne, a laissé signer, devant sa porte, le contrat qui livrait aux Vandales une des merveilles de la Normandie, le cloître Saint-Wandrille. Si, pour cause d'alignement, on eût proposé la démolition de Saint-Thomas-d'Aquin et de l'Assomption, ces deux absurdes chapelettes où l'on trouve des *Altare privilegiatum*, oh! à pareil scandale, tous les députés dévots, *Marcello duce*, leur auraient fait un rempart de leur corps; mais nulle voix mystique ne s'éleva pour sauver Saint-Wandrille. Une compagnie d'exploitation s'est paisiblement formée; elle a numéroté les vénérables pierres; elle a fait des lots, des séries, des dividendes; et, en pleine civilisation, aux portes de Paris, on a coupé à morceaux le cloître gothique et on l'a mis dans le commerce. Bouton et Daguerre eurent le temps, à peine, de le copier sur toile pour le faire vivre quelques semaines de plus dans le cadre du Diorama.

Depuis le commencement de ce siècle, le clergé n'a jamais compris sa religion ni dans son esprit mystique, ni dans sa partie matérielle. Quand on rouvrait ses églises, il mettait à l'index le *Génie du christianisme*, et s'insurgeait contre Chateaubriand; aujourd'hui le clergé se fait profane; ce n'est pas le monde qui va vers la religion, c'est la religion qui va vers le monde; l'autre jour, pendant qu'on introduisait le dévot Palestrina dans le Théâtre-Italien, le Théâtre-Italien entrait en chantant à Saint-Roch. Comme le plein-cintre a brisé l'ogive, ainsi la musique de coulisses a imposé silence au plain-chant. Lorsque toutes les choses du culte sont ainsi confondues, ce n'est pas l'église gothique seule qui s'écroule, c'est l'Église.

MARC OGIER.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Saphira, ou Paris et Rome sous l'Empire, par M. Kératry (1).

Il y a deux livres dans ce livre, deux écrivains dans l'auteur, et il est fâcheux que le mauvais livre et le mauvais écrivain aient accaparé la première partie de l'ouvrage, car il n'y a guère que le courage d'habitude et la résignation parfois un peu mutine d'un critique de profession qui puissent persévérer jusqu'à la seconde. La première moitié, il est pénible de le dire, est d'une plume novice, inexpérimentée et complétement inhabile : l'autre, écrite d'une main plus ferme, porte l'empreinte d'une pensée plus élaborée, plus faite, et qui se connaît mieux elle-même. Outre l'inconvénient de cette disparate dans la forme, il y en a un autre beaucoup plus grand qui porte également sur la forme et sur le fond; c'est que, évidemment, les deux parties ne sont pas de la même époque. L'œuvre est hybride sous toutes ses faces. Aussi ce qui frappe tout d'abord dès que l'on se trouve en contact avec les idées et les formes de l'homme du tome premier, c'est une odeur de vieux et de renfermé qui suffoque, et dénote au flair le plus obtus qu'aucun courant d'air n'a, de vingt-cinq ans, passé par là. Ainsi donc non-seulement deux pensées et deux plumes ont concouru à cette production, mais le travail des deux pensées associées n'a pas été simultané. 1835 a pris pour collaborateur 1810; pour base dramatique, une intrigue forcée, impossible; des vues peu arrêtées ou du moins mal indiquées; des caractères bouffis et raides; absence totale du sentiment des gradations et des nuances; un dialogue froid, compassé et

(1) Librairie de Ladvocat, rue Chabannais.

hors de nature; un jeu de passions romanesque dans le sens des vieux romans anglais d'Anne Radcliffe ou des mélodrames du boulevart; des personnages posés de côté, et par suite des intentions manquées; la manie de faire des portraits, au lieu de laisser ses héros se peindre eux-mêmes dans leurs actes et leurs discours; une vie factice et de convention ou d'invention, comme on voudra, substituée partout à la vie réelle; des allures guindées et prétentieuses; je ne sais quoi de pénible, de haletant et d'essoufflé dans la phrase, et qui donne assez bien l'idée d'un travail de Sisyphe, se mêlant à un ton emphatique et boursouflé, voilà ce que 1810 a apporté pour sa quote-part, et tout ce qu'il pouvait donner en restant dans ses habitudes; voilà ce que 1835 a malencontreusement accepté et continué avec d'heureux amendemens, il faut le dire.

Cependant, il faut le dire aussi, l'auteur d'aujourd'hui eût incomparablement mieux fait de répudier tout-à-fait l'héritage de sa jeunesse. Son ouvrage, outre qu'il serait mieux conçu et mieux écrit dans sa totalité, son ouvrage ne serait pas de deux pièces. Il ne serait pas traversé dans le milieu par une ligne dure et crue comme celles qui réjouissent si agréablement l'œil fixé sur l'Arc-de-l'Étoile ou le palais du quai d'Orsay. Encore, dans ces monumens comme dans tous ceux qui, abandonnés, ont été repris depuis quelques années, ce n'est qu'une affaire de couleur, dont le temps, au défaut de la brosse de M. Fontaine, si avantageusement connu par ses grisailles, fera assez prompte justice. Là du moins les lignes se prolongent sur les mêmes plans, le rapport des parties entre elles n'a point varié, l'harmonie de l'ensemble est conservée. Mais dans un roman quel moyen de remédier au défaut de suite dans les vues et les idées, d'unité dans l'inspiration, d'analogie dans le style et la manière, de proportion dans les développemens, et, plus encore que tout cela, au défaut d'actualité? Est-ce au temps qu'on ira demander un spécifique contre le mal que le temps lui-même a fait en soumettant à une décomposition et à une recomposition incessantes les idées, les sentimens, les jugemens de l'auteur et de ceux pour qui il écrit? Hélas, non! tout ce que peut le temps en faveur de l'ouvrage, c'est de le couvrir du linceul de l'oubli, et encore de ne pas se faire attendre. Qu'il fasse sa besogne, nous allons continuer la nôtre.

Deux Italiens, amis d'enfance, l'un prince et riche, l'autre artiste, et, par une conséquence toute naturelle dans un roman, n'ayant ni sou ni maille, arrivent à Paris, qu'ils ont déjà visité plusieurs fois. Clara Monte ou Chiara Monti, neveu du pape Pie VII, comme nous le dit l'auteur dans une note, où il prend le soin de nous avertir qu'il a légèrement altéré le nom, afin de ne pas blesser une famille considérable qui pourrait regretter de voir traduire en scène un de ses membres; Clara Monte par-

tage les revenus d'un immense patrimoine avec l'artiste Salvini. Celui-ci est amoureux d'une inconnue, qui se trouve n'être autre chose que la fille de M. de Saint-Maur, émigré rentré, noble de vieille souche, qui a bien voulu déroger jusqu'à devenir d'abord baron, puis comte de l'empire et chambellan de l'empereur, et qui ne demande pas mieux que de déroger encore jusqu'à porter un titre de duc ou prince, ou du moins de beau-père d'un prince ou d'un duc, toujours de l'empire. Le talent de Salvini a fait du bruit à Paris; sa réputation est devenue colossale, son amour a fait comme sa réputation. De plus, il a trouvé l'heureuse occasion de sauver la vie à Mlle Saphira de Saint-Maur dans l'incendie d'une salle de bal, où il causait d'amour avec elle. Hélas! ce n'est pas à ce feu-là qu'on gagnait des principautés ou des duchés sous l'empire. Aussi le roturier Salvini est-il un mal-appris d'envoyer son ami, le prince de Clara Monte, demander pour lui la main de la belle Saphira à M. le comte de Saint-Maur, lequel a déjà su accrocher à la molette dorée d'un maréchal grand chevaucheur la robe virginale de sa fille, et ne paraît pas disposé à souffrir qu'une courtoisie bourgeoise l'en décroche. — Encore si c'était pour vous, mon prince! Le prince s'excuse sur sa passion pour le célibat, et s'en va. Salvini en devient fou, fou non-seulement à lier, mais à porter en terre, car il se meurt; chose pardonnable à un homme qui a reçu coup sur coup un refus si outrageant et le choc d'un cabriolet dans la poitrine. Que faire pour le sauver? La jeune personne, qui, avec un cœur tendre, a des sentimens religieux, consent à tout, hormis à un mariage que réprouverait son père, c'est-à-dire consent à tout, excepté tout. Or, pour que le tout auquel on consent devienne quelque chose, voici ce qu'invente Clara Monte. Le sentiment de l'amitié n'a rien produit d'aussi beau ni d'aussi fabuleux après la fable des deux pigeons. Il demande pour lui-même cette fois, et obtient la main de Saphira. Il se mariera avec elle à la municipalité seulement, et lui donnera ainsi son nom, mais rien que son nom, tandis que Salvini, l'épousant, sans en rien dire, au pied de l'autel, lui donnera et en recevra tout le reste. Ainsi le prince aura devant le monde les honneurs d'une jolie femme et en subira les inconvéniens; Salvini en aura des enfans devant Dieu, et rien de plus. La belle a bien éprouvé quelques scrupules à tromper ainsi son père; mais on lui persuade que dès qu'elle s'appelle princesse de Clara Monte, son père n'est pas trompé et n'a rien à réclamer. Et quant aux apparences d'adultère, ou même de bigamie, qui résultent de ces deux demi-mariages, un casuiste, adroitement consulté par elle, la rassure, en lui disant « que la parole du prêtre seule unit les époux d'un lien indissoluble, et fait qu'ils sont *duo in carne unâ;* que les hommes ont fait la loi, et Dieu le sacrement; que la loi règle tout au plus des formes so-

» ciales, etc. » Elle est convaincue : les deux mariages sont consommés, l'un secrètement, l'autre avec toute la solennité et tout l'appareil que comporte le Code civil : Salvini est guéri, on part pour Rome. Là, par malheur, une duchesse de Fellamente vient à passer devant Salvini, l'époux heureux et l'artiste distingué. Cette femme est belle, elle le subjugue. Bientôt il est supplanté par un autre amant qui, de plus, lui vole son argent au jeu. Cet événement lui fait ouvrir les yeux, et le ramène bien converti vers sa femme et son ami dont il s'était éloigné ; mais comme la réconciliation allait s'opérer, il est assassiné par son voleur qu'il avait provoqué en duel. Un *post-scriptum* nous donne à comprendre que Clara Monte, dégoûté d'un célibat qui supporterait toutes les charges du mariage sans en avoir les compensations, s'est résigné à ne plus être seulement un mari municipal et *in partibus*. Le pape, son oncle, et l'amour, ont achevé à Savone ce que l'adjoint du dixième arrondissement avait ébauché à Paris. Voilà l'action du roman! Voici la morale que l'auteur en tire dans sa préface : « Nous confesserons nous être abusé nous-même, s'il ne sort pas » de cette lecture deux vérités essentielles à la conduite de la vie pour les » deux sexes : l'une. . . . . l'autre (et celle-ci est le but véritable » de l'ouvrage) que l'on ne se met jamais impunément au-dessus des lois » du pays où l'on vit, fût-ce dans les choses où l'on croirait pouvoir les » enfreindre sans préjudice d'autrui, et même à l'avantage de tierces per- » sonnes pour lesquelles on aurait résolu courageusement d'oublier set » propres intérêts. »

Observons, en passant, que le *même à l'avantage de tierces personnes* est de trop ici, car celui qui a enfreint les lois à l'avantage de tierces personnes, c'est-à-dire le prince, n'est pas puni ; au contraire, il épouse une femme dont les perfections l'avaient charmé. Ainsi le roman, quoi qu'en dise l'auteur, ne conclut pas du tout en ce sens ; il ne conclut pas mieux pour le reste, car enfin ce n'est pas parce que Salvini ne s'est pas marié à la mairie qu'il rencontre à Rome une belle duchesse fort intrigante, qu'il en devient amoureux, qu'il quitte sa femme pour elle, qu'il rencontre chez elle un rival, un voleur et un assassin. Toutes ces choses, sauf peut-être l'assassinat, arrivent chaque jour à d'honnêtes gens qui se sont *mariés à la mairie* et qui même ne se sont mariés que là. Mais enfin acceptons cet aphorisme comme l'expression sommaire et définitive des trois volumes que nous donne M. Kératry. Est-ce bien là toute sa pensée? et dans certains passages de son ouvrage, qui s'expliquent et se confirment par la phrase de la préface, et le dénoûment du roman, ne l'a-t-il pas, tout en la formulant moins nettement, poussée beaucoup plus loin? Si nous avons bien compris ces passages, M. Kératry a vu autour de lui une société irréligieuse et que le frein des croyances n'arrête plus. Au sentiment reli-

gieux qui s'est éteint, il voudrait substituer le respect de la loi, la loi à la foi; et, outre les passages déjà indiqués, il nous revient, à ce propos, quelques pages sur l'esprit et la constitution de l'ancienne Rome, qui certes ne sont pas sans intention. Ainsi, à la place de l'autel renversé, la table de l'officier municipal; la Charte, au défaut de l'Évangile; au lieu de chrétiens, des constitutionnels. Je crois bien que, même dans la pensée de M. Kératry, ceci n'est qu'un pis-aller; mais quel pis-aller, grand Dieu! Au reste, il se montre ouvertement partisan de la suprématie de la loi sur la religion dans les gouvernemens constitutionnels, et son roman n'a d'autre base que cette idée; mais lorsque, pour retenir dans le devoir une société travaillée d'incrédulité, on vient lui dire que *l'on n'enfreint jamais impunément les lois du pays où l'on vit*, quelle singulière manière de le prouver, que d'aller chercher en dehors des moyens de la loi, de l'action de la loi, une punition pour les coupables dont on lui offre l'exemple comme enseignement, et d'amener cette punition par des voies que la foi des nations croyantes avait jusqu'ici réservées à la Providence divine! Quelle singulière manière de le prouver, que d'aller mettre sous la sauvegarde de Dieu un code humain, qu'on substitue à la loi de Dieu, et qui jusqu'ici n'avait, avec raison et convenance, cherché d'appui que dans la trinité des gendarmes, du ministère public et des juges! Mais votre loi athée, vous l'avouez, ne se suffit donc pas à elle-même? et voilà que par votre bouche elle invoque Dieu, après l'avoir détrôné. En voulant trop prouver, vous n'avez donc rien prouvé du tout.

Pour aboutir à son apophthegme constitutionnel, s'il voulait punir Salvini rebelle à la loi, M. Kératry devait le faire par une des peines dont la loi dispose; il devait du moins le faire trébucher dans cet inextricable labyrinthe de précautions, de prohibitions, de restrictions, d'exceptions, que la loi jette sous les pieds de ceux qui veulent échapper à ses prescriptions. Cela eût été facile. Les trois quarts de nos lois n'ont rien à faire qu'à protéger l'autre quart. Ne pouvait-on pas, par exemple, punir le coupable dans ses sentimens de père, lui qui avait donné le jour à des enfans à qui son nom était interdit, et qu'il ne pouvait avouer pour siens ni traiter comme tels sans imprimer la tache adultérine sur leur front et la faire rejaillir sur celui de son ami, qui s'est dévoué pour lui, et de la femme bien-aimée qui était leur mère? N'y avait-il pas enfin mille autres moyens analogues de se tirer d'embarras et d'arriver à la conclusion d'une manière directe? Ce n'est pas que la conclusion en eût été plus concluante; car si, comme Polyphème, la loi a les bras longs et forts, si elle tient bien ce qu'elle tient, comme Polyphème aussi, Ulysse pourra toujours l'aveugler et lui glisser entre les doigts. Mais enfin c'eût été tirer ses moyens de son sujet. A part ce défaut capital et quelques autres encore, inhérens au sujet, à la

conception première, il n'y a que des éloges à donner à la seconde moitié de l'ouvrage de M. Kératry; elle contient de belles pages sur l'art et notamment sur le tableau de *la Transfiguration*, sur la constitution et l'esprit de Rome ancienne, sur les ruines et les musées de la Rome actuelle; quelques discussions sur des questions du jour, empreintes d'un esprit de modération, mais abordées avec des précautions méticuleuses, et à peine effleurées. Le style en est naturel et coulant; les personnages ont un air plus dégagé; ils posent mieux, ou plutôt ils n'ont plus l'air de se donner en spectacle et de poser; ils vivent, ils parlent comme tout le monde, sans cette enflure gauche et gênée qu'ils avaient d'abord. On voit qu'ils ont acquis l'usage du monde. Le dialogue aussi y est plus savamment conduit et nuancé; l'action, quoique ce soit toujours la partie faible, mieux ménagée et développée. Mais tout cela, n'est-ce pas la condamnation du volume et demi qui précède? Puisque l'auteur pouvait faire mieux, pourquoi a-t-il fait si mal, ou du moins pourquoi a-t-il publié ce qui était mal fait? Pourquoi ne pas rompre avec ses idées de 1810? Ne sait-il pas que nous sommes en 1835?

FLAVIEN, OU DE ROME AU DÉSERT, par M. Guiraud, de l'Académie française (1).

Je me suis quelquefois demandé comment, avec son immense talent d'écrivain et de poète, M. de Chateaubriand n'avait réussi à faire de ses MARTYRS qu'un livre, semé, il est vrai, de pages admirables et de brillans épisodes, mais à tout prendre, froid et dénué de réel intérêt? Cette question m'est revenue en tête plus fort que jamais à l'occasion du livre de M. Guiraud, dont le talent, tout remarquable qu'il soit, n'offre point cependant en compensation les qualités hors ligne de M. de Chateaubriand, mais dont le talent distingué et les études consciencieuses auraient pu permettre de mieux augurer. M. Guiraud a choisi pour théâtre à peu près la même époque que M. de Chateaubriand, la décadence de Rome sous les empereurs et les premiers temps du christianisme. Son ouvrage est plein de curieux renseignemens sur les mœurs romaines à cette époque, et donne une idée exacte des habitudes populaires ou aristocratiques de ce temps de décomposition sociale. Les élections tumultueuses des empereurs, les révoltes prétoriennes, les jeux du cirque,

(1) Librairie de Levavasseur, place Vendôme.

toute la physionomie politique et extérieure de la Rome des empereurs, y est bien représentée. La vie privée moins connue, plus difficile à reconstruire, y est aussi traduite avec assez de bonheur. Jusque-là il n'y a qu'à louer. Si l'auteur avait publié ses études sous toute autre forme que la forme dramatique, nul doute que son livre n'offrît une lecture curieuse et attachante aux esprits qui aiment à se reporter en arrière. Mais en personnifiant l'époque dans des noms propres, il est tombé dans un écueil où semblaient le pousser à la fois la nature de son esprit et la nature de son sujet.

Il est évident, au premier abord, que dans Flavien les personnages ne sont que des moyens de mise en scène, imaginés pour colorer et rendre plus animée la peinture de la société, des institutions, des croyances. Aussi, comme poème ou comme roman, le livre de M. Guiraud offrirait-il beaucoup à redire. Il y a peu ou point de plan, de combinaison, d'agencement; toute cette partie est traitée fort lestement et sans aucune prétention. C'était chose secondaire, et l'on s'en aperçoit de reste. Dans une époque où les personnalités étaient aussi effacées que sous les Gordiens, il n'y avait pas besoin, sans doute, de les effacer encore en cachant leur propre figure sous le masque de représentans de la décadence romaine. Flavien, qui donne son nom au livre, est d'une insignifiance et d'une nullité désespérantes. Il veut, il ne veut pas, il accepte, il refuse, il se ravise; c'est bien la colonne la plus branlante qu'on ait jamais donnée pour support à l'édifice d'un livre. J'en dirai autant des Gordiens; cela est historique, il est vrai, mais peu intéressant. Faustine est plus vivante, mais elle ne peut pas à elle seule supporter le poids de trois volumes.

Quant à la partie chrétienne du livre, bien que traitée avec une prédilection particulière par l'auteur, elle ne peut suppléer à la faiblesse du reste, et ceci est moins la faute de l'historien, du moins à mon sens, que la faute du sujet lui-même. Je disais tout à l'heure que c'avait long-temps été une question pour moi de savoir comment M. de Chateaubriand, avec son admirable talent, n'avait réussi à faire de ses Martyrs qu'un livre d'une lecture monotone, heureusement relevé par des passages et des épisodes où la verve de l'écrivain éclate, sans néanmoins pallier le défaut de l'ensemble. Ainsi, Eudore, Cymodocée, sont deux fort bons chrétiens, qui certes doivent trouver grâce devant Dieu, mais qui difficilement trouvent grâce devant le lecteur. Il y a des choses qu'on n'ose pas dire, je ne sais pourquoi, car le nom de M. de Chateaubriand est assez fort pour porter cet aveu; mais Eudore et Cymodocée, à force de vertus, d'abnégation, de détachement, finissent par détacher d'eux le lecteur. Eudore est amoureux, mais il est évident que l'amour terrestre sera gelé dans son sein par la parole sainte, le lecteur assiste de sang-froid et sans inquiétude au spec-

tacle de ses froides souffrances; il n'y a pas de péril ni de drame. Les époques où les individus disparaissent, veulent être prises par masses; et y a-t-il eu jamais époque plus funeste aux personnages de roman que les premiers temps du christianisme? Les passions comprimées, catéchisées, éduquées; les caractères les plus entiers pliés et réduits, l'austère pénitence imposée aux pécheurs, toute cette éducation de l'ame humaine, si belle et si imposante pour le philosophe, si salutaire pour l'espèce, enfante, quand elle est prise pour sujet de quelque petit drame individuel, de véritables contre-sens. Voyez en effet : la grandeur de vos personnages est de se faire petits, de s'effacer; le plus sublime effort de leur volonté, d'abdiquer leur volonté, d'étouffer leurs passions et d'arriver degrés par degrés jusqu'au suicide de la Thébaïde. Le drame est immense sans doute, mais il se passe tout entier dans l'ame, dans le cœur, et si vous nous priez d'y assister, nos yeux ne voient pas, nos oreilles n'entendent pas. Nous savons, nous sommes avertis qu'au dedans de cet homme, extérieurement si tranquille, s'agitent des tempêtes affreuses; mais entre lui et nous, il faut un interprète, l'émotion nous arrive de seconde main. Élevées à un certain degré de spiritualité, les souffrances humaines perdent la propriété de nous toucher, d'exciter notre compassion. Cela est peut-être fâcheux pour l'espèce humaine, mais cela est ainsi. Mettez au théâtre Cartouche et Mandrin, des gendarmes à leurs trousses, faites-les sauver par les cheminées et courir sur les toits, nous serons tout émus; de quoi? Je n'en sais rien : ce ne sont, à coup sûr, ni les intérêts de l'innocence, ni ceux de la justice représentée par les gendarmes qui nous tiennent inquiets et attentifs; mais nous serons émus et intéressés. Mettez en scène, maintenant, Cymodocée ou Néodémie; que dès le début elle dise à son amant que l'amour de Dieu vaut mieux que celui des hommes, et que ce pieux sermon s'achève dans le désert, au milieu des austérités les plus méritantes, nous resterons froids : cela est peut-être fâcheux pour nous, mais à coup sûr, nous resterons froids.

Or, dans Flavien, Néodémie, il faut bien lui rendre cette justice, est beaucoup moins sainte que Cymodocée; elle est réellement amoureuse, et malgré les exhortations de son évêque, elle se donne à son amant et lui donne ouvertement la préférence sur Dieu. Nous autres mauvais sujets, nous ne pouvons que lui savoir un gré infini de cette escapade amoureuse. Malheureusement elle en conçoit d'amers regrets, et, comme toutes les saintes, elle devient un peu prêcheuse. Néodémie meurt bien, tuée par son père, farouche gladiateur, la meilleure figure de tout le roman, qu'on voit à la tête de toutes les insurrections populaires, et qui la tue pour la sauver des griffes des bêtes auxquelles le peuple l'a condamnée. Quant à Flavien, il se retire dans le désert.

Cette fin est la négation même du drame. La vie, en effet, est toujours plus ou moins une lutte de l'homme contre la destinée, représentée par Dieu ou par la fatalité. Dès que l'homme donne sa démission et se retire, nous pouvons dire : « Gloire à Dieu ! » Mais le drame, que devient-il ?

Ces remarques, qui portent sur l'idée même du livre de M. Guiraud, ne nous empêchent point de rendre témoignage à ce que son style a d'élevé, de riche et de pompeux, et à l'intérêt répandu dans plusieurs scènes épisodiques.

CHRONIQUE.

La chambre des députés s'est occupée du budget des théâtres. Et comme tous les ans, à pareille époque, les capacités littéraires de l'assemblée ont dessiné leurs opinions, leurs systèmes, leurs préférences et leurs haines : tous les ans ceci s'est dit et se dira à la chambre : Messieurs, le Théâtre-Français cessera de mériter la protection du gouvernement s'il persiste à faire représenter des ouvrages que réprouvent également la saine morale et le bon goût ; ce qui peut se traduire ainsi : J'ai en portefeuille, ou nous avons en portefeuille, moi et mes amis, une vingtaine de tragédies de collége, des Arbogaste, des don Sanche, des Rigoberge, des Wulfstan, des Héliogabale, une quantité de Louis IX, de Philippe-Auguste et de duc d'Albe dont on ne peut se défaire ; nous sommes députés, et l'on nous ferme sur le nez la porte du Théâtre-Français. Il y aura tous les ans, à la chambre, un député qui prendra ainsi la parole au nom de la *saine morale et du bon goût*, et qui aura soin d'ajouter : Le Théâtre-Français ne remplit pas sa mission en négligeant de représenter les *anciens* chefs-d'œuvre de la scène française. — Et *les nouveaux !* s'est écrié cette fois M. Viennet interrompant M. Liadières, l'homme le plus hexamètre de la chambre : c'est bien le moins que ces rancunes d'auteurs refusés s'épanchent une fois par an ; le torrent des votes les entraîne, et il n'en est plus question.

Si la réclamation des trois ou quatre députés qui représentent *la saine morale et le bon goût* est stéréotypée, la réponse du ministre de l'intérieur l'est aussi. Il répond toujours avec raison : Que voulez-vous faire ? nous ne pouvons violenter le public et lui imposer des Héliogabale, des

Wulfstan et des Rigoberge dont il ne veut pas; quand le public sentira un besoin irrésistible d'Arbogaste, de don Sanche et de Philippe-Auguste, il le manifestera et nous l'écouterons. *Vox populi, vox ministri.*

Il n'y avait donc de fondé dans toute cette discussion que la critique de la subvention du Théâtre-Italien. Dieu nous garde de nous poser en Vandales et de demander le bannissement des enchanteurs que MM. Robert et Severini ont introduits dans nos murs; mais nous ne savons de quel droit ces messieurs font une fortune colossale au moyen d'une exploitation étrangère, enrichie d'une dotation française. La subvention de 70,000 fr. va rejoindre, dans la poche de M. Severini, des bénéfices déjà immenses. M. Thiers annonçait à la chambre que le matériel du théâtre appartiendrait désormais au gouvernement. Ce matériel est positivement infect, et M. Severini n'ira pas se ruiner pour l'assainir, puisqu'il ne doit plus être sa propriété. Il n'est pas d'habitué du Théâtre-Italien qui n'ait hautement blâmé l'ignoble saleté de ces costumes et la honteuse dégaîne de ces figurans. Pourquoi d'ailleurs M. Severini n'est-il pas obligé de faire peindre les décors par les artistes français, qui ont fait faire à la décoration des progrès si merveilleux? Pourquoi nous impose-t-on les pastels puérils, les clairs de lune tremblans et les lanternes de M. Ferri? Le bâtiment de la salle Favart est une grande colonie peuplée d'Italiens, depuis la cave jusqu'aux mansardes. Là un macaroni permanent mêle sa fine pâte aux fils d'un parmesan râpé de main de maître. Nous ne blâmons pas ces régals; mais nous voudrions bien ne pas les payer.

— La saison d'hiver a été close par deux belles fêtes. Samedi dernier, Mme V.... recevait chez elle l'élite de la société parisienne et diplomatique, et le lendemain, Mme B.... donnait un grand bal qui s'est prolongé fort avant dans la nuit. Les plaisirs d'été, les promenades au bois, ont remplacé les fatigantes contredanses et les galops nerveux de l'hiver. Les Champs-Élysées, si heureusement égayés par les concerts en plein air, vont encore s'embellir d'une foule d'établissemens variés. On parle d'un cirque olympique et d'un théâtre *sub Dio*. Malgré son éloignement du centre de la ville, Tivoli n'a pas perdu le privilége d'attirer, quand il veut, les sommités de l'élégance. Sa grande fête européenne a été fort brillante; le duc d'Orléans et le duc de Nemours y avaient conduit leur parent, S. A. le prince de Syracuse, qui a pris part aux divertissemens de la fête, ce qui veut dire qu'il a essayé la force de son poing sur le dynamomètre.

—Une course de chevaux est un événement plein d'intérêt, mais assez fréquent : vendredi dernier, M. Edgard Ney, montant sa jument Red-

DINA, a gagné le prix d'une course dont la distance était d'un mille avec trois haies de trois pieds et demi. Les concurrens étaient M. de Vaublanc montant CLEVELAND, appartenant à M. Paul Sanegon; et M. le comte d'Hunnisdal montant SWEEPER. Cette course a été fort belle, mais encore une fois, ce fait n'a rien que d'ordinaire et qui ne soit dans nos mœurs. Ce qui est excentrique et très-nouveau, ce sont les courses à pied qui ont eu lieu cette semaine : MM. Artur de L...., de Gr...., de P.... et de B... partis ensemble de la barrière de l'Étoile, devaient arriver aux chevaux de Marly sans cesser de courir et en franchissant les barrières qui ferment les contre-allées; M. de B.... a été mis hors de concours, parce qu'il avait malheureusement touché du pied une barrière; M. de L.... est arrivé le premier avec un avantage d'une minute. Cette course dénotait chez les concurrens une grande vélocité et une grande habitude des exercices gymnastiques.

— La mort fauche à grands coups les gloires de l'empire, et nous retire un à un les noms militaires que Napoléon avait anoblis sur le champ de bataille. Kellermann, duc de Valmy, celui dont la célèbre charge de cavalerie décida le gain de la bataille de Marengo, vient de succomber à une maladie de foie. Presqu'au même moment, Gambin rendait le dernier soupir à Toulouse. Gambin était ce colonel fameux du 84e de ligne qui étrilla si cruellement les Autrichiens dans la campagne de 1809, et qui, pour prix de sa belle action, avait obtenu de l'empereur le privilége d'inscrire sur ses drapeaux cette devise vraiment *troupière* : UN CONTRE DIX!

Un duel malheureux a causé la mort d'un jeune officier de la nouvelle armée. M. Doumere, officier du 1er lanciers, a succombé, atteint d'une balle de pistolet, après avoir blessé son adversaire.

A côté de ces faits sérieux, de ces morts réelles, comment parler à présent de la nouvelle léthargie de M. Drouineau, qui s'est encore enveloppé de son linceul. Voilà M. Drouineau perdu pour une seconde fois? Tambours de village, tambourinez M. Drouineau; petites affiches, annoncez une récompense honnête à qui rapportera rue de Richelieu, au Théâtre-Français, un homme de lettres répondant au nom de Drouineau; car M. Drouineau ne se retrouve pas, et la Comédie-Française, qui avait mis à l'étude son DON JUAN D'AUTRICHE, n'entend plus parler de ce joli revenant. Elle a été forcée de sommer M. Drouineau de se présenter, et la sommation est déposée au parquet du procureur du roi.

— THÉATRES. — THÉATRE-FRANÇAIS. — UNE PRÉSENTATION, OU LE COMTE DE SAINT-GERMAIN. — Le choléra des CROIX D'OR ne sévit plus. Mais à peine débarrassés du fléau de CROISSEY, allons-nous être tourmentés par une recrudescence de COMTES DE SAINT-GERMAIN? L'Ambigu en a fait LE JUIF-ERRANT; la Porte-Saint-Martin, un escamoteur qui se livre à des jeux de prestidigitation à travers les horreurs de LA NONNE SANGLANTE; le Vaudeville et le Palais-Royal l'avaient orné d'une foule de perruques et de costumes fort divertissans; nous pouvions donc nous croire quittes avec le comte de Saint-Germain, lorsqu'un nouveau cas a été observé au Théâtre-Français.

C'est un individu fort utile que ce *comte de Saint-Germain;* il n'y a plus de bonne pièce sans lui, sans lui plus de dix-huitième siècle. A-t-on besoin d'un personnage mystérieux, agissant dans l'ombre avec des moyens surnaturels, il se présente de lui-même avec sa sorcellerie de bonne maison et sa longévité fantastique; ne sait-on sur quel pivôt faire tourner une intrigue, le comte de Saint-Germain viendra vous tirer d'affaire, prenant sur lui toutes les responsabilités, les tours de passe-passe, les trahisons, les fausses confidences et les dénoûmens. A la différence du niais des anciens mélodrames, de ce niais bavard, indiscret et gourmand qui gâtait toutes les affaires, le comte de Saint-Germain les arrange, les conduit à leur fin. Il est de bonne composition, comme vous savez, et se prête si volontiers à tous les caprices d'auteur, que, cette fois, on l'a fait tremper dans l'expulsion des jésuites. Veut-on même le rendre amoureux, il devient amoureux de tout ce que l'on voudra : grande dame, bourgeoise, religieuse.

Le dernier comte de Saint-Germain (celui du Théâtre-Français) a eu un père, lequel fut rôti sur un bûcher de l'inquisition, à l'instigation des jésuites; de là sa rancune contre la compagnie de Jésus, rancune à laquelle s'associent Mme de Pompadour et M. de Choiseul. Les jésuites ne s'amusent à combattre ni M. de Choiseul, ni le comte de Saint-Germain; ils vont au plus court, et tentent de supplanter Mme de Pompadour auprès du roi Louis XV. Ils ont sous la main une petite fille fort ingénue, novice au couvent de la Visitation, et qu'il s'agit de présenter au roi, à l'effet de l'en rendre éperdument amoureux. Cette présentation ne peut avoir lieu, parce que Saint-Germain ne le veut pas, lui qui déteste les jésuites et qui aime la novice. Dès ce moment, il est impossible de se reconnaître dans les nombreuses paperasses qui circulent entre les mains de tous les personnages, paperasses qui compromettent une foule de gens et ne perdent personne. C'est tantôt une pièce qui prouve la participation des jésuites à l'attentat de Damiens, tantôt une pièce qui atteste la spoliation consommée par les pères au préjudice de la jeune religieuse. La conclu-

sion finale de toutes ces découvertes est l'expulsion des jésuites et le mariage du comte de Saint-Germain avec la jeune Blanche.

Dans le temps où LE CONSTITUTIONNEL faisait sa lourde guerre aux jésuites et donnait chaque jour un article : REFUS DE SÉPULTURE, le personnage du père Griffet, entremetteur, spoliateur, assassin, aurait fait fortune, parce qu'alors tous les prêtres étaient des Contrafatto, tous les curés de campagne des Mingrat. Aujourd'hui que le clergé est humble, soumis aux lois et que le peuple même lui tend généreusement une main tolérante, cette peinture manque d'effet, parce que l'allusion ne lui vient pas en aide. L'immolation des prêtres sur la scène n'est une action ni courageuse ni spirituelle, depuis que les soutanes, les mitres, les crosses, les chappes et les étoles, figurent au vestiaire de tous les théâtres avec les poignards, les sabres, les habits brodés, les vestes de brigands, les uniformes de mousquetaires et les buffleteries de vieux grognards.

MM. François et Frédéric nous pardonneront d'avoir fait un rapprochement entre la tendance de leur ouvrage et le libéralisme goutteux du CONSTITUTIONNEL. L'athéisme de cette feuille se traduisait dans un style qui outrageait moins Dieu que la langue. La haine des mauvais prêtres, qui a préoccupé les auteurs de la PRÉSENTATION, se formule au moins avec esprit et élégance; des mots heureux brillent souvent dans le dialogue, et des saillies de bon goût ont été parfois applaudies.

Si le talent de Mlle Plessis n'était un préjugé naissant et dont le développement peut être arrêté par des observations utiles, nous le laisserions suivre un cours paisible; mais il n'est pas possible de ménager à cette jeune personne des avis dont elle peut profiter, malgré les flagorneries niaises dont elle est saturée. Un emprunt fait à la voix de Mlle Mars, un autre emprunt fait à la démarche de Mlle Anaïs, ne constituent pas un talent, mais au contraire un défaut radical, que les études les plus sérieuses pourront à peine combattre. Mlle Plessis n'est point une actrice : ce n'est qu'une jolie personne.

— VAUDEVILLE. — MATHILDE. — On n'a pas oublié cette nouvelle du bibliophile Jacob publiée dans la REVUE DE PARIS sous le titre DES FIACRES. Admirables vaudevillistes ! Avec eux rien ne se perd. Mme Darbert, Mme de Savenay et leurs maris viennent d'arriver au Vaudeville dans LES FIACRES du bibliophile : analyser cet ouvrage dont la donnée primitive est encore dans le souvenir de nos lecteurs, serait superflu. Il faut rappeler seulement que, fidèle à cette donnée, le vaudeville de MM. Bayard et Laurencin, nous représente Mme de Savenay comme une femme jalouse de son mari, et qui fait découvrir, par l'emportement de sa jalousie, le secret de Mme Darbert qui fut mère avant d'être épouse. Ces détails de

vie privée et domestique ont fourni une suite de scènes attachantes au dernier point. Le second acte surtout est conduit avec un mouvement dont la rapidité et l'éclat vous éblouissent. Mme Thénard a presque l'air d'une femme *comme il faut* dans le rôle de Mathilde, malgré ses fureurs et ses trépignemens. Mme Dussert, qui ressemble de plus en plus à Bordogni, se livre à des roulemens d'yeux bien fatigans pour elle, et dont il faut lui savoir gré. M. Émile Taigny n'a vu dans aucun monde les toilettes dont il est accoutré; Arnal est admirablement comique dans un de ces rôles que les *faiseurs* habiles ont l'art de jeter à travers une action sérieuse : c'est un duelliste malheureux qui ne s'est jamais battu sans être blessé, et qui reçoit fréquemment des balles dans son chapeau ou dans sa redingote. La MATHILDE de M. Bayard a produit beaucoup d'effet, et l'immense succès qu'elle a obtenu se consolide chaque soir.

— PALAIS-ROYAL. — LES MARAIS PONTINS, OU LES TROIS BIJOUX. — L'Italie est devenue le rendez-vous des épiciers retirés qui ont promis à leur femme un voyage d'agrément. Dieppe a perdu ce privilége; il n'est donc pas invraisemblabe que LES MARAIS PONTINS aient vu passer un bourgeois de la force de M. Bérard, et que les voleurs de la localité lui aient sans résistance enlevé, a lui sa tabatière, à son neveu sa montre, à sa fille une bague. A une année de là, M. Bérard, revenu à Paris de son voyage d'agrément, loge chez lui un Italien d'assez bonne mine, mais suspect quant à ses habitudes. Frappé d'imbécillité depuis l'événement des Marais Pontins, M. Bérard voit partout des voleurs. Que devient-il en reconnaissant sa tabatière dans celle que lui présente son Italien pour lui offrir une prise de tabac? Puis c'est la montre du neveu, puis la bague de la fille qu'on retrouve entre ses mains. La garde est prévenue, la police sur pied; M. Foscari va être arrêté, quand il devient évident, au moyen d'une histoire que le spectateur connaît, que ce personnage est tombé entre les mains des bandits, qu'il a volé les voleurs et sauvé une demoiselle de distinction, leur prisonnière. Dans tout cela, de quelle utilité sont donc *les Marais Pontins?* Au lieu de bandits italiens, pourquoi pas des bandits français? Pourquoi n'avoir pas fait LA FORÊT DE BONDY OU LA ROUTE DE PANTIN? Je vais vous le dire : M. Derval est costumé en Calabrais au premier acte; la bande des Marais Pontins est coiffée de chapeaux pointus et habillée de vestes de velours, et l'on comptait sur un effet d'*angelus* qui fait tomber à genoux les bandits au milieu d'une opération de leur métier. Mlle Mary porte avec grâce et distinction deux costumes de caractères différens. Les auteurs sont MM. Théaulon, Delange et Planard fils.

—VARIÉTÉS.—LE CHANGEMENT D'UNIFORME, par M. Dennery.—Tous les commandeurs ne sont pas de marbre comme celui de DON JUAN : il y en avait un de par le règne de Louis XV, jovial, rond et gras, qui se sentait de la chair et des os quand il montait à cheval, ou chassait avec sa nièce, dont l'éducation toute masculine l'eût fait briller d'un éclat sans pareil à l'école de cavalerie de Saumur. L'oncle avait ainsi façonné sa nièce pour en faire sa femme, et un jour il demandait au roi la faveur de signer son contrat de mariage. « Fort bien, lui dit le roi, non-seulement je signerai, mais » encore, je vous donne une lieutenance pour votre neveu. » Le malheureux commandeur prend ceci pour un ordre. Le voilà pourvu d'une lieutenance, mais il n'a pas de lieutenant; car ses deux neveux (il en a deux) sont séminaristes, et le moyen de transformer un nigaud innocent et pudique en mousquetaire querelleur, ivrogne et débauché : il les fait venir pourtant, les interroge, et leur donne cinq minutes pour désigner l'un des deux à cette candidature militaire : celui des deux abbés qui est le plus gourmand et le plus paresseux en prend son parti, espérant bien que sa nouvelle condition le dispensera de faire maigre. L'autre va rester abbé. Mais celui-ci, moins paresseux, moins gourmand, est le plus amoureux, et comme il ne possédera jamais sa cousine Émilie, l'amazone du commandeur, s'il reste au séminaire, il change d'idée, cherche querelle à son cousin Angelo, lui met une épée à la main et lui livre un combat dont l'uniforme de lieutenant est le prix; avec cet uniforme et une paire de bottes à l'écuyère, il enlève la nièce de son oncle, fait 40 louis de dettes en deux heures, et revient, fier de sa capture, demander au commandeur d'en reconnaître la validité; celui-ci veut bien tout pardonner, même l'espiéglerie du jeune officier qui l'avait enfermé dans un cabinet. Cette scène, qui fait beaucoup rire, parce que le public ne rit que des plus vieilles plaisanteries, est faite pour amener le mot ci-après. Le commandeur, ennuyé de sa captivité dans le cabinet, monte sur une chaise, et vient encadrer sa large face dans un œil-de-bœuf qui surmonte la porte : une femme de chambre le voit dans cette situation, et s'écrie : *Tiens, monsieur le commandeur qui a la tête dans l'œil!*

Mlle Nongaret est une agréable personne, dont les débuts produisent quelque effet. M. Philippe est un comique de mince étoffe.

—Il va paraître cette semaine, chez le libraire Dumont, un roman nouveau de M. Paul de Musset, sous le titre de LAUZUN. Les aventures singulières, les malheurs du célèbre courtisan, ses amours avec la grande Mademoiselle, ses rivalités avec Louis XIV, y sont racontés d'une façon animée et piquante. Lauzun est un des hommes qui se rapprochent le plus

du type idéal de don Juan, et sa longue vie est vraiment un drame. On trouvera dans cet ouvrage des aperçus neufs et curieux sur l'époque entière du grand règne, sur la régence, et surtout sur l'histoire de la cour, dont les mœurs, en amenant les bouleversemens du dix-huitième siècle, ont eu tant d'influence sur le sort de notre génération.

— Il paraîtra demain, chez l'éditeur Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, n° 10, un nouvel ouvrage de M. Lerminier, professeur au collége de France. Ce livre, que nous croyons appelé à fixer l'attention, a pour titre : Au-delà du Rhin. C'est l'Allemagne depuis Mme de Staël, tant sous le rapport politique et philosophique que sous le rapport littéraire. On pourra juger de l'intérêt qu'il présente par la table de l'ouvrage.

Au-delà du Rhin forme deux volumes. Le premier, la Politique, comprend les divisions suivantes : I. *Enchaînement des temps.*—II. *Aspect général de l'Allemagne.*—III. *Napoléon et l'Allemagne.*—IV. *L'Allemagne et la Liberté.*—V. *De l'Unité allemande.*

Le second volume, la Science, se divise ainsi : I. *Préambule.*—II. *Les Universités.*—III. *La Philologie.*—IV. *L'Histoire.*—V. *La Jurisprudence.*—VI. *La Philosophie allemande.*—VII. *Deux Christianismes.*—VIII. *Situation littéraire de l'Allemagne.*—IX *Conclusion générale.*

— Le libraire Dupont mettra en vente, le 8 juin, un nouveau roman de MM. Arnoul et Fournier, auteurs de Struensée, dont le succès a été brillant. Ce livre, composé avec cette pensée pleine de vigueur et de naturel qui distingue ces jeunes auteurs, écrit de ce style ferme et choisi dont ils ont fait preuve, montrera leur talent dans un nouveau jour. Des mœurs presque inconnues, reproduites avec une exactitude soigneuse et une couleur aisée, l'intérêt du sujet, la pensée philosophique qui le domine, le drame touchant qui s'y développe, font de ce livre, dit-on, un des plus remarquables qui aient encore été offerts au public.

Huit jours après cette publication, le libraire Dupont donnera au public un nouveau roman de M. Soulié, notre colloborateur, le Conseiller d'État. Si nous en croyons la prédilection de l'auteur pour ce livre, il est un de ceux où il a mis le plus de ces aperçus élégans, de ces scènes dramatiques qui lui ont fait une place à part parmi tous nos romanciers.

JULES DEBRAY.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Bien des gens l'ont connu. Pour la majeure partie de ceux qui ont pu se flatter de cette bonne fortune, son nom réveille invariablement dans la pensée le souvenir d'une excellente action, de nombre de traits à faire verser des larmes. Franchement, on a donné le prix Monthyon pour cent fois moins. Je ne sache pas d'homme pour lequel on ait plus fatigué le vocabulaire de la louange. Prêtez l'oreille : sur son compte, on n'entend qu'une voix. Il y a même des gens qui n'en parlent qu'avec l'enthousiasme de la reconnaissance; c'est assez vous dire qu'il est mort, car, à l'honneur éternel de l'esprit humain, la reconnaissance est un sentiment plein de pudeur; mais ce sentiment perd toute retenue dès que le créancier ne peut plus sonner à la porte et réclamer la dette. Voulez-vous tuer l'ingratitude? brûlez-vous la cervelle.

Sa jeunesse avait été celle d'une foule de gens, vive, dissipée, joyeuse. Une conception ardente et facile, une physionomie pétillante de bonheur, l'élan ingénu de ce caractère toujours en-dehors, avaient effacé des peccadilles que l'on ne reproche, après tout, qu'aux ames qui ont de la sève. Que les crétins nous demandent notre estime en faveur d'une vie sans reproches, cela s'explique par l'incapacité; il y a tels mépris de la syntaxe qui n'appartiennent qu'à Victor Hugo.

Je vous devais un nom : c'est pour cela que j'ai choisi celui de Jules Debray.

La bonne étoile de Jules Debray l'avait uni, jeune encore, à la plus charmante femme, et peut-être la meilleure que l'on ait pu rencontrer dans Paris : Ernestine Brémont. La sympathie n'était pas venue tout d'abord, comme cela se voit sur les théâtres et dans les romans, pour la plus grande facilité des auteurs. Ernestine avait manifesté l'aversion la plus décidée pour cet élégant libertin, mis à l'index chez les honnêtes familles du voisinage, en raison de ses espiégleries et de ses bonnes fortunes. Le mot de bonne fortune, on le sait, ne se prend pas toujours en bonne part; même il y a peu de vanité, la plupart du temps, à tirer de ces banales aventures de mauvais sujet, que, par une métaphore ambitieuse, imaginée sans doute dans le style de la galanterie de caserne, les coureurs de beautés sans façon traitent si militairement de conquêtes.

L'épisode est dans mon droit, j'en userai.

Une des conquêtes de Jules avait eu de l'éclat au milieu de beaucoup d'autres. Il s'agissait d'une fleuriste innocente qui, pour assurer un père à son enfant dans ce siècle où les parjures abondent, s'était précipitée dans l'embarras des richesses. L'événement a plus d'une fois absous ce petit calcul; mais une rencontre perfide au billard, et deux ou trois mots, suivis d'une explication à la lueur du punch, avaient mis les superbes rivaux en contact. Plus philosophe qu'Orosmane, Jules eut une idée que l'on trouva ravissante. Jusqu'à l'époque décisive, le secret de la résolution commune fut admirablement gardé. La pauvre petite, qui songeait à conduire avec dextérité sa barque au milieu des écueils, vit croître ses embarras, grâce au dévouement simultané de ses admirateurs. Au lieu d'un père, l'enfant, en arrivant au monde, en eut quatre, tous résolus à le reconnaître et à le doter de leur nom sur les registres de l'état civil. Si prolétaire que l'on soit, le nom d'un père est un titre que nul ne dédaigne. Ce pêle-mêle de paternités qui se présentaient héroïquement en front de bandière, rendit assez perplexe l'employé municipal, habitué sur ce point à constater plus journellement des lacunes, surtout dans l'hypothèse d'un excédant, façon d'agir voulue par le Code, et que je considère, moi, comme un vice et un mensonge de notre législation; car enfin pourquoi nier une série de pères à quiconque en offre de reste? Le maire, pour en finir, eût proposé la courte-paille; la persévérance des prétendans ajourna la solution de ce problème. La chronique de l'arrondissement s'égaya de ce plaisant scandale; l'enfant disparut, on devine comment; et la fleuriste, pour ses relevailles, alla prudemment dans un autre quartier de Paris se

tresser une seconde ou une troisième couronne de fleurs d'oranger; je n'ai jamais pu déterminer le numéro d'ordre. C'est maintenant une très-vertueuse mère de famille : il ne faut pas désespérer de la vertu.

Ajoutez à ces folies des dettes criardes, dettes de billard, libéralités de beau joueur qui sait perdre en vrai gentilhomme, et aussi quelques démêlés politiques, où Jules, entraîné par son génie, prenait toujours la défense du faible, sauf à prendre également sa part dans les arrestations et les bourrades, il est certain que tout cela devait composer à l'écervelé la plus détestable réputation auprès d'une jolie demoiselle élevée à petit bruit dans le goût des mœurs ternes et marchandes du quartier de la Halle-aux-Draps. Ernestine ne tarissait pas en expressions de mépris contre *monsieur* Jules Debray. Certains pensaient qu'elle en disait trop. Je comprends qu'une belle fille soit furieuse qu'un très-bel homme devienne un garnement.

Nombre d'inclinations ont ainsi commencé, et c'est assez bien vu de commencer par-là. L'inverse n'arrive que trop fréquemment.

Bref! mon Jules, par le sentiment du contraste, j'imagine, s'éprit de cette dédaigneuse blonde, pâle anémone toujours enfermée sous les vitrages du comptoir de son magasin. Les esprits volages font de ces infidélités au vice lui-même; le spectacle de la vertu leur donne des distractions, et ces distractions en valent d'autres. Il demeurait tout juste dans la maison qui faisait face au magasin, et de ses fenêtres il ne perdait pas Ernestine de vue. Tout à coup il se mit, Tytire parisien, à jouer des airs sur la flûte, à composer et à chanter chaque jour des romances dont pas une n'avait le sens commun, à garnir le balcon de grands lilas et de beaux géraniums, idylle de verdure qui servait de paravent à ses soupirs. Le père de Jules avisa ce changement notable, et comme ce père était un bonhomme, il s'en félicita. Les amis de notre amoureux, Byrons du quartier des Arcis et don Juans d'estaminet, étonnés de ce que le boute-en-train familier de leurs caravanes se réfugiait dans les plaisirs sédentaires et mesquins de la famille, lui déclarèrent, pour le rendre à lui-même, qu'il était un homme perdu!

— Perdu, soit! répondit-il.

Et il en prit son parti; c'était violent.

Tant il y a qu'il ne fut question aux alentours, surtout chez les amateurs de romances, que de la rupture de Jules avec ses habitudes passées. Tout fait scandale, même l'absence du scandale. La réaction fut vive; c'est sa

manière. Après l'événement, les esprits impétueux retrouvent toujours mille symptômes qui devaient le leur faire prévoir. Chacun cita des traits du jeune fou pendant le cours de ses plus vertes folies; tous, à dire d'experts, dénonçant une belle ame, un cœur plein de verve et de générosité. On en déterra je ne sais où; on lui en eût inventé plutôt que de se taire. Où est l'homme si haïssable, je vous le demande, si déshérité du ciel, qui n'ait eu dans sa vie ses jours de respect pour l'estime publique, et qui, malgré les déréglemens de son esprit, ne se soit laissé prendre comme un sot à l'attendrissement des bravos qu'il a mérités? La vie de Jules offrait cent exceptions heureuses, et la balance penchait en ce moment du côté sublime. Il n'en fallait pas davantage pour tourner les têtes. Ernestine seule tint bon contre tout le monde, contre ses parens eux-mêmes; mais à la fin cet éternel plaidoyer, qui s'élevait jusqu'au dithyrambe, cette guerre sans terme contre les préjugés d'une petite sotte (ainsi lui parlait sa propre mère), mina sourdement sa haine et son dédain. L'éloquence des faits acheva l'ouvrage. Les ames franches sont toutes prêtes pour la générosité; elles ne font pas à demi des réparations d'honneur. Qui pourrait d'ailleurs pénétrer et dire les trahisons de l'amour-propre? Le miroir de la fille la moins amoureuse de sa figure lui traduit à la dérobée l'expression d'une foule de regards, et l'on accorde communément du goût aux mauvais sujets. Il faut bien qu'ils retirent quelque fruit de leur expérience, et ce n'est pas pour cette habileté de tact qu'on peut leur en vouloir. Tôt ou tard on rend justice aux jolis garçons; la chance est pour eux.

Donc, lorsque par un soir d'été, M. Debray le père vint sous l'acacia du petit jardin demander Ernestine en mariage, au nom de Jules, la belle et pure enfant, qui s'approchait en ce moment du cercle pour verser le thé dans la porcelaine de Saxe, devint écarlate comme une cerise, et, par un geste plus prompt que la pensée, toucha le coude de sa mère, qui, dans l'intérêt des répugnances de sa fille, pensait devoir répondre sur-le-champ à cette proposition par un refus. Connaissez-vous une plus naïve déclaration d'amour que ce coup de coude? Boufflers, en son temps, en eût fait un poème. Pleurons Boufflers!

Huit grands mois de scrupule ajournèrent la réponse. Chaque retard apportait une garantie nouvelle. La vertu de Jules croissait à vue d'œil et faisait des progrès effrayans; il avait pris les divertissemens en horreur, il n'allait plus au bal masqué de l'Opéra : déjà même il manifestait la plus profonde indifférence pour sa toilette. Plus de bons-vivans autour

de lui, plus de fêtes; c'était un ermite amoureux, le saint Antoine de la chevalerie française. Ernestine se décida, dans la terreur qu'il ne vînt à valoir cent fois mieux qu'elle. A tout prendre, une certaine coquetterie, le goût du monde et des plaisirs, le tout à dose raisonnable, ne sont nullement à dédaigner dans un ménage; les dames en tombent d'accord, et les filles d'esprit ne se soucient pas d'un puritain. Cela leur vient de leurs mères.

Le mariage eut donc lieu. Je vous demande pardon de me montrer si didactique.

Avec le mariage, les médisances revinrent dans la circulation. Non que Jules Debray précipitât le terme de la lune de miel; mais, au contraire, parce qu'il le prolongea démesurément. L'amant malheureux et ajourné avait éveillé bien des sympathies prêtes à s'offrir noblement en sacrifice; le mari satisfait ne laissait plus d'espoir aux filles tourmentées de leurs dix-huit printemps, aux épouses que les maris laissaient tranquilles, aux veuves émues par des réminiscences. Jules était devenu d'une brutalité sans excuse. Il prenait une foule de mauvais plis. Il ne voyait que son Ernestine, il ne parlait qu'à son Ernestine; le nom d'Ernestine semblait le seul mot qu'il eût à dire. Pas le moindre petit regard à qui que ce fût, pas un compliment, rien! fleurs de civilité que l'on doit cependant à tout le monde, si peu que l'on sache vivre; revenu quotidien de l'amour-propre des femmes, et qui seul les console de ne pas être des hommes. On riait à gorge déployée, et la rage dans l'ame, du mauvais ton de cet amour offert en spectacle et sans réserve; de ces yeux qui se cherchaient pour s'animer l'un par l'autre; de ces sourires toujours prêts à se répondre; de ces baisers ravis au vol, partout et à toutes les minutes, sollicités, savourés, retentissans; de leurs mains entrelacées et avides, quand la brûlante haleine qu'ils respiraient en commun les enveloppait d'une sphère d'électricité. Pendant près de deux ans, il en fut ainsi. Cette Ernestine, que l'on croyait de marbre, avait pris feu; des amans tenus à quatre, et cloîtrés par leurs familles, n'auraient pas été plus extravagans dans les échappées furtives d'un rendez-vous. Le nœud conjugal semblait incombustible. La coutume de se marier de bonne heure et de chercher le niveau des âges dans l'harmonie des constitutions est particulière à notre siècle, qui par-là comprend l'égalité. Je ne crois pas cette coutume indifférente pour les bonnes mœurs.

On déclarait toutefois ces frénésies du dernier comique et d'une verve

de naturel qui manquait à tous les égards que l'on doit aux principes reçus chez des gens civilisés. L'exaspération croissait autour de Jules et d'Ernestine, qui ne s'en doutaient pas : dernier affront, et le plus sensible de tous.

Malgré tout cela, pas d'enfant! C'était leur seule douleur. Un médecin de la famille, fort grave, comme ces messieurs n'y manquent jamais, par la raison que la morgue de l'autorité supplée merveilleusement au génie, et que l'on ne peut tout avoir, conseillait les bains de mer, les promenades, et je ne sais plus quel régime. Avec l'obscurité convenable, on expliquait à la tremblante Ernestine, qui baissait les yeux, les prescriptions délicates du médecin de Louis XIII, dans une occasion où les périls de l'hérédité directe inquiétaient essentiellement les conseillers du monarque. L'histoire de France n'y faisait rien! ni régimes, ni bains de mer, ni promenades. Ernestine s'en était prise à Dieu, ce pis-aller de nos déconvenues, et elle le priait comme on le prie du moment qu'il y a quelque passion en jeu. Le médecin (et je l'ai toujours estimé pour cela) commençait à croire qu'il n'était qu'un âne, révélation que la plupart de ses confrères se cachent, mais que l'on voit de reste pour eux.

Ce bon Jules s'irritait contre la difficulté; il était loin de s'en adresser des reproches, quoiqu'on le raillât sur ce point. Sa vanité, mise en éveil, lui rappelait des antécédens, au nombre desquels, et pour cause, il omettait de compter sur ses doigts l'historiette de l'ingénue fleuriste. Aussi, dans ses accès de mortifications puériles (et *puériles* est doublement le mot), il chagrinait Ernestine, en lui rejetant toute la responsabilité de ce malheur. Quand un mari dit une bêtise, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en dise pas deux, puis trois, puis quatre, et ainsi de suite. Jules Debray, une fois lancé, ne s'arrêtait pas en chemin. Le démon de la paternité lui mit martel en tête. Après avoir dit des sottises, il en fit. Chez les esprits droits et logiques, tout principe engendre ses conséquences : l'action naît de la pensée; c'est l'arc d'où part la flèche.

Dans le torrent de cette préoccupation, il se piqua des railleries d'une petite-cousine de sa femme, qui s'était mêlée bien cruellement de la castille. Les coquettes, pour le dire en passant, saisissent avec une admirable sagacité le faible d'un caractère; et si le caprice leur vient de courir après nous, elles n'ont qu'à nous attirer tout simplement par la fuite. Je l'ajoute, à leur louange, elles gardent le secret et nous laissent la vanité de la victoire. Jules guetta donc sa cousine; il la surprit un beau matin, et comme

son exaspération ne pouvait plus se contenir, il lui donna le démenti le plus formel. La petite-cousine, convaincue de son erreur, fit, à deux mois de là et le plus ostensiblement du monde, ses préparatifs pour un voyage en Italie; puis, quittant sa chaise de poste à deux lieues de la barrière de Fontainebleau, s'en revint, par un détour, habiter une solitude harmonieuse aux environs de la forêt de Saint-Germain, pour réfléchir à tête reposée sur les conséquences naturelles de ce démenti. Jules, sur ces entrefaites, se souvint à l'improviste de je ne sais quelle affaire qui l'appelait pour moins de vingt-quatre heures hors de Paris. Il quitta pour la première fois sa femme avec des démonstrations de chagrin qui la comblèrent d'orgueil!....

Il ne revint que trois jours plus tard.

Nos femmes, quand la jalousie, démon babillard, se penche à leur épaule, n'ont pas toujours le courage d'avouer une obsession qui les insulte et qui les humilie; et cependant la dissimulation, pour devenir parfaite, exige un temps d'apprentissage. Alors elles tombent dans le trop ou dans le trop peu. Plus elles sont civilisées, plus leur bouche garde le silence, silence éloquent, à leur insu. Les profonds ressentimens sont froids; ils se déclarent dans la fatigue des yeux qui ont pleuré, dans l'hésitation nerveuse d'une lèvre qui ne parlera pas, dans un soupir interrompu. Jules comprit les doutes d'Ernestine, et pour les étourdir, car le simple aspect d'une larme le mettait hors de lui, il se montra le plus empressé des époux, le plus magnifique des diplomates; il dépeupla des magasins de nouveautés, il mit à contribution les joailliers à la mode. Est-ce un procédé fort prudent? J'en doute. Si les femmes (et c'est leur génie) ont la main haute dans la bourse de la communauté, l'homme a grand tort d'usurper sur cette prérogative, même dans une simple pensée de prévenance. On ne demande tout au plus que son adhésion. Tout changement de rôle mène aux conjectures, loin d'en distraire. Je dis cela dans l'intérêt de mes amis : on ne sait pas ce qui peut arriver. Peut-être Jules dépassa-t-il le but!... Intérêt conjugal à part, il faut avouer que dès ce jour, il parut généralement plus aimable. Comme par le passé, il ne refusait rien à sa femme; mais au moins il n'oubliait pas l'univers. Plus de mauvais plis. Il perdit ses façons d'agir sauvages et romanesques, cette fureur d'isolement et de tête-à-tête qui le rendait si ridicule; il redevint un homme du monde. Son excellent cœur se mit en relief, comme aux jours mémorables de sa vie de garçon. Ses amis, qui n'avaient pas désespéré, ses voisins,

ses nouvelles connaissances, saluèrent cette résurrection sociale. La joie, la bonne chère, le grand train, s'installèrent au logis, rayonnèrent aux alentours, et son esprit, qui s'asphyxiait dans l'atmosphère du ménage, retrouva sa fraîcheur première, ses franches coudées et son essor. Le quatrième arrondissement retentit encore du bruit de ses fêtes.

J'arrête les moralistes sur une bizarrerie : c'est que la tolérance de l'opinion, étroite à l'excès et revêche sur le chapitre d'un célibataire, se montre, en revanche, libérale et facile sur le chapitre d'un homme marié, fussent-ils l'un et l'autre, devant la suspicion publique, sur un pied d'égalité complète en fait de mœurs. Et cela se raisonne : car que ne raisonne-t-on pas? L'homme marié porte son enseigne de marié bravement, hautement, loyalement, de telle sorte que l'on ne puisse prétexter d'ignorance; et, ma foi! tant pis pour celles qui s'y laissent prendre : elles l'ont voulu. Ajoutez à cela que le péril, quand il en résulte un péril, est restreint dans une catégorie très-étroite. Mesdemoiselles, vous êtes bien averties!... Reine obligée des réunions, et reine soumise, sa femme, ou froide ou jalouse (il importe peu pour le moment), devient, quand il sait s'y prendre, le chaperon des bonnes amies qui, sous les lustres du salon d'hiver et sous le reflet des charmilles d'été, peuvent librement exposer à la flamme de ses regards, à travers la dentelle ou sans la dentelle, suivant le mérite, leurs épaules roses et soyeuses, des bras qui ne sont pas absolument nus, tout un écrin de charmes à loger mille projets dans la cervelle et à rendre fou. L'homme marié, s'il jouit d'une belle fortune, est donc par cela même à l'affût de toutes les occasions favorables; elles viennent à lui, et elles y viennent en foule. En ne lui supposant au plus qu'une trempe d'imagination assez commune, c'est mieux qu'au sérail cent fois, puisqu'il rencontre çà et là, sous la main, le piquant de la résistance à travers le tourbillon de la variété.

Seconde raison pour se marier de bonne heure, mais qui n'a pas le moindre rapport avec la première.

Aussi je pose l'exception de la fortune.

Puisque je parle de fortune, je vous dois un mot sur la fortune de Jules Debray.

Il n'en avait pas, mais il en espérait, tant du côté de son père, bureaucrate économe et pilier de toutes les administrations, que du côté des parens de sa femme, qui, pour le soutien de leur maison de commerce, retenaient le capital de la dot et en servaient la rente. Jules suppléait, du

reste, à cette médiocrité du moment par des opérations hardies, nobles coups de main, rafles de circonstances, dont les caractères aventureux et brouillons, qui ne doutent jamais de rien, accaparent en quelque sorte le privilége, quand ils ont des tenans et des aboutissans partout. Par son père, Jules se faufilait parmi les grands faiseurs; par ses mœurs, il enrôlait tous les petits comme auxiliaires. Cela se multiplie sous les doigts, dans toutes les formes; et quoi qu'on en ait dit, cela n'a rien de problématique : rien n'est plus avéré. Il ne s'agit le plus souvent que d'un premier mot versé dans une oreille, et, de bouche en bouche, reversé d'oreille en oreille, moyennant une chaîne de pots-de-vin, pour que deux ou trois millions, tantôt plus, tantôt moins, filtrent discrètement par une fêlure du vase administratif. On cuve cela vite. Par le fait, tout le monde y gagne, sinon le pays; mais qui s'occupe du pays?... Les divers gouvernemens, par leur morale, nous ont tellement élevés dans l'amour de la patrie, que l'on ne sait pas très-pertinemment ce que c'est; non que nous soyons à vide de patriotisme : je ne l'entends pas ainsi. Quel est celui d'entre nous qui ne possède pas un exemplaire des chansons de Béranger? Je tiens à ce qu'on n'abuse pas de mes paroles! Nous avons tous un patriotisme quelconque, une façon de patriotisme, un patriotisme de clameur et de bagarre, dès l'instant qu'il s'agit de chanter la victoire ou de se battre, et parce que c'est un grand charme. En conséquence, on provoque en duel le premier concitoyen qui n'est pas de notre opinion, ce qui le convertit s'il a peur, ou en débarrasse le chemin si on le tue; et l'on se précipite en désespéré sur la fortune publique, parce qu'en dernière analyse, ceci ne fait tort qu'à l'état, l'être le plus imaginaire dans votre pensée et dans la mienne. Voilà notre patriotisme. En d'autres temps, on a pu voir mieux. Je ne vous donne pas cela pour du vieux romain. Mais à qui la faute? A l'exemple. Et d'où vient l'exemple?..... Assurément ce n'est point d'en-bas. La grande excuse est sur toutes les lèvres et la contagion marche; elle est dans l'air que l'on respire. Les mœurs d'un pays en sont la probité, et il y a cent sortes de probité, suivant les siècles et les latitudes. Chez nous, on regarde à peu près comme une diplomatie de fripon qui veut éclaircir les rangs et la concurrence toute paraphrase indignée qui sort de la bouche des moralistes. Il faut que ce soit cette crainte qui les décourage; car ils sont en bien petit nombre. Je reviens aux opérations qui se font dans une certaine sphère. Par exemple, on achète, pour les revendre, des terrains que doit traverser une route, un canal, un monu-

ment d'utilité publique; on prend à bail une maison sur l'emplacement futur d'un théâtre, d'un puits artésien, d'un chemin de fer. Rien n'est à dédaigner. Se voit-on dans le secret d'une catastrophe? Vite l'embargo tombe comme la foudre sur les denrées de nos colonies, aux jours d'arrivage, sauf à se partager les différences lorsque les mercuriales montent. A l'occasion de la guerre d'Espagne, feu Casimir Périer criait à M. de Villèle : « Vous allez faire baisser la rente. — Vous ferez monter les sucres, repartit vivement le ministre. » Une grande calamité devient alors une bénédiction du ciel; souvenez-vous, à l'époque du choléra, de l'enchérissement de mille drogues, le camphre entre autres, tenues depuis pour malfaisantes : elles montèrent à des prix fous. Au besoin, l'on part en poste pour une opération de contrebande, et lorsqu'on ne plane pas dans les hautes régions, on rabat son vol pour pelotter dans les petites. Quelquefois il n'est pas question d'avoir le premier sou de ces entreprises; soyez aimable : voilà le capital. Il se rencontre des femmes dans ce magnifique Cent-treize, protectrices dévouées, qui ne regardent à rien. Il s'y fait en riant des affaires inouïes. On se forme à tout vendre, des places, des fournitures, des croix de la Légion-d'Honneur, et même la nomination d'un député : vous aurez un arrondissement pour rien, pour une promesse en l'air, pour le casernement d'un régiment de cavalerie, pour l'enlèvement de quelques immondices dont les électeurs croient se débarrasser. Des courtiers de conscience, faute de mieux, vendent la leur; et cela se fait de bonne foi, sur parole. Pour ces indignités on a de l'honneur. Ce qui se dévore dans ce grapillage est effrayant; et comme les gens qui s'en mêlent jettent volontiers par les fenêtres, sous l'inspiration du caprice, un argent qui ne leur coûte rien, leur conscience dort en repos; ils vous démontrent qu'ils font aller le commerce, grand lieu commun de tous ceux qui nous rongent, sauf à précipiter le pays dans la banqueroute. On a dit la même chose de l'incendie qui ravagea la ville de Londres et de la peste qui suivit cet incendie. Ainsi soit-il! S'il existait en France quelque sévère économiste, à la façon de Sully, par exemple, je ne serais pas fâché d'en avoir son sentiment. Quant à la morale, c'est un enfantillage d'en prononcer le nom. Tout le monde fait à peu près ainsi; on y est obligé; chacun s'en mêle suivant ses petites facultés et dans son coin. Les plus honnêtes gens sont les plus mal placés ou manquent de génie. Quand on a la conscience légère, on va vite : la probité a des sabots de plomb qui lui font faire quatorze lieues en quinze jours. J'ai connu de bons vivans, la

crême des habiles, qui, pour frauder l'octroi, ne s'y prirent pas par quatre chemins : ils louèrent à tant par jour la voiture d'un ambassadeur et s'affublèrent de sa livrée, tandis que l'officieux diplomate, représentant officiel d'une grande puissance, mettant de côté ses insignes, rubans et crachats, se tenait content d'un modeste cabriolet bourgeois. Vous sourcillez, j'imagine; mais ne doit-on pas, lorsqu'on y gagne, être utile à son prochain? Feuilletez un peu votre Évangile.

Je n'exagère pas; je ne sais pas tout.

De là le faste de la maison de Jules Debray, faste inconcevable, mêlé de vicissitudes, que nul parmi les profanes ne savait au dehors, et qui menaçaient fréquemment de l'emporter dans leur choc. Paris surtout foisonne de ces existences aventurières, sans halte, sans avenir, vouées à l'imprévu, enveloppées dans un nuage de luxe; un jour, à plein dans l'or; le lendemain, percées comme un crible; alternant du bagne à la Morgue, entre la tentation d'un faux ou la tentation d'un coup de pistolet. Si le faux se risque, on garde sa cervelle; si l'on se fait sauter la cervelle, tout est dit. Sur ce champ de bataille et devant la gueule du canon dont le boulet va nous emporter si l'on n'enclone bravement la lumière, on acquiert une intrépidité terrible, on ose tout; et comme il n'est besoin que du caillou le plus frêle pour que ces colosses de fragilité bronchent, la vie s'y consume avec fureur; on jouit à chaque instant de son reste. Quelques-uns ne se tuent pas, cela est vrai! et, qui pis est, ne vont pas aux galères; j'en ai vu. Il est juste de dire que, grâce à la loi de décadence qui régit tout, jusqu'aux empires, le cercle de leurs spéculations va toujours en se rétrécissant. Ils émerveillent d'abord, sauf plus tard à faire pitié. Si leur tilbury vous a cassé la jambe, ils vous y conduiront tôt ou tard, sur le taux de 20 sous par course. Après avoir tout vendu, tout usé, tout flétri, leur pays, leur plume et leur femme, ces grands hommes se résignent au commerce des contremarques et des chaînes de sûreté. Méfiez-vous!

Mais, pour placer les choses à leur véritable point de vue, sachez que ce sont les meilleurs amis de la terre, francs, dévoués, tout à vous si vous en avez le temps, et pour peu que vous vous joigniez, satellite fidèle, à la caravane de sans-soucis dont ils sont les chefs de file. — Conçoit-on (ceci n'est qu'une parenthèse) qu'il y ait encore des poltrons assez peu de leur siècle pour se mettre en route avec des pistolets de poche, au moment de traverser la forêt de Bondy, et que vous rencontrerez toutefois,

les bras ballans, sur la place du Carrousel? — Revenons. Leur conversation pétille et flambe; l'œil pénètre à vif dans leur ame : rien ne sera trop bon pour vous si vous êtes pour eux; une fois pris dans leur existence effrénée, le sublime du matérialisme de ce monde vous sera connu; l'Espagne et l'Italie vous prodigueront leurs meilleurs vins; l'étalage de Chevet n'aura pas de mystères pour votre sensualité, et si vos yeux s'allument au milieu d'un cercle de beautés faciles, dites.

La Fontaine était un grand sot d'aller chercher le type de ses vrais amis au Monomotapa.

J'ajouterai qu'ils sont jeunes si long-temps que cela semble étrange. Là, pas de fronts ridés, même à quarante ans. Ce sont ceux qui se retirent par manque de bravoure qui, sans transition, vieillissent en une seule nuit d'esprit et de corps, absolument comme ces braques de l'empire, coureurs jurés d'épaulettes, que les bouleversemens de la volonté du maître ont charriés sur tous les points de l'Europe, sabrant, buvant, pillant, prêts à toutes les orgies, à celles de la mêlée comme à celles de la victoire, et qui, de retour dans leurs foyers, sont devenus en un clin d'œil d'honnêtes imbéciles, perclus de rhumatismes et de considération. Je crois à la métamorphose des compagnons d'Ulysse.

Voilà quelle étrange compagnie déborda peu à peu tout autour d'Ernestine, sous les auspices de son mari, les plus civilisés en tête, le reste à la suite, et les derniers prenant la place des premiers, dans la proportion exacte et mathématique du dépérissement de la situation financière de Jules Debray. Tant qu'il eut la main heureuse et la veine, ce fut sublime; quand il eut fatigué la série des grandes témérités, ce fut abject.

Non pour lui : rien n'est plus doux que de tomber; on ne le sent que lorsque la tête porte; mais pour cette femme égarée dans cet univers sans frein, pour cette femme assistant avec épouvante à des joies dont l'écho n'était pas dans son cœur, pour cette femme élevée dans le giron bourgeois de la famille, au milieu de l'horizon rétréci où vivent mélancoliquement tant de bonnes ames, fleurs qui jettent leur parfum inconnu entre quatre murs, et qui meurent bénies.

Je comprends aujourd'hui pourquoi Diogène ne demandait pas de tombeau; il ne le méritait pas, il prenait son parti en brave.

Un tombeau, c'est un souvenir.

De suivre Jules Debray pas à pas dans les phases de sa biographie, c'est difficile; et malgré les artifices de la plume, je ne consentirais

pas à tout dire. Dans le fond, en mettant la morale sous les pieds, je ne me sens pas la force d'être sévère. Ernestine elle-même n'avait pas cette force. Que voulez-vous que l'on reproche à ces cœurs droits et sincères jusque dans leurs déréglemens, qui écoutent si bien un conseil juste, qui vous en remercient avec des yeux humides, qui pleurent, qui forment la résolution que vous voudrez, enfans qui ont de la sève pour la gaspiller et la répandre, fous d'attendrissement à la moindre marque d'une amitié qu'ils honorent du mieux de leur ame, capables de se jeter par la fenêtre pour rien, pour vous montrer qu'ils vous aiment? Des reproches! Eh, mon Dieu! ils s'en font autant que vous leur en faites; leur conscience en sait autant que la vôtre. C'est fort bien de leur indiquer paternellement de quelle façon on doit tenir le gouvernail; mais il vaudrait mieux les lier, les garrotter, les abattre sur le plancher de la barque et prendre en main le gouvernail soi-même.

C'est ce qu'Ernestine ne pouvait pas ou ne voulut pas. Imprudente, pensant faire un chef-d'œuvre, elle mit entre son cœur de femme et ce tourbillon une séparation frivole, qu'elle regarda comme un rempart, comme l'enceinte d'un sanctuaire d'asile et de paix, où Jules se réfugierait auprès d'elle quand il serait las. Mais devait-il se lasser?..... C'était une machine de fer mue par la vapeur. — Regardez autour de vous; il y a des hommes de cette espèce dans toutes les familles.

Voulez-vous un échantillon de sa vie?

C'était sur les confins de la décadence, dans le moment où cette décadence est pressentie, menaçante, face à face, et où l'on se confie au vertige; lutte à mort avec la fortune, puisque, dans l'exaltation même, on sent à vif et coup sur coup le fer de l'ennemi, toujours sans rompre. Ne me parlez pas des sept cercles du Dante! Jamais sur le parquet du salon de Jules on ne foula du pied plus de porcelaines fendues par le punch. Les fleurs étincelaient sous les bougies mourantes, qui faisaient éclater leurs bobêches de cristal. L'argenterie s'échappait de la main des gens de service, courbaturés de bruit et de zèle, tandis que les patrouilles s'inquiétaient sérieusement sous les fenêtres. On riait. Cela durait depuis quarante-huit heures. Par momens, le maître de la maison faussait la compagnie; mais les convives n'y songeaient plus, car le tavel et l'épernay fumaient dans les poitrines déchaînées de concert, comme un orage; et toutes ces ames, de même que les mauvais anges de Milton, vacillaient sur des oreillers de feu. Cependant avec son intime, l'intime de choix, l'homme des

moyens désespérés, son chef d'état-major, cicatrisé dans plus d'un combat de ce genre, Jules (j'allais dire Napoléon), accoudé sur son bureau, la tabatière à la main, parait à l'imminence d'un revers, replâtrait une brèche et donnait le mot d'ordre d'une reprise d'hostilité savante, qui, leur étoile aidant, pouvait changer, en un clin d'œil, la face de cette malheureuse campagne. Jules montrait un sang-froid magnifique, il maîtrisait l'ivresse errante dans ses yeux hagards et sur ses lèvres humides. Ernestine, venue là, derrière un paravent, sur la pointe du pied, se tordait les mains, n'osant se faire voir. Oh! si dès que l'on se trouve dans la peine par sa faute, on tournait vers le bien le génie que l'on dépense pour des misères et tous les ménagemens subtils dont on use envers un faux point d'honneur, infailliblement on accomplirait des miracles. Les abîmes recèlent des trésors. Rien que pour déjeûner, lorsqu'ils sont à sec, je puis nommer des gens fertiles en inspirations qu'ils se feraient payer au poids de l'or par Molière. C'était affreux. Parfois un domestique interrompait en bégayant la conférence, pour une bagatelle. On venait de renverser la riche pendule du salon; le service de Saxe avait roulé par-dessus la rampe. — Très-bien, disait Jules. Bref, il convint avec son ami d'une tentative, la dernière! c'est-à-dire la dernière de cette crise; et dans l'hypothèse que cette tentative échouerait, après avoir fait jouer le reflet de quelques signatures sur la transparence d'un papier blanc, et, s'être désigné d'un geste une boîte à fermoirs d'acier qui renfermait des pistolets de voyage, une double réticence fut étouffée dans une double poignée de main qui rendit le silence des deux amis plus significatif. Ce devait être un enjeu de crime, un faux, dont on aviserait d'étouffer habilement les conséquences, en se rabattant sur le suicide, comme dernière fiche de réserve. Au bout d'une heure, Ernestine, froide et glacée, sortit de sa stupeur; elle était seule. Que faire? que vouloir? Quand les révélations en sont à ce point, on ne les transmet à personne, même à sa mère; et puis la mère d'Ernestine se mourait : chaste et excellente femme, dont un seul mot de tous ces mystères aurait précipité l'agonie. Effrayée d'avoir osé penser un seul instant à cette ressource, et malheureusement incapable par elle-même, Ernestine s'enveloppa de sa résignation. La résignation, mon Dieu! corde au cou, linceul où l'on s'éteint dans le marasme, sans rien autre chose dans l'esprit que ce courage hébété qui tend la tête et qui est la force d'inertie des victimes! La résignation! quand il reste encore à choisir entre la misère moins le crime, et le crime avec un avenir de misères!.... Mais, sous la

terreur de cette fatalité, que voulez-vous que fasse une pauvre femme, sortie, comme on en sort, de la classe bourgeoise et marchande? — Raisonnez avec moi. — N'est-elle pas étiolée de bonne heure, en quittant le berceau, par cette éducation lâche et puérile d'agrément, ajoutons encore de bel esprit, qui, tout bien vu, tout pesé, réduit son sexe à n'être que l'esclave et la poupée du nôtre? routine d'indolence et de coquetterie, que chaque demoiselle reçoit avec respect de sa mère, que chaque femme mariée lègue machinalement à sa fille? L'ame et la volonté, quelle est leur part dans ce système? — Ne précipitez rien si vous voulez me répondre. — Là, je vois la tache de gangrène qui ronge nos mœurs, tache dont il faut rechercher la cause première jusque dans son germe et qu'il faut extirper. Examinez un peu cette brillante Parisienne, vignette encadrée dans ses parures, idole que nous adorons, prestige de nos fêtes, toute à son maintien, ravissante de cet abandon si divinement étudié, qu'il rappelle la pureté laborieuse des vers de Racine. On ne l'a préparée, cette Parisienne, je vous le jure, que pour la conquête d'un mariage. Une fois dans le mariage, elle n'a plus de rôle. A peine cet événement est-il une révolution dans son enfance. Suivez-la, voyez-la dans le malheur! Si le vent de l'adversité souffle, roseau débile, elle courbera la tête et gémira. Elle sera sublime, je le veux; oui! sublime de dévouement; car je ne songe pas à nier les générosités que Dieu verse à pleines mains sur ses créatures et qu'il prodigue aux femmes surtout. Combien de femmes, en effet, précipitées tout à coup hors de ce tourbillon de plaisirs et de fêtes, dépouillées brutalement et d'un jour à l'autre de ces artifices de parures dont elles étaient si belles, hélas! et si fières, se sont revêtues de nobles haillons; et, dans une mansarde, l'hiver sans feu, l'été sous l'ardoise embrasée, gardes-malades courageuses d'un mari, d'un enfant, d'une amie, ont lutté contre le besoin par de misérables travaux à l'aiguille, contre le sommeil qu'elles se retranchaient, contre la fatigue et la fièvre, avec une persévérance à se brûler le sang et la vue! Je vous arracherais des larmes si je vous faisais voir ces saintes ames, qui refoulent dans leurs réminiscences les regrets d'un luxe qu'elles chérissaient à l'égal de la vie et dans lequel ont été bercés leurs premiers ans. Que ce dégoût natif du mal, dégoût que l'on veut bien nommer la *vertu*, ne les ait pas abandonnées dans la crise, j'honore assez leur intelligence pour ne pas m'en étonner. Le vice aujourd'hui ne rapporte plus ce qu'il rapportait du temps de Louis XV, et le simple bon sens fait justice de ces traditions surannées qui ne servent

de châteaux en Espagne qu'à des idiotes pour les conduire plus honteusement à l'hôpital. Ne parlons pas de cela. Elles peuvent avoir des amans; elles ne les devront pas au calcul. Tenez! tournez-vous vers ce lit, et soulevez ce lambeau qui le voile. Cet agonisant dont les yeux errent sur vous, dont l'haleine est fétide et la figure à moitié morte; cet époux qui s'en va, ce père que ses enfans réchauffent de leurs sourires, c'est lui qui a ruiné, gaspillé, ravagé le patrimoine commun. Si les enfans ont froid, si le chagrin a gravé prématurément des rides sur le front de cette femme, si les désolations de l'avenir empoisonnent le pain du jour et souillent l'eau que la famille boit dans le même verre, c'est que cet homme a été dilapidateur, c'est que, dans les chances insensées de ce jeu que l'on nomme chez nous le commerce et les affaires, il a préféré l'improbité qui va vite et qui court le million, à la probité qui ne donne qu'un train modeste, mais qui fonde la famille. Gravez-vous dans la pensée mon pronostic : la bourgeoisie, comme la monarchie, marche à sa banqueroute. Non! elle n'y marche pas : elle y court. — Eh bien! pas un reproche, pas un seul, ne sortira des lèvres de cette femme; ange de générosité, elle souffre, et ne le dira pas. — Mais, après tout, pourquoi le dirait-elle?..... Cette ruine, elle en est la complice, car elle a manqué de verve et de courage; car, folle et entraînée, elle ne s'est informée de rien; car elle a laissé faire. Et c'est ce que je lui reproche, moi! qui veux qu'elle s'instruise à vouloir, qui lui demande compte de son inertie, qui la blâme de sa lâche tolérance comme d'un crime. Que lui reprocherait-elle, s'il vous plaît? dites : sa dot perdue, n'est-ce pas? sa dot lancée sur l'enjeu d'une carte qui s'est trouvée fausse à la retourne! sa dot, que le malheureux espérait tripler et multiplier à l'infini pour la répandre autour des pas de sa femme, en fleurs, en diamans, en plaisirs, en voluptés, en éblouissemens de tous genres, et surtout en occasions de triomphes sur la vanité des bonnes amies? car le luxe, qu'est-ce autre chose qu'une guerre que les femmes se font entre elles?... Eh, mon Dieu! madame, au lieu d'une dot, que ne lui apportiez-vous, à cet homme, une volonté droite, un caractère élevé? C'était une dot comme celle-là qu'il devait exiger de vos parens, ressource que nul mari ne gaspille, patrimoine invulnérable. Il fallait vous tenir debout et devant lui; il fallait porter sur l'avenir un regard ferme. Mais, comme vous avez courbé la tête, comme vous n'avez porté le regard que sur votre miroir de toilette, vous êtes aussi criminelle que lui; vous n'avez pas le droit de vous plaindre. — Telle est la Parisienne. J'ho-

nore les exceptions et je ne les limite pas ; mais je n'ai pas à m'en occuper.

Je sens que je vais blesser la susceptibilité des femmes, par cela seul qu'avec une voix plus rude que notre fausse délicatesse ne le comporte, je les appelle à ressaisir le sceptre des mœurs, en étudiant le rôle qui leur est dévolu, par cela seul que je mets la vertu dans l'action, et non pas dans l'inaction, dans la volonté plus encore que dans la fidélité. Soyez fidèles, à la bonne heure, mais soyez mieux encore. Peu m'importe que, par un tour de force, assez merveilleux du reste, vous passiez, comme si l'on vous en défiait, pures à travers les sollicitations de ces regards qui vous répéteront amoureusement ce que vos yeux vous auront dit chaque matin, grâce au truchement de votre miroir. La vanité, sur ce point, serait déjà de la fragilité. Je me tiendrais pour un insolent de vous en faire un mérite. Vous êtes intactes, et cela n'est point à discuter. Je ne m'adresse qu'à celles qui le sont. C'est au nom de leurs angoisses, quand elles sentent chanceler leur bien-être, c'est au nom de leur sexe, déshérité du droit d'examen et de contrôle, que je les appelle, ces femmes pures, à veiller sur l'éducation de leurs filles, à porter sans miséricorde les ciseaux de la réforme dans cette éducation de broderies et de colifichets, de babil et de petites bonnes grâces, frivole, et par conséquent funeste, qui énerve l'ame, qui détrempe tout ressort, qui voue à l'infériorité : cette infériorité, tout le monde l'avoue, et, source du mal, elle le perpétue. Voulez-vous que je vous en dise le plus déplorable symptôme? C'est cette jeunesse éternelle dont les femmes sont si vaines, qu'elles en ajournent la clôture avec complaisance, et s'y oublient. — Ceci n'est pas une personnalité, madame, regardez chez votre voisine. — La plus sincère a la rage de ne pas vieillir. J'en nommerais de très-espiègles qui ont tout à l'heure quarante-cinq ans. Jugez de leurs filles qui, nécessairement, doivent avoir quelques années de moins. Allons, prenez votre courage à deux mains ! vieillissez, et vieillissez bravement; cela est honorable lorsque l'on sait s'y prendre; lorsque le premier cheveu qui blanchit, la première ride qui se creuse, la première dent qui tremble, ne sont pas les trois sommations de la solitude, néant fatal qui va s'emparer de votre maison et de votre ame pour rendre l'une et l'autre désertes. Mère qui n'as été mère que dans l'acception vulgaire et rétrécie de ce mot, pour adorer follement ta fille ou pour la punir de même, dans la pensée de la faire aimable, d'attirer les yeux des concurrens sur ses mérites (j'entends sur les mérites qui frappent exclusivement la vue), et de t'en débarrasser le plus tôt pos-

sible, viens donc, penche-toi vers ces fentes de la cloison qui mure, à ce que l'on dit, la vie privée. Regarde! — Votre gendre, madame, sait ce que vous lui avez donné. Ce n'est pas du tout une compagne, et c'est de votre faute. La municipalité couvre ceci d'un nom décent, d'un vernis de légalité qui sauve les apparences. Et qu'est-ce encore, si, lorsqu'il prend la femme, il ne la prend que par-dessus le marché, pour la dot?... Et voilà que cet homme se met à la roulette, comme les autres, derrière un comptoir, derrière un pupitre d'homme d'affaires, en face d'un art ou d'un métier quelconque, rêvant quelque audace pour s'enrichir d'un seul coup et pour laisser là le travail, ou pour gaspiller sans cesse en allant toujours devant lui et d'un train à tout rompre. Que fera votre fille? Que sait-elle pour vouloir? Quelle expérience, quel exemple maternel a fécondé son caractère? Où trouvera-t-elle de l'énergie contre mille obstacles? Nos lois, et nos mœurs qui sont au niveau de nos lois, ne la refoulent-elles pas avec dédain aussitôt qu'elle tente généreusement de sortir de ce cercle de chiffons et de plaisirs étourdis dont on a fait son lot en ce monde? Voyez plutôt. A toutes, il leur faut une fortune, ou l'équivalent; une position, de l'éclat, les mille vanités du dehors : c'est le seul évangile qu'on leur prêche. Si elles se forment un caractère, voulez-vous me dire ce que c'est?... Et on les élève pour cela, à ne rien faire, à ne rien vouloir, à des talens du dernier ordre dans la conscience. La conscience! dont la plupart bégaient le mot sans en atteindre la portée. On parle du sérail! Je vous dis, moi, qu'il est dans nos mœurs; la forme n'y fait rien. La femme la plus pure et la plus digne d'échapper à l'abjection d'une telle destinée, traîne après elle des lambeaux de cette éducation qui vient en dépit d'elle obscurcir ses lumières, qui la laisse sans autorité vis-à-vis de son ménage, et sans morale vis-à-vis de son mari. De guerre lasse, elle accepte l'humiliation et le joug, parce que le poids de l'égalité lui semble trop lourd pour ses forces, que l'on n'a jamais exercées; heureuse encore si, dans son abaissement, elle n'en conserve pas l'intelligence, car où ne va-t-on pas avec le mépris de soi-même? Sa voix fléchit et son courage tombe; elle se désarme, elle laisse flotter son avenir au gré du maître; et quoique le maître se plaigne volontiers des fatigues du pouvoir, il se garde bien d'en proposer le partage. Je ne vois qu'une différence entre cette femme et les tristes femmes que l'on peut montrer du doigt; elle est entretenue légitimement. L'homme après tout, et il ne s'épargne pas pour qu'on le sache, lui donne des parures et du pain. Aux heures

d'amertume et de lassitude, il lui fait sentir plus ou moins clairement qu'il se dévoue, et qu'on doit lui savoir gré de ce dévouement comme d'une vertu; que sans cette chaîne, dont une extrémité est rivée à son propre cou, il ne risquerait pas son repos, et, les trois quarts du temps, son honneur, dans une œuvre perpétuelle de forçat, immorale peut-être, mais dont cependant les résultats sont pour elle et les périls uniquement pour lui. A ce titre même, n'omettez pas ceci, il exigera que l'on soit fidèle à certains devoirs; fidélité que je tiens pour un chef-d'œuvre en ce qui concerne la pauvre enfant, vu l'ignorance où elle se trouve de la définition des principes. Mais ne serait-il pas horrible, en effet, de tromper cet honnête homme qui prend au grand galop le chemin de la banqueroute pour donner des diamans à sa femme, et pour la mettre à même de courir étaler ses diamans dans une loge aux Italiens?... J'en ai entendu un qui disait avec impatience à la sienne, en repoussant une remontrance qu'elle s'était permise assez à propos : « Épargnez-moi vos terreurs, madame. Si tout cela tourne mal, j'irai seul aux galères! » L'excellent mari avait prédit juste. Vous devinez, je pense, où alla cette femme. Voilà le résumé du ménage parisien à la suite d'une éducation bourgeoise! Il en est au matérialisme pur. Il vaudrait cent fois mieux être la fille d'un porteur d'eau.

Je vous ai dit cela pour Paris, notez-le! et parce qu'à Paris, la moralité des hommes étant moins qu'en province sous la tutelle des regards, les caractères aventureux s'y déploient tout à leur aise; mais est-ce que dans un temps donné, toute la province ne se tamise pas au crible de Paris? J'en ai peur. Et aussi, dans cette ville où la tentation est fréquente et l'exemple à son maximum d'énergie, est-ce que l'instinct spéculateur ne devient pas une sorte de contagion? Cela est certain. Là tout le monde vise à la fortune. Comptez les entreprises qui s'élèvent, qui se heurtent, qui s'étouffent. C'est une lanterne magique de spéculateurs sans vue, bras dessus bras dessous avec des capitalistes sans fonds, et tous, Rosecroix modernes, manufacturent de l'or avec du vent. Quand il s'y trouve de l'honneur, c'est un certain honneur : ce n'est pas celui qui dans la langue philosophique a la signification la plus rigoureuse. Si les femmes jetaient dans une telle circulation le capital de religion et d'amour qui est leur premier trésor dans la vie, je ne doute pas qu'elles ne nous rendissent avec elles au respect de ce qui a de la durée et de l'avenir, à l'intérêt de la famille, au culte de la stricte probité, la plus belle spéculation du monde. Et je voudrais leur voir prendre ce parti, car enfin, si tristes

femmes et si tristes mères qu'elles soient, elles sont encore meilleures mères et meilleures femmes que nous ne sommes bons époux et bons pères.

Ernestine se sentit donc accablée du poids de ses terreurs et du sentiment de son impuissance. On ne réfléchit pas long-temps lorsqu'on en est là; on se sent condamné. Il y a même des condamnés qui se mettent à danser sur l'échafaud. C'est que la pensée de la mort empêche de vivre, et que l'instinct de la vie est de se distraire de cette pensée.

Une autre scène attendait Ernestine, à la suite de celle dont elle avait été le témoin secret derrière le paravent.

Elle passait à la hâte près du salon pour se retirer dans sa chambre, quand un incident la retint près de la porte entrebâillée. Blanchard, ce conseiller, cet ami tout à l'heure si flegmatique, maintenant si fou, dans l'intention peut-être de se monter au diapason de l'étourderie générale, et de s'oublier jusqu'au lendemain, jour décisif, tout en demandant aux convives un couteau pour déficeler le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne, brandissait plaisamment cette bouteille devant la glace prodigieuse qui lambrissait un des pans de la muraille. « Faut-il? demandait-il à chacun. — Pas de bêtise! lui dit Jules d'un ton d'humeur; as-tu seulement de quoi la payer?

Ernestine, alors, vit Blanchard tomber sur un siége, pâle comme de la craie, décomposé, frémissant. Le mot de Jules avait dépassé les bornes. Les convives se sentaient blessés dans le privilége commun de l'hospitalité. L'hôte venait de faire comprendre qu'il était chez lui. Un murmure s'éleva; puis, on se tut. Tous attendaient une réplique; l'affront commun devait être vengé. Blanchard réprima son premier mouvement, et, de ses lèvres qui tremblaient, il ne sortit que ce peu de mots, mais qui vibrèrent sur tous, car sa voix eut un accent qui ne se rend pas :

— Ah! Jules, c'est parce que je suis à ta discrétion, n'est-ce pas? ruiné, misérable, que tu me dis une pareille chose! parce que je ne sais abuser de rien, moi! parce que je ne voudrai jamais te répondre!...

L'effet de cette plainte sombre et retenue fut prompt. Jules tressaillit, il baissa la tête; puis, d'un élan, il se trouva tout à coup dans les bras de son ami, et, tout éperdu, en sanglotant, en le pressant sur sa poitrine, avec les cris et le délire d'un remords où l'ivresse ajoutait à l'élan de la franchise :

— Est-ce que tu dois prendre garde à ce que je te disais, criait-il? Voyons, Blanchard, peux-tu te croire ruiné tant qu'il me restera quelque

chose ici?... Traite-moi de sot; traite-moi de furieux et de méchant homme; tu feras bien; je le mérite, puisque j'ai pu te faire souffrir un instant. Tiens! il ne sera pas dit qu'impunément, et pour une stupide glace, j'aurai blessé le cœur de mon meilleur camarade.

Et, du milieu des clameurs de tous les convives qui se renversèrent précipitamment de droite à gauche, le fracas de la glace mise en pièces fit en jonchant la salle de ses éclats tressaillir convulsivement Ernestine. A la suite de cette violente démonstration de repentir et de sincérité, ce fut à qui s'empresserait d'effacer les dernières traces de chagrin sur ces deux visages; on les entoura, on leur prit les mains : ils s'embrassèrent à cent reprises, et l'ivresse reprenant son cours de plus belle autour de Jules et de Blanchard entrelacés et sourians, jusqu'à ce que le petit jour vînt effacer les lumières, on fit sauter bravement les goulots de bouteille; on versa le rum par flots, en l'honneur du mouvement spontané et de l'excellent cœur de Jules Debray.

Par cet échantillon, jugez du reste. Il y a certainement de l'étoffe dans ce trait-là; mais à quoi bon?

La crise, dont j'avais fait pressentir l'urgence, s'éloigna, et avec cette crise, l'extrémité dont Ernestine avait eu le pressentiment. Y eut-il fréquemment de ces sortes de conférences? Elle n'a jamais pu le dire. Comme l'enfant effrayé de l'éclair et du tonnerre, elle mit ses mains sur ses yeux, elle se boucha les oreilles.

Et puis, à peu de temps de là, sa mère mourut.

Oh! pour une fille dont la mère fut toujours irréprochable et pure, qui ne l'a vu passer, cette mère, que comme une sainte femme, ardente pour la religion du devoir et froide pour tout le reste, quel néant que ce monde après cette perte qui lui ravit toute force, tout exemple, toute consolation, qui la livre au désespoir, et, par suite, au doute, car la foi tient à l'espérance! qui la laisse isolée sur terre au milieu des plus sinistres pressentimens! qui lui retire son ange gardien et son dieu!

Jules, devant cette mort, eut l'intelligence de ses fautes. Tout ce qu'il y avait de bon en lui se souleva et ressaisit une ombre d'empire sur ses facultés. Il rechercha la solitude de son Ernestine pour pleurer comme elle, avec elle. Il parvint, en usant ces larmes, à donner plus d'une fois le change aux spasmes de cette mélancolie qui survit dans les bons cœurs aux affections désormais sans objet, et dont, au milieu des jours inquiets qui nous sont comptés sur la terre, l'amour peut seul distraire l'amertume,

à la condition d'être quelque chose de mieux que le commerce vulgaire des sens. On devine ce qui manquait à Jules pour que cette condition fût satisfaite. Il ne pouvait pas le deviner, lui, même quand on aurait pris le soin de le lui dire. Aussi se découragea-t-il bientôt à l'aspect de ce doute écrit sur le front de son Ernestine, doute qu'elle ne dissimulait plus, quoique sans l'exprimer littéralement. Ce fut une fatalité pour Jules Debray : ne pouvant vaincre ce doute, il abandonna la partie.

Et ce ne fut pas un parti pris, une résolution raisonnée. Non. Si Jules se raisonnait quelquefois, c'était dans l'intérêt de ses devoirs ; à la vérité, d'après sa manière de les entendre et comme il en avait pris l'habitude ; mais que pouvait-on exiger de plus ? — Je veux, disait-il, que ma chérie soit heureuse et ne manque de rien !... Puis, mettant à son plus juste prix l'estime que mérite ce bonheur superficiel vers lequel on dirige la première, et (j'en ai peur) la seule pensée des femmes de notre temps, aucun sacrifice ne lui paraissait coûteux pour que son Ernestine fût brillante parmi les plus brillantes. Il sacrifiait de la sorte à l'erreur de ces artistes qui, pour émerveiller la foule, à défaut du génie qui ne s'achète pas, prodiguaient ridiculement l'or dans leurs peintures. Cette grossière traduction du bonheur eût peut-être étourdi la réflexion chez une autre ; mais la douleur, en faisant justice de l'étourderie d'Ernestine, avait agrandi son horizon, et ce luxe insensé lui disait tout au plus que la misère se multipliait pour les assiéger par toutes les issues.

On calomnie les camarades, même les moins scrupuleux, lorsqu'on allègue que, de gaieté de cœur, ils détournent un mari de son ménage. Cela n'est pas. Je dirai plus : ils sont les complices de toutes les bonnes pensées que celui-ci peut avoir dans la tête à cet égard. L'ami de Jules Debray, Blanchard, m'en fournit la preuve. Il n'avait pas été sans pénétrer les chagrins d'Ernestine, et, dominé qu'il était par le matérialisme de ses mœurs, sans rapporter immédiatement l'origine de ces chagrins à quelques mailles échappées dans le réseau de petits mystères dont Jules enveloppait certaines libertés de sa conduite. Sur cette conjecture, Blanchard prit un soir Jules à part, l'invitant à l'accompagner pour un bout de chemin, rien que d'une demeure à l'autre demeure. En route, avec beaucoup de verve, Blanchard démontra qu'il était d'un bon cœur et d'un esprit bien fait d'épargner, autant que possible, toute espèce de chagrin à sa femme ; de redoubler de prudence quand on la trompait, ce qui peut arriver avec les meilleures intentions du monde ; et d'accepter franchement, par haute po-

litique maritale, les conséquences de ses propres sottises, dût-on succomber sous le fardeau des obligations d'un double et d'un triple ménage. Il en conclut avec autorité que Jules ne devait pas s'absenter pendant les nuits, parce qu'une seule gaucherie de ce genre ferait crouler de fond en comble l'édifice du bonheur d'Ernestine. Sur ce point, disait-il fort sensément, les mensonges les plus habiles n'offrent que des vraisemblances véreuses. Il mit du feu dans cette démonstration. Jules, très-bon logicien, avoua nettement le principe, et promit cordialement de ne pas reculer devant les conséquences. Il s'échauffa sur les mérites d'Ernestine, jura qu'elle était une ange, et qu'il se regarderait comme un monstre s'il l'affligeait de propos délibéré. Un tel entretien, sur des matières aussi délicates et que Blanchard abordait pour la première fois, ne pouvait (que le lecteur en convienne) avoir lieu sans une grande abondance de cœur. L'effusion fut complète. Jules et son ami, pour couler à fond le problème, se reconduisirent tour à tour plusieurs fois, changèrent brusquement de route pour en causer plus au large et tout à leur aise, enfilèrent les Champs-Élysées, Neuilly, Ruel et la Malmaison. A cinq heures du matin, ils se trouvèrent sous les allées du bois de Vesinet, et entrèrent déjeuner chez le garde-chasse. L'exercice et l'air leur avaient donné de l'appétit. Huit jours après, Jules était de retour à la maison; mais bien résolu à profiter de la sincérité de Blanchard.

Évidemment cet homme était incurable.

Ne me parlez pas de la mesure du temps avec des amis et lorsque l'on cause, principalement si l'on se connaît en chevaux, si l'on aime la chasse, si l'on est de bonne seconde force au billard. Une fois le pied dans la rue, sans les mers qui séparent les continens, on ferait sans débotter vingt fois le tour du monde. Fée toute française, la causerie confond les distances, absorbe les heures; pareille à ces tableaux qui résument sous un regard la série chronologique des temps et le parcours des latitudes. Jules, à tous les goûts d'un bon vivant, à peu près poète, beau joueur de flûte, gourmet émérite et valseur emporté, joignait encore la sensibilité d'une belle ame. Il ne pouvait voir la souffrance de qui que ce fût, sans souffrir; une injustice, sans prendre fait et cause; une misère, sans venir à son aide. On le faisait pleurer comme un enfant. Cent fois je l'ai vu donner sa montre, bijou d'ailleurs très-inutile pour lui. Il usait donc le temps par les deux bouts, laissant où il passait un souvenir d'affabilité, de franchise et de chaleur; escorté d'amis dont il ne savait pas le nom; chéri, bien venu,

adoré partout. Sa biographie présente une suite de bonnes actions dont on ne se fait pas l'idée. Il y en a tant que l'on se perd dans le nombre. A quoi sa vie aventurière devait prêter naturellement, car il s'arrêtait où il se trouvait, même chez lui. Un matin, il descendit en pantoufles et tête nue, seulement pour une minute. Quinze jours plus tard, sa femme en reçut une lettre datée de Strasbourg.

Je dois expliquer cette lettre, attention au moins singulière de sa part. Il n'avait pas le sou; sans quoi, toujours au moment de repartir, il fût resté jusqu'au jour du jugement dernier sans donner le plus léger signe de vie.

Ce fut à Strasbourg qu'il reçut une grande nouvelle : Ernestine était enceinte.

Alors cet homme, extrême dans ses passions, ne put être retenu par rien. Il semblait fou de joie, il criait son bonheur par les rues. Il prit une chaise de poste, et, sans attendre Blanchard, engagé pour le moment dans une opération de contrebande, il partit, trouvant que les chevaux ne galopaient pas, que les routes ne tiraient pas assez en ligne droite, se dépouillant dès les premiers relais, proposant des lettres de change à tous les postillons, tenté de se jeter à bas de la chaise de poste pour en alléger le roulement et la pousser à tour de bras. Dans l'explosion de son arrivée, quand il eut enfoncé la porte que l'on n'ouvrait pas assez lestement au gré du carillon de la sonnette, et renversé la table toute servie qu'il trouva sur le chemin au milieu de la salle à manger; dans le long et frénétique embrassement dont il étouffa son Ernestine, pâle, défaillante, éperdue de saisissement et de joie, Debray ne vit d'abord ni son père, ni tous ses parens, assemblés comme pour une occasion d'apparat. On eut beau lui parler, le saluer de concert, lui présenter des cadeaux, lui présenter des poignées de mains; son regard, ivre de tendresse, étincelait sur celui de sa femme, qui s'empressait d'essuyer la sueur dont il ruisselait. Il se débarrassait des embrassades de la parenté, machinalement, comme on fait d'un obstacle ou d'un importun. Si l'on avait voulu peindre le bonheur, il aurait fallu choisir son visage. Il ne s'aperçut de ce qu'il y avait d'extraordinaire autour de lui que long-temps après, et pour ainsi dire de vive force. Dans les circonlocutions tendres et pleines d'embarras de sa femme, Jules comprit enfin qu'il tombait chez lui précisément le jour de sa propre fête, et que la réunion annuelle n'en aurait pas moins eu lieu malgré son absence, parce que Ernestine, discrète comme le sont toutes

les femmes qui comprennent leur dignité, venait à l'instant même de forger un mensonge pour expliquer à ses convives l'éloignement obligé de son mari. Dans cet avertissement, il y avait toute la révélation d'un système. Jules apprenait par-là que sa conduite, ou plutôt son inconduite, était encore ignorée de la famille. Et, malgré tout ce que je viens de vous dire, qu'une pareille ignorance ne vous étonne pas. La capitale est un gouffre où les dissipations les plus éclatantes n'ont quelquefois pas d'écho chez les plus proches. A la porte des siens, on y roule à huis clos dans le scandale. On peut parier que des parens ont appris la mort de leur fils huit jours après son exécution sur la place de Grève. En comprenant l'héroïsme d'Ernestine, le cœur de Jules déborda. Il ne put se contenir, il avoua tout; il conta point par point ses infidélités, ses extravagances, ses crimes; il se noircit avec un acharnement dont un ennemi n'eût pas été capable; il se prodigua les épithètes les plus forcenées, et, dans une exaspération qui semblait croître par ses aveux, il tomba devant Ernestine en lui baisant les genoux et les pieds, en la suppliant de le prendre en aversion, car il se trouvait indigne de son amour, un scélérat, un Sardanapale, un infâme. Cela ressemblait à du vin à faire trembler. Par le fait, depuis quarante-huit heures, il était à jeun. Cette scène, incroyable à force de franchise, fut mise sur le compte de la paternité dont la famille apprenait le premier mot; et l'on convint généralement qu'un père qui déraisonnait de la sorte ferait pâlir l'astre de Mérope et la réputation de la mère des Gracques. Ernestine pleurait et riait tout à la fois. Cette indomptable nature la comblait d'orgueil et de terreur. Le bonheur d'être adorée l'emporta. Elle fut à la fin aussi folle que Jules, et l'on bâtit à perte de vue des châteaux pour l'avenir. Jules fit délirer tout le monde, tant il se montra bon, tant il fut gai, tant il y eut d'intempérance dans cette lave de sensibilité qui s'épanchait sur les convives. On paria pour un garçon dont le vieux père Debray serait le parrain. Le brave homme se sentit ému jusque dans le fin fond de ses entrailles de bureaucrate. Son estime paternelle éclata par un cadeau de 30,000 francs, qu'il fit remettre à Jules le lendemain matin. Et qu'on vienne me dire que la nuit porte conseil! A vrai dire, fort avant dans la soirée, le sexagénaire, qui se couchait toujours à dix heures, avait risqué ses deux toasts de vin de Champagne, et chevrotté la fine romance érotique des beaux jours du caveau moderne. Tout s'explique. Il en fit une maladie de quinze jours.

Ces 30,000 francs mirent Jules en face d'une idée. Le papa Debray

pouvait être sa providence, dans les grandes occasions sans doute. Mais qui peut dire combien il se présente de grandes occasions par année? C'est incalculable. S'il est vrai de prétendre (et l'axiome est fort loin de ma pensée) que la libéralité monarchique soit la mère nourrice des royaumes, Jules Debray méritait mieux que pas un, en France, de monter sur le trône après l'événement des barricades; mais *le Corsaire* et *le Charivari* auraient perdu l'un de leurs textes les plus élastiques. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

C'était toujours ce fatal besoin d'argent, en raison d'une consommation sans frein, qui ramenait Jules à ses vieilles habitudes, à ses bons amis, à ses faciles caravanes. Deux épreuves sur le père le dissuadèrent d'en tenter d'autres. Il n'eut plus foi qu'en son génie. Malheureusement les circonstances n'étaient plus si favorables, si favorables pour lui, je veux dire. La grande semaine avait passé sur la France, et toute révolution a pour premier effet (j'attends le second) de remplacer une génération de spéculateurs par une autre. Le rayon des rapports est brisé, interverti; on ne se trouve pas tout-à-fait vis-à-vis des mêmes figures; les choses ne marchent plus comme sur des roulettes : c'est presque toute une carrière à recommencer, et tandis que l'on trébuche en tâtonnant comme un novice par les corridors de ce labyrinthe où l'on a bâti de nouveaux compartimens, une concurrence plus jeune et plus alerte gagne au pied et vous dépasse. Le premier engrène. Non que je veuille exagérer l'influence morale de ces crises : il n'est pas question de morale, et je ne vois pas ce que l'état y gagne; mais, si peu que l'émotion révolutionnaire ait agité le sol, elle a troublé des relations, blessé des habitudes. Les pions de l'échiquier administratif ne se trouvent plus sur les mêmes cases : c'est un autre désordre. Je n'ai pas voulu dire autre chose. En conséquence Jules Debray se trouva dans les victimes de la révolution de juillet. L'excellent cœur ne lui en voulut pas. Je ne pense pas qu'il ait depuis figuré dans la moindre émeute.

Il se consulta, il consulta Blanchard.

Blanchard n'était pas homme à se désespérer. Blanchard avait passé par toutes les phases; il savait monter, il savait descendre. Depuis dix ans, il était toujours à la veille de posséder huit ou dix millions. Sur cette éventualité, il se voyait un siècle devant lui. Personne ne devait avec meilleure grâce et d'une manière plus obligeante. On était touché aux larmes de la façon dont il gardait la mémoire de tout cela. Ses créanciers lui formaient une clientelle dévouée à la vie et à la mort. En cas de duel, c'était à qui

d'entre eux lui servirait de témoin : ils payaient le déjeuner. Un de ces créanciers-là, plus happechair que les autres, du moins pour la forme, importunait Blanchard de huit jours en huit jours; mais c'était plutôt, je le crois, pour avoir le plaisir de l'entendre parler, car sa conversation était un véritable feu d'artifice, que dans l'espoir d'en tirer jamais une obole. Ce jour-là, Blanchard mettait sa correspondance au courant, et, sous le prétexte d'emprunter à d'autres quelque argent pour lui en remettre une partie de la main à la main, il expédiait le digne visiteur, avec des petits billets sous enveloppe, chez ses maîtresses, pour des rendez-vous; chez ses amis, pour la première fantaisie venue, partout enfin où bon lui semblait, fort souvent sans nécessité, mais surtout sans omettre à l'oreille du cher homme, touché de la confiance, la recommandation préalable de se piquer de discrétion sur la nature de leurs rapports; car, lui disait-il, qui diable me prêterait un rouge liard si l'on venait à s'imaginer que je vous fais promener comme cela! L'envoyé en tombait d'accord; il partait, et, du fond de l'ame, à son retour, il s'affligeait de ne pas rapporter quelque petite somme à partager avec son débiteur; il fulminait contre les égoïstes. Néanmoins il prenait patience, et demandait à Blanchard la consigne et l'heure pour la visite future. Blanchard le nommait son créancier commissionnaire. C'était la seule de ses économies. Il querellait même avec emportement lorsque le courrier n'était pas exact, et il recevait du haut de sa grandeur les excuses que le pauvre diable ne manquait pas de lui faire en se donnant tous les torts du monde.

Cela faisait dire à Jules Debray : « Quel bonheur que Molière soit mort! une pareille imagination l'aurait fait crever de dépit. »

Le scène fameuse de don Juan avec M. Dimanche me semble en effet une misère auprès de cela.

Jules Debray se trouva donc le subordonné de cet homme après en avoir été le chef de file : subissant ainsi la loi de l'événement qui le déclassait en lui faisant tomber de la main le fil des opérations supérieures. Son horizon se rétrécit, sa vue s'abaissa comme son niveau. Quelles que fussent les idées chevaleresques de Jules sur le dogme de l'égalité, dès l'instant qu'il pénétra dans ces ténèbres, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'en réalité, parmi les hommes, il existe des rangs, et que, même sous le joug de la nécessité, la conscience se met plus d'une fois en révolte contre les leçons de philosophie que lui dicte l'intérêt. Ses scrupules, avouons-le, ne durèrent tout juste que le temps de se familiariser avec sa nouvelle position;

et, son excellent cœur aidant, les amis de Blanchard devinrent ses amis, leurs mœurs ses mœurs, leurs maximes ses maximes. Il faut presque renoncer à dire dans quel ordre de spéculations il se précipita comme eux. Jusqu'à ce jour du moins il s'en était pris à la société, ce chef-d'œuvre de politique humaine, que, tel qu'il est, nos habiles, en cela clairvoyans et logiques, regardent si volontiers comme l'organisation de la guerre civile entre tous les intérêts. De ce point de vue royal et ministériel un coup de filet dans le patrimoine de la France lui rappelait tout au plus ses amusemens d'écolier, lorsqu'au moyen d'une pluie de grains de sable il déchaînait, à la surface de quelque rivière, ces milliers de cercles qui s'élargissent à perte de vue pour aller s'éteindre en imperceptibles plis contre les rivages. Quel mathématicien aurait eu le cœur d'évaluer le trouble frivole de ce jeu dans la masse des eaux et sur leur courant? Cette manière de voir est philosophique, mais elle perd de son prestige quand on la transporte de l'état à l'individu. L'aventurier, dans une grande sphère, ce peut être Charlemagne : dans une petite, ce n'est même pas toujours Mandrin. Nous devons signaler cette phase de la vie de Jules Debray comme ayant porté quelque atteinte à l'excellence de son cœur. Au lieu de l'état, monstre innominé que l'on guerroie si bravement, parce que l'on peut croire spécieusement que c'est une revanche, il eut des victimes dont les noms ne lui présentaient rien de vague, dont les douleurs et la ruine lui donnèrent des remords. Pour imposer silence au bavardage de ses remords, il lui fallut se faire une raison, il se la fit. Partant du même sophisme que les peuples dont le respect pour l'humanité s'arrête complaisamment aux limites idéales d'un territoire, il ne vit plus que des adversaires dans les gens qui ne figuraient pas au nombre des initiés de sa bande. Cette règle devint la seconde conscience de Jules Debray. Un seul homme s'en fait comme cela deux ou trois dans sa vie. La grande morale, qui n'est pas du tout la morale, fournit à ces travestissemens. Au besoin, les fripons de nouvelle date vous affirment gravement qu'ils ont pris de l'expérience, et que plus on vit plus on se forme. Je leur en fais mon compliment.

Sous l'inspiration de Blanchard, voilà donc Jules Debray qui devient courtier de projets et flibustier de carrefour; établissant des loteries clandestines; faisant colporter et graver des enluminures licencieuses, et quelquefois pis; falsifiant des vins pour les céder à des prix inférieurs, sans y perdre; organisant des cabinets de lecture dont il se débarrassait usurairement; lançant des prospectus de petits journaux, dans la seule pensée d'ex-

ploiter le manque de courage civil de tous les hommes publics, fonctionnaires ou comédiens, par la menace de l'injure, du scandale, et des facéties d'estaminet; proposant aux petites bourses une foule d'industries équivoques ou chimériques, des secrets ignorés de la faculté de médecine, des métaux plus précieux que l'or, et que l'on se procure pour rien; entreprenant enfin des biographies, des renommées à faire ou à défaire, des ventes au rabais après cessation de commerce, des agences de placement où le numéro d'ordre coûte un petit écu par mois, jusqu'à ce que l'on perde patience; et même des agences de mariage où, près d'un mobilier que l'on doit encore à l'ébéniste, l'on remue les dots millionnaires à la pelle; toutes choses qui, sans oublier la planche aux billets de complaisance dont les souscripteurs n'ont pas de chemise, et les dîners en l'air, et les petits emprunts qui ne valent pas la peine qu'on les rembourse, composent tant bien que mal un patrimoine inévaluable sur le pavé de Paris à deux ou trois milliers d'aigrefins. Sous les murs de Sainte-Pélagie, lorsque par hasard on les y cloître (et c'est un sot calcul que l'on fait là), ces aigrefins ont encore le génie de faire limer leur écrou par leurs victimes, et de se remettre à leur train de vie sur les mêmes frais d'imagination. Un seul instinct les rapproche, les ligue, les fait vivre en communauté. Il vous est arrivé peut-être, au Jardin des Plantes, dans le musée d'histoire naturelle, d'examiner avec surprise, sous sa cage de verre, un lézard disséqué si spirituellement que l'on peut défier le plus subtil anatomiste de préparer jamais des instrumens assez délicats pour venir à bout de réaliser cette merveille, voulût-il s'aveugler avec le microscope. Eh bien! il a suffi de laisser ce lézard pendant vingt-quatre heures dans une fourmilière, en proie à l'instinct vorace de la petite république. Grâces à leurs invisibles tarières, à leurs dents, à leurs aiguillons, dix mille fourmis ont bientôt déchiqueté les chairs du malheureux en le rongeant jusqu'au squelette. On dirait un travail de dentelle. C'est l'emblème d'une dupe qui s'est arrêtée entre les mains de ces messieurs. Il ne lui reste rien sur les os.

Jules Debray n'était pas fait pour briller de la même façon au dernier rang qu'au premier. Il valait mieux que son entourage, et cela lui donnait du dessous. Dans cette nouvelle carrière, il se sentait novice, et mollissait lorsqu'il fallait frapper. Cependant son esprit, sa gaie franchise, un reste de vernis mondain qu'il devait au bonheur de ses antécédens, lui réservaient, en dehors du rôle d'action, un rôle très-utile dans les opé-

rations de la compagnie. Tout se conciliait à sa voix, ou cédait à la séduction de son caractère, et, sans recourir aux subtilités de ses camarades, il attirait les gens les plus timides par l'attrait que l'on éprouvait à se lier avec lui. Sa vraie spécialité était d'organiser les parties et les rencontres, les repas bruyans où l'on s'aime à la rage quand on ne se connaît plus, où le cœur est sur la main dès que l'on trébuche sur les jambes, où le dévouement pour les amitiés de vingt-quatre heures va jusqu'à l'énergie de tous les sacrifices. En ceci, l'ascendant de Jules Debray n'était pas à dédaigner, car il se montrait infatigable; et si, dans les enrôlemens de travailleurs (par exemple pour les maçons de la Grève) le contre-maître et les ouvriers, à jeun d'abord, ratifient très-volontiers leur pacte sur le comptoir d'un cabaret en l'arrosant de la bonne manière, au rebours, dans le monde que j'esquisse, certaines affaires ne se mettent sur le tapis qu'à la faveur de l'inspiration capiteuse des vins de dessert, et ne se signent que lorsque la tête se perd dans les nuages comme un ballon. A cela près du cachet de la bouteille, la différence, on le voit, n'est que de la loyauté à la déloyauté. Chez Jules Debray, cette vie à tout rompre, qui renforce les défauts et les qualités, mit en relief un inconvénient de son caractère. Il était trop bon. Ses amis, devenant ses mentors, comprirent le danger de l'immiscer dans quelques-unes de leurs vues, parce qu'il s'abandonnait naturellement au généreux élan de ses répugnances. Une indiscrète bonté pouvait avoir des suites ruineuses : ils eurent plus de retenue. De lui-même, à la suite de cette retenue qui le soulageait d'autant, Jules Debray s'arrêta dans sa spécialité, et il s'y tint. Avec une dose de complaisance, on peut jurer que dans le tracas des opérations, ne gardant plus que la haute main pour les accessoires gastronomiques, il esquiva toute complicité. Si ce n'est pas absolument exact, il y a du moins quelque chose comme cela. Ce que je puis jurer, c'est que les victimes ne songeaient pas à faire remonter leurs désappointemens jusqu'à lui; qu'il devenait le dépositaire des chagrins en versant les consolations à la ronde; et qu'il apitoya quelquefois Blanchard sur des malheurs dont on se partageait les dividendes. Il enrôla même quelques victimes dans le bataillon sacré le lendemain de leur déconfiture, comme, dans une honnête maison de jeu, l'administrateur a la condescendance de choisir ses pontes parmi les gens de distinction dévalisés par la martingale. Et puis, je ne sais pas jusqu'à quel point on doit se permettre de verser des larmes sur les dupes qui se sont laissé, à la façon de l'alouette, éblouir aux éclairs de la cupidité. A l'instar du

singe de la fable, dans la mauvaise compagnie, condamnez à tort et à travers. La demi-morale est aussi bien de l'immoralité que l'immoralité sans réserve. La dernière, du moins, a le mérite de ne pas transiger avec les principes. Tel crie : *Au voleur!* croyez-le bien, que l'on peut saisir à bon droit par le collet en flagrant délit : il réclame sa montre tandis que le mouchoir du voleur a passé dans sa poche. Friponneau qui se met en hostilité contre les fripons ! Voilà l'histoire des spéculateurs ! Petits et grands, je les confonds dans mon estime.

Cette portion de l'existence de Jules fourmille d'anecdotes qui, toutes sont grosses de quelque vaudeville. J'ai déjà su par la voie des feuilletons que l'on en avait mis bon nombre en lumière. De son vivant, Jules Debray fut à même de s'applaudir vingt fois à la scène et de s'immoler philosophiquement à la verve des auteurs du jour, en leur faisant bon marché de ses plus gais souvenirs. Les créanciers, les commissaires de police, et les amourettes, en faisaient le fond sur mille variantes. Puis, les mystifications entre amis. Tout n'était pas, je vous prie de le croire, digne de la scène musquée du Gymnase dans les facéties que Jules se permettait avec ses camarades, principalement lorsqu'une émulation héroïque de tours pendables déchaînait nos écervelés l'un contre l'autre, sous la réserve loyale de se rendre la pareille et de ne s'offenser de rien. Je biffe les notes de mon agenda sur ce chapitre, laissant aux suppositions le champ libre. Chaque jeune homme en a passé par-là. On se le rappelle en souriant. Ces effervescences du premier âge ne prouvent que contre ceux dont la fougue, au-delà de trente ans, persévère malgré la voix de la famille et la froide sagacité de l'expérience. Jules disait qu'il serait toujours temps de se réformer au moment de devenir sérieusement père de famille.

Ce moment arriva. Ernestine mit au monde un gros garçon.

Le jour du baptême fut fixé solennellement, ainsi que le programme du repas de famille qui devait signaler ce jour bienheureux, ce jour que Jules Debray proclamait à sa femme, à ses amis, à qui voulait l'entendre, comme la date de la révolution de son caractère. Le papa Debray avait invité une de ses plus antiques amies pour tenir avec lui le marmot sur les fonds de baptême. Pour la première fois, depuis trente ans de carrière administrative, il ne parut pas à son bureau, bien que le jour ne fût pas férié. Cet événement semblait le ragaillardir : il était redressé de deux pouces. Il conduisit lui-même sa commère dans la rue des Lombards pour des pyramides de dragées, et chez les marchandes de nouveautés du boule-

vart des Italiens, pour les mille colifichets de la cérémonie, avec cet aplomb de galanterie toute française dont la frivolité sied si bien aux vieillards, quand, par leurs manières, ils ne sont pas étrangers aux excellentes traditions de l'ancien régime. Ce jour, le papa Debray portait un faux toupet tout neuf. Il ne connaissait plus rien. Il aimait son Jules cent fois plus qu'il ne l'avait jamais aimé.

Enfin, l'enfant paré et bichonné, détaché gravement par la marraine du sein de la mère dont les yeux pétillaient d'attendrissement, de sollicitude et de jalousie, les témoins rassemblés et consultant la pendule, les voitures se dandinant à la porte pour se rendre à la municipalité, deux servantes picardes, cordons bleus, s'agitant avec leurs aides à travers les flammes et les fourneaux de la cuisine pour suffire à l'appétit menaçant de l'assemblée dont les dents étaient aiguisées par la faim; il ne manquait plus qu'une chose!

Mais peu de chose! le père de l'enfant.....

On cherche, on s'informe, on crie, pas de Jules Debray.

Qu'était-il donc devenu?

Voici le fait :

Pour le moment, le front mouillé de sueur, Jules se promenait à petits pas sur la terrasse de Saint-Germain, au bras de Blanchard. Celui-ci était un peu pâle : il portait discrètement sous sa redingote des fleurets démouchetés. Il s'agissait d'un duel. On conçoit que Jules, en excellent camarade, avait sacrifié sur-le-champ et sans arrière-pensée les joies innocentes d'un repas de famille aux transes d'une rencontre qui pouvait amener la mort de son ami. Un mot de Blanchard avait suffi. Blanchard, faisant un effort sur lui-même, parlait des inquiétudes d'Ernestine, tandis que Jules, occupé de ses pressentimens d'ami, s'agitait dans une émotion inconcevable. Du reste, une voiture stationnait non loin du château, prête à tout événement. L'heure sonna, et l'adversaire parut tenant une boîte longue et plate à fermoirs d'acier. On s'enfonça dans le bois. Les deux ennemis causaient et riaient à l'effet de dépister la surveillance de plusieurs gardes municipaux qui faisaient caracoler leurs montures, à la lisière, dans la pelouse.

Au bout d'une heure, il y eut deux explosions : au bout de cinq minutes les adversaires sortirent du bois, frais et valides. Les gardes municipaux n'avaient pas bougé; seulement l'un d'eux se permit un sourire.

Quand, après une épreuve réciproque de leur gaucherie, deux braves se sont noblement épargné des égratignures, et, comme si de rien n'était,

se sont réconciliés philanthropiquement, si l'air est vif, si la campagne est belle, s'ils ont avec cela mille raisons de s'estimer, tant par leur fraternité d'autrefois que par la gloire et la poussière dont ils se sont couverts au champ d'honneur, ils déjeunent : cela va sans dire. C'est peut-être ridicule; mais c'est comme ça. Jules se sentait l'estomac sur les talons : il tombait en défaillance. On ne se laisse pas mourir de faim pour le seul plaisir de sacrifier aux convenances qui, dans nos derniers temps, ont aboli la tradition du déjeuner. Jules tergiversait; mais il se laissa vaincre. On peut toujours prendre le temps de faire cuire une côtelette ou deux ! cela ne demande pas un siècle. Nos braves déjeunèrent donc, environnés de leurs témoins : leur appétit ne le céda qu'à leur cordialité, ils furent charmans. On fit amplement justice de la cause du duel, où, à la vérité, des soufflets avaient été reçus; mais de part et d'autre, partant quittes ! et qui ne remontait, après tout, que vers une de ces misères dont le culte de Saint-Simon débarrassera tôt ou tard la conscience des femmes en installant le dogme de la promiscuité dans nos mœurs. Blanchard le démontra très-facétieusement à travers un feu roulant de calembours. Pour un duel d'esprit, il n'était jamais pâle.

Le soir, Debray était encore à table. Je me trompe, il était dessous.

Mais le lendemain matin, à la lueur de l'aube, quand Jules s'éveilla, très-volontiers et de tout son cœur il se serait cherché dispute pour s'être oublié de la sorte. Les amis, pesans et agités, reposaient épars sur les fauteuils; celui-là sur un lit, Blanchard sur un méchant canapé d'auberge; chacun d'eux ronflant avec l'innocence de notre premier père lors du sommeil qui lui valut une femme. Jules s'esquiva sur la pointe du pied pour aller retrouver sa femme et son fils. Pas de voiture ! Il pensa qu'il serait original que le cocher dont il s'était servi la veille fût stoïquement à l'attendre vers l'extrémité de la terrasse; il n'en était rien, comme de raison. A quelques pas de là, mon fou s'entendit crier son nom. Il y a des hasards qui sont des faveurs du ciel. L'intrus qui lui tombait sur les épaules était un de ces bons enfans comme notre siècle s'en est réservé le moule; qui aiment un certain train et qui font un certain bruit pour être à même de certaines affaires; capitaliste par héritage, usurier par imitation, sec et personnel avec des formes charmantes; lourd, vaniteux et sot plaisant, bouffi de porter sa figure, parce qu'elle lui faisait honneur. Blanchard se proposait de lui tirer une plume de l'aile. Jules savait cela; la chose ne fit pas un pli. Au bout d'une heure de promenade sous les charmes de la fo-

rêt, avec des bidets de quatre sous qu'on loue sur le pied de deux francs par heure, notre homme, pris d'assaut par tous ses ridicules à la fois battus en brèche, fasciné, fier d'une occasion qu'il désirait stupidement lui-même, avait fait passer son portefeuille entre les mains de Jules, qui parla d'aller réveiller Blanchard, principal intéressé dans cette négociation, pour laquelle Jules, afin de couper au plus court, offrait vaillamment sa garantie. Le réveil de nos dormeurs fut suivi d'une cavalcade jusqu'à Maisons. De minute en minute on songeait à se quitter; le temps coula comme de l'eau. Au retour, à la nuit, le nouveau venu, renversé par son grand cheval, se démit une jambe. Jules, avec son dévouement exemplaire, transporta son homme évanoui chez un brave chirurgien dont le nom se trouva sur la bouche de tous les paysans auxquels on eut recours dans cet embarras. Le digne praticien mit à leur discrétion sa demeure. Il s'inquiéta du malade : on craignait une fracture, et, par suite, l'amputation; mais le lendemain, à la levée de l'appareil, comme on fit justice de ces alarmes, Jules Debray voulut profiter de ce que le chirurgien se rendait à Paris. Malgré ses amis, il s'élança dans le cabriolet avec une fermeté vraiment lacédémonienne. Les motifs de cette fermeté lui font doublement honneur. Le chirurgien se trouvait du conseil de révision à l'Hôtel-de-Ville. Jules lui recommanda chaudement un jeune homme, rudement étrillé par Blanchard, favorisé d'un mauvais numéro, et affligé d'une excellente constitution; peu soucieux, en dépit de ces diverses raisons, de perdre son temps et sa jeunesse aux casernes, malgré l'expectative de ce bâton de maréchal qui ne peut pas être dans toutes les gibernes. Cette intervention, qui réussit, lui donna fort à penser par la suite : veine de plus dont Blanchard se mit dans la tête qu'on ferait jaillir de l'or. Sur la route, le chirurgien, charmé de la volubilité de Jules, de ses offres et de sa confiance, et surtout de ce qu'il disait, les larmes aux yeux, d'Ernestine et du fils dont le ciel avait récompensé ses désirs, n'eut pas la force de refuser la proposition d'un déjeuner; cette occasion devant le mettre à même de connaître l'intérieur d'une famille comme il n'y en a plus, une famille type, la famille que rêvent les utopistes quand ils sont dégoûtés des misérables déceptions de ce monde.

Peut-être vous figurez-vous une réception glacée! Elle le fut d'abord de la part d'Ernestine; puis elle courut s'envelopper de ses rideaux, et poussa des cris sourds dans son oreiller lorsque Jules voulut s'emparer de son fils. Quant au père Debray, comme il savait enfin les douleurs de sa

bru, et qu'il portait sur son cœur, ainsi que l'on s'en doute bien, l'affront de l'absence au moment du baptême, scandale qui n'avait pas manqué de témoins, il entra dans une de ces fureurs paternelles dont le moindre inconvénient, après celui de ne servir à rien, est de rayonner partout. Le chirurgien eut sa part de l'algarade; on lui lança le nom de débauché, de coureur de je ne sais quoi, de trouble-ménage, et cent autres allusions qui n'allaient pas le moins du monde à leur adresse. Le nouvel ami de Jules put commenter à loisir, en excusant les injures du bonhomme, ce dicton de la sagesse populaire : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es! » Toutefois, comme la scène bouillonnait par degrés jusqu'à l'exaspération, tant par le repentir extravagant du mari que par les quintes récriminatoires du beau-père, et qu'Ernestine, à demi nue, s'exténuait en clameurs d'effroi, parce que Jules parlait de se donner des coups de couteau, tandis que le vieillard s'embrouillait dans une périphrase de malédiction, en sa qualité de docteur, le nouvel arrivant crut de son devoir d'intervenir, au nom de la santé d'une mère qui voulait allaiter son enfant; et il insista d'une voix si ferme, que cela ne permettait pas de réplique. Son caractère une fois reconnu, on ploya. Tout fut étouffé, sinon pacifié. De part et d'autre on se renferma dans le silence, et chacun garda du noir au fond de l'ame.

Voilà quel fut le premier pas de Jules au-devant de ses devoirs de père.

Malgré la réconciliation d'Ernestine et de son mari, réconciliation qui eut lieu le jour même, et dès qu'ils se retrouvèrent seuls, j'ai toujours regardé cet éclat comme le coup décisif qui pénétra mortellement dans la famille Debray. Peut-être me trompé-je, peut-être Jules était-il décidément incorrigible. Et cependant sur ce point j'ai ma théorie. Sans doute je n'aime pas que l'on soit facile à demander pardon, et je n'aime pas davantage que l'on pardonne facilement, car les réconciliations deviennent à ce titre une formule banale dont on ne craindra bientôt plus d'abuser par de nouveaux torts. La prudence n'est pas si généreuse; dans le ménage, le pardon, s'il n'est qu'un jeu, n'est rien; s'il est réel, n'est qu'une offense : il importe de sauver l'égalité de part et d'autre. Mais le regard d'un témoin est, à mon gré, la plus fatale des obsessions dans ces démêlés où, vis-à-vis de ce témoin, chacun des époux a quelque chose à perdre : sa dignité. A cela près, tout me semble réparable. La famille, c'est ma conviction, ne relève que d'elle-même, et ne doit, en ce qui

la concerne, se soumettre à la loi d'aucun tribunal. Je me méfierais, en ce cas, du plus honnête homme de la terre, si conciliateur qu'il puisse être. Entre l'homme et la femme, il ne faut pas de prédicateur. Ayez un enfer dans votre ménage, si vous êtes assez déshérité du ciel pour qu'il vous abandonne à la haine; mais que cela s'ignore. Tirez les rideaux sur cet abaissement, car, je vous le dis, la compassion des curieux est funeste. Si vous le laissez voir, bien que vous restiez sous le même toit, c'est un divorce; et le divorce, proclamé par la fenêtre, avec ses intermittences de colère, sans le courage de rompre, et de rompre n'importe comment, c'est la lâcheté dans la torture, de l'hypocrisie moins le masque, une monstruosité qui n'a pas de nom. On en vient là dès que des étrangers interviennent et se font juges; dès que l'autorité, au lieu de se partager pour se balancer et se suffire, se déplace et se trouve dans la bouche d'autrui. La plainte devient une habitude, et le ménage un long procès qui s'envenime de jour en jour. A tout prix, il faut donc que vous passiez, au-dehors et vis-à-vis de tous, pour vivre en paix. Tâchez de vous rendre cette obligation légère et n'usez jamais du pardon. Comme les partis politiques, les époux ne peuvent se reposer fraternellement que dans l'amnistie.

M. de Vervelles, le chirurgien dont nous avons parlé, revint souvent chez Jules Debray. Je ne veux pas être plus indulgent que M. de Vervelles sur lui-même; cependant je tiens de sa bouche que lorsqu'il se prit d'intérêt pour la femme de Jules, ce ne fut d'abord que par un vif sentiment de reconnaissance pour l'estime qu'elle accordait à son caractère. Les femmes, et La Bruyère en a touché quelque chose, ont des manières de nous convaincre de leur estime qui ne sont qu'à elles, fines et involontaires, qui leur échappent et valent toutes les paroles. Bientôt cette reconnaissance de la dignité satisfaite ne fut pas le seul attrait qui ramena M. de Vervelles auprès d'Ernestine. Ce regard bon, et qui rayonnait de sensibilité, cette physionomie transparente aux moindres émotions de l'ame, de même que la lucidité de ces chairs teintes par le sang le plus pur; ces lèvres où la pensée venait se traduire bien avant de s'exprimer par la voix, et dont le plus habile peintre n'aurait pas tenté de reproduire le coloris et la délicatesse, puis je ne sais quelle dignité tempérée par un sentiment de confiance et d'abandon, et ce voile de virginité qui prêtait un singulier charme aux grâces plus émancipées de la femme, révélation des innocentes années de bonheur qu'elle avait savourées près de sa mère; tout cela ren-

dait Ernestine dangereuse pour un homme qui s'était trompé maintes fois en se croyant compris, et qui, fatigué du vide où se perdaient ses élans, ne demandait qu'à rencontrer une imagination de sa trempe pour prendre sérieusement à cœur l'énigme obscure de la vie. Quand M. de Vervelles s'avoua le danger, il était trop tard. Dans les méfiances d'Ernestine, il reconnut que ses regards avaient parlé; il lui fallut se dire que, trahi par ces indiscrétions où tombe à son insu celui qui méprise le plus les calculs de la séduction vulgaire, l'ami venait de compromettre l'espoir de fraternité dont il commençait à se bercer depuis plusieurs mois. Quand il s'interrogeait sur ce point, il ne savait pas comme cela lui était arrivé.

Ce fut une douleur pour lui; et pourtant, dès ce jour, chacune de ses pensées appartint à la femme dont le regard souffrant, la voix, un froncement de sourcil, un sourire remuait tout son être, remplissait son horizon. Il se promit de purifier par le dévouement de sa vie entière un sentiment qu'il se serait bien gardé d'éteindre, quand même ce sacrifice eût dépendu de sa volonté. Ce sentiment devait être la lumière de sa conscience, l'étoile de son avenir. Comme tant d'autres, dans le temps, il avait ri de ces passions chastes et désespérées dont quelques poètes ont eu le secret : il les comprenait maintenant.

Et Ernestine?

Pour nous, ce qu'elle pensa de M. de Vervelles est lettre close. Il y a des mystères qu'une femme renferme entre elle et Dieu, sauf à punir l'indiscret qui veut savoir si ces mystères le concernent. Nous savons que M. de Vervelles fut malheureux; mais il nous a dit que ses tourmens sont demeurés comme une fête éternelle dans sa mémoire. Peut-être que le martyre a ses voluptés comme le bonheur ses mélancolies.

Tandis que nous perdions Jules Debray de vue pour agiter un problème qui peut exercer la méditation, moins mari que jamais depuis qu'il était père, le malheureux achevait de gaspiller sa vie sur une pente dont il n'apercevait pas la rapidité. De fautes en excuses et d'indulgences en rechutes, il courait comme le vent vers l'abjection la plus profonde, et sans cesser de verser à travers la route cette inépuisable chaleur dont sa substance paraissait forgée, de même qu'un rayon de soleil semble forgé de lumière. Ses querelles avec son père lui avaient ôté un frein. Ici se place un épisode obscur. On croit que dans un mouvement de frénésie contre lui-même, il fit la tentative de se brûler la cervelle. Pourquoi? Le père Debray a toujours traité ces propos de folies; mais on persista dans les suppo-

sitions en voyant le digne homme quitter son bel appartement du quai Malaquais pour en prendre un plus modeste. Jules fut invisible pendant plusieurs mois. On disait Blanchard disparu. Ernestine, dont la santé périclitait, venait de renoncer à nourrir, et, sous les auspices de M. de Vervelles, l'enfant était placé chez une fermière de Fromainville. La fatalité semblait sur cette famille. Jules reparut et y mit le comble.

Il ne lui restait plus qu'à piller sa propre maison, et ce fut bientôt fait. Tout disparut successivement, d'abord sans bruit et en cachette, ensuite à force de supplications et de caresses, au moyen de mille mensonges; enfin, un jour, grâce à l'apparition de l'huissier-priseur qui vint, suivi de plusieurs porte-faix, mettre la main sur le mobilier, on sut qu'un vilain drôle qui logeait effrontément sous le toit de Jules, comme un nouveau protégé du maître, n'était autre qu'un garnisaire installé par l'autorité civile. Jules avait dérobé les poursuites à la connaissance de sa femme. Ce fut M. de Vervelles qui les sauva de cette avanie, malgré les résistances d'Ernestine. Elle trembla de devoir un semblable service à cet homme; il ne triompha des scrupules de l'infortunée que par un geste de désespoir. Le stupide Jules baisa les mains de son bienfaiteur. M. de Vervelles resta deux mois sans oser reparaître.

Rappelé par Jules, inquiet pour la santé de sa femme, M. de Vervelles revint : il avait vieilli de dix ans.

Pauvres ames!

Ainsi que Jules, Blanchard reparut : avec je ne sais quel projet de montagnes égyptiennes ou chinoises dont il traînait le devis dans sa poche. Il ne fallait qu'un demi-million pour en gagner deux fois autant dans le cours de l'année par des fêtes hebdomadaires, où la bonne société de Paris se donnerait des rendez-vous pour applaudir aux prodiges de la pyrotechnie. On pourrait d'ailleurs utiliser le local à tout moment : par exemple, au moyen d'un athénée ou d'un assaut de maîtres d'armes dans le jour, et d'une salle de concert à la brune. Un théâtre, des eaux, le plus riche parterre, un tir, un manége, tout marchait de front avec des proportions colossales. Un pépiniériste fournissait le terrain, je ne sais où. Des entrepreneurs demandaient à s'inscrire comme actionnaires; il ne fallait plus que le premier sou, et ce serait une mine d'or. Nos spéculateurs en avaient perdu le sommeil.

Un soir, M. de Vervelles, rassuré sur la convalescence d'Ernestine, inquiète pourtant de son fils, alors malade, s'apercevant que Jules, mandé

par Blanchard, paraissait oublier de congédier son hôte (minuit venait de sonner à la pendule), se leva respectueusement avec la crainte d'être importun. En se retirant, il crut devoir frapper à la porte du cabinet où les deux amis supputaient à peu près tous les soirs les chances de quelques récentes chimères. D'ailleurs il lui restait une prescription à donner pour la santé d'Ernestine. On ne répondit pas. Le docteur, en écoutant, crut saisir un bruit sinistre. Il ouvrit brusquement la porte, l'appartement flambait.....

A quatre jours de là, sur les deux heures de la nuit, un fiacre s'arrêtait contre les planches qui barricadaient une démolition. — Ce ne peut être qu'ici, dit le cocher en ouvrant la portière avec une sorte d'humeur; et je commence à me lasser de vous trimballer de la sorte. Je veux qu'on me paie!

Quatre hommes descendirent.

— Il est ivre, le drôle, disait le premier.

— Je crois que notre Automédon a perdu la tête, s'écriait Jules.

— Encore si cette maison était bâtie, ajoutait Blanchard, je concevrais que le sot pût s'y méprendre.

— Il faut qu'il se soit trompé de rue, murmurait un autre.

Des gens du voisinage se mirent aux fenêtres.

— Comment! c'est vous, monsieur Jules Debray!

— Moi-même, mes amis.

— Quel bonheur! On vous croyait mort dans l'incendie.

— L'incendie! répéta Jules avec épouvante. Qu'est devenue ma femme?

— Vous ne le savez pas? s'écria-t-on à la ronde.

— Oh! vous me faites mourir!

— Jésus, mon Dieu! elle doit être bien malade, la pauvre femme! Elle est à Fromainville, chez la nourrice de votre petit.

Au point du jour, Jules Debray faisait résonner à tour de bras la cloche de la ferme, et se trouvait comme une apparition au chevet de sa femme. Elle s'évanouit à plusieurs reprises, elle tomba dans une crise épileptique.

Pour la première fois, Jules venait d'abandonner sans ménagement ses amis pour sa femme. Ces messieurs comptaient sur lui cependant, le cocher réclamait son argent, et on parlait de le battre. Une patrouille mit le holà; ils passèrent la nuit au violon.....

Quand M. de Vervelles accourut, il déclara qu'Ernestine n'avait pas

deux jours à vivre. Puis, sous l'empire d'une émotion dont il ne songeait plus à régler la violence, il traîna le misérable Jules dans la cour.

— Il faut que je vous le dise avant qu'elle meure, monsieur, lui cria-t-il; c'est vous qui l'avez tuée, c'est vous! Cet ange méritait de tomber dans des mains pures; son malheur a voulu qu'elle tombât dans les vôtres. Songez-y bien, quand elle ne sera plus, si vous vous avisez de reparaître devant moi, vrai comme il ne pouvait y avoir qu'une Ernestine dans le monde, et comme vous avez été son bourreau, il faudra, monsieur, que je prenne votre vie ou que vous preniez ma vie. Comprenez-vous que je l'aime autant que je vous méprise, et que vous me faites horreur? le comprenez-vous?

— Je le comprends, dit Jules avec un geste profond et pénétré; et, ma parole d'honneur, vous avez raison!

Qui croirait qu'après cela Jules trouva le moyen d'ajouter une bonne action de plus à toutes ses infamies?.... La plume tombe des mains.

Écoutez.

Blanchard, au bout de quarante-huit heures, avait retrouvé les traces de Jules. Un motif urgent l'amenait. Des valets de ferme arrachèrent Jules au chevet d'Ernestine. Abrégeons les détails de la conférence. Le frère, le propre frère de Blanchard, venait d'être arrêté. C'était pour un vol de confiance dans la maison de banque dont il tenait les livres. Après avoir perdu tout au jeu, il avait falsifié les registres. Le petit gredin allait passer sous la coupe du procureur du roi. Toutefois les intéressés consentaient à se désister de la plainte si le remboursement était immédiat. Chaque minute devenait précieuse : on n'avait qu'un délai de deux jours. Blanchard, qui frappait partout, venait prendre la signature de Jules pour soulever les grands obstacles. Jules la lui donna. Ce n'était pas tout, cette signature pouvait être insuffisante. — Si mon nom va devant les tribunaux, je me casse la tête, disait Blanchard. Écoute, je réunirai 4,000 francs, c'est encore mille écus dont j'ai besoin. Mon ami, usons de nos dernières ressources, mais sauvons l'honneur.

Blanchard disait cela sérieusement.

Jules pensa qu'il s'adresserait à M. de Vervelles....

Il pressa la main de Blanchard, qui partit.

Mais Jules n'osa rien dire à M. de Vervelles.

D'ailleurs Ernestine tomba dans les dernières crises de son agonie. L'idée de Blanchard et de ses terreurs s'effaça dans ce spectacle déchirant.

Le père Debray venait d'arriver à la hâte, sur un mot du docteur, amenant avec lui les premiers médecins de la capitale. La consultation fut longue, ardente, inutile. Après trente heures de délire qui brisèrent les témoins les plus indifférens, Ernestine eut un éclair de raison. Sur sa prière, on lui apporta son fils : elle l'inonda de ses larmes, baptême d'agonie sur la fragilité du malheureux, qui devenait orphelin.

— Qu'il meure, dit-elle d'une voix vibrante, qu'il meure s'il doit être malheureux comme sa mère!

Puis, malgré les pleurs qui brillaient sur son visage, après avoir souri à son beau-père, désolé vieillard qui la suppliait de vivre, et passé les doigts dans les cheveux de Jules, dont la physionomie bouleversée faisait peur :

— Je n'ai plus à te pardonner qu'une fois, disait-elle.

C'était sa confession qu'elle venait de faire.

De Vervelles étendit Ernestine sur l'oreiller et l'embrassa....

Elle était morte.

Je passe sur le désespoir de tous les témoins, mes yeux se voilent.

Au milieu de ces bons paysans agenouillés et tenant leurs livres de prières, près de quelques cierges mourans auprès de la morte, M. de Vervelles et le beau-père dans un autre corps de logis avec l'enfant, tandis que Jules pousse des rugissemens de tigre en couvrant d'inutiles baisers les pieds froids de son Ernestine, voilà que Blanchard se précipite dans la salle.

— Rien, rien! crie-t-il en se frappant la tête.

— Tu vois! lui dit Jules en désignant sa femme.

— Je suis perdu! reprend l'énergumène; je n'ai plus que ton secours à espérer dans ce monde. Mon nom sera diffamé devant les tribunaux si tu ne me sauves.

— Mon Ernestine est morte, mon pauvre Blanchard!

— C'est affreux, je te plains! Mais, Jules, tu n'as pas pu m'oublier, n'est-ce pas?

— Pardonne-le-moi! Comprends ce qui m'accable : tant de douleurs m'ont frappé que j'en ai perdu la tête. Pardonne-le-moi!

— Jules, mon cher Jules, le procureur du roi ne pardonne pas, lui! Prends pitié de Blanchard! J'ai su que ton père se trouvait ici : cours près de ton père, et fais un dernier effort.

Jules réfléchit, et, se posant une main sur le front :

— Attends-moi.

Et il s'élance après avoir fait un mouvement significatif pour rassurer Blanchard.

Dix minutes après Blanchard emportait ses mille écus.

Le lendemain son frère sortait de prison.

Vous me demanderez sous quel prétexte Jules avait obtenu cette somme dans un semblable moment, lorsque chacun était à sa douleur, à travers ces préoccupations de mort?...

Rien de plus simple.

C'était en demandant à son père, au nom de la tendresse que méritait Ernestine, de lui faire élever un tombeau sur-le-champ, dans le jardin même de la ferme.

Ces mille écus, c'était le prix du tombeau d'Ernestine....

Elle en a un pourtant : une simple pierre, mais déshonorée par ces mots : *Son inconsolable époux...*

Le surlendemain Jules recevait les remerciemens du frère de Blanchard.

Assez!...

Vous n'avez pas besoin sans doute que je vous dise le reste de la vie de cet homme.

RAYMOND BRUCKER.

LES TUILERIES.

Ce qu'il y a de plus parisien à Paris, c'est le jardin des Tuileries. Le Palais-Royal a pu perdre sa vogue et voir la vie qui l'animait refluer aux boulevarts ; la vogue, « cette inconstante déesse, » comme dirait un académicien, peut égarer çà et là ses caprices, abandonner aujourd'hui ses affections d'hier ; elle peut compter parmi les sujets qu'elle tyrannise tous nos plaisirs, toutes nos passions, tous nos spectacles, tous nos monumens, toutes nos promenades ; mais il y a quelque chose au-dessus de ses lois, au-dessus de sa mobile et changeante fantaisie : c'est le jardin des Tuileries.

Paris peut s'agrandir et s'orner; le luxe, la fashion, l'aristocratie, peuvent sauter la Seine à pieds joints et passer du faubourg Saint-Germain à la nouvelle Athènes, de la Chaussée-d'Antin au faubourg Saint-Honoré : les Tuileries ne perdront jamais rien à ces révolutions.

Je ne parle pas du château ; je me soucie peu du château : vu du jardin, je trouve qu'il gâte le jardin. C'est un bâtiment sans grâce et sans proportions, outrageusement long, ridiculement inégal, tristement gris. Tel qu'il est, il y a pourtant des jeunes hommes d'art qui le portent dans leur cœur et qui n'ont pas assez de cris dans

leur poitrine et de points d'exclamation dans leur style, lorsque l'échelle d'un maçon se pose sur sa façade et que la truelle s'attaque à ses vieilles pierres. Chaque coup de marteau donné à ces vénérables murs retentit dans leurs entrailles d'antiquaires. Toutes les superstitions sont respectables : celle qui s'attache à nos vieux monumens et qui les protége est très-louable assurément ; mais cette théorie, pratiquée en faveur des Tuileries, ne me paraît guère justifiée par le sujet. Cet édifice a pu être, dans le principe, un assez joli petit château ; mais il y a long-temps qu'on l'a défiguré. D'abord, pour lui faire rejoindre les ailes du Louvre, on l'a flanqué de deux énormes pâtés, coiffés de toits immenses et empanachés d'une foule de cheminées gigantesques. Quel monument paraîtra beau avec les toits qui servent de couvercle aux Tuileries? Quel est le chef-d'œuvre de l'art qui supporterait cette étrange coiffure? Mettez un chapeau de feutre à l'Apollon du Belvéder, il aura l'air d'un jeune bourgeois craignant d'attraper un coup de soleil à l'école de natation. Si donc les Tuileries ont depuis long-temps ces lourds supplémens, ces toits informes, ces cheminées qui font ressembler le palais à une fabrique de draps ou de produits chimiques, ces paratonnerres qui espadonnent le ciel, que m'importe que l'on vienne aujourd'hui y ajouter un corps de logis, enfler une de ses ailes et grimer la façade neuve avec un fard de vétusté qui déteint à la pluie? Qu'importe une verrue de plus sur cette face, une bosse parmi tant de difformités? Il y a long-temps que le mal est fait. Une seule chose me choque sur la façade des Tuileries ; c'est une petite échoppe de bois, percée de deux lunettes, et qui trahit une assez inconvenante destination.

Les dispositions nouvelles subies par le jardin me paraissent tout aussi peu importantes. Ce n'est pas le dessin et la distribution que j'aime dans le jardin des Tuileries. Il a beau avoir été dessiné par Le Nôtre; j'estime et je comprends peu ces lignes imposées à la verdure, cette géométrie appliquée aux fleurs. Le Nôtre n'est pas un saint de mon calendrier. Je dis plus, je trouve que le petit retranchement de gazon, d'arbustes, de fleurs et de statues, dont on a fortifié le château, est de très-bon goût et d'un très-joli

effet. On peut corriger, amender et morceler Le Nôtre tant qu'on voudra; je ne m'en plaindrai guère. La seule atteinte contre laquelle il faudrait s'élever, je pense, serait celle que l'on porterait aux droits acquis par le public sur le jardin des Tuileries.

Ce jardin, en effet, est une propriété nationale, non pas par le droit de la guerre et des révolutions, pour avoir été pris quelquefois les armes à la main; il nous appartient à titre pacifique et légal, en vertu du Code civil et par droit de servitude prescrite : c'est notre jardin, à nous tous qui n'avons pas de jardin; c'est un parc qui dépend de nos plus humbles mansardes. Le jardin des Tuileries appartient à tout citoyen qui porte un chapeau sur sa tête et ne porte pas un paquet à la main.

Autrefois et encore sous le règne de Louis XVIII, de son vivant surnommé *le Désiré*, le Palais-Royal représentait Paris en miniature. Aujourd'hui, si vous voulez avoir de Paris une idée complète, si vous voulez voir Paris tout entier défiler devant vous, dans l'espace de quelques heures, passez une journée dans le jardin des Tuileries.

A chaque heure de la journée, ce jardin prend un nouvel aspect; à chaque heure, le public se renouvelle, et les promeneurs nouveaux diffèrent toujours d'allure, de but, de physionomie, avec ceux auxquels ils succèdent.

Une belle matinée, quand les arbres ont des feuilles, est délicieuse aux Tuileries. Ces allées sombres et ces allées éclairées, ces parterres brodés et embaumés de fleurs, cette richesse et cette solitude, ont quelque chose qui séduit et encourage l'imagination. Aussi, le matin, les Tuileries ont-elles un parfum artistique et littéraire. Ce jeune homme qui, les mains derrière le dos, le regard fixe et la démarche cadencée, se promène sous la voûte des marronniers, c'est un poète : respectez sa méditation. Cette dame, enveloppée dans un grand châle et dans un chapeau passé de mode et de couleur, c'est une femme de lettres; elle marche d'un pas inégal; son teint est pâle et ses yeux sont rouges; elle n'a pas de corset : le corset gêne l'inspiration; elle est sans gants et se ronge les ongles : c'est une femme de lettres! Si vous la suivez un mo-

ment, vous découvrirez à ses doigts la tache d'encre qui la révèle; vous la verrez fouiller dans son cabas (le cabas a été inventé par la femme de lettres) et en retirer l'humide épreuve que lui a envoyée son libraire. Pour lire cette épreuve, elle armera ses yeux de lunettes; pour s'ouvrir les idées, elle puisera dans une ample tabatière. Vous voyez bien que c'est une femme de lettres! L'espèce aujourd'hui est devenue fort abondante. Le poète et la femme auteur se promènent sous les arbres. Du côté de la Petite-Provence, c'est la littérature dramatique qui se donne rendez-vous; là se retrouvent les vaudevillistes bureaucrates; ils collaborent ambulatoirement et taillent la besogne qu'ils fabriquent au ministère, sur le papier de l'état et avec les plumes du budget. Les sommités du jardin, les terrasses élevées qui regardent les Champs-Élysées et la Seine, sont affectionnées par les artistes de nos théâtres. Là, Talma venait méditer ses rôles; nos vétérans dramatiques s'y promènent encore aujourd'hui, et deux gloires des Variétés, Brunet et Tiercelin, s'y rencontrent souvent.

L'allée des orangers n'est pas fréquentée le matin; quant à la terrasse qui s'étend le long du jardinet royal, elle forme rue : on n'y voit pas de flâneurs, mais des passans. Ce ne sont plus les préoccupations littéraires qui règnent là; on n'y rencontre pas de femmes de lettres, mais souvent de très-fraîches et très-jolies femmes, dans un élégant négligé du matin. Sous la restauration, les femmes n'entraient pas aux Tuileries en papillotes; c'était une consigne d'étiquette, et le cent-suisse qui factionnait aux grilles était inexorable sur ce chapitre. Le cent-suisse, aujourd'hui, s'est réduit aux proportions moins terribles d'un soldat de ligne, et le soldat de ligne est tempéré par un garde national, collaborateur civil de la sentinelle militaire. Le garde national, qui a une femme, une sœur, une fille, et que toutes sortes de liens attachent au beau sexe, laisse passer les papillotes. D'ailleurs la consigne a été levée, et cela tout naturellement et par un effet tout simple du nouvel ordres de choses. Les dames qui traversent les Tuileries en papillotes vont ordinairement au bain, dans ce simple appareil. M. Vigier, qui a pris crédit et rang à la cour depuis 1830,

n'a demandé qu'une seule chose à la révolution de juillet, c'est de laisser traverser les Tuileries aux papillotes qui montreraient un cachet de ses bains au factionnaire. M. de Montalivet a donné toute l'extension possible à cette mesure libérale : il a livré passage à toutes les papillotes indistinctement, et cela d'autant plus aisément que le fossé des Tuileries est creusé entre le respect que l'on doit à la majesté royale et l'irrévérence de la papillote.

A mesure que la matinée s'avance, les arts et la littérature cèdent le jardin des Tuileries aux champêtres politiques qui viennent étudier, à l'ombre et au frais, les horizons européens. Vers midi, l'on peut voir bon nombre de nos représentans se diriger du côté du guichet qui descend au pont des statues; les uns, insoucians et saturés, s'en vont, le cure-dent à la bouche, digérer sur les bancs législatifs. Ceux qui doivent demander la parole marchent lentement, ruminant leur éloquence, pesant leur logique, relisant leur improvisation. A la même heure, arrivent les bonnes et les enfans. Ce n'est pas exclusivement à la Petite-Provence que s'arrête la bande joyeuse. La Petite-Provence a perdu sa réputation de soleil, de bonnes d'enfans et de vieux militaires; les voltigeurs passés ne viennent plus tracer des lignes stratégiques sur ce sable où tant de fois, disent les chroniques, la canne d'un invalide a figuré le plan de la bataille de Fontenoy. L'essaim rieur des enfans se répand dans tout le jardin, qui dès-lors est envahi par les cerceaux, les cordes, les balles, et tout l'arsenal des jeux et des ébats du jeune âge. Les Tuileries se couronnent de gaieté, d'éclats de rire, de bruits joyeux; c'est charmant, ravissant, étourdissant.

De trois à quatre heures, les Tuileries prennent un aspect nouveau; c'est le moment où vient le beau monde. Aux grilles de la rue de Rivoli s'arrêtent de nombreux équipages; la terrasse des Feuillans pendant l'hiver, les allées basses pendant l'été, voient circuler une foule de promeneurs élégans. Nos merveilleuses y étalent les modes nouvelles, les chapeaux d'Herbaut, les étoffes de Pradel et de Gagelin; auprès d'elles se pavanent les élégans à qui leurs moyens ne permettent pas de pousser jusqu'au Bois de

Boulogne, les incroyables qui n'ont ni tilbury, ni cheval de selle, le dandisme à pied, les fantassins de la fashion. Ceux qui, deux fois l'an, aux solennités de Longchamps et du mardi-gras, montent des chevaux de louage, se reconnaissent à leurs longs éperons et à la cravache de Verdier qu'ils manient avec infiniment de grâce.

La sortie de la chambre jette vers cinq heures, à travers ce monde de loisir, quelques graves figures représentatives. Les députés se promènent par groupes, continuant la séance et reprenant la discussion interrompue par la clôture. Les illustres sont signalés aux curieux par d'officieux ciceroni qui ne manquent pas de dire d'un ton bien haut et d'un ton suffisant : Voilà M. Odilon-Barrot! M. Berryer! M. de Lamartine! Les célébrités du centre sont reconnues aisément aux portraits de *la Caricature* et du *Charivari*. Il en est quelques-unes auxquelles la lithographie a donné une immense popularité, entre autres le chaste censeur d'*Antony*, qui ne manque jamais, en sortant de la chambre qu'il vice-préside, de venir parcourir en vrai Joconde les allées des Tuileries, en attendant le moment de se rendre au *domino's club*.

L'heure du dîner, qui sonne au pavillon de l'Horloge, jette un grand vide dans le jardin des Tuileries; mais vers sept heures, dans la belle saison, les promeneurs reviennent; c'est un public entièrement nouveau; ce sont les gens dont la journée est occupée qui, le soir, veulent respirer un air salutaire et consacrer à une douce flânerie les heures où le repos leur est permis.

Le soir, le jardin des Tuileries, qui a tour à tour été littéraire, politique, bruyant, fashionable, devient mélodieux; après la poésie, les journaux, les jeux, la mode, c'est la musique qui vient y régner. Dans les fastes de l'harmonie, le jardin des Tuileries est glorieusement inscrit pour avoir, à l'occasion des fêtes de juillet, donné le premier de ces concerts-monstres dont Paris n'avait pas eu d'exemple encore. A ce concert en a succédé un autre dans de moindres et de plus justes proportions, c'est une musique militaire qui vient chaque jour instrumenter devant le château, et qui réunit la foule des dilettanti. On commence à appeler cette séré-

nade *Concert de Spartacus*, nom que lui a valu le voisinage de la statue de M. Foyatier.

La nuit venue, les gardiens du château, en habits bleu de ciel, ornés pour la plupart de la croix d'honneur, vous invitent à vous retirer avec une politesse forte d'un caporal et de quatre hommes. Alors on est obligé de sortir du jardin, mais on peut revenir le lendemain.

Ainsi, dans une journée passée aux Tuileries, vous avez vu les gens de lettres, les politiques, les députés, les enfans, les dandies, les merveilleuses, les dilettanti, l'armée et la garde nationale de Paris. N'est-ce pas là tout Paris?

Outre ces catégories de visiteurs, le jardin des Tuileries est fréquenté à toute heure par des curieux et des promeneurs exceptionnels. Ce sont les amateurs d'horticulture qui viennent s'accouder aux rampes qui encadrent les plates-bandes et admirer les balsamines, les pivoines et les giroflées; ce sont les rentiers providentiels qui alimentent les petits oiseaux des parterres et les poissons rouges des bassins, en leur prodiguant des boulettes de mie de pain; c'est encore une foule d'autres originaux. Les nombreuses statues qui ornent le jardin ont le privilége d'y exercer un constant intérêt; les artistes s'arrêtent devant quelques vieux chefs-d'œuvre, les gens du monde ne font attention qu'aux ouvrages nouveaux; les jeunes demoiselles regardent en dessous Apollon et Méléagre; les femmes parvenues à l'âge de discrétion se hasardent à lorgner les formes musculaires de l'Hercule Farnèse; les habitués de la Petite-Provence admirent les quatre fleuves qui regardent les cygnes du grand bassin : le Nil que l'on reconnaît à ses crocodiles, et le Tibre à sa louve, le Rhin que révèle une carpe, et le Rhône qui tient la Saône assise sur ses genoux; cette Saône, si limoneuse, si grosse et si brutale, est représentée là par une jeune femme douce, gracieuse et souriante. Bref, dans le Musée en plein vent des jardins des Tuileries, il y a de l'art pour tous les goûts, des statues pour tout le monde.

Ceux qui voudront voir le jardin des Tuileries dans toute sa poésie doivent se garder de choisir un dimanche pour le visiter.

Ce jour-là tout est confondu, révolutionné. La littérature et la politique ne s'y risquent pas, la chambre des députés n'a rien à y faire, les enfans ont peur de s'y perdre, et la mode d'y être froissée. Les promeneurs ordinaires font place ce jour-là à la cohue des bonnes gens en vacances. La rue Saint-Denis tout entière s'y installe avec majesté, le comptoir endimanché y promène ses grâces hebdomadaires. Tout ce qu'on peut y voir de mieux, c'est le bourgeois de Paris, à l'air satisfait et débonnaire, en habit marron et en pantalon gris-perle; sa femme en riche parure, visage de quarante-cinq ans, couperosé et barbu, encadré dans une fraîche guirlande de roses pompons et de marguerites; son jeune fils costumé en artilleur, ses filles uniformément vêtues, le cou en avant et les yeux baissés, ravissantes de gaucherie. Les Tuileries ce jour-là sont faites pour Granville et pour Pigalle.

Ce n'est pas seulement le jardin des Tuileries qui le dimanche subit cette métamorphose et cet envahissement; ce jour-là les saturnales règnent partout, aux boulevarts, au Bois de Boulogne, chez les restaurateurs, dans les théâtres. Le dimanche à Paris est un jour où il faut rester chez soi, pour peu qu'on ait le goût délicat et les nerfs susceptibles.

PAUL VERMOND.

UN SOUPER AUX COLONIES [1].

. . . . . .

Quelques jours après, voici ce qui se passait dans une maison de la ville.

Cette maison appartenait à M. le comte Charles de Longuefort. Elle était située à l'extrémité de la belle rue Lucy, sur le penchant de ce morne d'Orange qui domine le mouillage. On y montait par un double escalier de pierre, garni des plus brillantes fleurs du pays. Quatre palmiers, dont deux à chaque escalier, désignaient l'entrée de l'hôtel, ordinairement gardé par des mâtins énormes.

Les chiens, ce soir-là, étaient sévèrement consignés dans leurs niches, et les quatre palmiers, entourés d'une triple guirlande de roses en feu, s'élevaient au-dessus de la ville, comme les arbres enchantés d'un palais magique. Les dévotes de la rue Lucy et de toutes les rues, on peut dire, d'où s'apercevait cette joyeuse illumination, pestaient dans une sainte colère contre le jeune comte, et celles qui ne le donnaient pas au diable, nombre très-restreint, demandaient à Dieu le retour de cet infatigable pé-

(1) Nous donnons ici un chapitre d'un nouveau roman qui paraîtra dans quelques jours chez Eugène Renduel. *Outre-Mer*, de M. Louis de Maynard, est un livre fait avec certaines idées littéraires, sur certains faits sociaux que nous ne voulons pas préjuger. La seule qualité que nous puissions lui garantir d'avance, c'est de la gravité dans les idées, de la noblesse dans les sentimens, du sérieux dans le but. La *Revue* devait appeler l'attention de ses lecteurs sur ce premier ouvrage d'un jeune écrivain de talent.

cheur. Il est vrai que M. de Longuefort ne menait pas une vie exactement taillée sur les rigoureux préceptes de l'Évangile.

Il eût suffi, pour s'en convaincre, de traverser les ténèbres flamboyantes de son jardin, et de pénétrer par une des avenues qu'il avait sablées de sable d'or, dans le corps de logis où il devait prendre ses ébats, ce soir. On eût vu, les portes ouvertes, après trois vastes salles pavées de mosaïques de marbre, une autre salle, plus riche encore, qui était celle destinée au souper. La lumière des candélabres d'or ruisselait sur cent plats d'or et d'argent, et jouait, comme le soleil, sur les rondeurs dorées des colonnes à feuilles d'acanthe.

La table était de seize couverts. Le luxe des détails, on se le figure par la splendeur de l'ensemble. Un petit nègre se tenait derrière chaque place. M. de Longuefort avait fait cette profonde observation gastronomique, que pour servir un homme qui sait manger, un autre homme n'est pas de trop. Ses maîtres-d'hôtel apprenaient par le nombre de valets qu'il commandait le nombre de convives qu'il attendait.

Ces petits nègres étaient le plus singulièrement accoutrés; les seize, de perruques à marteaux et de la livrée héraldique du comte, luxe inouï aux colonies. A ces caricatures de pages, ou plutôt à ces grelots vivans, on devinait tout de suite quel devait être le maître de la maison.

Le souper ne se sert pas à Saint-Pierre autrement qu'à Paris, à savoir tout d'une pièce, graisse et sucre, pièces chaudes et froides. Nous indiquerons la disposition générale des mets qui embaumaient la salle, en compagnie de magnifiques cassolettes fumantes placées aux quatre coins.

D'abord, à un bout de la table on avait amoncelé dans quelques plats tout le gibier du pays, tels que perdrix, tourterelles, ortolans, grives, ramiers et jusqu'à des perroquets, aujourd'hui rares, même aux îles, où, à force de les chasser, on les a détruits. Les perdrix de la Martinique sont moins grosses que celles de France; mais en échange, on ne mange pas de tourterelles en France, tandis que les nôtres sont aussi succulentes que recherchées. Les ramiers valent bien les faisans, et valent même mieux. Pour les perroquets, leur réputation est faite. Quoique l'hivernage fût fini depuis un bon mois, on avait eu soin de ne pas manquer de gibiers marins; mais comme leur chair est huileuse, et par conséquent du goût de peu de gens, on ne les avait prodigués qu'avec discrétion, et plutôt comme luxe que comme nourriture. Mais il y avait abondance de pintades et de chapons.

A l'autre bout, parallèlement, des plats d'une dimension égale étaient surchargés de poissons, les uns meilleurs que les autres; ceux-ci rares, ceux-là très-communs; ainsi quantité de capitaines, de tazards, d'orphis, d'assiettes, de carangues, de balaous, de vielles, de bonites, etc. La carangue a la chair blanche comme les femmes, la bonite surpasse le meilleur thon d'Europe, le tazard a le goût du brochet, le balaou pourrait entrer en concurrence avec la sardine; sa chair est ferme et délicieuse, et dès qu'il est cuit, il se partage en deux. Parmi les poissons de rivière, on distinguait des mulets, des dormeurs, des testards et des anguilles.

Ces mornes de poissons étaient flanqués, à gauche, d'un plastron de tortue; à droite, de crabes et d'écrevisses. Le plastron avait deux pieds deux pouces de long sur un pied huit pouces de largeur. Il était fort convenablement assaisonné de jus de citron, de poivre, de sel, de girofle et de piment. Nous devons avouer que la cuisine créole est la plus furieuse des cuisines passées et présentes. Elle emporte le palais comme un charbon en feu. On n'avait pas jugé à propos de servir du poisson-armé, cette tortue étant, à ce qu'il avait paru, d'un goût superfin.

Le milieu de la nappe était rempli de viandes étrangères et de viandes du pays. Les truffes s'élevaient en pyramides à côté des filets de chevreuil conservés par le procédé de Colin. Puis tout ce qu'on avait pu arracher de plus fin aux bœufs, aux veaux et aux moutons de la Martinique, se voyait là, bordant comme une couronne un immense plat qui était le chef-d'œuvre de ce repas chef-d'œuvre, à savoir : un cochon marron, rôti tout entier. On appelle cochon marron, aux îles, une espèce de sangliers, ou bien encore certains cochons qui vivent dans les bois. La peau de celui-là reluisait comme une cotte de mailles d'or. C'était un mets véritablement homérique.

Les légumes, tous ceux de France; mais notamment des asperges et des artichauts, parce qu'ils sont plus rares et plus chers. De plus, des bérengennes, des pois d'Angole, des patates, des choux caraïbes, des ignames, des conches-conches, des bananes, que sais-je? jusqu'à des gombos, quoique partout encore ils fussent en fleur. Les fruits étaient ceux de la saison, des ananas, des sapotilles, des karatas, des papaïes, des corossoles, des grenadilles, des citrons doux, des oranges et des chadecks, des pommes de liane, des pommes d'acajou et des pommes de France, venues dans ce pays. Il n'y avait plus de pommes cannelles, ni d'avocats, deux excellens fruits, et particulièrement le dernier, que beaucoup d'Eu-

ropéens appellent beurre végétal, ce qui indique assez ses propriétés. On avait banni de ce rendez-vous général de toutes les choses du pays, les icaques, comme un fruit insignifiant, et les cerises, comme un fruit trop aigrelet. Les abricots, qui ressemblent si peu à ceux de France, puisqu'ils sont de la grosseur et de la couleur d'un giraumon, les abricots n'avaient pas encore mûri. Tout ce riche dessert, si varié en couleurs et en parfums, était servi dans un double rang de corbeilles à filigranes d'or.

Sur les buffets plaqués d'or, d'un côté, étaient des vases d'un lait trait en France; d'un autre côté, des punchs glacés ou bouillans; d'un autre, des glaces à tous les fruits du pays; d'un autre, de nos meilleures liqueurs et par conséquent de la menthe, de la vanille, de la créole et du rum; d'un autre enfin, tous les vins du monde, et deux par-dessus tout, que le maître honorait d'une estime particulière, le bordeaux et le constance.

Quatre grands nègres, vêtus de blanc de la tête aux pieds, chassaient les mouches qui voltigeaient sur la table; deux avec des queues de paon, deux avec des goëlettes garnies de feuilles et de fleurs.

On attendait, les yeux fixés sur une porte. Tout à coup un mulâtre, habillé de noir et dont la mine indiquait suffisamment un personnage de haute importance dans le domestique de la maison, entra en criant : Monsieur! monsieur!

Les vingt nègres de la salle se rangèrent respectueusement, et le comte Charles de Longuefort parut.

Le lecteur l'a déjà rencontré dans le cabaret de la mulâtresse Flora. C'était un grand jeune homme, qu'on eût pu appeler beau, si ses yeux n'eussent disparu dans les deux fosses que la débauche avait creusées sous ses sourcils, si ses joues n'avaient été labourées et tristement placardées de taches livides, et si le sourire plein de mélancolie, qu'il tenait de sa mère, une dignité trop méprisante ne l'eût profondément enfoncé entre ses dents, pour ne laisser flotter sur sa pâleur que les épaisses couches d'une tristesse infernale. Il jetait l'éclat suspect d'un fruit vermeil au dehors, pourri en dedans. On l'eût cru dans la conscience du terrible avenir qui l'attendait, et cependant il s'avançait avec un air étrange de désouci, pareil à un long roseau qui va se briser. Personne, même un pauvre esclave, s'il eût bien connu les tortures secrètes de cette vie sans désirs ou de désirs coupables, n'eût désiré remplir la magnifique robe de chambre en soie brochée d'or que le comte traînait après lui. Personne ne lui aurait envié les dentelles dont

il s'était paré avec la coquetterie et la puérile vanité d'une jeune fille, ni les diamans qui attachaient ses manchettes, ni les pendans d'oreilles qu'il ne rougissait pas de porter, ni les chaînes d'or qui flottaient sur ses épaules et achevaient de lui compléter l'apparence d'une femmelette en couches.

Il fit signe qu'on avançât une chaise pour soutenir ses pieds. On lui avait déjà présenté son large fauteuil de soie écarlate, lequel était surmonté de l'écusson de Longuefort, richement et habilement sculpté. Le comte s'y laissa choir, puis ordonna au mulâtre dont nous avons parlé, et qui paraissait jouir de toute sa confiance, d'ouvrir l'appartement des femmes.

Elles envahirent, en se culbutant, les places réservées, et cet assaut général fut accompagné d'un tel ramage, que M. de Longuefort crut devoir intervenir :

— En aurez-vous bientôt fini, princesses?

Le silence se rétablit à peu près.

— Que vous êtes d'incroyables créatures, reprit-il, la jambe étendue, et, quant au corps, plutôt couché qu'assis; que vous êtes d'incroyables créatures, pour des créatures qui m'adorez, ou qui du moins me le chantez du soir au matin, et si je vous laissais faire, me le chanteriez du matin au soir! Pas une de vous n'est venue s'informer de ma santé. Mon mouchoir était à terre, pas une de vous ne s'est précipitée pour le ramasser. Tenez! j'ai envie de vous vendre, toutes tant que vous êtes. Il me semble pourtant que ma santé doit vous intéresser. Moi fini et pleuré de vos beaux yeux, l'ermite mon père pourrait bien vous réclamer; songez-y. Et qui sait si votre délicieux rêve de paradis ne se terminerait pas une houe à la main?

— Ah, bah! répondit une d'elles, moi, je suis libre.

— Ma chère, reprit M. de Longuefort, c'est là une de vos erreurs. Vous m'avez coûté 2,500 francs. Et vous êtes si peu libre, que si vous appartenez à tous ceux à qui monsieur votre père vous a frauduleusement vendue, on serait obligé, pour satisfaire à leurs réclamations, de vous couper par tranches, comme cet ananas. Vous en offrirai-je un morceau avec un peu de Madère?

— Tiens! vous m'aviez promis mon corps.

— Et prends-le, diablesse!

— Et à moi aussi, monsieur, et à moi aussi!

La réclamation fut générale.

— Paix là ! se mit soudain à miauler une vieille négresse qui se tenait au fond de la salle, supérieure de ce singulier couvent, à en croire le ton de commandement qu'elle prit.

Mais le jeune créole :

— Laisse-les crier, Catherine, laisse-les crier. Ne dirait-on pas que je tiens beaucoup à leurs corps, comme elles piaillent. J'en veux faire venir de France, des corps, qui vaudront mille fois mieux que les vôtres; lesquels je ne touche jamais sans m'imaginer emporter de la suie aux doigts. Mais il nous manque un convive, je l'avais oublié. — Rosemond, va chercher dans la galerie de l'autre aile, certaine drôlesse qui doit s'y être présentée à la nuit tombante. — Mesdames, préparez-vous à la fêter.

Nul de nos lecteurs ne se méprendra à cette qualification de *dames* jetée par la raillerie du maître. Quoi qu'il en fût, ainsi rangées autour de la table, ces pauvres filles formaient la plus amusante gamme de couleurs qu'on pût imaginer. Elles n'avaient pas cru devoir se charger de voiles importuns, et, n'était leur naïve superstition que l'ange gardien abandonne qui conque ne rougit pas de perdre son dernier vêtement, il est probable qu'elles eussent été encore plus prodigues du spectacle de leurs charmes. Du reste, leurs brillans madras, parsemés de grosses épingles d'or, s'élevaient à un pied au-dessus de leur front. Leurs épaules nues réverbéraient, comme de ronds boucliers de cuivre, l'éclat de toutes ces flammes éparses en l'air.

Le comte, par intervalles, empruntait un peu de passion à tant de vie et d'énergie. Le désir venait rallumer son œil mort. Il élevait son verre, et les saluait alors presque sans ironie.

Mais Rosemond entra avec la fille qu'on l'avait envoyé chercher, et qui n'était autre que Flora.

— Enchanté de ta visite, cruelle et rare beauté. Excuse-nous de t'avoir oubliée. Eh bien ! quelle est cette prière que tu veux nous adresser? Par le Styx et notre vierge de mouillage ! fais ta pétition, Flora, et que le diable m'emporte, si je ne te rends une bonne et prompte justice. Tu me connais?

— Je ne serai pas longue, maître. Celui que j'aimais, je l'aime toujours. Je viens vous supplier de m'aider à le reconquérir. Si je l'ai perdu, c'est autant par votre faute que par la mienne.

— Ton mulâtre ?

— Mon mulâtre lui-même. La négresse qu'il doit épouser sort d'un des ateliers de M. de Longuefort. Un mot de vous à monsieur votre père, et je suis sauvée!

— Quelle folie, ma chère! Sur ma parole, tu as bien changé!

— Votre réponse, maître?

— Ma réponse, la voici. Moi, Charles, comte de Longuefort, à vous, nommée Flora, vertu incontestée et incontestable de la rue du Petit-Versailles, tour de corail, si ce n'est d'ivoire; rose mystique, palmier de dévotion, soleil des inaltérables attachemens, faisons savoir que vous ayez à vous conformer à l'ordre suivant, lequel sera religieusement et sévèrement maintenu, à savoir de prendre dans le plus court délai, trois ou quatre, ou cinq amoureux, et les trois, ou quatre, ou cinq, le moins jaunes possible, le jaune, comme le noir, étant peu du goût de Notre-Excellence. J'ai dit. — Qu'en pensent ces dames?

— Superbe! superbe!

— Ah, monsieur le comte! murmura la jeune femme.

Rosemond, à cette exclamation, se pencha à l'oreille de son maître, et le jeune homme de reprendre de plus belle :

— Ah, pardieu! mesdames, voilà bien qui va vous étonner! Prêtez l'oreille. Le citron qu'adore Flora, ce citron si précieux et si recherché, que dirais-je? ce citron des citrons, s'est, vous ne devinez pas? s'est, ce matin même, à ce que m'apprend ce drôle, lié, uni, accouplé, et vous ne vous êtes pas trompée, Flora, juste avec la négrillonne en question!

Nous ne raconterons pas quel coup cette nouvelle porta à la malheureuse, ni combien de temps elle fut avant de croire à un si terrible renversement de toutes ses espérances les plus chères. Nous ne raconterons pas comment elle ploya jusqu'à terre, humiliée, confuse, blessée, déchirée; ni comment de la tendre douleur qui supplie et se lamente, elle bondit soudain à une autre douleur extrême et sauvage, vomissant l'imprécation.

M. de Longuefort souriait :

— Bravo! Flora, bravo! Ce verre de vin à ta vengeance. Ah! il est marié, ce monsieur. C'est infâme, mais c'est bon à savoir. N'aie pas peur : nous nous entendrons, ma chère. N'est-ce pas magnifique, sur mon honneur! que ces gueux se mettent aussi à se marier. Eh bien! bois-tu?

— Je bois à ma vengeance.

— Faites-lui place, mesdames, faites-lui place; c'est votre reine!

Voyez plutôt les perles répandues sur son front! Dis-nous maintenant, ma chère, si tu l'aimes encore!

— Je le hais, je le hais autant que je l'ai aimé. Et il est sûr qu'en ce moment, je boirais son sang, comme le vin de ce verre. »

Lequel vin elle avala sans sourciller.

« Parlez-moi de cela! s'écria le comte, voilà comme j'aime les femmes! En vérité, si un homme tombait entre tes mains, et que tu fusses, comme une bête fauve, retirée sous quelque voûte d'arbres ou de pierres, à l'abri de leurs sacrées lois que le diable puisse emporter! je ne doute pas, hyène angélique, que tu ne le mangeasses et que tu ne le busses jusqu'au dernier cheveu, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Va, tu es la crème de ton espèce. On a bien fait de t'apprendre à lire. Une fosse de voluptés et de meurtres. Et si les augustes Bourbons, comme dit mon auguste père, désiraient enrichir leur terroir de filles de bouture africaine, je ne leur dépêcherais pas autre chose que toi, ma brebis.

— Rosemond, versez-lui un verre de tafia.

— Monsieur de Longuefort! reprit la mulâtresse...

Mais en ce moment des cris lamentables retentirent, et Rosemond jeta, tout tremblant, aux pieds du maître, un nègre qu'on lui avait livré garrotté comme une carotte de tabac.

— Maître, dit le bon apôtre, on a saisi ce coquin dans une des chambres de ce que vous nommez votre sarail.

— Sérail, imbécile! Que faisait-il?

— Il était en grande conversation avec Clara.

— Avec Clara! s'écria M. de Longuefort, et de colère il renversa un candélabre qui mit en pièces je ne sais combien de cristaux. Ah! le drôle est hardi! Un exemple! Je veux faire un exemple, un terrible exemple. Mesdames, vous serez prévenues. — A genoux, pudique Clara! — Et vous, Rosemond, ouvrez ma bibliothéque et me portez une Bible. J'ai besoin du chapitre où il est traité de la circoncision. Avec Clara!

Il se tut un moment, puis il reprit :

— Certes, si quelqu'un veut apprendre un attentat inouï aux bonnes mœurs, il n'a qu'à écouter ce que Rosemond vient de nous révéler. Mais si vous avez le crime, princesse d'Afrique, j'ai la vengeance, et nous sommes de même force. Flora, nous pouvons mêler nos pleurs; tu vois ce qui m'arrive...

Rosemond entra avec le livre sacré.

— Cherche, dit le comte.

— Je ne trouve pas.

— Tu es un sot. Mais n'importe! qu'on me saisisse ce noir; desservez cette table, et qu'on l'étende dessus. — Demeurez, mesdames, c'est un plat comme un autre. — Toi, Jacques, qui as l'habitude de jardiner, arme-toi de ce couteau et rends ce séducteur à une nouvelle virginité. Tu me comprends, c'est un eunuque que je te demande. — Rosemond, vous qui êtes un rabbin, mettez Jacques au courant. — Vieille Catherine, préparez de la charpie.

— Ah, monsieur! s'écria la jeune mestive en se précipitant aux pieds du comte, que voulez-vous faire? Mais c'est le tuer!

— Pas tout-à-fait, rassure-toi.

— Oh! grâce, maître, grâce! au nom de Dieu et de la sainte Vierge!

— Prostituée! comment tu oses invoquer Dieu et la sainte mère du Christ? N'es-tu pas toute souillée?

— Oh! faites grâce, pour qu'un jour, si vous en avez besoin, on vous fasse grâce aussi!

— Tais-toi! Est-ce que jamais j'en aurai besoin, moi!

— Le sait-on, maître! Oh! pardonnez-nous, afin que vous ressembliez à Dieu. Dites à Jacques de délier cet homme et de jeter ce couteau. C'est vous que j'ai aimé le premier.

— Mais tu l'as aimé le dernier. Moi, je suis jaloux; que veux-tu?

— Non! non! je ne l'aime pas. Nous causions, je vous jure. Celui que j'aime, c'est vous. Vous êtes si beau et si bon, vous! Est-ce que je vous aurais jamais trahi pour un misérable nègre?

— Faites votre eunuque, Jacques.

Un silence solennel avait succédé au bruit de l'orgie. Sur cette table en désordre, le nègre était étendu. Le couteau de Jacques reluisait; les femmes, immobiles à leur place, séchaient de frayeur. Le comte, lui seul, n'avait pas bougé. Il était toujours dans son fauteuil, dont, par moment, il se plaisait à considérer le faîte blasonné, tandis que la pauvre Clara se roulait à ses pieds, exténuée, mourante, à bout de cris, de prières et de larmes.

Cinq longues minutes de cette agonie foudroyante s'écoulèrent, au bout desquelles le comte fit enfin signe à Jacques de déposer son couteau. Clara

frémit de joie; elle ne put parler. Dans une dernière convulsion, elle pressa les genoux de M. de Longuefort et tomba évanouie.

— Diable! s'écria le maître avec humeur, aller s'évanouir au meilleur moment! Petite sotte! Qu'on lui jette du champagne glacé au visage. Vous, écoutez-moi. — Rosemond, relevez ce coquin et le déliez. — Mesdames, arrachez les roses de tous ces vases, et faites-en deux couronnes. Vous poserez la première sur les cheveux de Clara, la seconde sur les crins de ce tendre animal.

Ces premiers ordres exécutés, il continua :

— Maintenant versez à l'Adonis quatre à cinq verres de madère, de malaga, de champagne ou de rum, à son goût, ce qu'il choisira.

De l'horreur on était passé à un étonnement stupide, et l'on regardait sans trop oser rire; et pourtant rien n'était plus plaisant que de voir le majordome Rosemond enivrer gravement le pauvre nègre, qui, du reste, se laissait enivrer, comme il se serait tout à l'heure laissé mutiler.

Lorsque ce fut terminé, le jeune homme poursuivit :

— Rosemond, conduisez cette fille et ce nègre dans le boudoir qui précède ma salle d'armes; vous les y enfermerez et placerez un petit nègre à la porte, pour veiller à ce qu'on ne les trouble pas. J'y tiens. Tout ce qui leur sera nécessaire, tout ce qu'ils demanderont, on aura soin de le leur donner. — Écoutez bien, vous aussi, Flora, et que mon exemple vous instruise! — Demain matin, Rosemond, vous irez vous-même leur servir un excellent déjeuner; puis vous chargerez mon économe de m'en débarrasser comme il lui plaira. On vendra la fille; quant au nègre, on pourrait l'envoyer chez mon père.

— Sera-ce pour me raconter vos cruautés et vos débauches? demanda tout à coup une voix grave qui s'éleva au seuil de la salle du banquet.

— Rosemond, donnez un fauteuil à monsieur le marquis. — Mon père, je ne m'attendais pas à cette surprise.

C'était, en effet, le marquis de Longuefort, triste, austère, le sourcil froncé et comme une statue gothique de chevalier français, debout, à l'entrée de ce mauvais lieu. Le vieillard avait toujours son grand chapeau de paille noire, et les flocons de ses cheveux blancs pendaient, comme au Vauclain, autour de ses traits, maintenant enflammés et couverts de honte. Flora disparut. Quant aux autres filles, la pudeur ou plutôt un respect mêlé de crainte les avait clouées chacune à leur place. De leurs mains, et quelques-unes de leurs mouchoirs, se voilaient la face. On eût dit que

Dieu était descendu au milieu de cette chambre et les avait tous pris, hommes et femmes, dans leur péché.

Le comte, pour sa part, affectait une assurance qu'il n'avait pas. Il était retombé dans son fauteuil et jouait nonchalamment avec son couteau.

— Vous ne vous asseyez pas? dit-il à son père.

— Où pourrais-je m'asseoir, répondit le marquis, où tu n'aies imprimé une tache?

— Parce que je soupe! Voilà bien les pères.

Le vieux planteur étendit son bras vers les mulâtresses.

— Mon fils, puisse le Seigneur ne pas précipiter sur ta tête autant de maux que tu te plais à étaler de prostituées à sa vue.

— L'homme est plus sévère que Dieu.

— Ce n'est pas la vertu qui parle ainsi.

— Ah, la vertu! murmura avec impatience le jeune homme, et il vida son verre qui était rempli de vin de Constance.

Le marquis demeura d'abord muet; puis, s'étant remis, il marcha jusqu'au fauteuil de l'insolent, s'y appuya tranquillement; et alors de ce corps desséché par l'âge sortit une tempête grêle et froide, plus terrible cent fois que tous les éclats d'un jeune homme en fureur.

— Mon fils, à la mort de votre mère, je vous ai compté une somme de 500,000 francs; à la mort de votre mère, je vous ai dit de pleurer et je vous ai couvert de vêtemens de deuil; à la mort de votre mère, je vous ai confirmé un nom qu'elle m'avait rendu en expirant, pur et honoré, comme je le lui avais apporté, comme je l'avais reçu de mes pères, et je vous ai recommandé de le tenir si haut en l'air que jamais la malice de mes ennemis ne pût monter jusqu'à sa pureté. A peine l'année s'achève : qu'avez-vous fait des 500,000 francs?

— Je les ai mangés.

— Des vêtemens de deuil?

— Je les ai quittés.

— Et de mon nom? et de mon nom?

— Mon père, s'écria le jeune homme en se relevant avec fierté, et ses yeux éteints s'étaient ranimés, et sa taille flottante s'était redressée : mon père, pour ce qui est du nom, je n'ai point failli; je l'ai défendu trois fois avec mon épée. Je vous le rends tel que ma mère vous l'a rendu et comme vous-même vous me l'aviez donné.

— Tu mens! reprit avec plus d'énergie le planteur, tu mens par ta

gorge, misérable enfant! Mon nom n'était pas ce que tu en as fait; il n'avait point traîné dans tous les égouts de la ville, hué de ceux-ci, insulté de ceux-là, fable et mépris des patrouilles de la nuit. Ah! tu appelles cela me rendre mon nom comme je te l'avais donné! Tiens, demande à tes infâmes valets s'ils l'avaient jamais articulé sans s'incliner jusqu'à terre; demande à ce troupeau de filles si elles l'avaient jamais chanté dans leurs orgies; demande à la ville entière si jamais bouche s'était ouverte pour autre chose que pour le bénir et l'implorer, tandis qu'aujourd'hui il vole dans les rues et dans les campagnes, terni comme toi, redouté comme toi, chargé de haines comme toi. Ah! je sais, tu l'as trempé trois fois dans le sang et tu t'en vantes! Sur mon honneur, il y a beau sujet! Mes aïeux, à moi, apprenez-le, monsieur, n'étaient pas de si habiles spadassins; ils ne tiraient l'épée que sur le champ de bataille, et lorsque le roi, leur maître, leur avait crié : *A la rescousse, Longuefort!* qui est resté le cri de ma maison... Je vous avais béni à la mort de votre mère; je vous maudis à cette heure. Détestable ingrat, qui donnes à jouer, à boire sur le tombeau fermé de la veille! Sans respect, sans vénération, sans reconnaissance! qui me parles comme je ne parlerais pas au dernier de mes nègres! Où sont donc les devoirs des enfans? Quand je mourrai, et réjouis-toi, ce ne sera pas dans un temps bien reculé, tu pourras vider à ton aise mes coffres-forts; mais par Notre-Dame, n'aie pas l'insolence de porter un crêpe.

— Monsieur de Longuefort! s'écria le jeune homme hors de lui.

En même temps il marcha résolument contre son père.

Le vieillard tira froidement son chapeau.

— Est-ce à ma tête que vous en voulez?

Et lui arrachant des mains le couteau dont il était armé, il en balafra l'écusson sculpté au haut du fauteuil.

— Cela fait, continua-t-il, je te déclare bâtard. Un démon tel que toi n'a pu sortir d'une sainte pareille à ta mère. Le jour de ta naissance, il y a eu fraude.

— O ma patience! s'écria le fils.

— Garde-la, je te conseille. Je n'ai pas fini. Pourquoi t'appelle-t-on comte de Longuefort? Ce n'est pas là ton nom. Tu t'appelles comte de la Négraille.

— Ah, mon père! mon père!

— Je ne suis pas ton père. Je suis celui sur lequel tu t'es levé armé d'un couteau. Dieu s'en souviendra. De ce jour sera donné le signal de la

correction qui t'est due. Le Seigneur voudra toujours que les pères soient respectés, le Seigneur étant père lui-même. Ah! vil débauché, le plus cruel opprobre d'un pays qui tombe en ruines, et qui n'a pas en tombant un noble jeune homme à élever sur ses débris! Pauvre rocher! ce sont les vieillards qui te restent, et les femmes, et les petits enfans. Tu es seul, abandonné comme moi, et notre dernier jour sera le même; un jour de tombeau ici, un jour de fête ailleurs! Les jeunes gens de ce temps se sont habitués à tirer contre leurs pères le couteau avec lequel ils partagent leur fortune aux courtisanes et aux affranchies de race africaine. Ils ne bénissent plus leurs mères. Notre âge d'or est passé. Eh bien! prends ce livre, toi, comte, toi, le plus fou et le plus pervers de ces impies, toi qui n'as rien épargné de pur ici-bas, toi qui as trouvé moyen de mêler jusqu'aux textes du Seigneur aux sales délires de tes accouplemens arrosés de vin. Prends cette Bible, te dis-je. Tu l'as portée ici pour tes plaisirs, qu'elle serve à ton châtiment. Ouvre-la, et lis à chaque page : « Maudit celui qui égare l'aveugle en son chemin! Maudit celui qui viole la justice dans la cause de l'étranger! Maudit celui qui n'honore point son père ni sa mère! » Sois content, toutes ces malédictions t'appartiennent. Et moi j'y ajoute celle-ci : Maudit celui qui lève une arme sur des cheveux blancs! Que ses cheveux ne blanchissent pas!

— Au nom de ma sœur!

— Elle me consolera, ta sœur. Toi, je ne veux plus te voir. Si tu as des enfans, qu'ils te reçoivent comme tu m'as reçu, et qu'ils te menacent comme tu m'as menacé! Ta sœur, si elle est ma fille, ne t'appellera plus son frère.

Le comte tomba à genoux, et l'inflexible vieillard s'en alla, et peu après, tout ce qui était dans la salle. Si grossier que fût ce monde, il avait senti combien imposant et formidable était le spectacle auquel il venait d'assister.

LOUIS DE MAYNARD.

CHRONIQUE.

Depuis que la question de l'intervention est résolue dans un sens négatif, toutes les intelligences, toutes les intrigues du monde politique se sont mises au repos. On laisse l'Espagne et sa régente se consumer lentement dans l'agonie d'une guerre civile dont tous les honneurs reviennent à don Carlos, grâce à la profonde incapacité des généraux que la *patrioterie* espagnole a investis du commandement des armées. Mina s'occupait du traitement de ses rhumatismes, écrivait trois lettres par jour à Mme Mina son épouse, et consacrait le reste de son temps au chapitre des fournitures, si bien qu'il est sorti de sa glorieuse campagne à peu près guéri, adoré de sa femme et fort honnêtement riche; Valdès, ministre de la guerre et généralissime des armées royales, a sans doute entendu des militaires du continent railler les coiffures gigantesques, les moustaches terribles, les immenses épaulettes des officiers de la Péninsule, et trouve plus raisonnable comme aussi plus commode de marcher à la tête des troupes, en chapeau rond, en redingote bourgeoise, une canne à la main, comme un fermier qui visite ses champs. Ce qui est beaucoup plus commode encore, mais beaucoup moins raisonnable, c'est de se faire battre jour par jour par les carlistes, qui courent, chantent, fument et râclent de la guitare tant qu'ils veulent dans les provinces occupées par eux. MM. Oraa, Espartero et Zugarramurdi sont trois autres hidalgos d'une très-jolie force, qui passent tout juste à côté des bataillons ennemis pour les approvisionner, d'hommes, de fusils, d'argent et de poudre.

Ayant découvert enfin au bout de deux ans que le gouvernement de la reine n'envoyait contre eux que des généraux couards et des soldats pétri-

fiés par la peur, les carlistes se sont livrés à tous les débordemens de vanterie imaginables. Il y a la matière de deux aunes de drap dans la barbe et la moustache de tout soldat navarrais. Sa ceinture, surchargée de pistolets, de tromblons et de couteaux, porte de quoi exterminer la population de trois provinces. Les bulletins de l'armée rebelle épuisent les mots sonores du vocabulaire espagnol, qui est riche, on le sait, en orgueilleuses locutions. On a fait justice, en France même, du *chauvinisme* français. Il est bien petit garçon à côté du *chauvinisme* espagnol.

Pour peindre la fanfaronnade de ces guerriers, qui se promènent de long en large dans cet éternel et ridicule Bastan, et ruinent la caisse de leurs régimens par leur effroyable consommation de souliers, il suffit de dire que leurs drapeaux noirs portent une grande tête de mort avec des os en sautoir, et cette devise : *La victoire ou la mort.* La victoire, ils la rencontrent rarement, parce que les deux partis font assaut de vélocité, et se piquent tous deux de courir comme des Basques; la mort encore moins, si ce n'est quand ils sont pris et fusillés. Quel pays !

L'Europe va donc assister, les bras croisés, à cette comédie de guerre civile que la cruauté des combattans rend seule meurtrière; notre Bourse s'est remise des émotions qu'elle avait éprouvées, et nos hommes politiques vont s'endormir dans le *far niente* que conseillent les ardeurs caniculaires dont nous sommes accablés. Les députés pensent à leurs moissons, à leurs bois, à leurs familles, et se disent de tendres adieux jusqu'à la prochaine session. Un dîner de cent soixante-seize couverts a réuni chez Lemardelay ceux des honorables qui ne veulent pas se quitter sans un dernier coup de fourchette. Plusieurs de ces messieurs vont trouver la désolation dans les départemens qu'ils représentent; les rivières débordées ont cassé en deux les ponts les plus solides, charrié des maisons, des bois, des prairies, noyé des troupeaux, en un mot, causé tous ces désastres qui font dire au journal du département : *De mémoire d'homme on n'a vu d'inondation pareille.* Or, il y a tous les ans des inondations qu'on n'avait pas vues de mémoire d'homme : seulement les rivières semblent s'entendre et convenir d'intervalles raisonnables pour ne pas écraser vingt départemens à la fois, et cette année, depuis *la Loire* jusqu'aux Pyrénées, ce n'est qu'un long cri de détresse, une longue exclamation de douleur parmi ces populations ruinées, affamées, sans asile, sans moisson. Il faut dire à la louange des représentans des pays que ce fléau vient de désoler, qu'ils n'ont pas pris leur passe-port sans solliciter du roi et de l'administration tous les secours que réclament de pareils malheurs; il est inutile d'ajouter que la charité publique ne s'en inquiète pas le moins du monde. Dans notre belle France, et avec notre état de société, il n'y a de souscription

possible, d'imposition volontaire, que pour des monumens ou des entreprises politiques, pour des sabres d'honneur, des vases d'or offerts à la patrie, des coupes, des médailles commémoratives et des tombeaux de mauvais goût; personne ne se trouve trop riche d'un liard, trop riche d'une sympathie pour le malheur réel.

— Les plaisirs d'été se multiplient à Paris comme si la première lune de mauvaise humeur ne pouvait pas disperser tous ces kiosques, ces pavillons chinois et turcs, démantibuler ces tentes, flétrir ces parterres; si la fureur des établissemens en plein air ne se modère pas, nous finirons par voir la chambre des députés tenir ses séances dans le carré Marigny, et l'académie achever son dictionnaire sous les marronniers des Tuileries en mémoire des académiciens d'Athènes. Les concerts des Champs-Élysées et du café Turc sont des inventions tropicales à l'usage des peuples dévorés par le soleil. Il n'est pas jusqu'à Musard qui ne se donne les airs d'étouffer dans son immense bazar Saint-Honoré : deux bassins, ou plutôt deux cuves de bois ornent le premier péristyle de la salle, et des jets d'eau de vingt pieds alimentés par les eaux grasses de la poissonnerie anglaise, répandent en l'air une fraîcheur et une odeur de marée salutaires. Tivoli, dont la vogue sommeillait depuis deux ans, a repris une faveur incroyable. Les fêtes de mardi et vendredi étaient le rendez-vous des femmes élégantes, de tous les hommes *comme il faut* et de toutes les sommités princières que Paris contient : M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours, assis sur des chaises, regardaient les incroyables tours de force de Diavolo, tandis que le comte de Syracuse visitait avec une excusable curiosité d'étranger tous les recoins du jardin : assurément le jeune prince napolitain s'est conduit, dans son court séjour à Paris, avec bon goût et simplicité, et cependant, il a été l'objet de sarcasmes peu mérités. Un journal qui fait de l'opposition en petit format, relevait spirituellement l'injustice de ces attaques qui ne font pas honneur à la presse, parce qu'elles s'adressent à un étranger inoffensif, et qu'elles violent ainsi les lois de l'hospitalité; on ne désigne pas hautement à la vindicte française un banqueroutier, un voleur, anglais ou espagnol, qui se réfugie sur notre territoire, qui souvent vient y tenter de nouveaux vols, de nouvelles banqueroutes; et un jeune homme de vingt-cinq ans, doux et poli, trouvera chez nous des épigrammes, des injures, sous le prétexte unique qu'il est prince. Revenons à Tivoli qui est un charmant jardin fréquenté par les gens du monde, embaumé de fleurs, égayé par des fanfares, éclairé par des feux de toutes les couleurs; à ceux qui ne peuvent pas quitter Paris, nous conseillerons Tivoli deux fois par semaine, et tous les jours le concert des Champs-Élysées, dont la fameuse Saint-Hubert, avec ses échos

de chasse, ses retentissemens de cor et son galop imitatif, fera la fortune de M. Masson de Puitneuf.

Instruits, dès l'origine, de tous les détails de l'horrible affaire qui doit occuper la cour d'assises vers la fin de ce mois, nous avions voulu les taire, parce que le silence, en pareil cas, est le seul remède possible aux douleurs d'une famille; mais M. de Morell vient de livrer aux tribunaux l'homme qui a voulu déshonorer et tuer sa fille. La publicité ne l'effraie plus, parce qu'il faut une punition pour de pareils attentats. Tous les journaux contenaient donc le récit des faits imputés à M. de La Roncière, officier de lanciers, attaché à l'école de Saumur. Cette narration, extraite de l'acte d'accusation, a ému tout Paris. Après avoir déploré les effets d'une vengeance qui s'est acharnée sur une pauvre jeune fille de seize ans, on se demande si la science des experts écrivains n'est pas une mauvaise plaisanterie, beaucoup moins tolérable que le jugement de Dieu usité dans le moyen âge. Les experts écrivains ont déclaré que quelques-unes des lettres anonymes attribuées à M. de La Roncière, et, qui plus est, avouées par lui, étaient de la main de Mlle de Morell! et tous les jours, en matière civile, à propos d'intérêts immenses, des procès se perdent ou se gagnent sur la déclaration des Brard et des Saint-Omer, assermentés près des tribunaux. Le préjugé des experts écrivains n'aurait pas dû survivre à la création du PRUD'HOMME d'Henri Monnier.

— THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — FAUBLAS était naguère un joli petit roman, libertin, faux, amusant, défendu dans les colléges et dans les pensionnats de demoiselles. On ne le lisait que dans les colléges et les pensionnats, où il ravageait de jeunes têtes, et développait les germes de toutes ces passions qui éclatent plus tard dans la société, sous la forme de rapt, d'adultère, de duel, de séduction. FAUBLAS n'enseignait pas le monde à ses lecteurs, mais il leur apprenait qu'il est agréable d'enlever des femmes à leurs maris, glorieux de se battre pour elles, plus glorieux encore de les faire noyer et de les tirer de l'eau quand elles poussent l'amour jusqu'au suicide. Ce succès de FAUBLAS dans les dortoirs et dans les chambrettes du collége Henri IV et de l'établissement royal de la Légion-d'Honneur, était concevable parce qu'on en parlait à voix basse, parce que dans une famille le nom de FAUBLAS n'était pas prononcé, et qu'aucun signe public et extérieur ne légalisait l'existence du dangereux roman. Aujourd'hui que les affiches de spectacle ont défloré ce titre mystérieux, aujourd'hui enfin que la Porte-Saint-Martin a traîné le féminin chevalier sur ses planches huileuses, FAUBLAS ne doit plus être qu'une lecture de cuisinière ivrogne et de cocher de cabriolet. Adieu, Faublas; tu as perverti nos dix-huit ans, tu nous as fait rêver des marquises luxurieuses, des

comtesses tendres et innocentes, et des maris ultrà-bêtes; nous avons essayé tes travestissemens, et l'on nous a mis à la porte, parce que nous avions de la barbe et la voix rauque; tu nous as ennuyés avec ton épisode polonais de Lodoiska, mais nous te pardonnons tout, M. Harel t'a tué. Que Mlle Georges te soit légère!

On sait ce que c'est que M. Harel se jetant sur une idée, sur un titre populaire, et l'attaquant avec sa brutale parcimonie. Il a fait de Faublas un tableau de femmes et d'hommes enguenillés, un assemblage de malotrus mal faits, mal élevés, mal vêtus; appelant à lui tous les rebuts de province et de troupes ambulantes, tous les funambules éclopés et borgnes des foires publiques.

Le libretto rose que nous avons trouvé dans notre loge a restreint les Amours de Faublas à deux conquêtes, celle de la marquise de B*** et de la comtesse de Lignolle, sans compter un baiser pris à la soubrette Justine, qui a cinquante ans. Faublas s'habille en femme, séduit la marquise, fait des charades avec la comtesse et la retire vivante d'un baquet à poissons rouges, dans lequel le désespoir l'avait précipitée. L'orchestre accompagne cette scène déchirante de l'air : *L'amour, l'estime et l'amitié sont les compagnons du voyage.* — Voilà pour la partie spirituelle du ballet. Quant à la partie matérielle, elle est digne du théâtre où l'odeur la moins désagréable qui coure dans les corridors est celle d'un quinquet mal éteint.

Le premier acte nous représente un bal masqué. Si ce n'est à l'Opéra, le public doit savoir, une fois pour toutes, que dans tous les théâtres le *bal masqué* est un prétexte pour faire prendre l'air à tous les haillons moisis du vestiaire. Costumes d'arlequins, de sauvages, d'Espagnols, de Colins, tout paraît impunément dans un bal masqué. Les personnes qui n'ont pas le courage de se lever à sept heures, le mercredi des cendres, pour voir la descente de la Courtille, s'en feront une idée complète en assistant au premier acte de Faublas. C'est la mascarade la plus sale et la plus avinée qu'on puisse rencontrer; mais cette fête n'est pourtant pas comparable au divertissement villageois du troisième acte. M. Harel a ressuscité le berger et la bergère faisant la bouche en cœur et dansant des pas de houlette. Où diable M. Harel prend-il ses bergers? Il les prend là où il trouve ses bergères.

Ses bergers sont maigres, tortus, chauves, et complétement sur leurs boulets; ses bergères ont des ognons en saillie, des cors cuisans, des durillons énormes, des bleimes et des éparvins. Cette bergerie maladive aurait besoin d'être plongée en masse dans un bain de rivière. Quant aux premiers sujets, nous ne pouvons faire sur eux qu'une observation générale, c'est que leur denture est aussi équivoque que la fraîcheur de leurs sou-

liers. Nous excepterons Mlle Fourcisy, qui n'a pas perdu ses bonnes traditions d'Opéra, et qui se distingue dans cette cohue par le bon goût de sa toilette et de sa tenue. M. Carey fera bien de tirer son pantalon.

Ce ballet de FAUBLAS a été considérablement applaudi.... par Mlle Georges et Mlle Georges cadette, qui, placées dans une avant-scène des secondes, recevaient l'impulsion invisible de M. Harel, caché derrière le pilier, et témoignaient leur enthousiasme par des hourras et des trépignemens frénétiques.

Ces trois personnes ont redemandé M. Carey et Mme Bertrand-Atrox.

M. Moëssard est venu dire : « Messieurs, *l'auteur* de la pièce que nous avons représentée *est de* M. Léon; *l'auteur* de la musique *est de* M. Piccini.

— PALAIS-ROYAL. — L'OMBRE DU MARI, par MM. Desnoyers et Dupuy. — Pendant qu'un sergent du génie, condamné pour délit militaire, est absent du logis conjugal, un clerc d'huissier joue au revenant, et pendant la nuit tâche d'imiter la voix et le langage du fugitif pour tourmenter sa femme. Le sergent revient, obtient sa grâce et saisit à la gorge le galant nocturne. Voilà tout. Plus, des couplets et quelques mots d'esprit.

— Il vient de se former au bois de Boulogne, porte Maillot, un nouvel établissement, *la villa nova*, destiné à recevoir la société fashionable qui ne peut s'éloigner de Paris pendant l'été. Le dandisme parisien a déjà pris sous sa protection *la villa nova* du bois de Boulogne, qui réunit, dit-on, tous les genres d'agrément, une salle de billard, un salon de réunion, une société charmante; il ne manque à *la villa nova* qu'un plus grand nombre de recueils littéraires et de livres nouveaux.

— On annonce pour la semaine prochaine la première représentation, à l'Ambigu, d'ANGO, drame de MM. Luchet et Félix Pyat. Bocage, absent de Paris, depuis près de six mois, fera sa rentrée par le rôle d'Ango. L'administration a fait pour cet ouvrage des dépenses de décors et de costumes vraiment incroyables. LE FESTIN de BALTHAZAR et LE JUIF ERRANT pâliront devant cette mise en scène, tout accessoire et de luxe, d'ailleurs; car le drame d'ANGO est, dit-on, assez fort pour s'en passer, même au mois de juin.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LUCIEN SPALMA, par M. J.-A. David. — Il reste à notre génération incrédule et irrévérencieuse une belle croyance, la foi dans le génie, le respect pour l'intelligence; il lui reste un instinct généreux, celui de la justice. Peut-être les idées religieuses, en s'éteignant, ont-elles laissé derrière elles, dans le cœur des hommes nouveaux, le noble désir de réaliser dès ici-bas des vœux qu'on n'est plus aussi assuré de voir la Providence exaucer dans l'autre vie. Ce n'est plus au ciel qu'on reproche aujourd'hui de ne point mettre les gens à leur place, c'est à la société. Si Gilbert était né de nos jours, il aurait vécu heureux et à l'aise.

Cependant il y a une certaine classe d'hommes qui sera toujours d'un *placement* difficile : ce sont les esprits élevés, mais indolens, qui savent concevoir de grandes choses et sont incapables d'exécution; actifs par la pensée, mais privés de la force de vouloir. Si la naissance et le hasard placent de tels hommes dans une position brillante, ils sauront s'y maintenir, et leur supériorité se manifestera d'une manière éclatante; mais s'il leur faut se frayer péniblement un chemin, ils ne sauront jamais écarter les premières ronces qui viendront embarrasser leurs pas, et se coucheront nonchalamment dans l'herbe. Ils sont dans le monde comme était Hoffmann dans un orchestre : mauvais exécutant, chassé du banc des violons, repoussé par les basses et conspué par les flûtes; mais qu'il tombe par hasard au siége du chef d'orchestre, le génie du compositeur s'élance aussitôt de la tombe, évoqué par le premier geste de son bras droit marquant la mesure.

C'est de l'un de ces hommes intéressans et voués, pour la plupart, au malheur, que M. J.-A. David a écrit l'histoire. Son héros n'est ni un poète, ni un peintre, ni un musicien; mais jamais musicien, peintre ou poète n'a compris mieux que lui les merveilles de la nature, les mystères de l'harmonie ou les accens de la poésie. Avec un caractère faible et indolent, Lucien Spalma tombe entre les mains d'un être égoïste et médiocre, qui, sous le titre d'ami, finit par le subjuguer entièrement. Cet ami, Oscar de Savigny, modèle parfait de l'homme actif au dix-neuvième siècle, s'approprie les travaux, les pensées et jusqu'à la logique de Lucien. Il se fait ainsi valoir aux dépens de l'homme sans caractère avec une audacieuse adresse.

Ce serait priver les lecteurs d'un vif plaisir que d'entrer dans les détails ingénieux de cette honteuse exploitation. M. J.-A. David a su tirer un

grand parti de cette belle donnée. Les manéges, les fatigues, les transes de l'égoïste, qui trahit son ami jusqu'à suborner sa femme pour la faire servir à son ambition, sont bien faits pour donner un profond dégoût des gens *habiles*. Ce sont de petits jeux du hasard qui détruisent les échafaudages péniblement élévés par Oscar de Savigny, et mettent subitement au jour sa perfidie et ses manœuvres. Le naïf et rêveur Lucien, saisi par la griffe de fer de la réalité, forcé d'ouvrir les yeux sur la laideur humaine, sort de sa léthargie par un crime. Les dernières pages du roman nous le montrent à Constantinople, fuyant la civilisation d'Occident, où le brigandage et l'oppression prennent des formes polies, et saisi d'un enthousiasme ardent, à la vue de la grande civilisation orientale qui tombe en ruines. L'auteur nous promet une suite à ce brillant début. Nous ne saurions trop l'exhorter à poursuivre dans tous ses développemens une large conception qui excite la sympathie de tout ce qui a quelque générosité dans le cœur. Son livre est un éloquent plaidoyer en faveur des hommes nés pour être opprimés par notre société d'argent, de corruption et de savoir-faire; c'est un cri puissant et douloureux qui fera tourner la tête un moment à la foule prosternée dans la poussière, à l'entour du veau d'or.

—LE MARQUIS DE PONTANGES, 2 volumes, par Mme de Girardin. — Pour ma part, j'aimerais toujours mieux *lire* une femme ailleurs qu'en ses livres. C'est une curiosité d'égoïsme fort concevable. On a son roman en robe de bal, en peignoir de mousseline; il pose là sans masque et sans fard sous vos yeux même; vous étudiez librement toutes ses allures, ses délicatesses, ses brusqueries, ses soudainetés et ses repos. Une femme qui écrit de jolies lettres n'est déjà plus *elle;* c'est une charmante et douce comédienne qui récite sa passion. Voilà pourquoi j'ai toujours eu grand'peur des romans de femmes, les prisant à l'égal de la Charte, comme vérité, et du blanc de céruse, comme candeur.

LE MARQUIS DE PONTANGES, ouvrage récent de Mme de Girardin, est encore du nombre de ceux qui échappent à cette individualité féminine qu'on serait peut-être en droit d'attendre de l'auteur de NAPOLINE, de RUTH et de NOÉMI. Mme de Girardin, avec un abandon et une souplesse de style très-remarquables, n'a voulu peindre qu'un des torts de notre société de hasard; elle a voulu, ce nous semble, montrer une à une chaque infirmité et chaque faiblesse, toutes désunies et tristes, faute d'unité, de compassion, de lien. Laurency est un délicieux souvenir d'Ophélia, effeuillant tristement sa vie et ses pâles roses; le marquis est ce quelque chose d'éteint qui n'a de nom dans aucune langue; espèce de noble perdu, devenu bibliophile à défaut d'autre énergie, exemple *crétin* (qu'on nous passe le mot) de cette aristocratie à part qui reçoit par le même courrier LES DÉBATS et la GA-

zette de France; pauvre humanité malheureuse et décrépite qui n'a pas même de soleil pour se chauffer, comme Caliban, et qui, surprise par les secousses révolutionnaires, souffrira toute sa vie, sans le savoir, de cette paralysie, le fruit des volcans! Au milieu de ces deux extrêmes, l'un de résignation (c'est Laurency), l'autre d'impuissance (c'est le marquis de Pontanges), placez une jeune et oublieuse figure de ce siècle, un homme habile à tout, fort de tout, encore dans sa fleur, et ne demandant qu'à vivre pour aimer; amenez-le au fort de cet amour, et faites surtout qu'il dépense en incidens de hasard cette organisation si arrêtée et si riche; vous aurez Lionel; Lionel, le meilleur de ce siècle et de ce livre, allant mourir misérablement, comme Gilbert, dans un hôpital de fous! Cette galerie de sentimens et de personnages est vraie et sentie. Il y a dans ce livre le talent d'un homme, la grâce d'une femme; c'est une belle et touchante esquisse que je placerais immédiatement après le lépreux touchant de M. de Maistre, et la douloureuse Indiana de G. Sand.

— Le libraire Moutardier publie une nouvelle édition *illustrée* des Aventures de Robinson Crusoé, qui se recommande par son exécution typographique. Cette édition est de plus une nouvelle traduction de l'ouvrage de Daniel de Foë, par Mme Tastu, qui s'est montrée, cette fois comme toujours, digne de sa haute réputation. Le Robinson *illustré* sera accompagné de cinquante-deux gravures sur acier et de plus de cent vignettes d'après les dessins de M. Sainson; l'ouvrage entier formera deux volumes in-8°; le premier volume a paru.

— Le libraire Arthus-Bertrand vient de faire paraître un ouvrage remarquable : c'est l'Analyse de l'histoire grecque et de l'histoire asiatique, par M. Arbanère. Cet ouvrage, qui a été confié à l'imprimerie royale, sur le rapport d'une commission de membres de l'Institut, se distingue de la plupart des publications du jour par un style correct et une notable abondance d'aperçus philosophiques, qui lui donnent une haute portée.

— Le libraire Charpentier, rue de Seine, 31, vient de publier la première livraison d'une nouvelle traduction de Byron. Nous attendrons, pour examiner le travail du nouveau traducteur, qu'il ait paru un certain nombre de livraisons sur lesquelles nous puissions asseoir un jugement. Chaque livraison de cette nouvelle édition contient une belle gravure anglaise; l'exécution typographique laisse peu à désirer, et tout assure un grand succès à cette publication, dont le prix est d'ailleurs fort modique.

THE HON^BLE MRS ADDINGTON.

ESQUISSES ET PORTRAITS.

I. — MISTRISS NORTON.

Si dans le monde actuel les philosophes trouvent des motifs de tristesse, ils y rencontrent en revanche de légitimes sujets de risée. Les vieux pays d'aristocratie essaient de se démocratiser. La tendance de l'Angleterre actuelle, peut-être même celle de l'Allemagne, penchent déjà vers le nivellement des rangs et des fortunes. Nous, au contraire, qui n'avons plus même l'ombre d'une aristocratie, qui avons passé le niveau sur tout, détruit les groupes supérieurs, marché sur le cou de la noblesse, donné les étrivières à la généalogie, forcé le monde à s'éparpiller en individualités sans foi, et le génie même à devenir démocrate, à ne donner que sa monnaie, à perdre son trône isolé, sa grandeur nécessaire et spéciale; nous, imitateurs des États-Unis, nous qui formons l'avant-garde de la démocratie, savez-vous ce que nous faisons maintenant?

De l'aristocratie!

Oh! que cela ne vous étonne pas : la révulsion est naturelle. L'aristocratie nous manque; nous voulons la reconstruire. La garde nationale est une aristocratie; les supériorités parleuses des journaux en forment une autre, et la croix d'honneur, qu'on raille et qu'on demande toujours, qu'est-ce donc, s'il vous plaît?

Les États-Unis vont plus loin. Cette réalisation de toutes les

théories républicaines, ce pays-modèle ne fait plus un seul pas qui ne se dirige vers une fondation aristocratique. Les richards de New-York ont des armoiries, des écussons et des livrées. Faute de véritables et solennels blasons, ils font peindre sur leurs carrosses des fleurs et des coquillages. On barbouille une rose en champ de gueules, pour faire honneur à un épicier en retraite; un bouquet de tubéreuses, fond-sable, pour embellir la berline d'un mercier millionnaire. Plus tard, cela portera ses fruits; il y aura quelque jour des pères Ménestrier qui expliqueront savamment, dans une douzaine de siècles, les intentions héraldiques du fondateur de la dynastie épicière ou mercière. En attendant, si vous voulez être bien venu à Philadelphie, soyez comte, duc, baron, tout au moins. J'avertis les Italiens, Polonais, Piémontais, Espagnols et Français qui cherchent fortune, que les héritières américaines les attendent; mais eussent-ils le génie de Monti, le style de Sylvio Pellico, la gloire de Lamartine, cela ne suffira pas: il faut broder leur talent d'un titre; ou plutôt le titre seul remplacera le reste : vicomte polonais, marquis allemand, baron italien, ce que vous voudrez!.... les salons transatlantiques vous accueilleront avec honneur.

Que mistriss Norton se donne la peine de visiter les États-Unis; elle pourra compter sur une marche presque triomphale à travers les villes américaines. Bien que son nom ne soit jusqu'ici accompagné d'aucun titre, elle roule dans la haute sphère aristocratique de la Grande-Bretagne; ses écrits respirent la saveur élégante des salons d'Almack, et sa beauté même semble le type de la distinction anglaise.

L'Angleterre, dans ces derniers temps, a été le domaine royal de l'esprit féminin. Peu de femmes se sont élevées à une grande hauteur de pensée; peu d'entre elles ont acquis un rang splendide, une gloire européenne; mais le nombre de celles qui ont écrit de bonnes et excellentes choses, qui les ont fait lire, qui nous ont consolés de nos ennuis, qui ont vu leurs œuvres traduites en plusieurs langues d'Europe; ce nombre est très-con-

sidérable. Voici mistriss Hemans, femme de race allemande, qui a importé dans la poésie anglaise la rêverie vague et mélancolique de sa patrie; mistriss Charles Gore, peintre gracieux des folies aristocratiques; Marie Russell Mitford, qui vit au fond d'un village, et qui en reproduit les petites annales avec une vérité agréable. Il ne faut pas oublier miss Landon, l'auteur de *l'Improvisatrice*, poète et romancière élégante et brillante; ni mistriss Sommerville, la madame du Châtelet de la Grande-Bretagne actuelle, une femme qui connaît les comètes comme son métier à broder, et qui ferait route à travers la voie lactée sans s'y perdre. Je ne vous parle pas de mistriss Trollope, qui a conquis une réputation satirique dans les trois mondes, en Europe, en Amérique et en Australasie; femme d'esprit et de caricature, qui a continué lady Morgan, et dont j'aurais peur, en vérité, si elle débarquait en France : que deviendraient tous nos génies? Je n'ai pas complété la liste. L'auteur de *Marriage* et de *Flirgtation* a droit à nos hommages, et j'aime spécialement le style heureux, facile, gracieux, naïf, et l'érudition assez rare de mistriss Jamieson. A cette armée anglaise de femmes auteurs, il est vrai que nous avons à opposer une femme de *génie* et quelques femmes d'un grand talent. Les noms de Mme Tastu, de Mme Desbordes Valmore, et le nom plus jeune, mais plein d'avenir de Mme Anaïs Ségalas, valent bien tous ceux que nous avons nommés. Quant à George Sand, il est isolé sur son trône; elle se tient debout sur son rocher; il n'a point de rival, elle n'a point d'égaux; c'est le grand écrivain du siècle, écrivain amphibie comme le siècle, le plus remarquable prosateur de l'époque, à mon avis, du moins.

Pourquoi tant de femmes auteurs en Angleterre?

C'est que la femme s'ennuie beaucoup en Angleterre. En France, nous la menaçons du même sort; la discussion politique est mortelle pour la femme. Aux États-Unis, où la discussion politique s'assied et trône sur le comptoir, la vie féminine est un bâillement perpétuel, entremêlé de comptes de cuisine et de baptêmes annuels. Quand l'Amérique aura fait vers l'aristocratie les progrès nécessaires (son aristocratie n'est encore qu'à l'état

d'embrion), toutes ses femmes deviendront des femmes savantes. On n'apercevra pas un bas blanc ou noir sur toute l'étendue des territoires de l'Union; ce ne sera qu'une population féminine de bas bleus. J'en tremble d'avance.

L'Angleterre, qui a fait régner à la fois la discussion et l'aristocratie, a donc contraint ses femmes, à force d'ennui, à se réfugier au fond de l'écritoire. Il faut ajouter qu'elles ont été jalouses des hommes; les hommes seuls étaient quelque chose. A eux l'individualité, à eux le rang, à eux le nom, à eux l'honneur. Un discours au parlement, une bannière politique hardiment soulevée, faisaient éclater un nom viril au-dessus de tous les autres noms. La vie de salons, cette vie de causerie et d'influence féminines, n'existant pas à Londres, toutes les femmes intellectuelles, auxquelles il ne suffit pas d'être admirées pour leur sourire, de faire triompher la coupe de leur robe, d'être vues aux premières loges, ou de porter la plus belle garniture, se sont demandé quelle était leur position, et à quoi elles pouvaient être bonnes dans le monde. Le désir, ou plutôt le besoin d'écrire, se présentait naturellement; la liste complète des femmes auteurs que le gouvernement représentatif a fait naître dans la Grande-Bretagne remplirait un gros volume.

Avant l'accession de Guillaume, ou, si l'on veut, avant l'usurpation de ce roi, on vit quelques femmes savantes, quelques aventurières, placées hors de la société, mettre au monde ou des bouquins illisibles, ou des pamphlets orduriers, ou des romans licencieux, ou des drames qui le sont encore plus. Dès le quinzième siècle, Jeanne Gray avait appris plusieurs langues pour son plaisir, et la pauvre enfant, si cruellement punie d'avoir approché du trône, était très-forte en grec. La reine Élisabeth, qui touchait fort bien du piano (*virginalls*, le piano du temps), faisait aussi des sonnets, dans lesquels elle disait :—*Vertu-dieu! si mes ennemis m'ennuient, je les éléterai comme de mauvais arbres!* ce qui était fort poétique, comme vous voyez. Elle écrivait élégamment en français, le français du seizième siècle : « Mon frère, disait-elle à Henri IV d'un ton aigre-doux, me

» suys assez montré sœur vostre et bonne et entière amye, pour » ce que me laissiez faire en mon mesnage ce qu'il playt à moy » de faire ! » C'était fort juste.

Après tout, pendant les seizième et dix-septième siècles, je ne vois pas de femmes de lettres proprement dites. Sous Charles II, une mistriss Manly rédige, sous le nom de *l'Atlantide*, les mémoires secrets et galans d'une cour qui ne mettait aucun secret dans sa galanterie ; rapsodie calquée sur les *Amours des Gaules*, par Bussy Rabutin, mais très-inférieure au modèle. Je me souviens encore d'une madame Aphra Behn, dont les romans auraient fait rougir les lecteurs de Vadé ; mais surtout d'une mistriss Centlivre, dont les pièces, imitées, quant au plan, de l'espagnol et du français, ne semblent avoir qu'un seul but, la propagation de l'espèce humaine. Cette dame faisait dans ses ouvrages une consommation si extraordinaire d'alcôves, de lits, d'amans, d'échelles de corde, d'aventures ultra-érotiques, de calembours immodestes, de pudeurs déchues et de félicités rapides, que toute expression se refuserait à rendre le caractère général d'une scène transformée en mauvais lieu :

She puts fairly all her actors to bed.

Ce n'étaient pas là des femmes de lettres. Elles avaient précisément le même genre de talent, la même position, la même valeur que miss Wilson, l'auteur des *Lions* et des *Tigres*, a obtenues en Angleterre, et que la Contemporaine a pu conquérir parmi nous. Le règne des femmes auteurs en Angleterre ne commence qu'avec milady Montaigu, c'est-à-dire avec le gouvernement représentatif proprement dit, ce gouvernement de disputes, de théories, de combats perpétuels, qui, engageant les hommes dans une éternelle et vive querelle, force les femmes à se créer une autre carrière, et à sortir par une autre voie de l'obscurité dans laquelle on les plongeait. Ensuite ont afflué les miss Edgeworth, les mistriss Burney, les Joanna Baillie, les mistriss Wolstonecraft, les mistriss Inchbald, les lady Morgan. Toutes

ces dames étaient roturières, quelques-unes nées dans les classes inférieures de la société. Mais quand les lords firent des romans, quand l'homme de lettres et le dandy se confondirent, les femmes suivirent le même mouvement, et toute l'aristocratie féminine se mêla de prose et de vers.

C'est à la tête de cette suzeraineté féminine et romancière que se place mistriss Norton. Il est bien difficile de donner quelque idée d'un talent exquis, mais plus remarquable par sa délicatesse et sa finesse, que par la hardiesse et la brusquerie des tons : un de ces talens qui éclosent dans les civilisations achevées, qui en recueillent la fleur et le parfum.

Mistriss Norton, petite-fille du grand et spirituel Shéridan, du seul homme qui ait fait du drame en Angleterre depuis Shakspeare, domine la plupart des célébrités littéraires du grand monde. Ses poèmes ont de la grâce, un éclat de style qui n'est dénué ni de chasteté, ni de verve, et une délicatesse agréablement et vivement colorée. Elle aussi elle a traité, non sans succès, le sujet fatal à tant d'écrivains, le Juif errant, *the Undying one*. Mais je préfère à ses grands poèmes ses poésies légères, nées d'une imagination facile, heureuse, animée par une versification mélodieuse et habile. Plusieurs romans ont aussi contribué à sa réputation bien méritée.

Ph. C.

SOLDAT.

— Garde à vous, pelotons... par le flanc droit... droite... pas accéléré... marche!

— Marcher? où?

— Tu es bien curieux, soldat; marche, et pas un mot; marche à la corvée, à l'exercice, à la mitraille; va griller au Caire, geler à Moscou, sauter à Trafalgar, mourir partout, excepté dans ton lit. On te promet de l'ombre quand le soleil sera couché, pas de boue après la gelée, du pain quelquefois, mais des balles, des grenades, des obus, des boulets, des ordres du jour et des jambes de bois à discrétion. Va t'exposer, comme une poupée de tir, à la carabine du chasseur tyrolien, aux longs fusils des Kabyles, aux flèches des Baskirs et aux fusées à la congrève de la civilisation : quatre maladies à ajouter aux trente et un mille deux cent vingt-trois énumérées dans le redoutable Dictionnaire des sciences médicales de M. Panckouke. Marche sans dévier dans l'ornière de fer de cette discipline militaire, plus impitoyable que le destin des tragédies antiques; marche, comme les heures, sans t'arrêter jamais. Que le plaisir s'agite ou que la mort moissonne à tes côtés, il te faut avancer en aveugle vers un océan sans rivages. Être exceptionnel, ta vie n'est-elle pas une perpétuelle abnégation du *soi*? Va donc, obéis sans murmure; et quand je dis obéis, ce n'est pas une petite affaire. Dans la vie civile, on n'a en général que

deux tyrans directs : sa femme et le percepteur des contributions; toi, la hiérarchie de tes maîtres est bien plus nombreuse et bien plus compliquée, mon sergent, — mon lieutenant, — mon colonel, — mon général. C'est incroyable, la quantité de gens qui ont le droit de te mettre à la salle de police, depuis le caporal de semaine jusqu'à l'auguste chef de l'état. Si, comme homme, tu es, ainsi que le prétend Fichte, « roi de la nature et de la pensée, » je ne sais vraiment pas trop comment pourra se tirer de là ta prérogative.

La *victoire* et la *gloire* dédommagent, il est vrai, de bien des choses; mais ces capricieuses princesses font quelquefois bien long-temps espérer leurs indemnités. Leurs palmes immortelles ne poussent pas toujours aussi vite que les ananas et les petits pois des serres-chaudes de Montreuil ou d'Écouen. En attendant ces brillantes primeurs, prends ce balai, ces sabots, cette étrille; charge-toi comme un dromadaire, de paille, de bois, de souliers, de matelas, de capotes, de gibernes et de haricots. Tu coûtes cher à l'état, vois-tu; et comme il faut qu'il mette de l'ordre et de l'économie dans sa gestion, on a trouvé cet ingénieux moyen de simplifier les frais de transport. Tout s'importe à la caserne à dos de héros. On exporte par le même procédé la soupe administrative, qu'image de la Providence, tu vas distribuer aux hommes de garde, en mettant toute la ville dans la confidence du menu militaire. Ce brouet épais et bienfaisant s'annonce au loin par des émanations nutritives, par des brises pénétrantes, qui redoublent l'impatience des consommateurs en expectative. Parfois, en savourant cette manne officielle, il leur arrive de s'apercevoir que dans le trajet le calorique s'en est un peu trop complétement dégagé; mais il n'y a rien à dire : le réglement ne porte pas qu'elle arrivera chaude à sa destination.—Il est vrai que tu n'es pas éternellement réservé à ces fonctions dynamiques et culinaires. Un de tes camarades, ton unique ami peut-être, dans ce désert peuplé qu'on appelle un régiment, a commis quelque inconséquence; le conseil de guerre juge qu'il importe au salut de l'état qu'on lui loge douze balles dans la tête, et te voilà désigné pour faire partie du peloton. Marche! De quoi te plaindrais-tu? Tu n'étais que palfrenier, marmiton, mulet de bât; tu deviens bourreau : c'est de l'avancement.

Passons.

Il est quatre heures du matin. Mollement étendu sur un matelas que le munitionnaire a réduit patriotiquement à sa plus simple expression pour endurcir les défenseurs de l'état, en leur évitant toutes les séductions de

la mollesse, tu dors sur la foi des traités; tu dors du sommeil des justes et des hommes qui ont monté la garde la nuit précédente. Tout à coup un oulement de tambour se fait entendre : c'est un ordre de départ. En cinq minutes, tout le monde est sur pied; en une demi-heure, tout le monde est sous les armes, et soixante minutes ne sont pas écoulées, que de toute cette foule qui se pressait dans les cours, sous les galeries, dans les corridors de la caserne, il n'y reste pas un fifre. De plus longs préparatifs seraient superflus. Il s'agit d'une excursion insignifiante, d'une véritable promenade de santé : trois cents lieues d'un trait, et au bout de ce trait, la guerre, c'est-à-dire l'infini.

Bon! va dire ce troupeau de bas bleus et de dandies littéraires qui a étudié la physiologie de la guerre au Cirque olympique; bon! voilà qui rompt la monotonie de la vie de garnison; voilà qui jette un peu de poésie sur ces existences abruties par l'étroite observance d'une discipline qui courbe tout sous un niveau de plomb. Que de charmes dans cette carrière aventureuse, où tout est neuf, accidenté, imprévu! Comme ces paysages et ces épisodes se contrastent et se succèdent! aujourd'hui, de riches prairies; demain, des landes stériles, puis des plaines, des vallons, et des visages toujours nouveaux.

Soit; je concède tout cela; j'accepte même la campagne des Français dans la Péninsule, et j'indique à dessein celle-là, parce qu'elle avait plus de caractère et de physionomie. Dans l'Allemagne et dans le pays de l'Est, en général, la guerre s'adresse à des gouvernemens dont les formes sont toutes militaires. Depuis l'acte de Munster, les divers souverains du corps germanique ont tourné toutes leurs vues vers le perfectionnement des institutions guerrières qui pouvaient assurer leur autorité; mais en accoutumant leurs sujets à une soumission exacte et minutieuse, ils ont détruit d'autant l'énergie individuelle. Il en est résulté jusqu'à présent que dès qu'une province a été conquise, les masses, privées de toute initiative, restaient passives, comme l'âne de la fable, bien persuadées qu'on ne pouvait guère les charger de plus d'un bât. La guerre se faisait exclusivement par les troupes de ligne avec plus de rivalité que de haine. Tout se bornait à serrer et à déployer la colonne; il y avait toujours quelque chose de normal dans le désordre et de régulier dans la confusion : on dévastait avec système, on se tuait méthodiquement, sur trois hommes de profondeur. La population restait en dehors de la querelle; et ces habitudes de soumission étaient si fort enracinées, que ce fut sous le patronage de la cour et de l'aristocratie que

s'organisèrent, plus tard, le *Tugenbund* et la *Burschenshafft*. Dans la Péninsule, au contraire, on trouvait un peuple que ses mœurs, ses préjugés et la configuration géographique du pays isolaient de toutes les autres nations continentales. Cette situation et la sévérité des institutions religieuses ayant empêché les Espagnols de prendre part aux disputes et aux controverses qui remuaient l'Europe au seizième siècle, leur caractère national n'avait reçu aucune atteinte; car le gouvernement, quelque arbitraire qu'il fût, ne ressemblait en rien au pouvoir militaire tel qu'il existait en Allemagne, où la soumission constante des volontés de chacun et de tous à la volonté d'un seul comprimait sans cesse le ressort individuel. Depuis l'époque où Ferdinand-le-Catholique réunit en un seul les divers royaumes de l'Espagne, il s'était à peine passé un règne sans que le peuple eût manifesté son existence et exercé son action, en imposant des conditions à ses maîtres ou en expulsant quelques-uns de leurs favoris. Lorsque Madrid se souleva, par exemple, pour forcer Charles III à renvoyer le ministre Squilaci, le roi fut obligé de venir composer en personne avec le peuple, sous la protection d'un franciscain qui le couvrait du crucifix. La bourrasque passée, la cour, qui s'était retirée à Aranjuez, voulut revenir à la charge et diriger des troupes contre la capitale. A l'avant-garde marchaient les gardes wallones, corps assez impopulaire, parce que, tout recruté qu'il avait long-temps été dans les possessions de la couronne d'Espagne, on le considérait comme étranger. Le peuple assaillit cette tête de colonne avec vigueur, et l'on entendait crier de toutes parts : *Si entraran los Wallones, no reynaran los Borbones;* « Si les gardes wallones entrent dans Madrid, les Bourbons cesseront de régner. » Les gardes wallones n'entrèrent pas; Squilaci partit, et l'ordre se rétablit. Remarquez bien que cette impatience de tout frein à toute centralisation, qui aujourd'hui encore couvre l'Espagne de bandes et fournit à don Carlos une armée de vingt mille hommes, était naturellement plus vivace dans les provinces, où mille circonstances, provenant du climat, des mœurs et du sol, donnaient aux nationaux des facilités sans nombre pour varier la guerre et lui faire changer chaque jour de terrain, d'objet et d'aspect.

On se trouvait donc certainement là dans les conditions de la poésie conventionnelle du genre. Aujourd'hui c'était le siége d'un monastère, demain celui d'une guinguette, d'une grange, d'un moulin. On avait affaire le matin à des troupes régulières; le soir il vous tombait sur les bras des partisans déguenillés, lazzaroni militaires portant le rescille andalous, la

jupe valencienne et le sayon galicien. On pouvait avoir la tête fendue d'un coup de sabre, d'un coup de fronde ou d'un coup de crucifix. Était-on au bivouac dans les plaines de l'Espagne méridionale, cette vie en-dehors offrait mille accidens pittoresques. Autour de feux reflétés par les faisceaux, on voyait confondus des soldats de toute arme que le défaut de distributions régulières d'effets d'équipement avait contraints à se travestir de la manière la plus bizarre. On en voyait d'affublés de portions de vêtemens féminins, et plus d'un avait suppléé sa capote absente par le froc de quelque chartreux; à côté de ce cénobite de nouvelle espèce fumaient gravement des mamelucks, turban en tête et yatagan à la ceinture, objets de profonde horreur pour les populations péninsulaires. Habile à profiter de tout pour augmenter l'exaspération nationale, le clergé avait imaginé de répandre que ces mamelucks étaient l'avant-garde des Maures, auxquels Napoléon voulait rendre l'Espagne, et l'on ne saurait croire combien cette fable ridicule avait contribué à exciter les esprits. Ceci pourra sembler fabuleux. Rien n'est cependant plus exact, et ces idées s'étaient si bien infiltrées parmi les masses qu'en 1820 encore, des paysans valenciens me soutenaient que ce projet n'avait manqué que par suite des revers de l'Empire.

Pendant que ces enfans du désert s'occupaient de toute autre chose que des souvenirs du généralife et de l'Alhambra, des officiers d'état-major discouraient des événemens de la guerre, et rappelaient quelques épisodes des campagnes précédentes. Parfois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, arrachait son piquet et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il assistait aussi à l'affaire qu'on racontait. La scène avait jusqu'à son fantôme : quelque cuirassier, drapé jusqu'aux yeux dans son manteau blanc, dont les larges taches de sang révélaient les causes de l'immobilité de l'homme de fer. Dans les cantonnemens, autres tableaux, autres incidens. En approchant des bourgs de la Castille et de la Manche, on ne voyait point s'en échapper ces vapeurs qui, s'élevant sans cesse au-dessus des cités populeuses, y forment une double atmosphère. Au lieu de ce bruit confus qui annonce la circulation et la vie, on n'entendait que le son des heures frappant à l'horloge de quelque monastère abandonné, ou le croassement de ces immenses bandes de corbeaux, comme on n'en voit, je crois, que dans les domaines de sa majesté catholique. Dès que les grand'gardes

avaient pris leur place, on rompait les rangs, et toute cette population improvisée se répandait comme un torrent dans les rues, visitant, sondant, furetant et cherchant partout des vivres et des fourrages. Ici on ouvrait une porte par ce procédé expéditif, qui consiste à tirer un coup de fusil dans la serrure. Plus loin, des soldats toisaient intérieurement et extérieurement la paroi d'un rez-de-chaussée avec tout le soin qu'eussent pu mettre des antiquaires à quelque opération semblable exécutée près d'une dolmen druidique ou d'un obélisque égyptien; il s'agissait de voir si le terrain n'était pas plus élevé *intra* qu'*extra muros*, ce qui indiquait presque infailliblement qu'on l'avait exhaussé pour cacher quelque chose dans un double plancher. Les soldats français avaient emprunté cet ingénieux diagnostic aux Polonais, sans contredit les premiers maraudeurs du monde. C'est encore d'eux qu'on avait appris à jeter de l'eau dans les jardins, afin de voir si la terre, s'imbibant plus vite dans un endroit que dans un autre, n'avait pas été nouvellement remuée pour y enfouir des objets qu'on voulait soustraire aux investigations de ces hôtes incommodes. En général, le résultat de ces recherches était assez triste, tant parce que le pays était épuisé par la guerre, que parce que les habitans se retiraient dans des localités où il n'eût pas toujours été prudent d'aller les relancer. Avait-on trouvé quelques maigres quartiers de chevreau, de la merluche d'une antiquité presque antédiluvienne, on venait faire cuire tout cela au logement; heureux quand cette opération n'était pas troublée par l'explosion de quelques paquets de cartouches laissés à dessein dans l'âtre par le propriétaire de la maison, qui léguait en partant ce divertissement pyrotechnique aux Français! Dans plusieurs provinces, le souper était une question de chaque soir, et le fait seul de cette alarmante éventualité résumait la question d'inspiration et d'entrain relativement à des gens qui, en tout état de cause, eussent donné toutes les mélodies de Thomas Moore pour une tranche de bœuf ou un sac de pommes de terre. Rien ne tend moins en effet que la diète la fibre poétique, et n'éteint plus cette fièvre imitative qu'on appelle l'esprit de corps. Faites donc chanter des ritournelles de vaudevilles et donnez des poses de mélodrame à des gens dont l'utopie est un verre d'eau-de-vie et un morceau de pain! Les pauvres diables répondront par ces aphorismes polyglottes qu'on trouve charbonnés sur les murs de toutes les casernes de l'Europe, comme pour rappeler sans cesse aux intéressés le positif de la profession :

AU SOLDAT,
IL FAUT
LES JAMBES DU CERF,
LA FORCE DU CHEVAL,
LA PATIENCE DU CHAMEAU,
LE COURAGE DU LION
ET
LE VENTRE D'UNE PUCE.

Méditez ces simples maximes et vous serez plus vivement frappé de la pensée profonde qui préside aux compositions de cet artiste dont la popularité grandirait peut-être encore, s'il était complétement compris : Charlet. On admire en général tout ce qu'il y a de spirituel, de facile et d'ingénieux dans son talent; on glisse un sourire sur ces scènes empreintes d'une verve inépuisable et saisissante, mais peu de gens vont au fond de l'idée puissante qui domine cette œuvre. Examinez bien toutes ces figures jetées dans des attitudes si diverses et groupées dans une intention qui semble procéder exclusivement par le grotesque. Il y a du rire dans ces physionomies, quelquefois même de la gaieté folle; mais cette gaieté, c'est de l'individualisme; et si elle se généralise, vous la voyez revêtir une teinte frénétique et lugubre. Le soldat détruit avec une volupté sauvage, avec une brutalité sans bornes et sans calcul. La plus belle glace d'un château vole en éclats sous le coup de crosse du dernier fantassin. Il faut au hussard ivre des draperies frangées d'or pour essuyer ses bottes fangeuses, et près du bûcher le mieux fourni, l'on se chauffe avec des boiseries précieuses et des meubles somptueux. L'enfant détruit aussi, mais c'est par ignorance de l'usage et du prix des choses. Le soldat, lui, détruit comme pour se venger de la société qui le sacrifie, et peut-être avec cette secrète pensée d'égoïsme que ces objets qu'il anéantit auront moins vécu que lui. Cette arrière-pensée de protestation, vous la retrouvez dans chaque page de Charlet. Son type général, c'est cette apathie active, cette résignation boudeuse qui se résumait admirablement dans le mot de *grognards*. On voit qu'il a retourné la pensée de Callot, et pris à rebours l'œuvre du peintre des *Misères de la guerre*. Son œuvre à lui, cette œuvre si futile et si rieuse en apparence, pourrait s'intituler *les Misères des gens de guerre*, et sa pensée, vous la retrouvez indiquée chez tous les peintres du genre. C'est, — Gredin de sort! — Chien de temps! — Coquin de

métier! Toujours la plainte, et dans *le premier coup de feu* l'histoire de ces angoisses indicibles qui saisissent parfois les plus braves et les mieux aguerris, quand les premiers boulets font jaillir la terre, ou passent en vibrant à travers la forêt de fer des baïonnettes.

L'heure de la sanglante péripétie qui termine, soit en plaine, soit derrière un rempart, ce drame à phases si diverses, est arrivée. Voici le moment d'appliquer les philanthropiques prescriptions de cette proclamation publiée en 1794, et maintenue depuis dans l'armée russe, sous le nom de *Catéchisme de Suwarow*, son auteur. Le document est curieux comme pièce à consulter pour l'histoire de la philosophie de la guerre et de la civilisation.

« Joignez les talons, tendez le jarret; un soldat doit être droit comme » une flèche.

» Frappez avec la baïonnette : la balle est une folle; la baïonnette ne » s'égare que d'une côte à l'autre.

» Percez le Turc renversé; il peut vous donner un revers de sabre, » *même quand il est mort.*

» Voilà le retranchement. Le fossé n'est pas profond; le parapet n'est » pas élevé : escaladez. Feu à la tête de la colonne, puis la baïonnette. » Enlevez les batteries, tuez les canonniers, tuez tout dans les rues. » Lorsque le mur intérieur est occupé, allez au pillage dans les bâtimens » et dans les maisons, toujours *l'arme froide;* autrement vous risquez » d'incendier votre nid, etc. »

Oui, l'heure est arrivée, qui sera la dernière de la moitié de ce troupeau d'hommes ameutés de tant de points divers sur cette étroite et dernière arène. Déjà le canon vomit méthodiquement la mitraille, et de temps à autre une grande explosion vient dominer le fracas. C'est un caisson qui saute comme ces marrons qu'un enfant oublie dans les cendres, en partant pour l'école. La terre tremble au loin sous les pesans cuirassiers. Hourrah! Papillon d'acier, le brillant lancier voltige autour des masses flamboyantes de l'infanterie et vient périr au pied d'un rempart mobile, sous les coups de ce porc-épic de fer qu'on appelle un carré. Cette masse, l'artillerie l'écrase et la brise à son tour.—Le soldat tombe; il tombe au bruit des fanfares, du tumulte et des cris, comme le taureau du cirque espagnol; il tombe plein de force et de vie, et les fanfares continuent; il tombe, et ses derniers regards trouvent quelquefois à l'horizon une petite église tapissée de lierre, avec son porche vermoulu, son coq et son clocher. Hé-

las! ce n'est pas l'église de son village; ces champs ne sont pas ceux où, enfant, il venait anticiper sur la vendange, faire du feu près de la grosse pierre, et deviser de sorts et de revenans dans la hutte roulante du berger. Ce village n'est pas celui où s'écoulaient ses années d'oisiveté occupée; il n'aura ni une place ni une croix de bois dans ce cimetière, dont les murs crénelés et palissadés en font une forteresse improvisée. Son linceul, c'est un lambeau sanglant; et pour dernière parole de consolation, quelque cantinière ivre de l'eau-de-vie des morts, quelques paysans faméliques, sortis de la forêt voisine pour redemander en gros à la guerre ce qu'elle leur a pris en détail, diront en le poussant du pied : « Pas encore mort... Crève donc, chien! » Ils retourneront ces cadavres, comme la hyène qui fouille les sépultures. Armes, vivres, vêtemens, tout sera arraché, disputé, empilé, partagé, troqué; tout aura sa place dans cet horrible bazar, depuis l'élégant habit d'officier, essayé naguère avec tant de complaisance devant la psyché d'un boudoir, jusqu'à la ration de lard, qu'on fera frire sur place, dans la cuirasse détachée d'un cadavre. Tout sera recueilli, excepté les lettres d'une mère ou d'un ami, excepté ces riens charmans, ces amulettes contre l'absence, que de sa douce main quelque jeune fille avait placées sur le cœur du soldat.

Ne croyez pas toutefois que tant d'ossemens soient destinés à blanchir éternellement dans la campagne, à la honte du siècle et du respect dû aux morts. Non! ce scandale sera épargné. Voici venir des sociétés anglaises, qui font fouiller les bois, les rochers, les ravins, recueillant avec un soin minutieux ces tristes dépouilles. On en charge d'immenses voitures, on va les rendre à la paix du tombeau. Généreux enfans d'Albion! ils appartiennent à quelques-unes de ces associations philanthropiques dont l'active charité s'étend sur les deux hémisphères. — Pas du tout; ce sont des fabricans de produits chimiques de Fulton-Fields; ils vont mettre au récipient les fémurs, les coccis et les tibias des héros, et leur donner pour urne cinéraire une barrique de noir animal. On aura adressé à leurs mânes de magnifiques allocutions; ce sera le sujet d'une foule de ronflantes prosopopées; on en aura fait des espèces de demi-dieux, et leurs restes serviront à cirer les bottes. — O fabricans de produits chimiques de Fulton-Fields! vous êtes immenses, vous résumez Malthus et Bentham, l'époque et la nation; vous êtes les dignes émules de ces puritains de la compagnie des Indes qui expédiaient à la fois aux indigènes des Bibles et des idoles en chrysocale.

On objectera peut-être que rien n'annonce le retour des grandes hécatombes stratégiques, si bizarrement exploitées, en dernière analyse, par l'industrialisme britannique, et l'on pourra reprocher à cette lugubre homélie d'être au moins inopportune. C'est vrai que la goutte d'huile qui doit faire rouler sur leurs gonds, pour s'ouvrir à deux battans, les portes classiques du temple de Janus, semble indéfiniment suspendue. Partout règne une politique homœopathique qui n'admet l'intelligence et l'énergie qu'à des doses infinitésimales, et les gouvernemens se sont mis au régime de cet homme qui, se croyant de verre, n'osait plus remuer, crainte de se briser. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'on fait partout de l'éclectisme pratique, bien que la philosophie n'ait certainement rien à revendiquer dans toutes les folies qu'on ne fait pas.

Voyons; il ne s'agit ni de continuer les hallucinations débonnaires de l'abbé de Saint-Pierre, ni de plagier les théorèmes dissolvans du compère Mathieu. Trop de réalités tristes nous assiégent, le positif de la vie nous enlace, nous étreint de trop près pour qu'il soit permis aujourd'hui de rêver des utopies; mais ne serait-il pas bien temps de renoncer à ce système de grande guerre né à des époques où l'âpreté des mœurs, la rigidité des croyances et la solidité des convictions rendaient toute transaction impossible, et où il ne s'agissait de rien moins que de réaliser de grandes synthèses sociales et fixer la carte politique de l'Europe? Passe encore pour la guerre civile. C'est un différend qui se vide entre les parties intéressées, et chacun au moins croit savoir à peu près de quoi il s'agit; mais à quoi bon, sauf quelques rares exceptions où le mal provoque le mal, à quoi bon ces armées qu'on tient partout l'arme au bras et le sac au dos? A la conservation du territoire? Eh! qui songerait à le violer ce territoire, occupé que chacun est chez soi à ses affaires domestiques? A la conquête, sous le triple rapport de l'équilibre, de la ligne de défense et de l'agrandissement du marché national? Mais le système des pointes militaires a détruit tout le système de barrière, soit physique, soit politique, de même qu'il n'y a plus d'équilibre possible quand il peut tomber d'un instant à l'autre des pavés dans la balance. Sauf l'Angleterre enfin, qui serait tout sur le continent comme unité industrielle, mais qui ne peut y être rien comme unité militaire, il n'y a guère de pays dont les produits, qu'il faudrait admettre, en cas de réunion par la conquête, ne balançassent, au détriment des conquérans, les avantages de sa consommation. Est-ce par hasard au profit de l'émancipation générale

que l'on prétendrait guerroyer? Eh! grand Dieu! laissez les peuples s'émanciper eux-mêmes; laissez-les porter les coups, si, comme la femme de Sganarelle, ils veulent qu'on les batte. Prenons deux exemples. Voilà deux princes qu'on empêche de trôner, par ce motif que l'un est un donneur d'eau bénite et l'autre un Otello. Eh! que vous importe, je vous prie, et qu'avez-vous à y voir, si les Espagnols veulent qu'on les asperge, et les Portugais qu'on les étrangle? Si vous invoquiez la raison d'état, je vous comprendrais. Cette raison-là dispense de toutes les autres : mais, de grâce, ne parlez pas de liberté, car la liberté est chose essentiellement relative, et rien ne ressemble plus à l'esclavage que celle qu'on impose. Que chacun fasse donc ses propres affaires, et tant pis pour ceux qui subissent Gessler, soit que Gessler affiche son despotisme ou l'escamote, soit qu'il arbore insolemment sa toque ou la façonne en bonnet phrygien.

Voilà ce qu'un nouveau paysan du Danube pourrait venir proclamer devant ce dix-neuvième siècle, si progressif dans les mots, si stationnaire dans les choses; mais le pauvre homme courrait grand risque de perdre son temps et son huile. La routine est si puissante; une sottise est si facile à faire, l'abus trouve toujours tant de champions, et « l'animal de la gloire » de saint Augustin a tant d'émules! Voyez, par exemple, si, pendant les quinze années de paix générale de la restauration, on a laissé échapper une occasion de donner ou de recevoir des horions. Ayacucho et Missolonghi, les Balkans et Navarin sont là pour l'attester, et Dieu sait, s'il fallait compter de clerc à maître, quel a été en définitive le bénéfice des vainqueurs! Mais non; il faut toujours des emprunts, des indemnités d'entrée en campagne, des bulletins, des *Te Deum* et des épaulettes étoilées. Il faut que ce nuage d'escadrons, de trains d'artillerie, de shackos, de bidons, de moustaches et de pompons qui s'amoncelle incessamment à l'horizon de l'Europe, crève quelque part. Sauve qui peut!

Émile Morice.

LAZARILLA.

I.

C'était pendant une de ces délicieuses soirées d'été inconnues dans les climats du Nord ; la lune illuminait de ses blancs reflets la poudreuse rue d'Alcala, les allées du *Prado* et le solitaire palais de *Buen-Retiro*.

Tout ce que Madrid renfermait de monde élégant était réuni vers la porte d'Alcala. Cette promenade de prédilection des belles *madrilenas* ne présentait pas, à cette époque surtout, le coup d'œil piquant et varié de nos promenades françaises. Point de ces robes aux nuances brillantes et douces, point de ces chapeaux coquets autour desquels se marient les rubans et les fleurs, point d'écharpes soyeuses sur de blanches épaules : les modes parisiennes ne paraissaient pas en public sous le règne de Charles III, et à peine si quelques femmes élégantes se les permettaient dans les *tertulias*. Au théâtre, dans les rues, à l'église, elles ne portaient que le noir, partout du noir : robes noires, mantilles noires, blondes et dentelles noires jetées sur les plus belles têtes de l'univers : telle était la mode en Espagne il y a cinquante ans.

Malgré ce lugubre costume et la gravité passée en proverbe des Espagnols, il régnait ce soir-là au Prado un certain air de fête et de gaieté ; le comte d'Artois, frère de Louis XVI, s'y montrait pour la première fois, et on eût dit que tout Madrid s'y était rendu pour lui en faire les honneurs.

Le comte d'Artois était alors jeune, brillant, aimé des dames, admiré de tous. Le peuple battait des mains et criait *Viva* sur son passage, la cour d'Espagne était à ses genoux. Qui n'eût envié une si belle destinée?

Il parcourut les allées en carrosse découvert; son royal cousin le prince des Asturies était assis à ses côtés, et cette jeune noblesse si empressée d'imiter ses manières françaises, si jalouse de sa faveur, se pressait sur ses pas. Les carrosses, la suite et les gardes du corps défilèrent lentement sous les regards de la foule. A dix heures le comte d'Artois rentra au palais : c'était l'heure du coucher de Charles III, et tous les membres de sa famille se faisaient un devoir d'y assister.

Quand le royal cortége se fut éloigné, la foule quitta la porte d'Alcala et se dispersa dans les allées. Les groupes se formèrent autour des tables où l'on servait des glaces et des sorbets, et les chanteurs prirent place.

Un Andalous vêtu du costume de *majo* s'arrêta devant une société nombreuse; il accorda sa guitare, mit sa *montera* sur l'oreille, et entonna d'une voix puissante la vieille romance mauresque *du Desafio de Tarse.*

Une femme fort mal vêtue, une pauvresse se tenait à quelques pas de là; on ne voyait pas son visage sous la vieille mantille noire dont il était couvert, mais on l'entendait dire piteusement : *Por Dios! senores mios, un pedacito de pan!* et cette voix argentine révélait une jeune fille, presque un enfant.

Quand le *majo* eut achevé sa romance, la mendiante se glissa derrière lui, et, à mesure qu'il passait, raide comme un tambour-major et tendant sa *montera*, où pleuvaient les offrandes, elle le suivait et avançait furtivement la main en répétant : *Senores, por Dios!* Elle recueillit ainsi quelques aumônes, mais le *majo* s'aperçut enfin de ce manége. C'était un homme âpre au gain et fort colérique; furieux que l'on osât ainsi participer à ses profits, il lâcha un effroyable juron et asséna un coup de poing sur la tête de la pauvresse. La malheureuse enfant chancela et tomba sur ses genoux. Sa mante s'était détachée dans ce mouvement et laissait voir un visage ravissant, des yeux veloutés et pleins de larmes, une rare créature enfin.

Un cavalier qui venait de lui faire l'aumône la soutint d'une main, et de l'autre il appliqua un vigoureux soufflet sur la joue du *majo*. Alors ce fut une rumeur générale. L'Andalous criait qu'il était noble et qu'il aurait raison de cette insulte; les dames disaient que ce n'était pas la peine

de s'emporter ainsi pour une petite gueuse, et les hommes s'empressaient autour de la mendiante à demi morte de frayeur.

La foule grossissait, le tumulte allait croissant, et bientôt on ne sut plus de quoi il était question; chacun criait et se disputait pour son compte. Heureusement l'alcade de Barrio arriva avec ses hommes, il fit saisir le *majo*, et l'envoya coucher en prison. Sur ces entrefaites la mendiante avait disparu, entraînée par le cavalier qui l'avait si lestement vengée. Il la fit entrer dans un petit café borgne des environs de la porte d'Atocha, et sur un signe qu'il adressa au garçon, celui-ci les introduisit dans une pièce attenant à la grande salle.

Le cavalier demanda une tasse de chocolat et une bouteille de vin des Canaries. La mendiante, toute confuse, s'assit, après bien des façons, sur un vieux tabouret rembourré. On les servit, et ils demeurèrent seuls dans ce salon enfumé et mal éclairé par une lampe accrochée au mur.

La pauvresse avait avancé sa mante sur son visage, elle sanglotait et ne touchait point à sa tasse de chocolat. Le cavalier se versa du vin, alluma son cigaritto, et entreprit de la consoler.

— Il n'y a pas là de quoi se noyer dans les larmes, mon infante, dit-il en aspirant une bouffée entre chaque phrase de son discours, le brutal a eu plus de mal que vous, j'en réponds. Jésus Maria! Je sens encore sa joue sous cette main-là. Allons, séchez ces beaux yeux, charmante désolée. Voulez-vous un verre de ce vin des Canaries? Il est excellent; ce vieux coquin de Pedro Badillo assure qu'il a dix feuilles; je n'en crois rien, mais c'est égal, il se laisse boire. Savez-vous que vous êtes merveilleusement belle, *mi alma?* Quand nous aurons mis quelques bagues à ces petites mains, elles pourront faire honte à celles d'une grandesse. Vous pleurez toujours! Mais que faut-il donc pour vous consoler, poulette? Tiens, embrasse-moi.

A cet impertinent propos, suivi d'un geste plus impertinent encore, la mendiante jeta un cri et voulut sortir. Le cavalier courut fermer la porte, et se prit à rire.

— Ah çà! dit-il, qu'est-ce que c'est que ces manières-là, princesse? Te ferais-je peur, par hasard, moi, don Antonio Colosia y Campillo, un des plus jolis garçons de toutes les Espagnes?

Et comme elle cherchait à ouvrir la porte, il cessa tout à coup de rire, et ajouta d'un ton brutal : — Finiras-tu avec tes façons? Allons, mets-toi là, bois ce verre de vin, sinon, *per vida mia!* je te le jette au visage.

Apparemment cette grossière menace fut proférée très-haut, car on frappa à la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la promenade. La jeune fille ouvrit à l'instant, malgré l'opposition de don Antonio Colosia y Campillo. Un jeune officier aux gardes entra.

— Cavallero, dit-il, cette femme est-elle la vôtre?

Don Antonio répondit seulement par un geste négatif et dédaigneux.

— Est-elle votre maîtresse?

— Peut-être. Mais qu'est-ce que cela vous fait?

— Seigneur, ne le croyez pas! s'écria la mendiante; avant ce soir, je n'avais jamais rencontré ce visage de malheur. On m'a frappée, j'ai eu peur, et je l'ai suivi jusqu'ici; voilà tout!

— Allons, marche devant moi! interrompit don Antonio en saisissant la jeune fille par le bras.

Elle lui échappa et courut se réfugier près de l'officier, dont elle implora la protection par un geste suppliant et muet. Il se mit devant elle, et dit : — Cavallero, cette femme se place sous ma sauve-garde, et je ne souffrirai pas qu'elle soit insultée! Si ce propos vous choque, je suis prêt à vous en rendre raison.

— *Valgame Dios!* interrompit don Antonio, vous vous faites le champion de cette drôlesse! Elle ne vaut pas, en vérité, la peine que deux gentilshommes se coupent la gorge pour elle.

Puis, passant fièrement au milieu des spectateurs que cette scène avait attirés, il sortit du café.

L'officier tira de sa poche une poignée de réaux et les donna à la mendiante qui fut s'asseoir hors du café; là elle demanda encore l'aumône pendant quelques instans.

Au bout d'une demi-heure environ, on entendit des cris dans une contre-allée; il était déjà tard, et il n'y avait plus personne dans le café, si ce n'est l'officier aux gardes qui s'y était arrêté pour prendre un sorbet. Il tira son épée et commanda aux garçons de le suivre avec des flambeaux. A vingt pas sous les arbres, ils trouvèrent la mendiante se débattant contre don Antonio qui cherchait à l'entraîner.

— En garde, lâche! cria l'officier; à présent tu te battras pour cette pauvresse.

Don Antonio tira son épée; on entendit le fer se croiser, puis un cri perçant; la mendiante avait été touchée, elle tomba aux pieds de don Antonio qui lâcha son épée et s'enfuit à toutes jambes. Tout cela s'était passé

en un clin d'œil, sans que personne pût comprendre comment ce malheur venait d'arriver. L'officier consterné passa son gant de peau sur la pointe de son épée; elle était teinte de sang.

— Dieu me soit en aide! s'écria-t-il, c'est moi qui ai tué cette femme!

— Un homme mort à quatre pas de chez moi! s'écria le cafetier en arrivant tout essoufflé. *Santos cielos!* c'est une femme! la mendiante de tantôt! Don Antonio aura fait ce coup, le scélérat!

— C'est un hasard! un hasard funeste! interrompit l'officier, personne n'est coupable d'assassinat ici. Il faut sur-le-champ prendre soin de cette malheureuse enfant. Avez-vous une chambre à lui donner?

— Toute ma maison est à la disposition de votre seigneurie.

L'officier aida lui-même le cafetier et les garçons à relever la mendiante. On la transporta dans le café, et bientôt elle reprit connaissance. Sa blessure était légère, la peur seule lui avait ôté l'usage de ses sens. L'officier la laissa aux soins du cafetier et de sa femme.

— Voici ma bourse, dit-il en sortant, prenez bien soin de cette enfant. Que rien ne lui manque; je reviendrai savoir de ses nouvelles dans quelques jours.

Le lendemain, il suivit la cour à Aranjuez, où son service l'appelait, et plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il retournât à Madrid.

II.

L'officier aux gardes se nommait don Manuel de Villa Viciosa. C'était un beau cavalier, plein d'honneur, de bravoure et de générosité. Un majorat de dix mille écus de rentes, dont il avait récemment hérité, ne contribuait pas peu à rehausser son mérite, et tous ses amis étaient fort pressés de le marier, tant on était généralement persuadé qu'il rendrait une femme heureuse.

Il y eut pendant le voyage d'Aranjuez de grandes négociations à ce sujet; et quand don Manuel revint à Madrid, il était à peu près engagé.

Le comte de Montepino lui donnait sa fille unique, pour la seule condition qu'il prendrait le nom et les armes de sa nouvelle famille.

C'était un grand parti que doña Luisa de Montepino. Héritière, par sa mère, d'un beau majorat, elle apportait à son mari, avec le titre de comte, 100,000 réaux de rente. On l'avait élevée au couvent des béné-

dictines de Madrid, et elle ne devait en sortir que le jour de son mariage; car son père résidait dans une cour étrangère, où il représentait Sa Majesté Catholique, et sa mère était morte depuis long-temps.

En quittant Aranjuez, don Manuel et le comte de Montepino convinrent que leur visite au couvent des bénédictines aurait lieu le lendemain.

Le même soir, don Manuel alla seul au *Prado*. Comme un mois auparavant, la promenade était animée et brillante; la lune blanchissait de ses rayons les feuillages immobiles; pas un souffle de vent, pas un nuage au ciel, et sous les arbres le murmure des fontaines, les voix sonores mariées aux accords de la guitare, des femmes voilées, des hommes cachés sous leurs larges chapeaux rabattus; quelque chose de galant, de mystérieux, d'espagnol enfin.

Don Manuel se promenait sans but parmi cette foule. Une sorte d'inquiétude et de douloureuse impatience le saisissait dès qu'il venait à se souvenir de cette visite fixée au lendemain.

Son imagination se plaisait à créer la doña Luisa qui lui était destinée; il la fit belle, gracieuse, toute charmante, et il se prit presque de passion pour ce portrait de fantaisie, sans songer que sans doute le lendemain il n'en retrouverait pas l'original.

Au milieu de ces rêves, de cette préoccupation si ordinaire aux caractères indolens et passionnés, don Manuel se rappela tout à coup la scène du café et la mendiante blessée par lui sous les allées du Prado; il s'assura que sa bourse n'était pas vide et entra chez Pedro Badillo.

Don Antonio Colosia y Campillo était dans la grande salle; le *majo*, debout dans un coin, raclait négligemment sa guitare.

Don Manuel passa gravement, mit la main à son chapeau, sans avoir l'air de reconnaître personne, et entra dans la seconde salle.

— Que votre seigneurie soit la bienvenue, dit le cafetier; j'étais impatient de lui rendre compte de ses bonnes œuvres. La mendiante est presque guérie. Sur mon ame, je ne l'ai laissée manquer de rien; votre seigneurie y avait pourvu.

— C'est bien, c'est bien, interrompit don Manuel; je veux voir cette enfant.

— A la minute, fit le cafetier en prenant un flambeau; je vais lui dire de descendre.

— Non, j'irai moi-même là-haut.

Ils montèrent cinq étages. Au bout d'un corridor encombré de vieux

meubles et qui était le rendez-vous de tous les chats du voisinage, se trouvait un galetas à peu près clos. Des paquets de tabac en feuilles, suspendus aux solives, y répandaient une certaine odeur chaude et pénétrante, qui d'abord montait à la tête. Derrière la porte, il y avait un petit lit assez propre; plus loin, un fauteuil de cuir rouge, qui datait au moins du règne des derniers princes de la maison d'Autriche, et près du fauteuil, une table boiteuse.

La mendiante était assise au pied du lit; elle se leva vivement en voyant entrer don Manuel, précédé de Pedro Badillo, et le salua de cet air humble et piteux qu'elle avait en demandant l'aumône.

— Asseyez-vous, mon enfant, lui dit l'officier.

Et comme elle s'obstinait à rester debout, le cafetier ajouta, en la poussant vers un vieux tabouret : — Asseyez-vous donc, Lazarilla; sa seigneurie vous le commande.

Elle se mit, toute confuse, au bord du tabouret; don Manuel prit le fauteuil, et Pedro Badillo resta debout avec son flambeau à la main.

Alors l'officier se demanda si la rare beauté qu'il trouvait dans ce taudis était bien cette même mendiante sauvée par lui des insultes de don Antonio Colosia y Campillo; il hésitait à la reconnaître. C'est que pendant un mois de réclusion, il s'était fait un merveilleux changement dans l'extérieur de Lazarilla : son teint, bruni par le soleil, avait repris une suave blancheur; ses longs cheveux, au lieu de retomber en mèches inégales sur son visage, formaient à son jeune front une gracieuse couronne, et ses traits fins et charmans, qu'elle ne cachait plus sous une mante en guenilles, s'étaient embellis d'une expression ineffable de calme et de mélancolie. Une robe de serge, assez propre, faisait aussi valoir la taille la plus riche et la plus svelte que don Manuel eût jamais admirée.

— Mon enfant, dit-il enfin en jetant un coup d'œil sur le bras que Lazarilla portait encore en écharpe, il a failli arriver un grand malheur, et quoique ce fût sans intention de ma part, je ne m'en serais jamais consolé. Enfin vous voilà presque guérie, par la grâce de Dieu.

— Et les soins de votre serviteur, interrompit Pedro Badillo. J'ai été barbier avant de tenir un café, et je me souviens encore un peu de mon ancien métier. Demandez à la petite. Depuis hier je l'ai déclarée en convalescence, et d'ici un mois, elle pourra faire de ses bras tout ce qu'elle voudra.

— Ah! vous êtes bien bon, seigneur, s'écria Lazarilla, les larmes aux

yeux ; un mois encore, c'est trop. Je me sens déjà guérie..... Me voici en état de gagner ma pauvre vie.

— C'est ça, c'est ça ! tuez-vous pour sortir un mois plus tôt, interrompit le cafetier. Seigneur, elle ne pense qu'à retourner à la porte de San-Francisco pour s'y morfondre tout le jour, la main tendue.

— Mon enfant, dit don Manuel sans pouvoir détacher ses regards de Lazarilla, vous mendiez donc à la porte de San-Francisco ?

— Oui, seigneur, à la petite porte ; et le soir, quand il fait beau, je vais au Prado.

— Et vous avez des parens ? Quel est votre père ?

— Un brave aveugle, bien connu autrefois à la Puerta-del-Sol. Ma mère le menait et elle chantait, tandis qu'il jouait du violon. Ils sont morts tous deux, quand je n'avais encore que six ans.

— Et qui prit soin de vous ?

— Ma grand'mère, une sainte femme. Elle est morte aussi, et maintenant je suis toute seule.

Sa voix s'altéra en prononçant ces derniers mots, et une larme vint au bord de ses longs cils.

— Et, pour vivre, vous demandez l'aumône ? dit don Manuel avec un intérêt profond. Ah ! pauvre, pauvre fille ! Il faut apprendre à travailler, Lazarilla ; c'est le seul moyen de rester toujours une sage et honnête fille. Dès que vous saurez faire quelque chose, je vous procurerai une bonne condition, et voici de quoi payer votre apprentissage.

La bourse tomba dans la main de Pedro Badillo, et la mendiante ouvrit de grands yeux. Cette proposition de travailler lui sembla fort étrange ; mais elle n'osa rien dire.

— Voilà un bonheur ! s'écria le cafetier ; tous les jours de votre vie, Lazarilla, rendez grâce à Dieu de ce coup d'épée : il aura fait votre fortune. Puisque sa seigneurie a la générosité de payer votre apprentissage, moi je me charge de trouver une maîtresse ouvrière qui vous enseignera la couture. Ce sera long, peut-être ; car vous ne savez faire œuvre de vos mains. Allons, remerciez sa seigneurie.

Lazarilla murmura quelques mots inintelligibles et regarda don Manuel avec des yeux pleins de larmes.

— Qu'elle est belle ! pensa don Manuel ; quelle éloquence dans cette muette expression de sa reconnaissance !

— Allons, grande niaise, disait tout bas Pedro Badillo, dites donc quelque chose d'agréable à sa seigneurie.

Mais Lazarilla ne trouva pas une parole.

— Je reviendrai d'ici à quelques jours, dit l'officier en se levant. Bonsoir, Lazarilla; prenez courage; je vous aiderai, et si Dieu veut, le reste de votre vie sera meilleur que le commencement.

— Que Notre-Dame de Guadalupe et le grand saint Jacques, patron de l'Espagne, vous récompensent, seigneur! dit la mendiante d'un ton haut et pénétré. C'était ainsi qu'elle remerciait quand on lui faisait l'aumône; mais elle était trop belle pour que don Manuel fût choqué de ses manières humbles et vulgaires, et il s'en alla fasciné, troublé, presque honteux, car de mauvaises pensées lui étaient venues.

Don Antonio était encore dans le café, et il prêta l'oreille en entendant l'officier qui, au moment de sortir, disait à Pedro Badillo :

— Il faut que votre femme garde de près cette enfant, qu'elle ne paraisse jamais en bas surtout : si belle et si abandonnée, elle serait bientôt perdue.

— C'est vrai, car elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître, la pauvre créature, et puis bête, mais bête... Un libertin la croquerait tout d'abord.

L'officier sortit; don Antonio se rapprocha du *majo*, et ils causèrent à voix basse.

— Voilà un brave et charitable seigneur! dit le cafetier à haute voix; je voudrais qu'on mît des traits comme ceux-là dans la gazette. Une pauvre fille est blessée devant ma porte... je ne sais comment ni par qui; il faisait noir sous les arbres comme dans un four... Je vais porter du secours; un officier se trouve là, il me donne sa bourse sans compter ce qu'il y a dedans... trois doublons et une trentaine de réaux; c'est pour payer le chirurgien et les frais de chambre... Aujourd'hui l'officier revient, il trouve la pauvre créature presque guérie... Croyez-vous qu'après lui avoir donné une si grande marque de sa générosité, il en reste là?... Non, non, messeigneurs : encore une poignée de réaux, recommandations et promesses... Cette pauvresse, toute déguenillée, il y a un mois, est maintenant vêtue; elle a une chambre chez moi, elle apprendra la couture, et enfin elle entrera dans une bonne maison... et le plus beau de toute cette histoire, messeigneurs, c'est que le diable n'en rira pas et que personne ne pourra dire : — Après la charité, le péché; car ma femme garde et surveille la

jeune fille. Chacun connaît Theresa Badillo ; elle peut servir de caution : je m'en flatte...

Pendant ce flux de paroles, don Antonio s'était levé ; il vint se mettre en face de Pedro Badillo et lui dit en manière de réponse : — Cette péronelle à laquelle ta femme sert de caution a été courtisée par tous les cochers de la Puerta-del-Sol ; dis-le de ma part à son protecteur.

Chacun se prit à rire ; don Antonio sortit d'un air goguenard, et Pedro Badillo s'écria avec indignation : — Mensonge, messeigneurs, mensonge ! Voyez un peu la langue des hommes ! Don Antonio avait d'abord amené ici la mendiante, et même elle s'y refusait, non sans raison ; car il est brutal, querelleur, laid de visage, comme chacun peut voir, et pauvre comme un rat d'église... Je le sais, moi qui vous parle... La jeune fille est sage, j'en réponds, et *valgame Dios !* je le dirai en face de don Antonio, en le priant de ne plus mettre les pieds céans !...

— Là, là ! fit le *majo* en sortant du groupe où il était caché, ne vous animez pas tant ; moi aussi je pourrais vous donner des nouvelles de cette colombe que vous êtes chargé de tenir en cage. Je l'ai gardée trois mois dans mon appartement de la place Santa-Barbara, et je l'ai ensuite passée à un musicien de mes amis.

Il s'en alla en achevant ces mots, et Pedro Badillo, confus et stupéfait, demeura en butte aux mauvaises plaisanteries de tous les oisifs qui hantaient son café.

III.

Le lendemain, de bonne heure, don Manuel était déjà chez le comte de Montepino : sa seigneurie expédiait quelques affaires ; elle fit prier son futur gendre de l'attendre dans une galerie contiguë au salon.

Beaucoup de tableaux ornaient cette magnifique pièce ; la plupart représentaient des traits de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Le martyrologe avait aussi fourni plusieurs sujets à l'imagination mélancolique et sombre des peintres espagnols, et tous les supplices que le fanatisme des païens inventa pour les adorateurs du Christ étaient reproduits dans ces admirables compositions.

Don Manuel parcourut la galerie d'un regard distrait ; ces saintes, ces madones lui rappelaient de loin le type de beauté qu'il avait rencontré la veille, mais nulle part il ne le trouvait aussi parfait et aussi frappant ;

ces têtes de vierges, autour desquelles brillait une auréole, n'étaient pas aussi divines que celle de Lazarilla.

Étonné, confus de se rencontrer sans cesse en face de ce souvenir et de cette comparaison, don Manuel s'efforça de tourner ses pensées vers doña Luisa; il essaya de retrouver les agitations qui le bouleversaient la veille en songeant à cette première entrevue; il voulut ressaisir le portrait de fantaisie qu'il s'était créé sous les arbres du *Prado*, mais sa mémoire infidèle ne lui rendait que les traits suaves et enfantins de Lazarilla.

Il s'assit en face d'un tableau de Murillo. C'était la Vierge des douleurs; ses yeux noirs s'élevaient vers le ciel; on sentait des larmes sous ses paupières, et sa bouche entr'ouverte semblait exhaler un soupir de sainte résignation.

— Oh! combien cette divine image lui ressemble! murmura don Manuel absorbé dans une tendre contemplation.

— Je suis aux ordres de votre seigneurie, dit le comte de Montepino en entrant.

Don Manuel se leva brusquement, il rougit comme si le comte eût pu deviner quelles pensées le préoccupaient, et se hâta de répondre : — Si votre seigneurie est prête, nous partirons sur-le-champ.

— Mon cher Manuel, dit le comte en perdant subitement le ton grave et cérémonieux qu'il avait eu jusque-là avec son futur gendre, allons tout de suite, puisque vous êtes si fort impatient de voir doña Luisa. Elle est prévenue de notre visite, et, d'après tout le bien que je lui ai dit de vous, elle est toute disposée en votre faveur. Ce n'est pas une beauté que doña Luisa; mais elle a tant de bonté, d'amabilité dans le caractère et dans les manières! c'est un trésor que je vous donne.

Le bon père s'arrêta tout ému; don Manuel se sentit glacé jusques au fond de l'ame, il ne trouva point de paroles et ne put que s'incliner en manière d'approbation et de remerciement.

— Ce n'est pas une beauté! pensa-t-il; ah, mon Dieu! elle est même laide peut-être....

Depuis la veille don Manuel tenait singulièrement à la beauté.

Pendant le trajet, il ne fut question que de la dot; le comte de Montepino appuya beaucoup sur cet article; il fit le détail de sa fortune, elle était si claire, si liquide, si soigneusement constituée, qu'un procureur n'y eût rien trouvé à mordre. Don Manuel en fut presque effrayé; tous

ces grands avantages, lâchés à bout portant, lui semblèrent une manière de compensation.

Ils arrivèrent. Don Manuel tremblait presque en montant l'escalier, et l'émotion très-visible qu'il essayait de dominer remplissait de satisfaction le vieux comte.

Il n'y avait personne dans le parloir. Tandis qu'on allait prévenir doña Luisa, le comte de Montepino entama une dernière explication sur certaines salines qu'il possédait dans le royaume de Valence, et dont il n'était pas éloigné d'abandonner la propriété à son gendre. Cette fois, don Manuel ne l'entendit pas; toute son attention était tournée vers l'immense grille qui divisait le parloir. Derrière le rideau noir, dont les plis nombreux arrêtaient sa vue, il avait entendu des pas et un murmure de voix.

Le rideau s'ouvrit. Deux religieuses et une duègne se présentèrent de front; trois têtes de Méduse, jaunes, ridées, affreuses; on eût dit que c'était un fait exprès. Derrière elles se tenait doña Luisa. Don Manuel jeta un regard devant lui, puis il détourna la vue, et le comte de Montepino dit gravement :

— Ma fille, je vous présente don Manuel de Villa Viciosa, capitaine aux gardes de sa majesté.

Doña Luisa salua très-bas et s'assit près de la grille; les religieuses et la duègne se mirent à quelques pas derrière elle.

Alors la conversation la plus embarrassante, la plus vide et la plus cérémonieuse s'engagea. Le comte de Montepino y mit une bonne volonté parfaite, doña Luisa une grande timidité, et don Manuel un courage désespéré. L'aspect de doña Luisa l'avait anéanti tout d'abord, et le premier moment passé, il se comportait en homme qui veut prendre son parti.

Qu'on se figure une petite femme si grêle, si délicate, qu'elle semblait perdue dans les vastes plis de sa robe de satin noir à grands ramages. Un rang de perles entourait son cou et remontait par derrière dans des touffes de cheveux d'un blond très-hasardé. Ses traits, sans être difformes, n'étaient point d'accord, et formaient un ensemble bizarre et malheureux. Telle était doña Luisa. Don Manuel n'osa la regarder qu'une fois et en la comparant à cette figure ravissante dont le souvenir l'occupait si obstinément, il se sentit un mouvement de dégoût et de colère tout-à-fait injuste.

Doña Luisa parla peu; sa voix était douce, ses expressions choisies, et peut-être une ame généreuse et bonne, un esprit fin et cultivé, se ca-

chaient sous cette disgracieuse enveloppe; mais don Manuel ne se soucia pas de le deviner.

Au bout d'une heure, le comte de Montepino se leva. Il était dans l'ordre que don Manuel sollicitât la permission de revenir; il fallut pourtant que son beau-père futur le lui rappelât. Doña Luisa consentit par une simple inclination, mais une secrète joie perça dans le sourire qu'elle adressait à son père, et ses petits yeux gris tournèrent timidement sur don Manuel un regard que fort heureusement il ne recueillit pas.

En sortant du couvent, le comte de Montepino se crut obligé de recommencer l'énumération des qualités de sa fille, et les détails sur la dot qu'il évalua encore plus magnifiquement; cette fois le système de compensation était palpable.

Don Manuel était un Espagnol de bonne race; sa parole une fois donnée, il ne songea pas même à chercher quelque biais pour la retirer, et il se résigna. Pendant un mois, il alla très-régulièrement deux fois la semaine au couvent des bénédictines; le comte de Montepino ne l'accompagnait pas toujours, et souvent c'était la duègne seulement qui se trouvait en tiers dans ses entretiens avec doña Luisa.

Don Manuel ne put se dispenser de convenir que sa future épouse avait beaucoup d'esprit, une grande douceur de caractère et des manières nobles et gracieuses; pourtant il se trouvait le plus malheureux des hommes. Sa répugnance pour ce mariage s'augmentait de tous les efforts qu'il faisait pour la vaincre; nulle considération d'orgueil ou de fortune n'aurait pu le décider à un tel sacrifice; mais il tenait son honneur pour engagé, et dès-lors, dût-il lui en coûter tout le bonheur de sa vie, il était décidé à épouser doña Luisa. Le comte de Montepino n'eut aucun doute à cet égard, et il agissait en conséquence.

L'époque du mariage n'était pas encore fixée; mais chacun la regardait comme très-prochaine, et don Manuel en recevait chaque jour les complimens. Il aurait fini, sans doute, par apprécier le bonheur d'être uni à une femme aimable, d'humeur égale, de haute condition, et qui n'avait d'autre défaut qu'une certaine laideur, sans le souvenir de cette ravissante figure dont il cherchait malgré lui la ressemblance.

Il avait compté sur le temps pour effacer cette impression rapide et profonde; mais quoiqu'il n'eût pas revu Lazarilla, il sentait au fond de son cœur qu'elle n'était point oubliée, et que son image se mettait sans cesse entre lui et doña Luisa.

Un jour que don Manuel était allé seul au couvent des bénédictines, il lui sembla que doña Luisa le recevait d'un air plus sérieux et plus triste que de coutume. Au bout de quelques instans, elle fit signe à la duègne de s'éloigner.

Ils restèrent ainsi comme seuls, séparés par la grille, mais assez près l'un de l'autre pour s'entretenir à voix basse sans être entendus de deux religieuses qui se tenaient à l'autre bout du parloir.

— Seigneur don Manuel, dit la jeune comtesse d'une voix émue, mais avec une certaine décision, j'ai une grâce à vous demander, et j'ose croire qu'elle ne me sera pas refusée, car notre bonheur à tous deux en dépend.

Don Manuel sentit comme un frisson, il baissa la vue et s'inclina sans pouvoir articuler une seule parole; ce mot : notre bonheur, lui avait fait mal.

— Quand vous m'avez honorée de votre choix, continua doña Luisa avec gravité, j'ai demandé un mois pour réfléchir sur cette proposition, qui me flattait, mais à laquelle je n'étais point préparée. Malgré cette restriction, mon père crut pouvoir compter sur mon consentement; il s'est trompé...

Ces derniers mots, prononcés avec une émotion profonde, faillirent arracher une exclamation de surprise et de joie à don Manuel; il regarda doña Luisa comme s'il eût douté de l'avoir bien comprise, et elle reprit d'une voix plus calme :

— J'ai résolu de ne pas sortir de cette maison où se sont écoulées si doucement les premières années de ma vie. C'est à moi de faire connaître à mon père cette détermination : tout ce que je vous demande, don Manuel, c'est de ne pas vous croire obligé de montrer trop de déplaisir de cette rupture. Les regrets de mon père s'augmenteraient de tous ceux que, par procédé, vous lui témoigneriez; puis-je compter qu'il vous trouvera aussi indifférent que je le désire?

Don Manuel, tout abasourdi, promit de grand cœur une modération parfaite. Il fut convenu que doña Luisa écrirait à son père le même jour sa résolution, en lui annonçant qu'elle en avait déjà instruit don Manuel. Quand tout fut ainsi réglé, elle rappela sa duègne et se leva en disant :

— Don Manuel, j'espère que les relations qui existaient entre vous et mon père resteront les mêmes... Je me flatte aussi d'avoir acquis un ami. Plus tard, quand vous serez marié, vous reviendrez quelquefois voir la

pauvre récluse... En vous revoyant heureux, comblé de toutes les joies qu'on goûte ici-bas, je pourrai du moins me dire : J'ai contribué à son bonheur autant qu'il était en moi... et maintenant, adieu, don Manuel.

Il se sentit une telle reconnaissance, il aimait tant doña Luisa en ce moment, qu'il lui jura presque avec passion d'être son ami le plus dévoué, son ami pour la vie.

Elle avança la main, leurs doigts se touchèrent à travers la grille, puis elle fit une profonde révérence et se retira. Don Manuel remarqua avec étonnement qu'elle avait les larmes aux yeux.

Il quitta le couvent des bénédictines la joie et l'espérance au cœur, comme un pauvre captif qui voit s'ouvrir la prison où il avait cru traîner le reste de ses jours. Sans se rendre compte de ce qu'il attendait, il jouissait de sa liberté, il songeait à Lazarilla avec transport. C'était un honnête homme que don Manuel, il n'avait pas encore l'idée de séduire cette enfant, mais son cœur battait à l'idée de la revoir, de lui faire du bien sans que personne eût le droit de lui demander compte d'un si tendre intérêt.

IV.

Le même jour, quand l'heure de la promenade fut venue, don Manuel se rendit au Prado.

Pedro Badillo était sur la porte de son café.

— Que votre seigneurie soit la bienvenue, dit-il en allant au-devant de don Manuel, j'aurais déjà dû me rendre chez elle, et si j'eusse connu son nom et sa demeure, c'est un honneur que je me serais fait...

— J'ai un peu tardé à venir savoir comment va cette enfant, interrompit don Manuel, en avez-vous pris bien soin, Pedro Badillo ?

Le cafetier croisa les bras, secoua la tête d'un air indigné, et dit : — Ah ! seigneur, sur quelle terre ingrate étaient tombés vos bienfaits ! Cette petite Lazarilla est une drôlesse ! Elle s'est échappée un beau matin, et ma foi ! je ne sais ce qu'elle est devenue.

A cette réponse si inattendue, don Manuel sembla d'abord stupéfié; ensuite l'indignation, la colère, une sorte de jalouse rage, qu'il n'avait jamais connue, firent bouillonner son sang.

— Elle n'est plus ici ! s'écria-t-il; quelque homme, quelque scélérat l'a peut-être enlevée...

— J'ai tout lieu de croire qu'elle est partie seule. Ame qui vive ne lui a parlé tant qu'elle est restée dans ma maison. Dieu m'est témoin que je la traitais comme ma propre fille. Il y a eu dimanche quinze jours, Thérésa montait pour lui dire de venir avec elle à la messe; il n'y avait plus personne dans la chambre...

— L'avez-vous cherchée? interrompit don Manuel.

— Non, seigneur; mais je suppose qu'elle se tient dans les mêmes parages qu'autrefois, dans la rue d'Alcala, à la *Puerta-del-Sol*, et Dieu sait pour quelles œuvres.

Alors Pedro Badillo raconta ce que lui avaient dit le *majo* et don Antonio Colosia y Campillo.

— Fiez-vous à ces mines hypocrites, à ces yeux baissés! s'écria-t-il en manière de conclusion; cette petite fille, que je croyais une sainte, m'a tout l'air d'une dévergondée indigne de la charité des bonnes ames.

— C'est possible! fit don Manuel, et il s'en alla.

D'abord, il parcourut toute la rue d'Alcala, puis il revint au Prado et chercha dans les allées. Beaucoup de mendiantes lui tendirent la main, d'autres créatures, encore plus misérables, malgré leurs mantilles de dentelles et leurs chaînes d'or, lui lancèrent de tendres œillades, mais il ne reconnut point Lazarilla parmi elles.

Enfin, comme il passait à la porte d'*Alcala*, une voix dit derrière lui : —*Seuor, por Dios!*

Il se tourna brusquement, et Lazarilla confuse, stupéfaite, fit un pas pour s'enfuir.

— Que faisais-tu là? lui dit-il en la retenant par le bras et avec une sorte de jalousie méprisante.

Elle le regarda tout étonnée, et répondit : — Je demande mon pain, seigneur, je suis une pauvre fille! Et elle se prit à pleurer, car elle se sentait comme un remords d'avoir été ingrate envers don Manuel, qui fut si bon pour elle.

— Viens avec moi, lui dit-il plus doucement.

Elle le suivit sans résistance, et ils allèrent s'asseoir dans une allée solitaire. Don Manuel écarta la mante de la pauvresse, et contempla un moment, aux rayons brillans de la lune, ce visage candide et charmant dont la beauté le fascinait. Elle tremblait sous son regard.

— Lazarilla, lui dit-il en essayant d'être calme, pourquoi as-tu quitté

la maison de Pedro Badillo? Est-ce qu'on ne t'y traitait pas comme je l'avais recommandé?

— Oh! si, mon Dieu si! Rien ne me manquait, seigneur!

— Et pourtant tu t'en es allée?

Elle ne répondit pas.

— On dit que c'est pour mener une damnable vie? continua don Manuel.

Lazarilla joignit les mains; apparemment elle comprit le mépris amer qui accompagnait ces paroles, car elle dit d'une voix altérée :

— Je suis une honnête fille, seigneur.

— Alors pourquoi as-tu quitté l'asile que je t'avais donné? Pourquoi es-tu ici? s'écria don Manuel; dis-le-moi, Lazarilla, dis-le-moi tout de suite, et sur ton ame ne me cache rien; car, tu le vois, je suis bon pour toi. Ne crains rien; allons, enfant, confesse-moi tout.

— Hélas! seigneur, que voulez-vous que je dise? Ce n'est pas un grand péché que j'ai sur la conscience. Mon seul regret, c'est d'avoir été ingrate envers vous et envers le seigneur Badillo, que je vénère de toute mon ame. Mais je serais morte dans cette maison. Oh! quelle vie! toujours enfermée, assise, avec l'ouvrage à la main! Je ne faisais que pleurer en regardant la rue. Un jour je suis partie. Voilà tout!

— Et qu'as-tu fait depuis?

— J'ai demandé la charité à la porte de *San-Francisco*, et le soir je venais ici.

— N'avais-tu pas peur d'y rencontrer ce don Antonio qui te maltraitait un soir?

— Il m'a suivie plus d'une fois; mais je me tenais dans les allées où il y a du monde, et il ne m'a pas parlé.

— Il y a aussi un autre homme qui te suit et qui te connaît bien; il dit que tu as demeuré avec lui pendant trois mois.

— Il dit un mensonge insigne! fit vivement la mendiante. Sainte Vierge, protégez-moi contre ces hommes méchans!

Elle baisa le scapulaire suspendu à son cou, puis elle se leva avec inquiétude, en disant : — Votre seigneurie m'excusera, il faut que je m'en aille, voilà que les allées deviennent désertes.

— Je vais t'accompagner, dit don Manuel en se levant aussi, prends mon bras.

Elle recula stupéfaite.

— Prends donc mon bras, continua-t-il; est-ce que tu crains quelque chose avec moi?

— Oh! non, non, seigneur, s'écria-t-elle, vous ne me voulez pas de mal, vous ne sauriez insulter une pauvre fille. Je marcherai à côté de vous.

Il la contraignit à s'appuyer sur son bras, et se laissa guider par elle. Après une demi-heure de marche, ils atteignirent les environs de la place de *la Cebada*.

— Seigneur, dit la mendiante en s'arrêtant au milieu d'une rue étroite, sombre et puante, que, par une triste ironie, on nommait *la Calle de los Hidalgos*, nous voici arrivés; que Dieu vous récompense de votre charité! Je dirai tous les jours un rosaire à votre intention.

En achevant ces mots, elle disparut dans une allée obscure; don Manuel s'élança après elle et la rejoignit au bas de l'escalier délabré qu'elle allait franchir.

— Je veux te laisser chez toi dans ta chambre, dit-il; mais est-ce bien ici que tu demeures?

Cette maison avait l'air d'un véritable coupe-gorge; la porte en restait ouverte nuit et jour. Au bout de l'allée, il y avait une petite cour, à laquelle aboutissaient plusieurs passages obscurs; l'escalier, ouvert à tous les vents, montait en spirale dans un coin, et les premières marches étaient faiblement éclairées par un lumignon placé devant une niche, où la statue de saint Joseph semblait près de tomber sur la tête des passans.

Lazarilla parut effrayée de l'air et de la résolution de don Manuel.

— Seigneur, dit-elle avec un geste suppliant, laissez-moi, je suis en sûreté ici... A présent, j'ai presque peur de vous. Seigneur, je suis une pauvre fille; mais jamais homme n'est entré dans ma chambre.

— Je te donne ma parole de gentilhomme de n'y rester qu'une minute; mais je veux monter, Lazarilla.

Elle fit le signe de la croix, et alluma un bout de chandelle au lumignon; ils commencèrent à monter; Lazarilla allait la première. Quand ils eurent atteint le troisième étage, une porte s'ouvrit, et la figure de parchemin d'une vieille pauvresse se montra de profil. Lazarilla, debout sur la plus haute marche, cacha don Manuel derrière elle, et se hâta de dire :

— C'est moi! c'est moi! mère Hortigaz; bon soir, je n'ai besoin de rien.

— Je t'ai porté une écuelle de soupe, fameuse, va! fit la vieille; je l'ai eue chez les pères de la Merci. Elle est sur ta table. Je te l'ai montée en-

core chaude, mais tu es revenue tard ce soir; prends garde à toi, petite.

La vieille chouette rentra dans son trou en achevant cette recommandation, et Lazarilla, mettant un doigt sur sa bouche, fit signe à don Manuel de se retirer, mais il ne tint pas compte de cette prière, et s'obstina à suivre la mendiante.

Au dernier étage de cette maison sale et délabrée, il y avait un petit taudis sans cheminée ni volets à la fenêtre : c'était la chambre de Lazarilla. Une lourde porte en défendait l'entrée, et le verrou fermait solidement en dedans. Tout le mobilier ne valait pas trois réaux; une exacte et minutieuse propreté en dissimulait pourtant la pauvreté. De vieilles images de saints tapissaient les murs, des roses s'épanouissaient dans une cruche cassée; la table, l'unique chaise, étaient frottées et luisantes; le lit, mince comme celui d'un chartreux, avait une couverture blanche.

Lazarilla restait debout et toute tremblante; don Manuel jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et redescendit aussitôt en disant : Lazarilla, demain nous nous reverrons au Prado.

En rentrant, don Manuel trouva une lettre du comte de Montepino; il avait quitté Madrid le soir même, fort en colère contre sa fille, et ne se sentant pas le courage de faire ses adieux à celui qu'il s'était flatté de nommer son gendre.

Le lendemain don Manuel fut de bonne heure au Prado; Lazarilla y vint vers la nuit; ils allèrent s'asseoir dans une allée solitaire, sur le chemin de Notre-Dame d'Atocha.

Alors don Manuel fit connaître à la mendiante ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire pour elle; il lui proposa d'être sa maîtresse; elle refusa sans dédain ni colère, mais avec une fermeté froide. Don Manuel irrité, stupéfait, la quitta en lui disant qu'il ne la reverrait jamais.

Le lendemain il la chercha et la suivit de loin; le surlendemain il lui parla, et bientôt il passa toutes ses soirées à épier le moment de lui dire qu'il l'aimait, qu'il était malheureux de son indifférence et de ses refus. Il excusa ses caprices, ses manières vulgaires, il la respecta, il souffrit de la voir pauvre et rebutée, il l'aima véritablement enfin. Sans se soucier d'un tel amant et d'une si grande passion, Lazarilla continuait de mendier, et le moment vint où évidemment les propositions de don Manuel la fatiguaient au lieu de la flatter et de la séduire.

Cependant ces fréquens entretiens piquaient vivement la curiosité de don Antonio Colosia y Campillo. Comme il passait sa vie au Prado, il

avait eu tout le loisir d'espionner la mendiante, et ses mauvaises passions s'étaient éveillées quand il en était venu à supposer qu'un autre demeurait l'heureux possesseur de cette femme qui l'avait dédaigné. Un soir il dit au *majo*, qui était devenu son confident et son intime ami :

— Pèpe, mon fils, il faut que j'aie le cœur net de cette affaire-ci. Ce bel officier m'a tout l'air de prendre Lazarilla sous sa protection définitive.

— En tout cas, il ne la protége pas magnifiquement, fit le *majo ;* Jésus ! elle va plus déguenillée que le bienheureux saint Jean-de-Dieu ! Je la tiendrais comme une princesse, moi, si elle m'appartenait; mais mon opinion est qu'elle n'appartient à personne.

— Je donnerais la moitié de mon nom pour savoir ce qui en est ! Pèpe, mon fils, ne pourrais-tu pas trouver quelque moyen, en la surveillant de près et lui aussi ?

— Bien obligé, interrompit le *majo;* au bout de ces fatigues-là, il n'y a que des coups de bâton. Je ne me soucie pas que l'officier me fasse houspiller par ses laquais. Il en a toujours deux derrière sa voiture.

— Il y a du vrai dans cette observation, ami Pèpe; mais, vrai Dieu ! j'irais me couper la gorge avec l'officier, si ses gens touchaient à un seul cheveu de ta tête.

— Vous êtes bien bon ! fit le *majo*, qui savait à quoi s'en tenir sur les rodomontades de don Antonio; mais cent coups d'épée dans le ventre de l'officier ne guériraient pas une égratignure sur mon dos. Pourtant, comme je vous suis très-dévoué, je me sens capable de prendre un parti.

— Lequel ? Achève donc, au lieu de baisser les yeux comme si tu comptais les raies de tes bas.

— C'est que je me sens saisi de confusion en songeant combien je dérogerais. Ici le *majo* fit la pantomime d'un homme qui essuie et présente une assiette.

— Tu veux redevenir laquais? s'écria don Antonio.

— Oui, chez l'officier aux gardes, si c'est possible.

— Je comprends ! Aussi bien, ami Pèpe, ce n'est pas d'aujourd'hui que tu endosserais la livrée.

— J'ai porté celle d'une grandesse, interrompit vivement le *majo*, mais nous étions tous gentilshommes dans cette maison-là; il fallait faire preuve de noblesse pour entrer dans les antichambres. Je déroge, vous dis-je; mais c'est égal !

Le même jour, Pèpe coupa sa moustache et ses énormes favoris, il revêtit la veste boutonnée, le chapeau monté que lui prêta don Antonio, et il se mit à rôder chez toutes les personnes qui, de près ou de loin, pouvaient l'aider dans son projet. Un mauvais sort voulut que, sur ces entrefaites, don Manuel renvoyât son valet de chambre; au bout de huit jours, Pèpe l'avait remplacé.

V.

Six semaines plus tard, don Antonio Colosia y Campillo et le *majo* se rencontrèrent au Prado.

— Ah çà! d'où diable sors-tu? dit don Antonio. Depuis plus d'un mois, je me fatigue à te chercher, je me morfonds à t'attendre; tu as disparu comme une exhalaison. Voyons, qu'as-tu à me dire?

— Rien! fit le *majo* d'un air froid, rien ou presque rien. Seulement je vous annoncerai mon mariage.

— Ah, ah! Et quelle est la femme abandonnée de Dieu et des hommes qui consent à t'épouser?

— Lazarilla, je m'en flatte. Tenez, seigneur don Antonio, je suis un homme franc, moi; j'ai voulu vous avertir. Je suis amoureux de cette petite, et je vais de ce pas lui proposer de devenir ma femme.

— Pèpe, dit don Antonio en modérant la colère qui lui faisait monter le sang au visage; Pèpe, mon ami, expliquons-nous tranquillement. Tu veux épouser cette péronelle, la maîtresse de don Manuel?

— Elle n'est la maîtresse de personne, interrompit le *majo; valgame Dios!* je ne suis pas un don Quichotte redresseur des torts! La mendiante est une fille sage; elle a refusé l'argent et les présens de don Manuel, elle ne veut pas de lui. Depuis un mois vous ne l'avez pas vue au Prado; elle ne quitte pas la porte de San-Francisco; c'est là que je l'ai gardée à vue de loin par l'ordre de don Manuel. L'amour m'est venu en la regardant. Elle n'a pas voulu être la maîtresse d'un grand seigneur; mais elle se trouvera trop heureuse de devenir la femme d'un pauvre diable; je l'épouserai à la barbe de don Manuel.

— Très-bien! Et puis après?

— Après je l'emmènerai à Almuñecar, un bon pays qui est le mien, et où il est d'usage de porter à la ceinture un petit poignard, avec lequel on coupe la parole aux galans,

— Je te conseille de partir tout de suite après ton mariage, dit don Antonio d'un air railleur, car ici ton honneur ne serait peut-être pas en sûreté, quand même tu ferais jouer le petit poignard. Ami, Pèpe, je veux te faire savoir une chose que tu ignores sans doute, c'est qu'hier soir, Lazarilla est restée jusqu'à onze heures avec don Manuel dans l'allée des Deux-Fontaines.

Le *majo* mit la main sous sa veste et lâcha un gros juron; puis il dit :

— C'est égal ! elle est sage, jusqu'à présent j'en suis sûr... Et il s'en alla sans dire adieu à don Antonio.

C'était l'heure de la dernière messe, et le *majo* courut à la porte de San-Francisco avec la certitude d'y trouver la mendiante; elle n'y était pas pourtant. Alors il se décida à l'aller chercher dans son taudis : il en savait le chemin pour y avoir été de la part de don Manuel.

Quand le *majo* frappa doucement à la porte, Lazarilla était assise, les coudes appuyés sur la table, le visage caché dans ses mains. Elle semblait plongée dans une rêverie profonde, mais il eût été difficile de deviner si cette préoccupation naissait de chagrin ou de joie. Quand le *majo* entra, elle le salua de la tête, et attendit ce qu'il allait lui dire, comme s'il se fût agi de quelque message dont elle était prévenue.

Pèpe fut un moment interdit; il regarda autour de lui pour chercher une chaise, car il ne trouvait point commode d'entamer debout la proposition solennelle qui l'amenait.

Comme il ne vit rien pour s'asseoir, il croisa les bras et dit gravement :

— Lazarilla, je suis ici pour vous parler d'une chose qui va faire le bonheur de toute votre vie.

Elle sourit légèrement et baissa la tête, comme sachant d'avance de quoi il s'agissait. — Lazarilla, reprit le *majo*, qui augura bien de ce début, avant de vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, il faut que je sache si vous vous souvenez de m'avoir vu, il y a trois mois environ, un soir que je chantais au Prado.

Elle le regarda et secoua la tête d'un air étonné.

— Je m'en souviens, moi, continua-t-il; mais puisque c'est passé de votre mémoire, il est inutile de le rappeler. Aussi bien cela ne signifierait pas grand'chose.

Elle le regarda de nouveau, et, frappée d'un souvenir subit, elle s'écria : — C'est vous qui un soir m'avez battue !

— Hélas, oui ! fit-il, et je voudrais qu'avant une si méchante action

cette main se fût desséchée. Je veux réparer cette brutalité par l'offre de tout ce que je possède, mon cœur et ma main que je mets à vos pieds. Voulez-vous épouser Pèpe Cadalso en légitime mariage? Il vous donnera son travail, son sang, sa vie, s'il le faut, pour vous rendre heureuse.

Après ce beau mouvement oratoire, le *majo* se mit à genoux et dit après un silence : — Eh bien! ne consentez-vous pas? Je vous aime et j'ai des économies. Six cents réaux... Je suis un bon parti, Lazarilla, vous vivrez sans rien faire. Voyons, quand nous marions-nous?

— Jamais, car cela n'est pas possible, répondit-elle tranquillement.

— Pas possible! Et pourquoi? dit-il en se relevant avec un geste de colère et de mépris; vous trouvez que je ne vous vaux pas peut-être? Voyez un peu ces airs! Comptez-vous donc devenir la femme d'une grandesse avec vos jambes nues et votre mante en guenilles?

La mendiante était une bonne créature, elle se contenta de répondre simplement :

— Pèpe, je ne puis pas vous épouser parce que j'ai promis mariage à un autre. Allez-vous-en bien vite, car ceci pourrait vous attirer quelque désagrément. Allez, je ne me souviendrai jamais de ce que vous venez de me dire.

Le *majo* ne répondit à ces paroles bienveillantes que par un geste menaçant, et il sortit la rage dans le cœur, sans daigner demander le nom du rival qu'on lui préférait.

— Quelque mendiant sans doute, pensait-il. Oh! j'avertirai don Manuel, et nous verrons.

Une semaine plus tard don Manuel donna sa démission de capitaine aux gardes. Depuis quelque temps il vivait fort retiré du monde, et annonçait le projet de faire un voyage en France. Bientôt le bruit courut qu'il venait de se marier, mais personne ne reçut de lettre de faire part.

Doña Luisa fut la seule à laquelle don Manuel écrivit en partant. Cette lettre ne contenait que quelques lignes. Elle coûta bien des larmes à celle qui la reçut. Don Manuel, en lui faisant ses adieux, avouait son étrange mariage. La jeune comtesse écrivit à son père pour solliciter la permission de prendre le voile de novice, mais le comte fut ferme dans ses refus : il avait décidé que sa fille n'entrerait en religion qu'à sa majorité.

VI.

Don Manuel en partant n'avait emmené que deux domestiques. Le *majo* était resté à Madrid, chargé de la surintendance de l'hôtel; et on peut dire qu'il s'y regardait comme chez lui.

Son ancien ami don Antonio Colosia y Campillo, avec lequel il s'était raccommodé sincèrement, le visitait tous les jours.

Environ dix-huit mois après le départ de don Manuel, Pèpe et don Antonio son ami soupaient avec deux ou trois laquais et une vieille duègne qui leur faisait la cuisine. Il était bien près de minuit, et ces messieurs se trouvaient déjà fort en gaieté quand on frappa brusquement à la grande porte.

— Saint Jacques et saint Joseph! qu'est-ce que ce trouble-fête? s'écria Pèpe.

La vieille courut à la fenêtre, et vit un coche chargé de malles et de cartons, avec deux laquais à cheval aux portières.

— C'est sa seigneurie, s'écria-t-elle, c'est sa seigneurie qui revient. Peut-on arriver ainsi comme si on tombait des nues! Rien de prêt, pas une chambre balayée, point d'autres rideaux aux fenêtres que des toiles d'araignées. Si l'on m'avait prévenue un jour d'avance... Mais il semble que les maîtres prennent plaisir à être mal servis.

Cependant don Antonio avait disparu, et Pèpe alla ouvrir la porte, précédé de deux laquais qui portaient des flambeaux. La voiture roula dans le vestibule; don Manuel descendit, puis il donna la main à sa femme pour la conduire dans la grande salle du premier étage, tandis qu'on allait décharger les paquets.

C'est une triste chose de se retrouver chez soi sans y être attendu, après une longue absence. Ces lieux dont on revient prendre possession ont un aspect vide et désolé; on se trouve comme étranger dans sa propre maison, et il faut, pour ainsi dire, refaire connaissance avec tout son entourage. On était au mois de février, il faisait froid; don Manuel fit allumer du feu, il traîna un fauteuil près de la cheminée, et Lazarilla s'y reposa, roulée dans sa pelisse.

Deux bougies brûlaient sur la table et rendaient seulement visibles les baguettes dorées qui encadraient les tentures de damas du salon; les im-

menses glaces jetaient de sombres reflets au plafond peint à la fresque, et un rayon de lune passait à travers les fenêtres dégarnies de rideaux. Lazarilla jeta un coup d'œil autour d'elle, puis elle s'enfonça davantage dans son fauteuil, et ferma les yeux comme pour dormir. Mais une larme brillait sous ses longs cils, et don Manuel se dit pour la centième fois en la contemplant avec amertume : — Elle n'est pas heureuse! Mon Dieu, pourquoi? Je l'aime cependant, et je ne vis que pour son bonheur.

Don Manuel aurait pu se demander aussi pourquoi il n'était pas heureux de la possession de cette femme. La rare beauté qui l'avait séduit brillait alors en elle de tout son éclat; elle avait acquis par les soins de la toilette, par les recherches d'une vie aisée, le peu qui manquait à sa perfection. Du reste c'était toujours Lazarilla, une bonne créature, timide, bornée, toute pleine d'humilité. Jamais elle n'était sortie du respect et de la reconnaissance qu'elle devait à don Manuel; mais, au milieu des prévenances dont il la comblait, et de toutes les jouissances du luxe, elle se consumait de tristesse et d'ennui. Elle eût donné volontiers ses magnifiques robes, toute sa vie de prodigalités et d'ostentation, pour la vieille mante d'autrefois et un seul jour d'indépendance et de pauvreté.

Don Manuel annonça le projet de passer le reste de l'hiver à Madrid. Comme à l'ordinaire, sa femme assura qu'elle était fort contente de cet arrangement. S'il l'eût défait à l'instant, elle aurait dit de même qu'elle était très-satisfaite.

Cette complète indifférence faisait le tourment de don Manuel; il s'y prenait de toutes les manières pour rompre cette égalité d'humeur, cette abnégation de toute volonté; mais Lazarilla ne savait que plier et se soumettre : d'elle-même elle ne voulait jamais rien.

Pèpe ne tarda pas à s'apercevoir combien ce ménage était tristement heureux, et il en éprouva une grande joie; tout l'amour qu'il avait eu pour Lazarilla s'était changé en une jalouse haine. Sans se rendre compte de ce qu'il voulait, il se sentit porté à lui faire du mal; et, par une sorte d'instinct plutôt que dans l'espoir de quelque vengeance, il devint l'espion de ses actions les plus innocentes. Elle, toujours bonne et indifférente, le traitait comme si elle ne l'eût jamais vu avant d'être la femme de don Manuel.

Quelques semaines s'écoulèrent, Lazarilla passait tout son temps enfermée dans sa chambre, sans recevoir aucune visite, et sans faire œuvre de ses mains, selon son ancienne coutume; elle avait une profonde aversion

pour toute espèce de travail, et jamais elle ne put se résoudre à apprendre à lire; les talens et les connaissances qui occupent si doucement les loisirs des gens riches lui manquant tout-à-fait, elle dormait la moitié du jour, ou bien priait Dieu pour tuer le temps; elle ne sortait que pour aller à la messe, toujours suivie de Pèpe et de la duègne; un vieux franciscain, son confesseur, était la seule personne qui la visitât de loin en loin.

Insensiblement, don Manuel prit l'habitude de passer toutes les soirées hors de chez lui; il ne retourna pas dans le monde, mais il revit quelques-uns de ses anciens amis. Un jour il alla au couvent des bénédictines, et bientôt ses visites se renouvelèrent souvent. La jeune comtesse devina bien vite que don Manuel n'était pas aussi heureux qu'il tâchait de le paraître. Avec son tact et sa délicatesse ordinaires elle lui donna indirectement de bons conseils; elle le consola de ce que sa position avait d'embarrassant et de bizarre, enfin, elle fut pour lui une indulgente et véritable amie.

Souvent don Manuel, de retour près de la pauvre Lazarilla, se disait, en la regardant: — Elle est bien belle, mais il lui manque l'esprit et le charme de doña Luisa... Qu'elle est aimable, doña Luisa!

Don Manuel se remit à fréquenter le théâtre; Lazarilla ne pouvait souffrir ce genre d'amusement, et, quoiqu'elle ne le témoignât point, son mari voulut lui épargner ce mortel ennui de bâiller chaque jour à ses côtés, pendant trois heures.

Ordinairement il sortait en voiture vers le soir, et Pèpe suivait avec un autre domestique. Lazarilla restait seule à l'hôtel avec ses gens; la duègne et deux suivantes ne quittaient pas la chambre de leur maîtresse; un vieux domestique presque aveugle se tenait dans l'anti-chambre; les autres domestiques restaient dans l'office.

Quand le printemps fut venu, Lazarilla prit goût à descendre tous les soirs dans le jardin de l'hôtel; elle y passait des heures entières, absolument seule, car le vieux domestique qui la suivait s'endormait sur la terrasse, et parfois rentrait de peur du serein.

Il y avait, au fond du jardin, un petit pavillon que don Manuel fit décorer à neuf pendant les premiers jours de son arrivée à Madrid. D'abord, il prenait plaisir à s'y tenir avec Lazarilla; mais, depuis quelque temps, il le lui avait tout-à-fait abandonné. Dès qu'elle y fut seule, elle prit ce lieu en grande affection; elle s'y renfermait aussitôt que son mari sortait pour se rendre au théâtre, et elle n'en bougeait plus jusque vers minuit.

Quand don Manuel rentrait, il la trouvait presque toujours couchée, et disant dévotement son rosaire.

Elle est bien simple, elle est niaise, même! pensait-il souvent; puis tout de suite il ajoutait, en manière de compensation : Mais elle est si belle et si sage!... C'est un rare trésor qu'une femme sage!

Un jour, Pèpe, qui depuis long-temps avait conçu certains soupçons, s'assura que Lazarilla sortait tous les soirs par la petite porte du jardin qui donnait sur la rue des Récollets. Le lendemain, il alla faire part de cette découverte à son ami don Antonio; celui-ci fut d'avis qu'il fallait tout d'abord avertir le mari. « Je m'en charge, dit-il, et, quand il sera prévenu, nous verrons comment il s'y prendra. »

Le même soir, comme don Manuel descendait de voiture devant l'*Opéra-Buffa*, un commissionnaire remit une lettre à Pèpe et disparut aussitôt. — C'est pour votre seigneurie, dit le *majo*.

Don Manuel prit la lettre, la parcourut et la froissa avec dédain, comme un homme qui méprise une lâche et calomnieuse dénonciation.

En entrant dans sa loge, il relut pourtant cette fatale lettre; elle ne contenait que ces mots :

« Lazarilla sort tous les soirs de chez elle, depuis huit heures jusques à » minuit. C'est à votre seigneurie de s'assurer pour qui sa femme la trompe » et lequel des nombreux amans qu'elle eut jadis est rentré dans ses an- » ciens droits. »

Don Manuel déchira cette lettre et s'assit. Au bout de cinq minutes, il se leva et courut à sa voiture; elle était encore sur la place; il s'y élança en criant : A l'hôtel!

— A l'hôtel! répéta le *majo*, et il se mit sur le siége à côté du cocher.

Les chevaux brûlaient le pavé; en dix minutes don Manuel fut chez lui. Il descendit de voiture devant la porte et dit au cocher qui resta sur le siége : — Attends-moi là, je reviens dans quelques minutes... et toi aussi, Pèpe, attends-moi dehors.

Au fond du vestibule il y avait un passage voûté qui conduisait à la terrasse et au jardin; don Manuel le traversa sans lumière.

Le vieux domestique était appuyé sur la balustrade de la terrasse, il se leva en sursaut quand il entendit son maître lui dire d'une voix altérée et tremblante : — Sais-tu où est ta maîtresse, Roque?

— Là, dans le pavillon, répondit le domestique; elle n'attendait pas si tôt votre seigneurie.

Don Manuel respira comme un homme subitement soulagé d'un poids énorme.—C'est bien! dit-il; puis comme le domestique semblait tout étonné de cette brusque demande et de cette réponse insignifiante, don Manuel ajouta : — Éclaire-moi jusques au pavillon; j'y vais un moment avant de ressortir.

— Si tout autre que votre seigneurie me donnait cet ordre, dit le vieux Roque, je n'obéirais pas; madame m'a absolument défendu de la déranger pour qui que ce soit... mais votre seigneurie fait exception.

— Marche, bavard! fit don Manuel en souriant, je suis pressé.

Tandis que Roque rentrait pour prendre un flambeau, don Manuel franchit l'allée couverte qui le séparait du pavillon; on voyait de la lumière à travers les jalousies fermées; la clef n'était pas dans la serrure. Don Manuel frappa à la porte et appela Lazarilla à plusieurs reprises; personne ne répondit. Pendant ce temps Roque arrivait, un flambeau à la main.

— Tu dis que ta maîtresse est là? s'écria don Manuel pâle et troublé d'une singulière émotion.

— Je l'y ai vue entrer un peu après que votre seigneurie est montée en voiture.

— Sur ton ame! dis-tu vrai?

Le domestique mit la main sur sa poitrine et s'inclina d'un air étonné en signe d'affirmation.

Don Manuel frappa et appela encore, puis il s'appuya contre la porte et dit à haute voix : —J'entrerai dans ce pavillon, j'y entrerai sur l'heure et malheur à qui j'y rencontrerai!

Il écouta encore; personne ne bougea, personne ne répondit. Alors il commanda à Roque d'aller chercher dans son secrétaire une double clef du pavillon.

Roque rencontra Pèpe dans le passage.

C'est singulier! dit le vieillard tout troublé, il me semble qu'il va arriver céans quelque grand malheur... Ami Pèpe, montez avec moi, sa seigneurie m'a commandé de venir lui chercher les doubles clefs... madame est enfermée dans le pavillon et elle ne veut pas ouvrir.

Pèpe arracha le flambeau des mains de Roque; en un clin d'œil il eut franchi l'escalier et trouvé les clefs; ce fut lui qui les porta à don Manuel.

— Bien, Pèpe! fit celui-ci d'une voix rauque et tremblante de rage,

maintenant tiens-toi à cette porte, garde-la bien tandis que je serai là-dedans; il faut que personne ne puisse s'échapper... entends-tu, Pèpe?

Le *majo* ne répondit que par un signe; il se colla contre le mur et mit une main sous sa veste.

— Point de coup de couteau, dit don Manuel, je veux tout faire par moi-même.

Il ouvrit la porte et entra brusquement l'épée à la main; le pavillon était vide.

Deux bougies brûlaient sur une table, la robe damassée de Lazarilla, son collier de perles, son fichu de blonde noire, étaient sur une chaise avec ses gants. Don Manuel chercha, fureta partout; rien.

Il sortit du pavillon et en referma la porte à clef; puis il dit à Pèpe : — Prends le flambeau, et marche devant moi.

Ils allèrent au fond du jardin et visitèrent la petite porte. Le verrou était ouvert en dedans, et l'herbe, foulée sur le seuil, annonçait que récemment quelqu'un y avait passé.

Don Manuel retourna sur la terrasse et il interrogea Roque. Le pauvre vieillard jura que sa maîtresse le mettait de planton chaque soir, avec la consigne de ne laisser arriver personne jusqu'à elle, et qu'il n'en savait pas davantage.

— C'est égal, dit don Manuel, tu vas me suivre; Pèpe, assure-toi si personne ne nous a vus entrer.

Le *majo* descendit à l'office; il trouva tous les domestiques réunis autour de la duègne qui leur tirait les cartes.

— Personne, dit-il en remontant, ne pourra avertir madame que sa seigneurie ne l'a pas trouvée ici ce soir.

— C'est bien! prends Roque avec toi... mais, non, pauvre vieux!... il montera derrière la voiture... Monte, Roque, monte; je le veux!

— Ah, mon Dieu! sommes-nous à la fin du monde, que les choses sont ainsi bouleversées? s'écria Roque stupéfait.

Don Manuel cria à son cocher d'aller chez don Diego Vasconcellos. C'était son plus proche parent. Depuis deux ans ils ne se voyaient plus; mais don Diego, tout en désapprouvant l'étrange mariage de son cousin, avait dit hautement qu'il restait son ami, et qu'en toute occasion il le lui prouverait.

Pendant le trajet, don Manuel interrogea encore le vieux Roque, et il en obtint les mêmes réponses. — *Virgen santissima!* quel mauvais jour!

s'écriait le pauvre homme; vous vous croyez offensé, seigneur; soyez miséricordieux!... Une si belle et si bonne dame!... Je ne puis pas croire qu'elle ait fait injure à votre seigneurie... En tout cas, nous sommes tous de grands pécheurs, et dans l'Oraison Dominicale, nous demandons tous les jours à Dieu de nous pardonner, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...

—Pardonner! ah, jamais! jamais! fit don Manuel, que l'indignation et une rage jalouse dévoraient. En ce moment, il n'entrevit de consolation que dans la vengeance; mais cette vengeance, il la lui fallait prompte, sûre et complète.

En arrivant chez don Diego, il avait l'air si malheureux, sa physionomie était si décomposée, que son ami recula d'étonnement.

—*Santos cielos!* s'écria-t-il, que vous est-il donc arrivé? Quelle mauvaise nouvelle vient-on de vous donner?

—Oh! ce n'est rien, rien que de fort ordinaire, fit don Manuel avec une espèce d'éclat de rire.

Il ferma la porte et s'assit, car ses jambes tremblaient si fort qu'elles ne le soutenaient plus.

—Il vous est arrivé quelque grand malheur, s'écria don Diego. Mon ami, vous avez bien fait de venir ici. Que puis-je pour vous aider? Vous le savez, ma bourse et mon épée sont à votre service.

—Merci, cousin, répondit don Manuel; je sais que je puis compter sur vous, et c'est pour cela que je suis venu. Je vais tout vous dire; mais avant, donnez des ordres pour que nous soyons seuls. Je me sens dans un état à n'être vu de personne.

Don Diego sortit un moment pour défendre sa porte. Quand il rentra, don Manuel examinait la lame de son épée, qu'il avait tirée du fourreau.

—Demain, dit-il avec amertume, il se peut que je sois mort; mais, à coup sûr il y aura du sang au bout de ce fer-là... Écoutez-moi bien, don Diego; vous savez par quel excès de passion, de dévouement, je devrais dire de lâche faiblesse, j'ai épousé une mendiante. Par ce mariage, je me suis volontairement exilé du monde où j'étais appelé à vivre; je me suis éloigné de mes plus chers amis; je me suis peut-être couvert de blâme aux yeux de tous. Je devais naturellement attendre une compensation à de tels sacrifices; l'amour et le respect de la femme à laquelle je les fis devaient en être le prix... Eh bien! cette femme me trompe, elle me trahit, elle me déshonore. J'ai la certitude qu'elle sort furtivement le soir, seule, dé-

guisée. Elle est hors de chez moi en ce moment. Ah! si je fusse resté pour l'attendre, elle eût payé de sa vie cette infamie! Je suis venu, ne me fiant pas à moi-même dans une telle extrémité. Don Diego, donnez-moi vos bons conseils : que dois-je faire?

— Il n'y a pas deux manières d'envisager ceci, dit don Diego. Lazarilla, enfermée dans un couvent, doit y faire pénitence le reste de sa vie. Si son amant est de votre rang, vous vous battrez avec lui : la tache que souffre votre honneur est de celles qu'on efface avec le sang; si cet homme est un misérable auquel vous ne puissiez pas donner un coup d'épée, eh bien! vous le livrerez à vos laquais pour qu'ils le fassent mourir sous le bâton.

Don Manuel fit un signe de plein assentiment, puis il dit : — Maintenant il ne me reste plus qu'à connaître cet homme. Qui me mettra sur sa trace?

— Comment! interrompit don Diego, vous n'avez pas même un soupçon?

Alors don Manuel raconta à son parent tous les détails de cette fatale soirée. Évidemment Lazarilla n'avait point de complices dans sa maison, et si une fois elle était avertie des soupçons de son mari, il semblait probable qu'elle ne s'exposerait pas à une catastrophe. Don Diego fut d'avis que son cousin ne rentrât pas chez lui ce soir-là, et que pour augmenter la sécurité de Lazarilla, il annonçât un voyage de deux ou trois jours.

— Écrivez-lui, ajouta don Diego, que vous allez partir avec moi pour Ocaña, parce que notre vieille tante doña Maria est à toute extrémité. C'est un moyen bien usé; mais n'importe! elle vous croira.

Don Manuel fut forcé d'avouer qu'il ne pouvait pas écrire à Lazarilla, attendu qu'elle ne savait pas lire.

— Je lui enverrai Pèpe, dit-il; c'est un garçon qui m'est dévoué : d'ailleurs je paierai bien sa discrétion.

— Soit, fit don Diego : il est onze heures passées; envoyez tout de suite.

— Rien ne presse, répondit don Manuel avec amertume; souvent elle ne quitte le pavillon qu'à minuit.

Quand Pèpe fut à l'hôtel pour remplir son message, la duègne, qu'il rencontra sur l'escalier, lui dit que leur maîtresse venait de rentrer dans sa chambre.

Le *majo* entra doucement et s'arrêta à la porte. Lazarilla était tranquil-

lement assise devant une petite table; elle comptait et serrait à mesure dans un vieux sachet de cuir des pièces de menue monnaie, étalées sur le tapis. Au bruit que fit Pèpe, elle leva la tête et se hâta de cacher le sachet dans un tiroir.

— Madame, dit Pèpe en fixant sur Lazarilla son regard fauve et perçant, je viens, de la part de sa seigneurie, vous avertir qu'elle est allée à Ocaña avec don Diego Vasconcellos. Sa tante doña Maria est à toute extrémité. Sa seigneurie sera de retour après-demain.

Lazarilla parut un peu étonnée; mais elle ne témoigna ni joie ni tristesse de ce départ subit.

— Pourquoi ton maître ne t'a-t-il pas emmené? demanda-t-elle.

— Parce que le vieux Roque est avec lui.

A ces mots, Lazarilla rougit légèrement et s'écria : — C'est une chose étrange que Roque soit ainsi parti sans mot dire! En sortant du jardin, je ne l'ai plus trouvé, et personne n'a pu me dire ce qu'il était devenu.

— Le bonhomme n'a pas plus de mémoire qu'un lièvre, dit Pèpe d'un air indifférent; pour peu qu'il eût de tête, il aurait averti madame que sa seigneurie lui avait ordonné d'aller ce soir chez don Diego Vasconcellos pour avoir des nouvelles de doña Maria. Il est ensuite venu à l'Opéra, avertir sa seigneurie que si elle voulait voir encore une fois en ce monde sa respectable tante, il fallait partir sur-le-champ.

— C'est bien; je comprends, fit Lazarilla en s'enfonçant dans son fauteuil. Avant de me coucher, je dirai le rosaire pour l'heureux voyage et le prompt retour de sa seigneurie. Pèpe, avertis Ritta qu'elle peut entrer. Ah! je suis fatiguée!

La caméristé était dans le salon, d'où elle avait tout entendu.

— Ami Pèpe, dit-elle en passant, puisque sa seigneurie vous a laissé ici, nous ferons gala ensemble demain soir.

— Grand gala! fit Pèpe. Bonsoir, Ritta.

VII.

Le lendemain, vers la brune, trois hommes se tenaient en embuscade sous la petite porte de l'église des Récollets. Il ne passait personne par la rue déserte, et bordée d'un côté, dans toute sa longueur, par les murs de quelques jardins.

—Elle a dîné de bonne heure, disait le *majo*, et, sur le tard, le padre Miguel est venu la voir; il était visible que cette visite la contrariait; enfin, sa révérence s'en est allée, et elle est descendue tout de suite dans le jardin, en nous donnant carte blanche pour ce soir; même elle a dit à Ritta que nous pouvions sortir...

— Chut!!! fit don Manuel, en se mettant devant le *majo*, la voici!

La petite porte du jardin s'était ouverte, une femme en sortit seule; au premier coup d'œil, il semblait impossible de reconnaître Lazarilla, sous l'ample mante noire qui la cachait; pourtant don Manuel ne s'y trompa point. Elle referma la porte, et, après s'être assurée qu'il n'y avait personne aux environs, elle s'éloigna rapidement.

Don Manuel la suivit de loin avec son cousin; Pèpe resta en arrière. Elle traversa plusieurs rues en courant; mais, vers la rue d'Alcala, son pas se ralentit, et elle chemina tranquillement vers le Prado. Devant l'Académie de peinture, don Manuel remarqua, en frémissant de rage, qu'elle accostait un homme; mais une minute après ils se séparèrent, et elle poursuivit sa route vers le Prado.

La foule était grande sous les allées. Au moment où don Manuel pressait le pas pour rejoindre sa femme, elle disparut au milieu d'un groupe nombreux. Pendant une heure, don Manuel, désespéré, furieux, fou de jalousie, parcourut le Prado, heurtant tous ceux qui se trouvaient sur son passage, et regardant sous le nez toutes les femmes couvertes d'une vieille mante noire.

En vain don Diego le suppliait de renoncer à cette poursuite inutile, il ne voulait rien écouter.

Ils étaient devant le café de Pedro Badillo, quand le *majo* accourut en disant:

—Elle est là! dans cette allée!.. il y a un homme avec elle, mais il fait si noir, que je n'ai pu le connaître.

Don Manuel mit l'épée à la main et marcha guidé par Pèpe; comme ils avançaient à tâtons dans cette allée sombre et solitaire, tous deux reconnurent la voix de don Antonio Colosia y Campillo qui disait: —Tu es, par Dieu! une charmante créature, et il ne sera pas dit que don Antonio t'a mesquinement traitée! Ah! ah! ajouta-t-il avec un grand éclat de dire, ce pauvre don Manuel!

—Seigneur, au nom du ciel, fit Lazarilla d'une voix suppliante, ne me perdez pas!

Don Manuel était en ce moment derrière elle, il la saisit par les cheveux et lui enfonça son épée dans le sein en criant : Infâme ! tu mourras de ma main ! A moi, don Diego ! à moi, Pèpe ! !

Lazarilla était tombée en poussant un sourd gémissement ; son mari la laissa pour attaquer don Antonio. Ils luttèrent un moment corps à corps, sans jeter un cri, sans proférer une menace ; l'un se comportait en homme qui veut mourir ou avoir la vie de son ennemi ; l'autre se défendait avec la résolution désespérée d'un lâche, et le hasard seul dirigeait tous ces coups portés dans l'ombre.

Pendant ce terrible duel, don Diego et le *majo* appelaient à grands cris du secours.

On vint en foule avec des flambeaux, mais, il était trop tard ; don Antonio se roulait par terre avec une blessure dans le côté ; il expira au moment où on essayait de le relever. Lazarilla respirait encore ; don Manuel immobile, la tête baissée, ne répondait rien aux instances de son parent qui le suppliait de profiter de ce premier moment de confusion pour s'échapper.

On accourut de tous côtés, la populace se serrait autour des victimes avec une âpre curiosité ; elle criait en se ruant contre l'*alcade de Barrio* qui arrivait avec ses hommes :

Laissez ! laissez ! c'est un mari qui a tué sa femme ! Le digne seigneur a tué aussi l'amant de sa femme ! il a fait justice ! ! justice, justice pour tous ! !

— Au nom du roi, retirez-vous ! cria l'alcade, et ses gens dispersèrent aussitôt la foule avec leurs piques.

On releva Lazarilla, et dans ce mouvement elle reprit connaissance ; son regard éteint s'arrêta sur don Manuel, et elle fit signe qu'elle voulait parler.

Don Manuel, le front pâle, l'œil égaré, et peut-être déjà un remords dans le cœur, s'approcha.

—Seigneur, dit-elle avec effort, j'étais innocente, je le jure devant Dieu qui va me recevoir.

Un sentiment de colère et d'indignation se réveilla dans l'âme de don Manuel ; il ne put souffrir que cette femme le trompât jusques à son dernier moment, et il s'écria : — Malheureuse ! alors que faisais-tu ici ?

— Hélas ! seigneur, je mendiais ! dit-elle en retombant dans les bras de Pèpe qui la soutenait.

Don Manuel poussa un cri d'étonnement et de douleur, et le *majo* murmura avec un atroce sourire : — Je m'en étais douté !

Environ six mois plus tard on lisait dans la *Gazette de Madrid* l'article suivant : « Hier à l'issue du baise-main, sa majesté catholique a signé le contrat de mariage de don Manuel de Villa Viciosa, son envoyé près des états de Hollande, avec doña Luisa de Montepino. Ce matin monseiseigneur l'évêque de Carthagène a donné la bénédiction nuptiale aux deux époux. »

H. Arnaud.

LE JOUR DE SAINT GERVAIS.

La sagesse des nations est souvent une trompeuse sagesse, et il arrive parfois malheur à ceux qui se fient trop naïvement à l'infaillibilité de ses aphorismes. Nous allons le prouver, en racontant, à propos de la Saint-Gervais, qui tombait avant-hier, vendredi 19 juin, l'histoire d'un homme à qui un proverbe a coûté bien cher; il est vrai que ce proverbe était en vers, ce qui le rendait doublement fallacieux.

Au commencement du siècle dernier vivait à Béziers un jeune homme, nommé Bulliot. Puisque nous sommes à la fois sur le chapitre des proverbes et sur celui de Béziers, il est bon de dire que Béziers se recommande d'un proverbe ainsi conçu : « Si Dieu venait habiter la terre, c'est Béziers qu'il choisirait. » Voilà, comme on le voit, une devise d'une singulière hardiesse et d'une prétention qui souffrirait aisément la controverse; pour notre compte, nous ne savons pas trop jusqu'à quel point il conviendrait à Dieu d'être le concitoyen de M. Viennet.

Revenons à Bulliot. C'était un garçon qui ne manquait ni de bonne mine, ni de bonnes qualités; il avait même de l'esprit, mais un esprit fantasque, bizarre et toujours tourné vers quelques singularités auxquelles Bulliot se livrait sans marchander. Ajoutez à cela que ce Bulliot était un galant et un joueur effréné, si bien qu'avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva ruiné de fond en comble; les dames de cœur, de pique,

de trèfle et de carreau, de concert avec un nombre considérable de piquantes grisettes languedociennes, avaient dévoré son patrimoine, qui consistait en une pièce de vigne située sur le meilleur coteau du pays.

Il paraît même que Bulliot avait mangé un peu plus que sa vigne, ce qui l'embarrassait, car les créanciers du Languedoc manquent essentiellement de la vertu qu'on appelle patience. Réduit à moins que rien, Bulliot ne pouvait plus toucher aux cartes ni aux grisettes; il était même assez mal vu dans le pays; les uns le dédaignaient par rapport à sa pauvreté, les autres le méprisaient à cause de ses dettes. Il y avait bien un proverbe d'un gros bon sens qui lui disait : « Payez, et vous serez considéré! » Mais comment payer et avec quoi? S'il cherchait un biais pour faire fortune, un autre proverbe mystificateur lui disait d'un ton goguenard : « Qui paie ses dettes s'enrichit! » Mais pour s'enrichir de cette façon, il fallait commencer par être riche. Bulliot se dépitait contre les proverbes, contre le jeu, contre Béziers et contre la nature entière. Quand il vit que décidément il n'y avait aucune ressource pour lui dans sa ville natale, et qu'il ne réussirait jamais à y faire fortune, par cette raison que nul n'est prophète en son pays, il tourna ses regards vers Paris : là seulement, pensa-t-il, le soleil luit pour tout le monde! Bulliot partageait la confiante superstition commune à tant de provinciaux qui s'imaginent qu'il suffit de venir dans la capitale pour devenir capitaliste.

Bulliot, ayant réalisé dix écus, se mit en route. Avec dix écus, il n'y avait guère moyen d'aller à Paris; aussi n'alla-t-il d'abord qu'à Montpellier; là il s'en remit aux bonnes chances du jeu pour avoir de quoi entreprendre le grand voyage. Il entra bravement dans un tripot, bien résolu à gagner ou à en finir avec une existence intolérable; car Bulliot était un de ces joueurs déterminés avec lesquels il faut toujours que quelque chose saute, la banque ou leur cervelle.

Ce fut la banque qui sauta. Il est vrai qu'elle était bien légère : 400 livres! Avec cette somme, Bulliot partit dans un bon coche, qui ne mit pas plus de vingt-huit jours pour le con-

duire à Paris, tant déjà les moyens de transport étaient accélérés sur les routes de France. Il faisait trois repas par jour, couchait toutes les nuits et ne versa que cinq fois; ce fut un voyage charmant. Durant tout le chemin, il ne se refusa rien et vécut en grand seigneur. Aussi quand il entra dans la capitale, Bulliot ne possédait plus qu'un louis et une pièce de vingt-quatre sous. Nous ne dirons pas quelles furent les premières aventures de Bulliot, ses traverses, ses misères et les accidens de sa lutte avec la fortune. Pendant quelques années, il disparut dans le tourbillon; puis, au temps où le système de Law était dans sa plus grande fureur, notre Bulliot parut un beau jour dans la rue Quincampoix. Depuis son arrivée à Paris, il avait essayé de toutes sortes de métiers, ne se montrant constant qu'au tapis vert. Ce jour-là, le lansquenet lui ayant été favorable, l'intrépide joueur voulut profiter de sa bonne veine et pousser sa pointe dans un jeu qui remuait toutes les finances du royaume. Il s'embarqua donc vaillamment sur les flots dorés du Mississipi, et gagna; il rejoua, il regagna, et toujours ainsi, avec un bonheur insolent. Bref, au bout de trois mois, le petit Bulliot, le mince Bulliot, le pauvre sire, venu à Paris sans épée ni cape, et qui avait franchi la barrière avec un louis et une pièce de vingt-quatre sous, possédait un million.

Un magnifique million, le plus beau million possible, bien rond et bien liquide, un million tout neuf, que la fortune lui avait donné de la main à la main. Avec ce million, Bulliot acheta tout ce qui lui manquait; il acheta un carrosse, il acheta un château, il acheta Mlle Quinault, il acheta tout le luxe et tous les plaisirs de l'époque. Tout en pratiquant les sept péchés capitaux avec la verve et l'aplomb d'un millionnaire, Bulliot ne renonça pas pour cela aux affaires; il acheta un comptoir, il acheta des commis et se fit banquier.

Le banquier Bulliot, spéculateur habile, se fit un beau nom dans la finance. Pour ne pas porter atteinte à son crédit, il avait sagement renoncé aux jeux de hasard; il ne se permettait plus que les échecs, et à cet effet, il fréquentait le café de la Régence,

où il jouissait de la considération que mérite un riche financier, beau joueur, affable dans le gain et noble dans la perte. Quand il jouait, on faisait cercle autour de lui, non pas seulement parce qu'il était de première force aux échecs et qu'il y avait profit à lui voir disposer ses pièces, mais encore parce qu'il y avait plaisir à observer ses façons d'agir et à écouter ses paroles. En devenant riche, Bulliot était devenu encore plus original et plus bizarre que devant; et comme il se trouvait d'étoffe à ne guère se gêner, il se livrait sans retenue à ses manies et à ses boutades. Avec cela, il avait adopté un langage sentencieux qui ne manquait pas d'être parfois assez piquant. Dans le discours, Bulliot faisait une grande consommation de proverbes; il professait pour le proverbe un profond respect.

Un matin de la belle saison, Bulliot était allé, pour se récréer, passer une heure à la charmante maison de campagne qu'il possédait à Auteuil. C'était le 19 juin 1725, jour de saint Gervais. Il faisait un temps magnifique et une chaleur étouffante. Tout à coup, pendant que le financier examinait ses tulipes, l'horizon se rembrunit, le ciel se voila de nuages, et la pluie tomba. Bulliot se hâtait de regagner son carrosse pour revenir à Paris, lorsque, dans une allée de son parc, il rencontra son jardinier au désespoir.

—Hélas! s'écriait le brave homme, voilà une pluie qui nous fera bien du tort; car elle durera long-temps.

—Comment cela? demanda Bulliot.

—Eh! oui, reprit le jardinier, vous savez le proverbe :

S'il pleut le jour de saint Gervais,
Il pleut quarante jours après.

C'était là un vrai distique de jardinier, et qui avait un air d'étroite parenté avec les vers du *Jardin des racines grecques*. Toutefois Bulliot, sans s'arrêter à la pauvreté de la rime, fut frappé du pronostic, et il ne cessa de se répéter le proverbe poétique tout le long des Champs-Élysées et de la rue Saint-Honoré, que sa voiture parcourut pour le déposer au café de la Régence.

Dès qu'il fut entré dans le café, on lui proposa une partie d'échecs; il était tellement préoccupé, que, pour toute réponse, il déclama son distique. Les habitans du café de la Régence, qui étaient, en général, des esprits forts, la plupart gens de lettres, académiciens et philosophes, se gaussaient de la prédiction. On plaisanta Bulliot, qui croyait à de tels almanachs; Bulliot se piqua, et, jetant sur une table sa bourse pleine d'or, il paria que la pluie durerait quarante jours.

Il ne manqua pas de gens pour tenir ce pari. — Ne vous gênez pas! s'écria Bulliot, je tiendrai tout ce que l'on voudra; et il tira de sa poche son portefeuille, amplement garni.

Toutes les bourses se vidèrent, on formula par écrit les termes du pari, on enregistra les mises. Bulliot poussa les choses jusqu'à déclarer à ceux qui n'avaient pas d'argent, qu'il pariait contre eux la valeur de leurs bijoux, montres, tabatières, bagues, boucles et cannes à pommes d'or. Il ajouta que, du reste, il reviendrait le lendemain et tous les jours, et qu'il continuerait à tenir tous les enjeux. Le maître du café en était dépositaire.

Le bruit de cette singulière aventure s'était vite répandu; le lendemain il y eut foule au café de la Régence. Bulliot soutint sa bravade. On déposa des sommes considérables.

Le surlendemain, même affluence. Bulliot n'était pas homme à reculer; il fit venir sa caisse. Du reste, jusque-là le ciel était pour lui, la pluie de saint Gervais tombait toujours.

A la ville, à la cour, on ne s'entretenait plus que de Bulliot et de son pari; Bulliot était l'homme à la mode; on se pressait sur son passage, on se le montrait; on fit sur lui des ponts-neufs, on le mit dans les gazettes, on le joua sur le théâtre.

Les paris allaient toujours leur train, c'était une rage. Bulliot n'avait plus d'espèces; mais sa signature était connue et bien famée sur la place; il proposa son papier et on l'accepta. La tête avait tout-à-fait tourné au banquier languedocien; en une semaine, il fit pour deux cent mille livres de billets. Il pleuvait toujours.

La pluie dura jusqu'au 12 juillet. Ce jour-là il fit un temps admirable; pas une seule goutte d'eau ne tomba du ciel. Le pro-

verbe eut tort; les vers étaient faux; le distique n'avait plus ni rime ni raison.

Le cafetier du café de la Régence livra les enjeux aux parieurs. Ceux qui avaient des billets attendirent l'échéance; mais pendant qu'ils attendaient, les parens de Bulliot (car Bulliot avait des parens depuis qu'il était riche) le firent interdire, et ils n'eurent pas grand mal, car le pauvre Bulliot était devenu complétement fou.

L'interdiction de Bulliot, décrétée par sentence du Châtelet, fut confirmée par arrêt du Parlement. Cet acte de justice débouta en même temps de leurs prétentions les porteurs de billets, par cette raison de droit, que la cause des obligations était immorale. Les parens de Bulliot se partagèrent les débris de son opulence, et le pauvre financier mourut aux Petites-Maisons; triste et funeste effet de son aveugle foi dans un proverbe!

Lorsqu'à l'échéance, les lettres de change de Bulliot furent protestées, un plaisant prétendit qu'il n'était pas étonnant de voir protester des billets faits à propos de la Saint-Gervais, puisque le jour de saint Gervais est en même temps celui de saint Protais.

E. G.

LE PORTEFAIX.

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES, PAROLES DE M. SCRIBE, MUSIQUE DE M. GOMIS.

Et d'abord je ferai mon compliment à la direction sur son bonheur, sur ce que son étoile, son astre qui peut-être est le dominateur désigné par l'almanach de Liége (je devrais dire le manach, comme on dit le Coran; mais l'usage qui veut que l'on fasse de mauvaise musique à l'Opéra-Comique et que l'on y chante faux, à dire d'experts, permet, autorise encore, en dépit des orientalistes, la libre circulation du mot almanach. Il faut que je sorte de ma parenthèse comme Rafael de son coffre). Je ferai, dis-je, mon compliment à monsieur le directeur sur ce que l'astre dominateur, ci-dessus mentionné, a fait défiler devant lui, sous son nez, une immense collection de livrets absurdes et, par-dessus tout, ennuyeux; faveur singulière, faveur précieuse, abondance qui donne à moissonner aujourd'hui et rassure pour l'avenir. J'adresserai mes congratulations au comité de l'Opéra-Comique sur ce que son tact, fruit de l'expérience, son jugement prompt et subtil, son coup d'œil de lynx, d'aigle ou de chouette, lui a fait mettre le doigt, la main, les mains sur ce trésor. Quand il a dans ses coffres une provision semblable, le directeur peut s'aventurer bravement sur la mer incertaine de l'opéra et dire : « Si la musique est faible, peu importe; le drame est là, le drame vigoureux, le drame avec son bras d'Hercule ou de portefaix, me tirera de l'eau, si la maladresse de mes compositeurs m'y plonge. Avec de telles pièces et un peu de bonheur, mes profits doivent s'élever à 17, 18 francs par an. Voyez quel total au bout de trois ou quatre douzaines de siècles! »

Quand j'étais jeune et superbe, comme l'OEdipe de Voltaire, je portais des lunettes; j'en achetai un exemplaire d'une édition nouvellement publiée à Paris. Ce meuble voyagea sur mon nez. Arrivé dans la capitale du Comtat Vénaissin, mes lunettes furent remarquées, et je reçus bientôt la visite d'un petit vieillard à perruque blonde et frisée, d'un Coquerel qui se peignait, non pas les cheveux, il n'en avait pas, mais les joues, décorées tous les matins d'une brillante couche de carmin, de vermillon ou de cinabre. Ce Géronte, soigneux au dernier point du confortable et des commodités de la vie, me pria de lui prêter mes lunettes, qu'il trouvait légères, aériennes, ravissantes. Elles résolvaient un problème qui, depuis bien des années, occupait son esprit; il pouvait enfin obtenir de son opticien et lui faire fabriquer, sur ce modèle, une paire de lunettes d'été.

M. Scribe a ses opéras d'été, d'hiver et même de printemps et d'automne; il les ajuste pour la saison. S'il brosse négligemment ses opéras d'été, s'il a soin de les tenir dégarnis d'intérêt, de force dramatique, de coloris et de mots spirituels, c'est qu'il ne veut pas qu'un trop grand nombre de spectateurs viennent se caser dans la petite salle de la Bourse pendant la canicule; la chaleur serait incommode : un opéra d'été doit tenir ses admirateurs à l'aise. Il nous a donné l'an dernier, *le Fils du prince*, véritable type de l'opéra d'été; il nous livre aujourd'hui *le Portefaix*. Les érudits vous diront que *Peblo ou le Jardinier de Valence*, joué cent fois à l'Ambigu, nous avait déjà montré la fable reproduite dans *le Portefaix*. *Le Chalet* n'était-il pas la répétition de deux comédies connues? L'Opéra-Comique ramasse les dépouilles du mélodrame et du vaudeville; ses rivaux en chansons lui donnent leurs habits quand ils sont un peu usés; l'Opéra-Comique se nourrit de rogatons : aussi fait-il bien maigre chère.

Le Colporteur, le Marchand forain, ont figuré tour à tour sur la scène de l'Opéra-Comique; ces industriels portaient la balle. Gasparillo doit se charger d'un autre fardeau, l'enlever par un chemin difficile et dangereux; M. Scribe l'a créé portefaix : les hommes de ce métier sont vigoureux, et leur adresse double leur force. Gasparillo soupire pour une dame titrée, il en est amoureux fou; cette dame, il l'a vue une seule fois, il ne sait pas son nom, il ignore sa demeure. Gasparillo aime aussi beaucoup sa femme, car il est marié depuis peu, et Mme Gasparillo, qui exerce la profession de tireuse de cartes, est une sorcière fort avenante. Or donc, c'est dans le cabinet d'études magiques de Teresita que viennent doña

Elena de Melendez (c'est Ilena qu'il faudrait dire, puisque la dame est Espagnole et non pas Italienne), la señorita Cristina, sa sœur; don Rafael, fils du vice-roi. Cristina aime Rafael, qui est fort amoureux, il est vrai; mais c'est Ilena qu'il adore, Ilena, la femme du corrégidor, mari très-jaloux. Ce fonctionnaire arrive aussi pour diriger une visite domiciliaire faite chez Gasparillo; les voilà tous réunis dans cet *asile;* le corrégidor, son greffier, les alguazils, n'ayant rien découvert de suspect dans le susdit *asile*, sont prêts à se retirer. Melendez aperçoit une femme voilée, c'est Cristina; il veut la connaître, Rafael s'y oppose; on tire l'épée, et doña Ilena sort d'un cabinet, où elle était cachée. Un rendez-vous est donné, Melendez se battra le lendemain matin avec Rafael. Gasparillo a retrouvé la belle inconnue; Mme Gasparillo a remis un billet doux, écrit par Rafael, à doña Ilena. On voit que ce premier acte ressemble assez au second de *Gustave.*

Ilena, rentrée dans son hôtel, passe la soirée avec une nombreuse société de dames : elles travaillent à divers ouvrages de broderies et de tapisserie, ce qui n'est pas du tout dans les mœurs espagnoles; les dames de ce pays compteraient cent fois les carreaux de leur chambre, et ne s'aviseraient pas de prendre l'aiguille et le dé pour se désennuyer. Après cette scène de *Veillons, mes sœurs*, on fait la prière du soir et l'on va se coucher. Rafael s'introduit alors chez Ilena par la fenêtre; la señora s'effraie de tant d'audace, Rafael la rassure, en lui disant que le corrégidor est en campagne, parti pour une expédition nocturne. A peine a-t-il fini sa déclaration et fait agréer ses excuses, que le mari frappe à la porte; Ilena, Rafael, achèvent alors le duo qu'ils ont commencé, et laissent Melendez frapper à coups redoublés; Ilena ouvre enfin au jaloux, que ce retard inquiète singulièrement. Rafael s'est blotti dans un coffre, et le public s'est permis de siffler cet escamotage, que Scaramouche, Arlequin, Gilles, avaient pourtant fait adopter autrefois. Quand on entre dans un coffre lestement, d'un seul bond, par le saut de la carpe ou du saumon; lorsqu'un clown, aux reins souples et vigoureux, se colloque dans le bahut avec autant de prestesse qu'un macaron jeté dans la gueule d'un barbet, c'est charmant, on applaudit, on se pâme de rire; mais lorsqu'un benêt d'officier descend à tâtons et gauchement dans la malle, c'est misérable et d'autant plus ignoble, que le danger est à peu près nul. La scène se passe au premier étage; que l'officier poltron se suspende à la rampe du balcon et risque de se laisser tom-

ber sur ses pieds, il court les chances d'une foulure et voilà tout; mais il lui faut une échelle bien calée. Chérubin ne procède pas de cette manière, il saute hardiment par la fenêtre, il se jetterait dans un gouffre embrasé. Voilà comment on agit lorsqu'on se mêle de galanterie, et surtout lorsqu'on fait l'amour devant deux mille curieux.

Notre amant timide, cauteleux, est couché dans sa malle, comme le chat Rodilardus dans la huche, comme un maquereau sur le gril. Le coffre se ferme sur lui, le pauvre diable étouffe; il a besoin d'air, on lui donne un duo. Certes, voilà de la musique bien placée, avec ses *da capo* surtout. Rafael est sans mouvement lorsque Ilena vient le délivrer après la retraite de son mari. Il faut pourtant se débarrasser de ce mort; elle appelle Gasparillo qui passe dans la rue. Le portefaix suit le chemin tracé par l'officier, et la dame le conjure de sauver son honneur en enlevant le corps du délit. L'amoureux Gasparillo est cruellement affecté de cette rencontre; cependant il consent, à des conditions que son pouvoir discrétionnaire réglera plus tard à un rendez-vous accordé par Ilena.

Au troisième acte, nous voyons Gasparillo buvant avec ses amis, buvant comme des Russes ou des Polonais, chantant le jus de la treille, la liqueur vermeille, et professant un souverain mépris pour l'eau. Ces buveurs déterminés, ces ivrognes qui se défient à qui videra le plus de verres et de bouteilles, sont des Espagnols! Des Espagnols, qui, s'ils n'ont pas une aversion décidée pour le vin, ne s'en soucient nullement, et préfèrent l'eau fraîche, parfumée d'anis, édulcorée par *l'azucarillo*, à tous les vins de Xérès et de Malaga. Les Espagnols boivent encore moins de vin que les Provençaux; on ne trouverait peut-être pas une douzaine d'ivrognes dans les treize royaumes. Gasparillo rencontre Ilena au rendez-vous, lui remet un billet expliquant ses intentions, et la dame s'écrie : « Quelle horreur! » Cette horreur a fait rire. La conversation est troublée à l'instant où les tribunaux anglais pourraient l'appeler criminelle. Gasparillo, désigné par les alguazils comme assassin de Rafael, est saisi, jugé sur-le-champ par le corrégidor. Il va être pendu; mais il ne parlera pas, il se dévoue généreusement pour l'honneur de sa dame. Rafael n'est pas mort; il vient le tirer d'affaire et dissiper les soupçons du jaloux Melendez, en épousant Cristina.

Si ce drame était amusant, on lui pardonnerait son absurdité; mais il est dépourvu d'esprit et de gaieté, comme d'intérêt. Le second acte, que l'on vantait comme une merveille, dont on exaltait la force dramatique, a

fait rire, et pourtant l'auteur ne visait point à la plaisanterie. La musique le prend à rebrousse-poil : quand elle n'est pas un remplissage étranger à l'action, elle arrive mal à propos et ruine la scène principale, l'unique scène de cet acte. M. Scribe n'attache aucune importance à un livret d'opéra; il brosse rapidement les canevas qu'il livre à ses musiciens; c'est pour le vaudeville qu'il réserve son talent d'exécution. Ce faiseur de vaudevilles n'est qu'officier de la Légion-d'Honneur, il est vrai, mais il s'est depuis ' ng-temps créé général de nos compositeurs de drames.

La musique de M. Gomis est bien faite; mais si vous cherchez dans cette nouvelle partition des idées neuves, originales, des mélodies d'une haute et longue portée, vous les trouverez bien rarement.

Vous connaissez mon zèle;
A mon devoir fidèle,
Où faut-il que je porte
La charge la plus forte?
Voilà mon dos, voilà mes bras.

C'est ainsi que s'exprime Gasparillo dans une cavatine. Cet autre Figaro fait ses offres de service au public, mais d'une manière différente, il faut en convenir. M. Gomis réussit dans les chœurs; ceux du second acte sont charmans.

Chollet, Mlle Prévost, réunis à Thénard, Henri, Mmes Rifaut, Camoin, ont représenté Gasparillo, Ilena, Rafael, Melendez, Teresita, Cristina, et pourtant l'exécution ne s'est pas élevée au-dessus d'une honnête médiocrité. Chollet est venu nommer les auteurs, et le public l'a de nouveau salué par des applaudissemens unanimes, dont Mlle Prévost avait eu sa part à son entrée en scène. On a fêté les nouveau-venus. Les auteurs auraient pu les fêter aussi, en leur donnant des rôles plus brillans.

Opéra d'été!

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Depuis que les lois de l'équilibre européen ont été inventées, il n'est pas de souverain un peu puissant, un peu favorisé par la fortune, qui n'ait dit dans son conseil, devant ses ministres : « Je ne veux pas qu'il se tire en Europe un coup de canon sans ma permission. Louis XIV, le grand Fréderic, Napoléon, tous les empereurs de Russie, depuis cent ans, ont eu cette prétention. Et Dieu sait combien de boulets ont déchiré l'air et labouré les champs de bataille, sans le laisser-passer des potentats équilibristes. Ce qu'autrefois n'a pu accomplir le despotisme avec sa volonté une et forte, avec ses armées dévouées, sa noblesse chaleureuse; nous le voyons aujourd'hui réalisé par une puissance plus forte que la féodalité, que le despotisme, que la démocratie; par une puissance supérieure aux autocrates, aux empereurs, aux républiques : l'argent. Les banquiers ont conquis la royauté universelle, depuis que les rois ne font plus la guerre avec leurs trésors, et que le système des emprunts a remplacé celui des épargnes. Sans la permission des banquiers, un seul coup de canon ne peut troubler la sécurité d'une frontière, parce que, terme moyen, chaque coup de canon coûte, je crois, 20 francs, et que le banquier les refuse, quand il lui plaît, aux princes qui veulent se mettre en humeur de guerre. C'est donc à la maison Rotschild que nous devons les bienfaits de la paix dont nous jouissons depuis cinq ans. Mais les banquiers ne sont pas seulement capables de maintenir un *statu quo* d'observation et de tranquillité générale : qu'ils veuillent la guerre, la guerre a lieu. L'expédition aventureuse de don Pédro, renouvelée des chroniques de nos gentilshommes normands, est une expédition de banquiers. Peu confiant dans l'esprit pu-

blic du Portugal, peu confiant dans l'appui direct des gouvernemens constitutionnels, il n'a eu foi qu'en l'argent, et l'argent a eu foi en lui; ses emprunts ont été soutenus, les emprunts de son frère conspués, et don Miguel, battu sur la question de chiffres, a succombé devant la Bourse de Paris et de Londres.

Maintenant c'est le tour de l'Espagne. La diplomatie en travail n'a pas pu produire une intervention dans la Péninsule; les banquiers interviennent, arment des flottes, enrôlent des soldats, les équipent et vont soutenir à coups de fusil les droits d'Isabelle et les emprunts qu'ils ont soumissionnés. C'est un singulier spectacle dans nos mœurs mathématiques, que ces croisades d'aventuriers qui se lèvent à la voix des seigneurs bannerets de la finance, et ce n'est pas une bizarrerie moins frappante, que l'apparence de paix générale qui couvre ces armemens et ces expéditions militaires. Dans l'histoire future de l'Angleterre et de la France, on parlera de la paix profonde dont jouissaient ces deux royaumes en l'an 1835; et voilà cependant que quinze mille Anglais et autant de Français vont guerroyer en Navarre! A quoi servent les traités? A quoi les principes? Le fait est toujours le plus fort.

La politique étrangère vit donc encore sur la question de l'intervention, qu'une partie de l'Europe ne peut empêcher, que l'autre n'ose avouer. Les potentats du Nord ne cessent de se réunir sous divers prétextes et sans résultat. L'empereur de Russie s'occupe de son camp de Kalish, et l'empereur d'Autriche songe à se faire couronner. La même cérémonie se prépare pour le roi de la Grèce, qui va ceindre son front bavarois de la couronne ciselée par notre orfèvre Odiot. Quant au roi d'Angleterre, après avoir permis les enrôlemens de ses sujets britanniques, il part pour les courses de chevaux d'Ascot. Il nous reste à parler d'un prince dont la mort a mis en défaut la science de tous ses médecins. Le bey de Tunis a succombé à une maladie dont les symptômes, légers à l'origine, étaient devenus subitement graves. Aucun des docteurs à turban et à moustaches qui le soignaient n'avait jugé ces symptômes. Après le décès du noble bey, on a découvert qu'il avait mangé, tout entière, une énorme tête de mouton.

— M. Dupin vient de clore son année parlementaire par une boutade contre le duel. Dans l'état de nos mœurs, les principes de M. Dupin sont impraticables, et le duel ne tombera pas, parce qu'il présente à tous des avantages et des garanties qui l'ont maintenu dans la société comme un utile préjugé. M. Dupin n'en a pas moins raison quand il demande que, dans le silence de la loi sur la matière, il y ait au moins instruction et mise en accusation, s'il y a mort d'homme. La publicité des débats qui proclameraient l'innocence du duelliste favorisé par les armes, témoignerait hautement de la conduite régulière des adversaires et des témoins, et

flétrirait ces actes de déloyauté qui salissent fort souvent les affaires d'honneur.

—La presse oisive, celle qui n'a pas pour mission de soutenir des doctrines politiques ou d'arborer des drapeaux littéraires, mais qui vit d'anecdotes et de menus articles de curiosité, fait de grands frais pour ragaillardir les sens engourdis du lecteur. C'est à grands coups qu'elle frappe sur le Parisien énervé; elle l'inquiète dans la conservation de sa montre et de son mouchoir, dans l'honneur de sa femme, dans ses amitiés, à l'aide d'anecdotes sombres et de récits terribles. Nous avons eu l'histoire du vol de Mme Boulanger; les circonstances en étaient aussi effrayantes que flatteuses pour l'ancienne soubrette de Feydeau, dont le rôle avait été sublime dans ce roman. Le roman n'a duré que vingt-quatre heures, le temps nécessaire à Mme Boulanger pour le démentir. Reste à présent l'attentat du boulevart Montmartre. Il s'agit, comme on sait, d'une jolie marchande, qui, après avoir repoussé les propositions *d'un monsieur très-bien vêtu*, a été en butte aux violences les plus coupables, un jour que son mari était absent; l'auteur des violences est immensément riche : il offrait à la victime cinquante billets de banque et un contrat de rente qu'il avait dans la main. La victime a fort peu remarqué les traits de cet opulent forcené; cependant elle croit le reconnaître dans un monsieur toujours *très-bien vêtu* qui passe chaque jour devant sa boutique, et lui envoie des baisers du haut d'un *landau à quatre chevaux*. (Qui donc a des landaux à quatre chevaux?) On annonce que la police est sur les traces du séducteur, et l'on désigne tout haut celui qu'elle soupçonne. Et ici la stupidité publique fait encore des siennes; on parle d'un Anglais à qui l'on prête si souvent des violences, des parties de plaisir, des amusemens excentriques, dont il n'a jamais eu l'idée, qu'il a sans doute pris le parti de rire tout le premier de cette nouvelle supposition.

— Si le carnaval a pris depuis quelques années en France un caractère de poésie nouvelle; si les fanfares de Tellier, les attelages à quatre chevaux ont égayé nos boulevarts, c'est l'impulsion donnée par M. Laba..., qui a produit cette restauration du mardi-gras. Jeune et riche, M. Laba... entendait à merveille le luxe et les douceurs de la vie; mais la spécialité de la mascarade avait plus particulièrement attiré ses soins. Pourquoi la mort est-elle venue frapper ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui ne demandait qu'à vivre, et dépenser gaîment son argent? C'est à Pise, en Italie, qu'il vient de succomber aux atteintes d'une maladie de poumons. Par un contraste assez piquant, la fortune de M. Laba... doit revenir, après sa mort, à un hospice des États-Unis. Telle est la volonté du donateur qui avait institué à M. Laba... 100,000 livres de rentes; en vérité, les États-Unis nous absorbent. Nos vingt-cinq millions ne leur suffisent

pas. Voilà maintenant les pauvres de la république américaine qui s'enrichissent par la mort d'un homme de plaisir que nous regrettons tous.

— Le beau monde n'a pas encore déserté Paris; aussi les premières représentations de nos théâtres offrent-elles un coup d'œil encore assez décent. Les jardins publics surtout, les concerts, jouissent d'une véritable faveur. Il y a tous les soirs aux Champs-Élysées un congrès de voitures, de cochers de bonnes maisons et de grooms de *dandies*, et la montagne de la rue de Clichy sera bientôt usée, aplanie par le passage continuel des équipages qui montent à Tivoli. Dans le fait, Tivoli mérite cette vogue; il a restauré ses parterres, multiplié ses lampes, ses orchestres, et Diavolo fait des tours si incroyables, qu'un de ces jours il doit se casser le cou devant l'assistance qui l'admire. Composées d'élémens différens, les fêtes du dimanche et du mardi ont un égal succès. Ce dernier jour est réservé aux gens de la *haute*; l'autre est plus populaire, moins gourmé; le feu d'artifice du dimanche éclaire des groupes plus pittoresques. Les voisins du jardin de Tivoli viennent se joindre aux efforts de M. Pontet pour ajouter à ces fêtes des épisodes que l'affiche ne promet pas. Il faut savoir que la prison de la dette regarde de toutes ses fenêtres le jardin de Tivoli. Placé au milieu de la salle de danse, vous voyez s'élever comme un rideau de fond ce grand édifice de pierre, hérissé de barreaux de fer, symbole réel de la contrainte par corps. Dimanche dernier, au moment le plus animé d'une *bateliere* importée des bals Musard, des hurlemens de loup, des miaulemens, des mugissemens de bêtes fauves, enfin toutes sortes de cris d'animaux sauvages et privés ont ébranlé la prison et troublé la contredanse. Messieurs les *dettiers* s'amusaient à leur manière : collés contre les barreaux de leurs fenêtres, se détachant en ombres chinoises sur le fond éclairé de leurs chambres, ils se livraient au passe-temps de la vocifération et usaient de la liberté de crier; leur gosier n'est pas sujet à contrainte.

— VAUDEVILLE. — LE ROI, par MM. Lurine et Solar. — Il n'y a pas de nécessité pour que ce roi soit un roi; et il serait nécessaire de le nommer. Il n'y a pas de raison pour que Fontenay soit comte, ne dise pas son nom et s'appelle le comte tout court. Quant à Lepeintre, il n'est autre chose qu'un baron qui ne se nomme pas non plus. Nous sommes sûrs de flatter l'amour-propre des acteurs et de faire preuve de sagacité en disant que nous avons reconnu le roi Salomon dans ce roi anonyme, le faux Smerdis dans le comte également anonyme et un fils naturel d'Alexandre-le-Grand dans le baron, troisième anonyme. C'est à tort que plusieurs personnes prenaient ce tableau pour une peinture de la cour de Henri IV dans lequel celui-ci jouait son rôle de vert galant. MM. Lurine et Solar ont composé

là une énigme difficile, aussi sommes-nous fiers d'en avoir trouvé le mot. La différence des époques où ont vécu ces trois principaux personnages amène nécessairement un peu d'obscurité et de décousu dans le dialogue et dans l'action. Il en résulte une confusion suffisante pour que personne ne soit au fait, s'il n'a lu la Bible et l'Histoire de Rollin dans sa matinée; mais la pièce est amusante dans son genre. Lafont est fort bien *en roi Salomon*, Fontenay charmant *en faux Smerdis*, et Lepeintre délirant en fils naturel d'Alexandre-le-Grand. Les costumes manquent d'exactitude, il est vrai. Solomon porte l'ordre de la Toison-d'Or, Smerdis un pourpoint, et le fils d'Alexandre une fraise; mais par un temps de chaleur, on n'y regarde pas de si près. Le succès du Roi est fait pour encourager MM. Lurine et Solar. On leur conseille de mettre en scène un Danois, un Anglais, un Turc, un Italien, qui dialogueront chacun dans leur idiome. Ce choc de langues diverses doit produire des effets piquans pour l'oreille.

N. B. — Les personnes qui seraient de force à comprendre cette analyse doivent seules aller voir le Roi, du Vaudeville; c'est un exercice préparatoire que nous leur avons ménagé.

— ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — L'Opéra est plus heureux que les autres théâtres dans cette lutte à mort que les directeurs livrent à la chaleur. La Juive n'a rien perdu de l'intensité de son succès, et les autres ouvrages du répertoire font de leur mieux. Nous avons à signaler la rentrée de Mlle Duvernay. Une indisposition dont les tragiques symptômes ont ému beaucoup de sympathies avait éloigné Mlle Duvernay de la scène. On l'a vue avec un sentiment d'intérêt et de plaisir reparaître dans le deuxième acte du ballet de la Tempête, métamorphosée en ballet d'Alcine.

— OPÉRA-COMIQUE. — Il s'est, dit-on, passé récemment à ce théâtre un fait singulier que n'a relevé aucun de nos journaux qui se disent *sentinelles avancées des arts et de la littérature*. La corporation des auteurs dramatiques a déclaré que Robin des Bois étant trop souvent représenté, cette invasion d'un chef-d'œuvre allemand portait aux auteurs parisiens un préjudice notable, et en conséquence a signifié à M. Crosnier qu'il eût à mettre des intervalles plus longs entre les représentations de Freyschutz. Le directeur a obtempéré. Voilà donc les plaisirs du public contrôlés et réglés par le monopole dramatique, qui s'est organisé en société. Pourquoi la corporation des auteurs est-elle venue s'en prendre à Robin des Bois? Est-ce uniquement parce que c'est un chef-d'œuvre, et qu'on fait peu de chefs-d'œuvre dans ce pays-ci et dans ce temps-ci?

Si l'esprit éminemment national dont la société des auteurs parisiens se sent animée cherche encore des auteurs étrangers à dévorer, nous pouvons

lui signaler un autre compositeur tudesque qui a forcé la consigne et fait passer ses notes en contrebande sur une de nos scènes lyriques; la commission des auteurs parisiens ignore-t-elle que la musique du ballet de Brezilia est due au génie grisonnant de M. le comte de Gallemberg, qui est venu papilloter, farder, rajuster pour notre grand Opéra ses vieilles inspirations d'entrechats et de pirouettes viennoises? L'impunité, qui a toléré cet essai cacochyme, doit nous faire craindre une nouvelle escapade de la muse édentée de M. de Gallemberg. Le compositeur autrichien court les salles de danse, les foyers de l'Opéra, lorgnant les coude-pieds de nos premiers sujets, ruminant des crescendo sans nerf, des échos sourds et froids; la commission des auteurs ferait bien de demander à la muse de M. Gallemberg ses papiers, et s'ils ne sont pas en règle, de la diriger sur Vienne, en Autriche, dont elle est le plus bel ornement.

— GYMNASE DRAMATIQUE. — DISCRÉTION, vaudeville par MM. Dumanoir et Camille. — Une comtesse allemande donne un rendez-vous à un officier français qui arrive là les yeux couverts d'un mouchoir, et s'en va sans savoir qui lui a procuré ce tête-à-tête. A quelque temps de là, elle demande à l'officier s'il sait le nom de l'inconnue, et lui demande ce nom, tout ceci pour mettre à l'épreuve la discrétion du Français, qui, en Allemagne surtout, passe pour un être *à la fois vaillant et volage*. L'officier se tire très-bien de ce piége tendu à sa fatuité, et la comtesse allemande lui donne sa main. Il n'y a pas de pièce de Berquin qui ne soit plus forte d'intrigue; il n'y a pas de pièce du Gymnase enfantin, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre, qui ne soit plus spirituelle dans ses détails que ce vaudeville ennuyeux et plat.

ALEXIS PETROWITCH, par MM. Aug. Arnould et N. Fournier.

Il y a beaucoup de gens pour qui le nom d'un livre est une recommandation ou un sujet de mépris. Ceux qui ont la prétention de savoir l'histoire, le latin ou autre chose, se détournent avec dédain, du moment qu'il y a écrit sur la couverture d'un volume le mot roman. Si à ce mot roman l'auteur a eu l'effronterie d'ajouter historique, ils sont pris d'une sainte fureur, et, ne pouvant lacérer l'auteur, ils déchirent le livre. A cette secte de prétendue science se joignent avec empressement les hommes de philosophie éclectique ou autre, les traducteurs, les commentateurs et les professeurs. Toutes ces vieilles mamans de la littérature défendent le roman au public comme à une jeune fille; mais le public, comme les jeunes filles, se moque des recommandations édentées des vieilles mamans littéraires, et lit le roman entre deux draps, au risque de s'amuser, ce qui est le comble de l'immoralité ou de l'ignorance. Il ne faut pas se demander: pourquoi ce goût

du public? il a toujours existé à peu près au même degré; il faudrait se demander plutôt : pourquoi cette haine des hommes qui se disent savans contre le roman? C'est que le roman est un impertinent parvenu qui s'empare sans pitié des choses dont la science historique et philosophique avait fait jusqu'à présent son domaine particulier. Dans ce terrain d'exploitation privilégiée, le roman s'est introduit en maraudeur, et le pillard qu'il est en cueille les plus belles fleurs, en dévore les plus beaux fruits et n'en laisse que le foin aux élus de la science. Aussi voyez comme l'alarme est à la bergerie; mettez des piéges, des sauts-de-loups, des chausses-trappes à la science; on nous vole notre bien, on nous prend nos héros que nous laissions moisir, on a sans nous des idées que nous n'avons pas; c'est la démoralisation de la société, la désorganisation de tout ordre. On comprend cette fureur : on fait plus, on la pardonne. Tout homme qu'on dépouille a droit de crier, il a droit d'injurier; le véritable malheur pour lui dans ces circonstances, c'est d'avoir une mauvaise poitrine et de ne lancer que des malédictions poussives et des anathèmes de courte haleine.

Et cependant voyez l'injustice. C'est au roman historique que les historiens doivent cet appétit d'histoire, qui n'attend que leurs œuvres pour se rassasier congrument, mais qui, ne voyant jamais arriver le festin complet que la science doit lui servir, grignotte en attendant les bribes d'histoire que les romanciers lui présentent. Grâce à ceux-ci, le public s'est mis en goût d'apprendre ce qui n'était que l'étude des hommes sérieux; et pourtant les savans, au lieu de remercier le roman, le conspuent. Si ce n'était de l'ingratitude, ce serait de l'impuissance.

Tenons-les pour ingrats; la révolution a aboli les preuves d'impuissance : les femmes ne se vengent plus des aiguillettes nouées que par l'adultère; l'histoire ne pouvant se séparer de l'historien couche avec le roman; les historiens sont *dandins*, la chose est fort drôle; et le séducteur les nargue le poing sur la hanche; la chose est infâme.

Or, parmi toutes ces épouses délaissées, parmi toutes ces histoires demeurées infécondes entre les bras des historiens, il s'en est trouvé une plus délaissée que les autres, et que deux jeunes auteurs ont prise en amour; c'est l'histoire de Danemarck. Tandis que l'historien dormait à ses côtés, le romancier s'est approché de l'histoire, il lui a pris la taille et les genoux, et lui a fait Struenzée, un fort bel enfant, comme vous savez, très-galant, très-spirituel, très-délibéré, qui a fait un fort beau chemin dans le monde, un chemin de bâtard, une fortune de bâtard, un chemin et une fortune qui font toujours l'envie et le désespoir des enfans légitimes.

Mais le romancier, comme le séducteur, est rarement constant; ceci vient, pour l'un et pour l'autre, de ce qu'ils ne prennent à leur victime

que ses qualités amusantes : dès que la femme devient exigeante et l'histoire pot-au-feu, ils les laissent à leur mari en titre, c'est de toute justice.

Ainsi ont fait MM. Arnould et Fournier : de l'histoire de Danemarck ils ont passé à l'histoire de Russie, toujours au nord de l'Europe; ne serait-ce que cela, je les en remercierais du fond de l'ame. Quand je vois un livre nouveau, j'ai toujours peur que ce ne soit un voyage en Italie. Mais ce dont il faut remercier avant tout MM. Arnould et Fournier, c'est d'avoir fait pénétrer le lecteur dans cette histoire russe, encore plus défendue par l'ignorance des nationaux, que son théâtre par les rigueurs du climat. A part quelques grands événemens, cinq ou six meurtres impériaux et une demi-douzaine de grandes batailles, on ne sait rien, ou à peu près, en France, de l'histoire de Russie; on ignore complétement son organisation antique, l'origine de l'esclavage qui la tient encore, et la source de ce pouvoir autocratique qui dispose des hommes et des propriétés selon son bon plaisir, sans contrôle ni opposition d'aucune espèce, si ce n'est l'assassinat.

Parmi tous ces événemens obscurs, et sur lesquels l'histoire est restée en doute, MM. Arnould et Fournier ont choisi la catastrophe d'Alexis, tué par son père Pierre-le-Grand. Certes, c'est déjà une donnée pleine d'intérêt que celle d'un fils en butte à la haine de son père, conspirant contre lui, et périssant par son ordre; mais de quelle hauteur le roman ne se grandit-il pas lorsque chacun des héros de cette tragique histoire devient le représentant de tout un ordre d'idées; lorsque, d'un côté, c'est Pierre, taillant, à coups de hache, son empire sauvage à la civilisation, et de l'autre Alexis, résistant, au nom de la vieille Russie, à toutes les innovations importées le fouet à la main? Dans quelle autre contrée eût-on pu placer cette scène gigantesque d'un homme qui, ne pouvant faire pénétrer la civilisation européenne dans la vieille Moscou, et sous ses dômes d'Orient, bâtit dans son empire un immense collége de mœurs nouvelles qui s'appellera Saint-Pétersbourg, et d'où sortiront plus tard tous les gouvernans de l'empire russe?

Le roman d'Alexis Pétrowitch est la dernière palpitation de la nationalité russe et de la suprématie des prêtres, étouffées par la main puissante de Pierre : mais quel aspect neuf et hardi prend cette lutte considérée aujourd'hui dans ses résultats! combien ce point de départ explique parfaitement l'empire d'aujourd'hui et le mot de Napoléon : « Grattez le Russe, et vous trouverez le Tartare! » Pierre n'a fait que recrépir en plâtre la barbarie et l'indépendance moscovites; encore quelques années, et toute cette couche repeinte à la prussienne par Pierre III, poudrée à la Voltaire par Catherine II, habillée à la Bonaparte par Paul Ier, tombera et laissera voir la barbarie demeurée impénétrable à cette civilisation plaquée.

A côté de cette pensée philosophique qui domine tout le roman d'*Alexis Pétrowitch*, marche un drame plein d'intérêt et de péripéties heureuses et inattendues. Le caractère de ce jeune prince, brisé précisément parce qu'il était résistant, rompu parce qu'il était fier, est une des inventions les plus heureuses que nous ayons rencontrées. Alexis Pétrowitch n'a eu qu'un malheur, c'est de naître le fils de Pierre, avec assez de force pour haïr la tyrannie de son père, et pas assez pour la vaincre. Ce malheureux jeune homme, jeté à terre toutes les fois qu'il tente de se relever, et qui, à chaque chute, se sent l'ambition d'être debout, est un spectacle plein de poésie et de tristesse. Le parti des prêtres, sur lequel il s'appuie, en désespoir de cause, et qui le trahit; la foi de son père, qui lui offre son pardon et qui le condamne; la femme qui veut le sauver et qu'il soupçonne; la maîtresse qu'il croit être à lui seul et qui a été la prostituée d'un moine : tous ces combats, ces déceptions font du dénoûment de ce livre un des tableaux les plus puissans et les plus neufs. Ce malheur politique qui arrive à faire pleurer comme un malheur d'amour, est une de ces créations dont il faut louer les auteurs, parce qu'elles sont rares et inaccoutumées, et que les premiers ils ont osé la tenter.

Si ce livre mérite un reproche, c'est de ne pas être assez posé ni assez coloré; mais lorsqu'on pense que Walter Scott a dépensé soixante volumes à la description des mœurs de l'Écosse au milieu desquelles il vivait, on ne saurait en vouloir à MM. Arnould et Fournier de n'avoir pas assez représenté la Russie dans deux volumes.

Quoi qu'il en soit, le succès de ce livre sera brillant; il tournera les regards du lecteur vers des contrées ignorées, et peut-être avertira-t-il l'historien qu'au nord de la France il y a une grande histoire à faire.

— Le libraire Just Teissier, quai des Augustins, vient de publier, sous le titre de SCÈNES DE MOEURS ET DE CARACTÈRES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ET AU DIX-HUITIÈME, par Mme Augustin Thierry, un ouvrage d'excellent style et d'ingénieuses observations. L'histoire des *Trois Sœurs*, qui forme près du tiers du volume, est une nouvelle touchante, pleine de charme et d'intérêt. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute LE FILS DU MILLIONNAIRE, publié autrefois dans la REVUE, et ont pu se faire une idée de la manière distinguée de Mme Augustin Thierry. Ce volume est précédé d'une préface du célèbre auteur de la CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS.

UN BÉGUINAGE A BRUGES.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
MAX.	HONORA.
Le capitaine RAMPELBERG.	CÉLIE.
BÉNÉDICT, cuirassier.	

(La scène est à Bruges, Flandre occidentale. — Un salon chez Honora.)

SCÈNE Ire. — HONORA, SEULE. (*Femme de quarante ans. Elle est assise devant une psyché. Toilette d'une simplicité affectée. Robe guimpe, cheveux en bandeau.*)

Mon miroir me le conseille, il est temps de renoncer au monde, avant que le monde renonce à moi. La vie d'une jolie femme ressemble à la carrière d'un conquérant, ou bien encore à l'existence d'un chanteur ou d'un danseur de théâtre. Quand le premier voit son étoile pâlir, quand celui-là sent la gamme rebelle s'accrocher en passant à son gosier; quand celui-ci s'aperçoit que la goutte alourdit ses jambes de zéphyr, et que cette autre a reconnu avec terreur le premier cheveu blanc sur sa tête, la meilleure partie du rôle est jouée; il faut se retirer de la scène et faire la révérence au public. Vous inspirez des regrets alors, plus tard vous feriez pitié. Mon parti est irrévocable : aujourd'hui même j'entre au Béguinage de Bruges. (*Avec un soupir.*) Pourtant cela est dur de s'ensevelir ainsi de ses propres mains, et de congédier le plaisir comme on ferait d'un valet mal appris. Suis-je donc bien assurée que l'éclat de mon teint s'efface chaque jour, et qu'un peu de céruse et de carmin ne peut lui rendre ce qu'il a perdu? Mes épaules ne sont-elles plus assez blanches, mon bras assez arrondi? Faut-il jeter sur tout cela le linceul d'une robe de couvent? Hélas! comment paraître jeune lorsqu'on a auprès de soi une fille de vingt

ans? Heureuse Célie, elle au moins ignore les tourmens de la coquetterie. L'amour n'a pas encore fait éclore son cœur à la vie. Elle consent avec joie à se retirer au couvent avec sa mère. Innocente enfant! si j'étais fraîche et jolie comme toi! (*Entre Célie.*)

SCÈNE II. — HONORA, CÉLIE, PUIS MAX.

HONORA, *baisant sa fille au front.*

Bonjour, Célie!

CÉLIE, *d'un air rêveur.*

Bonjour, ma mère!

HONORA.

C'est aujourd'hui, ma Célie, que nous entrons au couvent.

CÉLIE, *toujours rêvant.*

Je le sais.

HONORA.

Tu parais triste. Aurais-tu du regret de ce que tu vas faire? voudrais-tu revenir sur ta détermination? préfères-tu les vains plaisirs du monde au calme bienfaisant de la retraite, les bals à la méditation, l'amour des hommes, qui trompe et qui flétrit, à l'amour de Dieu, qui verse sans cesse dans notre ame une pluie de grâces nouvelles et d'ineffables voluptés?

CÉLIE, *les larmes aux yeux, et froissant une rose fanée entre ses mains.*

Oh! non, ma mère; les bals, je ne veux plus en entendre parler; l'amour, je le déteste; les hommes, je les tiens en un mépris profond. La retraite, ma bonne mère, la solitude, voilà ce qu'il faut désormais à votre Célie!

HONORA.

Ainsi tu ne regrettes rien dans ce monde?

CÉLIE.

Rien.

HONORA.

Pas même tes compagnes d'enfance, pas même ta cousine Olivia?

CÉLIE, *avec aigreur.*

Je lui laisse son ami M. Max pour la consoler; car, vous ne savez pas, ma mère, c'est pour voir cette belle et charitable cousine qu'il venait ainsi

chaque soir nous visiter. J'ai déniché le secret depuis hier, Olivia elle-même me l'a révélé en me chargeant de remettre à cet amant discret cette rose arrachée à sa couronne de bal. M. Max lui a, dit-elle, gagné ce souvenir dans un pari fait l'autre jour à la course de chevaux de Bruxelles. Intéressante ambassade dont j'espère m'acquitter aujourd'hui. Mais voici le tourtereau lui-même, empanaché de ses plumes triomphantes et roucoulant dans sa cravate comme sur le bord d'un pigeonnier. (*Entre Max.*)

HONORA.

Vous arrivez à propos, monsieur Max. Recevez les adieux de ma fille et les miens. Nous quittons à l'instant cette maison pour nous retirer au Béguinage.

MAX.

Ce que vous dites, madame, est-il possible?

CÉLIE.

Je ne sais si cela est possible, monsieur, mais à coup sûr cela est.

MAX.

Et le motif de cet exil qui nous désespère?

HONORA.

L'espoir de faire notre salut.

CÉLIE, *s'animant par degrés.*

Le dégoût du monde et de son faux éclat; la haine des fourbes et des traîtres; l'horreur que nous inspirent ceux qui ont du miel sur les lèvres quand ils portent au fond du cœur le poison de la tromperie et de la duplicité.

MAX.

Mademoiselle, excusez mon étonnement; mais tout ce que j'entends ressemble à une comédie dont l'intrigue m'échappe, et dont je ne puis saisir les fils.

CÉLIE.

Vraiment, monsieur, si quelqu'un représente ici un rôle de comédie, un rôle appris par cœur, un personnage faux et à double face, vraiment ce n'est pas moi.

MAX, *bas à l'oreille de Célie.*

Célie! au nom du ciel, expliquez-vous! Dites comment un amour tel que le mien a pu aussi subitement encourir votre disgrâce. Célie, par vos beaux yeux! ne me mettez pas au désespoir!

CÉLIE, *feignant de répondre à ce que Max vient de lui dire.*

Ma mère et moi, monsieur, nous sommes infiniment flattées des souhaits que vous faites pour notre bonheur. Quand on se quitte pour ne plus se revoir, on est flatté de se donner des témoignages non équivoques d'une mutuelle estime. Recevez de moi, monsieur, ceux que vous avez mérités, et croyez que dans ma retraite les procédés dont j'ai été l'objet de votre part seront le dernier souvenir qui s'effacera de ma mémoire. Ah! j'oubliais : ma cousine Olivia, qui prend beaucoup d'intérêt à votre personne, ainsi que vous ne l'ignorez pas sans doute, vous fait remettre par mon entremise cette fleur de sa couronne de bal, comme gage de sa profonde estime. Gardez bien précieusement ce gage, monsieur : les présens des dames veulent être cachés et conservés comme des trésors. (*Bas.*) Surtout tâchez de ne pas les confondre avec d'autres. (*Honora et Célie sortent.*)

SCÈNE III. — MAX, SEUL.

Aimable jeune fille, tu peux me fuir pour un instant et m'accabler de tes dédains! Tu m'aimes! Maintenant je n'en doute pas. Ton cœur ressemble à ces oiseaux que le plomb du chasseur vient d'atteindre mortellement, et qui profitent d'un reste de force pour s'envoler les ailes ouvertes vers le soleil. Quelques secondes ils se soutiennent dans l'air, et puis ils tombent pour ne plus se relever. Fleur détachée de la couronne d'Olivia, dans chacune de tes feuilles je vois une trace de l'amour de Célie. Les ongles tremblans de ma bien-aimée se sont émoussés sur ton innocente enveloppe. (*Il porte la fleur à ses lèvres.*) Tiens, un baiser, et puis encore un baiser pour les adorables tourmens que tu as soufferts. Je dois songer à cette heure à disputer aux grilles du couvent la gémissante tourterelle qu'un sentiment de coquette jalousie a fait abattre à leur ombre. Sous la blanche guimpe de la béguine il faut que je retrouve le chemin du cœur de ma Célie; car si je ne pouvais retrouver ma bien-aimée, je sens là que moi aussi je mourrais de mon amour.

SCÈNE IV. — MAX, BÉNÉDICT. (*Ce dernier en costume de soldat cuirassier, le casque en tête, le sabre traînant, la cuirasse au dos. Il porte dans sa main droite des livres reliés richement, et sous son bras gauche une robe de capucin.*)

BÉNÉDICT.

Salut, mon révérend père, Dieu vous maintienne en joie!

MAX, *à part.*

A qui ce drôle en a-t-il?

BÉNÉDICT.

Par votre barbe vénérable, je n'ai pris que de l'eau bénite depuis ce matin, et j'ai fait une fameuse course de la caserne ici. Souffrez, mon père, que je m'asseie un instant. (*Il s'assied.*) Savez-vous que votre monastère est joliment meublé, et que cela vous donne des envies du diable de penser à Dieu.

MAX, *à part.*

Cet homme est ivre ou fou. (*Haut.*) Vous vous trompez, mon brave; vous n'êtes pas ici où vous croyez être.

BÉNÉDICT.

C'est ce que je me dis depuis ce matin, mon révérend; car je croyais fermement être comme par le passé dans la peau d'un bon vivant appelé Bénédict, cuirassier au 1er régiment; et mon capitaine (que le ciel lui rende la raison!) fait du fils de ma mère un sacristain, une mule ecclésiastique chargée de livres de dévotion et de robes de moine; si bien que je confonds mes deux états : je réponds *amen* à mon brigadier, et *sacré tonnerre* au curé de la paroisse; j'embrouille le catéchisme avec la théorie, les commandemens du bon Dieu avec ceux de la manœuvre, et les obusiers de la citadelle avec les canons de l'Église.

MAX.

Où vous a-t-on envoyé, et chez qui vous croyez-vous ici?

BÉNÉDICT.

N'êtes-vous pas, mon révérend, le supérieur du couvent des capucins?

MAX.

Mon camarade, vous avez le cerveau fêlé, et, si je vois clair, votre capitaine ne me paraît pas avoir l'esprit plus sain que vous.

BÉNÉDICT.

Pour cela je ne dis pas non; et, qui que vous soyez, si vous pouvier le guérir de sa folie, ce serait entre Bénédict et vous à la vie et à la mort. Figurez-vous que depuis quelques mois il s'est mis en tête que le monde se faisait vieux, et qu'au premier jour on allait lui jeter la couverture sur le nez, parce que, dit-il, nous ne croyons plus à rien. Un beau matin ne s'est-il pas amusé à brûler toute sa bibliothéque en criant: « Au feu Voltaire, au feu Rousseau, au feu Diderot, au feu Helvétius, au feu l'Ency-

clopédie! » J'ai tout de suite deviné que cette dernière était une maîtresse qui lui avait fait quelque écart. Quant aux autres, j'ai idée de les avoir vu autrefois figurer sur les contrôles de notre régiment. Des chiens finis, comme nous sommes tous dans l'arme. Enfin il avait probablement à s'en plaindre. Petit à petit, nous l'avons aperçu allant à la messe, d'abord tous les dimanches, ensuite tous les jours, et puis se confesser, et puis communier, jurant ses grands dieux que, pour retrouver ce qu'il appelle la *croyance*, il fallait que toute la compagnie passât dans l'escadron des capucins. Bref, il y a huit jours notre pauvre capitaine a donné sa démission, et aujourd'hui il entre dans la confrérie. Voici sa robe, sa ceinture et ses sandales, et puis ses livres de prières que je lui porte au couvent. Sacredieu, monsieur, ça fend le cœur de voir des gens d'esprit s'abrutir de la sorte et se ravaler eux-mêmes jusqu'à ne se croire plus bons qu'à faire de la graine de capucins.

MAX.

Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque affaire d'amour là-dessous. On ne se résigne à vivre seul que lorsqu'on n'a pu réussir à vivre deux. Quel âge a votre capitaine?

BÉNÉDICT.

Quarante ans.

MAX.

C'est cela, feu qui couve sous la cendre. Comment appelez-vous ce vertueux cénobite?

BÉNÉDICT.

Le capitaine Rampelberg.

MAX.

Je me rappelle un officier de ce nom qui venait aux soirées de la mère de Célie, il y a six ou sept ans environ. Ne logeait-il pas dans la rue d'Espagne?

BÉNÉDICT.

Précisément.

MAX.

Un beau cavalier dans son temps : cheveux noirs, épais favoris, épaules faites pour porter la cuirasse; un véritable sujet à bonnes fortunes.

BÉNÉDICT.

C'est tout son portrait.

MAX.

Il est impossible qu'il n'ait pas, comme tout le monde, fait la cour à

la maîtresse du logis. Je me rappelle en effet qu'il chercha querelle à un jeune homme qui s'était baissé pour ramasser le bouquet de Mme de Nuwens. Nous y voilà. Avec un petit effort de mémoire, il ne se peut faire non plus qu'Honora ne se souvienne pas de son côté d'un ancien soupirant éconduit. Le souffle du temps a bien éclairci les rangs de ses adorateurs. Ou je me trompe fort, ou nous réussirons à renouer les fils de cette liaison que le hasard seul a rompus. Venez, Bénédict. Et moi aussi j'ai une victime à sauver! Je vais vous conduire au couvent où nous trouverons votre maître. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

(Une salle dans le Béguinage, ameublement très simple. Un piano au fond.)

HONORA, *en costume de béguine, robe de serge noire, coiffe tombante et béguin blanc, un chapelet à la ceinture;* PUIS LE CAPITAINE RAMPELBERG, *en costume de capucin.*

HONORA, *d'abord seule, une lettre à la main.*

M. Max m'annonce par ce billet la conversion du capitaine Rampelberg, qui vient de quitter sa compagnie de cuirassiers pour se faire capucin. Je me souviens d'avoir vu dans le monde ce capitaine Rampelberg : un bel homme et fort sensé, de mon âge à peu près. M. Max me dit encore que le capitaine, touché jusqu'aux larmes de ma détermination, a voulu m'en féliciter lui-même, et qu'il me demande la permission de prendre congé de moi avant que la porte d'un monastère se ferme pour toujours entre nous. Il n'est encore que novice, et la règle de l'ordre ne l'a pas admis à prononcer ses vœux. En verité la religion fait des merveilles! Si jeune encore, quel motif a pu pousser le capitaine à cet acte de désespoir? C'est une triste vie que celle du cloître! Je ne savais pas que la solitude fût un si pesant fardeau. Mais qu'est cela? Du bruit sur le perron! C'est lui sans doute! Et moi qui ne suis pas habillée pour le recevoir! (*Se reprenant.*) Folle que je fais, j'oublie que cet habit est le seul désormais qu'il me soit permis de porter. (*Elle s'assied et feuillette un livre de prières. Entre le capitaine Rampelberg en costume de capucin.*)

RAMPELBERG, *à lui-même, se croyant seul.*

O divine philosophie du Christ! ô sublime éloquence des pères de l'Église! ascétisme, pain de la vie spirituelle! suave et pur saint Augustin,

que j'ai pris pour exemple au milieu du sentier d'épines où mes pas sont engagés, maintenez mon ame dans ses louables sentimens! éteignez en moi l'instinct de la chair! Et vous, la plus futile et la plus trompeuse des illusions humaines, femmes!... (*Apercevant Honora.*) Miséricorde! une femme ici! Ivraie parasite, mauvaise herbe qui croît partout, même entre les pierres de l'autel. Je me retire, afin de ne pas laisser au démon la plus petite arme contre moi. Pourtant rappelons-nous ce que j'ai promis. Je dois raffermir par mes conseils cette ame chancelante. C'est à sa prière que je me suis rendu ici. (*Il fait un pas vers Honora, qui se lève et lui rend une gracieuse révérence.*)

HONORA, *à part.*

Dieu, comme la dévotion l'a pâli, et que ce costume lui sied mal!

RAMPELBERG, *de même.*

Est-ce là cette belle Mme de Nuwens qui avait fait de la coquetterie un piédestal sur lequel chacun la devait encenser? *Pulvis in pulverem!* (*Haut.*) Le ciel soit avec vous, ma sœur!

HONORA.

Et avec votre esprit, mon père! (*A part.*) Dieu veuille exaucer ce souhait, car le pauvre homme en a bien besoin! Lui, si aimable, si enjoué autrefois, voyez seulement s'il m'adressera la parole!

RAMPELBERG, *à part.*

La conversion est tout-à-fait opérée. Ces beaux yeux sont désormais sans péril, et le gracieux sourire de ces lèvres, qui ont fait tant de damnations, est à présent plus morne et plus froid que la tête de mort sculptée au bout de mon rosaire. (*Haut.*) Tout est vanité dans ce monde, ma sœur; et, voués à un éternel oubli, nous ne devons pas regretter les dons passagers qu'il a plu au Seigneur de nous ravir. A quoi sert la beauté du corps et du visage? à quoi bon les grâces du maintien et les subtilités de l'esprit? On n'en comprend jamais si bien le vide, n'est-ce pas, que lorsqu'on les a perdus pour toujours!

HONORA, *à part.*

Que dit-il? Décidément cet homme est de la dernière grossièreté.

RAMPELBERG.

Rappelez-vous, ma sœur, et comparez avec l'actuelle tranquillité de votre ame, ces temps d'erreur et de folie, ces temps passés où, vaine jusqu'à l'excès de votre beauté, de vos parures, et des hommages de la foule; emportée dans le tourbillon des plaisirs dont vous paraissiez la reine, on

vous voyait chaque soir, dans nos bals, traverser avec votre cour les flots d'admirateurs qui s'ouvraient devant vos pas; vous arrêter ici, laisser là un coup d'œil que se disputaient vingt rivaux, en désespérer cent autres rien qu'en retenant un sourire sur vos lèvres.

HONORA.

Si j'ai bonne mémoire, monsieur, vous vous trouviez alors plus souvent parmi les derniers que parmi les premiers.

RAMPELBERG.

Je dois l'avouer, madame. L'une des erreurs de ma vie fut de croire que cette fleur mystérieuse que le vulgaire appelle l'amour pouvait croître dans le cœur d'une femme. Cette femme d'élection, je l'avais entrevue dans le rêve de mes sens, ornée de toutes les perfections qui séduisent nos grossiers organes. Je jugeais l'ame par le corps, le ciel par l'enfer!

HONORA.

Et cette femme, monsieur, sut-elle jamais que vous l'aimiez? Prîtes-vous la peine seulement de l'en avertir? Devait-elle se jeter à votre tête? L'amour d'une femme ne vaut-il pas que l'on combatte pour l'obtenir? Et, vaincu dans un premier engagement, un homme qui prétend aimer doit-il abandonner ainsi l'espoir de sa conquête? Si j'avais été à votre place, monsieur, il me paraît que j'eusse agi d'autre sorte; que ma flamme ne se fût pas éteinte au premier coup de vent; que j'eusse trouvé quelque chose à dire à cette femme; que je l'eusse pressée de mes soins, de mes instances, de mes importunités même; et que ni les dédains, ni les années, ni mille tourmens soufferts, n'eussent attiédi en rien mes sentimens à son égard. Tôt ou tard elle m'aurait écouté, elle aurait cédé à mon désir, croyez-le, elle m'aurait donné sa main enfin, si sa main eût été libre, si elle n'eût pas été engagée à un autre mari, si elle eût été veuve, comme moi, comme tant d'autres. Car votre discrétion, monsieur, en s'épanchant dans le sein de mon amitié, n'a pas jusqu'ici jugé convenable, remarquez-le bien, de me confier le nom de celle que vous aimez.

RAMPELBERG.

Si quelque ame charitable, madame, eût pris le soin de me dire, il y a quelques années, tout ce que j'apprends ici de votre bouche, je ne doute pas que ces paroles n'eussent puissamment influé sur mon avenir. Mais alors les distractions du monde rendaient les amis plus rares, ou du moins plus timides. Le temps nous change au dedans comme au dehors, et il n'est pas rare de voir une femme coquette devenir une excellente conseillère et une parfaite amie, de même que les arbres de nos jardins portent leurs fruits après que leurs fleurs sont tombées.

HONORA.

Mais n'est-il pas vrai aussi que certains arbres privilégiés, l'oranger, par exemple, portent en même temps et sur la même branche leurs fleurs avec leurs fruits?

RAMPELBERG.

Excusez-moi, madame, je n'ai jamais habité le pays où croissent les orangers.

HONORA, *à part.*

Allons, il a dessein de me piquer; mais au moins notre capucin s'humanise. Plus j'y pense, plus je m'aperçois que j'ai eu tort de le décourager.

RAMPELBERG, *à part.*

Je sens au son de cette voix se réveiller dans mon cerveau des idées que je croyais mortes, et qui ne sont qu'endormies. Il deviendrait dangereux de lutter davantage. Retournons à mes lectures favorites, et que saint Augustin me protége! (*Haut.*) Madame, ma sœur, veux-je dire, je reviendrai plus tard finir avec vous la pieuse dissertation que nous avons commencée. Permettez que j'aille remplir mes devoirs...

HONORA.

Mais, mon père, j'avais à vous consulter sur bien d'autres points encore, et qu'il m'est essentiel d'éclaircir. Par exemple, voici des cantiques nouveaux dont je me suis procuré la musique écrite; tout à l'heure je me suis assise à mon piano, et je ne sais si c'est l'idée de votre visite qui me préoccupait, mais il m'a été impossible d'en déchiffrer une note. Vous qui êtes un si excellent musicien, faites-moi la grâce de me guider dans cette étude. (*Elle s'assied au piano et joue un prélude.*)

RAMPELBERG.

Je ne sais, madame, si la gravité de mon état...

HONORA.

Ah, capitaine! sainte Cécile jouait bien du violon. Vous qui n'êtes pas encore un saint, vous ne pouvez refuser d'accompagner un cantique au piano. (*Rampelberg s'assied auprès d'Honora et prélude à son tour.*) Quelle légèreté de touche! C'est ravissant, sur mon honneur! Que jouez-vous donc là? C'est, si je ne me trompe, l'accompagnement du duetto de *Don Juan* au premier acte. Vous souvenez-vous combien de fois nous l'avons chanté ensemble, assis l'un auprès de l'autre comme nous voilà? Que

ce motif est délicat, comme chacun de ces accords porte à l'ame, et que Mozart devait bien sentir ce qu'il exprimait avec tant de bonheur.

(*Elle chante.*) Là ci darem la mano

(*Parlé.*) Soutenez donc l'accompagnement.

Là mi dirai di si.

(*Le capitaine chante.*)

Bien, bien! oh, très-bien, capitaine Rampelberg! Vous n'avez rien perdu de vos moyens. Ensemble maintenant et *con fuoco.*

(*Ils chantent ensemble.*)

Andiam, andiam mio bene
A ristorar la pene
D'un innocente amor
D'un innocente amor.
Trala la la la — trala la la la
Trala...

(*Entre Célie. Rampelberg se lève tout honteux. Honora, dont la coiffe de béguine est tombée, continue quelques secondes sans s'en apercevoir : Trala la la la*, etc.)

SCÈNE VI. — CÉLIE, HONORA, RAMPELBERG.

CÉLIE, *battant des mains avec enfantillage.*

Mon Dieu, que cela est risible, un capucin qui touche du piano! Et vous, ma mère, est-ce que ce joli air est celui du cantique que madame la supérieure vous a donné? En ce cas je veux l'apprendre. Voyez donc, ma bonne mère, comme voilà votre bonnet de religieuse en désordre; et votre peigne qui est tombé! En vérité, je suis jalouse, car vos cheveux sont plus longs et plus beaux que les miens.

RAMPELBERG, *à part, après avoir jeté un coup d'œil sur Honora.*

Mon pauvre cœur ressemble à un vaisseau qui, se fiant sur sa force, s'est laissé envelopper par des pirates. Déjà il est frappé dans ses œuvres vives, il est criblé de coups, et fait eau par tous les coins. La retraite seule lui reste; il faut qu'il cherche un port où s'abriter, sous peine d'amener bientôt son pavillon. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE VII. — CÉLIE, HONORA, DISTRAITE ET RÊVEUSE.

CÉLIE.

J'ai vu ce capucin quelque part, ma mère : chez vous, j'imagine. Il y a long-temps de cela, j'étais bien jeune alors. Il portait la moustache relevée, des bagues à ses doigts; il dansait le galop comme un ange, et chantait la romance à ravir.

HONORA, *sortant de sa distraction.*

N'est-ce pas, ma fille? tu te le rappelles : quoique d'un âge un peu mûr, il serait encore avenant sous un autre costume.

CÉLIE.

Pourquoi donc, ma mère, a-t-il cessé si brusquement de nous voir?

HONORA.

Qui sait? un caprice.

CÉLIE.

Et qui l'a conduit à devenir capucin? Peut-être un désespoir d'amour.

HONORA.

Je le crois comme toi. Le capitaine a l'ame tendre et sensible; jamais je ne m'en aperçus mieux qu'aujourd'hui. Il était né pour faire le bonheur d'une femme. Et si celle à qui ses vœux s'étaient adressés eût été moins légère, moins coquette, disons le mot, au lieu d'écouter les flagorneries de ces mille papillons de salon qui bourdonnent autour d'une femme à la mode, elle eût apprécié les qualités solides du capitaine Rampelberg, elle n'eût pas poussé à bout son amour, elle l'eût pris tout au moins comme maintien dans le monde, comme ami, comme mari; car en vérité les femmes ne pensent jamais à l'avenir. Les années viennent, et puis l'on se trouve seule; personne autour de vous pour vous défendre contre ce cruel abandon, pour tromper au moins par des prévenances, par des complaisances sans nombre, ce besoin de flatterie qui ne meurt jamais dans un cœur de femme. Voilà pourquoi, chère Célie, les maris ont été inventés.

CÉLIE.

Savez-vous, ma mère, que vos idées sur le mariage sont bien changées depuis hier. Quoi que vous puissiez en dire, je ne persiste pas moins à soutenir que tous les hommes sont des trompeurs, et que le couvent est préférable à la triste condition que leur légèreté nous promet.

(*Entre Bénédict. Une sœur vient allumer les bougies et se retire.*)

SCÈNE VIII. — CÉLIE, HONORA, BÉNÉDICT, ENTRANT TOUT EFFARÉ.

HONORA.

Que nous veut ce soldat?

BÉNÉDICT.

Je suis le serviteur du capitaine Rampelberg. Ah, madame, quel malheur inattendu! mon pauvre maître!

HONORA, *avec inquiétude.*

Que lui est-il arrivé?

BÉNÉDICT.

Pourquoi est-il venu dans cette maison? Jamais je ne me consolerai de cet affreux événement. Un si bon maître, un si vertueux capucin, un si excellent capitaine de cavalerie!

HONORA.

Mais expliquez-vous, je vous prie, vous me faites trembler.

BÉNÉDICT.

Non! Si vous saviez, madame, comme il s'entendait à faire manœuvrer un escadron! Quel coup d'œil, quelle précision! Et puis comme il chantait à matines, à vêpres et à complies! Je ne doute pas qu'il n'eût atteint le grade d'évêque avant six mois; et d'ici à Pâques prochain je gagerais mon pantalon doublé de cuir qu'il eût gagné les épaulettes de pape.

HONORA.

Cet homme est fou.

BÉNÉDICT.

Oui, fou, madame, fou à lier, et fou d'amour encore! Voilà ce qu'est mon maître. Et c'est tout à l'heure, en sortant du Béguinage, que l'accès lui a pris.

HONORA.

Vous me rassurez. On meurt rarement de ce mal-là.

BÉNÉDICT, *avec intention.*

Pourvu toutefois que le docteur veuille bien ne pas abandonner le malade.

HONORA, *baissant les yeux.*

L'humanité lui en fait une loi.

BÉNÉDICT, *bas à Honora.*

Ainsi donc, puisque vous me répondez de la guérison, madame, je me retire consolé et le cœur content.

HONORA, *haut.*

Vous êtes un brave homme; je vois que vous aimez sincèrement votre maître. (*Bas.*) Dans une heure revenez; il faut que je vous parle en secret.

CÉLIE, *regardant à la fenêtre.*

Quelles sont donc ces lumières que j'aperçois de l'autre côté de la rue? Que de monde se presse dans ces salons illuminés comme pour une fête. Oh! ma mère, des toilettes, de la musique, c'est un bal! Quel bonheur de voir tout cela d'ici! Il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai vu un bal. Qui donc fait les frais de cette fête charmante? Vraiment cela est du meilleur goût.

BÉNÉDICT, *à part.*

Nous y voilà. Tenons ferme, et le dernier bastion de la place est à nous. (*Haut.*) Je connais, mademoiselle, le jeune homme qui habite ce logis.

CÉLIE.

Ah, c'est un jeune homme!

BÉNÉDICT.

Un jeune homme aimable, plein de grâce et d'esprit, la coqueluche des jolies femmes de Bruges. Je crois, entre nous, que ce bal est le premier degré de ce grand escalier qui mène au bonheur, et qu'on appelle vulgairement le mariage. La jeune personne est jolie, dit-on; le cavalier n'est pas moins bien tourné, et ils s'adorent comme une paire de ramiers au mois de mai.

CÉLIE, *toujours à la fenêtre.*

Il me semble que je vois là beaucoup de figures de notre connaissance. C'est tout notre ancien cercle, ma mère. Amélie a une bien jolie robe. Dieu, que Mme Van Bénéden porte une délicieuse toque à plumes! Elle aura fait venir cela de Paris. Monsieur, je vous prie, le nom du jeune homme qui se marie?

BÉNÉDICT.

M. Max.

CÉLIE, *très-émue.*

Ciel, est-il possible! Déjà! Non, il ne peut encore aimer ma cousine. Hier il paraissait si désespéré. (*A part.*) L'ingrat! Quelle humiliation pour moi! Il m'a prise au mot. Suis-je assez punie!

BÉNÉDICT.

Ah, c'est votre cousine qu'il épouse! Mademoiselle, il regrettera bien de ne pas vous voir à son bal. Il a si bon cœur, ce cher M. Max; et puis il parle si tendrement de sa future!

CÉLIE.

Assez, monsieur, assez! Je dois me retirer dans ma chambre, où m'appellent mes devoirs de dévotion. (*A part.*) Cachons au moins ma douleur; qu'il n'apprenne pas que j'ai pleuré. Ah, je ne survivrai pas à cette trahison!

HONORA.

Ma fille, allons prier le ciel pour le bonheur d'Olivia.

(*Elles sortent. Honora fait un nouveau signe à Bénédict.*)

SCÈNE IX. — BÉNÉDICT, MAX, EN TOILETTE DE BAL.

BÉNÉDICT.

Victoire, monsieur : la mère rit, la fille se désole, et le capitaine Rampelberg est d'une humeur massacrante. Il commence à jurer et à froncer le sourcil : c'est le capucin qui s'en va et le cuirassier qui revient. Victoire donc!

MAX.

Et Célie, et Célie! parle-moi de Célie. Comment a-t-elle appris la nouvelle de mon mariage?

BÉNÉDICT.

Comme vous auriez appris la nouvelle de son enterrement.

MAX.

Le premier coup est porté : songe maintenant à suivre en tous points les recommandations que je t'ai prescrites; et fie-toi pour le reste à mes soins. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — RAMPELBERG, BÉNÉDICT.

RAMPELBERG *fait un mouvement d'impatience en apercevant Bénédict.*

Mille tonnerres! Bénédict, que faites-vous ici?

BÉNEDICT.

Mais, mon capitaine, je me promène. (*A part.*) Il a juré, le voilà tout-à-fait revenu dans son bon sens.

RAMPELBERG.

Avec qui étiez-vous tout à l'heure?

BÉNÉDICT.

Avec une femme aussi belle qu'aimable, aussi séduisante que le péché, aussi imposante que la vie éternelle.

RAMPELBERG.

Trève de railleries, monsieur.

BÉNÉDICT.

Mais, mon capitaine, je ne suis pas encore dans le régiment des tonsures.

RAMPELBERG.

Quelle était cette femme?

BÉNÉDICT.

C'était, à ce qu'il m'a paru, une dame du Béguinage, accompagnée de sa fille, dont elle avait l'air d'être la sœur.

RAMPELBERG, *à part.*

C'est elle, c'est Honora! (*Haut.*) Et que vous disait-elle?

BÉNÉDICT.

Elle me parlait de l'art militaire en général, et du premier régiment de cuirassiers en particulier. Elle semblait, entre autres, avoir distingué notre compagnie. Un de nos officiers surtout l'occupe et l'intéresse. Il n'est sorte de bien qu'elle ne pense de lui. Je crois que leur connaissance date de loin. Elle se plaint de la froideur apparente de son amitié, qui lui a laissé, dit-elle, ignorer jusqu'à ce jour des choses qu'il lui importait de connaître plus tôt. C'est à ce silence, si l'on veut l'en croire, à la peine profonde dans laquelle ce contre-temps l'a jetée, qu'il faut attribuer la retraite au Béguinage de cette sensible dame.

RAMPELBERG.

A-t-elle dit cela vraiment?

BÉNÉDICT.

Que je ne boive jamais un verre de genièvre si tel n'était le fond de sa pensée!

RAMPELBERG, *à part.*

Je m'étais donc mépris sur les sentimens d'Honora: elle m'aimait, elle m'aime encore, je n'en saurais douter. L'énigme de la vie va changer pour moi de signification.

BÉNÉDICT, *de même.*

O créature humaine, toi qui prétends marcher en tête de ce qui se meut et respire sur la terre, quel sot animal tu fais quand l'amour t'a mis le mors à la bouche et la selle sur le dos !

RAMPELBERG.

Enfin, Bénédict, toi que j'ai connu pour un garçon de tact et d'esprit, quelle est ton opinion sur les sentimens secrets de la béguine en question au sujet de l'officier de notre compagnie dont tu parlais tout à l'heure ?

BÉNÉDICT.

S'il faut vous dire franchement mon opinion, c'est que la dame outrepasse furieusement à son égard le commandement de Dieu qui dit : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Or, comme outrepasser un commandement a toujours été considéré par tous les codes militaires de l'Europe comme une infraction flagrante à la bonne discipline, je conclus que ladite dame béguine, prévenue d'avoir aimé son prochain plus qu'il n'était de droit, a mérité passer devant le conseil de guerre de l'amour. J'ai dit.

RAMPELBERG.

Bravo ! Pardieu, bien jugé. Mais n'est-il pas des fautes qui méritent le pardon ?

BÉNÉDICT.

Celle-là est du nombre : elle se rachète par le mariage.

RAMPELBERG.

En effet, Mme de Nuwens n'a point fait de vœux; elle peut, quand elle le voudra, remplacer le béguin de toile blanche et la jupe de serge par du velours et des rubans.

BÉNÉDICT.

Absolument comme vous, mon capitaine. Le roi n'a pas accepté votre démission, et votre belle cuirasse est pendue au croc dans ma chambre avec votre sabre plus luisant et plus tranchant que lorsque vous l'avez quitté.

RAMPELBERG.

Hélas !

BÉNÉDICT.

Mme de Nuwens m'a dit en confidence que son parti en était pris, que demain elle sortait du Béguinage pour rouvrir ses salons, si vos sages

avis, dans lesquels elle repose sa plus absolue confiance, se trouvaient en cela d'accord avec son propre sentiment. Vous comprenez que pour une telle conférence ce n'est pas ici qu'elle peut vous recevoir. Le monde jaserait, et il n'est pas encore temps de lui débrider la langue. (*Plus bas.*) Mais je suis possesseur d'une certaine clef qui ouvre une petite porte de la maison voisine; près de cette porte se trouve un serviteur discret qui, vous prenant par la main comme un ange au seuil du paradis, peut vous introduire sans esclandre dans un salon solitaire où la sentimentale béguine viendra bientôt vous trouver pour que vous acheviez de lever ses scrupules.

RAMPELBERG, *arrachant la clef des mains de Bénédict.*

Donne donc! Que ne le disais-tu plus tôt? Je cours à ce rendez-vous que le ciel lui-même m'envoie; puisse-t-il me donner cette fois le bonheur que j'ai vainement cherché depuis le premier jour de ma vie! (*Il sort.*)

BÉNÉDICT.

Je jure Dieu que pour célébrer le succès de cette conversion, si elle a lieu, comme je l'espère, je boirai à mes frais un petit verre de rack à la santé de chacun des trois cent soixante bienheureux saints qui figurent sur le calendrier de l'almanach. Allons de ce pas trouver Mme de Nuwens et la décider. Mais voici sa charmante fille : elle s'avance les yeux rougis par les larmes. Son instinct la conduit de ce côté, ou plutôt l'amour, ce grand pêcheur de cœurs, la tire à lui au bout du gentil hameçon dont elle ne peut se détacher. (*Entre Célie.*)

SCÈNE XI. — CÉLIE, BÉNÉDICT.

CÉLIE, *sans voir Bénédict.*

Ce bal dure encore! Ils danseront jusqu'au jour. Et moi, pendant ce temps, ils ne savent pas que je meurs, que leur joie me déchire. Mon Dieu, quel supplice que la jalousie! Quand mon infidèle amant se plaignait de ma coquetterie, je ne savais pas que cela fît tant souffrir, car alors je l'aurais épargné. Quelle abominable torture! J'ai besoin de respirer. (*Elle ouvre la fenêtre*) C'est donc là qu'il m'oublie, là qu'il est heureux!

(*Elle pleure.*)

BÉNÉDICT, *sans être vu de Célie.*

Les larmes féminines ressemblent, dit-on, aux pluies d'automne. Celles-là attendrissent les sentimens de l'ame comme celles-ci les fruits sur la treille. Laissons-les donc couler.

CÉLIE, *toujours à elle-même.*

Dieu ! mon Dieu, n'est-ce pas lui que j'aperçois ? Il traverse cette foule qui le complimente. Avec quel air de fatuité il répond à ceux qui l'entourent ! N'est-ce pas Olivia qui le suit ? C'est elle, elle-même. Oh ! je veux aller dans ce bal, lui arracher sa couronne sur la tête ! Mon sang, ma vie à qui me conduira dans ce bal.

BÉNÉDICT, *s'avançant.*

Je suis prêt, mademoiselle.

CÉLIE, *se laissant aller sur un fauteuil.*

Ciel !

BÉNÉDICT.

Ne craignez rien de moi ; je vous serai une providence secourable. L'obscurité de la nuit nous sert ; les folies du carnaval qui finit vous permettent de tout voir sans être vue. Un masque, un déguisement, vous trouverez cela tout à l'heure dans votre chambre. Rentrez doucement chez vous, je garderai votre secret comme la tombe.

CÉLIE.

Homme bienfaisant, tu acquiers des droits éternels à ma reconnaissance. Merci, merci, pour avoir eu pitié de moi ! Le voir un instant, lui reprocher son indigne lâcheté, et puis mourir. Voilà ce qui me reste à faire désormais.

BÉNÉDICT.

Singulière pièce de théâtre que notre existence ici-bas, où les rôles sont mêlés comme la barbe d'un capucin ! Les vieillards veulent vivre, les jeunes filles veulent mourir. La vie et la mort sont d'habiles comédiennes qui changent de masque à leur fantaisie, si bien que les acteurs eux-mêmes ne peuvent prévoir le dénoûment. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

(Chez Max. Un salon éclairé de bougies.)

HONORA, BÉNÉDICT.

BÉNÉDICT.

Je vous le répète, madame, c'est une infernale machination d'amour dont vous découvrirez bientôt par vos yeux les ressorts les plus cachés.

HONORA.

Vraiment, Bénédict, j'ai peine à croire ce que vous m'apprenez. Ma fille, ma Célie, que je regardais comme un modèle d'innocente indifférence, engagée dans une intrigue semblable! Cela passe toute imagination.

BÉNÉDICT.

Eh! madame, les filles les plus simples et les plus candides deviennent des tigres, des renards et des basilics quand l'amour a pris une fois garnison sous la gaze de leur fichu.

HONORA.

Mais qu'obtiendra-t-elle de M. Max, puisqu'une autre femme a reçu sa main? Non, je ne puis souffrir que ma fille subisse une telle humiliation; elle n'ira pas à ce rendez-vous, je serai là pour l'en empêcher.

BÉNÉDICT.

Tous vos efforts ne sauraient la convaincre, madame. Le mariage de M. Max d'ailleurs n'est point encore consommé. Ce n'est jusqu'ici qu'un projet. Il peut se faire que, touché des larmes de cette intéressante enfant, le jeune homme revienne à sa première idée.

HONORA.

Vous pensez donc qu'elle aime depuis long-temps M. Max? Mais alors pourquoi presser avec tant d'insistance notre retraite au Béguinage? Car c'est elle qui l'a voulu. Le ciel m'est témoin que je ne l'ai accompagnée que par pure condescendance.

BÉNÉDICT.

Excès d'amour, madame; dépit, jalousie, fureur, désespoir! Maladie aiguë, maligne; inflammation chronique que l'isolement ne fera qu'aggraver, et que le mariage seul peut guérir! Voilà ma consultation. Hélas! ce sont tous les mêmes symptômes que présente le capitaine Rampelberg, mon maître.

HONORA.

Et vous pensez que le même remède serait nécessaire dans les deux cas?

BÉNÉDICT.

Sous peine de la vie, madame; mais les heures s'écoulent, mademoiselle votre fille va venir dans ce salon, où M. Max ne tardera pas à la joindre. Il importe qu'ils ne soupçonnent pas votre présence ici. (*Ouvrant la porte d'une autre pièce.*) Veuillez entrer dans cette salle. Quand il en sera temps, je vous préviendrai, et vous jugerez par vous-même de la sincérité de mes avis. (*Honora sort.*)

SCÈNE XIII. — BÉNÉDICT, MAX, ARRIVANT SUR LA POINTE DU PIED.

MAX.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

BÉNÉDICT.

De mieux en mieux.

MAX.

Mon plan de campagne ?

BÉNÉDICT.

Suivi de point en point. Nous occupons toutes les positions. Pendant que je tiens en haleine les deux ailes de notre ennemi, chargez vigoureusement le centre de l'armée; frappez de la taille et de la pointe; ne vous laissez intimider ni par les pleurs, ni par les cris. Et puis, après le succès, rentrez le sabre au fourreau, et pardonnez en vainqueur généreux à qui son intérêt fait une loi de la clémence.

MAX.

Fort bien. Et notre amoureux capucin, qu'en as-tu fait ?

BÉNÉDICT.

Il attend dans le salon voisin l'intéressante béguine dont les soins doivent achever l'œuvre de son salut. Je viens d'introduire la belle sans l'avertir du tête-à-tête que nous lui ménageons. A l'heure qu'il est, ils travaillent mutuellement à se convertir. Que la grâce les illumine ! Quant à vous, monsieur, à votre rôle : de l'aplomb, du sang-froid, de l'insolence, et vous êtes un homme adoré. Voyez-vous là-bas dans le corridor ce petit domino vert au masque rose qui vient de notre côté, rasant la terre comme une hirondelle fuyant l'orage ? C'est votre belle indifférente à qui la jalousie a fait pousser des ailes. Elle va vous chercher dans le bal, et ne s'attend guère à vous rencontrer si tôt. Venez, charmant oiseau au visage couleur de plaisir, au plumage couleur d'espérance; venez, l'amour vous sert de chanterelle, et vous attire dans la cage de l'hymen, d'où bientôt vous ne sortirez plus. (*Il sort.*)

MAX.

Maintenant, que Dieu me prête le courage de tirer des pleurs de ces yeux que j'idolâtre. Je voudrais pouvoir racheter par une goutte de mon sang chacune des larmes de ma Célie. (*Entre Célie.*)

SCÈNE XIV. — CÉLIE, MASQUÉE, MAX.

CÉLIE, *sans voir Max.*

Encore un pas, me voici dans ce bal. D'où vient que, sur le point de voir réussir mon projet, je tremble de l'exécuter? Suis-je donc réduite à ce degré d'avilissement que mon cœur, contre une telle offense, ne trouve que des larmes là où le sentiment de ma dignité devrait me prêter des pensées fortes et dédaigneuses? Hélas! en dépit de moi, je sens que j'aime trop pour garder place à la haine. Tant que j'ai vu mon amant à mes pieds, j'ai cru que ma coquetterie pouvait sans péril jouer l'indifférence; maintenant que je le perds, les craintes que j'inspirais se tournent contre moi-même. Non : je n'entrerai pas dans ce bal. Eh! qu'y ferais-je? l'ingrat n'a-t-il pas comblé la mesure de sa trahison? n'est-il pas le mari d'Olivia? (*Apercevant Max.*) Quelqu'un ici! C'est lui, ô mon Dieu!

MAX.

Jolie inconnue, soyez la bienvenue en cette maison! Ce bal me paraissait triste et monotone; mon cœur me dit que vous y ramenez le plaisir et la gaieté. Soyez donc doublement la bienvenue!

CÉLIE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas; tâchons, en déguisant le son de ma voix, de découvrir le fond de sa pensée, et d'entendre confirmer par sa bouche elle-même ce que la renommée ne m'a déjà que trop bien appris.

MAX.

Venez avec moi dans le bal où tous mes amis sont réunis; venez, je vous en conjure. Je veux qu'en vous voyant à mon bras chaque cavalier envie tout bas mon bonheur.

CÉLIE.

Ne craignez-vous pas, monsieur, que votre nouvelle épouse n'en conçoive de la jalousie?

MAX.

Et pourquoi, madame? Celle qui me donne aujourd'hui sa main n'est pas une femme légère qui se serve de la jalousie comme d'un accessoire de toilette; elle a confiance en mes promesses, elle sait que pour tout au monde je ne manquerais pas à l'engagement que de ma libre volonté j'ai contracté devant Dieu, celui de la rendre heureuse, et de l'aimer plus que ma propre existence.

CÉLIE.

Pourtant, monsieur, si j'en crois le bruit public, ce n'est pas le premier serment de ce genre que vous auriez mis en oubli.

MAX.

Les promesses d'amour, madame, ressemblent aux lettres de change, qui n'ont de valeur que lorsqu'elles sont acceptées. Autrefois en effet je me souviens d'avoir aimé une femme à qui j'avais promis tout ce que vous me voyez tenir à une autre; mais c'était une femme dont le mauvais exemple du monde avait perverti le cœur. Elle était belle et séduisante, mais elle savait trop ce qu'elle était. Elle ne mettait son plaisir qu'à se voir encensée; chacun de ses coups d'œil mendiait les hommages de la foule. Celui qu'elle disait aimer restait confondu parmi les esclaves attachés à son char; et si parfois elle venait à le distinguer, c'était pour lui faire subir toutes les humiliations, tous les tourmens que la coquetterie féminine est capable d'imaginer. Pouvait-on, je vous le demande, bâtir quelque chose de stable sur un caractère ainsi fait?

CÉLIE.

Et vous renonçâtes tout-à-fait à cette femme?

MAX.

Ma tranquillité m'imposait ce sacrifice.

CÉLIE.

Je vous félicite, monsieur, de savoir si bien maîtriser vos penchans. Et sans doute vous ne songez plus jamais à cette détestable coquette que vous avez abandonnée.

MAX.

Jamais.

CÉLIE, *à part.*

Et c'est cet homme qui prétendait aimer!

MAX.

Celle à qui l'avenir de mes jours est lié désormais réunit autant de qualités que l'autre avait de ridicules et de défauts.

CÉLIE, *à part.*

Comment soutenir un tel langage?

MAX.

Elle est belle comme le ciel, sensible, aimable, prévenante, revenue de la coquetterie et de ses vaines et creuses jouissances. Comme une autre

elle a pu se laisser prendre un instant aux trompeuses amorces du monde, mais elle a voulu expier d'elle-même sa vie écoulée, en passant quelques jours dans la retraite d'un béguinage.

CÉLIE.

Est-il possible?

MAX.

Oui, madame; vous ne le croiriez pas, mais je vous jure que cela est. Dans le calme de la solitude, son enivrement est tombé; elle est sortie de cette épreuve purifiée comme les anges formés de la main de Dieu. Aujourd'hui son maintien et ses discours sont modestes; son cœur, bon et sensible, apprécie l'étendue des devoirs que lui impose sa nouvelle existence. Elle aime le plaisir avec modération, l'honneur et la vertu passionnément, et par-dessus toutes choses. Son mari est le seul but où tendent toutes ses pensées. Enfin je vous dirai que c'est un trésor, une merveille, une source de félicités inépuisable comme mon amour.

CÉLIE.

Mais il me paraît, monsieur, que le portrait enchanteur que vous tracez ici ne ressemble en rien à Olivia.

MAX.

Qui vous a dit, madame, que ce fût Olivia que je dusse épouser?

CÉLIE.

O ciel, qu'entends-je? Je croyais ce mariage consommé.

MAX.

Je ne vous parle que de mon bonheur à venir, madame; je ne suis point marié, et mes amis réunis dans ce salon ne connaissent pas encore la femme qui a fixé mon choix.

CÉLIE, *à part.*

O mon cœur, tâche de supporter le poids affreux de l'incertitude qui t'oppresse. Ce n'est pas Olivia! Et qui donc aime-t-il? Je n'ose me livrer à l'espérance qui jette sa pâle lueur au fond de mon ame. Si j'allais me tromper! je mourrais de mon erreur.

(*Benédict traverse le théâtre sans être vu, et il s'introduit dans l'appartement où est entrée Honora. Quelques groupes de dames et de cavaliers sortent du salon de bal et s'arrêtent en se parlant à l'oreille dès qu'ils ont aperçu Max et Célie.*)

MAX.

Le bal est près de finir, madame; j'ai promis de faire connaître ma

femme avant que mes amis ne quittent ma maison. Me permettez-vous de vous offrir mon bras afin que ni vous ni moi nous ne restions seuls et abandonnés au milieu de cette foule joyeuse?

CÉLIE, *lui offrant la main.*

Bien volontiers, monsieur, et soyez persuadé que parmi vos nombreux amis je ne suis pas de ceux qui désirent le moins ardemment connaître le résultat de votre choix.

(*Une foule de dames et de cavaliers, les uns masqués, les autres en costume de bal, entrent en scène.*)

MAX, *tenant toujours la main de Célie.*

Mes bons amis, je vous ai jusqu'à ce moment fait un mystère de mes projets; il est temps que je vous les annonce et que je vous prie d'excuser ma lenteur à vous les découvrir. Le temps n'en était pas venu. Celle que j'aime du plus profond de mon cœur restait, hélas! hors de mon atteinte. Un mauvais génie cachait sa grâce et ses perfections sous le masque d'une coquette et d'une indifférente : le charme qui me séparait de cette femme céleste est rompu. (*Il enlève le masque de Célie.*) Voilà l'ange que le ciel m'ordonne d'adorer toute ma vie à genoux.

(*Il tombe aux pieds de Célie.*)

CÉLIE *fond en larmes et se jette dans les bras de son mari.*

Oh, oui, à vous, à vous pour toujours!

(*Entre Bénédict conduisant Honora en costume de béguine et le capitaine Rampelberg en robe de capucin. En voyant tout ce monde, ils font mine de vouloir s'enfuir; Bénédict les ramène sur le devant de la scène.*)

BÉNÉDICT.

Et nous célébrerons en même temps, pour bien clore le carnaval, le mariage de la béguine et du capucin. Après le souper de la noce, si l'on veut bien me faire l'honneur de m'y inviter, je vous lirai un petit proverbe de ma façon intitulé : *Le Diable dans l'eau bénite.* Sur ce, que chacun de nous aille se coucher tranquillement. Votre indulgence pour l'ouvrage et pour l'auteur.

ALPHONSE ROYER.

RÉFLEXIONS

ET

CAPRICES D'UN PROMENEUR

EN EUROPE.

Come, like shadows and so depart (1).
(SHAKSPEARE.)

Voyages du chevalier William Savage. — Vie privée des peuples. — Les souterrains de la civilisation. — Les voleurs et les prostituées. — Rome actuelle. — Les boutiques et les cabarets. — Les mendians et les voitures. — Fabrique de vices à Rome et à Paris. — Où va l'Italie? — L'Espagne? — L'Allemagne? — L'Amérique? — L'Inde anglaise? — Opinions singulières. — Vérités extravagantes. — Mouvement de la civilisation.

William Doncaster Savage est un Anglais de l'ancienne roche, qui garde, en dépit de son siècle, quelques opinions fort singulières. Il ne lit jamais de journaux, parce que, dit-il, il veut savoir ce qui se passe. Il était républicain à Londres, en 1812, lorsque le dernier terme du libéralisme anglais consistait à ne pas dire que Bonaparte fût un monstre; il est tory conservateur, aujourd'hui que les tories sont menacés. Je l'ai vu protéger et admirer le genre

(1) Paraissez comme des ombres et disparaissez.

gothique, à l'époque et dans le pays où David et son école régnaient exclusivement. Maintenant que le gothique envahit l'Europe, il admire surtout la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder.

Dieu l'a créé pour l'opposition; il déteste la sottise publique; il prétend qu'une opinion se gâte et se détériore dès qu'elle tombe dans les mains du vulgaire; qu'un système utile se précipite dans l'excès et le ridicule dès que le peuple s'en empare, et que le devoir des intelligences fortes est de résister à ces abus, de donner un contrepoids au fléau de la vogue et aux misères des préjugés. Enfin William Savage a la majorité en horreur. De toutes les tyrannies, celle-là lui semble la plus insupportable. «Quoi! mon esprit perdrait sa liberté ou la céderait! dit-il; ma pensée se laisserait asservir! hier, vous étiez sectateur de Calvin; vous allez devenir, demain, partisan de Luther; et je changerais avec vous, foule insensée, foule bruyante et vaine! et je me prêterais à vos variations éternelles! Non pas. La vérité et la raison n'appartiennent pas à la masse. Les points lumineux sont rares; c'est Shakspeare, Érasme, Bacon, Montaigne, au seizième siècle; c'est Saint-Simon, La Bruyère, Molière, Port-Royal, au dix-septième; c'est la minorité qui dans tous les temps s'est montrée raisonnable, sensée et victime. Au milieu des tourmentes de la réforme religieuse, quel homme a conservé le culte du vrai? Quel est le type de la vérité et de la sagesse entre Rome papale et le moine saxon qui la battait en ruines? Celui-là seul qui ne marchait sous aucune bannière, qui se moquait de toutes les folies, et surtout des folies populaires : c'est Érasme. Il n'y a plus d'Érasme aujourd'hui; les esprits sont enfiévrés; l'amour de la vérité ne se montre plus; le monde est vieux et flétri. Je ne vois partout que mensonge et excès. »

Voilà les opinions bizarres de William Savage.

Sir William Doncaster Savage a fait graver sur son cachet ces mots de Pythagore : *N'adore pas l'écho!*

Cette horreur de l'opinion populaire, qui s'accorde si peu avec nos mœurs et nos idées, se retrouve dans toutes ses actions, dans

toutes ses vues, dans tous ses écrits. Il a visité l'Italie, la France, la Germanie, l'Espagne. Il trouve, pour dernier résultat, que tous les voyageurs ont menti. Aussi s'est-il fait un devoir, un plaisir, un point d'honneur, une occupation constante de relever leurs bévues, d'annoter leurs sottises et de compter leurs absurdités. Il a bien ri des volumes publiés par nos voyageurs en Angleterre, de nos appréciations ridicules, de nos jugemens sur la politique et les mœurs de son pays. Les revues anglaises, leurs opinions sur la France et sur ses mœurs, l'ont amusé considérablement. Il vient de parcourir l'Italie, et son résultat est le même. Il a comparé Rome telle qu'elle est, Naples vivante, Florence d'aujourd'hui, avec la Corinne de Mme de Staël. Comme il la traite! et avec quelle audace il désillusionne Byron! et comme il désenchante les pages embaumées, frisées et poudrées du président Dupaty! comme il déshabille et met à nu le classicisme pédant d'Eustace! comme son esprit statistique, méthodique, amoureux des faits, réduit à leur plus simple expression toutes ces exaltations voyageuses!

Selon mon étrange acolyte, ce que la société a de plus curieux n'est pas connu; il reste à savoir d'elle ce qu'elle cache à tous les regards, ses ressorts intérieurs, ses rues souterraines, ses ateliers mystérieux de vice, de misère, de douleur, d'opulence, de débauche. Il faudrait pouvoir se mêler au *populaire*, voir comment le crime et la faim se transmutent, comment la faim donne naissance au crime et le crime à la faim; il faudrait plonger sans crainte le doigt dans la corruption; il faudrait savoir comment se forme la population errante des voleurs, la population éternelle et stérile des femmes rejetées de la société; il faudrait comparer entre eux les différens pays et leurs états sociaux, savoir comment ils procèdent à la production du bien-être et du mal-être; demander compte aux gouvernemens représentatifs du bonheur de ceux qui se trouvent soumis à leurs lois; calculer le degré d'aisance de l'ouvrier berlinois et de l'ouvrier parisien; le comparer à la moralité relative de l'un et de l'autre.

« Tant que l'on négligera ces recherches, la statistique et la

morale politiques seront, dit Savage, des sciences vaines, aveugles et sourdes.» Aussi vous êtes sûr de le rencontrer partout où un homme du monde et un homme riche ne devrait point paraître. J'ai souvent observé sa grande figure pâle, et son attitude pensive, et sa longue redingote brune, au milieu des groupes qui se forment aux halles de Paris ou dans les environs de Drury-Lane, ruches véritables de filous et de bandits des deux sexes, que l'on ne traverse jamais qu'avec une rapidité presque tremblante et dans l'espoir d'abréger sa route.

Savage ne craint pas de se montrer là. Les agens de police ont dû le noter souvent. Il parle de certains maux de la société, gravement, sagement, tristement, modérément, comme un médecin parle des ulcères.

« Voilà mes pensées, ajouta-t-il en empruntant ses paroles à je ne sais quel vieil écrivain de son pays (1). Je pourrais les parfiler, et les laminer de manière à leur donner beaucoup plus d'étendue apparente. Mais j'estime plus un petit coin de terre couvert d'épis qu'une grande plaine à moitié stérile.

» La vraie situation des peuples est inconnue. Quel voyageur est entré dans les boutiques, les a comptées, supputées; a dit les ruses des marchands, les menus détails de la vie privée, l'économie domestique? Aucun. Je me trompe; il y a un homme qui a fait cela pour Rome moderne, et personne n'a fait attention à lui. C'est le chevalier Kœller, Allemand. Son œuvre n'a pas été traduite et ne le sera pas; un petit volume in-12 qui vous fait vivre au sein de Rome, avec les Romains et la vie romaine. Ouvrez-le au hasard, et sur le chapitre le plus scabreux, le plus inconnu, le plus immonde, le plus difficile à traiter! Vous verrez ce que c'est qu'un voyageur attentif et philosophique. »

Lisons : Ce chapitre est intitulé :

. . . . . .

— « Ne croiriez-vous pas, dit le chevalier Kœller, à entendre les

(1) Norris.

voyageurs, que Rome, avec ses abbés et ses courtisanes, est le pays de la débauche, de la licence, le sanctuaire catholique de la prostitution? Tout au contraire. Dans aucune contrée la décence publique n'est aussi complétement respectée. Bruxelles, Londres, Amsterdam et Paris blessent les regards de nos filles et de nos sœurs. A Rome, vous ne voyez rien de tel. L'amour vénal, que jamais aucun législateur n'étouffera, se cache avec soin dans la métropole catholique. Le gouvernement, placé dans des mains célibataires, n'a pas voulu qu'on l'accusât de favoriser la débauche; il a conservé une certaine dignité dans ses plaisirs et dans ses vices. Il a couvert d'un voile ce qui est repoussant, là où il n'y a ni frein ni retenue. Aucune ville ne présente au premier abord une plus sévère rigidité de mœurs apparentes. La présence de ces femmes qui vont, colportant jusqu'à minuit, leurs charmes dans les rues principales; les signes aux fenêtres, les agaceries et les œillades au théâtre, tout cela manque ici; et il faut voir quelle mine font beaucoup d'Anglais et d'Allemands; ils ne dissimulent pas leurs plaintes : ce qui fait rire les habitans.

» Mais qu'il vous arrive, le soir, de traverser la Piazza Spania, ou de vous promener seul sous les berceaux de feuillages du palais Chigi, vous verrez aussitôt s'approcher un individu qu'au premier coup d'œil vous prendriez pour un domestique sans place ou pour un espion de police. Il vous abordera par ces mots : *Commanda niente*... Plus on est nouvellement arrivé (et c'est ce que le questionneur voit du premier coup d'œil), et mieux on est servi. Chanteuses, danseuses, femmes brouillées avec leurs maris, ou dont les maris font de mauvaises affaires, recrutent cette triste armée du plaisir facile. Il faut placer dans ce cadre des marchandes de modes, des coquettes qui n'ont pas assez d'argent pour suffire aux soins de leur parure, et même des jeunes filles appartenant à des familles honorables; mais *curieuses*, qui aiment l'étranger, et qui repousseraient avec dédain les hommages d'un Romain indigent.

» La plus repoussante et la plus ignoble partie de ce triste commerce se trouve ainsi effacée ou du moins palliée. On n'est

pas enrégimentée dans le bataillon de l'infamie, on ne porte pas à jamais son étiquette de vice; l'amour physique, le dernier des amours, prend le masque et l'apparence d'une intrigue. Ces femmes osent vous parler mariage. *Mariage!* Elles portent dans leur métier l'innocence de l'ignorance; elles vous saluent publiquement dans la rue, et leur sort ultérieur n'est pas toujours livré à la misère et à l'opprobre. Les unes entrent dans les couvens, les autres en service; beaucoup se marient. Défaites-vous de tout préjugé. La société de France et d'Angleterre, qui, avec son grand ton de décence, livre tant de malheureuses à la dépravation sans retour, à la faim sans remède, à la mort avant la maturité, n'est-elle pas plus immorale encore que la société romaine, qui laisse un espoir de repentir, la possibilité d'une réhabilitation à la faiblesse et même à la dissolution des mœurs?

» Un serin de Canarie et sa cage sont l'enseigne ordinaire de la classe dont je parle. En général, la police n'inquiète pas ces infortunées; cependant, qu'elles se montrent revêches et récalcitrantes envers l'espion du vicariat et le curé de la paroisse: on les dénonce, et leur sort devient réellement déplorable. Quelques-unes ont un pied-à-terre dans des quartiers déserts, où elles occupent quelque chambre meublée en location; d'autres vont visiter leur ami chez lui : seulement elles ne veulent pas qu'aucune autre femme puisse les voir. Peu de femmes entretenues : mais une femme jolie est un capital excellent, et les bons emplois ne manquent jamais au mari.

» A ce sujet les anecdotes plaisantes pullulent. Un homme devient veuf; il prie l'amant connu de sa femme défunte de lui trouver une seconde femme : ce dernier se charge de l'affaire, et choisit si bien que la seconde épouse, plus jolie que la première, et lui apportant son crédit pour dot, fait de son mari un caissier général. Du reste, tout se passe avec beaucoup de pudeur. Le cardinal Gabrielli défendait qu'on allumât le réverbère avant deux heures après minuit dans la rue où demeure celle chez laquelle il passe depuis dix ans toutes ses soirées.

» Le cardinal-vicaire trouve de temps en temps à redire à ces

petits péchés; et, comme il s'agit de lutter contre des confrères, il se lasse bientôt de la résistance. Une certaine signora Settimia, femme du grand monde, avait osé monter un harem immense et luxueux destiné aux étrangers; elle dédaignait les jeunes Romains échappés du collége, qui se montraient trop bavards. Cet emprunt fait à la civilisation de Londres et de Paris l'aurait conduite à la fortune; mais les cardinaux, qui ont tous leurs *habitudes*, ont trouvé le harem scandaleux. La signora s'est vue obligée d'aller filer de la laine dans le couvent des repenties de Saint-Michel. Léon XII avait fait des mœurs et des manières de ces malheureuses une étude approfondie; aussi, sous son pontificat, eurent-elles infiniment à souffrir.

» On entend rarement parler de galans surpris à l'improviste par un mari jaloux, ou dupés pour leur argent; mais rien n'est plus commun que des mariages amenés par l'adresse de certaines filles qui se laissent prendre sur le fait tout exprès par leurs parens.

» Autrefois la prostitution se trouvait sous la protection spéciale de l'ambassadeur d'Espagne, et, du temps de l'occupation française, elles avaient encore leur domaine spécial. Elles habitaient la rue voisine des Orti di Napoli; maintenant elles cherchent les quartiers où les prêtres se montrent le moins sévères; et, sous ce rapport, elles donnent la préférence aux prêtres qui sont en même temps moines. Tout consiste pour elles à ne pas se laisser prendre.

» Ne vous fiez pas aux récits des voyageurs; les mœurs des cardinaux valent bien celles de nos banquiers. Certains vices attribués aux Romains, et qui ont pu avoir leur règne, sont aujourd'hui complétement effacés; les scandales si vivement colorés par Casanova de Steingalt ont complétement disparu. En somme, il y a nonchalance et négligence dans les mœurs, mais non débauche systématique, raffinement de libertinage.

» Ne vous a-t-on pas dit aussi que le Romain est particulièrement sobre? C'est un autre mensonge du voyageur. Le Romain n'est pas gastronome, mais il est buveur de première force. Cependant il partage le préjugé universel, et regarde le Germain comme le buveur par excellence. *Trinkesweine?* (buvez-vous du vin?) est à

peu près le seul allemand que chaque Romain comprenne, et parmi les figures du jeu de *l'oie* romaine, on met en première ligne un Allemand, avec cette inscription :

Tedesco chi beve.

» Ce préjugé vient de ce que la plupart des Allemands sont, ou des Suisses de la garde du saint-père, ou des ouvriers dont la profession nécessite un grand emploi de forces corporelles. Ces derniers ont besoin d'étancher parfois leur soif; ils gagnent d'assez bonnes journées, et sont habitués à regarder le vin comme la première de leurs voluptés. Ils se dédommagent ainsi, en quelque sorte, des privations passées et de celles qui pourront survenir plus tard. Ils ne peuvent supporter les vins capiteux d'Italie : dès le premier verre, ils commencent à chanter, leur langue s'embarrasse; aussitôt chacun de dire : *Sono tutti ubbriaconi!* (Ce sont tous des ivrognes!)

» Tout cela est fort simple, continuait Savage; pas la moindre prétention au beau style. Méprisez le chevalier Kœller et ses naïves descriptions; tous les voyageurs emphatiques lui vont juste à la cheville du pied. Ouvrons le chapitre des auberges et des hôtelleries.

LES AUBERGES.

» Chaque aubergiste regarde comme un bonheur d'avoir pour commensaux quelques artistes allemands, ou même quelques Suisses de la garde, et il les traite avec beaucoup d'égards; les Romains affluent alors dans ces cabarets, parce qu'ils sont persuadés que les Allemands s'entendent mieux que d'autres à déguster les vins.

» Chez aucun peuple le penchant à boire n'est aussi prononcé que chez les Romains. Hommes et femmes peuvent supporter une très-grande quantité de vin; on en voit peu qui soient tout-à-fait ivres, mais beaucoup entre deux vins. La plupart des assassinats et des querelles ont lieu dans les cabarets, et ont pour cause des

paris à qui boira le plus, et la jalousie. Aussi Léon XII ferma-t-il les boutiques où l'on ne faisait que boire. Alors à Rome, comme à Florence, on passa le vin à travers une grille aux consommateurs. Qu'en arriva-t-il? on s'enivra sur la voie publique comme on s'était enivré dans les cabarets. Seulement on faisait placer devant soi une table sans nappe, et l'on mangeait un œuf dur en buvant son vin. Pie VIII, à son avénement, abolit aussitôt les *cancelletti* maudits : le peuple poussa en son honneur de nombreux *evviva!*

» Du reste, la disposition des cabarets est uniforme; ce sont de longues chambres voûtées, souvent encore une sorte de hangar ou une cuisine. Là se trouvent de longues tables et des bancs à pieds de chevalets, travaillés grossièrement; le maître du lieu est assis dans une espèce de chaire ou de tribune; les garçons sont dans le plus complet négligé; les murailles sont grossièrement peintes; souvent elles portent cette inscription : *Quando questo gallo cantera, allora credenza si fara;* ou quelque autre dicton analogue.

Ici comme dans certaines villes du sud de l'Allemagne, le peuple croirait ne pas trouver de bon vin là où on peut entrer debout par la porte. Il y a même des aubergistes qui ont la superstition de croire qu'ils renverraient les visiteurs, s'ils faisaient nettoyer et blanchir leurs établissemens; peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans leur crainte.

» A la *Bettola*, l'homme du commun du peuple apporte ordinairement son repas de pizzicaria ou de friggitore. A la *Osteria con cucina*, il le fait préparer par l'hôte; dans les autres, et notamment dans les meilleures, tels que *Falcone*, près Saint-Eustache, *Fontanella*, près la Banque, on trouve des mets du pays, et rien que ceux-là. Le vin y est meilleur que dans les hôtelleries proprement dites; mais quant à la propreté et à l'élégance, il ne faut ni s'attendre à les trouver là, ni dans les *Fiaschetterie*, où se débite le vin d'Orvieto ou de la grotte San-Lorenzo, mais où l'on ne donne pas à manger.

» L'incroyable quantité de vin qui se consomme est amenée,

toutes les semaines, des environs, et en partie entreposée dans les caves du mur Litorio, d'où on tire les bouteilles au fur et à mesure des besoins, les caves de la ville ne valant rien. Les vins communs sont apportés de *la Sabina*, et, dans les années où ils manquent, des provinces limitrophes, par le Tibre. Avant la défense d'importation, les vins cuits de Sardaigne et ceux d'Ischia servaient à améliorer les vins du crû; la falsification est poussée fort loin, parce que le Romain aime à trouver dans le vin un arrière-goût sucré.

» Les aubergistes et leurs garçons sont pour la plupart du temps des Lombards, qui, au bout de quelques années, rapportent chez eux de notables économies, ou bien s'établissent ici et deviennent de riches bourgeois, tels que *Borgnana* et d'autres encore.

» Les prix varient suivant les années, et le vin se conserve rarement plus d'un an. En 1817, la feuillette coûtait un peu plus qu'un demi-flacon de champagne, six bajocchi; aujourd'hui un et demi. Les feuillettes sont si minces que c'est un miracle si elles ne cassent pas; leur confection est un monopole du gouvernement. Une feuille de vigne les garantit contre les mouches, qui sont ici le fléau des temps de chaleur.

» Hors des portes, il y a peu de cabarets ouverts, excepté le mois d'octobre; sur *la Via Cassia*, la foule des voyageurs jette quelque activité : mais rien n'est plus misérable ni plus repoussant que la maison de poste de *Monterone* ou la *Torre di Mezza Via*. Celui qui ose s'aventurer dans de pareils endroits doit au moins avoir été aux galères ou les avoir dix fois méritées.

» L'aubergiste du *Tavolato* n'a, comme tout Romain le sait, d'autre vin que celui que les voituriers détournent ou plutôt volent à leurs maîtres en l'amenant des *ville* : en échange, il leur donne à manger. L'auberge de Porta-San-Pancrazio se fournit aussi de poissons apportés par des pêcheurs qui les dérobent en les apportant en ville.»

« En vérité, disais-je à sir William, toute cette science statistique m'épouvante. Avec un tel auteur, que ne savez-vous pas

sur les cabarets de Rome? Quels recoins de la vie sociale vous ont échappé?

— Oh! me répondit-il, ce sont précisément ces bagatelles que tous les voyageurs oublient : ils négligent tout ce qu'il y a de plus utile et de plus significatif. Quel est le curieux qui vous a parlé des boutiques de Paris, de Londres et de Rome? C'est cependant en examinant les boutiques, les étalages, les objets que l'on y vend, la manière dont ces objets sont disposés, que l'on parvient à se faire une idée de la vie intérieure et bourgeoise.»

« A Rome, dit mon auteur, on tient les boutiques ouvertes le plus long-temps possible. Point de halles. Les légumes et les poissons ont leurs marchés spéciaux. La quantité de légumes que Rome consomme est presque incroyable. A force de passer de main en main, du jardinier au fruitier, du fruitier au revendeur et de ce dernier à un second revendeur, les marchandises deviennent d'une cherté excessive.

» Un jardinier est établi auprès de chaque Pizzicarolo. Son étalage se trouve presque totalement dans la rue. Il arrose constamment ses légumes, ce qui ne leur donne pas un excellent goût. Le Pizzicarolo tient spécialement la pitance de tout le quartier, vend de la graine, du beurre, du fromage, des saucisses, des poissons sales et desséchés, des œufs, des fruits vinaigrés, etc.

» L'Artebianca fait trafic de farine, de pain, de riz, de gruau, de pots de terre, d'amadou et généralement de tous les petits objets d'une nécessité journalière.

» Le Friggitore vous pourvoit de poissons frits, ou d'artichauts, panais, broccoli, etc. Les boutiques des friggitori aussi, sont dans les rues plus que dans les maisons, aussi le voisinage est empesté par l'odeur de la friture, qui ne contribue pas peu à déprécier les locations des alentours.

» Les bouchers sont obligés, depuis Léon XII, de tuer leur bétail dans le grand abattoir, ce qui a rendu leurs étals plus propres, quoiqu'ils laissent encore beaucoup à désirer.

» Les débitans de nouilles et de macaroni sont ceux qui, après les

jardiniers et les friggitori, parent le mieux leurs boutiques. Celles des pizzicatori sont, pendant la semaine-sainte, richement parées.

» Les débitans de tabac, les buralistes de loterie et les commissionnaires près les monts-de-piété tiennent leurs établissemens avec beaucoup de simplicité.

» Les barbiers aiment le luxe. Ces industriels ont ici beaucoup d'occupation : peu de Romains veulent se donner la peine de se débarrasser eux-mêmes de leur barbe. Les vaisseaux, les serviettes, etc., dont ils se servent, sont d'une netteté admirable, et on est servi avec beaucoup de promptitude et à bon compte. Leurs boutiques sont ornées de fleurs de lis et de carreaux bleus et blancs en l'honneur de saint Louis, leur patron.

» Les cordonniers attirent l'attention par des enseignes peintes avec un très-grand soin, et sur lesquelles sont dessinées souvent une foule d'épouvantails; on ne sait trop pourquoi.

» Les boutiques de draperies s'annoncent par des draps brodés avec un goût exquis :

» Les marchands de laines, par un flocon de cette marchandise pendu à leur porte :

» Les chapeliers, par un gigantesque chapeau de cardinal.

» L'eau-de-vie et le vin se débitent sans enseigne.

» Les pharmacies sont tenues avec beaucoup de luxe : c'étaient autrefois autant de mines d'or. Elles sont encore aujourd'hui le *quartier-d'étape* des médecins et des chirurgiens. Chacun a sa pharmacie, où il va plusieurs fois dans la journée rendre visite.

» Tenir une boutique est l'occupation favorite des Italiens, particulièrement des Lombards, qu'on rencontre ici en grand nombre. Ils savent faire valoir ce qu'ils ont à vendre.

» Peu de capital dans le commerce, et notamment dans les brillantes boutiques de quincaillerie, qui achètent à de longs crédits et souvent succombent sous l'amas de marchandises qui n'ont aucune défaite.

» Les boutiques de Juifs sont peu apparentes, mais très-riches.

» On doit une mention particulière aux boutiques de rosaires situées entre la place Navone et le pont Saint-Ange, à celles où se

vendent les boucles énormes dont les paysans font usage, et qui sont situées rue des Orfévres et près de Pasquino; enfin, aux boutiques de marchands de mosaïques et d'estampes sur la place d'Espagne, dans les rues de Condotti et Croce.

» Le commerce de la friperie est renfermé dans le Ghetto et sur la place Navone.

» Devant l'Université il y a une chaîne tendue, afin que le bruit des voitures ne puisse pas troubler les lectures académiques des professeurs. Les fabricans de chaises se sont établis ici et ont fait de chaque maison de la rue autant de boutiques; le bruit qu'ils font en frappant équivaut au moins à celui de plusieurs voitures.

» Les vernisseurs ne peuvent travailler que hors des quartiers habités.

» On ne peut travailler le bois de cyprès à cause de l'odeur. Mais en revanche, on souffre les savonneries jusque dans le *Corso*.

» Là où il ne passe point de voitures, on étend dans la rue des nouilles pour les faire sécher, on étend des peaux, de vieux linges, etc., etc.

» Outre ce grand nombre de boutiques (car on peut au moins en compter deux par maison), il y a encore les étalages ambulans des rues. Ici ce sont des débitans de limonade, de glaces et d'eau-de-vie; là des marchands de gravures et de petits livres, d'articles de cotonnerie et de chaussonnerie, de souliers, de poires cuites, de pois chiches, de papier à écrire, de cirage : puis de la verroterie, des gâteaux, des fruits, du poisson, des figures de plâtre et une foule d'autres articles et denrées. Le silence des rues est troublé incessamment par ces marchands et par les enfans d'Israël qui s'offrent à acheter de vieilles marchandises ou cherchent à se procurer des travaux de raccommodage; et il faut une grande habitude pour distinguer les cris divers qui font, chaque mercredi, de la place Navone une véritable Babel.

» Bien tenir une boutique flatte les goûts du peuple. De là peut se déduire la promptitude avec laquelle se forma, à gauche de la porte Popolo, devant le quartier des Autrichiens (lorsque ceux-ci se rendirent à Naples et lors de leur retour), un marché impro-

visé de rosaires, saucissons, mauvaises mosaïques, gravures, etc. Gagner de l'argent avec peu de peine et sans exposer de nombreux capitaux (surtout à l'ombre et à l'air libre), convient à tous les peuples méridionaux et surtout au Romain qui ne se décide généralement à faire quelque chose qu'en attendant mieux.

» Que vous dirai-je des mendians? La profession de mendiant ne dut jamais être d'un grand rapport à Rome, car le Romain ne fait l'aumône, pour ainsi dire, que par saccades; alors il donne à chacun de ceux qui s'adressent à lui, mais rarement beaucoup. Néanmoins les soupes *de couvent* et l'exemple des ordres religieux mendians qui ont consacré l'idée que mendier n'était pas une honte, et, en général, l'organisation civile et économique de Rome, n'ont fait de la ville qu'un vaste réceptacle de mendians. On peut les diviser en plusieurs classes :

» 1° Les privilégiés appelés ici les aveugles du cardinal.

» Ils ont le droit exclusif de mendier à la porte des églises où l'on expose le Saint-Sacrement. On adjoint aux aveugles quelques mendians des plus contrefaits pour leur servir de guides, notamment ceux qui peuvent aller par les rues chanter des cantiques dont ils vendent le texte.

» 2° Les mendians ordinaires des rues : ceux-ci se multiplient visiblement quand il arrive des étrangers. Par le mauvais temps, ils sont toujours à la maison; ils varient leur formule de demande selon la fête du jour, et mendient souvent avec une révoltante hardiesse.

» 3° Les dilettante. Que l'on se hasarde à visiter les églises ou les monumens avec l'active curiosité d'un nouveau-venu, ou qu'on ait l'habitude de mettre la main dans son gousset, aussitôt tout le commun du peuple se constitue mendiant. La *povera vedova*, le *servitor a spasso* et *l'uscito d'all' ospedale* sont alors les formules ordinaires. Pour mieux exciter la pitié, ils ont soin d'avoir presque toujours quelque trognon de *broccolo* qu'ils rongent d'une main pendant que de l'autre ils font à la vermine une chasse active pour ne pas perdre de temps. La meilleure réponse à faire à ces sortes de mendians est : *Non siamo freschi! Fresco*

signifie dans le langage du peuple, nouvel arrivé et facile à avaler des bourdes. On voit souvent celui à qui l'on vient de faire l'aumône, la porter sur-le-champ à quelque bureau de loterie. Souvent aussi, on injurie celui qui ne donne rien, notamment s'il paraît être d'un rang distingué et porte quelque décoration. Rarement on voit un mendiant s'adresser à des prêtres ou des religieux.

» 4° Les véritables nécessiteux ; leur nombre est petit comparativement aux autres classes. De pauvres paysannes qui apportent de légères charges de bois pour les vendre, des vieillards délaissés et sans ressource, peuvent être rangés dans cette catégorie. Qui veut travailler, gagne ici facilement son pain. Mais mendier donne ici une considération que n'obtient pas la petite propriété.

» En octobre et pendant le carnaval, les mendians sont plus nombreux et plus pressans dans leurs demandes. Ceci, ainsi que les vols et les filouteries qui sont alors aussi plus fréquens que dans d'autres temps, prend sa source dans le désir qu'a chacun de prendre sa part de la joie universelle.

» Le Romain a pour habitude de congédier poliment le mendiant par un *Iddio provveda*. Il oppose à ses persécutions une rare patience. Quand le pape sort, on voit une foule de mendians entourer sa voiture. Quand, lors de l'avénement de quelque pape, les aumônes sont distribuées, comme l'habitude est de donner le double aux femmes enceintes, il s'en présente une foule dont la grossesse est simulée. On sait même des dames de condition à qui il fut délivré des fonds de la caisse des pauvres, et cela, non pas en secret, mais au su de toute la ville. Le comte Demidoff s'est plaint plus d'une fois d'avoir été rançonné par des gens qui n'étaient rien moins que nécessiteux et qui imploraient sa charité.

» Depuis le dernier jubilé, il est resté ici beaucoup de mendians allemands, sans doute de ceux qu'on tolère dans Saint-Pierre, sans autre recherche, et qui ne peuvent retourner dans leur pays sans crainte d'être punis pour infraction aux lois établies.

» Il arrive qu'un homme montre l'image de quelque saint dont il raconte la vie et les miracles; son récit se termine toujours par une collecte.

» J'ai vu aussi, pendant quelque temps, un homme aller par la ville avec ses trois fils, dont les deux plus âgés jouaient du violon; le troisième, déguisé en vieux et affublé d'une énorme perruque, singeait le maître de chapelle, et conduisait la mesure avec une gravité tout-à-fait comique. Il paraît que cela n'a pas long-temps convenu, car ils disparurent bientôt, ainsi qu'une femme qu'on voyait tous les jours tomber du haut-mal sur les places publiques.

» En général, la profession de mendiant n'est pas encore arrivée à ce degré de perfection qu'elle a atteint dans beaucoup d'autres grandes villes. De temps à autre, on saisit tous les mendians; les étrangers, qui forment le plus grand nombre, sont renvoyés, et ceux du pays détenus quelque temps. Quinze jours ou un mois après, tout reprend son cours.»

— Eh bien! reprit Doncaster triomphant, que dites-vous de ces inutilités? Les descriptions philosophiques les plus étendues vous en apprendraient-elles autant sur l'indolence, le mauvais gouvernement et la bonhomie des Romains? O mes philosophes dédaigneux et mes fabricans de phrases aux vastes contours, retournez, retournez aux carrières; descendez dans les caves de la statistique, et faites-y votre éducation!

Encore deux chapitres seulement, celui des chevaux et celui des livres : — La locomotion et la pensée :

LES CHEVAUX.

— Si l'on appelle Naples l'enfer des chevaux, Rome peut passer pour leur purgatoire; le pavé de laves, l'étroitesse de la plupart des rues, l'habitude des promenades en longues files, et plus encore le traitement qu'ils reçoivent des cochers, des palefreniers, des maréchaux-ferrans et des insectes, justifient mon assertion.

» Les équipages et les chevaux sont le luxe de prédilection des Romains. Comme les races indigènes flattent moins l'œil que les

autres, il se fait à un prix fou, bien souvent, des achats de chevaux médiocres avec les maquignons milanais; les pauvres bêtes, notamment celles de race anglaise, qui sont privées de leur défense contre les mouches, souffrent doublement à cause de la finesse de leur peau, suent d'une façon incroyable dans leurs crinières d'hiver, deviennent souvent têtues et emportées, et on se voit obligé de s'en défaire à bas prix. Tous les étrangers qui séjournent ici finissent par ne se servir pour leurs attelages que de chevaux du pays.

» Les cardinaux ont des carrosses rouges; un parasol, adapté au côté droit, derrière la couverture du carrosse, les distingue. S'ils vont à la campagne, le parasol pend vers le bas. Leurs chevaux portent les *fiocchi* rouges; ceux des quatre premiers prélats, les *fiocchi* de couleur violette. Leurs chevaux doivent être noirs, et on regarda comme hérétiques le cardinal Vittorio avec son attelage de chevaux blancs, et le cardinal Fesch avec ses chevaux bruns.

» Les fiacres sont numérotés, mais sans ordre, et d'une façon indéchiffrable; les voitures de remise coûtent pour l'hiver 75 scudi par mois; pour toute l'année, 55. L'imprudence des cochers va loin, et l'on entend souvent parler d'accidens. Ils usent des priviléges de leurs maîtres d'une façon inouïe; leur coutume de prélever une remise sur le foin, *fana* (on donne ici rarement de l'avoine), sur la *graminia*, etc., est connue, et il faut bien en passer par là. Ils détournent au coin d'une rue avec une rapidité incroyable; ils sont la plupart assistés d'un *mozzo*, chargé de garantir les piétons par ses avertissemens.

» On voit peu d'attelages de mulets; autrefois ils étaient plus nombreux; maintenant il n'y a plus que les messagers et les voituriers de la campagne qui s'en servent.

» Beaucoup de familles, qui ont à peine le nécessaire, entretiennent chevaux et équipage. La plus grande partie sont mal tenus. Même aux plus élégans il manque quelque chose; ou les chevaux sont trop grands ou trop petits pour la voiture, ou le harnachement et la livrée sont détestables.

LIVRES.

« Index, douanes, position géographique et manière de vivre, contribuent à entraver le commerce de la librairie à Rome. Il est plus florissant en Autriche, et sans le trafic de vieux livres il serait impossible que même les premières et les plus anciennes maisons de commerce pussent se soutenir.

» Non-seulement on attend long-temps avant d'obtenir quelque ouvrage étranger, mais encore on court le risque, si le livre a plusieurs volumes, de voir un des volumes retenu par la commission de révision. Les cordons sanitaires complètent cette sorte d'interdiction. Les prix sont cotés fort haut par les libraires. Ils prennent des souscriptions pour les plus grandes entreprises littéraires d'Italie, qui ont leurs siéges principaux à Milan, Turin et Florence; mais on entend fréquemment des plaintes sur la négligence des entrepreneurs. La littérature quotidienne, qui ailleurs aide le libraire à supporter les mauvais temps, est presque totalement inactive, si l'on en excepte quelques brochures sur le choléra. Hormis le *Giornale arcadico*, qui ne se soutient que parce que les communes sont forcées de l'acheter, il ne paraît qu'une seule feuille périodique, *Il Bulletino del Instituto di correspondenza archeologica*, dont les rédacteurs et abonnés sont pour la plupart des étrangers. Le métier d'écrivain est ici si peu lucratif que les auteurs sont obligés de payer eux-mêmes les frais d'impression, pour que leur ouvrage voie le jour, et d'en faire présent à leurs amis pour que quelqu'un en prenne au moins connaissance.

» Les anciennes, et souvent coûteuses éditions de divers ouvrages, ont reçu un coup mortel par la cessation de tant de bibliothéques de couvens. Du reste le papier et l'impression sont fort soignés; on voit bien qu'il y a plus de chiffons pour faire des livres que de lecteurs pour les lire.

» En fait de littérature étrangère, on trouve particulièrement des ouvrages français scientifiques, et quelquefois aussi, suivant les engagemens, la hardiesse et le désespoir de l'éditeur, d'inno-

cente littérature quotidienne, peu de livres anglais et point d'écrits allemands. Tout est relié ou broché; les murs sont garnis de vieux et précieux livres reliés. Il se fait aussi souvent des ventes d'antiquités. Là se rassemblent vers midi les amateurs de livres; on fouille les étalages et on s'accorde sur le prix : le soir, la plupart des fauteuils, le long des murs, sont occupés. Les religieux et les moines, surtout les Anglais, ne manquent jamais de se trouver là. Les prix sont pour l'ordinaire fort élevés. On tient beaucoup à la reliure. Pétrucci et le libraire Salvi faisaient jadis de grandes affaires, particulièrement avec l'Angleterre. Toutefois, celui qui veut se donner la peine de chercher chez les bouquinistes de la place Navone ou du Corso, peut encore faire quelquefois une bonne trouvaille.

» Une spéculation toute particulière fut tentée, il y a quelques années, par une société de jeunes gens, aux dépens d'une pieuse dame polonaise qui achetait partout les ouvrages immoraux pour les détruire. Ces jeunes gens faisaient venir secrètement les ouvrages les plus scandaleux, puis, quand ils les avaient lus, ils les vendaient à ladite dame au-dessus du prix coûtant. C'est du reste un fait notoire, que nulle part on ne trouve plus d'ouvrages prohibés qu'ici, où ils sont lus avec beaucoup d'avidité. Un libraire français établi au Corso, bien connu par ses habitudes de piraterie, et attaché, dit-on, à la police papale, sert surtout de canal à l'introduction de ces mauvais livres. Du reste, ce que l'Italien préfère encore à tout pour la lecture, ce sont les vers et les pièces de théâtre.

— Donnez-moi sur tous les peuples d'Europe des notions aussi claires, continuait mon ami Doncaster, et je vous sacrifie tous les voyageurs érudits, sophistiques, accidentés et fleuris. »

Ce paradoxe vivant, William Doncaster, qui a vu toute l'Europe et une bonne partie de l'Asie, m'amuse beaucoup lorsqu'il me développe la série de ses propositions hétérodoxes. D'abord, il est persuadé que nous n'avons pas de factions en France,

et que c'est là une chimère absurde; selon lui, nos partis n'existent plus que dans les colonnes des journaux. Il pense que la Constantinople moderne va devenir un point de civilisation centrale, que le pays le plus libre de l'Europe, c'est la Prusse, et après la Prusse, l'Autriche; que la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, pays constitutionnels, marchent droit à la monarchie absolue; qu'il n'y a pas de contrée au monde où la liberté humaine soit plus entravée et l'aristocratie aussi florissante qu'aux États-Unis. Il croit encore que la situation des tories est excellente en Angleterre; que la religion catholique renaît en France; que le libertinage est plus commun et la débauche plus ignoble en Angleterre qu'en Italie; il affirme que la prétendue licence de mœurs attribuée à la péninsule italique est un conte inventé à plaisir par les voyageurs; enfin, pour terminer ce catalogue d'absurdités, il affirme gravement que l'Allemagne est comparativement plus riche, mille fois plus riche que l'Angleterre.

Lorsqu'il reprend une à une et commente à son gré chacune de ces propositions, elles semblent un peu moins ridicules.

« *Point de partis en France!* Et cela vous surprend; mais rien de plus naturel et de plus vrai, me dit-il. Les débats intérieurs, les guerres d'opinion qui affligent votre pays, ne sont pas l'ouvrage des factions; ces dernières m'offriraient un symptôme de force : votre mal naît de faiblesse.

» Oui, les partis sont morts. Le fantôme du libéralisme et celui du bonapartisme se traînent en vain sous leur linceul; la monarchie elle-même n'a pas, à bien dire, de parti qui la représente. Un parti suppose une conviction; je n'en vois aucune. C'est tout simplement une dissolution générale de la société. N'avez-vous pas vu la putrescence simuler la vie? Au milieu de cette dissolution, il se fait grand tapage d'intérêts qui luttent et voudraient profiter des circonstances. La fermentation ne s'empare-t-elle pas des corps qui se désorganisent? Voyez si la guerre civile a été possible en France; la guerre civile aurait éclaté comme ressource dernière d'un pays moins corrompu que le vôtre; cette arène vengeresse se serait nécessairement ouverte aux partis, s'il y avait eu des

partis. Mais la corruption les a tués; le grand duel se serait terminé en champ clos, si la France avait conservé autant d'énergie que l'Espagne, cette Espagne si méprisée. Vous riez! Je ris, moi, de votre sourire d'incrédulité; je ris de l'étonnement que mes paradoxes vous causent; pardonnez-le-moi. Vous le savez très-bien, je ne suis que paradoxe; je continue donc, et je soutiens que la France, la France de l'émeute, est parfaitement *tranquille;* la France (ne vous armez pas contre mon assertion), la France est tranquille comme un cadavre; elle est immobile et elle se dissout. Prenez, je le veux bien, pour une résurrection, pour un déploiement de force cette agitation de *putrescence* qui ne lui rend pas la vie, qui ne fait pas bouillonner un sang énergique et frais dans ses veines, mais qui prête à ses élémens une apparence de chaleur fébrile et de combat furieux.

» Que *l'Europe marche vers la démocratie*, tout le monde le croit, toutes les intelligences frivoles sont de cet avis; mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour se détromper. C'est la monarchie, et la monarchie absolue qui nous menace. On sera las dans peu de temps de confier le soin fatal de la législation à six cents Périclès, comme en France; à quatorze mille Dracon, comme en Amérique. Le gouvernement représentatif est usé; déjà il a réussi à user la république américaine. Elle est tout aussi embarrassée dans les filets de son suffrage universel, que l'Europe dans ceux de sa représentation incomplète. Peut-être (et je tremble d'y penser) le cri des ames fortes et des esprits éclairés sera-t-il bientôt : Donnez-nous un roi, un symbole vivant de la volonté générale, un représentant unique de la pensée universelle, un type solennel et environné d'honneur! Avocats, huisiers, gens de lettres, manufacturiers, votre joug n'est pas plus populaire et plus bienfaisant que celui d'un seul roi, d'un homme qui voit ouvert devant lui le grand livre de l'histoire, et qui sait très-bien qu'elle ne pardonne pas.

» Voici donc, continuait Savage, le progrès que l'on suivra nécessairement : le dégoût, inspiré par une fausse législation confuse, haineuse et tracassière, portera les masses à élargir les bases

de la démocratie; on augmentera le nombre des législateurs, on donnera le trône à la majorité, c'est-à-dire que l'on agrandira la blessure au lieu de la guérir. Ce règne de la majorité est inévitable, mais il est impossible, tout le monde le sait; il ne lui faut pas long-temps pour se dévorer et s'abîmer sans retour; la monarchie sera le seul port de salut.

» Croyez-vous qu'on ne finira pas, après tant d'ennuis et de maux, par devenir amoureux du bien-être? Le Français ne sera-t-il pas étonné de se trouver moins heureux et moins *libre* que l'Autrichien? Le républicain des États-Unis, enrichi par ses pères les boutiquiers, trouvera excellente l'aristocratie qui donne un lustre à ses écus; enfin, voulez-vous que je vous le dise, l'Europe entière et même le monde marchent dans une voie directement contraire à celle où les observateurs les croient engagés. Écoutez-moi un peu sans colère. Il y a toujours dans l'histoire un flux apparent d'événemens que tous les regards peuvent saisir : cela, c'est le mensonge, c'est l'illusion, c'est l'erreur. Quand César, représentant de la masse plébéienne, parcourait l'Italie en conquérant, n'eussiez-vous pas cru que l'astre populaire allait se lever sur l'Italie plus éclatant que jamais? Ce fut le contraire; le chef du parti démocratique triompha, mais pour fonder un trône impérial. Quand Julien donna une impulsion si belle et si vive au polythéisme, le monde, malgré lui, marchait dans une route toute chrétienne. La féodalité germanique vint ensuite, qui pesa sur l'Europe de tout son poids : eh bien! ce poids était le préparateur de la liberté, car le servage féodal détruisit à jamais l'esclavage antique, et, ce degré franchi, nous conduisit à l'égalité de tous. Reconnaîtrez-vous, enfin, que, sous le courant apparent des affaires publiques, il se cache toujours un autre courant, mystérieux, profond, inaperçu, qui décide des destinées humaines? »

PHILARÈTE CHASLES.

ITALIE.

§ III. — PISE. — UN BAL CHEZ Mme SMITH. — UN CONCERT CHEZ LE PRINCE DE MONTFORT.

Il me semble que Pise était autrefois un faubourg de Livourne ; faubourg élégant, oisif et artiste, qui se lassa des bruits du chantier et du môle, de tout le prosaïque fracas de l'industrie et de l'agiotage, et se réfugia dans la solitude, en emportant son dôme, son campanile, son baptistère, son cimetière sacré. Pise est comme une ville dégoûtée du monde, et qui s'est retirée à la campagne. Pise est la cité anachorète; elle a fait beaucoup de bruit dans l'histoire ; elle a entretenu commerce avec les nations ; elle a soudé la chaîne d'un port à la base de ses palais ; elle a donné des jeux d'hyppodrome, comme Olympie ; elle s'est battue, la croix au front, pour le Christ et son tombeau. Les villes qui ont ainsi vécu montrent de partout leurs larges cicatrices. Pise est encore verte, jeune et forte ; elle a inhumé ses enfans morts et ses ruines; tout ce qui brille d'elle au soleil est mélancolique, sans doute, mais robuste et puissamment assis. On dirait que ses monumens sont de bronze, comme les portes de ses temples ; nulle part la caducité ne s'y révèle; les dates seules ont vieilli; oubliez les dates, et vous vous croirez dans une ville bâtie de la veille, et qui attend une population.

Les habitans gâtent les villes de poésie et d'art ; j'aime Pise déserte ; versez à Pise le peuple de Livourne, Pise perdra toute sa beauté. Cette ville est curieuse à voir à midi, lorsque nul être

vivant ne se montre sur les rives, les quais, les ponts de l'Arno; c'est le plus singulier des spectacles; on peut se croire le locataire unique d'une grande cité. Tous ces palais qui bordent le fleuve et qui s'étendent devant vous, à droite et à gauche, lorsqu'on passe sur le pont de marbre; toute cette magnifique bordure monumentale ne jette pas à l'air le moindre bruit, le moindre signe d'animation. Après avoir traversé le pont, on entre dans une rue, où l'on trouve un peu de fraîcheur, un peu de mouvement; quelques boutiques ouvertes y attendent des acheteurs; on y lit quelques enseignes, à lettres menues, où sont indiquées des denrées de consommation. En s'enfonçant dans la ville, c'est encore le silence et la solitude; plusieurs quartiers y rappellent la morne et féodale physionomie d'Aix en Provence; surtout la *Piazza dei Cavalieri*, avec sa statue, son palais d'architecture concave, ses hautes herbes dans les pavés. D'autres rues, calmes et solitaires, vous préparent comme à une mystérieuse révélation, à une surprise de saisissement; c'est dans le coin le plus retiré de son enceinte que Pise a déposé ses quatre trésors : le célèbre Campanile, le Dôme, le Baptistère, le *Campo-Santo*. Ces monumens incomparables n'ont point de fracas autour d'eux; ils s'élèvent sur une belle et verte pelouse, semée de marguerites et de fleurs agrestes. Rien de touchant comme cette association d'édifices catholiques; toute la vie du chrétien est là : le Campanile semble se pencher sur la cité pour appeler le Néophyte; le Baptistère le reçoit pour le faire chrétien; l'Église s'ouvre pour le sanctifier; le Campo-Santo pour l'ensevelir. Que de pensées dans toutes ces pierres!

J'avoue qu'il ne me vint point à l'esprit ni de mesurer la hauteur de la *Torre Torta*, ni de me créer un système pour me prouver que la tour avait été bâtie ainsi penchée, ou qu'elle avait pris cette pose à la suite de quelque révolution de terrain. En général, je m'inquiète fort peu de la hauteur et de l'histoire des monumens; lorsque je les connais, je n'en retire aucun avantage pour mes émotions; lorsque je les ignore, je ne prendrais pas la peine de m'en instruire, sur place, avec un cicerone ou un indicateur. Convaincu, comme je suis, que rien n'est exactement vrai dans

l'histoire, j'aime mieux le vague mystère qui entoure tant de ruines, que l'érudition de controverse qui vous tient sur elles en suspens et ne vous précise rien. Les plus précieux monumens du monde sont pour moi ceux de l'île de Pâques; au moins, avec ceux-là, l'imagination a beau jeu; le voyageur vous avoue franchement qu'on ne sait ni d'où ils viennent, ni quelle main les a bâtis.

La tour de Pise est, je crois, le monument le plus connu qu'il y ait en Europe; on l'a tant de fois copié en gravures ou en relief, et toujours si bien, qu'en le trouvant à Pise, pour la première fois, on croit le revoir. Le Dôme est une de ces merveilleuses églises comme l'Italie seule peut nous en montrer; les richesses y sont amoncelées; c'est une magnifique galerie de tableaux, enchâssés dans le marbre, l'or, le bronze, la mosaïque, le porphyre. Quelque prévenu qu'on soit contre ce luxe d'ornemens, souvent plus pauvre que la simplicité, on ne peut que lui donner de l'admiration, en ajournant ses critiques d'art et de vrai bon goût. Le Baptistère fait contraste avec l'église; il y a une pensée dans la nudité de ses majestueuses murailles; c'est la maison du néophyte; elle ne doit avoir aucune parure, aucun éclat. La chaire est superbe; elle repose sur sept colonnes symboliques, qui ont pour bases des animaux monstrueux, comme le Pline de l'*Apocalypse* en a imaginés. Sur un pilier, on lit le nom de l'architecte, Deoti Salvi; c'est lui qui a donné une ame, une couleur, un caractère à cet édifice étonnant. Vu de l'extérieur, on le prendrait pour le dôme d'une immense cathédrale; la cathédrale vient de s'abîmer sous terre; le dôme est resté au niveau du gazon.

Puis on entre au *Campo-Santo;* il n'y a pas dans l'univers un coin de terre plus touchant. Le *Campo-Santo* exhale toute la poésie de la mort, du néant, de l'immortalité. C'est le véritable cimetière du chrétien; le cœur n'y est pas serré par cette désolation qui entoure les sépulcres de l'homme; une douce et religieuse mélancolie vous accompagne dans ces quatre galeries funèbres, et vous fait penser à la mort sans horreur. Ce n'est point là que la terre rejette les ossemens, que le ver fait son œuvre; cette

terre miraculeuse préserve les corps de l'insulte du ver; elle se voile d'un magnifique linceul de gazon et de fleurs; elle s'encadre dans de pures et gracieuses ogives de marbre blanc; c'est la terre venue de Jérusalem sur les galères croisées; elle a sanctifié les cadavres des vieux chevaliers pisans; c'est le lit de repos des hommes forts qui moururent en Dieu, le glaive à leur droite, la ceinture aux reins. Comme il est doux ce bruit d'herbes qui monte de la sainte pelouse à la charpente nue des galeries! On dirait une psalmodie chantée par les ombres, un hymne de tombe écrit dans une langue que nous ne savons qu'après notre mort. Puisque nous sommes ignorans des mystères du sépulcre, et que nous nous complaisons dans des illusions consolantes qui nous viennent des objets matériels placés sous nos yeux, il nous semble qu'il est plus aisé de mourir dans le voisinage du *Campo-Santo* que partout ailleurs dans le monde. C'est au *Campo-Santo* que la mort est vivante, *mors viva!* comme l'a dit un ancien. C'est là que la terre est véritablement légère à ceux qu'elle couvre. Si quelque pensée de vie, quelque étincelle d'animation flotte encore autour de nos froides dépouilles (secret de Dieu seul), eh bien! le *Campo-Santo* a d'ineffables soulagemens à donner à cette ombre qui survit au corps. Ce n'est point pour plaire aux vivans que le génie de la religion et de l'art a paré ce cloître tumulaire; les artistes ont écouté une inspiration venue d'en haut; les grands artistes ont toujours quelque mission céleste qu'ils accomplissent aveuglément. Ici peut-être ils avaient ordre d'embellir un purgatoire d'expiation de tout ce que les arts ont de plus touchant, afin de donner le baume de la patience à des ames qui attendent encore sous la tombe l'heure tardive de leur migration; car ce n'est pas pour nous qui vivons, c'est pour elles que cette merveilleuse architecture a été créée. Pour elles, le marbre grec a pris la forme de l'ogive chrétienne; pour elles, Cimabuë a inventé la peinture, cet art divin qui console de la vie et de la mort. Il arriva de Constantinople l'artiste florentin, et traça la première fresque du *Campo-Santo*, et écrivit le frontispice de ce livre immense, dont chaque page est un reflet de la *Bible*. Puis vint un pâtre, en sayon

de poil de brebis; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art italien, Giotto, dont la main était si habile et le visage si beau [1]; il jeta la furie de ses premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint; il ramassa le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orgagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Évangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom. Le doux ciel de Pise se chargea de distribuer au cloître la lumière et les ombres; c'était le digne associé de tous ces grands artistes. Des teintes suaves, dorées, transparentes, coururent sur les ogives, sur la prairie et dans les corridors si calmes, si recueillis, avec leurs mosaïques de tombeaux armoriés. Ainsi devait être le *Campo-Santo;* pareille sépulture devait être donnée aux veuves et aux fils des guerriers qui avaient combattu pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem. La religion est sœur de l'art; elle est toujours venue en aide à son frère. Quand l'Église meurt à Byzance, la religion envoie Cimabuë au *Campo-Santo;* quand le trône de Lusignan s'écroule, elle convoque son puissant congrès d'artistes auprès des sépulcres italiens des chevaliers croisés, et l'art reconnaissant a vengé la religion des victoires de Mahomet II et de Saladin.

Pise est une ville qu'on ne doit jamais revoir; pour moi, je n'y reviendrai plus de ma vie : je craindrais de faire tort à d'incomparables souvenirs, de faner la fleur de mes premières impressions, d'arriver au désenchantement par l'habitude. Il faut qu'un artiste traverse rapidement le *Campo-Santo*, et puis qu'il aille vivre loin de là, s'il ne lui est pas donné d'y mourir. Cette apparition fugitive reste alors dans la mémoire comme le plus ravissant des songes. Sur cette lumineuse place où s'associent, dans une com-

(1) CUI QUAM RECTA MANUS, TAM FUIT ET FACIES.
(Épitaphe de Giotto.)

mune pensée, quatre édifices religieux, il n'y a point d'études à faire, point de lacunes d'histoire à remplir, dans un frivole intérêt de science mondaine : il faut voir, sentir et passer. Les ruines arrêtent long-temps le voyageur et le rappellent encore : il y a toujours à lire dans des ruines; toute pierre monumentale qui se décompose est pleine de pensées inédites, que l'artiste recueille une à une avec ferveur; mais ici, devant le Dôme de Pise, point de ruines, point de décrépitude : tout est bloc et diamant; le ciment ne s'est pas éclairci dans la fente des puissantes assises; le vent de la mer s'est usé sur les angles de marbre, sur les portes de bronze, pleines d'histoires pieuses, d'animaux symboliques, de feuillages et d'oiseaux. Tout cet ensemble grandiose est saisi d'un coup d'œil; les quatre monumens se révèlent à la fois, dans leur majestueuse et inaltérable solidité. Je leur fis mes adieux, les mains jointes, les larmes aux yeux, avec l'idée de ne jamais plus les revoir, et depuis je les vois toujours avec la virginale émotion de ma première visite. Quand le ciel est triste, glacial et pluvieux, dans la grande cité, humide tombeau des vivans, je rentre par la pensée dans ce *Campo-Santo*, où les morts sont si bien, où l'herbe est si dorée, la brise du midi si fraîche, l'ogive si pure, l'art si beau. Je vois l'immense coupole du Baptistère, qui reflète le soleil comme une planète tombée; je vois la cathédrale radieuse et le Campanile, dont la colonnade se déroule en spirale jusqu'au sommet. Autour, point de bruit, point de murmures d'hommes : silence et solitude, comme au désert. Le peuple s'est retiré à l'écart, par respect; le peuple italien est trop léger au pied de ces monumens si graves. Les créneaux noirs des vieilles murailles de Pise s'abaissent derrière eux. Les colosses catholiques montent aux nues, en humiliant les hommes et les demeures des hommes. Je les reverrai toujours ainsi, tels que je les vis, quand ils allaient s'évanouir pour moi. Une atmosphère transparente les enveloppait comme une châsse d'azur et d'or; les pelouses ondoyantes venaient mourir sur leurs bases, comme les douces vagues d'un golfe italien. Sur le seuil du *Campo-Santo* était assise une petite fille blonde, qui donnait de l'herbe à deux chèvres; elle chantait

un air toscan, d'une voix mélancolique, et un vieillard l'écoutait, appuyé sur son bâton.

En Italie, la vie est pleine; le temps n'y languit point; on peut y échanger chaque heure du jour contre quelque chose qui vaut une heure de vie. C'est ce qui donne à ce beau pays un attrait que l'artiste chercherait vainement ailleurs. Là les émotions du voyage ont des caractères si divers, qu'on n'y redoute jamais la monotonie du plaisir : le matin, au *Campo-Santo;* le soir au bal.

Je courais en *calessino* à Florence, que j'avais quitté le matin; je revoyais, dans mon esprit, le musée du *Campo-Santo;* je pensais à cette *Vie de saint Reynier,* patron de Pise, si belle dans les fresques de Simone Memmi; aux *saints Éphèse et Polyte,* animés par Spinello, de la ville d'Arezzo; aux *Malheurs de Job,* chefs-d'œuvre du grand Giotto; à la *Création du monde,* de Buffamalco; aux *Portraits des Médicis,* que Benozzo Gozzoli a capricieusement suspendus aux étages de la tour de Babel; au *Triomphe de la Mort,* admirable création d'Andrea Orgagna; au *Sacrifice d'Abraham,* ouvrage de ce peintre qui fait oublier par son génie l'outrage de son infâme surnom. J'étais ébloui de tant de sublimes et naïves images, peintes au livre biblique du *Campo-Santo,* lorsque j'entrai chez Mme Smith, Anglaise opulente qui donnait un bal à tout le beau monde florentin.

Le piano jouait des contredanses de Paris; l'Europe avait fourni le personnel des quadrilles; la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, dansaient aux mélodies du *Pré aux Clercs*, dans le même salon. Les Anglaises étaient en majorité à ce bal. C'est toujours ainsi en Italie. Nos insulaires voisins ont la réputation d'aimer le *chez soi*, d'affectionner le toit domestique; ils ont même inventé un mot pour consacrer cette passion du foyer; mais on les rencontre partout dans l'univers, excepté chez eux. Je ne fis que traverser le brillant salon où dansait l'Europe, représentée par ses femmes et ses langues, mais uniformément habillée d'après les modes de Paris. Ce bal ne fut pour moi qu'une apparition. A Florence, on passe la soirée en vingt soirées : c'est l'usage. Ce jour-là, il y avait concert chez le prince de Montfort, autre glorieux

exilé. Je courus au palais du frère bien-aimé de l'Empereur.

La nuit était harmonieuse et sereine; je m'arrêtai pour la respirer quelques instans, sur la place de ce palais tout illuminé de la fête. Les larges dalles du vestibule retentissaient sous les roues et les pieds des chevaux. Vis-à-vis, je voyais un jardin silencieux et mélancolique, plein d'ombrage et de recueillement. La pensée de l'exil était écrite dans ce jardin si calme. L'édifice impérial avait déposé là, pour quelques heures, ses souvenirs amers, ses douleurs cuisantes, pour se faire un peu de bruit, un peu de joie, en appelant la divine musique au secours de ses nobles exilés.

Partout l'exil est amer. Si l'exilé voyage, il emporte sa prison avec lui; s'il s'arrête, l'air lui manque pour respirer; l'horizon le plus vaste l'étreint comme un collier de fer. La patrie absente est un fantôme qui suit incessamment l'exilé et l'entoure de mélancolie. Qu'importe à l'exilé que cette patrie soit ingrate? Elle a des douceurs qu'il ne retrouverait plus sur tous les trônes de l'univers. Rome avait chassé Coriolan; l'histoire dit que la vengeance ramena l'implacable général sous les murs de Rome; l'histoire s'est méprise, comme presque toujours : ce fut l'irrésistible ennui de l'exilé qui rendit Coriolan criminel. Un seul chemin lui était ouvert; il s'y jeta les armes à la main. Sa mère Véturie pouvait se dispenser de lui demander grâce pour Rome : Coriolan ne venait pas détruire sa ville natale; il venait l'embrasser. Tout semble permis à l'exilé qui réclame sa patrie.

Que de noms puissans, que de hautes fortunes ont subi les tortures de l'exil! Il semble que ce soit la destinée commune à tout ce qui fut grand, populaire, adoré. Tous les pieds sous lesquels le monde s'est ému se sont traînés sur la poussière de l'exil; toutes les voix qui ont réveillé les acclamations des peuples se sont éteintes sur une terre étrangère, en invoquant une patrie qui ne leur répondait plus. Rome a chassé de ses murailles tous les grands hommes qui les avaient défendues : aussi Rome est-elle exilée elle-même aujourd'hui. Elle a rompu tout pacte avec l'univers; elle a brisé son rayon de routes triomphales; elle s'est abîmée au milieu de sa plaine, vaste solitude, sans jardins, sans culture, sans mois-

sons. Le monde entier fut autrefois la patrie de Rome; la cité universelle est aujourd'hui emprisonnée dans ses murs.

Mais c'est à elle qu'on va toujours après les infortunes suprêmes; le roi tombé d'un trône court demander quelques soulagemens à la grande exilée des nations; Rome qui a banni tous ses glorieux enfans, accueille avec amour tous les bannis illustres : elle a des secrets pour adoucir leurs chagrins; elle leur ouvre son grand reliquaire de ruines, comme un bazar de remèdes; elle sait parler la langue des consolations, et son silence sublime donne au cœur plus de baume que l'étourdissante voix d'une autre capitale folle de fêtes et de bruit.

L'exilé, roi de la veille, en regardant sa couronne tombée, songe à cette reine de l'univers, et il se fait une ame nouvelle plus légère au malheur. Il entre à Rome comme dans l'hospice des nobles malades; il peut choisir entre la cellule et le palais, solitaires et mélancoliques tous deux; il y a des patrons d'infortune au sommet de toutes les colonnes, à l'ombre de tous les portiques; tous les martyres se sont consommés là, du mont Palatin au mont Vatican : la vertu païenne vous nomme Lucrèce ou Virginie, à la tête de ses saintes; la vertu stoïque vous nomme sa légion de héros; la vertu chrétienne vous nomme tout le ciel. On ne sait qui renferme plus de grandeur et de sublimes leçons, de ses nécropolis ou de ses catacombes.

Une de ces batailles d'autrefois, Zama, Pharsale, Actium, ne retentissait jamais sur la terre sans jeter d'illustres débris en Égypte, en Bithynie, à l'Euxin. Dans les ports du Bosphore ou des marais Méotides, une galère arrivait avec un nom retentissant de proscrit; alors on se disait sur le môle, parmi les barbares, que l'Empire avait été joué aux dés entre deux rivaux, et qu'il fallait donner l'hospitalité au vaincu. Aujourd'hui, lorsque le marinier d'Ostie voit des familles tristes et graves débarquer dans son port, ce port de la ville vieille, où tous les pélerins arrivent avec joie, le marinier se dit qu'un grand fracas de trônes écroulés doit avoir été entendu de l'autre côté des mers, et que Rome va recevoir de nouveaux proscrits afin qu'ils soient consolés.

C'est ainsi que le contre-coup de Waterloo jeta sur la voie Cassia toute une famille de rois et de reines pélerins. Le soir que Rome s'ouvrit à cette illustre migration, il n'y eut pas assez de croisées dans le Corso pour regarder passer les mystérieuses berlines; les noms des voyageurs étaient prononcés tout bas, sur les places d'Espagne, de la Colonne et de Venise. Plusieurs palais s'ouvrirent comme les hôtelleries obligées de ces augustes visiteurs; Rome, la ville tolérante, la noble mère de Constantin, se souvint de Napoléon qui avait relevé les autels; elle accueillit avec amour son errante famille; elle l'enveloppa de sa douce atmosphère, de son climat qui conserve et fait vivre; tandis que lui, le grand exilé de l'Europe, allait mourir dans cette île qui porte le nom de la mère de Constantin, mais qui tue et dévore, comme la Tauride et Barca.

Là s'écoulèrent les premières, les plus longues années de l'exil; puis les exilés impériaux se dispersèrent, grâce à la fatalité des temps. Rome ne garda que la vieille mère de Napoléon; Fesch, un des princes de l'Église, homme d'esprit et d'étude, aimant Rome, comme la nourrice de la religion et des beaux-arts. Lucien, philosophe antique, toujours peu soucieux d'un trône, et naturellement lié par ses goûts à une ville où chaque pierre porte écrit le nom d'un sage ou d'un héros.

A Florence, cette ville de bals et de concerts, on cite les fêtes que donne le prince de Montfort, dans son beau palais Orlandini : ce sont toujours de délicieuses soirées parfaitement ordonnées, où la cohue n'étouffe jamais le plaisir; on y entre, on en sort sans avoir perdu une seule fois la liberté de ses mouvemens; chaque invité peut se persuader qu'il occupe une place d'honneur; le maître n'a pas spéculé sur l'encombrement, sur le bon ton du *raout* anglais : et l'on se dit pourtant le lendemain que tout Florence était la veille chez le prince de Monfort. Il est vrai qu'on trouve là cette favorable distribution de salons et de galeries sans laquelle il n'y a point de véritable fête. Tous les palais florentins n'ont été bâtis que pour le concert et le bal; on y respire à l'aise; la foule y circule avec de douces ondulations; la

musique y semble plus harmonieuse que partout ailleurs; le son ne glisse que sur le marbre, le stuc, et sous les voûtes elliptiques des hauts lambris.

Le prince de Montfort invite à ses soirées les étrangers qui arrivent à Florence, mais les Français d'abord; dans leur répartition de politesses, les maîtres du palais Orlandini en accordent toujours la meilleure part aux Français. Au reste, personne ne s'en étonne, personne ne s'en formalise; toute l'aristocratie opulente et voyageuse de l'Europe accourt chez le prince de Montfort; et c'est une chose curieuse à voir que ce mélange de nations autrefois ennemies, et représentées aujourd'hui, dans un salon du frère de l'Empereur, par de joyeux quadrilles dansant au piano la contre-danse de *Zampa*, la valse de Weber, la mazurka de Varsovie. La paix ou la civilisation amènent des rapprochemens miraculeux : chez la comtesse de Lipona, j'ai vu causer familièrement ensemble l'amiral russe Tchitchakoff, qui fut envoyé par Alexandre pour couper à Napoléon la retraite de la Bérésina, et l'illustre et héroïque général polonais Wonsowich, qui était assis auprès de Napoléon sur le traîneau de Moscou.

Je ne sais trop quelle humble tournure de style prendre pour me glisser après ces grands noms. Mes souvenirs de Florence sont encore si confus dans ma tête, qu'ils ont quelque chose de l'incohérence du rêve. J'aime mieux d'ailleurs passer en désordre d'un nom à un autre, que de soumettre mes idées vagabondes à la méthode d'un sage classement. Me voilà donc, moi Français obscur et pélerin de Rome, me voilà, par une soirée de mars, dans le palais Orlandini. J'entends prononcer autour de moi des noms à consonnance harmonieuse et poétique, des noms de Guelfes et de Gibelins portés aujourd'hui par de jeunes seigneurs bien franchement unis. De tant d'animosités sanglantes, de tant de haines excitées par les classifications des partis, il ne reste plus à Florence que ces deux mots : *Via Ghibellina*, gravés sur l'angle d'un modeste carrefour; cela me donne quelque espoir pour la France. J'assiste à l'entrée des dames, et une voix officieuse me les désigne par leur nom et leur pays. C'est ainsi que je vis arriver de jeunes et

blondes Polonaises, nobles exilées qui venaient respirer un instant l'atmosphère d'un salon français; avec quel intérêt les regards se tournaient vers ces femmes, dont les frères ou les maris avaient encore le visage brûlé par la poudre de Varsovie! Au milieu d'elles étincelait, comme un diamant, la jeune princesse Mathilde, la nièce de l'Empereur; tous les yeux se portaient sur la comtesse Camerata, fille du prince Bacciocchi; elle a le regard, le visage, le feu de Napoléon; on citait sa chevaleresque aventure de Vienne, lorsqu'elle tenta d'enlever, à Schœnbrunn l'infortuné duc de Reichstadt. On me nommait encore la marquise Gippina-Corsi, la marquise del Bagno, Florence personnifiée; la marquise Ginoni; la princesse Gallitzin, célèbre par son esprit; la comtesse Zamoïska; la comtesse Strizonska; la princesse Lubominski; la comtesse Mozzi, la marquise Furinola Gentile, la comtesse Nenciri, la comtesse Aldobrandini, la princesse Poniatowski, veuve du héros qui mourut dans l'Elster; Mme Monte-Catini, sa belle-fille, qui venait prêter son admirable talent d'artiste au concert du prince de Montfort.

Des dames françaises arrivaient aussi; elles étaient accueillies par la princesse de Montfort, qui est toute française d'esprit et de cœur. Là, se faisait remarquer Mme Gaëtan Murat, qui porte un nom d'héroïque et royale mémoire; on eût dit qu'elle venait représenter les gracieuses femmes du monde parisien à la cour du beau sexe de Florence. J'aimais à suivre de l'œil, dans les groupes, la tête napoléonienne du prince de Montfort, qui s'inclinait avec un galant respect devant les dames. Au milieu de cette éblouissante auréole de lumières, de fleurs, de diamans, un déchirant souvenir me ramenait au jour où le roi de Westphalie prenait la charge à Waterloo et enfonçait la ligne anglaise, le sabre à la main. En ce moment, il eut la bonté de s'avancer vers moi, et de m'adresser d'obligeantes paroles; et moi qui le voyais encore à Waterloo, j'osais lui parler de Waterloo sous le lustre de la fête; en quelques phrases toutes de relief et de concision, il me conta la grande bataille; une larme coula dans ses yeux; ma langue était si desséchée par l'émotion qu'elle me fit défaut pour le remercier.

C'était l'heure des distractions puissantes; le piano préludait sous les agiles doigts du chevalier Sampieri; arrivait Mme Persiani, cette mélodieuse étoile qui s'est levée sur l'Arno : elle arrivait brillante des triomphes de la Pergola, accompagnée de son père Tachinardi, le célèbre chanteur que le salon a enlevé au théâtre. Auprès du piano s'asseyait Mme Degli-Antoni qui depuis a débuté à Favart; un groupe d'amateurs et de jeunes dames de la société de Florence venait se mêler aux artistes, car toute répugnance de position s'évanouit dans la communion fraternelle des talens et des beaux-arts. Le vaste salon du concert avait donné sa place à chaque invité; un grand silence se fit après que nous eûmes tous jeté un regard de salut et de respect aux tableaux de Gros, de David, de Gérard, de Girodet, de Vernet, aux bustes de Bosio, de Canova, de Bartolini, représentant la famille de l'Empereur.

Ce n'était point un de ces concerts bourgeois comme on en trouve souvent dans les salons, concerts si redoutables par la froideur et la gaucherie de l'exécution et par la complaisance polie de l'enthousiasme. Là s'étaient rendus tous ceux qui chantent dans cette harmonieuse Florence qui chante si bien. C'était une élite d'amateurs etd'artistes; les premiers au niveau des seconds, chose rare! Ce concert italien s'ouvrit par un air français du *Comte Ory;* cette idée de programme fit plaisir. Après se déroula la ravissante série des airs en vogue; cette cavatine de *Rosmonda* qui, chaque soir faisait incliner la Persiani devant vingt salves d'applaudissemens; et l'air de *Casta Diva;* et d'autres chants de cette *Norma* qu'on retrouve en Italie sur tous les pianos, dans toutes les bouches; cet opéra qui vous saisit dès la première note et vous berce long-temps de sa musique vaporeuse, puis vous réveille avec son hymne de guerre, puis éclate avec son admirable trio, et vous arrache des larmes dans ses dernières scènes, les plus touchantes scènes qu'une voix de femme ait chantées, qu'un orchestre ait soutenues de tous ses instrumens en pleurs. Je me rappellerai toujours un jeune abbé qui, d'une mâle et forte voix, attaqua le *Papataci* de l'*Italienne à Alger* avec un aplomb et une gravité de basse chan-

tante, digne d'un premier théâtre lyrique. C'était un amateur ecclésiastique doué d'une belle organisation de musique mondaine. La noble tolérance du clergé toscan ne s'effarouche point de ces écarts d'artistes dans une ville où les arts ont leur sainteté, où la note purifie tout. C'est un excellent clergé! La veille, j'étais allé à l'église de Santa-Maria-Novella; et comme je craignais de m'approcher de la chapelle peinte par Orgagna, parce qu'on disait la messe, un bon religieux qui devina les motifs de mon hésitation, me dit en souriant : « Approchez, monsieur, et regardez sans crainte nos belles peintures, vous êtes ici libre comme chez vous.» Telle est la vie de Florence : des scènes infernales de Dante que l'Orgagna traduisit avec le pinceau, du *Campo-Santo* de Pise, j'étais tombé dans le duo bouffe de l'*Italiana;* la veille, le chant des religieux chimistes (1) de Santa-Maria-Novella; le lendemain les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Mme Degli-Antoni, belle cantatrice aux cheveux noirs, débutait, pour ainsi dire, dans un salon français à Florence, pour se donner l'élan et ce courage qui pousse à Favart, le paradis de l'artiste. Tachinardi, muet depuis long-temps au théâtre, salua de sa ravissante voix le salon hospitalier du prince de Montfort : que d'applaudissemens lui furent donnés par bien des mains qui avaient tenu l'épée aux jours des gloires impériales! Et la nuit se prolongeait ainsi, emportant avec elle les émotions que donnent les grands noms, les beaux souvenirs, unis aux émotions de la musique et du chant : je saisissais là, dans leur vol, quelques-unes de ces heures d'enivrement qui sonnent pour le voyageur passant sur la terre d'Italie; heures rares, où les parfums, la gloire, les femmes, les arts, l'harmonie, tout ce qui donne joie au cœur de l'homme, tout se lie en lumineux faisceau pour nous prouver qu'il y a du bonheur encore à cueillir sur la terre!

Je me souviens qu'après cette soirée, la tête pleine de *la Norma*, de *la Somnambule*, du *Pirate*, les yeux éblouis par les lu-

(1) C'est dans la pharmacie de Sancta-Maria-Novella que se fait cet alkermès qu'on boit dans toute l'Europe.

mières, les tableaux, les femmes et par tant de figures historiques qui avaient défilé devant moi comme les ombres d'un siècle mort, je courus respirer sur la place du Palais-Vieux. La nuit était noire. Je n'entendais que le bruit des voitures qui roulaient sur les dalles polies comme l'acier. Deux heures du matin étaient écrites en chiffre rouge sur l'horloge du Palais-Vieux, ce vieux géant moresque qui porte pour collier les écussons de la maison d'Anjou et pour aigrette une tour. Rien n'était moins en harmonie avec la fête d'où je sortais. L'édifice projetait sur la place son ombre immense. Les colossales statues de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini, de Donatello, de Michel-Ange, tous ces géans de marbre ou d'airain, sombrement éclairés par le feu des étoiles, ressemblaient aux grandes figures des guerriers du moyen âge, méditant, sur la place publique, la conspiration du lendemain. J'étais sorti d'un rêve pour retomber dans un autre; j'avais besoin de sommeil, et j'étais comme un aveugle, cherchant à tâtons ma demeure. Mille tableaux passaient encore devant mes yeux; tout se mêlait dans ma tête, lourde d'insomnie et d'émotions; tout courait confusément devant moi : Dante, les Médicis, Giotto, Napoléon, Michel-Ange, Varsovie, les généraux polonais, et le jeune fils de Jérôme, ce noble enfant qui porte pour figure une médaille de l'Empereur; cette galerie défilait au son des plaintes de la *Norma*, au milieu d'une double haie de femmes, toutes parées de grâces italiennes, toutes portant des noms harmonieux comme un éclat de voix de la Persiani. Abandonné au charme de cette éblouissante fantasmagorie, j'errais au hasard dans Florence, ne m'inquiétant ni de l'heure ni des rues. Quand l'aube blanchit la croix du Dôme, j'étais encore bien loin de mon lit prosaïque et des réalités d'un sommeil bourgeois; j'étais assis à côté de la pierre de Dante, *sasso di Dante*, et je prêtais encore l'oreille au piano du chevalier Sampierri, à la voix de Persiani, aux paroles du prince de Montfort, qui me parlait de Waterloo.

Le soleil se leva pour moi derrière l'église du Dôme, montagne de marbre, toute taillée à facettes; le jour, elle est resplendissante comme une mine de rubis; la nuit, elle est sombre comme

une crête des Apennins. Les colossales statues d'Arnolphe et de Brunoleschi ressemblaient, dans leurs niches, aux fantômes de ces deux architectes; on eût dit qu'ils sortaient de leurs tombeaux pour admirer leur prodigieux édifice. Toute pierre élevée par l'homme doit retomber sur le sol, mais le Dôme d'Arnolphe restera dans l'air : c'est l'église où le dernier homme chantera le dernier hymne avant de partir pour Josaphat. Il avait bien raison Michel-Ange, lorsqu'il lui disait : *Je vais te bâtir à Rome une sœur qui sera plus grande, et non plus belle.* La basilique de Saint-Pierre a déjà craqué sur ses fondemens; sa coupole se ride et s'étançonne comme un vieillard; cherchez une crevasse sur le dôme florentin; les siècles détacheront une à une les écailles de sa cuirasse de marbre, mais le corps de ce géant est à l'épreuve des siècles. Viennent les ravageurs, ils ne trouveront dans sa majestueuse enceinte rien de ce qui livre un édifice au pillage et à l'incendie; là, point d'or à mettre en fusion, point de marbre pur à souiller par avidité ou sot orgueil de conquérant; la pierre des nefs est nue, la muraille sévère, le pavé rude; pour tout ornement, des tombeaux. Des deux côtés du sanctuaire montent jusqu'à la voûte des arceaux gigantesques, comme si on les eût élevés pour laisser passer Dieu.

Il fallait à cette église un campanile digne d'elle; on dit à Giotto de le bâtir; Giotto ne copia rien; il eut une idée sublime, et il traduisit cette idée en marbre, il la broda comme le voile d'une reine; il la fit monter vers les cieux à une hauteur qui dépasse le pouvoir humain. Cette tour de Giotto est la merveille de l'Italie; c'est un bijou de trois cents pieds; bijou ciselé, poli, radieux, pailleté de rubis, de topazes, d'émeraudes. Rien ne peut résister à l'appel de la cloche chrétienne qui sonne dans ce campanile, tout percé à jour, harmonieux instrument, où le coup de l'airain tombe sur un clavier de marbre, et semble dire à Florence le nom immortel de l'artiste qui tira cette merveille du néant.

Comme à Pise, le Baptistère est bâti devant l'église. Les portes de ce Baptistère sont belles, dit-on, comme les portes du paradis.

C'est Ghiberti qui les a faites, s'il est vrai qu'un homme les ait faites, en peignant sur bronze. Le quatrième édifice manque; c'est un *Campo-Santo*. Florence, la ville du plaisir, n'a pas voulu emprunter à Pise, sa sœur, ce funèbre complément d'architecture symbolique. Elle est trop jeune et trop belle pour songer à la mort. La cloche de la tour de marbre, les hymnes saints du Dôme, les prières du néophyte sur la cuve du Baptistère, tout cela s'harmonie admirablement avec les fêtes, les bals, les concerts de Florence; mais elle n'admet pas à son orchestre les notes lugubres du *Requiem;* elle écarte bien loin d'elle toutes les images qui donnent de la tristesse au cœur, qui jettent un crêpe noir sur le satin du Gynécée, qui arrêtent la coupe sur les lèvres du convive heureux. Florence est la ville sans ruines; tout ce qu'elle a créé, elle le montre encore : rien en elle ne parle de destruction; ses vieux monumens n'ont pas jeté un grain de poussière au pavé des places; ses statues séculaires ont traversé les orages civils sans perdre un seul de leurs cheveux d'airain ou de marbre; ses palais se hérissent, à leur base, d'assises diamantées en relief, qu'ils donnent en pâture au temps rongeur. Quarante siècles pèseront sur ces blocs avant d'arriver à l'épiderme du palais. Pitti, Riccardi, Strozzi, ont préparé des hôtelleries pour les derniers pélerins de l'univers. C'est bien là la cité de l'indolence heureuse, qui n'accepte de la vie que ses plaisirs et ses joies, qui ne plante point de cyprès dans le voisinage des roses, et cueille ses heures une à une, comme des fleurs. Entre le Baptistère et le *Campo-Santo*, il y a toute une existence de bonheur, de bonheur calme, serein, velouté comme la plaine florentine. Cette existence, mêlée de religion et de volupté profane, s'encadre entre ces deux monumens; mais ni le Baptistère ni le *Campo-Santo* n'inspirent le dédain des plaisirs du monde et la terreur de la mort. L'enfant qui naît n'accepte point les sermens austères du baptême, et l'homme qui meurt croit s'endormir. A Pise et à Florence, tout représente la vie; rien n'y représente la mort, pas même le tombeau.

MÉRY.

CAPRICE DE MÈRE.

Oh! quand le vent se glisse au travers de nos voiles;
Quand le flot, s'allumant aux clartés des étoiles,
Sous l'aviron qui fuit s'entr'ouvre lentement;
Quand l'odeur des bois verts et des herbes marines
S'élève jusqu'à nous et gonfle nos poitrines;
Quand tout n'est plus qu'amour, parfums, enivrement...
Comme l'eau ces soirs-là nous berce mollement!

Un soir, parmi l'azur d'un lac, le long d'une île,
Une barque voguait nonchalante et tranquille.
Au lointain, par degrés, le ciel s'obscurcissait;
Et le soleil, créant de magiques mirages,
Reflétait dans les eaux les tremblantes images
De la barque, — une enfant qu'une femme enlaçait,
Et deux hommes. La barque en silence glissait.

Cette femme, c'était Paully, Paully la belle,
Paully, qui soutenait sa fille, enfant comme elle,
Si blanches toutes deux, toutes deux mariant
Si bien leurs cheveux noirs et si bien leur sourire,
Qu'à les voir toutes deux on ne pourrait pas dire
Laquelle est la plus fraîche, et laquelle en priant
Élève vers son Dieu le front le plus riant.

Elle était cependant bien frêle et bien petite
Sa fille, avec une ame où le Seigneur habite,
Et de grands yeux brillans de vie et d'avenir;
Si frêle que Paully l'entoure avec mystère
De cet amour qui vient aux filles de la terre
Quand l'autre amour s'efface, et qu'on veut retenir
Quelque enfant qui nous serve au moins de souvenir.

Près d'elles c'est Balthild, voluptueux jeune homme,
Et l'époux de Paully, qui se penche et la nomme
En souriant; Balthild jeté dans ce tableau
Pour aimer, et tenir ses lèvres suspendues
Sur ces deux têtes d'ange en une confondues;
Tous trois calmes et purs, entremêlés dans l'eau
Comme les marbres blancs des rives... C'était beau!

Toi seul, mon Ludovic, pourquoi, pensif et morne,
Fixer ainsi ton œil sur l'horizon sans borne?
A ce banc isolé pourquoi venir t'asseoir,
Et croiser tes deux bras oublieux de la rame?
Relève donc ton front! Entr'ouvre donc ton ame!
Et, comme un saint lévite agite l'encensoir,
Balance ta belle ame aux brises d'un beau soir.

Fais comme cette femme indolente et sereine,
Qui laisse aller sa vie au courant qui l'entraîne,
Et n'a que deux pensers, sa fille et son époux;
Fais ce que fait Paully, qui retourne la tête,
Et, lorsque, par instans, le batelet s'arrête,
Te regarde, et te dit d'un ton plaintif et doux:
« Mais, monsieur Ludovic, à quoi donc pensez-vous? »

Paully, c'est vous qu'il aime, et c'est à vous qu'il pense!
Ludovic, endormi dans sa chaste ignorance,

Ne s'était jamais pris aux choses du dehors.
Mais l'amour est si neuf, si vrai, si poétique,
Quand on est fraîchement sorti de rhétorique,
Et nos cœurs ont déjà des battemens si forts
Près de ces cœurs de femme ignorés jusqu'alors!

Un matin de printemps, il l'avait rencontrée,
Joueuse, et comme lui de ses vingt ans parée.
Il l'aima; puis il vint lui dire sans détour :
« Je vous aime! » Paully crut qu'il était malade,
Et récitait un vers de drame ou de ballade;
Elle se mit à rire... — Et lui, depuis ce jour,
Il aime, et ne sait pas ce que c'est que l'amour.

La barque cependant sur l'onde qu'elle effleure
Poursuivait lentement sa course. C'était l'heure
Où la lune se lève. Elle vint : son flambeau
Éclairait les baisers que l'époux éparpille
Aux lèvres de l'épouse, et la petite fille
Cherchait, en se penchant sur le bord du bateau,
A saisir un rayon qui se jouait dans l'eau.

Tout à coup Paully jette un cri de bête fauve :
« Ma fille! Elle est tombée! Il faut qu'on me la sauve!
» Balthild! » Mais Ludovic s'était précipité
Au fond du lac. Paully tend ses deux bras, enlace
Ses mains, suspend sa vie à chaque flot qui passe,
Plonge dans chaque vague un œil épouvanté...
Le lac avait repris son immobilité.

Enfin parmi les flots deux têtes reparaissent.
« C'est ma fille! » Et voilà que ses deux bras se baissent
Et s'allongent vers l'eau, vers l'eau qui lui défend
De reprendre sa fille. Ils arrivent! Ivresse,
Baisers, transports! Son bras les prend tous deux, les presse

Tous les deux sur son cœur, et ce cœur triomphant
Partage à Ludovic les baisers de l'enfant.

Hélas! qui pourrait lire au fond du cœur des femmes?
Le vent du soir n'est pas si changeant que leurs ames;
Elles ont des momens de rire artificiel;
Leur amour est un flot qui scintille et tournoie,
Charmant quand on s'y baigne, affreux quand on s'y noie;
Et sur leur fraîche bouche, où Dieu mit tout un ciel,
On puise plus souvent des larmes que du miel.

Nos quatre voyageurs revinrent au rivage.
Ludovic, le soir même, avait repris courage :
Deux jours après, quand tout ce bruit se fut calmé,
Il a vu revenir ses belles couleurs-roses;
Sa voix ne médit plus des hommes ni des choses;
Ses rêves sont rians, son air est parfumé,
Son soleil radieux... Ludovic est aimé!

Mais Balthild? — Toute chose au monde est éphémère,
Surtout l'amour. Ce fut un caprice de mère,
Un des mille secrets du cœur. — Pour abréger,
Balthild est toujours beau, gracieux : son haleine
Est toujours enivrante, et sa voix toujours pleine
De ces accens que n'a nulle voix d'étranger...
— Le mal, c'est que Balthild ne savait pas nager.

Juin 1835.

AMÉDÉE GRATIOT.

CHRONIQUE.

Nos hommes de Bourse hérissent d'épingles la carte d'Espagne, et marquent la position de l'armée carliste qui a l'air de faire beaucoup de mouvemens, et celle de l'armée royale qui n'en fait pas : nos cours suivent la marche de la guerre, et selon que Bilbao se bloque ou se débloque, la rente baisse ou remonte. La blessure de Zumala-Carreguy a été largement exploitée. On en a fait une atteinte de boulet, de biscaïen, de balle morte, un coup de plat de sabre, à la hanche, à la cuisse, au gras du mollet, selon les besoins de la Bourse du jour; puis enfin arrive hier une dernière dépêche télégraphique annonçant la mort de Zumala. L'Angleterre, qui est un pays sérieux, va jeter bientôt ses bandes de volontaires au milieu de ces combattans pour rire. Ses enrôlemens se font avec intelligence et rapidité; quant aux enrôlemens français, ils commencent à prendre toute la consistance d'une mauvaise plaisanterie : personne n'y songe, si ce n'est le général Bugeaud, qui, faute de mieux, envoie au JOURNAL DES DÉBATS des considérations sur l'état de la Péninsule.

— La polémique des journaux s'entretient toujours de discussions sur la défense des accusés d'avril. L'indisposition de M. Pasquier a interrompu les séances de la cour des pairs, et cette indisposition a donné lieu à des démentis et des rectifications sans nombre. Une partie de la presse veut M. Pasquier bien portant, l'autre le veut malade; ceux-ci l'ont vu à cheval, ceux-là dans son lit. M. Pasquier ne pourra s'en tirer qu'avec un certificat du médecin. Ces jours derniers des crieurs publics colportaient dans les rues le récit des *événemens qui s'étaient passés à l'Opéra*. C'était simplement l'anecdote des deux prévenus d'avril MM. Maillefer et Beaune, qui, dit-on, avaient obtenu, sur parole, la permission d'assister à une représentation de l'Opéra. Un fait non moins chevaleresque, c'est la trans-

lation de cinq autres prévenus qui se sont rendus à pied de la Conciergerie au palais du Luxembourg, sous la simple escorte d'un huissier, et qui, dans la route, sont entrés dans un café pour se rafraîchir. Parmi eux se trouvait M. Reverchon, qui, selon d'autres journaux, avait au contraire livré un combat à mort à dix gardes municipaux pour ne pas être transféré.

— M. le duc d'Orléans voyage en Suisse. Les bruits publics donnent à supposer qu'il doit rencontrer dans cette excursion la princesse de Wurtemberg, qui lui est destinée. Quant au prince de Syracuse, d'autres bruits font croire à l'abandon des préliminaires de mariage qui avaient été entamés.

—A côté de ces unions projetées, nous mentionnerons le mariage conclu entre M. Marescalchi, gentilhomme italien, et Mlle de Pange, jeune personne fine, déliée, vaporeuse, dont la figure ornait les loges de l'Opéra et de Favart, dont la voix charmait les premiers salons de Paris. La bénédiction nuptiale a été donnée aux deux époux à minuit, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. Deux heures après la cérémonie, une voiture de poste entraînait le jeune couple vers l'Italie. La mise en scène de ce tableau conjugal est un chef-d'œuvre de goût et d'élégance.

— Nous aurons incessamment le cœur net du grand attentat commis sur la personne de la marchande du boulevart Montmartre; les faits s'atténuent à mesure qu'ils défilent un à un devant le juge d'instruction; et s'il faut en croire les révélations de quelques feuilles, les violences affreuses dont cette dame a été victime se réduisent à une *contrariété*. Ces éclaircissemens ne sauraient arriver trop tôt, car déjà la rumeur avait englobé dans l'attentat une foule de noms incroyable. Après avoir cité un riche capitaliste espagnol, on était arrivé à désigner hautement le duc de Br....., autre étranger, qui est trop connu par son amour des plaisirs faciles pour qu'on lui suppose des passe-temps aussi violens. De tout ce bruit il résultera au moins pour la marchande une grande célébrité et une défaite très-facile des marchandises de son commerce. Il faut convenir toutefois que, même pour ce temps-ci, voilà une idée de prospectus bien courageuse.

— Cette semaine verra les débats du procès de M. de la Roncière. Dix mille demandes ont été faites au président de la Cour pour obtenir des billets d'entrée; il n'a pu satisfaire que deux cents personnes.

— Nous avons deux morts à constater : celle de M. le comte Beugnot et celle de l'illustre peintre Gros. Malgré le récit communiqué aux jour-

naux, on répand le bruit que Gros s'est suicidé. Quoi qu'il en soit, cette perte est douloureuse pour les arts. Gros est le premier artiste de l'empire, le seul qui ait élevé son talent à la hauteur de son époque et de l'homme de cette époque. Si Napoléon n'avait pas de poète, au moins il avait un peintre. Dans ce temps d'injustice et de déchaînemens ingrats, on n'a pas épargné aux cheveux gris de M. Gros les sarcasmes, les épigrammes et les injurieuses critiques. Nous aimons mieux ces législations barbares qui massacrent les vieillards comme inutiles, que cet état social où la vieillesse est impunément insultée. Si les limites de cet article permettaient une nécrologie complète, nous dirions quels ouvrages ont fondé l'éternelle célébrité de Gros; on verrait que peu d'artistes ont mieux mérité les suffrages de la foule et les récompenses du pouvoir, moins mérité les outrages qui ont affligé ses dernières années.

— Il se fait grand bruit, depuis ces jours derniers, de la façon ferme ou brusque avec laquelle M. Delaroche a rendu les travaux de la Madeleine, sous le prétexte que M. Thiers en a confié une partie à M. Ziégler. Les amis de l'auteur de Jane Gray se sont fort émus de ce coup d'état, et ils inondent les antichambres des Tuileries pour avoir raison auprès du roi du tort que s'est donné son ministre. Il est difficile de concevoir les plaintes de M. Delaroche, soit qu'il fasse de cette affaire une question de talent, soit qu'il en fasse une question de procédés. M. Delaroche fait des Morts du duc de Guise à sa manière; c'est apprécier ses forces, pour lui qui ne les apprécie pas, que de profiter de son humeur tant soit peu exigeante, et de reprendre ces grandes pages où il se serait peut-être perdu comme dans un désert. Quant aux procédés, nous ne voyons pas que vis-à-vis de lui personne se trouve en reste. M. Thiers ne lui a jamais promis personnellement toutes les peintures de la Madeleine. Nous croyons savoir, au contraire, qu'il lui fit remarquer que, vu sa lenteur habituelle, un pareil travail serait beaucoup trop long pour lui, et qu'il conviendrait d'en confier une partie à quelque autre peintre; que du reste, pour le moment, il lui en assurait la grande part, se réservant de prendre une détermination quant à la totalité. Là-dessus M. Delaroche s'en va faire des études en Italie, ce qui est fort bien; mais il s'y éternise, ce qui l'est beaucoup moins. Il revient au bout d'une année, et trouve les travaux commencés.

Maintenant les amis de M. Delaroche s'efforcent de distraire la résistance de M. Ziégler en lui faisant donner d'autres travaux au Panthéon. Nous trouvons que M. Thiers et M. Ziégler auraient grand tort de céder : M. Thiers, parce que ces tracasseries passeront dans huit jours; M. Ziégler, parce que, indépendamment de la commande en règle qu'il a, et que M. Delaroche n'a pas, il se trouve de force à lutter contre les difficultés de l'entreprise.

— THÉATRES. — PALAIS-ROYAL. — ON NE PASSE PAS! *ou* LE POSTE D'HONNEUR, par MM. de Villeneuve et Masson. — Le titre de ce vaudeville est un piége; rassurez-vous, ce n'est point une lithographie mise en action, ce n'est pas ce poste gardé par un conscrit français, qui dit à son empereur Napoléon : *On ne passe pas!* parce que telle est sa consigne. Il s'agit simplement d'un épisode de la vie du grand Frédéric. Ne croyez pas encore que vous allez revoir cette vieille caricature du roi de Prusse, cassé, courbé, flottant dans un habit d'invalide, les jambes plongées dans des bottes à chaudron, le chef branlant sous un chapeau ajusté de travers, une canne sous le bras, la main à la hauteur du nez et le barbouillant avec bruit d'une prise de tabac noire et sifflante. Après avoir échauffé la verve de deux générations de vaudevillistes, le grand Frédéric est définitivement resté la propriété exclusive des débitans de tabac, qui se font une enseigne très-engageante avec ce monarque priseur : l'illustre roi de Prusse ne fut pas toujours un guerrier inflexible et grognon; sa jeunesse, tourmentée par les orages des passions, offre plus d'un trait d'étourderie et de désordre qui affligeait singulièrement Frédéric-Guillaume son père. Impatienté de tous les débordemens de son fils, il finit un jour par entrer dans une fureur prussienne, et lâcha sur le prince royal qui errait dans Berlin une bande d'agens de police et de soldats chargés de le ramener et conduire à la forteresse de Spandau. Après une captivité raisonnable, le roi se propose de marier l'indomptable prince royal à une princesse allemande qu'il a fait venir tout exprès, et logée dans un hôtel voisin de son palais : c'est à la porte de cet hôtel que monte la garde un grenadier à retroussis rouges qui s'ennuie dans son uniforme et ne s'amuse pas davantage dans sa guérite. La consigne du grenadier consiste à ne laisser entrer ou sortir personne par la porte de l'hôtel.

Le prince royal, traqué comme un renard par les patrouilles de son père, fait quelques réflexions sérieuses sur la proposition de mariage qui lui a été faite; il consent bien à se laisser museler; mais, avant tout, il veut voir celle qu'on lui destine, en cachette, à la dérobée, la surprendre, sauf à refuser tout hymen si la princesse n'est pas à son goût. Il s'agit d'entrer dans l'hôtel; le grenadier croise la baïonnette. Offre de l'or, jeune prodigue, prince corrupteur de la discipline! le grenadier te couche en joue. « Au revoir, grenadier, tu as fait ton devoir; voilà une bourse! » Et le royal vagabond fend l'air et va battre le pavé. Cet or a tourné la tête du grenadier; sa fiancée, modiste berlinoise, vient le voir pendant sa faction, et le presse de conclure le chapitre de l'union. Le soldat n'y tient plus, il met son chapeau de feutre sur la tête de la jeune fille, son lourd fusil à son bras gauche, recouvre le tout d'une capotte grise, et court après son beau-père pour hâter son bonheur; mais les plus

grands malheurs résultent de la pose de cette sentinelle sans moustache. Le prince royal est revenu à la charge et escalade l'hôtel de la future, en dépit du soldat en jupon. Une patrouille arrive, conduite par le roi en personne, et le factionnaire ne sait pas le mot d'ordre; puis, le roi fait conduire la jeune modiste au poste par quatre hommes et un caporal, ce qui est suffisant pour une modiste; il prend le fusil, et marche de long en large l'arme au bras. Survient le prince royal qui sort de l'hôtel. — *On ne passe pas!* — Le roi! — Mon fils! Colère et pardon. Le fils a vu de très-près sa fiancée, et consent à l'épouser. Le roi ne demande pas mieux que de tout oublier et de faire fusiller le grenadier, qui est revenu dans un état d'ivresse inouïe reprendre sa faction; mais on lui fait grâce aussi, parce que son père a jadis sauvé la vie du roi dans une bataille. Frédéric-Guillaume est assez contrarié de tous ces actes de bonté qu'on lui extorque; mais comme tout doit avoir une fin, une colère de roi de Prusse, comme un vaudeville français, le mariage du prince et celui du grenadier déserteur sont convenus. L'arrangement de cette petite pièce est entendu avec esprit et clarté. Nous, exposés quelquefois à chercher le mot d'énigmes tortues, comme *le roi*, de M. Lurine, et forcés d'abaisser notre intelligence devant la subtilité des sphinx du Vaudeville; nous sommes à notre aise devant ces petites actions simples, limpides et d'une invraisemblance amusante. Lemesnil est comique comme grenadier, et sa femme fort gentille comme modiste, et possède, en outre, un talent de première force sur la charge en douze temps. M. Welsch, pour se donner des façons de prince royal de Prusse, croit nécessaire d'employer un grasseiement du plus mauvais goût.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — MA FEMME ET MON PARAPLUIE, vaudeville en un acte, par MM. Varin, Desvergers et Laurencin. — Non, ceci n'est pas un vaudeville; c'est tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit autre chose. M. Scrinet, accordeur de pianos, a perdu sa femme et son parapluie et déplore ce double malheur. Son chagrin est tellement âcre, tellement dense et indivisible, qu'il joint ces deux pertes dans ses lamentations, sans pouvoir les séparer. C'est ainsi qu'on l'entend dire : « Celui qui m'a pris ma femme m'expose à recevoir la pluie quand il fait mauvais, et le voleur qui m'a volé mon parapluie a osé vivre publiquement avec lui pendant huit jours. La douleur de cet homme est respectable, au moins en partie. Il n'a pas besoin de femme pour accorder les pianos; mais il a besoin d'un parapluie pour faire ses courses. La perte de sa femme est une économie pour lui, celle de son parapluie l'occasion d'une dépense; puis, en supposant que ces deux objets lui reviennent, l'un lui reviendra usé, l'autre dans le même état. Une absence de huit jours, qui peut profiter à

une femme, doit détériorer un parapluie. Écoutez le proverbe lorrain : « Prête-moi ta femme. — Oui. — Prête-moi ton lard. — Non, ça s'use. » M. Serinet s'en prend à tout le monde, saisit tout le monde à la gorge : il lui faut sa femme et son parapluie ! ou peut-être, pour mieux rendre sa pensée intime, son parapluie et sa femme. Or l'un et l'autre sont entre les mains d'un séducteur qui se sert plus de l'un que de l'autre. Ce qui nous fait dire que cette pièce n'est pas un vaudeville, c'est que les jérémiades de Serinet la remplissent, à l'exclusion de tout flon flon et de tout air d'Aristippe. Ces jérémiades seraient aussi insupportables que monotones si elles n'empruntaient pas au talent de Vernet un accent de vérité comique et de douleur burlesque. Vernet est un acteur de premier ordre, intelligent, fin dans ses nuances et toujours dans la limite du bon goût; son costume est spirituel et vrai, sa fureur amusante, sa joie naïve, quand il retrouve ces deux objets si chers : la femme ne paraît pas : elle est sans doute restée au dépôt des cannes; mais, à en juger par l'accueil que l'accordeur de pianos fait à son parapluie, Mme Serinet doit être étouffée de caresses. C'est un spectacle qu'on a bien fait de nous épargner.

— La botanique, cette science qui naguère courait le beau monde, ne fait plus partie de l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles : ce qui l'a tuée cette science, c'est probablement le vaudeville incroyable qui fut joué si long-temps sous le titre de la Leçon de botanique. Sur les débris des étamines, des pistils, des corolles naturelles et des couplets de M. Bouilly s'est élevé un art aussi chaste, aussi naïf, mais plus attachant, qui ne force pas ceux qui le cultivent à courir à travers champs, dans la rosée ou par un grand soleil; un art qui brave les saisons et s'accommode aussi bien d'une matinée brumeuse de novembre que d'un jour éclatant de juin : nous voulons dire la peinture des fleurs. Des maîtres célèbres l'ont illustrée, et les Van Spaendonck, les Redouté, ont formé à leur tour des élèves qui propagent dans le monde ce talent aimable, cette récréation de bon goût. Au dernier Salon, les œuvres de Mme Camille de Chantereine, élève de Redouté, ont obtenu tous les succès : les éloges des amateurs d'abord, puis les encouragemens de l'administration des beaux-arts qui a décerné à Mme de Chantereine une médaille d'or. Enhardie par tous ces suffrages dont la récompense officielle n'est que la consécration, Mme de Chantereine vient prendre une place qui manque dans l'enseignement de la peinture. En ouvrant un cours de peinture de fleurs, auquel s'appliquera une méthode claire, facile et prompte, Mme de Chantereine doit appeler à elle toutes les femmes dont le temps s'emploie à de gracieux loisirs. Ce cours, dont le prix est de 25 francs par mois, aura lieu les mardis et vendredis de 11 à 5 heures, rue de la Ville-l'Évêque, n° 31.

— Un jeune violon norwégien, M. Ole E. Bule, qui arrive d'Italie, s'est fait entendre, la semaine dernière, à l'Opéra, où l'on a admiré la finesse et l'originalité de son jeu. Le jeune Bule est appelé à une haute réputation; sa verve marche indépendante; il n'imite personne, et ne s'est pas laissé entraîner par les bizarreries du grand Paganini, dont le talent unique a perdu ainsi beaucoup de jeunes talens sans expérience. M. Bule se fera entendre mardi au Gymnase-Musical. Nous lui prédisons un grand succès.

— On parle beaucoup dans le monde politique et littéraire du nouvel ouvrage de M. Lerminier. On s'accorde à dire qu'Au-dela du Rhin est le livre le plus complet et le plus vrai qu'on ait publié sur l'Allemagne depuis Mme Staël.

— Outre-Mer, par M. Louis de Maynard, a paru chez le libraire Renduel. Nous examinerons prochainement ce remarquable début d'un très-jeune écrivain.

— La nouvelle traduction de Byron que publie le libraire Charpentier, obtient un grand succès. La troisième livraison a paru. Les gravures qui accompagnent cette nouvelle édition ont été exécutées à Londres, et sont très-belles. Chaque livraison de gravures se vend séparément 1 franc 50 centimes; la livraison de deux feuilles de texte in-quarto, 25 cent.

— Le même libraire vient de publier les Mémoires d'un officier d'état-major pendant l'expédition d'Afrique, par M. Barchou de Penhoën. L'auteur a fait la campagne d'Alger en qualité d'aide-de-camp du général Berthezène, et sa relation est incontestablement ce que nous connaissons de mieux sur l'expédition d'Afrique; c'est un livre écrit en bon style, simple et coloré, et d'un vif intérêt, même après tout ce qu'on a publié sur Alger.

— Valida *ou* la réputation d'une femme, vient de paraître à la librairie de Levavasseur. Ce roman, que l'on dit plein d'intérêt et de passion, est l'ouvrage d'une femme, la marquise d'E***. Nous en reparlerons.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

L'Académie royale de Musique, depuis Cambert (1669), jusqu'à Rameau (1733). — *Première époque.* — Par M. Castil-Blaze. 6
L'Église gothique et le Clergé romain, par M. Marc-Ogier. . . . 51
Bulletin littéraire. 60
Jules Debray (Esquisse biographique), par M. Raymond Brucker. 77
Les Tuileries, par M. Paul Vermond. 119
Un Souper aux Colonies, par M. Louis de Maynard. 127
Esquisses et Portraits. — I. — Mistriss Norton. 149
Soldat, par M. Émile Morice. 155
Lazarilla, par M. H. Arnaud. 166
Le Jour de Saint-Gervais, par M. E.-G. 101
Le Portefaix, de M. Scribe, par M. Castil-Blaze. 209
Un Béguinage à Bruges, par M. Alphonse Royer. 221
Réflexions et Caprices d'un Promeneur en Europe, par M. Philarète Chasles. 246
Italie, par M. Méry. 268
Caprice de Mère, poésie, par M. Amédée Gratiot. 285
Chronique. 68, 140, 212, 289

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.